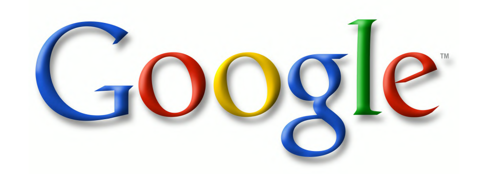
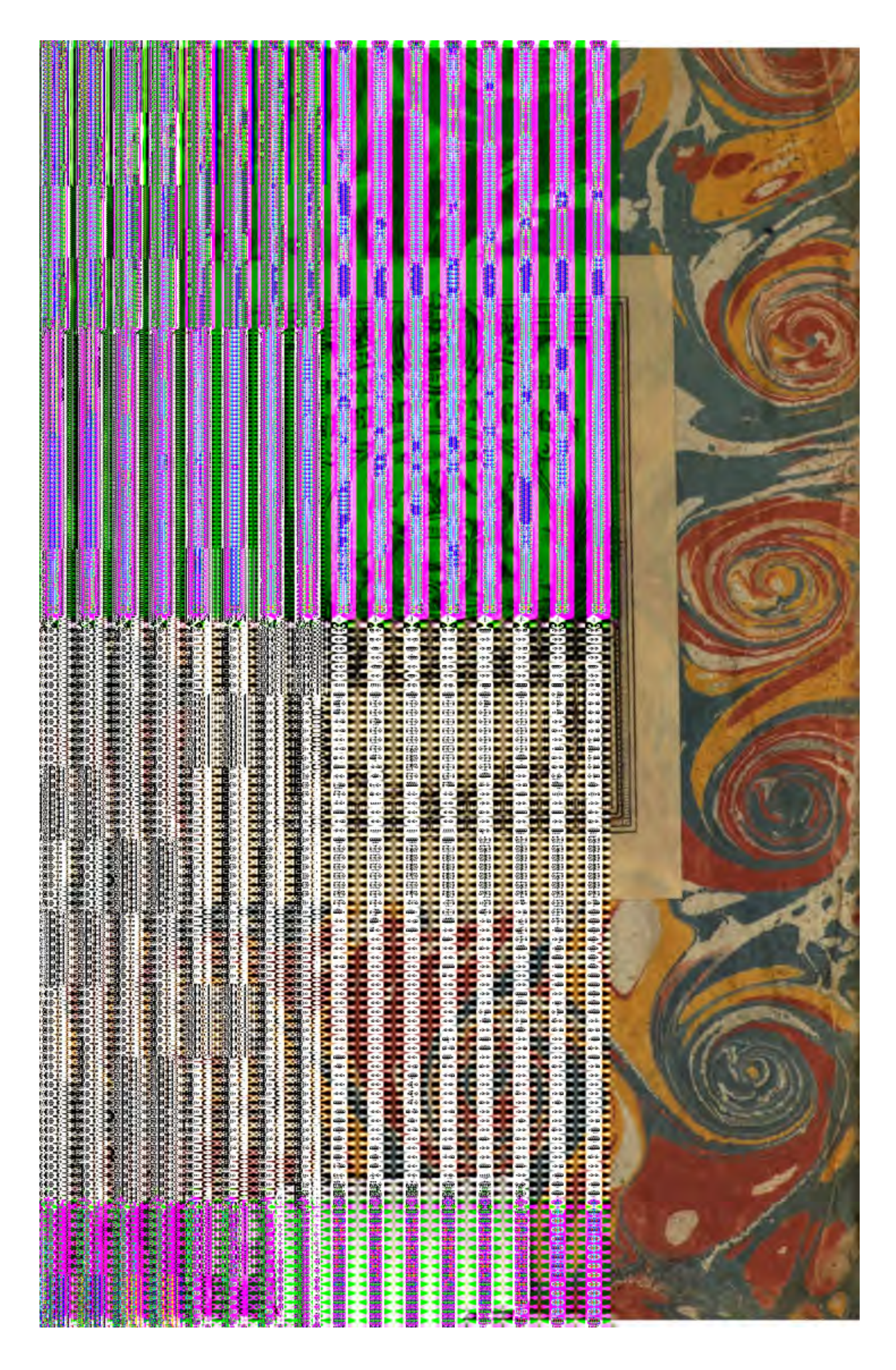
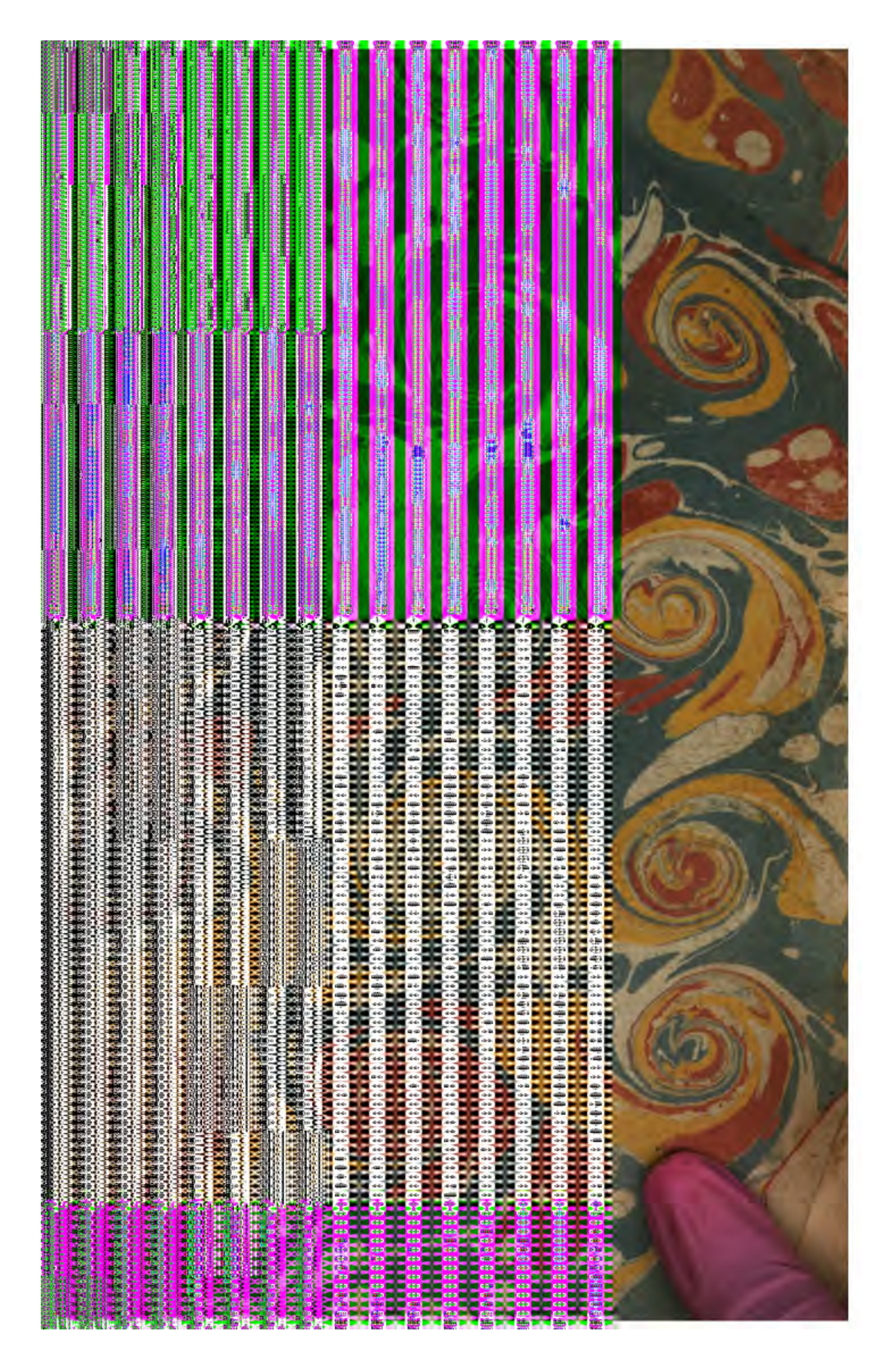






MÉDECINE DOMESTIQUE.

TOME QUATRIEME.

Buchan, William

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

DES MOYENS de se conserver en santé, de guérir & de prévenir les Maladies, par le régime & les remedes simples :

OUVRAGE utile aux Personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde ;

PAR GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College Royal des Médecins d'Edimbourg.

TRADUIT de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin Honoraire de Son Altesse Royale Monseigneur, COMTE D'ARTOIS.

TROISIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée sur la septieme Édition de Londres.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gesvres.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis; & observatione quæ res aut prodesse soleant, aut obesse; & continentiâ in victu omni atque cultu corporis tuendi causâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. *Ciceb. de Offic.*

Optimum verò medicamentum est oportunè cibus datus. *Cels. de Medic.*

Omnes homines artem medicam nosse oportet : & ex his maximè eos qui eruditionis ac eloquentiæ cognitionem habent. Nam sapientiæ cognitionem Medicinæ sororem ac contubernalem esse puto. Sapientia enim animam ab affectibus liberat : augescit autem intelligentia præsente sanitate, cujus providentiam habere honestum est eos qui rectè sentiunt. At ubi corporis habitus ægrotat, neque mens ipsa alacritatem habet ad virtutis meditationem. Morbus enim præsens, animam vehementer obscurat, intelligentiam ad adfectionem per consensum ducens.

Hippocrates, Lib. de Nat. hom.

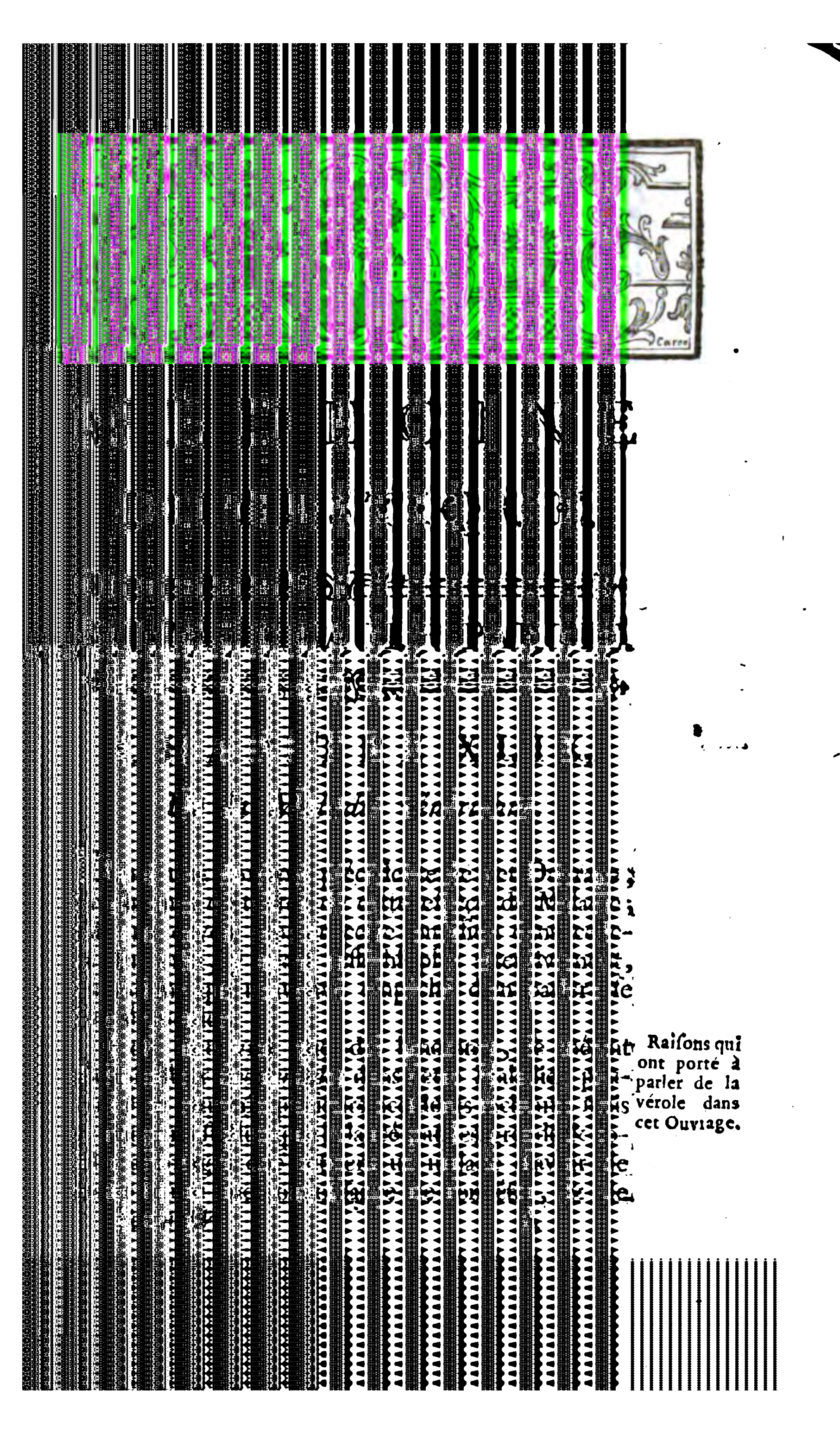
AVIS AU LECTEUR.

Il s'est glissé plusieurs fautes d'impression dans cet Ouvrage ; comme ce sont, pour la plupart, des fautes de renvois, & qu'on se verroit frustré dans l'espérance de trouver le Chapitre, le Paragraphe, l'Article, la Note ou la page à l'endroit indiqué, puisque cette indication se trouve fausse, le Lecteur est prié d'effacer ces fautes sur le texte de son exemplaire, & d'y substituer les corrections suivantes :

Fautes à corriger dans le TOME IV.

Pages.	*Lign.*	
8.	35.	Art VIII, de ce Vol. *lis.* Art. IX de ce Vol.
20.	32.	cité note 5, page 13 : *lisez*, cité note 6, page 17.
22.	30.	ci-devant note 5 de ce Chap. *lis.* ci-devant note 6 de ce Chap.
37.	10.	ci-devant page 13 de ce Vol. *lisez*, ci-devant page 9 de ce Volume.
52.	25.	page 15 de ce Vol. *lisez*, page 15 & suivantes de ce Vol.
56.	2.	notes 5 & 7 de ce Chap. *lisez*, notes 6 & 8 de ce Chap.
63.	8.	note 7 de ce Chap. *lisez*, note 8 de ce Chap.
71.	dern.	page 62 de ce Vol. *lisez*, page 65 de ce Volume.
74.	23.	pages 56 & 61 de ce Vol. *lisez*, pages 60 & 66 de ce Vol.
98.	33.	& note 4 de ce Chap. *lisez*, & note 5 de ce Chap.
102.	33.	cité note 7, page 20 de ce Volume : *lisez*, cité note 6, page 17 de ce Volume.
105.	13.	note 4 de ce Chap. *lisez*, note 5 de ce Chap.
148.	10.	Chapitre XXIII, §. II : *lisez*, Chapitre XXII, §§. II & III.
154.	5.	Art. II du paragr. suiv. *lisez*, Art. III du §. suiv.
173.	3.	Chapitre CIV, §. I : *lisez*, Chapitre LIV, §. I.
182.	14.	Art. VIII de ce § : *lisez*, Art. IX de ce §.
188.	27.	Art. VIII de ce §. *lisez*, Art. IX de ce §.
204.	13.	§. III, Art. V : *lisez*, §. III, Art. IV.

Pages.	Lign.	
238.	33.	Ch. XXXVII, §. V : *lisez*, Ch. XXXVII, §. II.
242.	26.	Chap. I, §. VIII : *lisez*, Chap. I, §. VII.
246.	13.	Chap. XXXVII, §. V : *lisez*, Chap. XXXVII. *effacez* §. V.
258.	27.	à l'extérieur. *lisez*, à l'extérieur :
286.	1.	poids du corps, cause : *lisez*, poids du corps : cause.
287.	3.	§. IV de ce même Ch. *lisez*, §§. V & VI de ce même Chap.
295.	29.	Chap. XII, Art. III : *lisez*, Chap. XII, §. I, Art. III.
339.	17.	Chap. XLVII, §. II, du *Tome* III : *lisez*, Chap. XLVII, §. I, du *Tome* III.
438.	18.	Chap. II, §. I : *effacez* §. I.
464.	17.	Chap. XLVIII, §. II : *lisez*, Chap. XLVIII, §. I.
516.	22.	Ces personnes n'ayant pas sorti : *lisez*, n'étant pas sorti.



Raisons qui ont porté à parler de la vérole dans cet Ouvrage.

l'attention qu'il doit au *régime* que cette Maladie exige : car si ce *régime* ne guérit pas sa maladie, il la rendra au moins plus *bénigne*, & moins funeste à son *tempérament* (1).

Inconvénients dans lesquels entraîne la nécessité où l'on est souvent de cacher cette Maladie.

Un malheur particulièrement attaché à cette Maladie, est qu'il y a une espèce de honte à déclarer qu'on en est attaqué. Cette opinion rend le déguisement nécessaire, & force le malade, soit à cacher sa Maladie, soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte & secrette ; mais qui dans la réalité, ne font qu'éloigner les *symptômes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le *sang*. C'est ainsi qu'une Maladie légere, qu'on auroit pu facilement guérir, se trouve souvent convertie en une Maladie opiniâtre, & quelquefois incurable.

Pourquoi elle ne peut être guérie par des remedes secrets ;

Un autre malheur également attaché à la *vérole*, est qu'elle prend mille formes diverses ; de sorte qu'elle pourroit plutôt être appellée un assemblage de Maladies, qu'une Maladie unique. Deux Maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ses différentes périodes : de-là on voit combien il y a de folie & de danger de se confier, pour sa guérison, à aucun secret en particulier.

---

(1) Nous sommes dispensés de justifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement, qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au soulagement & à la conservation des citoyens, a jetté un regard paternel sur cette foule de malheureux qui, quoique victimes, pour la plupart, du libertinage le plus honteux, ne méritent pas moins notre pitié, puisqu'ils sont hommes. Par ses ordres, on fait des cours publics, dont l'objet est de donner l'histoire, la connoissance & le traitement des *Maladies vénériennes* ; & il vient de fonder des Maisons publiques, où les indigents reçoivent des secours gratuits.

Cependant on voit tous les jours ces *remedes* secrets ordonnés & administrés exactement de la même maniere, à tous ceux qui veulent en faire usage, sans avoir la moindre attention à l'état de la Maladie, à la *constitution* du sujet, à l'intensité des *symptomes*, à l'âge du malade, & à mille autres circonstances qui sont de la plus grande importance (2).

Ni par des méthodes exclusives.

(2) Ces réflexions doivent s'appliquer, non-seulement aux *remedes* secrets, mais encore aux diverses méthodes d'administrer le *spécifique* de la *Maladie vénérienne*, c'est-à-dire, le *mercure* : car, quoique les différences que présentent le *tempérament*, l'âge, les *symptômes*, &c., soient parfaitement connus des Médecins ; quoique leur importance ne puisse être révoquée en doute, « il n'en existe pas moins, » dit, avec raison, M. DE HORNE, dans le traitement » des *Maladies vénériennes*, un abus qu'il seroit très-» avantageux de déraciner. Chacun, en effet, a sa mé-» thode, & des Praticiens du premier mérite n'en ont » souvent qu'une ; chacun est conséquemment attaché à » la sienne, & la croit préférable à toutes les autres ; & » ce qui est souvent plus dangereux encore, chacun suit » sa méthode, sans vouloir s'en écarter.

» Ce qui sert à fomenter & à entretenir une opinion » aussi pernicieuse à l'art de guérir, c'est que les observa-» tions sur les *Maladies vénériennes*, qui seules pourroient » assigner la juste valeur de chaque méthode, sont de na-» ture, par le secret qu'elles exigent, à ne pouvoir pres-» que jamais être rendues publiques, & que les Charlatans » ont de tout temps abusé de la permission d'être peu » délicats, en en fabriquant eux-mêmes, qui paroissent » convenir à leurs *remedes*, & les faire valoir : ce qui a » jetté sur cette maniere de procéder en Médecine, la plus » essentielle, mais la moins susceptible d'être dénaturée, » un discrédit qu'il est très-important de faire tomber. »

La seule maniere d'y réussir, étoit donc de faire des observations, qui, non-seulement, pussent être avouées, mais même vérifiées ; & c'est sous ces deux points de vue, qu'on ne peut avoir que dans les Hôpitaux, que le même M. DE HORNE a entrepris de rédiger les observations in-

Les innocents sont exposés à cette Maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet Ouvrage.

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant aujourd'hui les innocents y sont exposés comme les coupables : les enfants, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées dont les époux ont été débauchés, en sont souvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis en devoir de prévenir le danger assez tôt.

Les malheurs auxquels ces personnes sont exposées, nous serviront d'excuse, si toutefois nous en avions besoin, en entreprenant de décrire les *symptômes* & le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune.

Plan de ce Chapitre.

Si nous faisions l'énumération de tous les *symptômes* différents de la *vérole*; si nous peignions cette Maladie sous toutes ses faces, nous nous étendrions beaucoup au-delà de l'espace que nous avons destiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos observations aux circonstances les plus importantes, sans faire mention de celles qui

---

téressantes qu'il vient de donner, sous le titre d'*Observations faites & publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, 2 vol. *in*-8.°, à Paris, chez Monory, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

Qu'on lise cet Ouvrage nécessaire & indispensable à tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, & l'on sera convaincu de cette vérité; que les méthodes de guérir la *Maladie vénérienne* doivent varier suivant les circonstances, & qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale & exclusive.

Nous nous écarterons donc, à cet égard, du plan de M. BUCHAN; nous donnerons l'exposé des méthodes avouées, & nous indiquerons les circonstances qui exigent que l'une soit préférée à l'autre, ou qui exigent le concours de plusieurs, pour parvenir à la guérison. L'Ouvrage de M. DE HORNE sera notre guide.

sont légeres, ou qui ne se rencontrent que rarement.

Nous ne traiterons pas non plus de l'histoire de cette Maladie, ainsi que des différentes méthodes (3) qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été transportée en Europe, & de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à amuser le Lecteur, mais fort peu capables de lui donner aucune connoissance utile.

(On va traiter, dans les six paragraphes suivans, des principaux *symptômes* de la *Maladie vénérienne*, considérés comme ne supposant pas l'existence du *virus vérolique* dans la masse du *sang*, & par conséquent n'exigeant pas un traitement aussi complet que la *Maladie vénérienne confirmée*, dont on parlera §§. VII & VIII de ce Chapitre.

Pourquoi on traite en particulier des principaux symptômes de la Maladie vénérienne.

En effet, indépendamment de ce que la plupart de ces *symptômes* peuvent exister sans qu'on se soit exposé à la *contagion vénérienne*, comme nous aurons soin de le faire remarquer, on sent que lors même qu'on s'est exposé à cette *contagion*, ils peuvent être si légers, ils peuvent être d'un caractere si doux, que si on les attaque dans leur principe & qu'on les traite méthodiquement, on peut parvenir à exempter les parties internes de l'infection du *virus*.

C'est qu'ils peuvent exister sans que le virus soit passé dans le sang.

Cependant il faut convenir que ces cas sont rares, & d'autant plus rares, que la honte attachée justement à cette Maladie, fait que souvent on ne se résout à déclarer qu'on en est attaqué, que lors-

(3) Nous nous écarterons du plan de M. BUCHAN, relativement aux différentes méthodes de traiter la *Maladie vénérienne*, comme nous venons de le dire, note précédente, & pour les raisons exposées dans cette note.

qu'elle a déjà fait plus ou moins de progrès. D'ailleurs il n'est pas toujours aisé de décider que l'infection n'a point passé dans le *sang*, à moins que le *symptôme* ne soit très-léger, & que ce ne soit positivement dans les premiers instants de la *contagion*. Dans tout autre cas, il y auroit le plus grand inconvénient à pallier une Maladie qui, faute d'être traitée dans toute son étendue, prépare souvent l'avenir le plus funeste. Il y a sans doute beaucoup moins de danger à supposer tous ces *symptômes virulents* & à les traiter comme tels, cependant avec les modifications qu'exigent le caractere & l'état même de la Maladie. L'expérience n'a que trop souvent prouvé qu'on a lieu de se repentir, lorsqu'on n'use pas de cette précaution & de cette prudence.)

§. I.

De la Gonorrhée virulente, appellée vulgairement Chaude-pisse.

Caracteres de cette Maladie.

LA *gonorrhée virulente*, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est un écoulement involontaire de matiere *purulente* par les parties de la génération, dans l'un ou dans l'autre sexe. (4)

---

(4) M. BUCHAN avance un peu trop, quand il dit que la matiere de la *gonorrhée* est *purulente*. Tous les Médecins instruits croient que ce n'est autre chose que l'humeur des *glandes* qui sont dans la duplicature du *canal de l'uretre*. Et en effet, si c'étoit du *pus*, ou une matiere *purulente*, qui formât l'écoulement dans la *chaude-pisse*, à l'abondance avec laquelle elle sort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition considérable de substance, dans les parties qui en sont le siége. D'ailleurs cette matiere coule quelquefois pendant plusieurs mois, sans douleur, ne venant alors que de relâchement, comme on le verra §. II de ce Chapitre.

Les premiers *ſymptômes* de cette Maladie, paroiſſent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'eſt expoſé à l'infection. Cependant c'eſt quelquefois le ſecond ou le troiſieme jour; d'autres fois auſſi on ne s'en apperçoit qu'à la fin de la quatrieme & même de la cinquieme ſemaine. Combien elle eſt de temps à ſe déclarer.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Gonorrhée virulente.

AVANT que l'écoulement ſe ſoit établi, le malade reſſent un chatouillement, accompagné d'une douleur légere dans les parties de la génération: enſuite une humeur claire, glaireuſe, commence à couler par le *canal de l'uretre;* elle teint le linge, & occaſionne un petit chatouillement, ſur-tout dans le temps qu'on urine. Ce chatouillement allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur, accompagnée de chaleur, ſur-tout vers l'extrémité du *canal de l'uretre*, où l'on commence bientôt à appercevoir auſſi une légere rougeur & de l'*inflammation.* Symptômes qui précédent l'écoulement;

Si la Maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'*urine* & l'écoulement augmentent, & de nouveaux *ſymptômes* ſe manifeſtent de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuſe & involontaire, plus fréquente & de plus longue durée que dans l'état de ſanté; *ſymptôme* qui incommode davantage le malade, quand il eſt chaudement dans ſon lit. Qui accompagnent l'écoulement.

La douleur, qu'on ne reſſentoit d'abord que vers les extrémités du *canal de l'uretre*, gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, & eſt plus vive au moment où le malade vient d'uriner. L'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur de la *ſemence* qu'il

avoit d'abord, devient jaune, & prend enfin tous les caracteres du *pus*.

Symptômes de la gonorrhée virulente parvenue à son plus haut dégré.

Lorsque la Maladie est parvenue à ce dégré, tous les *symptômes* augmentent d'intensité. La chaleur de l'*urine* devient si grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie : enfin il ne rend ses *urines* qu'avec la plus grande difficulté, & souvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente & douloureuse. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, & un sentiment de pesanteur vers le fondement. La matiere de l'écoulement est âcre & abondante; elle est brune, verte, & quelquefois d'une couleur de *sang*.

Ordre dans lequel tous ces symptômes disparoissent, lorsque la Maladie est traitée méthodiquement.

Un traitement convenable diminue peu-à-peu la violence de ces *symptômes*; la chaleur des *urines* s'éteint insensiblement; les érections douloureuses & involontaires, la chaleur, la douleur au fondement deviennent plus supportables; l'écoulement cesse par dégré, & la matiere devient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparoisse entiérement.

Maladies avec lesquelles la gonorrhée peut être confondue.

Une attention réfléchie à la nature de ces *symptômes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de toute autre Maladie. Il y en a cependant quelques-unes avec lesquelles on peut la confondre : tels sont, les *ulceres* des *reins* ou de la *vessie*, les *fleurs blanches* chez les femmes, &c.;

Ce qui la distingue des ulceres des reins & de la vessie;

mais dans les *ulceres* des *reins* ou de la *vessie*, le *pus* ne sort qu'avec les *urines*, & seulement quand le *sphincter* de la *vessie* est ouvert; au lieu que dans la *gonorrhée*, l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer des *fleurs blanches*, dont nous parlerons Chapitre L, §. II, Art. VIII, de ce Vol. Il faut alors s'attacher à la reconnoître principalement par ses effets, comme la

Des fleurs blanches;

douleur qu'elle cause, la *contagion* qu'elle communique, &c.

(Indépendamment des *ulceres* des *reins* ou de la *vessie* & des *fleurs blanches*, il existe souvent, dit M. DE HORNE, de petits points *suppurants* aux *nymphes*, aux grandes levres & aux autres parties de la *vulve*, qui sont quelquefois imperceptibles, & dont le fond fournit un suintement habituel, que l'on peut confondre avec l'écoulement de la *gonorrhée*. En ouvrant ces *sinus fistuleux*, on parvient bientôt à en produire la *cicatrisation*, & à tarir cet écoulement.

Des petits ulceres fistuleux des parties de la génération, chez les femmes.

Mais ces points *supurants* ne se rencontrent gueres que chez les femmes débauchées. Ils ont toujours la *contagion vérolique* pour cause. L'opération qu'ils exigent, demande donc à être précédée du traitement de la *gonorrhée*. Cependant l'observation de M. DE HORNE est très-importante, en ce que, résistant à ce traitement, l'écoulement qu'ils fournissent donneroit lieu de croire que la *gonorrhée* qui les accompagne n'est point guérie, & porteroit à prolonger infructueusement les *remedes*, & à employer des *astringents* qui seroient au moins inutiles.)

ARTICLE II.

Régime qu'il faut prescrire dans la Gonorrhée virulente.

DÈS QU'UNE PERSONNE a lieu de soupçonner qu'elle est attaquée de cette Maladie, elle doit observer, aussi-tôt & très-exactement, un *régime rafraîchissant*. Elle évitera toutes les choses qui sont d'une nature échauffante, comme le *vin*, les *liqueurs spiritueuses*, les sauces au jus, les *aliments épicés*, salés, de haut goût, fumés, séchés, &c., ainsi que tous les végétaux *aromatiques* & *âcres*, comme les *oignons*, l'*ail*,

Aliments qu'il faut éviter;

les *échalottes*, la *muscade*, la *moutarde*, la *canelle*, le *macis*, le *gingembre*, &c.

Dont il faut user.

Elle ne vivra que de *végétaux adoucissants*, de *lait*, de *bouillons*, de *potages légers*, de *panade*, de *gruau*, &c.

Boisson qui convient.

Elle boira de l'*eau d'orge*, du *lait* coupé, des *décoctions* de racines de *guimauve* & de *réglisse*; des *infusions* de *graine de lin*, ou du *petit-lait clarifié*. Il faut que le malade use de ces boissons en grande abondance.

Tout *exercice* violent, de quelque espèce qu'il soit, sur-tout *l'exercice du cheval* & les plaisirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut qu'il se garantisse du froid, &, pour peu que l'*inflammation* soit violente, il doit garder le lit.

Article III.

Remedes qu'il faut administrer dans la Gonorrhée virulente.

Cette Maladie ne peut être guérie promptement.

Il est rare qu'on puisse guérir promptement & radicalement à-la-fois, une *gonorrhée virulente* : il ne faut donc pas que le malade compte sur une guérison rapide, & le Médecin ne peut pas la promettre.

Temps qu'elle dure, quoique traitée methodiquement.

La *gonorrhée virulente* dure souvent deux, trois mois, quelquefois même cinq & six, quoiqu'on ait employé le traitement convenable, & que le malade ait été docile.

Traitement de la Gonorrhée virulente très-légere.

Bain local. Injection adoucissante.

Cependant il faut convenir qu'on peut arrêter une *gonorrhée virulente* très-légere en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'*eau* & du *lait* chauds, & en injectant dans le canal de l'*uretre*,

souvent dans la journée, un peu d'*huile d'amandes douces*, ou une *infusion* de *graine de lin*, chauffées au dégré du *lait* qui vient d'être trait, ou de l'*eau végéto-minérale de Goulard*; & lorsque ces moyens ne suffisent pas pour emporter la Maladie, ils en diminuent toujours la violence.

Quant aux *injections astringentes*, on ne doit les employer qu'avec la plus grande précaution, & uniquement lorsque la Maladie est très-légere & absolument récente; car lorsqu'elle est violente ou ancienne, de sorte que le *virus* a eu le temps de passer dans la masse des humeurs, ces *remedes* ne font que rendre la guérison plus longue & la maladie plus dangereuse.

Avec quelle précaution il faut employer les injections astringentes.

C'est aujourd'hui une pratique commune d'arrêter les *gonorrhées* légeres par le moyen des *injections astringentes*. Il n'est pas douteux que cette pratique ne soit bonne, toutes les fois qu'on peut en user avec sureté; mais elle ne peut être employée que par les personnes instruites & expérimentées dans le traitement de cette Maladie.

Il n'y a qu'un Médecin qui puisse les prescrire.

Les *injections astringentes*, dont il est question, se font avec la *dissolution* suivante.

Dissolution astringente pour les injections.

Prenez de *sucre de plomb*, trente grains;
d'*eau rose*, six ou sept onces.
Mêlez.

Lorsque les circonstances permettent de l'employer, on la fait un peu chauffer; on en remplit une petite seringue, qu'on introduit dans le *canal de l'uretre*; on en injecte cinq ou six fois par jour, & on continue jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté.

Maniere de l'employer lorsqu'elle est indiquée.

Qu'on emploie les *injections*, ou non, *les purgatifs rafraîchissants* conviennent toujours dans la *gonorrhée*. Il ne faut cependant pas qu'ils soient forts, encore moins qu'ils soient pris dans la classe

Avantages des purgatifs rafraîchissants.

des *drastiques*. Tout *remede* capable de secouer fortement la machine, augmenteroit le danger, & donneroit à la Maladie de plus profondes racines.

But qu'on doit se proposer en administrant des purgatifs.

Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la premiere quinzaine, autant tous les quatre ou cinquieme jour dans la seconde, suffit, en général, pour diminuer l'*inflammation*, ralentir l'*écoulement*, changer la couleur & la consistance de la matiere, qui devient plus blanche & plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Quels sont les purgatifs rafraîchissants qu'il faut prescrire. Sel de Glauber & manne. Dose.

Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de Glauber* & de *manne*, on lui donnera six gros de ce *sel*, & une demi-once de *manne*; ou, si sa *constitution* l'exige, on peut aller jusqu'à une once du même *sel*, avec la même quantité de *manne*. On dissout ces deux substances dans une chopine d'eau bouillante, ou de *petit-lait*, ou d'eau légere de *gruau*, & le malade prend le tout dans la matinée.

Infusion de séné, de tamarins & de sel de Glauber. Maniere de la préparer.

Si une *infusion* de *séné* & de *tamarins* lui paroît moins désagréable, on la préparera de la maniere suivante.

Prenez de *séné*, deux gros;
de *tamarins*, une once.

Laissez *infuser* toute la nuit, dans une chopine d'eau bouillante : on passe le lendemain matin, & on ajoute une demi-once de *sel de Glauber*. On en donne une tasse toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere.

Electuaire purgatif rafraîchissant.

Si le malade préfere de se *purger* avec un *électuaire*, le suivant est très-convenable.

Prenez d'*électuaire lénitif*, quatre onces;
de *créme de tartre*, deux onces;
de *jalap en poudre*, deux gros;
de *rhubarbe en poudre*, un gros;
de *sirop de roses pâles*, quantité suffisante.

Mêlez le tout ; faites un *électuaire* mollet.

On en donne deux ou trois cuillers à café, les soirs & les matins des jours où le malade veut se *purger*. On peut augmenter ou diminuer les doses de ces *remedes*, selon les circonstances. Dose.

Nous avons prescrit de dissoudre le *sel de Glauber* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

Traitement de la Gonorrhée virulente grave.

Premier état, ou état inflammatoire.

LORSQUE les *symptômes inflammatoires* sont violents, il faut toujours commencer par saigner. Cette opération, ainsi que dans les autres *inflammations* locales, doit être répétée selon la force & le *tempérament* du malade ; selon l'urgence & la violence des *symptômes* (5). Saignée.

Les *remedes* propres à exciter la *sécrétion* des *urines*, conviennent encore dans cette *période* de la Maladie. En conséquence on donnera le suivant. Utilité des diurétiques.

Prenez de *sel de nitre*, une once ; Nitre & gomme arabique.
de *gomme arabique*, deux onces.

---

(5) On observera que M. BUCHAN ne prescrit la *saignée*, que dans le cas où les *symptômes d'inflammation* sont violents ; car dans les *inflammations* légeres, comme elles le sont ordinairement dans la *gonorrhée virulente* qui n'est pas tombée dans les *bourses*, en privant le malade d'une partie de ses forces, la *saignée* conduiroit au relâchement, & par-là tendroit à prolonger l'*écoulement*, qui n'est déjà que trop difficile à arrêter. Elle ne peut être faite que quand l'inflammation est violente.

C'est ce que paroissent ignorer la plupart de ceux qui se regardent comme seuls en possession de traiter la *Maladie vénérienne*. Au moindre *symptôme* ils saignent ; & leur routine, à cet égard, est si aveugle, qu'ils n'entre-

Broyez le tout enſemble, diviſez en vingt-quatre priſes égales.

Doſe.

Le malade prendra une de ces doſes, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de ſa boiſſon. Si ce *remede* forçoit le malade à uriner aſſez ſouvent pour le fatiguer, il faudroit, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'on lui donnât, au-lieu de *nitre*, la même quantité de *magnéſie blanche*.

Magnéſie blanche.

Circonſtances qui indiquent les lavements. Leurs avantages.

Lorſque la douleur & l'*inflammation* ont leur ſiege aux environs du *col* de la *veſſie*, il faut donner ſouvent des *lavements émollients*, qui, outre l'avantage de procurer des *ſelles*, ont encore celui de ſervir de *fomentation* interne aux parties *enflammées*.

Cataplaſmes avec la mie de pain & le lait, le beurre ou l'huile;

Les *cataplaſmes adouciſſants* ſont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément ſur les parties malades. On les fait de farine de *lin*, ou de mie de pain de *froment* & de *lait* adouci avec du *beurre* frais, ou de la bonne *huile*.

Avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale de Goulard.

(Un *remede* qui n'a jamais manqué de me réuſſir dans les cas où les *cataplaſmes*, dont on vient de parler, ne calmoient pas aſſez promptement les douleurs, eſt le *cataplaſme* avec la mie de pain &

---

prennent jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'aient commencé par la *ſaignée*, même dans les cas où la Maladie n'exiſte que dans leur imagination, ou dans leur mauvaiſe foi, comme nous l'avons fait obſerver Tome III, Chapitre XXXVII, note 1. Cependant la *Maladie vénérienne* n'a aucun privilége ſur toutes les autres: la *ſaignée* n'y eſt néceſſaire & même utile, que quand elle eſt accompagnée des *ſymptômes* que nous avons ſpécifiés. l'indiquer, Tome II, Chapitre II, fin de la note 6; & l'employer, comme on fait, à tout indiſtinctement, décele, de la maniere la moins équivoque, ou la témérité, ou l'ignorance la plus complete.

l'*eau végéto-minérale de Goulard*, qu'on renouvelle toutes les deux ou trois heures : en moins de douze heures, ils procurent un soulagement marqué, & souvent en un jour l'*inflammation* & les douleurs sont dissipées. Ce *cataplasme* se fait à l'ordinaire, & comme nous le dirons à la *Table générale*, Tome V au mot *Cataplasme*.)

Si l'on ne peut faire usage de ces *cataplasmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* & d'eau. J'ai vu souvent les douleurs les plus atroces, durant la *période inflammatoire* de la *gonorrhée*, être appaisées par l'un ou l'autre de ces *remedes* externes. Fomentations.

Un *suspensoir*, pour soutenir le *scrotum*, est un des moyens les plus propres à calmer l'*inflammation* des *vaisseaux spermatiques*. Il faut qu'il soit fait de maniere à soutenir les *testicules*, & le malade doit le porter dès le commencement de la Maladie, & plusieurs semaines encore après la guérison. Avantages du suspensoir.

Le traitement que nous venons d'exposer, guérit quelquefois la *gonorrhée* si promptement, que le malade reste fort incertain s'il en étoit véritablement attaqué ou non. Cependant on ne doit compter que rarement sur une tournure aussi favorable. Il arrive beaucoup plus souvent que ce traitement ne fait qu'abattre ou suspendre les *symptômes inflammatoires*, de maniere à avoir recours, sans danger, au grand *spécifique*, c'est-à-dire, au *mercure*, qui paroît absolument nécessaire dans tous les symptômes de *Maladie vénérienne* obstinés, pour en compléter la guérison.

Second état de la Gonorrhée virulente, ou temps d'administrer le mercure.

Lorsque les *saignées*, les *purgations*, les *fomentations*, tous les autres moyens que nous venons

de propoſer, ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des *urines*, & diminué la fréquence des éreƈtions involontaires, le malade doit commencer l'uſage du *mercure*, ſous la forme qui lui paroîtra la moins déſagréable. (Mais il faut conſulter, ci-après, les §§. VII & VIII de ce Chapitre, où nous donnons l'*expoſé des principales méthodes d'adminiſtrer le mercure*, & le choix qu'on doit faire de celle indiquée par les circonſtances).

Pilules mercurielles communes.

S'il ſe détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il ſuffira qu'il en prenne d'abord deux le ſoir & une le matin : doſe qu'on diminuera, ſi le *mercure* porte trop à la bouche, & que, s'il n'y porte pas, on augmentera graduellement juſqu'à cinq ou ſix par jour.

Caloméłas en bol.

Si le malade préfére le *calomélas*, il en prendra tous les ſoirs, étant dans le lit, deux ou trois grains, dont on fera un *bol* avec un peu de *conſerve de roſès*; il augmentera cette doſe peu à peu juſqu'à huit ou dix grains, ainſi que nous le dirons ci-après, §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'adminiſtrer le Mercure inſoluble*, ou *les Pilules mercurielles*.

Sublimé corroſif.

Une des *préparations mercurielles* des plus communes, & aƈtuellement des plus en uſage, eſt le *ſublimé corroſif*. On le donnera de la maniere que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée*, §. VII. de ce Chapitre, à l'article *Méthode d'adminiſtrer le Sublimé corroſif*. Ce *remede*, adminiſtré avec les précautions qu'il exige, m'a toujours paru être l'un des plus sûrs & des plus efficaces dans ces Maladies.

Le malade prendra celui de ces *remedes* qu'il aura choiſi, ou tous les jours, comme nous venons de le dire, ou ſeulement de deux jours l'un, ſelon que ſon *eſtomac* pourra le ſupporter.

Il ne faut pas exciter la ſalivation.

La doſe ne doit jamais être aſſez forte, pour exciter la *ſalivation*,

la *salivation*, à moins qu'elle ne soit très-légere. Car cette Maladie peut être guérie plus efficacement & avec autant de certitude sans *salivation*, qu'en l'excitant. Lorsque le *mercure* sort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas la Maladie avec autant de succès, que lorsqu'il reste long-temps dans le corps, & qu'il n'en est évacué que peu à peu (6). Pourquoi?

Quand le *mercure* purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il faut qu'il prenne une *infusion* de *séné* ou quelqu'autre *purgatif*, & qu'il boive de grandes quantités de *tisane* de *gruau* pour prévenir les *déjections sanglantes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas préparé convenablement. Ce qu'il faut faire lorsque le mercure purge ou donne des coliques.

(Car un des grands malheurs attachés à la *Maladie vénérienne*, est de ne pouvoir compter sur Ce qui tient souvent à ce que ce remede n'est point revivifié ou mal préparé.

---

(6) Le sentiment de M. BUCHAN, relativement à la *salivation*, est celui de tous les bons Praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit M. LIEUTAUD, que le *ptyalisme* ou la *salivation*, qu'on croyoit autrefois nécessaire, est non-seulement inutile, mais encore dangereux. Voici comme M. DE HORNE s'explique sur la *salivation*, dans un autre Ouvrage qu'il a publié en 1775, sous le titre d'*Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, pag. 62 & suivantes.

« On crut, dans le temps des premiers essais du traitement de la *vérole*, & de grands hommes dans la » Médecine ont même été de ce sentiment, que la *salivation* étoit indispensable pour la guérison de la *vérole*; & c'est sur cette *excretion* qu'on fondoit ses espérances & qu'on régloit l'administration du *mercure*. Cette » erreur étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle sembloit » plus accréditée par la virulence & l'horreur même de » cette *excrétion*. Il a fallu, pour la détruire, que des observateurs attentifs & conséquents, joignissent aux expé-

l'intégrité du *mercure* & de ses préparations. Cela tient, sans doute, à la grande consommation qui se fait de cette substance, & au peu d'intelligence, au peu d'attention de la plupart de ceux qui l'emploient. Cependant ces motifs peuvent-ils justifier la négligence des Apothicaires? Elle est telle, à cet égard, qu'il n'est pas rare de voir des accidents résulter de l'usage du *mercure* & de ses préparations, & même de voir des traitements absolument manqués, soit parce que le *mercure* n'a point été précédemment revivifié du *cinabre*, opération essentielle & indispensable; soit parce qu'il n'est point employé à la dose convenable dans les préparations qu'on en fait; soit enfin parce qu'il n'est pas entièrement éteint dans la graisse dont on fait l'*onguent*, ou dans les *gommes*, les *extraits*, &c., dont on prépare des *pilules*, des *bols*, &c. L'année derniere, on fut

---

» riences les plus répétées, qui constatoient l'insuffisance » & le danger de la *salivation*, le raisonnement le plus » convaincant pour ramener les incrédules.

» En effet, le *mercure* étant le *remede spécifique* du *virus* » *vénérien*, il étoit indispensable que ce *remede* parcourût » toutes les parties du corps qui en étoient infectées: au- » cune portion de ce *virus* ne pouvoit échapper à son » action, sans reproduire bientôt, par une communica- » tion que la *circulation* rendoit nécessaire & indispen- » sable, de nouveaux désordres pires que les premiers. On » comprit donc que la *salivation*, en attirant toutes les » *parties mercurielles* aux *glandes* de la bouche & du *palais*, » en privoit les autres parties du corps; que les *purgatifs* » qui calmoient & arrêtoient la *salivation*, avoient le » même inconvénient qu'elle: ce qui, joint aux rechûtes » qu'éprouvoient beaucoup de malades traités par cette » méthode, d'ailleurs dangereuse & cruelle, l'a enfin dé- » criée; & s'il lui reste encore quelques sectateurs, elle » les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à la routine; dé- » fauts vraiment insurmontables, quand ils sont réunis.»

obligé de faire préparer sous ses yeux les *remedes* que prit un Officier qui avoit été déja traité deux fois & infructueusement, & qui guérit dans l'espace de temps ordinaire & radicalement par ce troisieme traitement).

Lorsque les *inteſtins* sont irritables, & que le *mercure* tend à donner des *coliques* ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol*, ci-dessus prescrits, p. 16 de ce Volume, trente ou quarante grains de *diaſcordium* ou de *confection japonoiſe*. Après qu'on aura répété ces *pilules* ou ces *bols*, on donnera une *potion purgative*, pour emporter le *mercure* & prévenir la *ſalivation*.

Diascordium ou confection japonoise.

Potion purgative.

La maniere d'empecher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *ſalivation*, est de le combiner avec les *purgatifs*. C'est dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La dose ordinaire est de trente-six grains, ou de trois *pilules*, soir & matin, qu'on répete tous les deux jours; mais il est plus prudent de commencer par deux ou même par une de ces *pilules*, & de n'aller jusqu'à trois que graduellement.

Moyens d'empêcher le mercure d'exciter la salivation.

Pilules mercurielles laxatives. Dose.

(Il faut bien faire attention de ne donner de ces *pilules laxatives* qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes ſalivaires*; car, comme nous venons de le voir, note précédente, les *purgatifs*, continués trop long-temps, auroient le même inconvénient que la *ſalivation*, c'est-à-dire, d'attirer vers les *inteſtins* toutes les *parties mercurielles*, & d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *ſymptômes* de la *ſalivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qu'on donnera à plus petite dose, ou sous une forme différente, comme

Attention qu'exige l'administration de ces pilules.

nous le dirons même §. VII. *Exposé des diverses méthodes d'administrer le mercure*).

Mercure sous forme liquide.

Quant aux personnes qui ne peuvent avaler, ni *bols*, ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remede*.

Dissolution mercurielle gommeuse, ou mercure gommeux.

Voici la maniere de faire cette *dissolution*.

Prenez de *mercure revivifié du cinabre*, un gros;
de *gomme arabique réduite en mucilage*, deux gros.

Broyez le *mercure* & le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entièrement disparus. Alors peu à peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *sirop blasmique* demi-once;
d'*eau de canelle simple*, huit onces.

Dose.

On donne, soir & matin, une cuillerée de cette *dissolution*.

Il y en a qui regardent cette *préparation de mercure* comme la meilleure qu'on puisse administrer dans la *gonorrhée* (7).

---

(7) Cette *préparation mercurielle* est connue ici sous le nom de *mercure gommeux* : nous en devons l'invention à M. PLENCK, *Chirurgien-Accoucheur*, qui l'a publié dans un Ouvrage intitulé : *Methodus nova & facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi, &c. Vindobonæ*, 1766. Mais au lieu d'*eau de canelle simple*, M. PLENCK prescrit l'*eau de fumeterre* à la même dose. Cependant, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 5, pag. 13 de ce Volume, malgré les magnifiques promesses de l'Auteur, cette préparation n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres : c'est que, loin d'avoir été toujours confirmées, ces promesses, elles ont été, au contraire, quel-

Heureusement pour ceux qui ne peuvent prendre le *mercure* intérieurement, ou dont les *intestins* sont trop délicats pour en supporter les effets; cette substance réussit également, & même mieux à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement pendant un certain temps, affoiblit & nuit singuliérement aux *intestins*. On doit en conséquence, lorsqu'il est nécessaire d'en user long-temps, on doit, dis-je, préférer la méthode des *frictions* à toute autre. Mercure en frictions.

L'*onguent* ou la *pommade mercurielle*, ou l'*onguent gris*, est la *préparation* la plus commune pour l'usage externe. Cet *onguent* se fait en broyant ensemble parties égales de *mercure* & de *sain-doux*. On en emploie un gros, pour chaque *friction*, dans la *gonorrhée virulente*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, est le soir; & la partie la plus avantageuse est l'intérieur des cuisses. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte; & on couvre la partie frottée avec une flanelle, que Onguent mercuriel.

---

quefois contredites par les observations les moins équivoques & les plus désintéressées.

M. DE HORNE en trouve la raison dans la difficulté qu'a le *mercure* à rester uni à la *gomme*, lorsqu'on y a ajouté le *sirop* & l'*eau de fumeterre*. Il faut lire dans son Ouvrage, pag. 253 & suivantes, les expériences qu'il a répétées, & qui le conduisent à donner la préférence à la forme sous laquelle l'a préparé le premier, M. COSTEL, Apothicaire de Paris, & qu'il appelle *mercure gommeux sous forme seche*. En effet, sous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *Maladies vénériennes*, sur-tout dans celles de l'espece la plus *bénigne*; & on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne ou qu'il occasionne l'*hémoptysie*, la *phthisie*, ou d'autres Maladies à-peu-près du même genre, qui ne permettent que des *remedes* doux. Mercure gommeux sous forme séche.

le malade doit porter pendant tout le temps des *frictions*.

L'*onguent mercuriel* contient quelquefois plus de *mercure*, comme deux tiers; d'autres fois il en contient moins, comme un tiers. On peut donc augmenter ou diminuer la dose, proportionnellement aux circonstances, ainsi que nous le ferons voir, même §. VII de ce Chapitre, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions*.

Conduite qu'il faut tenir pendant l'usage des frictions.

Si, pendant l'usage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer; si la chaleur & la *fievre* reparoissent; si la bouche vient à *s'ulcérer*; si les gencives s'attendrissent; si la *poitrine* paroît s'affecter, il faut donner une dose ou deux de *sel de Glauber*, ou de quelqu'autre *purgatif rafraîchissant*, comme il est prescrit ci-dessus, page 12 de ce Volume, & interrompre les *frictions* pendant quelques jours.

Cependant aussi-tôt que la *salivation* & les autres *symptômes* sont tombés, si la Maladie n'est pas parfaitement guérie, il faut recommencer les *frictions*; mais il faut employer moins d'*onguent*, & mettre plus d'intervalle entre chaque frottement (8).

(8) Les *frictions* ont été très-long-temps la seule méthode, regardée comme sûre & infaillible de guérir les *Maladies vénériennes*; & elles jouissent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croient que la *salivation* est indispensable, parce que c'est la méthode qui l'excite avec le plus de force & de promptitude, comme on l'a dit ci-devant, note 5 de ce Chap. Cependant les ravages qu'elles ont occasionnés entre les mains des Médecins, même les plus sages & les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent; l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégoût, la mal-propreté dans lesquels elles entraînent; les *excrétions* sales & sordides, qui portent à tous nos sens les impressions les plus désagréables, ont

De quelque maniere que le *mercure* soit administré, il faut en continuer l'usage tant qu'on a lieu de soupçonner qu'il reste du *virus*, (& le prolonger jusques quinze jours par-delà le temps où tous les *symptômes* seront disparus.)

Combien de temps il faut continuer l'usage du mercure.

Pendant l'usage du *mercure*, temps qu'on peut appeller la seconde *période* de la Maladie, il ne faut pas que le *régime* soit aussi sévere que dans la premiere période, ou dans le temps de l'*inflammation* : cependant le malade doit éviter les excès de quelque genre que ce soit.

Régime qu'il faut prescrire pendant l'usage du mercure.

Les *aliments* doivent être simples, légers & de

Aliments & boisson.

---

peu-à-peu éloigné les Praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidèle & d'une estimation impossible. Car, dit M. DE HORNE, *ibid.* p. 77 & suivantes, la même dose d'*onguent mercuriel* produisant, dans différents sujets, des effets absolument & même quelquefois contradictoires, on se trouve par-là hors de tout calcul.

En effet, il existe des malades qui ont la *peau* si lâche, d'un tissu si flexible, si rare, & dont les *pores* sont si naturellement ouverts, qu'elle absorbe, pour ainsi dire, avec avidité, tous les corps qui lui sont présentés, ou appliqués : il en est d'autres, au contraire, dont le tissu de la *peau*, extrêmement dense & compacte, n'admet & ne reçoit presque rien. Dans le premier cas, le *mercure* introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte & trop visiblement dangereuse, si elle est soutenue. Dans le second cas, les malades ne sont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure* ; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De sorte que s'il étoit déterminé, par des expériences réitérées, quelle est la dose de *mercure* nécessaire à la guérison de la *vérole* par cette méthode, on pourroit en conclure qu'elle ne seroit jamais assurée, puisque cette dose seroit toujours dépendante de la *résorbtion*, qu'on ne peut raisonnablement déterminer, & dont l'estimation est, pour ainsi dire, impossible.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls que produise la

facile *digestion*; & on ne peut permettre que très-peu de *vin*, mêlé avec une grande quantité d'*eau*. Quant aux *liqueurs spiritueuses*, il faut s'en priver absolument, de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptômes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse, & l'*écoulement* augmenter, enfin la Maladie devenir très-difficile & très-longue à guérir, par une seule débauche de *vin*.

Troisieme & dernier état de la Gonorrhée virulente.

Symptômes qui caractérisent le troisieme etat de la gonorrhee virulente.

Lorsque le traitement que nous venons d'exposer, a calmé l'ardeur des *urines*, & tous les autres *symptômes* qui affectoient les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement

---

méthode des *frictions*. Les *frictions* entraînent souvent après elles une infinité de maux, presque aussi fâcheux que la Maladie primitive : les douleurs de tête habituelles, celles des *articulations*, le tremblement d'un ou de plusieurs membres, la *perte* des *dents*, quelquefois même la *consomption* ou le *marasme*, sont des suites malheureuses de l'administration peu réfléchie du *mercure* par cette méthode. De plus, elle est pernicieuse dans la *phthisie*, l'*hémoptysie*, l'*hydropisie*, le *scorbut*, &c. & dangereuse dans la *grossesse*, parce qu'elle peut occasionner l'*avortement*.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent absolument prendre le *mercure* intérieurement, par délicatesse, ou par trop de sensibilité de l'*estomac* ou des *intestins*, comme l'observe M. Buchan, qui doivent recourir à cette méthode. Au reste, on n'en fera jamais usage, qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps, au moyen des *bains* & des adoucissants, pour rendre les vaisseaux souples, & diminuer, autant qu'il est possible, les résistances. On observera d'ailleurs, pendant l'usage des *frictions*, les préceptes que prescrit l'Auteur, §. VII de ce Chapitre, & *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des Frictions*.

diminué, qu'il n'y a plus de douleur & de gonflement dans les *aines* ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre ; lorsque le malade n'éprouve plus d'*érections* involontaires, que la matiere de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur & collante ; lorsqu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à son troisieme & dernier état, & on peut procéder par dégrés à l'usage des *astringents* doux, ou des *remedes agglutinatifs* : cependant il ne faut encore les employer qu'avec précaution.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même ; & lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entièrement dissipé ; ce dont on s'apperçoit bientôt : car, lorsqu'on arrête l'*écoulement* & que la Maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcere*, & les *bubons* & plusieurs autres *symptômes* de la *vérole confirmée*, se manifestent. A quoi l'on reconnoît que le virus est détruit.

Dans ces cas, il faut rappeller l'*écoulement* par les *purgations*, & faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*. Afin donc de n'agir que prudemment, & de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *astringents* aux purgatifs, de la maniere suivante. Comment il faut se comporter lorsque les symptômes reparoissent.

Prenez d'*électuaire lénitif*, deux onces ; Bol astringent purgatif.
de *crême de tartre* } de chaque
de *rhubarbe en poudre*, } demi-once ;
de *baume de Copahu*, une once & demie.

Mêlez, faites un *électuaire* avec le *sirop* de *roses pâles*.

On en prend environ la grosseur d'une *noix muscade*, soir & matin. Dose.

Si ces *remedes* ne sont suivis d'aucun inconvénient, on peut passer à des *astringents* plus forts ; Astringents plus actifs.

Térébenthine, baume du Pérou, de Giléad. Elixir de vitriol avec le vin ou le quinquina.

comme la *térébenthine de Venise*, le *beaume du Péron*, le *beaume de Giléad*, &c. Si ces *baumes* occasionnent des *nausées*, ou des soulévements de cœur, le malade pourra prendre, à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*, dans un verre de *vin* rouge, ou une tasse d'*infusion* de *quinquina*.

Ce qu'il faut faire lorsque l'écoulement persiste, sans symptômes vénériens.

Si l'*écoulement* persiste, malgré l'usage de tous ces *remedes*, sans être cependant accompagné d'aucun *symptôme* de *virus vénérien*, on aura recours aux *injections astringentes*, qu'on prépare de la maniere suivante.

Dissolution astringente pour injections.

Prenez de *gomme arabique*,	deux gros ;
d'*eau rose*,	cinq onces ;
de *sucre de Saturne*,	douze grains.

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau rose*; ajoutez le *sucre de Saturne*.

On en injecte deux ou trois gros à-la-fois, dans le *canal de l'uretre*, par le moyen d'une petite seringue. Il faut que cette *injection* soit un peu chaude, & on la fait ou plus forte, ou plus foible, selon les circonstances.

Régime qu'il faut prescrire pendant le troisieme état de la gonorrhée virulente.

Il faut encore avoir attention au *régime* pendant cette fin de traitement. Le malade doit prendre un *exercice* modéré en plein *air*, mais sans s'échauffer, ni se fatiguer. Ses *aliments* doivent être secs & consolidants, comme le *biscuit*, le *riz*, le *millet*, les *gelées de corne de cerf*, & autres d'une nature *fortifiante*. Il prendra pour boisson les *eaux de Bristol*, celles de *Pyrmont*, ou de *Spa*, ou de *Passy*; du *vin de Bordeaux* ou de *Porto*, en y ajoutant un peu d'*eau*. Il évitera toute espèce d'excès, ainsi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affoiblir la *constitution*.

Quand tous ces moyens sont infructueux & que l'*écoulement* persiste, quoique le *virus* soit parfait

tement détruit, cette Maladie n'eſt plus qu'une *gonorrhée ſimple*, dont nous allons donner le traitement.

§. II.

De la Gonorrhée ſimple, ou de l'*Ecoulement non virulent.*

ARTICLE PREMIER.

Cauſe de cette eſpece de Gonorrhée, lorſqu'elle eſt la ſuite de la Gonorrhée virulente.

La *gonorrhée virulente*, gagnée pluſieurs fois, ou mal traitée, ſe termine ſouvent par un *écoulement*, provenant ou du relâchement, ou de quelques *ulceres* cachés, dans quelques-unes des parties qu'occupoit la *gonorrhée virulente*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt de la plus grande importance, pour la cure de cet *écoulement*, de bien connoître de laquelle de ces deux cauſes il procede. Lorſqu'il eſt très-opiniâtre, & qu'il ne cede que peu ou point aux *remedes aſtringents*, il y a lieu de ſoupçonner qu'il vient d'*ulceres*. Si, au contraire, cet *écoulement* n'eſt pas continu, s'il n'a lieu que lorſque le malade eſt excité par des idées laſcives, ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement.

Le relâchement, ou des ulceres.

A quoi l'on reconnoît qu'il vient d'ulceres; De relâchement.

Cauſes de la Gonorrhée ſimple, ne dépendant point du virus vénérien.

(ON VOIT que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout du commerce avec les femmes. En effet, le plus ſouvent il n'eſt accompagné d'aucune douleur; la matiere qu'il fournit eſt blanche & de pure *ſemence*. D'autres fois, il vient de plénitude à l'égard de ceux qui gardent

Plénitude.

le célibat & qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lascives; il est alors peu à craindre. Mais s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare parmi les *cachectiques* & les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jetter, par sa durée, dans l'*épuisement* & dans le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes*, des *pollutions* volontaires, &c.)

Vice de la liqueur séminale.

Pollutions.

Article II.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou de l'*Ecoulement non virulent*, qui dépend de relâchement.

Les remedes sont ceux du troisieme état de la gonorrhée virulente.

Dans le cas de relâchement, on doit avoir pour objet de fortifier & de donner aux *vaisseaux* foibles & relâchés un certain dégré de tension. En conséquence, outre les *remedes* conseillés dans la troisieme période de la *gonorrhée virulente*, il faut recourir à des *astringents* plus forts & plus actifs: tels sont le *quinquina*, l'*alun*, le *vitriol*, la *noix de galles*, les *racines* de *tormentille* & de *bistorte*, les *balaustes*, &c.

Astringents plus forts.

Potion de quinquina avec la noix de galle.

On peut combiner le *quinquina* avec les autres *astringents*, de la maniere suivante.

Prenez de *quinquina concassé*, six gros;
de *noix de galle concassée*, deux gros.

Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine; passez.

Ajoutez de *teinture de quinquina simple*, trois onces.

Dose.

On prend une petite tasse de cette *décoction* trois fois par jour, ajoutant à chaque tasse quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*.

Injections astringentes.

Il faut, pendant que le malade prend ces *remedes*, faciliter sa guérison par les *injections astrin-*

gentes, telles que nous les avons recommandées dans le dernier état de la *gonorrhée virulente* : pag. 26 de ce volume. On peut y ajouter quelques *grains d'alun*, ou de *vitriol blanc*, selon les circonstances.

Enfin, le dernier *remede* qu'on prendra, est le *bain froid*, qui est peut-être le plus puissant de tous ceux qu'on emploie pour fortifier & donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer de le prescrire dans cette espèce d'*écoulement*, occasionné par relâchement, à moins que quelques circonstances, dependantes de la *constitution* du malade, ne s'y opposent. Bain froid; son importance dans cette maladie.

La raison la plus forte qu'on puisse apporter contre le *bain froid*, est qu'il nuit dans le cas de *pléthore* ou d'un mauvais état des *visceres*. Mais, dans le premier cas, on peut recourir à la *saignée* & aux *purgations*, qui, si elles ne guérissent point entièrement la *pléthore*, la diminuent au moins considérablement. Quant au mauvais état des *visceres*, c'est un obstacle insurmontable, parce que le poids de l'eau & la contraction subite des *vaisseaux* extérieurs, en refoulant le *sang* avec trop de force vers les parties internes, peuvent occasionner des ruptures de *vaisseaux* ou un *flux* d'humeurs sur les *organes* malades. Mais lorsqu'on n'a rien de ce genre à craindre, il faut employer le *bain froid*. Objections sur l'usage du bain froid. Réponses.

Le malade, en conséquence, se plongera dans l'eau froide en entier, & jusques pardessus la tête, tous les matins à jeun, pendant trois ou quatre semaines, sans interruption; mais il ne faut pas qu'il y reste long-temps. Il aura grand soin de se faire essuyer lorsqu'il en sera sorti. Maniere de prendre le bain froid.

Le *régime* convenable dans ce cas, est précisément le même que celui que nous avons conseillé dans la derniere *période* de la *gonorrhée virulente*, pag. 26 de ce Volume. Les *aliments* seront de na-

ture seche & *astringente*; le malade boira des *eaux de Spa*, de *Pyrmont* ou de *Bristol*, auxquelles il ajoutera un peu de *vin* rouge ou de Bordeaux. On trouvera Tom. II, chap. XXI, note 10, pag. 405, le nom des *eaux minérales* de France qui peuvent être suppléées à celles-ci.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou de l'*Ecoulement non virulent, qui dépend d'ulceres.*

Mercure, décoction de squine, de salsepareille, de sassafras, &c.

LORSQUE l'*écoulement* ne cede, en aucune façon, à ces *remedes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelque *ulcere*. Dans ce cas, il faut recourir au *mercure*, ou aux autres *remedes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine & affecte les humeurs: telles sont les *décoctions* de *squine*, de *salsepareille*, de *sassafras*, &c.

Frictions mercurielles.

M. FORDYCE avance qu'il a vu des *écoulements* opiniâtres, subsistants depuis deux, trois ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remedes*.

Pilules de calomélas avec la térébenthine; décoction de gaïac, de salsepareille.

Mais le Docteur CHAPMAN, en convenant de leurs succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine*, & aux autres *remedes agglutinatifs*: aussi recommande-t-il des *pilules* faites de *calomélas* & de *térébenthine de Venise*, & veut-il que leur usage soit accompagné de *décoction* de *gaïac* & de *salsepareille*.

Maniere de préparer ces pilules.

Les *pilules* de *calomélas* & de *térébenthine* se préparent comme il suit.

Penez de *térébenthine de Venise*, bouillie jusqu'à un degré suffisant de dureté, demi-once;
de *calomélas*, demi-gros.

Mêlez faites ſoixante *pilules*, avec quantité ſuffiſante de *ſirop*.

On en prend cinq ou ſix matin & ſoir. Doſe

Si durant l'uſage de ces *pilules*, la bouche vient à s'*ulcérer*, ou la *poitrine* à s'affecter, il faut les interrompre juſqu'à ce que ces *ſymptômes* ſoient diſparus.

Bougies ſuppuratives. Le dernier *remede* que nous avons à recommander contre les *ulceres* du *canal de l'uretre*, ſont les *bougies ſuppuratives*. Comme il y en a de beaucoup d'eſpèces, & qu'on en trouve preſque par-tout de toutes faites, nous ne nous occuperons pas à décrire les *ingrédiens* qui entrent dans leur compoſition, ni la maniere de les préparer (9).

Maniere de les employer. Nous ferons ſeulement obſerver, qu'avant d'introduire une *bougie* dans le *canal de l'uretre*, il faut la tremper dans de l'*huile d'amandes douces*, pour l'empêcher de produire ſon effet trop ſubitement. On la laiſſe dans le *canal* ſept ou huit heures, plus ou moins, ſelon que le malade peut la ſupporter.

Elles guériſſent de plus les tumeurs, les carnoſités. Je dois ajouter que ces *bougies* guériſſent ſouvent, non-ſeulement les *ulceres* opiniâtres, mais encore les *tumeurs*, les *carnoſités* qui ſe trouvent dans l'*uretre*, enfin tout ce qui peut faire obſtacle au paſſage de l'*urine*.

---

(9) Les eſpèces de *bougies* ne ſont pas moins nombreuſes en France qu'en Angléterre. Chaque Chirurgien à ſa maniere de les compoſer, qu'il juge, comme on le penſe bien, préférable à toutes les autres. Mais comme on ne peut douter du ſuccès de celles que M. DARAN, fameux Chirurgien, a imaginées, & dont il vient de publier la recette, nous croyons rendre ſervice à nos Lecteurs de leur donner à la *Table Générale*, Tome V, au mot *Bougies de* M. DARAN, la maniere de préparer cette eſpece de *remedes*.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou de l'*Ecoulement non virulent qui dépend d'autres causes que de relâchement & d'ulcœres.*

Lorsque la liqueur séminale est viciée ;

(LORSQUE cet écoulement tient à un vice de la liqueur *séminale*, comme il arrive à quelques *cachectiques*, ou à quelques *scorbutiques*, on sent qu'il faut employer les *remedes* qu'exige la maladie dont il est l'effet. Voilà pourquoi les *vulnéraires*, les *anti-scorbutiques* & les *analeptiques*, ont souvent guéri des écoulements qui avoient résisté aux *astringents* les plus actifs & les mieux administrés.

Lorsqu'elle est dûe aux pollutions.

Quant à l'écoulement occasionné par les *pollutions*, par la trop fréquente émission de la *semence*, &c. nous renvoyons au Chapitre LVII. §. III, art. IV de ce volume.)

§. III.

Du gonflement & de l'Inflammation des testicules, appellés vulgairement Chaude-pisse tombée dans les bourses, *quand ces symptômes dépendent du virus vénérien, & quand ils n'en dépendent pas.*

ARTICLE PREMIER.

Causes de ces symptômes, dépendants du virus vénérien.

LE *gonflement* des *testicules*, que, dans ce cas, on appelle vulgairement *Chaude-pisse tombée dans les bourses*, peut avoir pour cause le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déjà passé dans le *sang*; mais ce dernier cas est très-rare. Quant au premier, il est assez fréquent ; car on voit le *gonflement* des *testicules* arriver très-souvent dans le premier & dans le second état de la *gonorrhée virulente*,

virulente, ſur-tout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, ſoit pour avoir pris du froid, ſoit pour avoir bu des liqueurs fortes, ou pris des *purgatifs* trop forts, *draſtiques*, &c., ou fait un *exercice* violent; ſoit enfin pour avoir fait uſage trop tôt de *remedes aſtringents.*

Cauſes de ces ſymptômes, ne dépendant pas du virus vénérien.

(CEPENDANT les *teſticules* peuvent être gonflés & enflammés, ſans qu'il exiſte chez le ſujet de *virus vénérien*: les coups, les *contuſions*, les efforts peuvent produire ces mêmes effets. Mais lorſqu'ils reconnoiſſent ces cauſes, ils ſont accompagnés de *vomiſſements*, de *convulſions* & d'autres accidents graves; ce qui les rend très-faciles à diſtinguer.)

ARTICLE II.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des teſticules, dépendant du virus vénérien.

DANS le *gonflement inflammatoire* des *teſticules*, la *ſaignée* eſt néceſſaire, & il faut la répéter ſelon l'urgence des *ſymptômes* (*a*). Les *aliments* doivent être légers & la boiſſon *délayante*. Le malade s'abſtiendra de viandes fortement aſſaiſonnées; de *vin*, d'*épices*, enfin de tout ce qui eſt de nature *échauffante*. Saignée. Aliments.

Les *fomentations* ſont ici ſingulierement utiles, ainſi que les *cataplaſmes de mie de pain* & de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. Fomentations & cataplaſmes.

(*a*) Je ſuis dans l'uſage depuis quelque temps, d'appliquer des *ſang-ſues* ſur les *teſticules enflammés*, & cette pratique a toujours été ſuivie d'heureux ſuccès.

(Les *cataplasmes* de *mie de pain* & d'*eau végéto-minérale de Goulard*, prescrits ci-dessus, pages 14 & 15 de ce Vol., réussissent également dans ce cas.) Le malade doit en avoir constamment tant qu'il est au lit; & lorsqu'il est debout, les *testicules* doivent être tenus chaudement, & soutenus par un *suspensoir*, de maniere qu'il prévienne le tiraillement résultant de leur poids.

Suspensoir.

Il est important que le malade reste au lit.

(Il est important d'observer que le lit est ici de la plus grande utilité; qu'en conséquence, il ne faut permettre au malade de se lever, que lorsque le *gonflement* & l'*inflammation* sont dissipés en grande partie, & qu'ils n'occasionnent plus de douleurs.)

Si l'on ne peut réussir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchissant* que nous venons d'exposer, & qu'on doit varier selon les circonstances, il faut alors faire subir au malade un traitement *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entiérement assurée.

Frictions mercurielles.

En conséquence, on lui fera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans *la gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu, toutefois, qu'il n'y ait pas de douleur; car s'il y en avoit, il faudroit les faire sur les cuisses. En outre le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines, s'il est nécessaire, ayant, pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, & buvant abondamment d'une forte *décoction* de *salsepareille*, comme on le prescrira ci-après, §. VII de ce Chapitre; *Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des frictions mercurielles*.

Traitement du Gonflement des testicules, après que le virus vénérien est détruit, lorsqu'on soupçonne un vice squirrheux ou cancéreux.

QUAND les *remedes*, qu'on vient de prescrire, sont insuffisants, & qu'il y a lieu de soupçonner un vice *squirrheux* ou *cancéreux* qui entretienne l'un ou l'autre, (malgré la destruction du *virus vénérien*,) une dureté dans *le testicule*, il faut alors *fomenter* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplasmes* les feuilles de cette plante, & en faire prendre, en même-temps, l'*extrait* intérieurement. Fomentations & cataplasmes de ciguë.

On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, & l'administrer de la maniere que nous l'avons conseillé pour le *cancer*, Tome III, Chap. XLVII, §. II. Extrait de ciguë.

Cette pratique est singulierement recommandée par le Docteur STORCK, dans le cas de *squirrhe* & de *cancer*; & M. FORDYCE assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirrheux* depuis deux ou trois ans, même *ulcérés*, & où les douleurs *pungitives* & *lancinantes* avoient déjà commencé à se faire sentir.

ARTICLE III.

Traitement du Gonflement & de l'Inflammation des testicules, ne dépendant pas du virus vénérien.

(LORSQUE cette Maladie dépend des causes exposées ci-devant, pag. 33 de ce Volume, outre la *saignée*, les *cataplasmes émollients*, le *suspensoir* & le repos du lit, qui sont ici également importants, il faut encore employer les *lavements émollients* & *anodins*; il faut même recourir aux *cata-* Saignée, cataplasmes, suspensoir, repos du lit, lavements émollients.

Cataplasmes maturatifs.

plasmes maturatifs, lorsque le gonflement ne cede pas à ces premiers *remedes*. Enfin on en viendra aux préparations de *ciguë*, qu'on vient de conseiller plus haut, si les parties prennent un caractere *squirrheux* ou *cancéreux*.

Suites que peut avoir l'inflammation des testicules.

Quelle que soit la cause de l'*inflammation* des *testicules*, il arrive quelquefois que, malgré les secours les mieux administrés, elle donne lieu à des *abcès* ou des *ulceres fistuleux*, à la *gangrene*, à l'*hydrocele* ou l'*hydropisie* du *scrotum*, &c. Ces cas, toujours embarrassants, exigent beaucoup de dextérité & de savoir : il faut donc, dès qu'ils se manifestent, appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter à ses avis.

On doit prévenir que la *gangrene*, lorsqu'elle a lieu, détruit facilement le *scrotum* ; mais qu'il se régénere de la maniere la plus surprenante. On voit tous les jours des *testicules* nuds, sans aucun reste de *téguments*, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement* des *testicules* commence presque toujours par l'*épididyme*, & qu'il est le dernier guéri; qu'il reste même souvent gonflé long-temps après la guérison, mais sans aucune douleur.)

§. IV.

Des Bubons vénériens, appellés vulgairement Poulains, & des faux Bubons.

ARTICLE PREMIER.

Des Bubons vénériens.

Caracteres des bubons.

LES *Bubons vénériens* sont des *tumeurs* dures, situées dans les *aines*, & causées par le *virus vénérien*, qui séjourne dans ces parties. Il y en a deux especes : les uns, qui viennent d'un *virus* récent; les autres, d'une *vérole confirmée*.

Traitement des Bubons vénériens.

La guérison des *bubons* naissants ou récents; c'est-à-dire, qui se manifestent peu après un commerce impur, peut se tenter d'abord par la *résolution*; & au cas qu'on ne réussisse pas, par la *suppuration*.

Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, il faut que le malade suive le même *régime* que celui que nous avons conseillé dans le premier état de la *gonorrhée virulente*, ci-devant pag. 13 de ce Volume. On le saignera, & il prendra des *purgatifs rafraîchissants*, comme une *décoction* de *tamarins* & de *séné*, du *sel de Glauber*, &c., prescrits pag. 12 de ce Volume. (Moyens d'opérer la résolution. Saignée; purgatifs rafraîchissants.)

Lorsque, par ce traitement, le *gonflement* & les autres *symptômes inflammatoires* sont dissipés, on peut, en toute sûreté, commencer l'usage du *mercure*, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le *virus vénérien* soit entiérement dissipé; ainsi qu'on l'a dit ci-devant: *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag. 15 & suivantes de ce Volume (*b*). (Mercure.)

Mais si le *bubon* est accompagné, dès le commencement, de douleur, de *pulsation* & d'une grande chaleur, il faut d'abord travailler à favoriser la *suppuration*. (Moyens de favoriser la suppuration.)

Dans ce cas, on permettra au malade de suivre son *régime* ordinaire, & même de prendre de temps à autre un verre de bon *vin*. (Régime.)

On appliquera sur la partie malade, des *cataplasmes émollients*, composés de *mie de pain* & (Cataplasmes émollients;)

(*b*) Pour opérer la *résolution* d'un *Bubon*, quelques *sang-sues*, appliquées sur la partie affectée, sont d'un effet aussi avantageux que sur les *testicules* enflammés; ainsi qu'on l'a dit ci-devant, note *a* de ce Chapitre.

de *lait*, adouci avec du *beurre frais*, ou de l'*huile*; de *mie de pain* & d'*eau végéto-minerale de Goulard*, comme on l'a recommandé, pag. 14 & 15 de ce Volume. Si le sujet est d'un *tempérament phlegmatique*, de sorte que la *suppuration* n'avance que très-lentement, on ajoutera aux *cataplasmes* des *oignons de lis*, bouillis, ou des tranches d'*oignons* ordinaires, crûs, mêlés avec une quantité suffisante de *basilicum jaune*.

Suppuratifs.

Temps d'ouvrir la tumeur.

Quand la *tumeur* est mure, ce qu'on reconnoît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau*, & à la *fluctuation* de la matiere très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, & ensuite la panser avec un *digestif*.

Combien de temps on doit entretenir la suppuration.

(Lorsqu'on est parvenu, par ces moyens, à exciter la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, trente ou quarante jours : c'est la plus sûre maniere de hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure*, comme on le prescrira ci-après, §. VII. de ce Chapitre.)

Article II.

Des faux Bubons.

Causes de cette espece de bubons.

(Les *Bubons*, dont on vient de parler, sont incontestablement dûs au *virus vénérien* ; mais il est très-important d'être averti, dit M. Lieutaud, à l'occasion des *bubons vénériens*, que la douleur vive de l'*uretre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales* un *gonflement*, qui ne manque pas de se dissiper lorsque la douleur cesse : on sait que les douleurs du bras & de la bouche, produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou & des *aisselles*.

Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales*, pour le *bubon vénérien*, & dont les ignorants ont regardé la guérison, toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remedes?*

On a encore pris quelquefois la *hernie*, ou *descente crurale*, pour un *bubon*; on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même; mais la *hernie crurale*, ou la *tumeur* que forme le déplacement du *boyau*, est toujours plus régulièrement sphérique, & sa base est plus étroite; elle cede d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractere.) Ce qui distingue le bubon de la hernie ou de la descente crurale.

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés, ni à *résolution*, ni à *suppuration*, & restent durs & indolents. Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies; mais si ces tumeurs prennent le caractere de *squirre*, on travaille alors à les résoudre, par le moyen de la *ciguë*, employée intérieurement & extérieurement, comme nous l'avons recommandé dans le Paragraphe précédent, pag. 35 de ce Volume. Ce qu'il faut faire lorsque le bubon ne peut être amené, ni à résolution, ni à suppuration.

§. V.

Des Chancres vénériens essentiels & symptomatiques, & des Chancres non vénériens.

Les *chancres* sont des *ulceres superficiels*, *calleux*, rongeants, qui peuvent exister, & avec la *gonorrhée virulente*, & sans elle. Ils ont ordinairement leurs siéges sur le *gland* ou aux environs, & se manifestent de la maniere suivante. Caracteres des chancres.

Article premier.

Des Chancres vénériens essentiels.

Symptômes.

D'abord on voit paroître une petite *pustule* rouge, qui pointe bientôt, & qui ensuite distille une matiere blanchâtre tirant sur le jaune. Cette *pustule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, & dégénere ensuite en un *ulcere* opiniâtre, dont le fond est couvert d'un *mucus visqueux*, & dont les bords deviennent par degrés durs & *calleux*.

Quelquefois les premieres apparences de ces *pustules* ressemblent à de simples *excoriations* de l'*épiderme*, qui cependant se transforment bientôt en *chancres*, lorsqu'elles ont pour cause le *virus vénérien*.

Les chancres sont le plus souvent symptomatiques.

Un *chancre* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou *essentielle* & primitive; mais le plus souvent, il est *symptomatique*, & annonce une *vérole confirmée*. Les *chancres* primitifs se manifestent bientôt après une cohabitation impure, & sont ordinairement situés sur les parties qui ne sont recouvertes que d'un *épiderme* très-mince, comme sur les grandes *levres*, & sur le bout des *mamelles* chez les femmes; sur le *gland* chez les hommes, &c.

Leur siége.

Lorsque les *chancres* sont situés sur les levres de la bouche, on peut communiquer la *vérole* par de simples baisers. J'ai vu aux levres des *ulceres vénériens* très-opiniâtres, que j'avois toutes les raisons du monde de croire qui venoient de baisers d'une personne attaquée de la Maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfants gâtés, ou de se laisser tetter par des personnes attaquées de la *vérole*. Cette pré-

caution est sur-tout de conséquence pour les nourrices, qui demeurent dans le voisinage des grandes villes.

Traitement des Chancres vénériens essentiels.

Lorsqu'un *chancre* paroît aussi-tôt après un commerce impur, le traitement est, à tous égards, le même que celui que nous avons conseillé pour *la gonorrhée virulente*. Le malade observera le *régime rafraîchissant*. On lui tirera un peu de *sang*, & il prendra quelques doses de *sel de Glauber* & de *manne*, comme il est prescrit pag. 12. & suiv. de ce Volume. Régime rafraîchissant, saignée.

On baignera très-souvent la partie affectée, ou plutôt on la trempera dans du *lait* chaud, coupé avec de l'eau; & s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera un *cataplasme émollient*. Ces *remedes* suffisent dans la plupart des circonstances pour calmer l'*inflammation* & préparer le malade à prendre du *mercure*, de la maniere qu'il est recommandé dans le *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag. 15 & suiv. de ce Volume. Petits bains locaux. Cataplasmes émollients.

Article II.

Des Chancres vénériens symptomatiques.

Les *chancres symptomatiques* sont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulceres* dans la gorge; de douleurs nocturnes; d'*éruption farineuse* à la racine des cheveux, & de plusieurs autres *symptômes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puissent avoir les mêmes siéges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que sur les parties de la génération & dans l'intérieur des cuisses. Ils sont moins Caracteres de cette espece de chancres. Leur siége.

douloureux que ceux dont nous venons de parler; mais très-souvent ils sont plus étendus & plus durs.

Traitement des Chancres symptomatiques.

Le même que celui de la vérole confirmée.

COMME leur traitement est le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne sont qu'un *symptôme*, nous n'en dirons rien ici; nous renvoyons entiérement à ce traitement, §. VII de ce Chapitre.

ARTICLE III.

Des Chancres non vénériens.

Cause; la mal-propreté.

(LES *chancres* ne dépendent pas toujours de la *vérole*, quoiquelle en soit la cause la plus fréquente. Le défaut de *propreté* peut les occasionner, & il n'est pas rare que les gens mal-propres en aient autour du *gland*. Mais, dans ce cas, la *propreté* en est le vrai *remede*. De simples *lotions* avec de l'eau, du *vin*, &c., ne manquent point de les faire disparoître. S'ils résistoient à ces moyens, on auroit recours à quelques *eaux thermales*, comme celles de *Balaruc*, qu'on emploie également en petits *bains*, qu'on réitere souvent dans la journée, & elles suffisent pour les guérir.)

Remede; la propreté.

Eaux de Balaruc.

§. VI.

De plusieurs autres Symptômes vénériens, tels que les Verrues, les Poireaux, les Condylomes, les Crêtes, les Choux-fleurs, &c.; la Strangurie & la Dysurie; le Phimosis & le Paraphimosis, ou l'Inflammation du prépuce; le Priapisme & la Chaude-pisse cordée.

EN PARLANT de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptômes* qui l'accom-

pagnent ou qui la suivent, & nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux; cependant il en est encore plusieurs autres, qui accompagnent quelquefois cette Maladie, comme les *verrues*, les *poireaux*, les *condylomes*, les *crêtes*, les *choux-fleurs*, &c.; la *strangurie*, la *dysurie*, le *phymosis*, le *paraphimosis*, le *priapisme* & la *chaude-pisse cordée*. Nous allons donc nous occuper de ces *symptômes*.

ARTICLE PREMIER.

Des Verrues, des Poireaux, des Condylomes, des Crêtes, des Choux-fleurs, &c.

(On donne ce nom à de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne différent entre elles que par la figure. Leur siége est particuliérement autour de l'*anus*, au *périné*, &c. Elles affectent encore le *gland* & le *prépuce*, & rendent quelquefois une espece de *sanie*, sur-tout les *verrues* & les *poireaux*. Caracteres de ces symptômes. Leur siége.

Ces *symptômes* tiennent le plus souvent à la *vérole*; cependant ils peuvent exister indépendamment de ce *virus*.) Ils ne dépendent pas toujours de la vérole.

Traitement lorsqu'ils ne dépendent point de la vérole.

LORSQUE ces *symptômes* ne tiennent point au *virus vénérien*, on les emporte avec les *caustiques* ou avec les *cathérétiques*; comme l'eau *phagédénique*, le *beurre d'antimoine*, la *pierre infernale*, &c., dont on ne doit cependant user qu'avec beaucoup de précaution. On emploie quelquefois les ciseaux ou la ligature, lorsque leur forme le permet; d'autres fois on les détruit avec l'*alun calciné*, Eau phagédénique, beurre d'antimoine, pierre infernale. Alun calciné, poudre de sabine,

précipité rouge.

la *poudre de ſabine*, le *précipité rouge*, &c. On en ſaupoudre la partie qu'on a mouillée avec de la ſalive, & on les enveloppe dans de l'*onguent baſilicum*, &c.

Traitement lorſque ces ſymptômes dépendent de la vérole.

Il eſt le même que celui de la vérole.

(LORSQUE ces *ſymptômes ſont vénériens*, comme il arrive le plus ſouvent, il faut, en même-temps qu'on fait uſage des moyens propoſés ci-deſſus, employer les *remedes* internes preſcrits, contre cette terrible Maladie, ci-après §. VII. de ce Chapitre.)

ARTICLE II.

De la Strangurie.

Cauſes.

Conſtriction ſpaſmodique ou inflammation.

LA *STRANGURIE* reconnoît pour cauſe, ou une conſtriction *ſpaſmodique* du *canal de l'uretre*, ou l'*inflammation* de cette partie & de celles qui avoiſinent le *col de la veſſie*.

(Ces cauſes ſont le plus ſouvent *vénériennes*; cependant elles peuvent dépendre de l'uſage, même externe, des *cantharides*, & de la *biere* nouvelle.)

Symptômes de la Conſtriction ſpaſmodique du canal de l'uretre, cauſe de la Strangurie.

LORSQUE la *ſtrangurie* reconnoît cette cauſe, le malade commence à uriner avec aſſez de facilité; mais dès que l'*urine* a lavé la partie de l'*uretre* qui eſt *ulcérée* ou enflammée, il ſe fait un reſſerrement ſubit dans cet endroit, & l'on ne rend plus l'*urine* que par jets, & quelquefois par gouttes ſeulement.

Symptômes de l'inflammation du canal de l'uretre, autre cause de la Strangurie.

DANS LA *ſtrangurie*, qui dépend de l'*inflammation* du *canal de l'uretre*, le malade ſent une chaleur & une douleur conſtantes dans ces parties : il a des envies perpétuelles d'uriner ; mais il ne rend que quelques gouttes à-la-fois, & il eſt tourmenté par le *teneſme*, ou par des envies continuelles d'aller à la garde-robe.

Traitement de la Strangurie occaſionnée par la conſtriction ſpaſmodique du canal de l'uretre.

LORSQUE la *ſtrangurie* eſt cauſée par la *conſtriction ſpaſmodique* du *canal de l'uretre*, il faut prendre les *remedes* qui peuvent étendre & émouſſer les parties *ſalines* dont les *urines* ſont compoſées. Ces *remedes*, outre les boiſſons *délayantes* ordinaires, l'eau de *graine de lin*, &c., ſont les *émulſions adouciſſantes* & *rafraîchiſſantes*, *édulcorées* avec le *ſirop de pavot*. Eau de graine de lin, émulſions, &c.

Si ces *remedes* ne produiſent pas l'effet deſiré, on *ſaignera* ; on appliquera des *fomentations émollientes* ſur les parties naturelles, & on preſcrira des *demi-bains*. Saignée, fomentations. Demi-bains.

Traitement de la Strangurie occaſionnée par l'inflammation du col de la veſſie.

LORSQUE la *ſtrangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voiſines du *col de la veſſie*, il faut faire une *ſaignée* copieuſe, & la répéter ſelon l'urgence des cas. Si, après la *ſaignée*, la *ſtrangurie* perſiſte encore, on donnera des *lavements adouciſſants*, & on appliquera des *fomentations émollientes* ſur la *région* de la *veſſie*. Saignées. Lavements & fomentations émollientes.

Boiſſon diurétique.

En même temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une taſſe de la boiſſon *diurétique* ſuivante.

Prenez d'*eau d'orge*, une chopine ;
de *ſirop de guimauve*, ſix onces ;
d'*huile d'amandes douces*, quatre onces ;
du *ſel de nitre*, demi-once.

Mêlez.

Si ces *remedes* ne ſoulagent pas, & que la *ſuppreſſion d'urine* devienne totale, il faudra *ſaigner* de nouveau, & plonger le malade dans un *bain* chaud, jusqu'à la *poitrine* ; mais alors il faudra interrompre la boiſſon *diurétique* que nous venons de preſcrire, (parce que les *diurétiques*, en excitant la *ſécrétion* de l'*urine*, & en l'accumulant dans la *veſſie*, dont le *ſphincter* ne prête plus à l'évacuation, rapprocheroient encore davantage les envies d'uriner, déjà trop multipliées ; augmenteroient les tenſions de la *veſſie*, &, par conſéquent, aggraveroient les douleurs.)

Bain chaud. Interruption de la boiſſon diurétique. Pourquoi ?

Il eſt quelquefois néceſſaire, dans ce cas, de donner iſſue à l'*urine*, par le moyen du *cathéter* ou de la *ſonde* ; mais comme le malade en peut rarement ſouffrir l'introduction, nous préférons l'uſage des *bougies adouciſſantes*, (dont nous donnerons la compoſition à la *Table Générale*, Tom. V, au mot *Bougies adouciſſantes.*) Elles lubréfient le paſſage, & facilitent ſinguliérement l'évacuation de l'*urine.* Dès qu'elles commencent à irriter, ou à cauſer quelques douleurs, il faut les retirer.

Bougies adouciſſantes.

(Quand tous les *ſymptômes* ſont calmés, & que le malade urine avec facilité, ſi l'on eſt certain de l'exiſtence du *virus vénérien*, il faut procéder à l'adminiſtration du *mercure*, comme on l'a preſcrit dans le *Traitement du ſecond état de la Gonorrhée virulente*, pag. 15 de ce Volume.

ARTICLE III.

De la Dysurie, ou de la difficulté d'uriner.

(IL EST une autre Maladie, qui a beaucoup de ressemblance avec la *strangurie*, & qu'on confond le plus souvent avec elle, sous le nom générique de *difficulté d'uriner* avec plus ou moins d'ardeur. Cette Maladie s'appelle *dysurie.*) Caractere de cette Maladie.

Symptômes de la Dysurie.

(DANS la *dysurie*, l'*urine* coule avec beacoup de peine; mais l'envie de pisser cesse, dès que la *vessie* est déchargée; au lieu que dans la *strangurie*, on a de continuelles envies d'uriner, & l'on ne peut rendre l'*urine* que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois, & même souvent, ces deux Maladies se rencontrent ensemble ou se succedent l'une à l'autre.) Ce qui distingue la dysurie de la strangurie.

Causes de la Dysurie.

(LA DYSURIE est l'effet ordinaire des *Maladies vénériennes*, &, dans ce cas, elle reconnoît les mêmes causes que la *strangurie*, exposées ci-dessus, pag. 44 de ce Volume. Des *carnosités* ou des *brides*, suite assez fréquente de la *gonorrhée virulente*, peuvent l'occasionner. Mais elle peut encore être dûe à l'usage, tant interne qu'externe, des *cantharides*, à la boisson de *biere* nouvelle, à la suppression des *régles*, & des *lochies* chez les femmes en couche. Je l'ai vue occasionnée par le *coït* chez une femme qui n'étoit pas dans le cas de voir souvent son mari, &c. Elle est familiere aux vieillards, qui n'en guérissent guere; aux *scorbutiques*, aux *hypocondriaques*, &c.)

Traitement de la Dysurie.

Mêmes remedes que contre la strangurie.

(La *dysurie* admet absolument le même traitement, décrit ci-dessus pag. 45 & suiv. de ce Volume, que la *strangurie*, dont elle ne differe en effet que par le moins d'intensité. On proportionnera les *remedes* relativement au dégré des *symptômes*; & lorsqu'ils seront calmés, on en viendra au *mercure* pour ceux dont la Maladie dépend du *virus vénérien*, & on l'administrera comme nous l'avons dit ci-devant, pag. 16 & suiv. de ce Volume.

Lorsqu'elle n'est point dûe à la Maladie vénérienne. Lavements, bains & petit-lait nitré.

Ceux chez qui on ne peut soupçonner ce *virus*, useront des mêmes moyens que contre la *strangurie*, & ils suffisent le plus souvent. La femme dont j'ai parlé fut guérie en trois ou quatre jours, au moyen des *lavements émollients*, des *bains* & du *petit-lait nitré*. Il faut travailler à rétablir les *régles* & les *lochies*, lorsqu'elles sont supprimées, & traiter les *scorbutiques* & les *hypocondriaques*, comme nous l'avons conseillé Tome III, Chap. XXXV, §. I, & Chap. XLV, §. XIII.

Lorsqu'elle est occasionnée par des carnosités, des brides, &c., dans le canal de l'uretre.

Quant à ceux chez qui la *dysurie* est occasionnée par des *carnosités* ou des *brides*, situées dans le *canal de l'uretre*, suites très-communes de la *gonorrhée virulente*, & qui se manifestent quelquefois de longues années après, quoiqu'elle ait été parfaitement guérie, outre les *bains*, les *lavements* & les boissons *émollientes*, il faut qu'ils fassent usage des *bougies suppuratives*, dont on donnera la description à la *Table Générale*, Tome V, au mot *Bougies suppuratives*. Comme il faut qu'ils appellent un Chirurgien, pour diriger l'usage de ce *remede*, nous n'en dirons pas davantage ici : nous leur conseillons seulement de ne s'adresser qu'à un Chirurgien instruit.

Bougies suppuratives;

Adoucissantes.

Les vieillards se serviront des *bougies adoucissantes*, que

que l'on vient de prescrire dans le traitement de la *strangurie*, pag 46 de ce Volume.)

ARTICLE IV.

Du Phimosis & du Paraphimosis, ou *de l'inflammation du Prépuce.*

Caractere du phimosis; Du paraphimosis.

LE *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce*, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland* : le *paraphimosis* est la Maladie contraire, c'est-à-dire, un étranglement du *prépuce* au-dessous du *gland*, de maniere qu'il ne peut recouvrir cette partie, qui reste à nud.

Traitement du Phimosis & du Paraphimosis, ou *de l'inflammation du Prépuce.*

Saignées, purgatifs rafraîchissants, cataplasmes, fomentations, &c.

LE TRAITEMENT de ces deux *symptômes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente*, qu'il est inutile d'en parler en détail. En général, les *saignées*, les *purgatifs rafraîchissants*, les *cataplasmes*, les *fomentations*, suffisent pour calmer les accidents de l'*inflammation*.

Circonstances qui indiquent un vomitif.

Mais si ces *remedes* ne parviennent pas à diminuer le resserrement, & qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrene*, il faudra alors faire vomir le malade avec quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha*, ou un grain de *tartre émétique*, dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude, ou une légere eau de *gruau*.

Ce qu'il faut faire lorsque la gangrene est menaçante;

Il arrive cependant quelquefois que, malgré tous nos efforts, l'*inflammation* va toujours en augmentant, & que la *gangrene* donne déjà les premiers signes de son existence. Dans ce cas, il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette; &, s'il est nécessaire, le fendre dans toute sa longueur, pour empêcher

le retour de l'étranglement ; & dans le *phimosis*, il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la maniere de faire cette opération, parce qu'elle doit toujours être faite par un Chirurgien.

Lorsqu'elle existe déjà.

Lorsque la *gangrene* existe déjà, il faut, outre l'opération dont nous venons de parler, *fomenter* très-souvent les parties avec des linges trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* ; panser la *plaie* avec le *baume de Genevieve*, & donner au malade, toutes les deux ou trois heures, un gros de *quinquina* en poudre.

Temps d'administrer le mercure.

(Lorsqu'on aura dissipé l'*inflammation* & la *gangrene*, si elle existoit déjà, on administrera le *mercure*, comme on l'a conseillé au *traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag 15 & suiv. de ce Volume.)

Article V.

Du Priapisme.

Caractere de cette Maladie.

(Le *priapisme*, c'est-à-dire, l'érection continuelle, douloureuse & involontaire de la *verge*, sans aucun sentiment de plaisir, accompagne très-souvent la *gonorrhée virulente*, dans son premier état.

Elle n'est pas toujours un symptôme de la vérole. Autres causes.

Mais il n'est pas toujours un *symptôme* de la *vérole*. La *dysurie* & la *strangurie*, même lorsqu'elles ne sont pas *vénériennes*, l'occasionnent quelquefois. Zacutus Lusitanus parle d'un *priapisme* causé par le froid. La poudre de *cantharides*, prise intérieurement, même à petite dose, peut causer un *priapisme* très-douloureux, accompagné d'accidents très-fâcheux, comme nous l'avons fait voir Tome III, Chapitre XLVIII, §. II, art. V.

Le *priapisme* est assez souvent l'effet d'une tension des parties génitales, accompagnée d'un desir

insatiable de l'acte *vénérien :* or ce desir, qui va quelquefois jusqu'à troubler le jugement & faire perdre toute pudeur, affecte également les deux sexes. On l'appelle chez les femmes *fureur utérine.*

La *fureur utérine* dépend rarement de la *vérole ;* au moins n'en ai-je pas d'exemple, & n'en ai-je point vu chez les Auteurs. Nous renvoyons donc, pour ce qui concerne cette Maladie, au Chapitre suivant, §. IX.

Le *priapisme* n'attaque gueres que les personnes qui sont dans la jeunesse, & qui ont un *tempérament* très-échauffé. Il n'est pas toujours de longue durée : mais il est quelquefois mortel. Il est peu à craindre chez les vieillards, qui en sont d'ailleurs beaucoup moins attaqués : mais il est chez eux plus rebelle. Qui sont ceux qui y sont sujets.

Nous ne donnerons point les *symptômes* du *priapisme :* ils sont assez connus d'après la définition même du mot.)

Traitement du Priapisme dépendant de la vérole.

Le *priapisme* demande absolument les mêmes *remedes* que la *gonorrhée virulente*, exposés §. I de ce Chap. Si cependant les douleurs étoient excessives, on donneroit le soir quelques gouttes de *laudanum liquide* de *Sydenham*, dans un verre d'*émulsion*, sur-tout les jours où le malade auroit pris un *purgatif.* Le même que la gonorrhée virulente. Laudanum dans un verre d'émulsion, le soir.

Traitement du Priapisme qui ne dépend pas de la vérole.

(Le premier *remede* qu'on doive prescrire contre cette Maladie, est d'éviter les causes qui l'ont fait naître ; ensuite viennent les *tempérants*, les *rafraîchissants*, comme la *saignée*, lorsqu'il y a lieu de Saignée, petit-lait,

émulsions, boissons nitrées, bains, &c.

craindre quelque *inflammation*; le *lait*, le *petit-lait*, la *limonade*, l'*orgeat*, les *émulsions*, les boissons *nitrées*, les *bains*, les *demi-bains*, tempérés, froids, &c.)

ARTICLE VI.

De la Chaude-pisse cordée.

Caracteres de cette Maladie.

(On donne le nom de *chaude-pisse cordée*, à la *gonorrhée virulente*, parvenue au point de rendre l'érection de la *verge* très-douloureuse, & de faire éprouver au malade une sensation pareille à celle que produiroit une main robuste, qui serreroit fortement la *verge*. Dans cet état, l'*inflammation* est considérable; le *frein* de la *verge* la courbe dans l'érection, pendant laquelle elle semble tirée avec une corde.

Le traitement est le même que celui de la gonorrhée virulente.

On voit que la *chaude-pisse cordée* n'est qu'un dégré violent de la *gonorrhée virulente*; aussi le traitement est-il absolument le même que celui que nous avons décrit §. I, art. II & III de ce Chapitre. Lorsqu'elle occasionne des douleurs violentes & atroces, comme il n'arrive que trop souvent, il ne faut pas manquer de donner au malade, le soir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, sur-tout quand il aura pris, dans la journée, un *purgatif*; & lorsque ce *symptôme* sera calmé, on en viendra au *mercure*, comme on l'a dit pag. 15 de ce Volume.)

Laudanum.

Mercure.

§. VII.

De la Vérole confirmée.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des *symptômes* de la *Maladie vénérienne*, dans lesquels le *virus* est supposé arrêté dans la partie qui l'a reçu. Nous allons actuellement envisager la *vérole*, comme étant *confirmée* ou invétérée, c'est-à-dire, comme ayant passé

dans le *sang*; circulant dans toutes les parties du corps; se mêlant à toutes les *sécrétions*; enfin empoisonnant toute la *constitution*.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la vérole confirmée.

LES *symptômes* de la *vérole confirmée* sont, des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête & des membres, sur-tout la nuit, ou lorsque le malade est chaudement dans son lit.

(Un des principaux caracteres de ces douleurs, est d'abord d'être plus sensibles la nuit, & ensuite d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paroisse en être le siége. Elles sont encore fixes ou vagues; mais les deux caracteres que nous venons de spécifier, doivent les faire distinguer de celles de la *goutte* & du *scorbut*, avec lesquelles on les confond souvent, fort mal à propos, comme nous l'avons déjà fait observer Tom. III, Chap. XXXV, §. I, art. II.)

Les autres *symptômes* sont, des *gales*, des *éruptions dartreuses* de couleur jaune, ressemblantes à des rayons de *miel*, sur différentes parties du corps, particuliérement à la tête; des *ulceres rongeants*, qui commencent à se manifester à la gorge, & qui gagnent peu à peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruisent, &c.; des *excroissances*, des *exostoses* sur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités spongieuses deviennent quelquefois fragiles, & se cassent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils sont mous & pliants comme de la cire.

Les *glandes conglobées* deviennent dures & *calleuses*, & forment au *cou*, sous les *aisselles*, dans les *aines* & dans le *mésentere*, des *tumeurs* dures, mobiles, semblables à celles des *écrouelles*. Il se

forme encore des *tumeurs* de différents caracteres dans les *vaiſſeaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligaments* & dans les *nerfs*, comme des *ganglions*, des *nodus*, des *tophus*, & celles qu'on appelle *gommes* ou *tumeurs gommeuſes*.

Les yeux ſont affectés de *demangaiſons*, de douleurs, d'*ophthalmie*, & quelquefois d'une *cécité* complete. Le malade a un tintement dans les oreilles: il y reſſent de la douleur; il devient ſourd, & l'*oreille interne s'ulcere* & ſe carie.

Toutes les *fonctions animales*, *vitales* & *naturelles* ſont viciées: le viſage devient pâle & livide, le corps ſe deſſéche. Enfin le malheureux affecté de cette Maladie, devient incapable d'aucun mouvement, & tombe dans une *atrophie*, ou dans une *conſomption* mortelle.

Symptômes particuliers aux femmes.

Les femmes ont des *ſymptômes* particuliers à leur ſexe. Tels ſont, le *cancer* au *ſein*, les *régles* exceſſives, ou leur *ſuppreſſion*, les *fleurs blanches*, les *affections hyſtériques*; l'*inflammation*, l'*abcès*, le *ſquirre*, la *gangrene*, le *cancer*, ou l'*ulcere* de la *matrice*. Les femmes qui ont cette Maladie, ſont, pour l'ordinaire, *ſtériles*, ou ſujettes à *avorter*; ou ſi elles accouchent, leurs enfants ſont, en naiſſant, en partie corrompus, ou tout couverts d'*ulceres*, ou d'une *éryſipele* univerſelle.

Telle eſt la liſte des affreux *ſymptômes* qui accompagnent cette terrible Maladie, quand elle eſt une fois confirmée ou invétérée. A la vérité, on les rencontre rarement tous chez la même perſonne, ou en même-temps. Cependant il y en a toujours, en général, un aſſez grand nombre, pour que le malade ſoit fondé à en prendre de juſtes alarmes. Or, dès qu'il a lieu de ſoupçonner que le *virus* eſt paſſé dans le *ſang*, il ne peut trop ſe preſſer de

travailler à l'expulſer; ſans quoi il s'expoſeroit aux conſéquences les plus terribles.

(La *vérole* eſt plus ou moins à craindre, relativement à ſon ancienneté, au nombre des *ſymptômes* qui l'accompagnent, à la nature des parties léſées, & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & ſans incommodité : rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette Maladie ne ſe manifeſte qu'après vingt ou trente ans : il eſt aiſé de juger qu'elle eſt alors très-rebelle.

On la guérit très-difficilement, lorſqu'elle ſe rencontre avec le *ſcorbut* ou les *écrouelles*; lorſqu'elle eſt invétérée, ou que les déſordres qui arrivent aux *viſcères*, ont fait un certain progrès. Elle eſt plus à craindre dans les enfants & les vieillards. Les femmes n'en ſont guere incommodées tant qu'elles ſont *réglées*; mais le temps où elles ceſſent de *voir*, eſt le commencement de leurs ſouffrances. La *vérole* négligée ſe termine ſouvent par l'*hydropiſie* ou le *maraſme*.)

Article II.

Traitement de la vérole confirmée.

Le seul *remede* connu, juſqu'à préſent, en Europe, pour guérir avec certitude cette Maladie, eſt le *mercure*, qu'on emploie ſous un grand nombre de formes, ſuivies preſque toutes d'un égal ſuccès. Le ſpécifique de la vérole eſt le mercure.

Autrefois on regardoit comme impoſſible de guérir la *vérole confirmée* ſans la *ſalivation*. Cependant cette méthode eſt, en général, aſſez peu ſuivie aujourd'hui, & l'on trouve que le *mercure* eſt auſſi efficace, qu'il l'eſt même davantage pour déraciner le *virus*, quand il eſt adminiſtré de maniere à ne Il guérit plus ſûrement ſans exciter de ſalivation.

point sortir par les *glandes salivaires*, comme nous l'avons déjà fait voir notes 5 & 7 de ce Chapitre.

La préparation la plus simple doit être préférée.

Chaque siécle, chaque Auteur a vanté ses préparations de *mercure* pour guérir la *vérole*; mais on a enfin reconnu que les formes les plus simples sous lesquelles on l'introduit dans le corps, réussissent, en général, tout aussi-bien que les préparations *chymiques* les plus recherchées. Ainsi les *pilules mercurielles*, ou un *onguent* préparé en triturant du *mercure pur*, c'est-à-dire, *révivifié du cinabre*, avec de la *graisse*, ainsi que nous le dirons à la *Table Générale*, Tome V, au mot *Onguent mercuriel*; ou bien avec de la *résine* ou du *mucilage*, comme on l'a vu ci-dessus pag. 21 & suiv. de ce Vol.; guérissent les *symptômes vénériens* les plus opiniâtres, si on en continue l'usage pendant un temps suffisant, à moins que la *constitution* ne soit tellement altérée, que la guérison en soit impossible.

Il ne faut pas multiplier les méthodes.

(Quand la *Maladie vénérienne* n'est pas considérable; quand elle est récente, & qu'il n'y a pas de complication, une seule méthode suffit communément pour la guérir. Il ne faut pas même les multiplier légérement, ni inutilement. L'essentiel est de faire un bon choix, & de le régler sur le caractere de la Maladie, sur la gravité des *symptômes*, sur le *tempérament* du malade, & sur l'effet pressenti de la préparation *mercurielle* qu'on doit employer.

Le *mercure insoluble*, ou les *pilules mercurielles* prises intérieurement, & *l'onguent mercuriel* employé en *frictions*, peuvent donc, chacun à part, guérir, & guérissent en effet assez souvent, une *vérole* confirmée. Mais comme ils ne peuvent pas toujours la guérir, il est important de spécifier les circonstances où l'on peut compter sur l'action isolée de chacun de ces *remedes*: c'est ce que nous

allons faire connoître dans l'Exposé des méthodes suivantes.

Lisez, avant d'aller plus loin, le §. VIII de ce Chapitre, ci-après.)

EXPOSÉ des principales méthodes de traiter la Maladie vénérienne.

Méthode d'administrer le mercure insoluble, ou *les pilules mercurielles seules.*

(On doit donner la préférence au *mercure insoluble*, c'est-à-dire, aux *pilules mercurielles*, sur toute autre préparation de *mercure soluble*, « quand, » dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 2 de ce » Chapitre, il y a des humeurs épaisses & engor- » gées, qui obstruent les *glandes* & les *viscères*, » qui en alterent la texture & l'organisation : il » faut alors des forces, principalement dirigées vers » les *solides*, & qui, en stimulant la *fibre* & aug- » mentant son ressort, en multiplient les vibrations, » produisent graduellement une action pressante » sur les humeurs, qu'on cherche d'ailleurs à di- » viser, & à rendre évacuables par les boissons. Symptômes qui indiquent cette méthode.

» C'est vainement qu'on insisteroit, dans ce cas, » sur des moyens plus doux : ils seroient, par cela » même, insuffisants ; & il en résulteroit à la fin » l'inertie de la *fibre*, pour avoir négligé de la » stimuler à temps, & successivement l'*oblitération* » des *vaisseaux* entrepris : ce qui s'opposeroit au » parfait rétablissement des *fonctions* lésées, & lais- » seroit souvent l'*organe* dans un état de dégrada- » tion vraiment insurmontable.

» C'est dans ces circonstances que les *pilules de* » *Keyser*, dont on a tant abusé d'ailleurs ; les *pi-* » *lules de Belloste*; la *panacée*, le *mercure doux*, » & les autres préparations de *mercure insoluble*,

„multipliées à l'infini, mais dont l'action *fondante* „est à-peu-près la même, doivent être employées „de préférence, & qu'elles produisent souvent un „effet, qu'on attendroit vainement des autres mé„thodes. „

Remedes préparatifs ; saignée, décoction de salsepareille, purgatifs & bains.

Avant que d'administrer les *pilules mercurielles*, dont nous donnons la recette à la *Table Générale*, Tome V, au mot *Pilules mercurielles*, ou toute autre préparation de *mercure insoluble*, on saignera le malade, s'il y a des *symptômes* qui indiquent la *saignée*; on lui prescrira une *décoction de salsepareille*, dont il prendra une pinte par jour; on le purgera une couple de fois, comme il est prescrit pag. 12 de ce Volume; & il prendra quelques *bains*, s'il en a la commodité.

Doses des pilules mercurielles.

Ensuite on lui prescrira six grains de *pilules mercurielles* le matin, & six grains le soir : on augmentera progressivement jusqu'à dix-huit grains le matin, & autant le soir. Dès que les gencives commenceront à se gonfler, on interrompra, & on purgera avec six ou huit *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*, plus ou moins, selon que le malade est plus ou moins facile à émouvoir.

Circonstance qui demande de purger. Pilules mercurielles purgatives.

Le lendemain on reprendra les *pilules mercurielles fondantes*, à la même dose de trois, matin & soir; & on continuera ainsi, en purgeant avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*, tous les huit ou dix jours, jusqu'à la disparition de tous les *symptômes*, & une quinzaine de jours par-delà. On terminera ce traitement par deux *purgations*, avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou *de Belloste*.

On ne cesse ces remedes que quinze jours après la parfaite guérison.

Pendant le traitement, le malade boira tous les jours une pinte de *décoction de salsepareille*, & il suivra exactement le *régime* prescrit ci-devant, pag. 9 & 23 de ce Volume.

Salsepareille pendant tout le traitement.

Regime.

Cette méthode réussit assez constamment seule;

lorſqu'elle eſt employée dans les circonſtances ſpécifiées ci-deſſus. Cependant le *tempérament* des malades de cette claſſe, & le caractere des *ſymptômes* qu'ils préſentent, ſont de nature à exiger ſouvent le ſecours de quelques *antiſcorbutiques* : auſſi les aſſocie-t-on avec beaucoup de ſuccès, à cette méthode. On donne les *ſucs antiſcorbutiques*, depuis deux juſqu'à quatre onces par jour, ſelon qu'ils ſont plus ou moins indiqués.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'aſſocier à cette méthode les antiſcorbutiques.

Doſe.

Mais lorſqu'il s'agit de rétablir les *fonctions* léſées, & de prévenir la deſtruction des *organes*, le *mercure inſoluble* ne ſuffit pas ; il faut l'aſſocier à d'autres préparations *mercurielles.*)

Cas où cette methode ne ſuffit pas.

Méthode d'adminiſtrer le mercure inſoluble, conjointement avec le ſublimé corroſif.

(Ainsi, quand il eſt néceſſaire de donner aux *fibres* relâchées le reſſort dont elles ont beſoin pour ſe débarraſſer des *fluides* qui les ſurchargent & les oppriment ; de diviſer & d'évacuer en même-temps les humeurs croupiſſantes qui s'oppoſent au deſſéchement des anciennes *gonorrhées*, ou à la *cicatriſation* des vieux *ulceres* ; lorſque les *chancres* de vieille date exigent un *ſpécifique* très-énergique, qui les déterge, les vivifie, pour ainſi dire, & un *fondant* qui en réſolve les bords, & qui, par des évacuations répétées, détourne les humeurs qui s'y portent, comme à un *cautere* naturel, on trouve ces avantages réunis dans l'action combinée des *pilules mercurielles* & du *ſublimé corroſif*, qu'on adminiſtrera de la maniere ſuivante.

Symptômes qui exigent cette aſſociation.

Après avoir préparé le malade, comme nous l'avons dit page précédente, on commence par donner le *ſublimé corroſif*, à la doſe d'un quart de grain, diſſous dans une pinte de *décoction de ſalſepareille*, par jour. On le continue, à cette doſe, pendant

Préparation.

Doſe du ſublimé par jour : quart de grain.

Demi-grain. huit jours : on le donne ensuite à un demi-grain, dissous dans la même quantité de *tisane*, pendant huit autres jours ; enfin on en vient à trois quarts de grain, qu'on continue jusqu'à la disparition des *symptômes*, s'il ne fatigue pas trop le malade.

Trois quarts de grain.

Pendant qu'il prend tous les jours la dose de *sublimé corrosif* que nous venons de prescrire, on lui donne également tous les jours, à compter du cinquieme ou sixieme jour de l'usage du *sublimé*, six grains de *pilules mercurielles*, qu'on peut augmenter graduellement jusqu'à douze : on purge tous les huit jours avec des *pilules mercurielles purgatives*, ou de *Belloste*, à la dose prescrite ci-dessus, page 58 de ce Volume ; & ce jour de *purgation*, le malade ne prend, ni *sublimé*, ni *pilules mercurielles fondantes*.

Doses des pilules mercurielles.

Purgatifs.

Régime. Le *régime* qu'il faut suivre pendant ce traitement, est le même que celui indiqué dans la méthode précédente ; & quinze jours après que tous les *symptômes* sont disparus, on purge une couple de fois le malade, comme nous l'avons dit ci-devant.)

Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec les lavements antivénériens.

Circonstances qui demandent qu'on préfere les lavements antivénériens au sublimé corrosif.

(SI l'*estomac* du malade & d'autres circonstances s'opposent à l'administration du *sublimé corrosif*, comme on l'observe assez fréquemment, & comme nous le dirons à la *Méthode d'administrer le sublimé corrosif seul*, il faut, avec les *pilules mercurielles fondantes*, donner des *lavements antivénériens*, qui, étant composés d'une préparation *mercurielle* d'une solubilité exacte, ont la plus grande analogie avec la *dissolution de sublimé corrosif*. On prescrira ces *remedes* combinés, de la maniere suivante.

Préparation. On commence le traitement par la préparation indiquée plus haut : ensuite on administre deux

lavements antivénériens par jour, comme nous le dirons plus amplement ci-après, *Méthode d'administrer les lavements antivénériens seuls*; & on continue la même quantité de ces *lavements* tous les jours, jusques quinze jours après la cessation de tous les *symptômes*. Pendant l'usage de ces *lavements*, le malade prend de six à douze grains de *pilules mercurielles* matin & soir, & on le purge tous les huit jours avec les *pilules mercurielles purgatives*, ou de *Belloste*, comme il a été dit ci-dessus. Même *régime* pendant le traitement; même nombre de *purgations*, lorsqu'il est achevé, que dans la méthode précédente.

Deux lavements antivénériens par jour.

Dose des pilules mercurielles.

Purgatifs.

Régime.

Cependant lorsque le *virus vénérien* est compliqué; lorsqu'il est très-ancien, &, pour ainsi dire, identifié avec le sujet; lorsque plusieurs parties du corps en sont en même-temps, quoique diversement, affectées relativement à leurs *fonctions*, & que le mal est à son comble, il est bien difficile de remplir toutes les *indications* avec ces méthodes, même combinées. Il arrive assez souvent que le *mal vénérien*, qui a résisté à une ou plusieurs préparations de *mercure*, se guérit par l'application de quelques autres, quoiqu'on ne puisse toujours en rendre une raison satisfaisante. C'est, dit M. DE HORNE, que, dans certains cas, il faut quelquefois les éprouver les unes après les autres, en en réglant toutefois rationnellement l'application suivant le besoin, & d'après leur action connue: ce qui, en multipliant les différentes combinaisons de ce *remede*, ne peut qu'offrir de nouveaux résultats plus avantageux, & augmenter conséquemment les ressources de l'art de guérir.

Cette méthode combinée ne remplit pas toujours toutes les indications.

Pourquoi?

Il ne faut donc mépriser, ni rejetter aucune méthode; mais, en ne les appréciant que d'après l'analyse, il faut savoir les ranger dans leur classe,

& ne les juger ensuite définitivement que d'après leurs effets.

Il faut quelquefois placer quelques frictions ou quelques fumigations ;

Si donc, vers le milieu du traitement dirigé d'après l'une ou l'autre des méthodes combinées, dont nous venons de parler, on n'apperçoit que peu ou point de diminution dans les accidents, il faut savoir placer à propos quelques *frictions* & quelques *fumigations* locales. Il est impossible de déterminer le nombre de fois qu'il faut employer ces *remedes*. Comme ils ne sont que secondaires, dans ces méthodes, l'intensité & la gravité des *symptômes* doivent être les seuls guides du Médecin.

En quelle quantité.

Nous allons voir, dans la méthode suivante, la maniere d'administrer les *frictions seules*, & ensuite combinées avec les autres préparations *mercurielles :* nous parlerons après de la *Méthode des fumigations*, de celle des *lavements antivénériens*, de celle du *sublimé corrosif*, & enfin de celle des *sudorifiques*.)

Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions seules.

Symptômes qui indiquent cette méthode ;

(TOUTES les fois que le *virus vénérien* est récent, qu'il occupe encore le *tissu cellulaire* de la *peau*, ou qu'il s'est arrêté aux *chairs* & aux *glandes*, & qu'il n'a produit d'ailleurs aucune *inflammation* urgente, les *frictions mercurielles*, employées avec prudence & précaution, deviennent un moyen suffisant de guérison, parce que le *mercure* introduit à l'*organe* de la peau par cette méthode, exerce alors une action prompte & naturellement dirigée sur le *virus*, pour ainsi dire, concentré dans ses parties. Son action, dans ce cas, est souvent aussi sûre & aussi complette qu'on peut le desirer.

Qui demandent qu'on la préfere à toute autre.

Il est même des circonstances où cette méthode sembleroit mériter la préférence sur quelques autres ; c'est quand les principaux *organes* de la vie

& de la santé sont notablement lésés; ou quand, à raison de leur texture, de leur délicatesse & de leur configuration, on a lieu de craindre cette lésion.

Mais pour préférer, dans ce cas, les *frictions* à toute autre méthode, il faut que la peau ne soit point susceptible d'*érysipèle*, ni d'une astriction opiniâtre que les *bains* mêmes ne puissent vaincre, comme nous l'avons fait voir ci-devant, note 7 de ce Chapitre. Il faut en outre qu'il n'y ait point, ou qu'il y ait peu d'écoulement *gonorrhoïque* : car il est prouvé que le *mercure*, employé en *frictions*, engorge & relâche étonnamment les *vaisseaux lymphatiques*, qu'il les rend bâillants, & qu'il leur fait perdre presque tout leur ressort : ce qui rend ces sortes d'écoulements quelquefois incurables, sur-tout si on n'administre les *frictions*, comme on le fait communément, qu'à la fin du traitement des *gonorrhées*.

Qualités de la peau nécessaires à l'administration des frictions.

Elles ne conviennent pas lorsqu'il y a écoulement gonorrhoïque.

Pourquoi?

Lors donc que toutes les circonstances se réunissent pour faire espérer le succès de la méthode isolée des *frictions*, on commence par saigner le malade, si les *symptômes* l'exigent; par lui prescrire deux *bains* par jour, un le soir & l'autre le matin, jusqu'à concurrence d'une vingtaine, plus ou moins, selon le caractere connu de la *peau*, & par lui faire prendre une ou deux *purgations*, telles que celles prescrites ci-devant page 12 de ce Volume.

Préparation.

Saignée, bains, purgatifs.

Ensuite on administre la premiere *friction*, à la dose de deux gros d'*onguent mercuriel* bien préparé, à parties égales de *mercure* & de graisse, comme nous l'avons dit pag. 21 de ce Volume. Le surlendemain, on donne la seconde *friction*, & on continue ainsi en mettant un jour d'intervalle entre chaque *friction*. La premiere *friction* se donne à la cheville d'un pied; la seconde à la cheville de l'autre pied; la troisieme depuis la cheville jusqu'au

Dose d'onguent mercuriel pour chaque friction.

Parties qui doivent recevoir les frictions, &

Ordre dans lequel il faut les donner.

gras de la jambe; la quatrieme à la même place de l'autre jambe; la cinquieme depuis le gras de la jambe jusqu'au genou, &c., ainsi de suite, en montant par gradation le long des cuisses, des fesses, des lombes, du dos, des épaules, & en passant alternativement d'un côté à l'autre.

On n'en fait, ni sur la poitrine, ni sur le ventre.

Lorsque toutes ces parties ont reçu successivement une *friction*, & que le malade n'est pas guéri, on recommence par les chevilles, & on suit la même marche. On évitera de faire des *frictions* sur la *poitrine* & sur le *ventre*.

Quand il faut augmenter la dose de l'onguent.

Quand les *symptômes*, quoique récents, sont graves, on augmente la dose de l'*onguent* jusqu'à trois & même jusqu'à quatre gros, après avoir toutefois fait les premieres *frictions* avec deux gros seulement.

Maniere de diriger les frictions, lorsque le mercure porte à la bouche.

Dès que la bouche commence à s'échauffer, on interrompt les *frictions*, & on purge; on reprend ensuite les *frictions* comme il vient d'être prescrit. Si, malgré la *purgation*, le *mercure* affecte encore la bouche, il faut éloigner les *frictions* d'un jour, & en mettre deux d'intervalle. Si ce moyen ne réussit pas, il faut diminuer la quantité d'*onguent mercuriel* à chaque *friction*, & la réduire à un gros, si ce n'est qu'à cette quantité qu'on peut obtenir la cessation des accidents de la bouche. Mais lorsqu'à cette derniere dose ces accidents persistent, il faut passer à une autre méthode, & choisir celle qui est la plus appropriée aux circonstances.

Décoction de salsepareille. Comment le malade doit se conduire pendant le traitement.

Pendant ce traitement, le malade prendra tous les jours une pinte de *décoction de salsepareille*; il ne sortira point à l'*air*, mais restera dans son appartement, tenu modérément chaud. Il ne changera, ni de caleçons, ni de bas tout le temps du traitement, qu'on ne cessera qu'une quinzaine de jours

après

après que tous les *symptômes* seront dissipés. Alors on purgera une ou deux fois.

Le malade suivra d'ailleurs le *régime* prescrit ci-devant page 23 de ce Volume. Régime.

Mais comme il est rare, pour peu que la Maladie soit compliquée, de la voir céder aux seules *frictions*, il faut, le plus souvent, leur associer une autre méthode; & de toutes les préparations *mercurielles*, il n'y en a guere dont la combinaison soit plus heureuse & plus universellement pratiquée, que celle du *sublimé corrosif* avec les *frictions mercurielles* : cette méthode combinée est celle qu'on appelle à Paris *mixte*.)

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, combinées avec le sublimé corrosif.

(La *méthode mixte* convient sur-tout, lorsqu'aux autres *symptômes vénériens* se joignent des *ulceres*, des *pustules*, des *éruptions dartreuses*, des écoulements *virulents*, &c. Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes.

Dans ces cas, après avoir saigné le malade, si la *saignée* est indiquée, l'avoir purgé, lui avoir fait prendre quelques *bains* & des *boissons émollientes*, on lui fait donner par jour un quart de grain de *sublimé corrosif*, & on augmente par gradation, comme nous l'avons dit ci-devant, page 59. de ce Volume. Préparation. Dose du sublimé.

Le lendemain, on lui administre une *friction*, du poids d'un gros, d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié. On réitere cette *friction* tous les quatre ou cinq jours, plus ou moins promptement, selon l'intensité de la Maladie, ou les progrès des *remedes*. Dose de l'onguent mercuriel.

S'il survient la salivation, on suspend les *frictions* & le *sublimé*, & on purge : & on reprend quand elle est cessée. Quinze jours après que tous les *symptômes* ont disparu, on purge.)

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les lavements antivénériens.

(Si la *solution du sublimé corrosif*, jointe aux *frictions mercurielles*, en facilite & en assure le succès ; si le *mercure*, appliqué à la *peau* sous cette forme, a quelquefois besoin d'un véhicule pour en déterminer & en accélérer l'action, les *lavements antivénériens*, dont la base est un *mercure* exactement *soluble*, doivent remplir tous les objets dans les mêmes circonstances. Ils méritent même d'être employés de préférence, quand l'*estomac*, fatigué ou révolté, par quelque cause que ce soit, ne peut supporter la premiere impression du *sublimé*.

Cas qui demande nécessairement cette méthode combinée.

Mais il est des cas où les *lavements antivénériens*, joints aux *frictions mercurielles*, produisent des effets encore plus surs & plus marqués, & ne peuvent être que difficilement remplacés par une autre méthode : c'est quand aux *symptômes vénériens* ordinaires, se joignent d'anciennes *gonorrhées*, qui ont résisté à tous les *remedes*, ou qui, ayant été traitées peu méthodiquement, se sont aigries, & présentent des complications de *tension* & de relâchement qui contrarient la cure, & qui sont difficiles à surmonter. Les *lavements antivénériens* faisant, en ce cas, l'office d'un *bain* légérement *vulnéraire* & *tonique*, dirigé sur le mal même, agissent avec une supériorité marquée, & portent une impression décisive sur tous les *organes* entrepris : d'où résulte presque toujours une *crise* complete & salutaire, produite par une ample évacuation de l'humeur *gonorrhoïque*, & le resserrement proportionnel & successif des *fibres* relâchées & distendues par l'excédence de cette humeur ; de sorte que, pour produire ce second effet, on n'a presque jamais

Maniere dont operent les lavements antivénériens.

besoin d'*astringents*, si dangereux à employer, lors même qu'ils sont nécessaires.

Les *frictions* concourent, avec les *lavements antivénériens*, à la destruction totale du *virus*, & elles l'assurent encore plus positivement : de sorte qu'on peut dire que de la combinaison de ces deux *remedes*, il résulte souvent un effet qu'on n'auroit pu se promettre aussi complétement d'un seul.

Après avoir préparé le malade, comme pour les *méthodes* précédentes, on lui fait donner par jour deux *lavements antivénériens*, un le matin & l'autre le soir, comme nous le dirons plus amplement ci-après, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens seuls*, page 71 de ce Volume. Le troisieme ou quatrieme jour, on lui fait administrer une *friction* d'un ou deux gros d'*onguent mercuriel*, selon l'intensité des *symptômes*, & on réitere cette *friction* tous les trois ou quatre jours, sans interrompre les *lavements antivénériens*, à deux par jour.

Préparation.

Dose des lavements antivénériens.

De l'onguent mercuriel.

S'il survient la *salivation*, on interrompt les deux especes de *remedes*, & l'on purge. On les reprend ensuite & on continue jusques quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade prend, pendant tout ce traitement, une pinte de *décoction de salsepareille*, & suit le *régime* prescrit page 23 de ce Volume.)

Salsepareille.

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations.

(Quand à tous les *symptômes vénériens* qui exigent l'administration des *frictions mercurielles*, se joignent des *pustules* suppurantes parsemées sur la *peau*, qui rendent cette espece de *remede* difficile à employer, ou des *ulceres* rongeants & rebelles, qui ne cedent, ni à ce premier *remede*, ni à aucun

Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes.

panſement méthodique, les *fumigations locales* en produiſent alors la déterſion & la cicatriſation; & loin de contredire l'effet des *frictions*, elles l'aſſurent au contraire, & le rendent plus complet.

Préparation. Après avoir preſcrit au malade une *ſaignée*, ſi elle eſt indiquée, quelques *bains* & une *purgation*, on commence par lui faire donner une *friction* de deux gros d'*onguent mercuriel*, préparé à moitié; le lendemain on lui donne une *fumigation* d'un gros de *mercure doux*, qu'on dirige principalement ſur les parties attaquées de *puſtules* & d'*ulceres*, comme nous le dirons ci-deſſous, *Méthode d'adminiſtrer les fumigations ſeules*.

Doſe de l'onguent mercuriel; Du mercure doux en fumigation.

Le troiſieme jour, on donne une ſeconde *friction*, & le jour d'après une ſeconde *fumigation*. Cette marche ne doit point être ſuivie à la rigueur: il eſt quelquefois néceſſaire de donner pluſieurs jours de ſuite les *fumigations*, ſelon qu'il eſt néceſſaire de pénétrer, de déterger & de cicatriſer; ou de les ſuſpendre, relativement aux effets qu'elles produiſent. Ce ſont les *ſymptômes* dominants & les circonſtances qui doivent ſervir de guide.

Dès que la *ſalivation* ſe manifeſte, on interrompt ces *remedes mercuriels*, & l'on purge. Quand elle eſt calmée, on les reprend, & on les continue juſques quinze jours après la diſparition entiere de tous les accidents.

Régime. Pendant tout le traitement, le malade ſuit le *régime* preſcrit page 23 de ce Volume, & il boit chaque jour une pinte de *décoction de ſalſepareille*.)

Salſepareille.

Méthode d'adminiſtrer le mercure par le moyen des fumigations ſeules.

Symptômes qui demandent la méthode des fumigations;

(Lorsque le corps eſt parſemé de *puſtules* ou de *dartres* ſuppurantes; qu'il exiſte d'anciens *écoulements gonorrhoïques*, ou des *ulceres* interminables

aux parties de la génération & à l'*anus*, les *fumigations* deviennent nécessaires, parce que le *mercure*, sous cette forme, est plus pénétrant, plus dessicatif, & qu'il procure plus sûrement la détersion & la *cicatrisation* des *ulceres*.

Cependant, comme employé de cette maniere, le *mercure* exerce une action *tonique*, & en quelque façon *astringente*; il faut éviter de prescrire les *fumigations* toutes les fois qu'il y a *phlogose*, *inflammation*, sensibilité, douleur, ou disposition au *carcinome*. Il faut également s'en abstenir, quand le malade a la *poitrine* délicate, qu'il est attaqué d'un *asthme sec* & *convulsif*; qu'il est menacé, si c'est une femme, d'un *ulcere* à la *matrice*; quand le malade est d'un *tempérament* trop sec & amaigri par la Maladie. Qui la contr'indiquent.

Les *fumigations mercurielles* sont *générales* ou *locales*. Les *fumigations générales* s'administrent au moyen de la *Chaise fumigatoire*, imaginée par M. LA LOUETTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui l'on doit d'avoir perfectionné cette méthode, jusqu'à lui d'un succès peu sûr, d'un effet presque toujours dangereux, & en conséquence proscrite. Mais, indépendamment de cette machine, dont nous donnerons la description à la *Table générale*, Tome V, au mot *Chaise fumigatoire*, & qui en garantissant la tête, épargne aux yeux & aux *dents* l'impression vive que peut faire sur ces *organes* la *fumigation mercurielle*, la *préparation mercurielle* qu'il prescrit, rend ces *fumigations* très-utiles. Cette méthode est donc un moyen de plus pour concourir à la destruction du *virus vénérien*, & il faut bien se garder de le négliger. Les fumigations sont générales ou locales. Maniere d'administrer les générales;

Les *fumigations locales* s'administrent avec un entonnoir, qu'on dirige sur les parties que l'on sou- Celles qui sont locales.

met au *mercure* employé sous cette forme. Ces *fumigations locales* sont un moyen secondaire, & même indispensable dans bien des circonstances, pour parvenir à une guérison radicale ; ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, *Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations*, page 67 de ce Volume.

Préparation.

On commence par saigner le malade, si la *saignée* est indiquée ; on lui prescrit quelques *bains*, & on le purge. Ensuite on expose tout le corps à la vapeur d'un gros de *cinabre artificiel* ou de *mercure doux*. On observera de n'employer jamais le *cinabre naturel*, parce que la dose de *mercure*, que contient ce dernier, peut varier, au lieu qu'on est certain de la quantité précise qui est contenue dans l'*artificiel*. On est d'ailleurs plus rassuré sur la qualité même du *mercure* employé dans l'*artificiel*, puisqu'avant d'en former le *cinabre*, il est possible & facile de le purifier de tous les corps étrangers auxquels il peut être uni en sortant de la mine. Mais nous conseillons de préférer, autant qu'il sera possible, le *mercure doux* au *cinabre*, même *artificiel* ; l'effet en est plus assuré & plus prompt (10).

Dose du cinabre ou du mercure doux.

Le cinabre artificiel est préférable au naturel. Pourquoi ?

Mais on doit encore lui préférer le mercure doux.

Le surlendemain on donne la seconde *fumigation* à la même dose, & on continue ainsi de deux en

(10) Il seroit encore plus sûr d'employer les préparations *mercurielles* de M. LA LOUETTE, décrites dans sa *nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes par la fumigation*, &c., publiée par ordre du Roi, à Paris, chez Mérigot l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, 1776. M. LA LOUETTE prévient qu'il en a donné les procédés à M. ROUELLE, célebre Apothicaire, rue Jacob, fauxbourg Saint Germain, chez lequel on trouve ces *remedes* tout préparés : nous venons de perdre cet habile Artiste, mais on trouvera ces préparations *mercurielles* chez sa veuve, ou chez son successeur, même demeure.

deux jours, pendant deux ou trois semaines. Alors on porte la dose du *cinabre artificiel*, ou du *mercure doux*, à un gros & demi; & en mettant un jour d'intervalle entre chaque *fumigation*, on ne les cesse que quinze jours après l'entiere disparition de tous les *symptômes*.

Il est souvent nécessaire d'employer les *fumigations locales*, conjointement avec les *générales*, sur-tout dans les cas d'*ulceres* & d'écoulements opiniâtres. Alors on dirige la vapeur d'un gros de *mercure doux* sur la partie même, au moyen d'un entonnoir. On administre cette *fumigation* le soir de la *fumigation générale*, ou le lendemain. Circonstances qui indiquent les fumigations locales.

Pendant ce traitement, le malade suivra le *régime* indiqué, page 23 de ce Volume, & il prendra une pinte de *décoction de salsepareille* par jour.) Régime. Salsepareille.

Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens seuls.

(« La méthode d'introduire le *mercure* dans le » corps humain, par le moyen des *lavements*, est, » dit M. de Horne, assez récente, & il faut con» venir qu'elle est très-ingénieuse. On la doit à » M. Royer, ancien Chirurgien-Aide-Major des » Camps & Armées, qui, dans un petit Ouvrage » qui a paru en 1764, & qu'on vient de réimpri» mer depuis peu, a détaillé assez amplement les » motifs qui l'ont porté à publier cette méthode.

» Cette maniere d'administrer le *mercure*, est pré» férable, toutes les fois qu'on a à traiter des per» sonnes qui ont la poitrine foible & délicate; qui sont » sujettes aux *cardialgies*, aux maux d'*estomac*, aux » *vomissements*, ou qui ont une répugnance invin» cible pour les *remedes* internes, & qui ne peu» vent être assujetties aux *frictions*, pour les causes » exposées plus haut, page 62 de ce Volume. Circonstances qui nécessitent la méthode des lavements antivénériens.

Symptômes qu'on guérit par cette méthode.

» On guérit par le moyen des *lavements anti-* » *vénériens*, les *chancres*, les *pustules*, les vieux » *ulceres*, les *poireaux* & autres excroissances du » même genre : la *carie*, les *exostoses* souvent ne » leur résistent pas, non plus que les douleurs & » les insomnies *vénériennes*.

Elle réussit sur-tout contre les gonorrhées.

» Cette méthode peut être regardée comme su- » périeure à toutes celles déjà connues pour la gué- » rison des vieilles *gonorrhées*, & à plus forte rai- » son, des récentes. On sait combien cette Mala- » die est ingrate à traiter, & combien elle est re- » belle, dans les femmes sur-tout : les *lavements* » *antivénériens* la terminent quelquefois d'une ma- » niere qui tient du prodige ; & ces succès, souvent » répétés, sont dûs sur-tout à la maniere dont ce » *remede* est administré.

Idée qu'il faut se faire des lavements antivénériens.

» Il faut, en effet, le considérer comme un *spé-* » *cifique*, appliqué presque immédiatement sur le » mal même, qu'il pénétre aisément, promptement » & sans aucune altération : c'est un *topique* agis- » sant ; c'est une espèce de *bain* local, dont l'effet » se continue quelquefois pendant des heures en- » tieres, sans augmenter pour cela le relâchement, » tant à craindre dans cette Maladie ; & s'il agit » d'une maniere non équivoque comme *spécifique*, » il exerce presque aussi complétement son action » *tonique*, & même graduellement *astringente*, sur » des parties originairement engorgées, & quelquefois » devenues relâchées jusqu'à l'*atonie* complete. »

Conditions nécessaires au succès de ces lavements.

Mais pour que le *mercure*, qui fait la base des *lavements antivénériens*, produise tous ces effets, il faut que le malade puisse les garder un temps suffisant, sans quoi la résorbtion seroit imparfaite, ou ne seroit guere possible.

Il est une autre condition également indispensable au succès de ce *remede* ; c'est qu'il ne pro-

duise, ni *colique*, ni douleur vive, ni *hémorrhoïdes* enflammées : aussi est-il moins convenable aux personnes qui ont les entrailles délicates, facilement irritables, & particuliérement aux *vaporeux*. Ceux qui, par une extrême sensibilité, ne peuvent garder un instant un *lavement* ordinaire, pourroient encore moins supporter l'effet de ceux-ci, qui doivent avoir nécessairement une certaine activité.

Malades à qui ils ne conviennent pas.

Cependant on parvient quelquefois, malgré ces deux obstacles, à donner avec succès les *lavements antivénériens*, en y mêlant quelques *narcotiques*, qui, loin d'en diminuer, en assurent au contraire l'effet ; & cette addition est communément suffisante pour prévenir le premier des inconvénients énoncés, & remédier au second. Dans ces mêmes cas, il faut aussi les prendre presque froids.

Moyens d'en faciliter l'usage : y ajouter des narcotiques, & les prendre froids.

Pour recevoir avec plus de fruit les *lavements antivénériens*, il faut que le *canal intestinal* soit libre ; ce qui oblige presque toujours à purger les malades avant de les commencer, & même à revenir quelquefois aux *purgations* dans le cours du traitement.

Nécessité de purger avant & pendant le traitement.

La liqueur *antivénérienne* qui entre dans la composition de ces *lavements*, est un *mercure* parfaitement *soluble*, & miscible à toutes nos humeurs. Elle est rougeâtre, claire, d'une odeur nauséabonde, dominée par celle du *camphre* ; mais la *recette* est encore un mystere : il faut espérer que l'Auteur en enrichira un jour la *Matiere médicale*. La dose de cette liqueur est depuis dix gros jusqu'à vingt, qu'on mêle exactement dans une *décoction* de graine de *lin*.

Caracteres extérieurs de la liqueur mercurielle qui compose ces lavements.

Dose.

Lors donc que le malade a été préparé par la *saignée*, si elle est indiquée, & par une ou deux *purgations*, qui sont indispensables dans ce traitement, on lui fait administrer deux *lavements an-*

Préparation.

Deux lavements anti-

vénériens par jour. *tivénériens* par jour, composés, comme nous venons de dire, d'une *décoction* de graine de *lin*, dans laquelle on mêle exactement dix gros de la liqueur *antivénérienne* de M. ROYER ; & on continue tous les jours le même nombre de *lavements*, en augmentant par gradation la dose de la liqueur, jusqu'à vingt gros. On ne cesse le traitement que quinze jours après la parfaite disparition de tous les *symptômes*.

Régime & purgations. Pendant le traitement, le malade suit le même *régime* que pour les autres méthodes, & l'on purge lorsqu'on s'apperçoit de quelque ralentissement dans le progrès des *remedes*; ce qui indique que des matieres, ramassées dans le *canal intestinal*, s'opposent à l'effet des *lavements antivénériens*.

Nous avons déjà dit que ces *lavements* étoient des moyens secondaires très-avantageux qui concourent souvent avec les autres méthodes à la guérison des *Maladies vénériennes* les plus graves & les plus compliquées. Nous n'indiquerons pas ici les circonstances dans lesquelles cette combinaison est si utile ; nous les avons exposées dans les méthodes précédentes, pages 56 & 61 de ce Volume.)

Méthode d'administrer le mercure par le moyen des bains antivénériens seuls.

(NOUS DEVONS cette méthode nouvelle & très-intéressante à M. BAUMÉ, célebre Apothicaire de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Loin de faire, comme tant d'autres, un mystere de la préparation *mercurielle* qui lui a paru préférable, à remplir, d'une maniere exacte & certaine, ses vues à ce sujet ; il l'annonce au contraire avec la franchise & l'assurance qui conviennent à son désintéressement & à son savoir. C'est le *sublimé corrosif*, dissous d'abord à la dose d'un demi-grain dans

La liqueur des bains antivénériens

chaque pinte d'eau, & porté ensuite successivement & suivant le besoin à une dose plus forte, qui forme toute la composition des *bains antivénériens*. est une dissolution de sublimé corrosif.

Quoique les *bains antivénériens* ne doivent être communément regardés que comme un moyen secondaire de guérir la *Maladie vénérienne*, cependant il est des cas où ils peuvent suffire, & même être quelquefois employés de préférence, sur-tout quand les autres méthodes ont été à-peu-près inutiles, ou quand l'*organe* de la *peau* est tellement entrepris & dégradé par le *virus*, qu'il est nécessaire de la soumettre à l'impression habituelle & continue des *bains*; alors on réunit l'avantage de remplir par un seul moyen cette premiere & indispensable *indication*; ensuite d'attaquer le *virus* par le *sel mercuriel* dissous dans les *bains*, d'énerver son action, & de travailler à l'anéantir tout-à-fait. Circonstances où la méthode des bains antivénériens suffit seule pour guérir.

Il est sur-tout une circonstance où les *bains antivénériens* sont très-recommandables; c'est quand des affections *nerveuses*, des accès répétés de *vapeurs* ou de *mélancolie*, se joignent à la *Maladie vénérienne*, la précédent ou la suivent, & la rendent conséquemment plus grave & plus difficile à guérir. On sait le danger des autres méthodes dans ces circonstances : la plupart sont même quelquefois impraticables. Les *bains antivénériens* au contraire peuvent toujours, dans ce cas, s'employer avec succès, & apporter au moins quelque soulagement. Symptômes qui la rendent nécessaire.

Nous allons transcrire l'observation que M. de Horne donne en preuve de l'utilité de cette méthode : elle est trop importante pour que nous la passions sous silence; elle servira d'ailleurs de guide dans l'administration des *bains antivénériens*.

Une femme, agée de vingt-quatre ans, avoit éprouvé, depuis sa naissance, plusieurs incommodités qui se succédoient & se répétoient très-fré- Observation.

quemment. Les principales étoient des *ophthalmies* presque habituelles, & différentes éruptions de la *peau*. Depuis quatre ans sur-tout, ce dernier vice n'avoit fait qu'augmenter, & son caractere n'a plus été équivoque.

Une *dartre* presque universelle, farineuse, écailleuse, blanche, quelquefois suppurante, en affoiblissant, en dénaturant toute la *peau*, cet *organe* si intéressant du tact, occasionnoit des *prurits*, des démangeaisons, & la défiguroit totalement.

Le *vice dartreux* répandu par-tout, & qui n'avoit pas épargné la propre racine des cheveux, avoit résisté jusqu'à ce jour à tous les *remedes* : & ce qui paroîtra encore plus étonnant, c'est que cette malade qui n'avoit jamais habité avec aucun homme, & qui portoit les preuves physiques les moins équivoques de sa sagesse, éprouvoit un écoulement de même qualité que celui qui caractérisoit le *vice dartreux* répandu sur toute la superficie de son corps.

Comme on avoit lieu de soupçonner que c'étoit un vice héréditaire, puisqu'il ne pouvoit raisonnablement être imputé à cette malade, & qu'en tout état de cause, l'administration du *sublimé* ne pouvoit que produire un changement avantageux à son état, on la prépara à recevoir ce *remede* par une *saignée*, une *purgation*, & des *bains* simplement *émollients*. Elle commença à prendre le *sublimé* le 20 Octobre 1776, avec la précaution de continuer les mêmes *bains* d'eau tiede, au moins tous les deux jours.

On lui donna d'abord un quart de grain de *sublimé*, dissous dans une pinte de *tisane émolliente* ; & pendant la journée, elle buvoit quelques verres de *petit-lait*. Les 21, 22, 23 & 24, elle continua le même *remede* à la même dose, & avec les mêmes précautions.

Le 25, on augmenta la dose du *sublimé*, qui fut portée à un demi-grain par jour; & elle y fut assujettie les six jours suivants, sans qu'elle en éprouvât aucun inconvénient, & sans qu'il en résultât non plus aucun changement à la Maladie.

Le premier Novembre, elle prit les trois quarts d'un grain de *sublimé* par jour, dissous dans la même quantité de *tisane*, & elle le continua à cette dose jusqu'au 5, sans aucune amélioration dans son état, & sans qu'elle en fût aucunement incommodée : nulle douleur, nul *cours de ventre*, nulle *salivation* : aucune des *fonctions* ne fut altérée, & l'appétit sur-tout se soutint comme dans la plus parfaite santé.

Le 6 Novembre, cette malade prit un grain de *sublimé* par jour, dissous dans une pinte de *tisane sudorifique*, & elle en continua l'usage à la même dose jusqu'au 20 Novembre, qu'on s'apperçut d'une légere diminution dans le *vice dartreux* : les démangeaisons étoient aussi affoiblies; quelques écailles commençoient même à tomber, & l'écoulement de la *vulve* étoit fort diminué.

Mais on fut alors obligé de quitter le *sublimé corrosif*, dont la malade avoit déjà pris vingt-quatre grains, parce qu'il excitoit des *nausées* & des soulévements d'*estomac* qui en rendoient la boisson insupportable : on lui substitua les *bains antivénériens*, c'est-à-dire qu'on changea l'administration du *remede*, sans le quitter pour cela.

Le 22 Novembre, elle prit les *bains antivénériens* à la dose indiquée par M. Baumé, c'est-à-dire, à un demi-grain de *sublimé corrosif* dissous dans chaque pinte d'eau, ce qui faisoit une cinquantaine de grains de *sublimé* par chaque *bain* : elle y restoit deux heures entieres sans aucun inconvénient.

Dose de sublimé corrosif par chaque bain.

Qu'on prend tous les deux jours.

On augmenta journellement la dose du *sublimé*, & on la porta insensiblement jusqu'à cent grains : elle prenoit ces *bains* tous les deux jours, & alternativement de la *tisane sudorifique* légere.

Salsepareille.

Le 28 Novembre, les *dartres* écailleuses commençoient à tomber ; celles qui suppuroient se desséchoient, & la peau se nettoyoit visiblement ; l'écoulement *gonorrhoïque* étoit presque totalement tari.

Le 10 Décembre, la *peau* étoit presque totalement purgée du *vice dartreux*, quoiqu'elle fût encore, en quelques endroits, inégale & raboteuse ; l'écoulement étoit tari.

Le 15, il ne paroissoit plus de *dartre*, & la *peau* étoit aussi unie qu'on pouvoit le desirer, & beaucoup plus qu'on n'auroit jamais osé l'espérer.

Le 17 Décembre, on cessa les *bains antivénériens*, qu'elle avoit pris au nombre de douze, & qui n'avoient occasionné aucune douleur, aucune espece d'irritation, & aucune *évacuation* extraordinaire.

La malade fut purgée deux fois, après le traitement, avec les *pilules de Belloste*, & on lui conseilla de se purger avec cette médecine au moins tous les mois. Comme elle avoit négligé cette précaution, & vécu sans aucun *régime*, ses *dartres* reparurent un peu le printemps suivant : mais quelques pintes de *tisane apéritive* & une *pommade* simple, suffirent alors pour les sécher ; & depuis ce temps elles n'ont plus reparu, & la *peau* unie, blanche & douce, en paroît délivrée pour toujours. D'ailleurs la santé de cette femme est on ne peut pas meilleure.

On n'auroit osé donner par la bouche, à cette malade, la quantité de *sublimé corrosif* qui auroit été nécessaire pour la guérir radicalement. Mais en soumettant toute la *peau* à l'impression de ce *re-*

mede, outre que le secours devenoit immédiat & plus sûr, il en a été repompé suffisamment pour opérer la mutation & la destruction du *virus*, sans que les *visceres* aient pu en être affectés.

Il est peu de Maladies de ce genre, aussi étendues & aussi graves; mais cet exemple suffit pour savoir ce qu'on peut attendre & ce qu'on doit espérer du *sublimé* pris avec constance, & qui ne peut être administré en aussi grande quantité qu'en *bains*.) (11).

On ne peut fixer la quantité de mercure nécessaire dans chaque méthode.

Il est impossible de fixer, & la quantité exacte des *remedes* employés dans chaque méthode, & le temps précis pendant lequel il faut les continuer, pour achever la cure. Ces circonstances varieront toujours selon la *constitution* du malade, la saison de l'année, l'intensité de la Maladie, son ancienneté, &c.

Mais, quoiqu'il soit difficile en effet, & comme le célebre ASTRUC l'observe, de déterminer *à priori* la quantité précise de *mercure* qu'il faut donner pour opérer la guérison complete de la *vérole*, cependant on peut le faire *à posteriori*, d'après la diminution & la cessation des *symptômes*. Le même Auteur ajoute que, dans les cas ordinaires, il ne faut pas employer moins de deux onces d'*onguent mercuriel* fort, lorsqu'on emploie la méthode des *frictions*, exposée ci-devant page 62 de ce Volume.

De toutes les préparations *chymiques* de *mercure*, tant vantées pour la guérison de la *vérole*, nous ne parlerons plus que du *sublimé corrosif*. L'illustre

---

(11) Le *sublimé* réussit assez constamment dans les Maladies de la *peau*, & sur-tout dans les affections *dartreuses*; mais il faut y joindre les *bains*, un *régime rafraîchissant*, le donner long-temps & à petite dose. M. DE HORNE, *ibid.* Tome I, pag. 268, note *a*.

Baron Van-Swieten mit cette préparation en pratique en Allemagne il y a déjà nombre d'années; & bientôt le savant Docteur Pringles, qui étoit alors premier Médecin de l'armée Angloise, en introduisit l'usage en Angleterre.

Méthode d'administrer le mercure sublimé corrosif seul.

Recette pour le donner sous forme liquide;

La composition de ce *remede* se fait comme il suit.

Prenez de *sublimé corrosif*, un grain;
d'*eau-de-vie de France*, ou
d'*esprit de grain*, deux onces.

Faites dissoudre le *sublimé corrosif* dans cette quantité d'*eau-de-vie*, ou d'*esprit de grain*.

On donne une cuillerée ordinaire de cette *solution*, ou la quantité d'une demi-once deux fois par jour, & on la continue jusqu'à ce que les *symptômes* soient entièrement disparus. Quand l'*estomac* ne peut pas supporter ce *remede* sous cette forme, on donne alors le *sublimé corrosif* sous la forme de *pilules*, préparées avec de la *conserve de rose*.

En pilules.

Il ne peut être donné qu'à très-petite dose;

Dans une décoction de salsepareille, d'ichthyocole ou de gomme arabique.

(Que l'on prescrive le *sublimé corrosif* en boisson ou en *pilules*, il ne faut jamais le donner, en commençant, qu'à une très-foible dose, comme à un quart de grain, c'est-à-dire, une cuillerée de la *solution* ci-dessus, mais une seule fois par jour, noyée dans une pinte de *décoction de salsepareille*, d'*ichthyocole* ou de *gomme arabique*. Le malade ne prendra également qu'un quart de grain de *sublimé corrosif*, enveloppé d'un peu de *conserve de rose*, lorsqu'il se déterminera, pour quelque cause que ce soit, en faveur des *pilules*.)

On n'augmente la dose du *sublimé* que graduellement, & quand on voit que le corps n'éprouve aucun

aucun mal-aise, & qu'il est au contraire en meilleur état qu'avant d'avoir commencé. On peut la porter insensiblement de quart de grain en quart de grain, jusqu'à un grain par jour ; mais il n'est guere permis d'outre-passer cette dose, que l'expérience a d'ailleurs prouvé être suffisante, qui même n'est pas nécessaire à tous, & qui seroit quelquefois trop forte pour plusieurs.

Après donc avoir fait saigner le malade, si la *saignée* est nécessaire, & l'avoir purgé, on commencera par lui donner un quart de grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une pinte de l'une ou l'autre des *tisanes* spécifiées ci-dessus, & il le continuera à cette dose sept à huit jours. Alors, si rien ne s'y oppose, on le portera à un demi-grain par jour, & le malade prendra cette dose encore sept à huit jours ; enfin on l'augmentera jusqu'à trois quarts de grain, que le malade continuera jusques quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade, pendant ce traitement, suivra le *régime* prescrit page 23 de ce Volume.

Préparation, saignée, purgatif.

Quart de grain de sublimé;

Demi-grain;

Trois quarts de grain.

Régime.

« Peu de Médecins nient à présent la vertu du » *sublimé corrosif* pour la guérison des *Maladies* » *vénériennes* ; & il paroît démontré qu'il ne peut » produire aucun effet sinistre, quand il est sagement administré. Mais on a tant abusé de la facilité qu'on a trouvée à se procurer un *antidote* aussi » assuré que peu coûteux ; tant de personnes se » sont permis de l'employer, & d'y avoir recours » sans le connoître, qu'il a pu en résulter des » inconvénients, qu'un grand nombre de personnes, » & même quelques gens de l'art, ont l'injustice » de rejetter sur le *remede* même, tandis qu'on ne » les doit qu'à la mauvaise administration qu'on en » a faite.

C'est à la mauvaise administration du sublimé, qu'on doit les malheurs qu'on lui attribue.

» Mais ceux qui connoissent la nature du *sublimé*

Il ne convient pas à

tous les malades, ni dans toutes les circonstances chez le même malade.

» *corrosif*, qui en ont bien étudié & suivi les » effets, ne l'ont jamais considéré comme un *remede* » qui convient indistinctement à tout le monde, & » il n'y en a point de cette espèce : ils ont, au » contraire, mille fois répété, qu'il falloit bien dis» tinguer les circonstances où il étoit indiqué, d'avec » celles où il ne pouvoit être que nuisible, & sur» tout calculer son action sur le *tempérament* des » malades auxquels on le destinoit. Guidés par ces » principes, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient jamais » éprouvé de mauvais effets du *sublimé corrosif* : il » a toujours été entre leurs mains, dans un grand » nombre de circonstances, un moyen aussi sûr que » facile de guérir la *Maladie vénérienne*. Ils ont » même reconnu qu'il existoit des cas particuliers » où, sans le secours de ce *remede*, la guérison » étoit quelquefois impossible.

» Mais, quand on descend à la classe innombrable » de gens de tout état, qui, sans qualité, sans con» noissance, sans précaution, sans aucune distinc» tion d'âge, de sexe & de *tempérament*, & sans » égard au caractere essentiel de la Maladie, don» nent indistinctement ce *remede* à tout le monde, » on gémit d'un abus qui peut avoir souvent des » suites fâcheuses, & on voudroit peut-être que » les vertus de ce *spécifique* fussent encore igno» rées. Il n'est pas, en effet, de bon citoyen qui, » d'après ce dernier exposé, qui n'est que trop vé» ritable, ne desirât peut-être que le Gouverne» ment proscrivît l'usage interne du *sublimé corro» sif*. Mais, s'il est démontré que ce *remede* est par » lui-même très-bon, & que, bien administré, il » n'a aucun inconvénient, tous les vœux alors se » réunissent, pour qu'à une exclusion trop géné» rale, qui priveroit les Médecins d'un *remede* sou» vent difficile à remplacer, on substitue les moyens » d'en prévenir les abus.

»Tout doit céder à l'expérience, en médecine »sur-tout : c'est donc elle qu'il faut consulter ; c'est »ce guide qu'il faut suivre, pour savoir si l'on doit »rejetter le *sublimé* de la pratique, ou l'admettre »avec de justes & sages restrictions.

La méthode du sublimé est une des meilleures pour guérir les chancres, les pustules, le phimosis, les éruptions, les gonorrhées ;

»Or si, par le raisonnement, on est parvenu à »savoir que le *sublimé* ne convient & ne peut con»venir à toutes les espèces de *Maladies vénérien»nes*, l'expérience a appris que c'est un des meil»leurs *remedes* pour procurer la guérison des *chan»cres*, des *pustules*, des *phimosis*, des *éruptions* »*cutanées*, & que, dans les *gonorrhées virulentes*, »qui exigent presque toujours, dès le commence»ment, l'usage du *mercure*, on ne peut l'adminis»trer sous une forme plus heureuse & plus con»forme au traitement réfléchi de cette Maladie.

La carie vénérienne, &c.

»Il agit puissamment dans les cas de *carie*, & il »peut être regardé alors comme l'*antiseptique* le »plus avantageux & le mieux indiqué.

Elle ne réussit pas également contre les bubons, les excroissances fongueuses, les exostoses, &c. ;

»Mais il n'a pas un succès toujours aussi cer»tain, aussi constant pour la *résolution* des engorge»ments *lymphatiques*, sur-tout s'ils sont de vieille »date. Les *bubons* & les excroissances fongueuses »de tout genre, & principalement les *exostoses* »qui ont le même caractere, au moins dans leurs »principes, ne cedent pas toujours également à ce »*remede*, sur-tout quand il est donné seul.

Contre les engorgements inflammatoires ; les obstructions squirrheuses ou cancéreuses ;

»Il est beaucoup d'autres cas, sans doute, où il »ne faut jamais employer le *sublimé*, & dans les»quels il seroit au moins inutile, comme quand »les engorgements sont *inflammatoires* & déjà trop »avancés ; quand les *obstructions* sont déjà formées »& sensibles ; quand elles ont un caractere *squir»rheux*, &, à plus forte raison, quand le *squirrhe* »menace de devenir *carcinomateux*.

»Quoiqu'il soit supérieurement indiqué pour

» procurer la détersion & la *cicatrisation* des *ulceres*, il ne faut cependant le donner qu'avec circonspection, &, pour ainsi dire, en tâtonnant, » si les *ulceres* sont trop étendus, trop profonds, » ou s'ils occupent des parties trop intéressantes; » & il est plus prudent de s'en abstenir, s'il y a » une *fievre lente* jointe à la *Maladie vénérienne*, » qui fasse soupçonner la lésion de quelques *visceres*; » si le *genre nerveux* est très-sensible & très-irritable; si le malade est sujet à des *spasmes*, & surtout s'il éprouve des accès d'*épilepsie*.

Contre les ulceres profonds; dans le cas de fievre lente, d'irritabilité nerveuse, de spasme, d'épilepsie, &c;

Dans les cas de vomissement, d'hemorrhoïdes, & de complication de Maladie grave.

» On ne peut également employer sans risque ce » *remede*, quand il y a une disposition au *vomissement*, ou un *vomissement* journalier; quand il y » a des *hémorrhoïdes* douloureuses & *enflammées*, » ou quand la *vérole* est compliquée avec quelqu'autre Maladie grave, que le *sublimé* ne feroit qu'augmenter. »

Il faut suspendre le sublimé dès qu'il se déclare une toux, une colique, même légeres.

D'ailleurs, quand les *symptômes* décrits plus haut, & toutes les circonstances dépendantes du malade, exigent l'administration du *sublimé corrosif*, il faut en suspendre l'usage, dans quelque temps que ce soit du traitement, dès qu'il se déclare une *toux*, une *colique*, &c., quelque légeres qu'elles soient. Il faut lui substituer un *remede* plus doux, tels que les *lavements* ou les *bains antivénériens*, dont il est parlé ci-dessus, pages 71 & 74 de ce Volume, ou attendre, pour les reprendre, que le calme soit tout-à-fait rétabli.

Le sublimé est un remede secondaire dans plusieurs circonstances.

Au reste, il est des circonstances où le *sublimé corrosif* devient un *remede* secondaire très-important, & qu'il n'est pas permis de négliger; nous les avons exposées ci-devant: *Méthodes d'administrer le mercure insoluble & les frictions mercurielles, conjointement avec le sublimé corrosif*, pages 59 & 65 de ce Volume.)

Méthode de traiter la Maladie vénérienne, par le moyen des sudorifiques.

ON A VANTÉ plusieurs racines, plusieurs especes de bois & d'écorces *sudorifiques* pour la cure de la *vérole*; mais aucun d'eux n'a répondu, du moins selon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en étoit formée. Cependant, quoiqu'on ne puisse compter sur aucune de ces plantes, lorsqu'on les emploie seules, pour la guérison de cette Maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer, quand on les donne conjointement avec le *mercure*.

Les remedes sudorifiques donnés conjointement avec le mercure, en accélerent les effets.

(Les circonstances où ces *remedes sudorifiques* sont indiqués, sont sur-tout lorsque le *tempérament* du malade est relâché, & dans les cas où l'on a quelque raison de craindre le relâchement produit par l'admission du *mercure*. Ils sont également nécessaires toutes les fois qu'on aura à traiter des sujets dont le *tempérament* est *phlegmatique* & abondant en sérosité, ou qui est devenu tel par la Maladie & l'excessive *évacuation* d'une humeur *gonorrhoïque* ou laiteuse.) Celle de ces plantes que nous croyons qu'on doive préférer, est la *salsepareille*, dont la *décoction* se fait comme il suit.

Circonstances où ils sont indiqués.

Sur-tout pour les tempéraments phlegmatiques.

Prenez des *racines* de *salsepareille* seche & épluchée, deux onces;
de copeaux de *bois de gaïac*, une once.
Faites bouillir à petit feu dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à une.

Décoction de salsepareille; maniere de la faire.

Ajoutez, vers la fin, pour en rendre le goût moins désagréable,
de *bois de sassafras*, demi-once;
de racine de *réglisse*, trois gros;
passez.

Dose. On prend depuis une jusqu'à deux pintes de cette *décoction*, dans les vingt-quatre heures.

Vertus de cette décoction, & cas ou elle est particulierement indiquée. Cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guérison, a encore celle de fortifier *l'estomac*, & d'agir en qualité de *restaurant* : elle est donc singuliérement utile dans les cas où les malades sont très-foibles & presque épuisés par la Maladie.

Vertu antivénerienne de la salsepareille. Observation sur un malade guéri par la salsepareille seule. (Mais la *salsepareille* n'a-t-elle que ces vertus? Voici une observation que m'a fournie, au mois de Janvier 1779, un homme de trente & quelques années, petit, ayant été *rachitique* dans son enfance, maigre & épuisé autant par la Maladie, qu'il portoit depuis dix mois, que par une foule de *remedes* qu'il avoit pris, presque sans interruption, pendant tout ce temps.

Tableau de la Maladie de cet homme. La Maladie s'étoit déclarée par une *gonorrhée virulente* forte, accompagnée d'un *chancre* à la *verge*, & bientôt de deux *bubons*, un à chaque *aine*. Il se mit entre les mains d'un Chirurgien, qui, le traitant à sa maniere, dissipa ces *symptômes* pour environ un mois, après lequel il se manifesta un *chancre*, qui rongeoit la *luette* & les deux *piliers du voile du palais*. Ce même Chirurgien fit alors beaucoup de *remedes*, mais infructueusement. Il appella un Confrere en consultation, & leurs secours réunis n'eurent pas plus de succès.

A cette époque, il survint des douleurs violentes à la tête, qui ôtoient absolument le sommeil. La famille manda un Médecin très-instruit, qui fit disparoître le *chancre* de la *gorge*, & adoucit les *maux de tête* : mais le malade, pressé par un ami, quitta son Médecin, & se mit entre les mains d'un Charlatan, qui promit de le guérir en quinze jours. En effet, au bout de ce terme, les douleurs de tête parurent entiérement dissipées, & le malade croyoit parfaitement en être quitte, lorsque, cinq ou six

semaines après, les *maux de tête* reparurent plus violents que jamais. Il sembloit au malade qu'on lui déchiroit les *téguments* de la tête, & qu'on lui ouvroit le *crâne*. Ces douleurs atroces, qui lui prenoient par accès, lui faisoient jetter des cris horribles. Elles le réduisoient au désespoir; & un jour il se jettoit par la fenêtre, sans une personne vigoureuse qui le prit dans ses bras, & l'étendit avec lui dans le milieu de la chambre. Les nuits étoient surtout cruelles; il ne fermoit pas l'œil, quoiqu'il prît habituellement six gros de *sirop diacode*.

Le Charlatan fut rappellé, &, malgré des *purgations* sans nombre, des *potions*, des *tisanes* & des *frictions*, qu'il préparoit & administroit lui-même, il ne procura que quelques instants de calme. Le reste du temps, les douleurs étoient à peu de chose près les mêmes, & le malade dépérissoit, quoiqu'il eût toujours eu assez d'appétit, & que le Charlatan lui eût conseillé de beaucoup manger & boire, sur-tout du *vin* & de l'*eau-de-vie* le soir. Enfin, excédé autant par le traitement ridicule qu'on lui faisoit éprouver que par ses douleurs, il congédia ce Médicâtre, résolu d'abandonner son sort à la Nature.

Il y avoit deux mois environ qu'il ne faisoit plus aucun *remede*; qu'il cherchoit à s'étourdir sur sa situation, en se répandant chez ses amis, se livrant à la table, buvant sans aucune retenue, prenant de l'*eau-de-vie* & du *sirop diacode* le soir, lorsqu'étant, le premier Janvier, chez un de ses parents, je le vis pour la premiere fois. On saisit cette occasion pour lui faire faire le détail de sa Maladie, & me porter à l'entreprendre. Effrayé de ce que j'entendois, je ne pus que promettre de tenter, sans promettre de réussir. Je commençai par demander à voir le ma-

lade plus en particulier, & nous primes jour au lendemain matin, chez lui.

Voici ce que l'examen me présenta, indépendamment des *symptômes* dont j'ai parlé plus haut. La gorge étoit parfaitement guérie. On voyoit, & on voit encore les traces du désordre occasionné par le *chancre*; la *luette* est rongée dans sa partie inférieure, & est restée comme tordue. Le *pariétal* gauche m'a offert, vers sa partie moyenne, une *tumeur* large d'un écu de six livres, à-peu-près réguliere, mollasse, *gommeuse*, cédant légérement sous les doigts, & occasionnant des douleurs atroces, pour peu qu'on appuyât. Une autre *tumeur*, mais plus petite, s'offroit sur le *coronal*, vers la *suture temporale*, du même côté. Cette *tumeur*, ainsi qu'une troisieme sur la partie supérieure de l'*occipital*, résistoit à la pression. Toutes les *sutures* des *os* du *crâne* faisoient saillie & étoient dures. Il y avoit une *exostose* très-sensible sur la crête du *tibia* de la jambe gauche, dans presque toute sa longueur. Elle étoit moins dure que la saillie des *sutures*, & étoit très-douloureuse. L'œil gauche étoit renfoncé & terne. Les paupieres & tous les *téguments* du visage, de ce côté, étoient *tuméfiés*. Le malade étoit excessivement maigre, & la totalité du teint étoit verdâtre.

Cette foule de *symptômes* alarmants ne m'auroient pas permis de concevoir la moindre lueur de succès, si je n'eusse observé que les *visceres*, même le *cerveau*, étoient intacts. Le malade n'avoit de douleurs ni dans la *poitrine*, ni dans l'*estomac*, ni dans le *ventre*, & ses douleurs de tête n'étoient point augmentées par l'*éternument*. Une des narines étoit bouchée par des croûtes qui s'y régénéroient sans cesse; mais il se mouchoit de l'autre

ſans aggraver ſes douleurs. Enfin je crus pouvoir prononcer que l'état du malade n'étoit pas ſans reſſource, & l'événement a juſtifié mon *pronoſtic.*

Je commençai par preſcrire au malade de garder la chambre & de la tenir modérément chaude, parce que la ſaiſon étoit alors très-froide. Je lui interdis le *vin*, excepté à ſes repas, noyé dans beaucoup d'eau. Il renonça de lui-même à l'*eau-de-vie*, même au *ſirop diacode*, qui ne lui faiſoit aucun effet, & dont je ne voulus pas augmenter la doſe. Je lui fis donner à ſon déjeûner un demi-ſetier de *lait* & du pain ; à dîner une ſoupe graſſe & peu de viande, & à ſouper le *lait* comme à déjeûner. Régime preſcrit au malade.

J'ordonnai, dans l'intention de préparer le malade au *mercure*, trois onces de *ſalſepareille* bouillie dans trois pintes d'eau, juſqu'à réduction de la moitié : on ajoutoit, ſur la fin, un peu de *régliſſe*, & il prenoit ces trois chopines de *tiſane* dans la journée. On obſervera qu'il n'entroit dans cette *décoction*, ni *gaïac*, ni *ſaſſafras*, & que la *ſalſepareille* étoit ſeule. Doſe de la ſalſepareille ſeule.

Rien ne parut changé dans ſa ſituation pendant les huit premiers jours ; mais à cette époque, il commença à tranſpirer fortement la nuit, & la nuit du treizieme au quatorzieme jour, il eut une *ſueur* copieuſe, qui emporta le mal de tête preſque entierement. Huit jours après il n'en avoit pas la plus légere idée. Il étoit lui-même dans le plus grand étonnement de cette diſparition de douleurs ; il ne lui reſtoit plus que la crainte du retour d'un mal qui, depuis plus de ſix mois, lui avoit à peine laiſſé le temps de reſpirer ; mais les douleurs ne reparurent plus. Les *tumeurs oſſeuſes* de la tête & de la jambe furent abſolument éteintes en moins d'un mois. Cependant il continuoit toujours ſon *régime*

& la *salsepareille* à la même dose, & il les continua encore tout le mois suivant.

Disparition de tous les symptômes au bout d'un mois.

Le bien-être persistant depuis un mois, les nuits étant très-bonnes & le sommeil très-paisible; le malade reprenant, avec la santé, sa gaieté ordinaire, des couleurs naturelles & de l'embonpoint, j'étois fort tenté d'en rester là, & de ne pas prescrire de *mercure*. Cependant les récidives fréquentes qu'avoit éprouvées le malade; la longueur de la Maladie; les douleurs atroces auxquelles il avoit été livré; une certaine défiance sur la solidité d'un traitement qui avoit lieu de m'étonner; enfin les reproches que je me serois faits à moi-même, dans le cas d'une rechûte, si j'avois négligé le grand moyen connu de la prévenir, tout me força d'administrer le *spécifique*.

J'ordonnai, en conséquence, les *frictions*, que le malade reçut jusqu'à concurrence de dix, dont cinq à deux gros d'*onguent mercuriel*, trois à trois gros, & deux à quatre gros. L'*onguent* étoit préparé à moitié, & on mit deux jours d'intervalle entre chaque *friction*. Le malade continua la *salsepareille* à la même dose pendant les *frictions*, & quatre jours après la derniere, il fut purgé.

Le *mercure*, sous cette forme, n'a pas occasionné le plus petit accident, la moindre révolution; à peine la bouche a-t-elle été échauffée; & depuis le mois de Mars que cet homme est guéri, il jouit de la santé la plus parfaite. C'est ce que je puis attester, ayant occasion de voir fréquemment lui, ou quelques-uns de ses parents.

Quiconque réfléchira sur ce traitement, ne conviendra-t-il pas que la *salsepareille* est un moyen de plus que nous offre la Nature, pour combattre une Maladie cruelle? Car enfin, avant de prendre

le *mercure*, il y avoit un mois que le malade se portoit aussi-bien, qu'il fait aujourd'hui; & si j'eusse eu quelques observations de plus, nulle considération n'auroit pu me porter à prescrire ce minéral. J'avois déjà vu la *salsepareille* ordonnée par un célebre Praticien de cette Capitale, faire disparoître un *chancre*, qui reparoissoit pour la troisieme fois, après avoir été traité d'abord par les *pilules mercurielles*, ensuite par les *frictions*; & ce troisieme retour avoit tellement rongé la *luette*, qu'elle étoit absolument séparée du *voile du palais* dans son milieu, & qu'elle ne tenoit plus qu'à deux filets de chaque côté. Mais ce Médecin, malgré la disparition parfaite du *chancre*, fit sur-le-champ administrer les *frictions*; de sorte que son observation concluroit encore moins, parce que je n'ai prescrit le *mercure* qu'un mois après la cessation complete de tous les *symptômes*.

La vertu antivénérienne de la salsepareille étoit inconnue jusqu'ici.

Parmi les *sudorifiques*, vantés par les anciens, pour guérir la *vérole*, le *gaïac* a reçu le plus d'éloges; & quoiqu'il fût d'usage d'y joindre, dans la *décoction* qu'on en faisoit, la *salsepareille*, on ne lui attribuoit pas plus de vertu qu'au *sassafras*, à la *squine*, à la *scorsonere*, &c., qu'on lui associoit également; & tout le monde sait qu'il y a long-temps qu'on a abandonné la méthode des *sudorifiques*, comme insuffisante. M. de Horne lui-même, quoiqu'il rapporte l'observation d'une femme guérie par les *sudorifiques*, hésite de l'attribuer entiérement à ces *remedes*. « S'ils réussissent, dit-il, c'est sur-tout » quand le *mercure* a échoué. Ils produisent alors » un effet d'autant plus marqué, que le corps est » surchargé de *mercure*, sans qu'il ait opéré aucun » changement à la Maladie; parce qu'ils exerçent » presque nécessairement une action sur le *mercure* » même; action qui l'ébranle, le volatilise & le

La méthode des sudorifiques est abandonnée, comme insuffisante.

» porte successivement vers les *émonctoires* du corps ; » ce qui en prépare & en facilite la sortie ; & que » ce dégagement ne peut guere avoir lieu, que le » *mercure* ne réfléchisse son action sur les parties » *virulentes* elle-mêmes, & ne les entraîne avec lui.

» Ce moyen de guérir la *Maladie vénérienne*, » continue M. de Horne, appartient, il est vrai, » autant au *mercure*, qu'aux *sudorifiques* : mais sans » le secours de ces derniers *remedes*, le premier eût » été au moins insuffisant. Il est d'autres cas, peut-» être, où les *sudorifiques* seuls pourroient opérer » sûrement la guérison ; mais ils sont plus rares, » & je n'ai pas été à portée de m'en convaincre par » ma propre expérience, parce qu'on n'abandonne » pas aisément des moyens de guérir connus & » assurés, pour en adopter d'autres qui sont au moins » équivoques. »

Il faut multiplier les faits sur la salsepareille seule.

Quoi qu'il en soit, la *salsepareille* est certainement un *remede* à tenter seul. C'est aux Médecins à multiplier les faits & à répandre leurs observations : ils doivent diriger toute leur attention vers les méthodes simples : nous en manquons, tandis que les moyens compliqués de guérir ne sont que trop communs.)

Vertu du méséréum, & de la lobélia contre la Maladie vénerienne.

La racine du *méséréum*, ou de la *lauréole*, est encore très-capable d'aider l'action du *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'employe ou seule, ou conjointement avec la *salsepareille*. Quand on les combine ensemble, la dose de l'écorce de la racine fraîche du *méséréum* est d'une once, sur huit onces de *salsepareille* dans huit pintes d'eau réduites à moitié : on ajoute un peu de *réglisse* comme ci-dessus. Si on emploie l'écorce de la racine du *méséréum* seule, on en prend alors une once de fraîche qu'on fait bouillir dans six pintes d'eau, réduites à quatre ; & on ajoute sur la fin, une once

de racine de *réglisse* : cette *décoction* se prend à la même dose que la *salsepareille*.

On nous a dit que les Naturels de l'Amérique guérissoient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoction* de la racine d'une plante appellée *lobélia*, qu'ils employent, ou fraîche, ou seche ; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, au *céanothus*, &c. : on ne sait pas davantage, si c'est pour en aider l'action, ou pour en déguiser le goût. Le malade prend une forte dose de cette *décoction* le matin, & il continue à s'en servir comme de boisson ordinaire pendant le reste de la journée (12).

Quoique nous soyons très-peu instruits de la méthode que les Naturels de l'Amérique emploient pour se guérir de la *vérole*, cependant rien de plus certain qu'ils s'en guérissent promptement, sûrement & parfaitement, sans avoir la moindre connoissance du *mercure*. Il seroit donc très-important de connoître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en faisant des essais avec les plantes qui

---

(12) D'après ce que M. Buchan dit ici de la *lobélia*, & du traitement usité par les Naturels de l'Amérique, il paroît qu'il a eu connoissance du Mémoire de M. Kalm, Eleve du célebre Linné, présenté à l'Académie Royale des Sciences de Stockholm en 1750 ; car l'extrait que le *Journal de Paris*, année 1780, n.os 209, 306 & 307, a publié de ce Mémoire, envoyé à la Faculté par M. Dupau, Docteur en Médecine, ne dit rien de plus certain ni sur la dose de la plante, ni sur la maniere de s'en servir. Cependant M. Dupau l'emploie avec avantage. Il en a fait venir d'Amérique une certaine quantité qu'il cultive lui-même, & qu'il se fait un plaisir de faire voir à ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art. Il a bien voulu m'accorder un entretien à ce sujet. Son intelligence & la sa-

nous viennent de cette partie du monde, & particuliérement avec celles que nous savons être employées à cet effet par les Nations sauvages qui l'habitent.

Ces Nations tirent leurs principaux *remedes* du *regne végétal*, & possedent souvent des secrets très-puissants, relativement aux plantes, qu'ignorent parfaitement les Nations éclairées. Il est vrai que l'on ne peut douter que plusieurs plantes de nos Pays, si l'on vouloit prendre la peine de les éprouver, seroient aussi efficaces contre la *vérole* que celles de l'Amérique; mais tant que les Médecins ne seront menés que par de grands noms, & que le reste des hommes n'osera pas tenter des expériences, ces plantes nous seront toujours parfaitement inconnues.

Le gaïac, le sassafras, la squine, &c., n'ont pas plus de vertus que les plantes qu'on vient de nommer.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres racines, de plusieurs autres bois, de plusieurs autres substances, &c., vantés pour la guérison de cette Maladie, tels que la racine de *squine*, celle de *saponaire*, celle de *bardane*, &c.; les bois de *gaïac*, de *sassafras*, &c.; mais, ni ces bois, ni ces plantes

---

gacité avec laquelle il fait doser ce *remede*, relativement à la *constitution* du sujet qu'il entreprend de guérir, ne permettent point de douter de ses succès. Il est à desirer qu'il ait de fréquentes occasions de s'en servir. Son honnêteté & son savoir ne peuvent manquer de donner le plus grand poids à ses Observations, & ce ne sera que d'après son travail qu'on pourra apprécier la *lobélia*, & fixer le rang qu'elle doit tenir parmi les bienfaits de la Nature.

Nous ne donnerons point la description de cette plante, parce qu'elle n'est encore qu'entre les mains de M. Dupau, & qu'on ne peut la voir & la connoître que par lui; on peut d'ailleurs consulter les n.^os du Journal de Paris, cités ci-dessus.

ne paroissent, en aucune façon, supérieurs à ceux dont nous avons déjà parlé.

(Nous nommerons seulement l'*icthyocole*, ou la *colle de poisson*, qu'un Médecin célebre, & digne par son talent & son savoir de la place éminente qu'il occupe, emploie avec le plus grand succès dans la *vérole confirmée*, lorsqu'un traitement méthodique & suivi n'a pas guéri parfaitement cette Maladie. Nous n'avons rien de précis sur la maniere de l'administrer, & nous n'avons pas encore eu occasion de nous en servir; mais nous savons qu'on en a fait plusieurs essais qui, à ce qu'on dit, ont parfaitement réussi. Nous l'avons seulement prescrit en *décoction* dans la *Méthode d'administrer le sublimé corrosif*, pour servir de véhicule à ce *sel mercuriel*. Il est probable que quand le nombre d'observations sera assez complet pour constater l'efficacité de l'*ichthyocole*, ce Médecin, ami de l'humanité, publiera cette importante découverte.) L'ichthyocole.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur la *vérole*, par quelques réflexions générales sur les attentions qu'exigent les malades attaqués de cette Maladie, & sur la nature du *virus* qui la produit.

§. VIII.

Réflexions générales sur le traitement des Maladies vénériennes.

Il faut toujours faire attention à la *constitution* & à l'état du malade, avant de lui administrer le *mercure*, sous quelque forme que ce soit. Attention qu'il faut avoir à la constitution.

Il est également dangereux & peu sûr de le donner à une personne attaquée d'une *Maladie aiguë*, comme d'une *fievre putride*, d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, &c. Le mercure seroit dangereux dans le cas de Maladies aigues;

Le *mercure* nuiroit encore dans les *Maladies* De Maladies chroni-

ques, à moins qu'elles ne soient causées par la vérole.

chroniques, comme dans l'*hydropisie*, le *squirrhe*; la *fievre lente hétique*, dans le dernier dégré de la *consomption*, &c. Quelquefois cependant ces deux dernieres Maladies ont pour cause la *vérole confirmée*; alors le *mercure* devient indispensable.

On peut le donner lorsqu'elles sont peu dangereuses.

Lorsque les *Maladies chroniques* sont d'une nature moins dangereuse, comme, par exemple, l'*asthme*, la *gravelle*, &c., on peut administrer le *mercure* en toute sûreté.

Il ne faut pas le donner dans le cas d'épuisement;

Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la Maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos & d'une *diete* nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets : précepte très-important, & que nous avons suivi dans le traitement du malade qui fait le sujet de l'observation rapportée ci-dessus pages 86 & suiv. de ce Volume.

Pendant les régles, ni dans les derniers mois de la grossesse, mais bien dans les premiers mois.

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *régles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, & que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, & a des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement : avec ces précautions, on a souvent guéri la mere & l'enfant tout à-la-fois.

Si l'on ne parvient pas à guérir, on empêchera au moins la Maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, & ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sûre, qui, si elle nourrit son enfant, sera probablement suffisante pour les guérir l'un & l'autre.

La méthode qui convient

(M. de Horne rapporte, dans l'ouvrage cité note 2

note 2 de ce Chapitre, l'obſervation d'une femme groſſe de quatre à cinq mois, guérie parfaitement d'une vérole très-caractériſée, au moyen des *lavements antivénériens*, dont nous avons expoſé la Méthode ci-deſſus, page 71 de ce Volume. Il dit même, dans une obſervation ſuivante, qu'une femme a pris ſoixante-quatorze *lavements antivénériens*, à deux par jour, ſans les avoir interrompus pendant le temps de ſes *régles*, qui ſont revenues toutes les trois ſemaines, comme elle y étoit accoutumée.

Aux femmes groſſes, eſt celle des lavements antivénériens. Qui peuvent être adminiſtrés, même dans le temps des regles.

Mais, ajoute-t-il, comme elle n'éprouvoit aucune eſpece de douleur, on n'a pas interrompu pour cela les *lavements*, qui ont en effet la propriété, peut-être unique, hors quelques cas particuliers, de pouvoir être adminiſtrés, même pendant le temps des *régles*.)

Quant aux enfants, on ne peut leur adminiſtrer le *mercure* avec trop de précautions: car leur *conſtitution* délicate les rendant incapables de ſupporter la *ſalivation*, demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remede* qu'avec les plus grandes réſerves; comme nous le dirons plus amplement ci-après, Chap. LI, §. XVI de ce Volume, qui traite de la *Maladie vénérienne* chez les enfants.

Précautions qu'exige l'adminiſtration du mercure chez les enfants;

Ce précepte eſt également applicable aux vieillards, qui ont le malheur d'avoir cette Maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé, ne doivent rendre les effets de la *ſalivation* encore plus dangereux; mais, comme nous l'avons déjà obſervé, elle eſt rarement néceſſaire.

Chez les vieillards;

D'ailleurs nous avons remarqué, en général, que le *mercure* a moins d'action ſur les vieillards que ſur les perſonnes moins avancées en âge.

On doit encore l'adminiſtrer avec beaucoup de précaution, aux *hyſtériques*, aux *hypocondriaques*,

Chez les hyſtériques, les hypocondria-

gués ; ceux qui sont sujets à la dysenterie, à l'épilepsie, aux écrouelles, au scorbut, &c.

à ceux qui sont sujets à une *diarrhée* ou à une *dysenterie* habituelle ; qui ont de fréquentes & de violentes attaques d'*épilepsie*, enfin à ceux qui sont affligés d'*écrouelles* & du *scorbut*. Lorsqu'une de ces Maladies domine chez un malade, il faut, s'il est possible, la guérir, ou au moins la pallier, avant d'employer le *mercure*. Que si on ne peut y réussir, il ne faut le donner alors qu'à très-petites doses, & dans des intervalles plus longs que pour les autres Maladies. (On a vu ci-devant, pages 57 & suivantes de ce Volume, dans l'*Exposé des principales méthodes de traiter les Maladies vénériennes*, celle qui convient à chacun de ces malades.

Saisons les plus convenables à l'administration du mercure.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure*, sont le printemps & l'automne, lorsque l'*air* est modérément chaud. Cependant si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, & l'administrer toujours ; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'*air* extérieur, selon que la saison le demande ; ainsi qu'on peut le voir dans l'observation des pages 86 & suivantes de ce Volume.

Nécessité de préparer le malade ;

Quant à la préparation qu'exige le malade, avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux* & par corriger le vice qui domine dans le *sang*, non-seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore qu'on préviendra un grand nombre d'inconvénients.

Par les purgatifs doux, la saignée & les bains, réitérés selon les circonstances ;

Nous avons déjà recommandé, page 12 de ce Volume, & note 4 de ce Chapitre, les *purgatifs doux* & la *saignée*, avant d'administrer le *mercure*. Nous ajouterons seulement ici qu'il faut répéter ces *remedes*, plus ou moins, selon l'âge, les forces &

le *tempérament* du malade : s'il en a la commodité, il prendra ensuite une ou deux fois par jour, pendant quelque temps, un *bain d'eau tiéde ;* il se mettra à un *régime* léger, *humectant* & *rafraîchissant ;* il s'abstiendra de *vin*, de *liqueurs fortes* ou *échauffantes*, de toute application considérable de l'esprit. Par le régime.

Pendant l'usage du *mercure*, il y a aussi un *régime* à observer ; & cela est d'autant plus important, que l'inattention sur cet objet, non-seulement s'oppose souvent à la guérison du malade, mais encore peut mettre sa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moindre de *mercure* pour une personne qui observe un *régime* modéré, qui fuit toute espece d'excès & qui se tient chaudement, que pour celles qui ne peuvent en aucune maniere se contraindre dans leurs appétits. Il faut le dire, & on ne peut même trop le répéter, rarement ces dernieres personnes guérissent-elles parfaitement de cette Maladie. Importance du régime pendant l'usage du mercure.

Rien de plus important, pour prévenir ou pour guérir les *Maladies vénériennes*, que la *propreté*. En y faisant attention de bonne heure, on prévient souvent le progrès du *virus ;* on empêche qu'il ne corrompe toute la *constitution ;* & quand ce malheur est déjà arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets, en s'y prenant dès l'instant qu'on a lieu de soupçonner qu'on est infecté. Il faut se laver les parties naturelles avec de l'*eau* & de l'*eau-de-vie*, ou avec de l'*huile*, ou avec de l'*eau* & du *lait*, & même, si on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'*eau* & de *lait* dans le *canal de l'urètre*. Et de la propreté.

Il est difficile de dire si cette Maladie tire son origine de la mal-propreté ; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'est que par-tout où cette malpropreté regne, les *symptômes* & la virulence de cette Maladie sont toujours au plus haut dégré ; Peut-être la vérole tire-t-elle son origine de la mal-propreté.

ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande *propreté*, on parviendroit peut-être à l'anéantir entiérement.

J'ai vu ſouvent, non-ſeulement la *vérole* récente diſparoître en peu de jours par le moyen de la *propreté*, c'eſt-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, &c., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux ſur une *vérole* beaucoup plus invétérée.

Obſervations qui tendroient à le faire croire.

J'en ai eu dernierement un exemple frappant dans un homme, dont la *verge* étoit preſque entiérement rongée par des *ulceres vénériens*. On n'avoit pris aucun ſoin de les nettoyer, & ils étoient parvenus à cet état, malgré l'uſage du *mercure* & des autres *remedes*. J'ordonnai qu'on injectât trois ou quatre fois par jour du *lait* & de l'eau dans tous les *ulceres* où il y avoit des *ſinus*, afin d'en faire ſortir le *pus*; enſuite de les bien remplir de *charpie*, pour en abſorber le *pus* à meſure qu'il ſe renouvelleroit: le malade prenoit en même-temps, tous les jours, un demi-grain de *ſublimé corroſif*, diſſous dans une once d'*eau-de-vie*, & il buvoit une pinte de *décoction* de *ſalſepareille*. Par ce traitement il fut parfaitement guéri en ſix ſemaines; &, ce qui eſt très-remarquable, la partie de la *verge*, qui avoit été rongée, ſe régénéra.

Le Docteur Gilchrist nous a donné l'hiſtoire d'une eſpece de *vérole*, fort commune dans la partie occidentale de l'Ecoſſe, à laquelle les gens du Pays donnent le nom de *ſibbins* ou *ſiwins*. Il obſerve que cette Maladie ne ſe propage, en général, que par le défaut de *propreté*, & il paroît penſer qu'en y apportant une attention convenable, on pourroit entiérement anéantir cette Maladie. Le traitement en eſt le même que celui de la *vérole confirmée*. On peut guérir auſſi de la même maniere

les *yaws*, Maladie fort commune actuellement en Amérique & aux Isles (13).

Les yaws, Maladie commune en Amérique, se guérit comme la vérole confirmée.

Lorsque la *vérole* est négligée ou mal traitée, elle devient souvent comme une Maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par les *restaurants*, comme le *lait*, la *décoction* de *salsepareille*, &c., auxquels on peut ajouter le *mercure*, selon l'occasion. Dans le Nord de l'Angleterre, il est d'usage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chevre*: cette méthode est très-sage, pourvu qu'on ait entiérement extirpé le *virus* auparavant. Car, sans cela, & lorsqu'on se fie à ce *remede*, pour achever la guérison, on est fort sujet à être trompé dans son attente. J'a vu souvent cette Maladie revenir avec toute sa violence, après avoir usé du *petit-lait de chevre*

Ce qu'il faut faire lorsque la vérole a été négligée ou mal traitée.

---

(13) Il n'est point de Praticien qui n'ait fait la même observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparoître, en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *excoriations*, même de petits *chancres*, des *poireaux*, des *verrues*, &c., par les seules *lotions* sur les parties naturelles: j'emploie ordinairement à cette intention, l'eau *végéto-minérale de Goulard*, légere, & je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son Auteur. Des *cataplasmes* faits avec la mie de pain & cette eau, font également disparoître les *poulains*. Mais, ni M. BUCHAN, ni les Médecins, ne regardent la disparition de ces *symptômes*, comme une guérison de la *vérole*, &, par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté*, comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne*; & leur confiance, à cet égard, seroit d'autant plus téméraire, que l'expérience prouve tous les jours que si on suspend l'usage de ces *lotions*, de ces *cataplasmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparoître tous ces *symptômes*.

La propreté n'est que remede palliatif de la vérole, sans en être le préservatif.

Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs*, dont le Public est inondé depuis quel-

Insuffisance des prétendus préserva-

pendant un temps considérable, & même avoir imaginé que ce *régime* étoit absolument suffisant pour compléter la cure.

Malheurs qui résultent de vouloir être guéri de cette Maladie promptement.

Une des circonstances les plus malheureuses pour ceux qui sont attaqués de cette Maladie, est la nécessité où ils sont souvent d'être guéris promptement ; car ils sont forcés par-là de prendre les *remedes* trop précipitamment, & de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auroient suffi pour parfaire la cure ; pendant qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laisse une petite portion du *virus* dans les humeurs, qui, quelque petite qu'elle soit, les corrompt par degrés, & en empoisonne enfin toute la masse.

On ne doit cesser les re-

Pour parer entiérement à une méprise qui a des

---

tifs qui se multiplient tant de nos jours.

que temps. Tels sont, l'*eau alumineuse* de M. DE MALON ; l'*huile* & l'*onguent mercuriel* en *lotion* ; l'*alkali caustique*, *en injection*, de M. WAREN, *Medeçin d'Edimbourg* ; l'*eau fondante préservative* de M. GUILBERT DE PRÉVAL ; l'*eau fondante* nouvelle de M. CÉZAN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; l'*eau végéto-mercurielle* de M. PRESSAVIN, Membre du College de Chirurgie de Lyon, &c.

Tous ces *remedes*, présentés sous l'aspect le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'utilité que leurs Auteurs leur supposent, que les substances *astringentes*, qui sont la base de leur composition, les rendroient dangereux. Qu'on nous présente donc, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité note 7, page 20 de ce Volume, des *remedes* plus conséquents, moins contraires à la foiblesse de nos organes ; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé ; ou qu'on cesse de nous vanter, comme tels, des moyens aussi destructifs que peu sûrs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume & la peine, où l'on ne cherchoit que la sûreté & le plaisir.

suites si funestes, nous conseillons, & de la maniere la plus sérieuse, de ne jamais abandonner les *remedes* à l'instant qu'on s'apperçoit que les *symptômes* sont disparus; mais de les continuer au contraire encore quelque temps, en diminuant par degré la quantité qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la Maladie soit parfaitement guérie.

medes que quelque temps après qu'on est entiérement guéri.

Comme il est difficile & même absolument impossible de fixer exactement le degré de *virulence* dont cette Maladie peut être accompagnée, il est toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remedes* plus de temps qu'il ne faut, que de les quitter trop tôt. Un Praticien moderne, renommé pour la guérison de cette Maladie, paroît être entiérement guidé par cette maxime: car il fait toujours faire à ses malades une espece de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *decoction*, selon ce que j'imagine, de *salsepareille*, ou de quelqu'autre simple *antivenérien*. Quoi qu'il en soit, en suivant cette méthode, & en prenant conjointement la quantité nécessaire de *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Il est plus sûr de continuer les remedes trop long-temps, que de les quitter trop tôt.

Il est encore un malheur attaché particuliérement au traitement de cette Maladie, que, sur dix personnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui soit dans la position, ou qui ait la volonté de se soumettre au *régime* nécessaire. Le malade veut bien prendre les *remedes*; mais il est obligé de vaquer à ses affaires; & pour prévenir tout soupçon, il faut qu'il boive & mange comme tout le monde de la maison. Telle est la source des neuf dixiemes des malheurs que causent les *Maladies vénériennes*.

Accidents qui sont les suites du peu de régime que suivent les malades pendant l'usage du mercure.

Je n'ai jamais vu que cette Maladie fût difficile

à guérir, ou qu'elle fût accompagnée de dangers; lorsque le malade suivoit strictement les avis du Médecin; mais un volume ne suffiroit pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirrhes* des *testicules*, les *ulceres* de la gorge, la *consomption*, la *carie* des *os*, des enfants *infectés*, &c., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Fausse maniere de raisonner sur la vérole, & qui la rend funeste à un grand nombre de malades.

Nous ne pouvons trop prévenir contre une espece de faux raisonnement qu'on fait souvent sur cette Maladie, & qui la rend funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légere; il en guérit sans faire beaucoup de chose, ou sans prendre beaucoup de *remedes*. Aussi-tôt il en conclut qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en fera toujours de même. Quelque temps après il gagne de nouveau la même Maladie, & avec des *symptômes* dix fois plus violents; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légérement que la premiere, & ruine son *tempérament*. On voit par-là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille méprise.

La vérole présente des variétés qui se jouent de la meilleure constitution.

Les variétés de succès, dans cette Maladie, sont toutes aussi grandes que dans la *petite vérole*, dont SYDENHAM disoit, que, dans des cas, le plus habile Médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que dans d'autres la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cependant elle peut devenir fort nuisible si on y a trop de confiance.

La constitution la plus robuste ne peut surmonter le virus vénérien pas-

En effet, comme une foule d'observations ont prouvé que la *constitution* la plus robuste ne peut avoir par elle-même, ou sans aucun secours étranger, la force de surmonter le *virus vénérien*, ou d'en

sang, grand ux *re-*

sé dans le sang. Les remedes sont d'une necessité absolue.

ence, ment trai- tou- oser, sou-

tions hinis- ps de *ymp-* sous er *re-* d'un e Vo- tes de a à la

Résumé du traitement qu'il faut suivre dans la vérole.

CHAPITRE L.

Des Maladies des Femmes, en général : de celles qui dépendent des Régles irrégulieres, supprimées ou trop abondantes ; de la Grossesse ; de l'Avortement, ou de la Fausse-Couche ; de l'Accouchement ; des Maladies des Femmes en Couches ; de la Stérilité, & de la Fureur Utérine.

§. I.

Des Maladies des Femmes, en général.

Les occupations auxquelles sont destinées les femmes, sont contraires à leur santé.

L'Usage aujourd'hui, chez toutes les Nations civilisées est de confier aux femmes le soin des affaires du ménage ; & c'est avec beaucoup de raison, la Nature les ayant rendues moins propres que les hommes aux occupations actives & laborieuses. Mais, en général, on a poussé l'indulgence trop loin sur ce sujet : car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert de cette coutume, faute d'*exercice* & de respirer un *air* libre.

Preuve tirée de la différence qui existe entre les femmes des villes & celles des campagnes.

Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes, avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La Nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes & les hommes, relativement à la force du corps & à la vigueur de la *constitution* ; mais sûrement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, & que les autres fussent toujours dehors.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Femmes, en général.

LA VIE renfermée des femmes, non-seulement nuit à leur figure & à leur complexion, mais encore elle relâche leurs *solides*, affoiblit les facultés de leur esprit, & dérange toutes leurs fonctions corporelles. De-là les *indigestions*, les *vents*, les *obstructions*, les *avortements*, & la foule de *Maladies de nerfs* : Maladies qui, non-seulement rendent les femmes incapables d'être meres & de nourrir, mais encore capricieuses & souvent ridicules. En effet, l'esprit dépend tellement de la santé, que rarement trouve-t-on un esprit sain dans un corps malade. Maladies qui sont les suites de la vie ordinaire des femmes.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étoient employées, hors de la maison, au jardinage, aux travaux de la Campagne, & à d'autres occupations de ce genre, étoient presque aussi robustes que leurs maris, & que leurs enfants étoient forts & bien portants comme elles. Mais nous avons déjà décrit les inconvénients de la vie sédentaire & de l'inaction chez l'un & l'autre sexe, Tome I, Chapitre II, §§. II & III. Les femmes des campagnes sont presque aussi robustes que les hommes.

Nous allons actuellement indiquer les différents états & fonctions des femmes, qui résultent de leur conformation, & des vues auxquelles la Nature les a destinées : fonctions qui les rendent sujettes à des Maladies particulieres, dont les principales sont, les *régles* ou les *évacuations menstruelles*, la *grossesse*, l'*accouchement*, &c. Il est vrai qu'à proprement parler, on ne peut appeller, ni les *régles*, ni la *grossesse*, ni l'*accouchement*, des Maladies : cependant, d'après la délicatesse des femmes, & la mauvaise maniere dont elles se gouvernent la plupart, dans ces occasions, ces effets naturels de leur conforma- Plan de ce Chapitre.

tion deviennent souvent des sources fécondes d'infirmités.

Article II.

Attentions générales qu'exigent les Femmes en santé & en maladie.

(Les personnes du sexe exigent donc une attention particuliere de la part de ceux qui veillent sur leur santé : car, comme individus de l'espèce humaine, elles sont exposées à toutes les Maladies qui affligent les hommes ; & comme femmes, elles sont sujettes à nombre d'infirmités, qui ne tiennent qu'à leur propre conformation. Mais elles-mêmes doivent sans cesse s'observer dans leur maniere de vivre, puisque les Maladies qui leur sont particulieres, n'ont, le plus souvent, d'autres causes que les erreurs qu'elles commettent dans leur *régime*.)

§. II.

Des Régles ou *du Flux menstruel, & des Maladies auxquelles elles peuvent donner lieu, telles que leur éruption difficile, leur suppression, d'où les Pâles-Couleurs & le goût dépravé; des Régles immodérées; des Pertes de sang,* ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice; du Polype de la matrice, & du Polype du vagin; des Fleurs blanches, & de la cessation des Régles.*

Article premier.

Des Régles, ou *du Flux menstruel, en général.*

A quel âge les femmes commencent à être réglées.

Les femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de quinze ans, & cessent de l'être à cinquante ; ce qui rend ces deux périodes de leur vie très-critiques.

(Il est important de prévenir que l'âge où les *régles* se montrent chez les femmes, n'est point le même par-tout. Le climat qu'elles habitent, le genre de vie qu'elles menent, & la force ou la foiblesse de leur *constitution*, influent considérablement sur les premieres apparitions de ce *flux périodique*. Dans les pays chauds, les filles sont réglées à neuf ans & souvent plus tôt : on a l'histoire d'une fille qui, dans les Indes, fut réglée à trois ans, & accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes sont à peine réglées à vingt, vingt-cinq ans ; & dans les pays très-froids, elles ne le sont point du tout, comme les Groënlandoises.

Cet âge varie selon le climat, le genre de vie, &c.

Il y a même, dans le même pays, des variétés considérables à cet égard. Les femmes des villes sont, en général, réglées plus jeunes que celles des campagnes, & celles qui habitent sur les montagnes, que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *régles* est, en général, depuis douze jusqu'à quatorze ans, & dans nos Provinces méridionales, depuis dix jusqu'à douze.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'est-à-dire, tous les vingt-sept ou vingt-huit jours : ce terme est au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui, sans être malades, sont naturellement réglées deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le sont qu'une fois en cinq semaines.

Durée de l'intervalle entre chaque apparition des régles.

La durée de cette évacuation est assez variable. Il est pourtant rare qu'elle ne soit point de trois jours, ou qu'elle aille au-delà de huit.

Durée des régles.

Il est difficile d'évaluer la quantité de *sang* qui s'évacue chaque fois ; car elle varie dans chaque sujet, souvent même à chaque retour, dans le même sujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis six jusqu'à seize onces, quoi-

La quantité de sang qu'elles donnent est difficile à évaluer.

qu'il y ait des femmes qui perdent moins, & qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, sans être malades.

Le sang des régles est sain dans les femmes saines, & n'a point de qualité vénéneuse.

Le *sang* qui s'évacue dans les *régles*, est sain dans les femmes qui sont elles-mêmes saines & bien constituées. Ainsi tout ce qu'on dit de sa qualité *vénéneuse*, de sa propriété particuliere de faire tourner les vins, les confitures, &c., est un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

Les régles sont, en général, précédées ou suivies d'un écoulement en blanc.

L'évacuation des *régles* est précédée ou suivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui est plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes & à la *constitution* de la *matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes saines & bien constituées en qui on n'observe, ni avant, ni après, aucun écoulement de cette espece.

Qui sont les femmes chez qui les régles manquent communément sans qu'elles en soient malades.

Les *régles* manquent dans la *grossesse*, sur-tout dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles se maintiennent encore pendant les trois premiers mois. Elles manquent aussi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques paysannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danseuses, qui ne sont jamais réglées, sans en ressentir aucune incommodité, & qui sont très-propres à concevoir. Il est évident que, dans ces cas, la *sueur* & les autres pertes suppléent au *flux menstruel*.

A quel âge les régles cessent de couler.

Enfin les *régles* continuent de couler dans le même ordre, & en observant les mêmes *périodes*, jusqu'à quarante, quarante-cinq, cinquante années, où elles cessent d'elles-mêmes. Il est vrai que comme le temps de leur venue est variable, celui de leur cessation l'est aussi, & elle arrive plus tôt ou plus tard, suivant le tempérament & le genre de vie des femmes, suivant les Maladies qu'elles ont essuyées, ou le climat qu'elles habitent, &c.)

Les régles sont précé-

Vers le temps où les premieres apparences des

régles se manifestent, la *constitution* éprouve un changement, considérable à la vérité, & c'est généralement en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé & le bonheur futurs des femmes, dépendent, en grande partie, de la maniere dont elles se comportent dans ce temps (*a*). dées d'un changement considérable dans la constitution.

Article II.

De la premiere apparition des Régles.

Si une fille de quatorze ou quinze ans, plus ou moins selon le climat qu'elle habite, ainsi que nous avons fait voir ci-dessus, page 109 de ce Volume, est contrainte de rester enfermée dans un appartement, toujours assise, sans pouvoir y jouer & courir de côté & d'autre; enfin, sans y être employée à aucune occupation active, qui puisse exercer toutes les parties du corps, elle deviendra foible, débile & chétive : son *sang* mal élaboré, lui don- Combien il est important que les jeunes personnes jouissent d'un bon air & fassent de l'exercice.

(*a*) Il est du devoir des meres & des femmes, qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la maniere dont elles doivent se conduire & se ménager dans cette *période* si *critique* de leur vie. Une pudeur mal-entendue, l'inattention & l'ignorance de ce qui est favorable ou nuisible à cette époque, sont la source d'une multitude de maux & de Maladies, qu'une femme sage & expérimentée auroit facilement prévenus par quelques instructions données à propos. Il est nécessaire que les jeunes personnes soient instruites de ce qu'elles doivent éprouver lors de l'apparition des régles.

Il n'est pas moins nécessaire d'avoir une grande attention aux retours suivants des *régles*. Des *aliments* malsains, ou contraires à la *constitution ;* de violentes *passions* de l'ame; le froid pris par imprudence, suffisent souvent pour ruiner la santé, & pour mettre une femme entierement hors d'état d'avoir des enfants dans la suite.

nera un teint pâle & blême; ſa ſanté, ſon courage & ſes forces diminueront, & elle deviendra valétudinaire pour le reſte de ſa vie.

Tel eſt le ſort d'une multitude de filles infortunées, qui, ſoit par trop de négligence de la part de leurs meres, ou par les circonſtances difficiles dans leſquelles elles ſe trouvent, ſont privées, vers ce moment *critique* de leur vie, des avantages de l'*exercice* & du bon *air*, que nous avons dit leur être de ſi grande importance, Tome I, pages 68 & ſuivantes.

Suite de l'indolence chez les filles.

L'indolence & une inclination à la pareſſe, deviennent également nuiſibles aux filles de cet âge. Parmi les femmes qui menent une vie active & laborieuſe, à peine en trouve-t-on qui ſe plaignent d'*obſtructions*, tandis que les femmes pareſſeuſes & indolentes en ſont rarement exemptes, & que preſque toutes ſont la proie des *pâles-couleurs* ou d'autres Maladies ſemblables. Nous recommandons en conſéquence, à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence & l'inaction, comme leurs plus mortelles ennemies, & d'être en plein *air* autant qu'il leur ſera poſſible.

Maladies qui ſont les ſuites de la mauvaiſe nourriture & des drogues, pour leſquelles les filles ſont en général paſſionnées;

Une autre cauſe de Maladies chez les filles, dans cette période, eſt la nourriture mal-ſaine. En effet, paſſionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent ſouvent ſans meſure, & juſqu'à ce que leurs humeurs ſoient entierement *viciees*. Delà les mauvaiſes *digeſtions*, le défaut d'appétit, & d'autres incommodités ſans nombre. Si les *fluides* ne ſont pas bien préparés, il eſt abſolument impoſſible que les *ſecretions* ſe faſſent d'une maniere convenable. Auſſi voyons-nous que les filles qui menent une vie indolente & qui ne mangent que des *drogues*, ſont non-ſeulement ſujettes à la *ſuppreſſion*

des regles

des régles, mais encore aux *engorgements* des *glandes*, aux *écrouelles*, &c.

Une diſpoſition triſte & mélancolique, eſt encore nuiſible aux filles de cet âge. Rarement voit-on une jeune fille vive & gaie, ne pas jouir de la meilleure ſanté; tandis que celles qui ſont ſérieuſes, difficiles & chagrines, ſont dévorées par les *vapeurs* & par l'*affection hyſtérique*. La jeuneſſe eſt la ſaiſon de la diſſipation & de la gaieté. Il faut donc que les jeunes filles s'y livrent; il faut leur en faire un devoir. De la triſteſſe & de la mélancolie, à laquelle elles ont de la diſpoſition.

Faire proviſion de ſanté dans le jeune âge, eſt un acte de prudence auſſi néceſſaire que de ſe précautionner contre les maux de la vieilleſſe. Ainſi, puiſque la ſage Nature porte la jeuneſſe à la jouiſſance des amuſements bruyants, que les conſeils ſéveres de l'âge glacé ne viennent pas s'oppoſer à cette utile impulſion, ni empoiſonner, par une ſombre triſteſſe, cette belle ſaiſon de la vie, deſtinée à la gaieté & à tous les plaiſirs innocents. Il faut leur faire un devoir de la gaieté & de la diſſipation.

Mais ce qui nuit ſur-tout aux femmes, à cet âge, ce ſont les *corps de baleine* trop ſerrés. Elles veulent, à toute force, avoir une taille fine, & leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir, en ſe faiſant bien ſerrer lorſqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digeſtion* & ne cauſe un plus grand nombre de Maladies incurables, que la manie de ſe faire ſerrer l'*eſtomac* & les *inteſtins* de cette maniere, ainſi qu'on l'a fait obſerver Tome I, Chap. I, notes *c* & 9. Combien les corps de baleines ſont funeſtes à cet âge.

Il faut pourtant convenir que cette manie eſt moins générale aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois; mais comme rien n'eſt auſſi variable que les modes, & que celle-là, toute inſenſée, toute meurtriere qu'elle ſoit, pourroit revenir encore, ce que nous

disons ici n'est pas hors de propos, & l'on ne sauroit trop en démontrer toute la folie.

Je connois plusieurs femmes qui se ressentent encore aujourd'hui des funestes effets de cette pitoyable coutume, tant en vogue autrefois, de serrer, avec violence, les filles vers le milieu du corps, en sorte qu'elles soient le plus menues qu'il est possible dans cet endroit. Jamais l'esprit humain n'a pu imaginer d'usage plus contraire à la santé.

De la premiere éruption des Régles, s'annonçant difficilement.

Ce qu'il faut faire au lieu de donner des drogues.

Quand une fille est arrivée au terme où les *régles* doivent ordinairement paroître, & que, loin de se manifester, on voit, au contraire, sa santé & ses forces diminuer, mon avis est, au lieu de la renfermer, & de la bourrer d'*acier*, d'*assafœtida* & d'autres *drogues* aussi désagréables, qu'on l'envoie dans un endroit où elle puisse respirer un bon *air* & jouir d'une société agréable; que là elle se nourrisse de bons *alimens*; qu'elle fasse un *exercice* suffisant; qu'elle cherche à se récréer & à s'amuser de la maniere qui lui sera la plus agréable; & nous aurons peu de sujet de craindre que la Nature, ainsi secourue, n'acheve pas son ouvrage; rarement y manque-t-elle, & ce n'est toujours que lorsque le tort est de notre côté.

Circonstances qui doivent accompagner la premiere éruption des régles, pour qu'elles soient avantageuses.

(Il est toujours avantageux que les *régles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'est-à-dire, vers la douzieme, treizieme, quatorzième ou quinzieme année, comme on l'a dit ci-dessus, page 108 & suiv. de ce Vol.; qu'elles viennent facilement & sans accident, parce que l'*éruption* qui réunit ces conditions, épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *constitution*, & pro

met les dispositions les plus heureuses pour la fécondité.

C'est donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles, que cette *éruption* manque de quelqu'une de ces conditions, c'est-à-dire, que les *régles* viennent ou trop tôt, ou trop tard; qu'elles s'établissent difficilement & avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidents. Outre que c'est une marque presque sûre de la mauvaise *constitution* de la *matrice*, l'expérience fait voir d'ailleurs, que les filles à qui cela arrive, sont souvent exposées à des infirmités opiniâtres, sont presque toujours sujettes à n'avoir jamais que des *régles* laborieuses, & sont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfants, & sur-tout des enfants bien sains. ASTRUC, *Maladies des Femmes*, Tome I, pages 109 & 110.

Symptômes qui précédent la premiere éruption des Régles.

LES *régles* viennent rarement assez subitement pour surprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles sont, pour l'ordinaire, précédées de *symptômes* qui les annoncent : ces *symptômes* sont des chaleurs, des pesanteurs, des douleurs sourdes dans les *reins*; une tension & une dureté dans le sein; des *maux de tête*, la perte de l'appétit, des lassitudes, une pâleur sur le visage, & quelquefois même une petite *fievre*.

Traitement qu'exigent ces Symptômes.

LORSQU'UNE FILLE est dans l'âge d'être *réglée*, & qu'elle s'apperçoit de ces *symptômes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui soit dans le cas de retarder cette *évacua-*

tion salutaire & nécessaire ; il faut, au contraire, qu'elle emploie tous les moyens capables de la solliciter ; qu'elle s'asseie souvent au-dessus de la vapeur d'eau chaude ; qu'elle boive des *tisanes délayantes* chaudes ; qu'elle mette souvent les pieds & les jambes dans l'eau chaude, &c.

Vapeurs d'eau chaude. Boissons délayantes. Bains de jambes, &c.

De la maniere de se conduire dans le temps des Régles.

Régime que doivent suivre les femmes dans ce temps.

Dès qu'une fois les *régles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand soin pour se garantir de tout ce qui pourroit les supprimer. Les femmes, dans le temps des *régles*, doivent donc être fort attentives sur ce qu'elles mangent & sur ce qu'elles boivent. Elles doivent éviter tout ce qui est froid, ou sujet à s'aigrir dans l'*estomac*, comme les *fruits cruds*, le *lait de beurre*, &c. Elles s'abstiendront aussi de poisson, & de tous les *alimens* qui peuvent être de difficile *digestion*.

Elles doivent fuir tout ce qui leur est contraire habituellement.

Mais, comme il est impossible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui se trouve dans ce cas, nous leur recommandons, à toutes en général, d'être particuliérement attentives à ce qui leur est ordinairement contraire, & de ne jamais en faire usage dans ce temps-là.

Combien il est important qu'elles se garantissent du froid ;

Le froid est singuliérement nuisible aux femmes, dans le temps des *régles*. On voit nombre de femmes dont les Maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *régles*, que de toute autre cause. Elles doivent donc s'en garantir, & être très-circonspectes dans leur conduite à cette époque. Un degré de froid, incapable de leur nuire dans tout autre temps, suffit, lorsqu'elles ont leurs *régles*, pour ruiner entiérement, & leur santé, & leur *constitution*.

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur eſprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaieté. Les *paſſions* ont la plus grande influence ſur toutes les fonctions de l'*économie animale*; mais elles n'en ont ſur aucune autant que ſur les *régles*. La *colere*, la *peur*, le *chagrin* & les autres affections de l'ame, occaſionnent ſouvent des *ſuppreſſions* qui deviennent abſolument incurables; comme on l'a déjà fait voir Tome I, Chap. XI, §§. II & III. Des affections de l'ame & des paſſions.

Article III.

De la ſuppreſſion des Régles.

Régime qu'il faut preſcrire dans la ſuppreſſion des Régles, quelle qu'en ſoit la cauſe.

Quelle que soit la cauſe qui ait donné lieu à la *ſuppreſſion des régles*, excepté dans le cas de *groſſeſſe*, d'allaitement, de danſe, de travail forcé, &c.; ainſi qu'on l'a fait obſerver ci-deſſus, pag. 110 de ce Volume; il faut travailler à les rétablir. En conſéquence, nous conſeillons aux femmes qui ſont dans ce cas, de faire un *exercice* ſuffiſant, de reſpirer un *air* libre, ſec & un peu frais, & de manger des *aliments* ſains. Exercice, air libre, aliments ſains.

Si le corps eſt foible & languiſſant, elles boiront des *liqueurs généreuſes*, rechercheront les compagnies agréables, & ſe récréeront de quelque maniere que ce ſoit. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, on aura recours aux *remedes* dont nous allons parler. Circonſtances qui indiquent les boiſſons généreuſes.

Traitement de la ſuppreſſion des Régles, cauſée par relâchement.

Lorsque la *ſuppreſſion* des *régles* dépend d'un relâchement dans les *ſolides*, (on le reconnoît aux Symptômes de la ſuppreſſion des

regles par relâchement. *ſymptômes* ſuivants : la malade éprouve des laſſitudes, des foibleſſes, des douleurs & des peſanteurs aux *lombes ;* des *maux de tête*, l'*inſomnie*, une *reſpiration* gênée, des *vents* & des gonflements dans l'*eſtomac;* des envies de vomir, des *coliques;* une pâleur univerſelle qui ſe répand ſur toute la *peau*, très-remarquable au viſage, qui en devient quelquefois verdâtre : ce dernier *ſymptôme* conſtitue la Maladie appellée *pâles-couleurs*, dont nous parlerons dans l'Article ſuivant.)

Dans ce cas, il faut faire uſage des *remedes* qui ſont capables de faciliter les *digeſtions*, de fortifier les *ſolides*, de mettre les *organes* en état de préparer un bon *ſang*. Les principaux d'entre ces

Fer; quinquina. *remedes* ſont le *fer* & le *quinquina*, combinés avec les autres *amers aſtringents*.

Maniere d'adminiſtrer le fer. La *limaille de fer* ſe prend infuſée dans du *vin* ou de la *biere* douce, de la maniere ſuivante.

Prenez de *limaille de fer*, deux ou trois onces.
de *vin* ou de *biere* douce, deux livres, ou une pinte.

Faites infuſer, dans un lieu chaud, pendant deux ou trois ſemaines; paſſez.

La malade en boira aux environs d'un verre deux fois par jour; ou bien on prend de la *limaille de fer* préparée, à la doſe de trente grains, qu'on mêle avec un peu de *miel* ou de *thériaque*, & on réitere cette doſe trois ou quatre fois par jour.

Le *quinquina* & les autres *amers* ſe prennent en *ſubſtance*, ou en *infuſion*, au goût de la malade.

Traitement de la ſuppreſſion des Régles, occaſionnée par la pléthore & la viſcoſité du ſang.

Lorsque cette Maladie a pour cauſe un *ſang* épais, *viſqueux*, & que les femmes qui en ſont

attaquées, ſont replettes & d'une *conſtitution pléthorique*, les *remedes* qui conviennent ſont les *évacuants*, & tous ceux qui diviſent & atténuent les humeurs.

Dans ce cas, il faut ſaigner la malade au pied, lui faire mettre ſouvent les pieds dans l'eau chaude, lui donner de temps en temps quelques *purgatifs rafraîchiſſants*. Saignée. Bains de pieds. Purgatifs.

On ne lui preſcrira que des *aliments* légers & liquides. Sa boiſſon ne doit être que du *petit-lait*, de l'eau, de la petite *biere*, & il faut qu'elle faſſe de l'*exercice*. On lui donnera deux fois par jour une cuiller à café de *teinture d'ellébore blanc*, dans un verre d'eau chaude. (En général, la *ſuppreſſion* des *régles* occaſionnée par la *pléthore*, eſt la plus ſuſceptible de guériſon. Il eſt rare qu'elle ne cede point aux *pédiluves*, à la *ſaignée* du pied, &c.) Aliments. Boiſſons. Exercice. Teinture d'ellébore.

Traitement de la ſuppreſſion des Régles, cauſée par les affections de l'ame, &c.

Lorsque la *ſuppreſſion* eſt occaſionnée par les affections de l'ame, par le *chagrin*, la *peur*, la *colere*, &c., il faut tout employer pour amuſer & récréer la malade. Le moyen le plus sûr pour détruire la cauſe de cette Maladie, eſt, autant qu'il eſt poſſible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premieres impreſſions. Le changement de lieu, en préſentant à l'ame de nouveaux objets, a ſouvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manieres affables, tendres & flatteuſes avec les femmes, dans cette occaſion, ſont encore de la plus grande importance. Importance du changement de lieu & de la diſſipation dans ce cas.

(Ces moyens, toujours excellents, ne ſont cependant pas ſuffiſants, lorſque la *ſuppreſſion* eſt Circonſtances qui demandent la ſaignée.

ancienne. Ces cas présentent souvent des signes de *pléthore* ; il faut alors en venir aux *saignées* : mais on a observé qu'il étoit en général avantageux de commencer par la *saignée* du bras, pour en venir ensuite à celle du pied. On a même souvent été obligé d'appliquer des *sang-sues* à la *vulve*, aux *vaisseaux hémorrhoïdaux* ; des *ventouses* aux cuisses & aux aines, &c.

Sang sues. Ventouses.

Mais les moyens les plus employés, dans les cas qui ne sont pas graves, après ceux qu'on vient de prescrire, sont la vapeur d'eau chaude, sur laquelle on fait asseoir les malades. Les *bains* chauds & l'immersion des jambes dans l'eau tiede, les *fomentations* relâchantes, les *lavements laxatifs*, &c., font encore très-bien ; & ces moyens conviennent également, soit que la *suppression* soit occasionnée par les *passions* violentes, soit qu'elle soit dûe au froid subit, ou à quelque autre accident.)

Vapeurs d'eau chaude, bains, fomentations, lavements laxatifs, &c.

Traitement de la suppression des Régles, occasionnée par quelque Maladie.

MAIS une observation importante à faire sur la *suppression* des *régles*, c'est qu'elle n'est souvent que l'effet d'une autre Maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les *remedes* propres à rétablir les *régles*, ce qui pourroit être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la Maladie qui a causé la *suppression*, & à fortifier la malade ; &, quand sa santé sera rétablie, les *régles* reviendront ensuite d'elles-mêmes.



Attention qu'il faut avoir avant que de traiter la suppression des régles, de quelque cause qu'elle provienne.

(En général, avant que d'entreprendre de guérir la *suppression* des *régles*, de quelque cause qu'elle nous paroisse dépendre, il faut commencer par bien s'assurer si elle n'est pas l'effet de la *grossesse*; car on y est trompé tous les jours, par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & sur la vertu desquelles on n'a quelquefois aucun soupçon. Il faut même, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les *remedes* jusqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la *suppression*, afin qu'on puisse décider alors, avec plus de connoissance de cause, de cette *suppression*; car cette époque est communément celle où les signes de la grossesse commencent à être plus certains & plus sensibles. La main froide, appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la *matrice*, sans parler des autres signes de la *grossesse* dont il sera question ci-après, §. III de ce Chapitre. Il faut s'assurer si elle n'est pas l'effet de la grossesse.

On observera, & c'est un point essentiel, que le temps le plus favorable aux *remedes* dont il vient d'être parlé dans cet article, est celui de l'*éruption* des *régles*, ou plutôt où elle devroit se faire, en calculant ses périodes d'après le temps où la Maladie n'existoit pas encore, sur-tout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvoient dans ce temps-là, comme la douleur gravative des *lombes*, la *colique*, la chaleur *fébrile*, &c.) Temps où il faut administrer les remedes dans la suppression des régles.

ARTICLE IV.

Des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose*; *& du Goût dépravé*, *appellé* Pica & Malacia.

Qui sont les femmes sujettes à cette Maladie.

(NOUS AVONS DÉJA DIT que les *pâles-couleurs*, c'est-à-dire, cette teinte blême & quelquefois verdâtre, répandue sur le visage des femmes dont les *régles* sont supprimées, étoient un *symptôme* de cette même *suppression* des *régles*. Mais cette Maladie peut avoir lieu lors même que les *régles* continuent de couler, quoiqu'en moindre quantité, à leurs périodes ordinaires. Il n'est pas rare de la voir de cette espece chez les filles nubiles & chez les jeunes veuves, qui ont ce qu'on appelle du *tempérament*, & qui sont contrariées dans leurs desirs.)

Symptômes des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose*.

(A MESURE que la pâleur de la *peau* fait des progrès, il se manifeste des *bouffissures* aux paupieres & aux autres parties du visage, ainsi qu'aux jambes, aux pieds, &c. Les douleurs de tête augmentent: la malade a des inquiétudes dans les jambes; elle éprouve des *oppressions de poitrine*, au moindre mouvement; des *palpitations de cœur*, des *anxiétés*, des défaillances. Il survient une *fievre lente*, plus sensible la nuit que le jour; un gonflement dans les *hypocondres*, une élévation dans le ventre, quelquefois au point de faire naître des doutes sur la *grossesse*: cette erreur est cependant de grande conséquence, parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-sages, ou laisser les femmes dans une sécurité qui leur devient quelquefois funeste.

Cette *tumeur* du ventre, qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *régles*, qu'à la *suppression*, se termine souvent par une *hémorrhagie*, que l'on a prise plusieurs fois pour une *fausse couche* : méprise qui, comme il est aisé de le croire, peut ternir, bien injustement, la réputation de la fille la plus sage. Dans le temps de ce gonflement du ventre, les *malléoles* s'enflent; mais cette enflure est plus sensible le matin que le soir, & ne reçoit point l'impression des doigts, comme dans l'*hydropisie*, dont on a traité Tome III, Chap. XXXII.

Quoique la *suppression* des *régles* soit la cause générale des *pâles-couleurs*, il arrive cependant quelquefois que cette *suppression* n'est pas totale; que les *régles* coulent de temps à autre; &, dans ce cas, la Maladie est d'autant plus dangereuse, qu'on a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue par l'*obstruction des visceres du bas-ventre.*

Les *pâles-couleurs* forment un obstacle à la *conception*. Elles peuvent durer long-temps; mais ordinairement elles sont peu à craindre, à moins qu'elles ne reconnoissent la cause que nous venons d'assigner. Le retour des *régles* les dissipe pour l'ordinaire; cependant si on les néglige, elles peuvent jetter dans la *cachexie*, l'*hydropisie*, &c.) Suite des pâles-couleurs.

Symptômes du goût dépravé, appellé Pica *&* Malacia.

(Les femmes qui ont les *pâles-couleurs*, ont souvent un appétit déréglé, qui les porte à manger les choses les plus extraordinaires, comme du *sel* & du *poivre*, seuls & en quantité; des fruits verds; de la viande & du poisson cruds; des lézards, des crapauds, des araignées, du plâtre, de la *chaux vive*, de la cendre & du charbon; de la neige & de la glace; du papier, du vieux cuir, même des excré-

ments, & une infinité d'autres matieres très-nuisibles & incapables de nourrir.

Il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables ; à manier, à briser sous leurs doigts certains corps dégoûtants ; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs, &c. Ce *goût dépravé*, qui est une véritable Maladie, se nomme *pica* chez les filles, & *malacia* chez les femmes grosses, qui en sont aussi attaquées quelquefois.)

Traitement des Pâles-Couleurs, ou *de la Chlorose ; & du goût dépravé, appellé* Pica & Malacia.

(LE TRAITEMENT des *pâles-couleurs* est absolument le même que celui qu'on vient de prescrire, pag. 117 & suiv. de ce Vol., contre la *suppression* des *régles*, occasionnée par le relâchement des *solides* ; mais on doit observer, que lorsque le goût dépravé a duré long-temps, ou qu'ayant duré peu de temps, il a porté les filles ou les femmes à manger des substances pernicieuses, telles qu'une partie de celles que nous avons dénommées plus haut, on ne peut s'empêcher de commencer par donner les *délayants*, un *vomitif* & un *purgatif*, pour débarrasser l'*estomac* & les *premieres voies*, qui sont farcies de ces matieres étrangeres : ensuite on en vient aux *fortifiants*, tels que le *fer*, le *quinquina* & les autres *amers*.

Circonstances qui indiquent les délayants, les vomitifs, les purgatifs.

Fer, quinquina, amers.

On fait encore un grand usage des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Passy*, de *Forges*, de *Vals*, de l'*eau de boule*, &c. BARBEIRAC regardoit les *bains* comme très-efficaces dans ces cas ; mais la plupart des Praticiens, dit M. LIEUTAUD, se contentent de faire tenir, pendant quelque temps, les jambes dans l'eau chaude, ou de les

Eaux de Passy, de Forges, de Vals, de boule.

Bains de pieds, frictions.

échauffer par des *frictions*. On éprouve enfin tous les jours, que le mariage est le plus sûr & le plus prompt *remede* qui puisse opérer la guérison. Le mariage.

Quant aux femmes *grosses* qui ont le *goût dépravé*, comme elles en sont délivrées pour l'ordinaire vers le quatrieme mois de leur *grossesse*, ou au plus tard à leur *accouchement*, elles n'ont, en général, besoin d'aucune espece de *remedes*, surtout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire, est de s'opposer, autant qu'il dépendra de soi, à ce qu'elles n'abusent de l'indulgence qu'on a ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.) Les femmes grosses qui ont le goût dépravé, n'ont besoin d'aucun remede. Ce qu'il est nécessaire de faire.

ARTICLE V.

Des Régles immodérées.

LES *régles* peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité (1).

Symptômes des Régles immodérées.

DANS LE PREMIER CAS, la malade devient foible & pâle : elle perd l'appétit ; les *digestions* sont mauvaises ; l'enflure *œdémateuse* des pieds, l'*hydropisie*, la *consomption*, en sont souvent les suites.

Les femmes sont ordinairement exposées à ces A quel âge les femmes y sont exposées.

---

(1) Par cette expression, M. BUCHAN entend la diminution des *régles*, soit que les intervalles, entre leur retour, soient plus longs, soit que l'écoulement reste au-dessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne differe de la vraie *suppression* qu'en ce qu'il est moins marqué & moins instant, l'Auteur ne fait que l'indiquer ; &, en effet, il exige le même traitement que la *suppression* des *régles*, dont on a traité, Art. III de ce §., pag. 117 & suiv. de ce Vol., proportionné cependant aux circonstances & à l'intensité des accidents qu'il occasionne.

accidents ; vers l'âge de quarante-cinq, cinquante ans, & il est très-difficile de les en guérir.

Causes des Régles immodérées.

L'ABONDANCE des *régles* peut venir de la vie sédentaire, d'une nourriture trop forte, composée d'*aliments* salés, de haut goût, ou *âcres* ; de l'usage des *liqueurs spiritueuses* ; d'une fatigue excessive ; du relâchement des *vaisseaux*, d'un état de *dissolution* dans le sang, de violentes *passions* de l'ame, &c.

Traitement des Régles immodérées.

Il faut commencer par éloigner la cause qui a fait naître cette Maladie.

Le traitement de cette Maladie doit être varié comme la cause qui l'a fait naître : quand elle vient de quelques fautes dans le *régime*, il faut y remédier en suivant un *régime* contraire, & en y joignant les *remedes* qui ont une tendance à arrêter ce flux trop abondant, & à s'opposer aux affections maladives de la personne, qui y ont donné lieu.

Repos, saignée.

Pour s'opposer à la trop grande abondance des *régles*, il faut tenir la malade absolument tranquille, & de corps, & d'esprit. Si cette abondance est excessive, elle se tiendra au lit la tête basse, (& on lui tirera du *sang* au bras, relativement à l'âge, au *tempérament* de la malade & à la violence des accidents.)

Régime. Alimens.

On la mettra à une *diete* légere & *rafraîchissante* ; on ne lui donnera que des bouillons de veau, de poulet & un peu de pain : elle boira une *tisane* de *racines d'orties* ou de *grande consoude*, ou de *mille-feuille*, qu'on fera plus forte ou plus foible, selon les cas.

Tisane d'orties, de grande consoude, ou de mille-feuille.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut en venir à des *astringents* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun*, au *quinquina*, &c.

Voici la maniere de prefcrire ces *remedes*. Poudre astringente.

Prenez d'*alun*, deux gros;
de *cachou*, un gros.

Broyez le tout enfemble; divifez en huit ou neuf prifes égales, ou faites-en huit *bols*, avec quantité fuffifante de *firop de rofe*.

La malade prendra une de ces dofes trois fois par jour.

Les perfonnes dont l'*eftomac* ne pourra fupporter l'*alun*, prendront, à fa place, le *remede* fuivant.

Prenez de *teinture de rofe*, une once;
de *laudanum liquide de Sydenham*, dix gouttes.

Mêlez.

La malade prendra cette dofe trois ou quatre fois dans la journée.

Si ces *remedes* ne réuffiffent pas, la malade prendra trente-fix grains de *quinquina* en poudre, dans un verre de *vin* rouge, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol*. Quinquina avec l'elixir de vitriol dans du vin.

On répétera cette dofe quatre fois par jour.

ARTICLE VI.

Réflexions fur les Régles, ou le Flux menftruel.

(Les *régles* font fujettes à beaucoup de variations qu'il eft important de faire connoître, parce que, comme ce ne font pas de vraies Maladies, fi les femmes s'avifent de faire des *remedes*, ce qui n'arrive que trop fouvent, ils leur font d'autant plus contraires, qu'ils contredifent la Nature, qui, lorfqu'elle a une marche conftante, parvient toujours à fon but, quoique par des routes oppofées en apparence.

C'eft ainfi qu'il y a des femmes qui ont leurs *régles* plufieurs fois dans un même mois; d'autres Variétés que préfentent les régles

chez certains sujets.

qui les attendent deux & trois mois; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de *sang*; d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendant huit, dix & quinze jours, sans que, ni les unes, ni les autres, en éprouvent aucune incommodité, jouissant toutes au contraire d'une santé ferme & constante.

Parties du corps par lesquelles on voit les régles sortir quelquefois.

L'écoulement des *régles* ne se fait pas seulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps; c'est ce qu'on appelle *régles dévoyées*. En effet, on a vu les unes les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des *hémorrhagies* tous les mois par ces parties. Chez d'autres, on a vu le *sang* sortir par la bouche, tant des organes de la *salive*, que par les gencives & les *alvéoles*. Celles-ci ont un *crachement*, ou un *vomissement* de *sang périodique*; celles-là un *flux de sang*, ou un *pissement de sang* régulier : enfin on a vu des femmes dont le *sang* sortoit même du sommet de la tête, des joues, des mamelles, du *nombril*, des *aines*, des mains, des pieds, des doigts, &c. Il s'éleve, dans ces cas, sur ces parties, une sorte de *tumeur inflammatoire*, douloureuse & rénitente, de laquelle le *sang* coule naturellement, & laisse une *plaie* qui se ferme bientôt, mais qui s'ouvre tous les mois.

Symptômes qui précédent les régles dans ces cas.

Lorsque les régles dévoyees sont bien établies, il ne faut pas chercher à les rappeller aux parties naturelles.

On peut, à la vérité, tenter de détourner les *régles*, & de les rappeller à leur siége naturel, soit par les *saignées* du pied, & par les *ventouses* aux *aines* & aux *extrémités* inférieures, soit par des *demi-bains* chauds, par la vapeur de l'eau chaude ou des *décoctions émollientes*, &c. Mais si l'on a réussi quelquefois, ce n'a été que dans les commencements & chez les filles jeunes encore; car quand on voit que ces *évacuations*, par des parties

par lesquelles

par lesquelles elles ne doivent pas se faire, sont bien établies, & que la personne qui les éprouve se porte bien d'ailleurs, il faut rester tranquille, & laisser la Nature remplir ses vues à sa maniere : elle est toujours plus sage que nous.)

ARTICLE VII.

De la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

(ON DONNE le nom de *perte* à tout écoulement sanguin par la *matrice* & le *vagin*, qui ne retient absolument rien de la période des *régles*, & qui peut arriver dans tous les temps de la vie. Si la perte est considérable, on l'appelle *hémorrhagie de la matrice*; si elle est médiocre, mais continue & opiniâtre, on la nomme *suintement de la matrice.*)

Ce qu'on doit entendre par le mot perte.

Causes de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

(LES CAUSES immédiates des *pertes* sont des *ulceres*, des *plaies*, des déchirures, ou des écorchures, qui arrivent quelquefois au-dedans de la *matrice*, dans les *fausses couches* & les *accouchements laborieux*; ou des gerçures causées par des *fleurs blanches* trop âcres, des injections trop *corrosives*, des coups d'ongle d'un Accoucheur ou d'une Sage-femme mal-adroits. Il faut compter au nombre de ces causes, une trop grande dilatation des *veines* de la *matrice*, ou une dilatation trop long-temps continuée de ces mêmes *veines*, occasionnée par le *suintement* de la *matrice*.

Toutes ces causes sont favorisées par l'excès de la chaleur de l'*air*, les violents *accès* de *fievre*, les veilles fréquentes, les trop vives *passions* de l'ame,

l'usage immodéré des *demi-bains*, l'action subite du froid, les terreurs imprévues, le trop grand usage des plaisirs de l'amour, les *exercices* fatigants, les chûtes, les secousses, les cris violents, la déclamation à haute voix, les éternuments fréquents, les épreintes trop long-temps soutenues dans la *diarrhée*, le *ténesme*, les *fausses couches*, les *polypes* de la *matrice*, l'abus des *emménagogues*, enfin les *saignées* du pied trop répétées.)

Symptômes de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

(DANS toutes les *pertes de sang*, les malades sont pâles, abattues; le *pouls* est lent & foible; les *extrémités* sont froides. L'appétit se perd, les *digestions* se font mal. Souvent il se forme des *obstructions* dans les *visceres* du *bas-ventre*. Lorsque les malades sont debout, les jambes & les pieds deviennent *œdémateux*. Le *sang* coule de la *matrice* à mesure qu'il y arrive, ou bien il s'y coagule & y forme des caillots. Quand il y a lésion de continuité, les *pertes de sang* sont suivies de *pertes* en blanc; ce qui n'arrive pas quand il n'y a pas de lésion.

Maladies qui peuvent être les suites de la perte de sang.

En général, toute *perte de sang* par la *matrice* est une Maladie fâcheuse. Souvent elle est suivie de *cachexie*, d'*hydropisie*, de *consomption*, &c. Celles qui sont invétérées ou qui arrivent aux femmes âgées, sont les plus funestes. Celles qui dépendent de quelque vice dans l'intérieur de la *matrice*, sont les plus difficiles à guérir.)

Traitement de la Perte de sang, ou *de l'Hémorrhagie & du suintement de la matrice.*

Nécessité du repos du lit dans la perte

(QUAND une femme est attaquée d'une *perte* abondante & actuelle, c'est-à-dire, d'une *hémorrhagie*

de matrice, on commence par la mettre au lit, le repos étant d'une nécessité absolue. Il faut qu'elle y soit couchée la tête très-basse, & son lit doit être composé d'un simple sommier de crin, ou d'une paillasse, les matelas & les lits de plumes, dont l'effet est d'échauffer, étant absolument contraires. La malade aura la plus grande attention à ne point faire de mouvement; il faut même qu'elle s'abstienne de parler, si cela est possible.

de sang. Position qu'il faut donner à la malade.

Comment doit être composé son lit. Elle doit s'abstenir de tout mouvement, même de parler.

Alors on saigne la malade au bras, & on répete ces *saignées* relativement à l'âge, à la *constitution* de la malade, & à la violence des accidents. Quand la *perte* est considérable & menace d'un danger imminent, il faut même répéter ces *saignées*, de quatre en quatre heures, dans la premiere journée, en supposant que la malade n'est pas déjà épuisée.

Saignées.

Cependant on fait prendre à la malade, d'heure en heure, trois ou quatre cuillerées de *suc* des *plantes astringentes*, ou le *bol* ou la poudre, prescrit dans l'Article précédent, & on lui donnera toutes les demi-heures, un petit verre de *décoction de mille-feuille*, dans lequel on mettra huit ou dix gouttes d'*élixir de vitriol*, & un peu de *sirop de grande consoude*.

Remedes astringents.

Mille-feuilles; élixir de vitriol; sirop de grande consoude.

La malade n'a pas besoin d'*aliments* dans les deux ou trois premiers jours, à moins qu'elle n'ait des foiblesses; alors on lui donne un ou deux bouillons. Tout ce qu'elle boit doit être froid, même le bouillon. Il est inutile de dire que le *vin* doit être absolument interdit, ainsi que toutes les *drogues* qui sont d'une qualité échauffante.

Circonstances qui indiquent les bouillons. Il faut les donner froids, ainsi que les boissons.

S'il arrive que la malade tombe en *syncope*, comme il est assez ordinaire, on lui fera respirer du *vinaigre*, on lui en frottera les *tempes*, &c., comme nous l'avons prescrit Tom. III, Chap. XLV, §. IX.

Vinaigre.

Quelquefois ces secours ne suffisent pas: alors il

Bain de pieds d'eau froide.

faut en venir aux *remedes* externes. On ordonnera à la malade de mettre les pieds dans l'eau froide; on lui appliquera des linges trempés dans l'eau froide sur le *bas-ventre* & sur le *pubis*; on injectera dans la *matrice* le *suc* de *plantain*, d'*ortie*, de *grande consoude*, ou du *vinaigre*, &c.

Fomentations d'eau froide Injection astringente.

La *perte* est assez souvent suivie du *suintement de la matrice*, qui a lieu sur-tout lorsqu'il y a un *polype*, un *ulcere*, un *squirrhe* ou un *cancer* dans ce *viscere*. Dans ce cas, il faut combiner les *remedes* indiqués contre ces Maladies, avec ceux qu'on vient de conseiller; mais modifiés, relativement à la gravité de ce *suintement*, qui, comme on le pense bien, demande des *astringents* moins actifs que la *perte* elle-même.

Remedes du suintement de la matrice.

Le *suintement* qui suit la *perte*, est souvent dû à l'*atonie* & au relâchement de ce *viscere*. Dans ce cas, il faut avoir recours aux doux *fortifiants*, qu'on emploie intérieurement & extérieurement. Parmi ces derniers, on prescrit sur-tout la vapeur du *vinaigre*, jetté peu-à-peu sur une pelle chaude, & qu'on dirige vers la *matrice*, au moyen d'un entonnoir: on applique sur le *pubis* des compresses trempées dans le *vinaigre* froid, & l'on prescrit à la malade des gelées de viande, du potage, des crêmes de riz au bouillon, des œufs à la coque, &c.; mais il ne faut conseiller la viande & le *vin*, que lorsque le *suintement* est cessé.

Vapeur de vinaigre.

Compresses de vinaigre froid.

Régime.

Lorsque le *suintement de la matrice* survient sans qu'il ait été précédé de *perte*, & qu'il est la Maladie principale, il faut suivre le même *regime*, & prescrire les mêmes *remedes* que ceux ordonnés contre la *perte*, bien entendu que les *saignées* doivent être modérées sur le dégré de ce *suintement*.

Ces Maladies sont très-délicates

En général, tous les écoulements de *sang* par la *matrice*, & toutes les *hémorrhagies*, sont des Ma-

ladies très-délicates, par la nature des *remedes astringents* qu'elles exigent : elles demandent des lumieres & une prudence, dont il s'en faut de beaucoup que tout le monde soit capable. Il faut donc, dans ces cas, recourir à des Médecins, & à des Médecins instruits.) à traiter. Il faut appeller le Médecin.

Moyens de prévenir les Pertes, ou *l'Hémorrhagie & le Suintement de la matrice.*

(QUAND on est parvenu à tarir la *perte*, l'*hémorrhagie* & le *suintement de la matrice*, il faut travailler à empêcher qu'ils ne se renouvellent. On défendra donc à la malade tout *exercice* violent; on lui prescrira de garder le lit le plus qu'elle pourra, pendant un certain temps; de modérer ses *passions*, de s'abstenir des devoirs conjugaux, & d'être réservée sur l'usage du vin & des viandes. Régime.

On prescrira les *eaux minérales ferrugineuses*, telles que celles de *Forges*, de *Provins*, de *Passy*, &c. : l'usage du *lait* peut très-bien convenir. On donnera tour-à-tour celui de *chevre*, d'*ânesse* & de *vache*, qu'on coupe avec une *infusion de vulnéraires*, quand on veut adoucir le *sang*, fortifier les *vaisseaux* & raffermir les *cicatrices*.) Eaux ferrugineuses. Lait.

ARTICLE VIII.

Du Polype utérin ou *de la Matrice*, & *du Polype du vagin.*

(ON DONNE le nom de *polype utérin*, ou de la *matrice*, à une excroissance charnue ou fongueuse, qui prend naissance dans la substance même de la *matrice*; & on nomme *polype du vagin*, celui qui se forme aux dépens de la substance même du *vagin*.) Caracteres de ces Maladies.

Symptômes du Polype de la matrice & du vagin.

Siége du polype de la matrice.

(Le *polype* de la *matrice* a ſon attache, ou au fond de ce *viſcere*, ou au col, ou ſur le bord de ſon orifice. Dans les deux premiers cas, il occaſionne toujours la *perte de ſang* : c'eſt pourquoi il eſt de la plus grande importance de toucher les femmes dans toutes les *pertes de ſang* opiniâtres, puiſqu'un *polype utérin* peut quelquefois en être la cauſe, & que dans ce cas un Chirurgien habile & expérimenté, pourroit en délivrer promptement les malades. Dans le dernier cas, il n'y a pas de *perte*, parce que l'orifice de la *matrice* n'eſt pas bâillant, comme dans les deux premiers.

Il eſt impoſſible de s'appercevoir des premiers progrès du *polype utérin*, dont la baſe eſt au fond de la *matrice* ou au col de ce *viſcere* : il faut que, s'étant accru peu-à-peu, il ait gagné l'orifice, & que l'ayant dilaté, il ſoit parvenu dans le *vagin*, où, trouvant de la place pour s'étendre, il prend ordinairement la forme d'une poire. Le *polype*, dont la baſe eſt à l'orifice de la *matrice*, eſt moins de temps à ſe faire reconnoître. Au moyen du toucher, on le découvre promptement ; il en eſt de même du *polype* du *vagin*.

Le virus vénérien eſt la cauſe la plus fréquente de ces polypes.

Ces deux derniers, celui du *vagin* ſur-tout, n'ont gueres d'autres cauſes que le *virus vénérien*. Il eſt donc de la plus grande importance de queſtionner la malade, & de lui faire avouer ſi elle n'a pas eu la *Maladie vénérienne*, ou quelques-uns des *ſymptômes* expoſés dans le Chapitre précédent.

On les confond ſou-

Les *polypes* de la *matrice* & du *vagin*, qui ont pris un accroiſſement conſidérable, peuvent facilement en impoſer pour des *deſcentes* de *matrice* avec renverſement. On eſt ſouvent tombé dans cette

erreur. C'est d'après cette méprise, que des Auteurs ont dit avoir vu des femmes guérir facilement de *descentes* de *matrice*, & quelques-unes avoir conçu après l'amputation totale de ce *viscere*. Mais ces prétendues *descentes* de *matrice* n'étoient, dit M. Levret, pour la plupart, que des *polypes utérins*, toujours accompagnés d'*hémorrhagies* plus ou moins considérables, tantôt continuelles, tantôt périodiques.

vent avec les descentes de matrice.

Les signes auxquels on reconnoît la *descente* de *matrice avec renversement*, sont une sensibilité extrême dans la *tumeur* qui sort de la *vulve*, & une aisance singuliere à être rentrée, quoiqu'elle retombe aussi-tôt après, lorsqu'on n'use pas des moyens capables de la retenir en place; tandis que le *polype* est absolument insensible, & qu'il est impossible de le faire rentrer.)

Symptômes qui distinguent la descente de matrice avec renversement, d'avec le polype.

Traitement du Polype de la matrice & du vagin.

(Le grand *remede* contre ces *polypes*, est la ligature, au moyen de laquelle on en fait l'extirpation. Nous voudrions pouvoir donner le détail & la description des procédés que M. Levret, célebre Accoucheur, a mis en usage pour la pratiquer; mais, comme nous ne pourrions nous faire comprendre qu'à l'aide des planches, nous renvoyons les Chirurgiens à celles que ce Praticien a fait graver dans les Ouvrages qu'il a publiés sur cette matiere.

Ligature, extirpation.

Nous nous contenterons de dire, relativement au *polype* du *vagin*, que lorsqu'il est évidemment occasionné par la *vérole*, il faut commencer par administrer le *mercure*, selon la méthode qui conviendra au sujet, & qu'on trouvera exposée au §. VII du Chapitre précédent. Souvent ce traite-

ment a diſpenſé de tout autre, même de la ligature, qu'on doit faire cependant lorſque les *tumeurs polypeuſes* ſubſiſtent indépendamment de l'adminiſtration du *mercure.*)

Article IX.

Des Fleurs blanches.

Les *régles* peuvent également pécher par la qualité, comme elles pechent par la quantité. La Maladie appellée ordinairement *fluor albus* ou *fleurs blanches*, eſt fort commune, & a des ſuites quelquefois très-fâcheuſes chez les femmes délicates.

Qui ſont celles qui y ſont ſujettes.

(Les *fleurs blanches*, Maladie qu'on ne voit gueres que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaquent les filles, les femmes mariées & les veuves. Cet écoulement ne commence, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans. Cependant on a vu des filles de huit ans, & même de quatre, en éprouver les premieres atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *fleurs blanches* ſont les *régles*, qui pechent par leurs qualités; car les très-jeunes filles chez qui on les obſerve, bien loin d'être réglées, le ſont ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs la *groſſeſſe* n'en exempte pas, comme elle exempte des *régles*. Cependant cet écoulement eſt, en général, ſuſpendu pendant que les *régles* fluent : il eſt tantôt continu, & tantôt *périodique*. Il précede, ou ſuit les *menſtrues* : dans pluſieurs, ſes retours ſont irréguliers, & vont juſqu'à troubler les *périodes menſtruelles.*)

Symptômes des Fleurs blanches.

L'écoulement, appellé *fleurs blanches*, n'eſt cependant pas toujours blanc; il eſt quelquefois pâle,

jaune, verd, noirâtre, &c.; quelquefois il est clair & d'une *âcreté* qui les rend *corrosif*; d'autres fois, il est sale, fétide, &c. Les femmes qui en sont attaquées sont pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégoût, & sont sujettes à avoir les pieds enflés, &c.

(Outre ces *symptômes*, les femmes éprouvent encore des *lassitudes*, des *pesanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégoût, des douleurs dans l'*estomac*, que la plupart rapportent à la *poitrine*, & qui, jointes aux douleurs de dos, les portent à se croire *pulmoniques*. J'ai même vu des Chirurgiens & quelquefois des Médecins inattentifs les confirmer dans cette opinion dangereuse. Leurs *urines* déposent un *sédiment pituiteux*, ou soutiennent des flocons qui paroissent être de la même nature, &c.)

Causes des Fleurs blanches.

Cette Maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une foiblesse des *organes*, quelquefois de la *suppression* des *régles*, de l'inaction, & de l'usage excessif du *thé*, du *café*, ou d'autres boissons aqueuses. **Abus des boissons aqueuses.**

(Il faut ajouter la vie sédentaire, cause principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *fleurs blanches* dans les Villes; l'habitude de s'asseoir très-bas, habitude familiere aux femmes, & qui, en faisant stagner les humeurs dans les *vaisseaux* de la *matrice* & du *vagin*, contribue à entretenir les *fleurs blanches* qui, d'après les observations du célebre Tronchin, ont cessé par la seule attention d'avoir un siége plus haut. **Vie sédentaire.** **Habitude de s'asseoir très-bas.**

Une cause importante à connoître, & qui joue **Foiblesse d'estomac.**

le plus ſouvent un grand rôle dans les *fleurs blanches*, eſt la foibleſſe de l'*eſtomac*, qui, donnant lieu aux mauvaiſes *digeſtions*, & à des *ſucs* mal préparés, occaſionne le relâchement de tous les *organes*, & plus ou moins celui de la *matrice*.

Accouchements laborieux, &c.

Les *accouchements laborieux*, les *fauſſes couches*, les *chagrins*, les peines d'eſprit, &c., donnent ſouvent lieu aux *fleurs blanches*., ou les entretiennent.

Le ſcorbut, la vérole.

Elles peuvent auſſi reconnoître un *vice ſcorbutique*; elles peuvent encore être le produit de la *vérole*, ſans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe & un autre ſiége. C'eſt ce qu'ignorent certaines femmes, qui eſſaient tous les jours de faire paſſer une *gonorrhée* pour des *fleurs blanches*. Il eſt très-certain que l'hiſtoire tronquée qu'elles font de leur état, & que l'ambiguité dont elles le couvrent, ne préſente communément que des doutes & des incertitudes; & ſi on ajoute à ces difficultés, que ces deux Maladies ſe compliquent ſouvent l'une l'autre, on ſentira combien il eſt difficile, dans ce cas, de ſavoir la vérité. Heureuſement cependant qu'elles ont chacune leurs *ſymptômes* particuliers.

Symptômes qui diſtinguent les fleurs blanches de la gonorrhée.

Dans les *fleurs blanches*, la matiere de l'écoulement ne devient âcre, rongeante & fétide que lorſque la Maladie eſt ancienne; au lieu que, dans la *gonorrhée*, on la voit en très-peu de temps, jaune, verte, *purulente* & *corroſive*, mais très-rarement fétide. Les *fleurs blanches* ſouffrent communément une interruption pendant le *flux des menſtrues*; au lieu que la *gonorrhée* ne ceſſe point pendant le cours des *régles*; la matiere eſt ſeulement moins abondante. D'ailleurs la *gonorrhée* eſt accompagnée d'ardeur d'*urine*, de *ſtrangurie* & de *démangeaiſon*; ſon ſiége eſt principalement aux environs de l'*uretre*:

les *fleurs blanches* viennent du *vagin* & de la *matrice.* La *gonorrhée* qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, se termine, lorsqu'elle n'est pas négligée, dans l'espace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-sensiblement, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus, pages 8 & 9 de ce Volume; les *fleurs blanches* au contraire sont toujours plus rebelles : elles durent des années.

Les *fleurs blanches* qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant ou après les *menstrues*, & qui ne sont accompagnées d'aucune sensation douloureuse, ne sont pas à craindre; mais lorsque ce flux est plus abondant, sans intermission, invétéré, & qu'il cause des irritations, on doit en redouter les suites. Dans ce dernier cas, cette Maladie passe pour une des plus rébelles, sur-tout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, qu'elle rend le plus souvent stériles. Elle est encore plus difficile à guérir après la cessation des *régles;* elle passe enfin pour incurable lorsqu'elle est héréditaire. Les *fleurs blanches* jettent souvent dans le *marasme*, ou produisent des *ulceres* dans la *matrice*, qui peuvent donner lieu à des *hémorrhagies* très-alarmantes & même mortelles. **Circonstances qui rendent les fleurs blanches difficiles à guérir.** **Maladies qui peuvent en être les suites.**

Enfin, lorsque cet écoulement a duré très-longtemps, & qu'il est devenu comme habituel, il semble alors nécessaire à plusieurs femmes *cachectiques*, dont le sang & les humeurs se purgent par cette voie des matieres viciées, dont la *matrice* devient l'égoût, faisant alors fonction de *cautere*, & en ayant toutes les propriétés : cet écoulement, souvent très-abondant, peut garantir ces *visceres*, & c'est avec raison qu'on en redoute la cessation. **Cas où les fleurs blanches ne doivent pas être guéries.**

Ce fait doit donc rendre très-circonspect sur le

traitement de cette Maladie. Les femmes, qui ſont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de ſe faire guérir des *fleurs blanches*, qu'elles n'aient conſulté un Médecin inſtruit. Quant aux autres, elles ſuivront exactement les préceptes qu'on va expoſer, & ſi elles ont de la conſtance, dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries.)

Traitement des Fleurs blanches.

Exercice. Pour combattre cet écoulement, il faut que la malade faſſe autant d'*exercice* que ſes forces peuvent le lui mettre, ſans ſe fatiguer, & qu'elle ne reſte pas trop au lit; qu'elle prenne des *ali-*

Aliments. *ments* ſolides, nourriſſants, mais de facile *digeſtion*;

Vin de Bordeaux. Eau de Forges, ou de chaux. qu'elle boive du bon *vin*, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, &c. coupé avec les *eaux de Pyrmont* ou de *Briſtol*, ou avec de l'*eau de chaux*; enfin qu'elle s'abſtienne de *thé* & de *café*.

Conſommés. Bouillons forts. Lait. J'ai ſouvent vu, dans cette Maladie, d'excellents effets de bons conſommés, ou de bouillons très-forts, de même que j'ai vu quelquefois le *lait* pris pour toute nourriture, ſuffire ſeul pour la guérir.

Quinquina. Lorſqu'il faut en venir aux *remedes*, je n'en connois pas de meilleur que le *quinquina*, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en ſubſtance, c'eſt-

Bain froid. à-dire, en poudre. Dans le temps chaud, le *bain froid* eſt d'un grand ſecours. (Mais il eſt preſque toujours néceſſaire de faire précéder quelques *évacuations*, même de preſcrire douze ou quinze grains

Ipécacuanha. d'*ipécacuanha*, ſur-tout quand il eſt évident que la cauſe eſt la foibleſſe de l'*eſtomac* & les mauvaiſes

Rhubarbe. *digeſtions*. La *rhubarbe* eſt le *purgatif* qu'il faut préférer. On la donne à la doſe d'un gros en poudre,

ou en *bol*, composé avec le *firop de noirprun*. La *faignée* n'eft néceffaire dans cette Maladie, que lorfque la *fuppreffion* des *régles* l'a occafionnée, & ce cas eft rare; & encore la *faignée* ne peut-elle être prefcrite qu'à des femmes jeunes & vigoureufes. Dans toute autre circonftance, elle eft abfolument contraire. Lorfque les *fleurs blanches* tiennent au *virus fcorbutique* ou *vérolique*, elles ne peuvent être guéries que par les *remedes* qu'exigent ces dernieres Maladies, dont nous avons traité Tome III, Chapitre XXXV, §. I, & Chapitre XLIX, §§. VII & VIII de ce Volume.

La faignée eft prefque toujours contraire.

J'ai guéri, le printemps de 1776, une jeune Demoifelle de vingt & un ans, en lui prefcrivant l'*exercice*; l'eau de *boule* pour boiffon, avec laquelle elle coupoit fon *vin* à fes repas; les *lotions* froides, & la poudre de *fel effentiel de quinquina* & de *rhubarbe*, prefcrite Tome II, page 354, dont elle prenoit tous les jours une prife dans fa premiere cuillerée de foupe. Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Paffy*, & cette même *poudre*. Les *eaux de Vals*, de *Forges*, font également avantageufes dans ce cas.)

ARTICLE X.

De la ceffation des Régles.

LE TEMPS de la vie où les *régles* ceffent, eft *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; & c'eft une obfervation conftante, que la ceffation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle foit, fuffit pour altérer toute la *conftitution*, & fouvent même pour mettre la vie en danger. Auffi voit-on nombre de femmes tomber dans des Maladies de langueur,

ou mourir vers ce temps (2); mais aussi celles qui passent cette *période*, sans avoir contracté de *Maladies chroniques*, acquierent souvent une santé meilleure, plus forte que celle qu'elles avoient auparavant, & vivent jusques dans un âge très-avancé, jouissant d'une force & d'une vigueur singulieres.

Traitement qu'exige la cessation des Régles, lorsqu'elle arrive subitement.

Régime.

LORSQUE les *régles* cessent subitement chez une femme d'une *constitution* replette, il faut qu'elle diminue quelque chose de sa nourriture ordinaire, & qu'elle renonce sur-tout aux *aliments* nourrissants, comme la viande, les œufs, &c. Il faut qu'elle

Exercice.

prenne un *exercice* suffisant, qu'elle se tienne le ventre libre, en prenant, une ou deux fois la se-

Rhubarbe & hiera-picra.

maine, un peu de *rhubarbe*, ou une infusion d'*hiera-picra* dans du *vin* ou dans de l'*eau-de-vie*.

Cas où il est nécessaire de prescrire un cautere.

Il arrive souvent que les femmes grasses ont, vers ce temps, des especes d'*ulceres* aux chevilles des pieds, ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulceres* comme *critiques*, &

La cessation des regles n'est pas aussi dangereuse aux femmes qu'on le croit.

(2) Cette conséquence effrayante n'est heureusement pas juste, au moins en France. D'après les Tables mortuaires de différentes Villes, entr'autres Avranches en Basse-Normandie, il est prouvé que l'âge de quarante à cinquante ans, que l'on dit si redoutable aux femmes, n'est pas plus critique pour elles que pour les hommes; puisque depuis l'âge de vingt jusqu'à cinquante ans, il n'est mort, dans l'espace de quarante années, que sept cents dix-huit femmes, contre sept cents soixante hommes: donc le terme de la révolution *menstruelle*, n'influe pas autant qu'on se l'imagine sur la mortalité des femmes. *Collection d'Observations sur les Maladies & Constitutions Epidémiques*, par M. LÉPECQ DE LA CLÔTURE.

les entretenir, ou y suppléer par un écoulement artificiel, comme un *séton*, un *cautere*, &c. Les femmes qui veulent qu'on desseche ces *ulceres* artificiels, le paient cher dans la suite; car, aussi-tôt qu'ils sont arrêtés, elles sont souvent attaquées de Maladies *aiguës* ou *chroniques*, dont elles périssent.

Quelles sont les causes les plus ordinaires des Maladies, suites de la cessation des régles.

(La plupart des Maladies, suite si commune de la *cessation des régles*, dépendent beaucoup moins des causes naturelles, comme on l'a vu note précédente, que du traitement auquel les femmes se soumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-cinq à cinquante-cinq ans ne se faisoit pas beaucoup *saigner*, beaucoup *purger*; si elle attendoit patiemment que la Nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remedes*, elle croiroit s'exposer à un déluge de maux, & ses amies ne manqueroient pas d'ajouter à ses inquiétudes les reproches les plus amers.

A quoi s'exposent les femmes qui se conduisent dans ce cas d'après la méthode ordinaire.

Je pensai me brouiller, pour la vie, avec une femme qui, à cet âge, s'étoit fait un plan de se faire *saigner & purger* tous les mois. Après avoir suivi cette pratique pendant quelque temps, sans en être autrement incommodée, il arriva que le lendemain d'une *purgation*, les *régles* s'annoncerent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption*, qui ne dura que quelques minutes, fut suivie d'une *fievre* violente, de maux de tête excessifs, de douleurs dans le dos & dans l'*estomac*, de *maux de cœur*, de *vomissement*, & d'un écoulement abondant en blanc. Après avoir calmé tous les accidents, je voulus lui faire sentir l'inconséquence & le danger d'une pareille conduite; mais elle étoit tellement persuadée de son efficacité, qu'il ne fut pas possible, pour le moment, de la convaincre : je la quittai même, entiérement per-

ſuadé que je ne la reverrois jamais. Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent ſuſpendre ſes *remedes ;* & après avoir paſſé ſix mois en bonne ſanté, ſans *ſaignée*, ni *purgation*, elle me rappella pour une de ſes amies.

Je conduis actuellement une autre femme qui, étant arrivée à la même époque, étoit dans la même intention : cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien faire ſans conſulter, & depuis neuf mois que les *régles* ſont ceſſées, elle n'a éprouvé, à deux repriſes différentes, que deux *cours de ventre* légers, pour leſquels elle a pris deux *purgatifs ſtomachiques.*

Il ne faut jamais faire de remedes que d'après les indications de la Nature, même lors de la ceſſation des régles.

Si c'eſt une loi puiſée dans la nature, de ne jamais preſcrire de *remedes* que d'après les *indications* qui en conſtatent la néceſſité, pourquoi les femmes, lors de la *ceſſation des régles*, prétendroient-elles la tranſgreſſer impunément ? Il eſt certain qu'il y a des femmes qui alors ont beſoin de *ſaignée ;* qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger ;* qu'il y en a enfin qu'il faut *ſaigner & purger* tour-à-tour : mais que toutes indiſtinctement ſe perſuadent être dans cette néceſſité, voilà ce qui répugne à la marche variée de la Nature, &, par conſéquent, à la raiſon.

La ceſſation des régles n'eſt pas une Maladie par elle-même. Seules circonſtances où elle exige des remedes.

La *ceſſation des régles* n'eſt pas une Maladie par elle-même ; c'eſt un effet auſſi naturel que la chûte des cheveux, des dents, &c., cauſée par l'âge. Cette vérité ſe manifeſte chez les femmes du peuple & les payſannes, parmi leſquelles on n'en voit guere de malades, que celles qui ont mené une vie très-irréguliere & qui ont le *ſang* vicié, parce que la *ceſſation des régles* devient pour elles la ceſſation d'un écoulement, par le moyen duquel les humeurs ſe purgent des principes quelconques qui les corrompent. C'eſt à ces femmes qu'il faut des *remedes ;* & après le *régime* qu'on vient de preſcrire, *régime* dont

dont toutes les femmes, sans exception, doivent faire usage, le *cautere* est le premier & souvent le seul *remede* qu'il faille employer; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.) Cautère.

§. III.

De la Grossesse.

Quoique la *grossesse* ne soit point une Maladie, elle est cependant souvent accompagnée de différentes incommodités, même douloureuses, qui méritent attention, & qui, quelquefois, exigent des *remedes*. Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. La plupart *engendrent dans la douleur*, & sont incommodées presque tout le temps de leur *grossesse*. La grossesse n'est pas une Maladie; mais elle est sujette à des incommodités, qui quelquefois demandent des remedes.

Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de Maladies dangereuses pendant ce temps, si on en excepte l'*avortement*. Aussi donnerons-nous une attention particuliere à cet accident, décrit §. suivant; puisque, pour l'ordinaire, il est fatal à l'enfant, & quelquefois même à la mere. Les femmes grosses ne sont exposées qu'à un petit nombre de Maladies graves.

Article premier.

Symptômes de la Grossesse.

(Avant que de faire connoître les Maladies auxquelles sont exposées les femmes *grosses*, nous allons donner les signes les moins équivoques auxquels se reconnoît la *grossesse*. Nous avons déjà fait voir, Tome III, Chap. XXXII, note 2, qu'il y avoit des filles qui étoient intéressées à vouloir faire passer des *grossesses* pour l'*ascite*: d'autres, pour la *suppression* de leurs *régles*, &c., dans la vue d'ob- Les signes de la grossesse sont équivoques jusqu'au quatrieme mois.

tenir des *remedes* qui les fissent *avorter*, ainsi que nous l'avons fait observer ci-dessus, pag. 121 de ce Volume. Il y a même des femmes mariées, qui, n'ayant rien à dissimuler, sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude sur leur état, & s'exposent souvent par pure ignorance. Il seroit donc important que l'on fût instruit à cet égard; & c'est certainement un malheur, que les signes de la *grossesse* soient aussi incertains depuis l'instant de la conception jusqu'au quatrieme mois.

Les régles sont, en général, supprimées pendant la grossesse, mais pas toujours.

Il est, sans doute, ordinaire que chez les femmes qui ont conçu, les *régles* soient supprimées; cependant on en rencontre plusieurs qui les ont encore pendant les premiers mois, quoiqu'en plus petite quantité: il y en a même qui ne cessent point de les avoir pendant toute leur *grossesse*.

Le dégoût, l'appétit dépravé, les envies, les *nausées*, ou le *vomissement*, sont encore des *symptômes* familiers à la plupart des femmes *grosses*, dans les premiers mois. Cependant on en voit beaucoup à qui ils sont parfaitement étrangers, & qui passent toute leur *grossesse* sans être incommodées en aucune maniere. Il est donc sage de ne point prononcer avant le quatrieme mois, temps où les signes de la *grossesse* deviennent plus certains. Il faut jusques-là, sur-tout avec les personnes suspectes, se contenter, dans le cas où elles demanderoient des *remedes*, de ne leur en prescrire que de doux, & qui soient incapables de faire tort à leur état.

Signes qui sont evidents au quatrieme mois.

Mais, au quatrieme mois, la *grossesse* n'est plus si difficile à distinguer: le ventre commence à être très-apparent; la *tumeur* qu'il présente, differe des autres, tant par la saillie qu'il fait vers l'*ombilic* & la *ligne blanche*, que par les diverses formes qu'il prend par le mouvement de l'enfant; mouvement

sensible à-peu-près vers ce temps : les *mamelles* se gonflent & deviennent douloureuses ; le *mamelon* change de couleur, & devient quelquefois livide ; le *lait* donne des signes de sa présence, &c.)

Article II.

Traitement des incommodités auxquelles sont exposées les femmes, pendant la grossesse.

Les femmes enceintes sont souvent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'*estomac*, ou de ce que nous avons appellé *cardialgie*, & *soda* ou *fer chaud* ; dont nous avons traité Tome III, Chapitre XLIV, où nous avons exposé la maniere de calmer ce *symptôme*. Telles que la cardialgie, le soda, ou fer chaud ;

Elles sont encore, pendant la *grossesse*, sur-tout dans les commencements, incommodées de *maux de cœur* & de *vomissement*. Nous avons également fait voir, Tome II, Chap. XXII, §. IV, Art. IV, comment il falloit combattre ces incommodités. Le mal de cœur & le vomissement.

Les *maux de tête*, les *maux de dents*, fatiguent beaucoup les femmes *enceintes*. Dans le premier cas, on les soulage pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre ; en leur faisant manger des *pruneaux*, des *figues*, des *pommes cuites* devant le feu, &c. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la *saignée*. Quant aux *maux de dents*, nous renvoyons à ce que nous en avons dit Tome III, Chapitre XXVII. Les maux de tête & de dents ;

(Nous ajouterons seulement que le célebre Helvétius conseilloit, dans ce cas, aux femmes grosses de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent : c'est par ce moyen simple & facile qu'il a conservé les *dents* à la Reine, dont il étoit alors premier Médecin, & à nombre de Dames de la Cour.

M. le Roy, de l'Académie des Sciences, qui m'a communiqué ce fait, le tient de Madame Helvétius, veuve de l'illustre Auteur du Livre de l'*Esprit.*)

La toux, la suppression, ou l'incontinence d'urine, &c.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidents qui accompagnent la *grossesse*, comme de la *toux*, de la *difficulté* de *respirer*, de la *suppression* ou de l'*incontinence d'urine*, &c.; mais comme nous en avons parlé Tome II, Chapitre XX, §. II, Art. IV, & Chapitre XXIII, §. II, nous sommes dispensés d'en parler ici.

(Quant aux femmes enceintes qui ont la *vérole*, il faut les traiter pendant la *grossesse*, si l'on veut prévenir l'*avortement* & la mort de l'enfant, pourvu que ce soit dans les six premiers mois. Si elles sont plus avancées, on attendra l'*accouchement*, & alors on traitera la mere & l'enfant en même temps, comme nous l'avons prescrit Chapitre précédent, §. VII, Art. II, & §. VIII; & comme nous le prescrirons dans le Chapitre suivant, §. XVI, qui traite de la *Maladie vénérienne chez les enfans.*)

Article III.

Maniere dont doivent se conduire les femmes grosses, lors même qu'elles n'éprouvent aucune incommodité.

(Les femmes *grosses*, qui n'ont aucune des incommodités, même des Maladies dont on vient de parler, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de beaucoup de ménagements.

Temps de saigner dans la grossesse.

Il y en a qui ont besoin de *saignées*, & le temps de leur tirer du *sang* est le troisieme, le septieme & le neuvieme mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le plus

grand nombre des *saignées* qu'on fait aux femmes, dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grosse* n'éprouve, ni douleurs dans les *lombes* & dans les *reins*, ni *oppression* dans la *poitrine*, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, &c., elle n'a pas besoin d'être *saignée*; & le *sang* qu'on lui tire ainsi sans *indication*, ne contribue qu'à l'affoiblir, qu'à la disposer à l'*avortement*, sur-tout si elle est *nerveuse*. J'ai vu nombre de ces femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

La saignée n'est pas nécessaire à toutes les femmes grosses. Circonstances où il faut s'en passer.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. HIPPOCRATE défendoit qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme : on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte.

Temps de purger dans la grossesse.

Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un *cours de ventre*, &c., se manifestoient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudroit, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptômes*, & attendre au cinquieme ou sixieme mois pour donner une *purgation* douce, dans le cas où elle seroit encore nécessaire.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des symptômes qui exigent de purger dans les premiers mois.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *aliments* de facile *digestion*, & elles doivent plutôt multiplier leurs repas, que de manger trop à-la-fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidents les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'*exercice* pendant toute leur *grossesse*, à compter sur-tout du quatrieme mois. Il est de la plus grande importance qu'elles soient gaies & qu'elles aient l'esprit tranquille. Il faut qu'elles

Régime que doivent observer les femmes grosses. Aliments doux & répétés souvent: Exercice, dissipation & tranquillité de l'esprit.

Il faut qu'elles fuient le chagrin & toutes les passions vives.

fuient avec le plus grand soin les occasions de s'attrister ; car elles n'ont rien de plus à redouter que le *chagrin*. En général, les *passions* vives leur sont funestes dans tous les temps.)

§. IV.

De l'Avortement, ou *de la Fausse-Couche.*

Toute femme grosse est plus ou moins en danger d'avorter.

TOUTE FEMME enceinte est plus ou moins en danger d'*avorter*. Elles doivent donc prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir cet accident, parce que non-seulement il affoiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même malheur dans la suite.

Temps de la grossesse où arrive l'avortement.

L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse* ; mais il est plus ordinaire dans le deuxieme ou troisieme mois : quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrieme, ou dans le cinquieme.

Quand il est appellé fausse conception ou faux germe.

Lorsque l'*avortement* arrive dans les deux premiers mois, on l'appelle communément *fausse conception*, ou, comme les femmes disent, *faux germe*; s'il arrive après le septieme, l'enfant peut vivre, en y apportant les soins convenables.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Avortement, ou *de la Fausse-Couche.*

LES CAUSES les plus communes de l'*avortement*, sont la mort de l'enfant, la foiblesse de la mere, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un *exercice* violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesants, ou pour atteindre à des choses trop élevées ; le *vomissement*, la *toux* & les *convulsions* ; les coups reçus dans le *ventre* & les

chûtes ; les *fievres*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de *sang*, l'inaction, une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante ; les *passions* violentes & les affections de l'ame, comme la *peur*, le *chagrin*, &c.

(Ajoutons à toutes ces causes la *constipation*, qui fait souffrir les femmes *grosses* à un point étonnant, & cependant à laquelle elles ont tant de peine à remédier. Je connois une femme qui a eu trois *fausses-couches* de suite. Elle n'alloit à la garde-robe que tous les six ou huit jours, & elle n'y alloit jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la quatrieme grossesse, à prendre des *lavements* de deux jours l'un, & son enfant vint à terme.

L'abus du *café*, du *vin*, des *liqueurs fortes* ; certaines envies non satisfaites, des Maladies *aiguës*, la mauvaise position de la *matrice*, le *virus vérolique*, *scorbutique*, &c., peuvent encore être des causes de l'*avortement*.)

ARTICLE II.

Signes qui annoncent l'Avortement.

LES SIGNES prochains de l'*avortement* sont, des douleurs dans les *reins*, ou vers la partie inférieure du ventre ; des douleurs sourdes & pesantes dans l'intérieur des cuisses ; un sentiment de froid ou un frisson ; des défaillances, des *palpitations* de cœur ; l'affaissement des mamelles & leur mollesse, & la chûte du ventre ; enfin un écoulement de *sang* ou d'hûmeurs aqueuses par les parties naturelles, qui revient par intervalle : ces *symptômes* paroissent un mois avant l'*avortement*, & durent jusqu'au temps où il arrive.

Article III.

Moyens dont on doit user pour prévenir l'Avortement.

Ce que doivent faire les femmes foibles & délicates ;

Pour prévenir l'*avortement*, je conseillerois volontiers aux femmes d'une *constitution* foible & relâchée, de ne faire usage que d'*aliments* solides ; de ne jamais se permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boissons foibles ou aqueuses ; de se lever & de se coucher de bonne heure ; de fuir les *maisons humides* ; de prendre très-souvent de l'*exercice* en plein *air*, sans se fatiguer ; & de ne jamais sortir, autant qu'il leur sera possible, par un temps de brouillard ou de pluie.

Les femmes grasses & replettes.

Quant aux femmes qui sont grasses & replettes, elles mangeront peu : elles se priveront de *liqueurs fortes* & de tout ce qui est capable d'échauffer, ou d'augmenter la quantité de *sang*. Leurs *aliments* seront de nature relâchante, composés sur-tout de *végétaux*.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie, & satisfaire ses envies.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie & qu'elle ait l'esprit tranquille. Il faut la satisfaire dans ses envies, quelque dépravées qu'elles soient, autant que la prudence peut le permettre.

Article IV.

De ce qu'il faut faire lorsque les signes de l'Avortement l'annoncent comme prochain.

Position qu'il faut donner à la femme.

Lorsque les signes de l'*avortement* se manifestent & l'annoncent comme prochain, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de maniere qu'elle ait la tête fort basse. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaie & qu'on l'encourage.

Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud, & qu'elle ne prenne rien d'*échauffant*. Ses *aliments* doivent consister en bouillons, ou *riz au lait*, en *gelées* ou en *gruau d'avoine*, &c., & elle doit toujours les prendre froids.

Ses aliments & sa boisson doivent être pris froids.

Si elle est assez forte pour le soutenir, on lui tirera au moins six onces de *sang* du bras. Elle boira de l'*eau d'orge*, *acidulée* avec du jus de *citron*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures.

Saignée, lorsqu'elle peut la supporter.

Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera une *décoction* de *corne de cerf calcinée* & *préparée*. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *potion saline*.

Ce qu'il faut faire s'il y a cours de ventre ou vomissement.

En général, les *calmants* peuvent être utiles; mais on ne doit jamais les donner sans précaution.

(Cependant ces *remedes* ne seront pas d'une grande utilité, s'il y a déjà un écoulement de *sang* ou d'humeurs par les parties naturelles, parce que l'expérience apprend tous les jours que cet écoulement, &, à plus forte raison, l'*hémorrhagie* ou la *perte*, lorsqu'elles ont lieu, ainsi que le *vomissement*, ne peuvent cesser que lorsque la *matrice* est délivrée du *fœtus*, du *placenta* & des caillots; ce qui est le pur ouvrage de la Nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la *perte* ne devienne excessive, & qu'elle ne soit accompagnée de *convulsions*; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine.

Circonstances où il faut nécessairement recourir à un Accoucheur.

On doit alors avoir recours à un Accoucheur, ou à une Sage-Femme expérimentée; mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation, permette d'opérer; car, s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la *matrice* avec ses *membranes*, après s'être détaché

naturellement du fond de ce *viſcere*, la main de l'opérateur devient impuiſſante.

Après que le *fœtus* eſt ſorti, il faut que la femme ſuive, à tous égards, le *régime* qu'on va preſcrire, Article II du Paragraphe ſuivant, qui traite *de ce qu'il faut faire aux femmes en couches.*)

ARTICLE V.

De ce que doivent faire les femmes qui ſont ſujettes à avorter.

Temps où il faut qu'elles ſoient ſaignées.

LES FEMMES robuſtes & ſanguines, qui ſont ſujettes à avorter à un certain temps de leur groſſeſſe, doivent toujours être ſaignées quelques jours avant que ce temps arrive. En prenant cette précaution, & en ſuivant le *régime* que nous venons de preſcrire, elles pourront échapper ſouvent au malheur de *l'avortement.*

Combien il eſt important que les femmes groſſes faſſent de l'exercice.

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'*avortement*, nous n'entendons pas par-là empêcher les femmes enceintes de ſe livrer à leurs *exercices* ordinaires; car, de cette privation, on verroit arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet, le défaut d'*exercice*, non-ſeulement relâche les *fibres*, mais encore produit la *pléthore*, ou une trop grande plénitude de *vaiſſeaux*, qui ſont les deux cauſes les plus ordinaires de l'*avortement.*

Cependant il y a des femmes d'une *conſtitution* ſi délicate, qu'elles ſont forcées de ne faire preſqu'aucun *exercice* pendant tout le temps de leur *groſſeſſe.*



§. V.

De l'Accouchement simple ou *naturel*, & *de l'Accouchement contre Nature*, *difficile* & *laborieux.*

ARTICLE PREMIER.

De l'Accouchement simple ou *naturel.*

LES FEMMES éprouvent un grand nombre de Maladies, qui sont produites uniquement par le peu de précautions qu'on prend dans les *accouchements;* les plus robustes sont, en général, celles qui les méprisent le plus : défaut qui est sur-tout celui des jeunes femmes.

Le peu de précautions qu'on apporte dans les accouchements, est la source d'un grand nombre de Maladies.

Elles s'imaginent que lorsque les douleurs du travail sont finies, tout le danger est passé ; mais, dans le vrai, on peut dire qu'il ne fait que commencer. La nature abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulser le *fœtus*, comme nous l'avons déjà dit Tome II, Chap. VII, §. II, note 15. Mais il est constant que la mere ne se rétablira pas sans un certain ménagement & des soins convenables.

J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là comme de l'autre : car on observe que les femmes qui ont le plus de monde autour d'elles, pendant leurs couches, sont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que leur état demande une certaine attention.

Il ne faut cependant pas que ces précautions soient portées à l'excès.

Au reste, cette observation sur le danger des soins trop multipliés, n'est pas seulement applicable au traitement des femmes en couches; elle l'est encore à beaucoup d'autres Maladies, où ces soins trompent presque toujours notre attention & nos

L'excès de précautions est nuisible dans toutes les Maladies.

vœux, & font, en général, plus de mal que si l'on n'en avoit point du tout.

Sur quel pied est l'art des accouchements entre les mains des Sages-Femmes.

Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé l'art de secourir les femmes en *travail*, en une profession distincte; cependant il faut convenir que l'*Art des Accouchements* est encore, dans la plupart des Pays, sur un fort mauvais pied entre les mains des Sages-Femmes. Peu de Femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre; ce qui fait que la plupart n'ont eu, ni l'éducation convenable, ni acquis les connoissances nécessaires à cette profession importante.

La plupart des Sages-Femmes font beaucoup de mal dans les accouchements.

Il est vrai que la Nature abandonnée à elle-même, délivre, pour l'ordinaire, une femme en *travail* de son enfant; mais il est également vrai que la plupart des femmes, dans cet état, ont besoin d'être conduites & dirigées avec attention & avec habileté, & que souvent les *Sages-Femmes* ignorantes & officieuses, leur font beaucoup de mal, par leurs préjugés superstitieux ou ridicules.

Avantages qui résulteroient si on ne permettoit d'accoucher qu'aux Sages-Femmes jugées en état de le faire.

Les malheurs qui en résultent, sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'imagine communément; tandis qu'il seroit facile de les prévenir, en grande partie, si on ne permettoit à aucune *Sage-Femme* de pratiquer l'Art des accouchements, sans avoir été reconnue pour être en état de le faire; & en donnant une attention nécessaire à une loi si importante, non seulement on sauveroit la vie à beaucoup d'individus, mais encore on ôteroit aux hommes cette partie si désagréable de la Chirurgie, qui, par beaucoup de raisons, convient cent fois mieux aux femmes (3).

Combien d'enfants

(3) Il paroît qu'en Angleterre, selon ce que dit M. Buchan, il périt beaucoup d'enfants par l'impéritie des

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail.

PENDANT qu'une femme est en *travail*, il ne faut lui rien donner d'*échauffant*. Elle peut prendre, de temps en temps, un peu de *panade*, & boire

Point d'échauffant. Pourquoi?

Sages-Femmes. Cependant il semble que cette mortalité n'y est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'elle l'est dans nos Campagnes : elle l'est à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du Gouvernement, & qu'il seroit important que le ROI rendît au plus tôt une Ordonnance, qui empêchât absolument aucune femme, ni aucun Chirurgien, de pratiquer l'Art des Accouchements dans les Campagnes, sans avoir été au préalable examinés & reconnus capables par les gens de l'Art, & en avoir des attestations en bonne forme.

meurent dans les campagnes par l'impéritie des Sages-Femmes & des Accoucheurs de Village.

Je tiens du savant M. LE ROY, de l'Académie Royale des Sciences, qui a été à portée de s'en assurer, par des observations certaines, que, dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfants, par l'ignorance des *Sages-Femmes*, & que, pendant tout le temps où les femmes ont des enfants, qui est ordinairement, à la Campagne, depuis vingt jusqu'à quarante-cinq ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que des hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidents auxquels celles qui ne meurent pas sont exposées, par la mal-adresse & l'ignorance de ces prétendues *Sages-Femmes*, ou Accoucheurs de Campagne.

Combien de femmes périssent ou restent infirmes par cette même cause.

Quant à ce que l'Auteur dit, que l'Art des Accouchements convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence & la pudeur répugnent également à ce que les hommes le pratiquent; mais qu'on nous donne des *Sages-Femmes* instruites, & les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la Chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talents, sont heureusement très-rares : car il est de fait que sur cent *accouchements*, il y en a quatre-vingt-dix qui sont uniquement l'ouvrage de la Nature; & que, sur les dix autres, il y en a huit qui ne demandent qu'une pratique commune : sur cent *accouchements*, il

Pourquoi les hommes se sont mêlés de faire les accouchements.

Sur cent accouchements, il y en a 90 qui sont l'ouvrage de la Nature.

de l'eau *panée*, ou de l'eau de *gruau*. Les *liqueurs spiritueuses*, le *vin*, les *eaux cordiales*, toutes les

---

n'y en a donc pas deux qui exigent du savoir & de l'habileté.

Combien est précieux à l'humanité un habile Accoucheur.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talents & le savoir d'un habile *Accoucheur*. Pour faire sentir combien celui qui excelle dans cette partie de la Chirurgie, est utile & précieux à l'humanité, il nous suffira de dire, que cette branche de l'Art rassemble les deux extrêmes, c'est-à-dire, que s'il n'y a rien d'aussi simple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté, il n'y a rien d'aussi difficile qu'un *accouchement laborieux* ou *contre Nature*, & que le genre humain doit une éternelle reconnoissance à des hommes tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, &c., qui ont employé leurs talents supérieurs à porter l'*Art des Accouchements* au point où il est aujourd'hui.

Indolence & ineptie des Sages-Femmes.

Qu'on nous cite une *Sage-Femme* qui se soit distinguée dans les *accouchements contre Nature*. On en vante quelques-unes qui ont eu le secret de se faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent; mais on n'en peut nommer une seule qui ait contribué à l'avancement de l'Art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, est telle, que la concurrence des *Accoucheurs* n'a pas seulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation; & depuis qu'il y a des Accoucheurs, & qu'à l'envi chacun cherche, par ses talents & son travail, à illustrer sa profession, on n'a pas vu les *Sages-Femmes* faire un pas de plus: enfin, soit faute de courage ou d'émulation, ce qui est plus vraisemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *Sages-Femmes* qui en méritent le nom, qu'autrefois.

C'est aux Sages-Femmes qu'il faut s'en prendre, si les hommes font les accouchements.

Qu'on ne se plaigne donc plus si les hommes font leur métier; l'ignorance des *Sages-Femmes* en est la premiere cause. Ce sont elles qui ont appellé les hommes dans les cas difficiles; & la femme qu'un Accoucheur a débarrassée habilement de son fardeau, ou qu'il a sauvée des périls d'un *accouchement contre Nature*, croira se tacher d'ingratitude, si elle ne lui donne pas sa confiance, au préjudice d'une femme qui l'auroit laissé périr, ou qui auroit prolongé ses souffrances,

autres *drogues*, qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la fortifier & d'avancer l'*accouchement*, ne tendent, la plupart du temps, qu'à augmenter la *fievre*, enflammer la *matrice*, & prolonger le *travail*.

Maladies qu'occasionne le régime échauffant dans ce cas.

De plus, elles rendent les suites de l'*accouchement* dangereuses, parce que souvent elles occasionnent des *hémorrhagies* mortelles, & disposent l'accouchée à des *fiévres éruptives*, ou d'un autre caractere; telle que la *miliaire*, dont on a traité Tome II, Chapitre X.

Le terme de l'accouchement n'est pas toujours à la fin du neuvieme mois.

(On sait que le terme de l'*accouchement* est à la fin du neuvieme mois : cependant il est quelquefois *prématuré*, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitieme, au septieme & même au cinquieme mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer : d'autres fois il est tardif, c'est-à-dire, qu'il arrive au dixieme, douzieme, &, comme quelques-uns l'ont avancé, même au seizieme mois; ce dont il est très-important d'être prévenu.)

Ce qu'il faut faire lorsque le travail devient long.

Lorsque le *travail* devient long & difficile, il faut *saigner*, afin de prévenir l'*inflammation* : il faut encore donner & répéter des *lavements émollients*, faire asseoir la femme sur la vapeur d'eau chaude, frotter légérement le *vagin* avec de la pommade adoucissante, ou du *beurre* frais, & appliquer sur le ventre des linges trempés dans l'eau chaude.

Lorsque la Nature paroît s'affoiblir.

Si la Nature paroît s'affoiblir, si les forces de la femme paroissent épuisées par la fatigue, on peut alors, mais jamais dans un autre cas, lui donner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boisson *cordiale*.

Les secours que nous venons de proposer, suffisent dans les *accouchements naturels*.

De l'opération de la Nature dans l'Accouchement ſimple ou naturel.

L'accouchement ſimple eſt abſolument l'ouvrage de la Nature.

(NOUS ALLONS décrire l'*accouchement naturel.* Cette deſcription ſervira à prouver ce que nous avons avancé dans la derniere note, que cette eſpece d'*accouchement*, la plus commune de toutes, eſt abſolument l'ouvrage de la Nature: & que tous les ſecours qu'on s'empreſſe de donner aux femmes, dans ce cas, bien loin d'avancer, en la moindre choſe, le *travail*, ne ſervent, au contraire, qu'à le retarder, & quelquefois même à le rendre *difficile* & *laborieux*.

Temps où ſe déclarent les premieres douleurs que les femmes appellent mouches.

Une femme groſſe, arrivée au terme où la *matrice* ne peut plus prêter à la dilatation, commence par éprouver, un, deux, & quelquefois trois jours avant que le *travail* ne ſe déclare, un mal-aiſe extraordinaire; & lorſque le *travail* s'annonce réellement, elle ſent des douleurs dans le dos, vers la *région des reins :* ces douleurs ne durent pas long-temps; mais après une demi-heure ou environ d'*intermittence*, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes qui ont déja eu des enfants, s'affectent ſi peu de ces premieres douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, & qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domeſtiques.

Ces douleurs n'étant point celles du travail, il n'y a rien à faire.

Mais les jeunes femmes, qui ſont *groſſes* pour la premiere fois, croient être ſur le point d'accoucher : elles appellent du ſecours; & les *Sages-Femmes*, ſoit par ignorance, ſoit pour ſe faire valoir, ne manquent pas de les tourmenter par le *toucher*, les *lavements irritants*, les *dilatations*, les *onctions* avec l'*huile*, le *beurre*, la *pommade*, &c.; cependant il n'y a rien à faire abſolument. Il faut, au contraire,

contraire, que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affoiblir, & que, dans peu, elles auront besoin de toutes leurs forces, pour faire valoir les véritables douleurs de l'*enfantement*.

Dès les premieres douleurs, qu'on appelle *mouches*, même quelques jours auparavant, il sort du *vagin* & de la *matrice* un *mucus* épais, qui devient successivement de plus en plus abondant : ce *mucus* sert à lubréfier les parties, & à leur donner la souplesse nécessaire pour qu'elles se dilatent convenablement. Quelquefois il est un peu teint de *sang*, & alors on dit vulgairement que la femme *marque*. Ce qu'on veut dire quand on dit que la femme marque.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs multipliées deviennent plus fortes, & s'étendent circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombril*, & de-là à l'orifice de la *matrice* : c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir, & d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur vers le lieu où elle tend, c'est-à-dire, vers le siége. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé; le visage est rouge, & tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement. Caracteres des vraies douleurs.

Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs; mais bientôt elles reparoissent plus fortes, plus longues & plus précipitées.

Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *membranes*, dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant : ces *membranes* se jettent au dehors, par l'orifice dilaté de la *matrice*, & forment un sac *élastique*, rond & régulier : c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux*. Ce qu'on appelle la formation des eaux.

De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent Sortie de l'enfant.

lieu à la ſortie d'une partie de ces *eaux*, & à l'avancement de la tête de l'enfant vers les parties naturelles externes. Les douleurs, qui ſont toujours & plus fortes, & plus longues, engagent inſenſiblement la tête, qui enfin eſt pouſſée fortement, & entraîne avec elle le corps de l'enfant & les *eaux*.

Le délivre ſortant en même-temps on dit que l'enfant naît coëffé ; Mais le plus ſouvent il ne ſort qu'après, au moyen de douleurs appellées tranchées.

Quelquefois le *délivre* vient avec l'enfant, & il en reſte une partie ſur la tête en forme de calotte; c'eſt ce qu'on appelle *naître coëffé :* mais plus ſouvent il reſte encore quelques minutes, un quart-d'heure au plus dans la *matrice*, & n'en eſt expulſé que par de nouvelles douleurs, mais infiniment plus modérées que celles qui ont précédé, & auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées*.

Néceſſité des douleurs d'après la forme & la ſtructure des parties de la génération.

Telle eſt la marche de la Nature dans cette grande opération, appellée *accouchement*. D'après la forme & la ſtructure que devoient avoir les parties de la génération de la femme, pour avoir pu recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y animât, s'y développât & y parvînt à un degré d'accroiſſement qui le mît en état de ſoutenir, ſans riſque, les impreſſions de l'*air*, auquel il eſt expoſé lorſqu'il vient au monde, il étoit impoſſible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle que l'enfant pût ſortir du ſein de ſa mere, ſans lui faire éprouver les douleurs indiſpenſables d'une *dilatation* d'autant plus grande que l'enfant a plus de volume.

Un accouchement ſans douleurs eſt en général ſuivi d'accidents fâcheux.

La femme ne peut donc enfanter ſans douleurs; & telle eſt, à cet égard, la loi univerſelle, qu'un *accouchement* ſubit & ſans douleurs, comme il en arrive quelquefois, par relâchement, eſt preſque toujours ſuivi d'accidents funeſtes. Hippocrate l'a dit, *Aphor.* 238, & cette vérité n'eſt que trop confirmée tous les jours. Que les femmes ceſſent donc de s'effrayer : le Créateur les a pourvues d'une ſomme

de forces néceſſaires à cette opération, comme nous l'avons fait voir Tome II, Chap. VII, §. II, note 15 : auſſi eſt-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement* ; ce malheur n'a lieu que dans les accouchées qui ont été ſaiſies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le *travail* a été contrarié par des imprudents, des ignorants, &c. ; ou enfin dans les femmes dont la conformation viciée s'oppoſoit abſolument à la ſortie de l'enfant.

L'Accoucheur le plus expérimenté & le plus habile, ne peut donc, dans un *accouchement naturel*, garantir une femme des douleurs de l'enfantement. Il eſt même douteux qu'il puiſſe abréger le *travail*, quoique la plupart le prétendent ; & c'eſt d'après cette prétention, que les *Sages-Femmes* & quelques jeunes Chirurgiens ſont ſans ceſſe à toucher les femmes en *travail*, à dilater, à tirailler les parties naturelles, &c. : manœuvres imprudentes & douloureuſes, qui occaſionnent le deſſéchement de ces parties, des *inflammations*, des *meurtriſſures*, &, par une ſuite néceſſaire, la prolongation du *travail*, ſouvent même des Maladies très-graves. Auſſi l'Accoucheur le plus ſage ſe garde-t-il de ne rien faire dans les *accouchements* ſimples : s'il y aſſiſte, ce n'eſt que pour ſatisfaire la vanité de ceux qui l'appellent ; il n'y eſt que ſpectateur oiſif ; & ſi quelquefois il paroît, mal-à-propos, agir beaucoup, c'eſt que la plupart des femmes ſont dans le préjugé faux & abſurde, que plus on les aide, & plus on rend l'*accouchement* facile.

L'Accoucheur le plus habile ne peut garantir une femme des douleurs de l'accouchement, ni en abreger le travail.

Ce n'eſt pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner à elle-même une femme en *travail* ; elle a certainement beſoin que des perſonnes ſenſées l'encouragent dans ces inſtants orageux, flattent ſon eſprit, égaient ſon imagination, & l'étourdiſſent ſur les douleurs qu'elle reſſent. Nous voudrions

Une femme en travail n'a beſoin que d'une ou deux perſonnes ſenſées qui l'encouragent & l'égaient.

ſeulement qu'elle chaſsât d'autour d'elle toutes ces commeres, auſſi dangereuſes par leurs craintes, que par les conſeils ridicules, & ſouvent funeſtes, dont elles la fatiguent.)

De l'utilité dont peuvent être des aides, auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti du ſein de ſa mere.

Pourquoi une femme qui vient d'accoucher, a beſoin d'aides dans ce moment.

(Mais ſi la Nature ſe ſuffit à elle-même dans l'*accouchement naturel*, la femme qui vient d'accoucher, exige des ſoins que l'état de foibleſſe, de fatigue & ſouvent d'épuiſement, dans lequel elle ſe trouve, en général, l'empêche de ſe donner à elle-même & à ſon enfant. Il eſt donc important qu'il y aït auprès d'une femme qui accouche, une ou deux perſonnes ſages & intelligentes, ou une *Sage-Femme*, ou un Accoucheur, pour lui prêter les ſecours dont elle va avoir beſoin.

Premiere attention que doivent avoir les aides.

La premiere choſe qu'elles ont à faire, eſt de préparer un fil plié en quatre & des ciſeaux, pour lier & couper le *cordon ombilical* auſſi-tôt que l'enfant ſera ſorti du ſein de ſa mere.

Où il faut lier & couper le cordon ombilical, lorſque le délivre eſt ſorti avec l'enfant:

Si le *délivre* ſort avec l'enfant, comme il arrive quelquefois, il ſuffira de lier le *cordon* dans un ſeul endroit, c'eſt-à-dire, à deux ou trois pouces de l'*ombilic* de l'enfant, & de le couper à un pouce ou deux au-deſſus du fil; on aura ſoin de lier ce fil très-ſerré, parce qu'il s'agit d'empêcher le *ſang* de l'enfant de s'écouler par les *arteres ombilicales*. On ſent que s'il étoit lâche, on expoſeroit l'enfant à perdre tout ſon *ſang*.

Lorſque le délivre eſt reſté dans la matrice, & que l'enfant eſt ſorti ſeul.

Lorſque le *délivre* reſte dans la *matrice*, après que l'enfant en eſt ſorti, il faut faire deux ligatures au *cordon*; la premiere à l'endroit que nous venons d'indiquer, & la ſeconde à trois ou quatre pouces au-deſſus de cette premiere, & on coupe le *cordon*

entre les deux ligatures. Ces deux ligatures sont néceſſaires, 1.° par la raiſon que nous venons de donner; 2.° pour empêcher le *ſang* de s'échapper par la *veine ombilicale.*

Temps où il faut lier & couper le cordon.

Il faut lier & couper le *cordon* dans le temps que l'enfant eſt encore entre les cuiſſes de ſa mere; & l'on a grand ſoin de ne pas perdre de vue le bout de ce *cordon*, qui tient au *placenta* renfermé dans la *matrice*, & qui pend au-dehors. Le plus sûr eſt de le tenir dans la main, juſqu'au moment de délivrer la femme, comme nous le dirons plus bas, parce que les *contractions* que va éprouver la *matrice*, pourroient le faire rentrer en dedans: ce qui forceroit à porter la main dans ce *viſcere*, dans le cas où l'on ſeroit obligé d'en venir à ce que les femmes appellent l'*opération*, c'eſt-à-dire, à délivrer: mais ce cas eſt rare; cette opération étant, en général, celle de la Nature.

Circonſtances où il ne faut, ni lier, ni couper le cordon.

Il eſt cependant un cas où il ne faut, ni lier, ni couper le *cordon*, à moins que le *délivre* ne ſorte de la *matrice* en même-temps que l'enfant: c'eſt celui où l'enfant ne préſente aucun ſigne de vie. Ce cas, heureuſement peu commun, puiſqu'il ne ſe rencontre guere qu'après des *accouchements difficiles*, *laborieux* & *contre Nature*, n'eſt toujours que trop fréquent, entraînant pour l'ordinaire après lui, & la perte de l'enfant, & la déſolation des familles. Nous croyons donc devoir preſcrire, à cet égard, les préceptes ſuivants; & nous eſpérons qu'on nous en ſaura d'autant plus gré, que les moyens qu'il faut employer, dans ces circonſtances, ſont auſſi ſimples qu'efficaces, & qu'en les mettant en uſage, on échappera à l'horreur de faire enterrer des enfants vivants, & on ſe procurera le plaiſir indicible de rendre à la Patrie des citoyens, & à des

familles des rejettons qui peuvent un jour les perpétuer, & peut-être les illustrer.)

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui, au sortir du sein de sa mere, ne présente aucun signe de vie.

Frictions seches sur la poitrine & sur le bas-ventre.

(Lors donc qu'un enfant, sorti du sein de sa mere, ne donne aucun signe de vie, & qu'on ne sent, ni le *battement de son cœur*, ni celui de ses *arteres*, il ne faut point lier le *cordon ombilical*, à moins que le *délivre* ne soit sorti avec lui : il faut, dans ce cas, laisser l'enfant quelques instants entre les cuisses de sa mere : on lui fera de légeres *frictions*, avec la main chaude, sur le ventre & sur la *poitrine*; souvent il n'en faut pas davantage : peu de temps après, le mouvement du *cœur* se ressuscite, & quelques légeres *contractions* de cet *organe* se font sentir à la main appliquée sur la *poitrine*. Si on continue ces petites *frictions*, ces signes d'existence deviennent de plus en plus marqués; les *pulsations* des *arteres* se manifestent, & bientôt les membres font quelques petits mouvements. L'enfant est alors en possession de la vie, & on peut, en toute sûreté, lier & couper le *cordon ombilical*.

Insufflation d'air dans la bouche de l'enfant.

Si ces moyens ne réussissent pas, il faut introduire de l'*air* dans les *poumons* de l'enfant, soit en appliquant la bouche sur la sienne, soit en introduisant dans sa bouche un tuyau de pipe, un chalumeau de paille, & en pinçant le nez de l'enfant avec les doigts, pour forcer l'*air* de pénétrer par la *trachée-artere* dans les *poumons*, &c.; parce que, dans ce cas, il ne paroît pas douteux que la cause qui tient l'enfant dans cet état d'inertie qui le fait paroître mort, dépend de la difficulté qu'il a à *respirer*. Que cette difficulté soit occasionnée par une humeur épaisse, *visqueuse* & tenace qui obstrue les *voies*

de la *respiration*, ou au peu de ressort dont jouit l'*air* de la chambre où est l'accouchée; qu'elle soit dûe à l'une ou à l'autre de ces causes, l'*air* qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force, & les *frictions* légeres qu'on fait sur la *poitrine*, détruisent promptement l'obstacle. Cette *inspiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration*, & l'introduction de l'*air*, réitérée trois ou quatre fois, plus ou moins, met en mouvement ce jeu des *poumons* qui constitue la *respiration*.

On continue ces secours, jusqu'à ce qu'on apperçoive le corps de l'enfant se couvrir d'une couleur un peu animée qui annonce le succès. Alors on donne un peu de relâche à l'insufflation, pour la reprendre quelques instants après; mais il ne faut pas interrompre les légeres *frictions* sur le ventre, la poitrine, & même le long de l'*épine du dos*; il faut de plus le secouer, le balotter, &c.

Projection d'eau très-froide.

Si, malgré la persévérance dans tous ces moyens, l'enfant ne donne aucun signe de vie, il faut jetter avec force & rapidité sur la poitrine & le visage de cet enfant, une certaine quantité d'eau très-froide, que l'on prend dans le creux de la main.

Comment il faut se conduire lorsqu'on a été obligé de lier & de couper le cordon.

Quand, dans ce même cas, c'est-à-dire, celui où l'enfant paroît mort, le *délivre* est sorti du sein de la mere avec l'enfant; qu'on a par conséquent été forcé de lier & couper le *cordon*, il faut commencer par donner un coup de lancette dans la *veine ombilicale*, au-dessous de la ligature. Cette *saignée* est de toute nécessité, lorsque les *vaisseaux* sont gonflés, & que le visage & le corps de l'enfant sont violets. Quelquefois même le *sang* s'est épaissi, coagulé dans les *vaisseaux ombilicaux*, au point de ne pouvoir couler par la seule piquure de la lancette; dans ce cas, il faut faire des *scarifications*. Ensuite on emploie les mêmes secours que ceux

que nous avons conseillés plus haut, & qui réussissent, également ; mais par la raison que la *circulation* de la mere à l'enfant est interceptée, il faut être plus constant, & ne quitter que lorsque la *respiration* & la chaleur sont parfaitement établies.)

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui expire quelques instants après sa naissance.

Mêmes secours que dans le cas précédent.

(ON SE COMPORTE de la même maniere, envers les enfants qui paroissent expirer quelques instants après leur naissance, ou que, faute d'attention, on regarde d'abord comme vivants, & qu'on trouve sans mouvements quelques instants après. On sent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention & de soins : ils ne sont cependant pas désespérés. Voici un fait, dont j'ai été témoin, dans un cours d'accouchement.

Observation.

Une femme mal conformée, dont un *accouchement* très-*laborieux* captivoit toute notre attention, nous fit négliger l'enfant, que nous crumes très-vivant, auquel on lia & coupa le *cordon*, & qu'on mit dans le tablier d'une jeune éleve, qui elle-même n'étoit occupée, comme nous, que de la mere. Après avoir donné à celle-ci tous les secours que son état exigeoit, & avoir paré aux accidents auxquels elle étoit exposée, nous vinmes à l'enfant, que nous trouvâmes sans mouvements, & qui paroissoit absolument mort. Notre Professeur fit, sur-le-champ, apporter de l'eau tiéde, dans laquelle on jetta un peu de *vinaigre*, peu nécessaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité : il le plongea dans cette eau ; il lui fit des *frictions* légeres sur la *poitrine*, sur le ventre & le long de l'*épine du dos* ; il lui souffla, à plusieurs reprises, dans la bouche : bientôt la *poitrine* entra

en action, & peu de temps après l'enfant fit entendre des cris.

Avant de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfants qui sont dans ce cas. Les liquides quelconques, & à plus forte raison les *liqueurs spiritueuses*, tueroient infailliblement. Combien il est important de ne rien faire avaler à l'enfant qui se trouve dans ce cas;

Il faut encore se garder de couvrir les enfants qui paroissent morts, avec un linge, une serviette, &c. c'est vouloir les tuer, en rendant encore plus difficile la faculté de *respirer*. Et de ne pas le couvrir.

De ce qu'il faut faire à l'enfant bien vivant, après qu'on a lié & coupé le cordon ombilical.

(Aussi-tôt qu'on a achevé de lier & couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on donne cet enfant à un des assistants, qui le pose près du feu, sur des linges blancs, jusqu'à ce qu'on puisse s'en occuper; mais il faut qu'il soit placé sur le côté, pour qu'il puisse se débarrasser des *phlegmes* qui se détachent de toutes les parties de sa bouche & de son gosier.) Où il faut mettre l'enfant, & dans quelle position.

De la maniere de délivrer l'accouchée & de la garnir.

(Après que l'enfant est placé, comme nous venons de le dire, on observe ce qui se passe chez la mere, que nous supposons ne pas être *délivrée*. Bientôt les contractions de la *matrice*, qui, débarrassée de la majeure partie de son fardeau, cherche à se rétablir dans le petit volume qu'elle avoit avant la *grossesse*, détachent le *placenta* qui est collé à son fond; ce qui occasionne des douleurs assez vives, quoiqu'elles le soient moins & d'un autre genre que celles du *travail*. Ces contractions, qui se succedent dans des intervalles plus ou moins courts, De la délivrance naturelle.

ſont évacuer le *placenta*, qui gagne inſenſiblement l'orifice de la *matrice*, & ſort le plus ſouvent de lui-même.

De l'opération par laquelle on délivre la femme qui vient d'accoucher.

Cependant, s'il tardoit trop, la Sage-Femme, ou l'Accoucheur, qui doit toujours avoir le bout du *cordon ombilical* dans la main, pour les raiſons expoſées page 165 de ce Volume, le tireroit légérement, & l'entraîneroit facilement. Si ce petit mouvement ne ſuffit pas, cela indique que le *placenta* n'eſt pas entiérement détaché ; il faut attendre & conſeiller à l'accouchée de ſe frotter le ventre en tous ſens avec la main, pour précipiter les contractions de la *matrice* & le détachement du *délivre*. S'il ne vient pas encore, on peut tirer le *cordon*, qu'on tient dans la main, de droite & de gauche, mais toujours légérement ; & le *délivre* ne réſiſte pas à l'un ou l'autre de ces moyens.

Il faut examiner ſi le délivre eſt entier. Pourquoi ?

Il eſt important que le *délivre* ſoit entier, parce que les portions, quelque petites qu'elles ſoient, reſtées dans la *matrice*, entretiennent les contractions qu'elle fait pour ſe débarraſſer de ces corps étrangers, & par conſéquent les douleurs, quelquefois des *hémorrhagies* & des *pertes*. On examine donc le *placenta*, & ſur-tout ſes bords ; & s'il y a quelque déchirure, on les rapproche pour voir s'il n'y manque pas quelque partie. Dans ce cas, ſi la partie qui manque eſt forte, il faut ſur-le-champ porter la main dans la *matrice*, pour la ſaiſir & l'emporter ; mais ſi elle eſt petite, il vaut mieux en laiſſer le ſoin à la Nature, qui, par de nouvelles contractions, la rejettera bientôt.

Importance du repos après l'accouchement.

La ſortie du *délivre* eſt ordinairement ſuivie d'un écoulement de *ſang* plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, & ſe tienne le plus tranquille qu'il eſt poſſible : elle reſtera ſur le lit ſur lequel elle eſt ac-

couchée. On aura ſoin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, & on appliquera, ſans compreſſion, entre ſes cuiſſes, des linges ſecs & chauds, pour recevoir le *ſang* ou les *vuidanges :* on changera ces linges dès qu'ils ſeront ſalis. Elle reſtera dans cette poſition, une demi-heure, une heure plus ou moins, ou juſqu'à ce que l'écoulement ſoit un peu modéré. Enfin on apportera le plus grand ſoin pour qu'elle ne ſoit point ſaiſie par le *froid*.

En quoi doivent conſiſter les linges qui ſervent à garnir l'accouchée.

On eſt dans l'habitude de ſerrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrieres, ou des linges préparés à cet effet. Cette pratique abſurde eſt fondée ſur deux opinions des plus fauſſes. La premiere, que plus on ſerre le ventre, & plutôt il ſe rétablit dans ſon volume naturel; la ſeconde, que c'eſt le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides; mais il en arrive tout le contraire.

Les ventrieres ne répondent pas à l'intention dans laquelle on les applique.

En ſerrant le ventre, on comprime la *peau*, les *muſcles* & tous les *viſceres* dont ils ſont l'enveloppe, & on empêche par-là les *muſcles* & la *peau* de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élaſticité* de tous les *fibres*, & de la force quelles ont pour ſe rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort diſtendues. Enfin, par ces ligatures, on intercepte la circulation dans les parties, & on force chacune d'elles à reſter dans l'état où elles étoient lorſqu'on les a appliquées : de-là la groſſeur du ventre de la plupart des femmes qui vivent dans les Villes, pendant que les payſannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfants; de-là les rides, parce que la *peau* eſt comme engourdie par ces *compreſſions*, & qu'elle n'a plus de reſſort pour revenir à ſon état naturel : de-là enfin, ce qui eſt infiniment plus important,

Accidents & Maladies auxquelles donnent lieu les ventrieres.

le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, source de Maladies sans nombre.

Seule ligature dont ait besoin le ventre ;

Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrieres, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, seche & chaude, qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entr'elle & la *peau*.

Le sein des accouchées.

Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on garotte le sein des nouvelles accouchées.

Combien il est important d'examiner l'enfant aussi-tôt qu'on a délivré & garni la mere.

Quand la mere est garnie, comme nous venons de le dire, & qu'elle jouit de la tranquillité & du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, que nous supposons ici bien vivant, & placé comme nous l'avons conseillé plus haut, page 169 de ce volume, & on examine avec beaucoup d'attention toutes les parties de son corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformés : cependant on en trouve quelquefois dont l'*anus* & l'extrémité du *canal de l'uretre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfants : il faut donc appeller sur-le-champ un Chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires en pareil cas.

Ce que c'est que le filet, & ce qu'il faut faire dans ce cas.

On voit plus souvent des enfants avoir ce qu'on appelle le *filet* : c'est une trop grande briéveté du *ligament membraneux*, qui concourt à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure : cette briéveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcheroit l'enfant de tetter & de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant ; &, si on s'apperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un Chirurgien.

On examinera encore s'il n'a ni *meurtrissure*, ni

luxation, ni *fracture*; &, dans ces cas, on consultera le Chap. LII, §. VI; le Chap. LIII, & le Chapitre CIV, §. I.

Après cet examen, on enleve la croûte *muqueuse* qui se fait appercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légérement avec de l'*huile*; ensuite on lui lave le corps avec de l'eau tiede, dans laquelle on aura mis un peu de vin; mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement, pour ne pas froisser & même *excorier* sa *peau* tendre. Il vaudroit mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer, comme il arrive souvent : ensuite on le mettra, toujours sur le côté, dans une corbeille garnie de linges blancs, doux & secs, & on le couvrira légérement, de maniere seulement à empêcher qu'il n'aît froid : on le laissera dans cet état dix ou douze heures; après ce temps expiré, on le présentera au tetton de sa mere, dès qu'il montrera de la disposition à tetter, comme nous l'avons fait observer Tome I, chap. I, §. IV.)

Comment & avec quoi il faut laver l'enfant qui vient de naître.

ARTICLE II.

De l'Accouchement contre Nature, difficile & laborieux.

ON APPELLE *accouchements contre nature*, tous ceux dans lesquels l'enfant ne peut sortir à la maniere ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes* de la *génération* de sa mere; soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages; soit enfin que l'obstacle dépende de la mere & de l'enfant; car il est possible que la mere étant mal conformée, l'enfant se présente mal, & on sent que ce cas est le plus dangereux.

Ce qu'on entend par accouchement contre Nature;

Par accouchement difficile & laborieux.

Il y a encore des *accouchemens* qui sont simplement *difficiles* & *laborieux*, sans être *contre nature* : ce sont ceux qui, la mere étant bien conformée, & l'enfant dans une bonne position, sont précédés de la perte de toutes les *eaux*, & accompagnés de grandes foiblesses, de Maladies graves, &c.

Ces accouchements ne doivent être entrepris que par des Accoucheurs très-instruits.

Toutes ces especes d'*accouchements*, sur-tout ceux *contre Nature*, exigent une expérience & une habileté, dont le plus grand nombre des *Sages-Femmes* sont incapables. Dans ces circonstances on voit leur vanité faire mille efforts pour couvrir leur ignorance : elles devroient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'elles s'apperçoivent que l'enfant est dans une position *contre Nature*, ou qu'il y a quelque autre obstacle qui s'oppose à sa sortie. Par cet aveu, que leur conscience & l'humanité devroient leur dicter, elles préviendroient les accidents ordinaires des *accouchements difficiles*, & qui, le plus souvent, ne sont funestes, ou à la mere, ou à l'enfant, que par les délais.

Nous n'entrerons point dans le détail des signes qui caractérisent les *accouchements contre Nature* & les *accouchements difficiles*; cette importante matiere ne peut être traitée que par un homme de l'Art. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'Ouvrages sur cette espece d'accouchement. Ceux des MAURICEAU, des LAMOTTE, des SMÉLIE, des LEVRET, des BURTON, ne laissent rien à desirer à cet égard : mais comme ils ne sont faits que pour les Accoucheurs, ils se trouvent au-dessus de la portée du Public, & peut-être d'un grand nombre de *Sages-Femmes*. Voilà ce qui a porté M. BAUDELOCQUE, jeune *Accoucheur* du premier mérite, à publier des principes sur l'Art d'accoucher, par demandes & par réponses.

Il n'avoit entrepris ce petit Ouvrage que pour

favoriser l'étude & les progrès d'une jeune *Sage-Femme*, destinée à exercer sa profession dans la campagne d'un grand Seigneur ; mais il a cru qu'il pourroit être utile aux autres aspirantes, & certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises & plus solides : même les personnes qui ne se destinent pas à cette profession, & qui desirent seulement avoir des notions exactes sur les *accouchements*, ne peuvent mieux faire que de se procurer cet Ouvrage. Il se vend à Paris, chez DIDOT le jeune, quai des Augustins ; RUAULT, rue de la Harpe ; & à Amiens, chez GODART.

Nous nous contenterons de prescrire qu'il faut appeller un *Accoucheur*, ou une *Sage-Femme* expérimentée, dès qu'on s'apperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite ci-dessus, &, à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, &c.)

Dès qu'un accouchement languit il faut appeller un Accoucheur.

ARTICLE III.

Traitement qui convient aux femmes en couches.

Régime.

LORSQUE la femme est *délivrée* & garnie, comme nous venons de le dire ci-dessus, pages 169 & suivantes de ce Volume, on doit lui éviter toute inquiétude, & la tenir le plus tranquille qu'il est possible (*d*). On ne lui donnera que des *aliments*

Tranquillité de l'esprit.

Aliments & boissons.

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'usage ridicule, toujours en vogue dans la plupart de nos Campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces commeres, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre, & à nuire aux personnes nécessaires : en outre elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, & souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal-à-propos.

Combien il est dangereux d'assembler beaucoup de monde dans la chambre d'une femme qui accouche.

légers & liquides, comme du *gruau*, de la *panade*, &c.; sa boisson sera légere & *délayante*. Ce précepte, cependant, a beaucoup d'exceptions. J'ai vu des femmes, dont il falloit soutenir les forces après l'*accouchement*, avec des *aliments* solides & des *vins généreux*. Dans ce cas, on peut leur donner du poulet & un verre de bon *vin*. (Il y a même des femmes qui, sans en avoir besoin, demandent du *vin* avec instance, & à qui on ne peut raisonnablement en refuser, crainte, en les contrariant, d'irriter leurs *passions*. Cependant voyez Tome II, Chap. X, §. V.)

Circonstances qui demandent du vin.

§. VI.

Des Maladies des Femmes en Couches : telles que les Vuidanges trop abondantes, les Pertes & les Hémorrhagies; les douleurs violentes; l'Inflammation de la Matrice; la suppression des Vuidanges; l'Inflammation des mamelles & la gerçure des mamelons; la fievre miliaire; la fievre pourprée; la fievre de lait; le poil.

Article premier.

Des Lochies trop abondantes, des Pertes & des Hémorrhagies.

Ce qu'il faut faire lorsque les vuidanges sont très-abondantes.

Il arrive quelquefois, qu'après être délivrée, une femme a une *hémorrhagie* ou des *vuidanges* trop abondantes : il faut alors que la malade ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, & qu'elle soit traitée, à tous égards, comme dans les *régles* excessives dont nous avons parlé ci-dessus, article VII du §. II de ce Chapitre.

Fomentations d'eau

Si les *vuidanges* deviennent excessivement abondantes, ou plutôt si la Malade éprouve une *perte*

ou une *hémorrhagie*, on trempera des linges dans une *mixture* de parties égales d'eau & de *vinaigre*, ou de *vin* rouge, & on les lui appliquera sur le ventre, sur les *reins* & sur les *cuisses*. Il faut changer ces linges aussi-tôt qu'ils sont secs, & les renouveller jusqu'à ce que l'*hémorrhagie* ait commencé à se calmer. & de vinaigre, ou de vin.

Dans un cas pareil, j'ai éprouvé d'excellents effets de la *mixture* suivante. Mixture calmante & astringente.

Prenez d'*eau distillée de pouliot*,
d'*eau distillée simple de canelle*;
de *sirop diacode*, } de chaque deux onces;
d'*élixir de vitriol*, de quarante à soixante gouttes.

Mêlez.

On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus souvent, s'il est nécessaire. Dose.

(Il est important d'être averti que le *flux* excessif des *lochies* est quelquefois entretenu, ainsi que l'*hémorrhagie* de la *matrice*, par une portion de l'*arriere-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*, dont un habile *Accoucheur* peut délivrer sur-le-champ. A quoi tiennent quelquefois les lochies trop abondantes :

D'ailleurs les *lochies* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, sans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité; de sorte que ce n'est pas toujours par l'abondance apparente de cette matiere, qu'on doit juger du *flux* immodéré, mais par les accidents qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'obscurcissement de la vue, les défaillances, les *convulsions*, l'enflure *œdémateuse* des jambes, &c. Ce n'est donc que dans ces cas qu'il faut en venir aux *remedes* proposés ici.) Qui ne demandent pas toujours des remedes. Symptômes qui les indiquent.

ARTICLE II.

Des douleurs violentes, de l'Insomnie, de la Chaleur, &c. *dans diverses parties du corps.*

Ce qu'il faut faire lorsque l'accouchée éprouve de violentes douleurs ;

Si, après qu'une femme est *délivrée*, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tisane délayante* chaude, comme du *gruau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *safran* : on lui donnera des bouillons légers, dans lesquels on mettra des semences de *carvi*, ou un peu d'*écorce d'orange*. On peut encore lui donner, souvent dans la journée, une once d'huile d'*amandes douces*, dans un verre des boissons précédentes. Si la Malade a des *insomnies* opiniâtres, on lui donnera de temps en temps une cuillerée de *sirop diacode* dans un verre de ces mêmes boissons.

Des insomnies opiniâtres ;

De la chaleur, de la disposition à la fievre.

Si elle a de la chaleur, ou une disposition à la *fievre*, elle prendra toutes les cinq ou six heures, dans un verre de sa boisson ordinaire, une dose de la poudre suivante.

Prenez de *pattes d'écrevisses préparées*, demi-once ;
de *nitre purifié*, deux gros ;
de *safran en poudre*, un gros.

Mêlez le tout ensemble ; divisez en huit ou neuf doses.

Des douleurs hystériques.

Lorsque la malade est affaissée ou tourmentée par les douleurs *hystériques*, on lui donnera, souvent dans la journée, douze ou quinze gouttes de *teinture* d'*assafœtida* dans un verre d'*infusion de pouliot*.

ARTICLE III.

De l'Inflammation de la matrice.

L'*INFLAMMATION de la matrice* est une Maladie dangereuse, & assez fréquente après l'*accouchement*.

Causes de l'Inflammation de la matrice.

(La suppression des *lochies* eſt la cauſe la plus commune de cette Maladie ; cependant elle peut encore être la ſuite des *contuſions*, des *paſſions* vives, des *fauſſes-couches*, de la rétention du *placenta* ou du *délivre* dans la *matrice*, & quelquefois de la ſuppreſſion des *régles* chez les femmes qui ne ſont, ni groſſes, ni accouchées.)

Symptômes de l'Inflammation de la matrice.

Cette *inflammation* ſe manifeſte par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui ſont ordinairement plus violentes au toucher ; par la tenſion ou la roideur des parties ; par une grande foibleſſe ; par un changement ſubit dans toute la perſonne ; par une *fievre continue*, accompagnée d'un *pouls foible & dur ;* par un léger *délire* ou un *rêvaſſement ;* quelquefois par un *vomiſſement* continuel ; par le *hoquet ;* par un écoulement d'eau rouſſe, fétide, *âcre* par la *matrice ;* par des envies fréquentes d'aller à la garde-robe ; par des ardeurs d'urine, & d'autres fois par la *ſuppreſſion* totale d'urine.

(L'*inflammation* de la *matrice* eſt preſque toujours mortelle, & ne va guere au-delà du ſeptieme jour, qui eſt le plus redoutable : elle ſe termine rarement par la *réſolution ;* mais le plus ſouvent par la *ſuppuration* & la *gangrene.*

Signes qui annoncent la ſuppuration & la gangrene de la matrice.

Les élancements les plus vifs & le redoublement de la violence de tous les accidents, annoncent la *ſuppuration.* Les *friſſons*, les défaillances & la ſueur froide, annoncent la *gangrene.* On a vu l'*inflammation* de la *matrice* dégénérer encore en *ſquirrhe*, en *cancer*, &c.)

Traitement de l'Inflammation de la matrice.

Temps de ſaigner.

Cette Maladie doit être traitée comme toutes les autres *inflammations*, par la *ſaignée* & les *délayants*. (L'inſtant où l'on doit faire les *ſaignées*, eſt dans les trois premiers jours; & c'eſt un point des plus importants. On les répétera ſelon l'âge, les forces de la malade & l'urgence des *ſymptômes*.)

Boiſſon nitrée.

La malade boira de l'eau de *gruau* ou de l'eau d'*orge* légere, & elle en boira une taſſe trois ou quatre fois par jour, dans laquelle elle fera diſſoudre douze grains de *nitre*. On lui donnera ſouvent des *lavements* d'eau & de *lait*; on appliquera ſur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude, ou des veſſies pleines de *lait* chaud, coupé avec de l'eau.

Lavements & fomentations.

Article IV.

De la ſuppreſſion des Lochies ou *des Vuidanges.*

Temps pendant lequel coulent les lochies.

(Les *lochies* coulent ordinairement de huit à quinze jours: il arrive cependant quelquefois qu'elles ſe terminent en deux où trois jours, ou qu'elles ſe prolongent juſqu'à vingt, trente & même quarante jours, ſans qu'il ſurvienne le moindre accident.

Dans quelle quantité elles coulent.

Leur quantité eſt auſſi indéterminée que leur durée: on a vu des *accouchées* qui n'en rendoient point, & ce ſont ſur-tout celles qui n'ont jamais été réglées; & d'autres qui les ont ſi abondantes, qu'on ne manqueroit point de s'alarmer, ſi l'on n'étoit d'ailleurs raſſuré par le bon état des malades, comme nous l'avons fait obſerver ci-deſſus, p. 177 de ce Volume.

Caracteres des lochies.

L'écoulement des *lochies* eſt extrêmement chargé de *ſang*, pendant un ou deux jours: il s'éclaircit

ensuite & prend l'aspect d'une *sérosité* teinte, qui blanchit insensiblement, & s'épaissit en matiere de *lait* trouble, en diminuant à proportion. Quelle que soit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au sujet, s'il vient à se supprimer, il donne lieu aux plus grands accidents; la mort en est souvent le déplorable effet.)

Causes de la suppression des Lochies.

CETTE MALADIE est de toutes les *suppressions*, la plus formidable : aussi enleve-t-elle les malades avant le quatorzieme jour. Les autres *évacuations*, telles que la *sueur* abondante & la *diarrhée*, sont souvent la cause de cette *suppression*. Mais les causes les plus ordinaires sont les fautes commises dans le *régime*; le froid; les ventrieres trop serrées; la *colere*, la terreur, le saisissement & les autres *passions* vives; les *accès hystériques*, les odeurs, &c.)

Symptômes de la suppression des Lochies.

(LE *frisson* & la *fievre* suivent de près cette suppression; & l'on voit éclore immédiatement tous les *symptômes* de l'*inflammation*, qui sont, une chaleur considérable, la soif, des *anxiétés*, des douleurs de tête & des maux de *reins* cruels : les yeux sont étincelants, le visage est rouge & le *pouls* fort dur. Peu-à-peu le ventre s'éleve & devient très-douloureux, au point que la malade ne peut souffrir le plus léger attouchement. Les *urines* ne coulent pas, ou elles ne coulent qu'en très-petite quantité : la *respiration* est très-gênée; le *délire*, les *convulsions*, la *suffocation* & les foiblesses qui surviennent, sont les signes précurseurs de la mort.

Nous avons déjà vu que cette *suppression* étoit la cause ordinaire de l'*inflammation* de la *matrice*, Maladies auxquelles peut donner

lieu la suppression des lochies.

& de tous les *symptômes* graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'*inflammation du sein*, des douleurs aux *lombes* & aux *aines* ; des *coliques* très-vives ; la *passion iliaque* ; la *fievre pourprée*, ou *miliaire* ; des *accès hystériques* les plus violents ; une *affection comateuse*, & même l'*apoplexie* ; l'*hémoptysie* & l'*oppression*, des *sueurs* froides, la *syncope*, &c. : elle occasionne des *laits répandus*, ou des *dépôts purulents* qui deviennent funestes, si le *pus* ne se fait point une issue au-dehors.)

Traitement de la suppression des Lochies.

LA *suppression des lochies*, après l'accouchement, ainsi que la *fievre de lait*, dont nous parlerons ci-après, Art. VIII de ce paragraphe, doivent être traitées à-peu-près de la même maniere que l'*inflammation de la matrice*, dont nous avons traité Article précédent. Dans tous ces cas, les secours les plus sûrs sont les boissons abondantes, de légeres *évacuations*, & des *fomentations* sur le *bas-ventre* & le *pubis*.

But qu'il faut se proposer.

(Le premier but, dans le traitement d'une *suppression des lochies*, doit être de rappeller l'écoulement de *sang*, & l'on ne peut y parvenir qu'en travaillant à détruire la cause qui l'a occasionnée & qui l'entretient.

Traitement de la suppression des lochies, lorsqu'elle est dûe à la sueur ;

Si elle est dûe à la *sueur*, que le nombre des assistants, les portes closes de la chambre de l'accouchée, les rideaux & les couvertures du lit ne sollicitent que trop souvent, il faut commencer par congédier toutes les personnes inutiles, une accouchée n'ayant besoin que de sa garde : par renouveller avec prudence l'*air* de la chambre, ouvrir les rideaux de son lit, & diminuer le nombre des couvertures. Nous disons d'employer ces moyens avec

prudence ; car il ſeroit auſſi dangereux qu'elle eût trop froid, puiſque le froid produit également la *ſuppreſſion des lochies.*

Dans ce dernier cas on applique des linges chauds ſur le ventre, entre les cuiſſes & ſur les pieds ; on les renouvelle dès qu'ils commencent à ſe refroidir, & on couvre modérément la malade, pour entretenir la chaleur qu'on lui communique. Lorſqu'elle eſt dûe au froid ;

On obſervera ſi les ventrieres, ou linges avec leſquels on a la pitoyable manie de garrotter le ventre d'une accouchée, ne ſont pas trop ſerrés. Dans ce cas, il faut les ſupprimer abſolument. On n'aura pas cela à craindre, ſi on garnit l'accouchée comme nous l'avons conſeillé ci-devant, pages 171 & 172 de ce Volume. Aux ventrieres, &c.

On réformera le *régime*, ſi la malade n'a pas ſuivi celui qui eſt preſcrit pag. 175 & 176 de ce Vol., & on le réduira à de l'eau ſimple de poulet, de veau ou de *capillaire*, pour peu que les accidents ſoient graves. Régime. Boiſſon délayante & légere.

Pendant qu'on s'occupe de tous ces moyens, qui ſont de la plus grande importance, il faut remédier aux *ſymptômes* les plus graves & les plus preſſants de cette cruelle Maladie. Nous allons rapporter une obſervation de M. Clerc, qui donnera une idée juſte du traitement qu'elle exige. « Mad..... » accoucha douloureuſement d'un premier enfant : » pendant les trois premiers jours, tout alloit bien ; » la nuit ſuivante les choſes changerent de face ; » les *lochies* ſe ſupprimerent, la *fievre* s'alluma, » l'*abdomen* devint douloureux, le ventre ſe tendit, » & la malade fut travaillée de *coliques d'eſtomac :* » la célérité & la grandeur des accidents annon- » çoient un danger prochain. Remedes. Obſervation.

» Mon pere, qui ſoignoit la malade, propoſa » une conſultation : M. Butet y fut appellé avec

» moi. Je revenois de Paris alors, & M. ASTRUC » m'avoit appris que dès qu'une partie étoit engor- » gée, enflammée & *ſpaſmodiquement* reſſerrée, il » falloit bien ſe garder d'augmenter les accidents » par la *dérivation* du *ſang* vers elle. C'étoit le » cas où ſe trouvoit Mad...... Aidé du principe, » *per largiora vaſa*, j'oſai propoſer mon avis, qui » étonna d'abord le Médecin conſultant.

Saignée du bras, pourquoi? Bains de jambes. Fomentations émollientes.

» La diſcuſſion fut courte : la Dame fut *ſaignée* » du bras ; une demi-heure après, nous lui ordon- » nâmes de mettre les jambes dans l'eau tiede avec » une ligature au-deſſus de chaque *malléole ;* nous » fimes appliquer ſur le ventre des *fomentations* » *émollientes*. Preſque dans le même temps, la ma- » lade vomit, à différentes repriſes, une quantité » étonnante de matiere *laiteuſe*, très-*fermentée :* » je lui aurois fait prendre, avec précaution, un grain » ou deux d'*émétique*, diſſous ſans beaucoup d'eau, » ſelon l'*indication ;* ſi la nature agiſſante ne m'eût » interdit tout autre ſecours. La malade ſe ſentoit » revivre ; & les ſecours externes réuſſirent ſi bien, » que trois ou quatre heures après la *ſaignée*, les » *lochies* reparurent, & tous les acidents ceſſerent. »

Importance des antiſpaſmodiques dans la ſuppreſſion des lochies.

Cependant comme le *ſpaſme* joue un grand rôle dans la *ſuppreſſion des lochies*, indépendamment de ce qu'elle eſt très-ſouvent occaſionnée par des chagrins, des peines d'eſprit & les affections de l'ame, il eſt important de calmer l'action des *nerfs*. Il n'eſt donc guere poſſible de ſe diſpenſer d'admi- niſtrer les *antiſpaſmodiques*, & le plus ſouvent ils produiſent des effets ſurprenants. Ceux qu'on em- ploie avec le plus de ſuccès, ſont : la *liqueur miné- rale anodine d'Hoffmann*, l'*eau de fleurs d'orange*, les *teintures de myrrhe* & de *caſtoreum*, le *ſirop diacode*, l'*huile d'amandes douces* & le *ſirop de limon* mêlés enſemble, &c.

Liqueur d'Hoffmann, eau de fleurs d'orange, teinture de myrrhe & de caſtoreum, &c.

On prescrit la *liqueur d'Hoffmann* & la *teinture de myrrhe* & de *castoreum*, à la dose de vingt à trente gouttes dans un verre de la boisson ; l'*eau de fleurs d'orange*, à la dose d'une cuillerée ordinaire ; & le *sirop diacode*, depuis un scrupule jusqu'à deux, dans la même quantité de boisson. Quant à l'*huile d'amandes douces* & au *sirop de limon*, mêlés ensemble, on en donne une cuillerée ordinaire toutes les heures. Dose.

On peut faire des *potions* composées avec ces *remedes*, telles que les suivantes. Modele de potions antispasmodiques.

Prenez d'*eau de laitue*, six onces ;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once ;
de *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, deux gros ;
de *sirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, six onces ;
de *teinture de myrrhe*, } de chaque un
de castoreum, } demi-gros ;
de sirop d'œillet, une once.

Mêlez.

Ou prenez d'*eau de tilleul*, six onces ;
d'*eau de fleurs d'orange*, une once & demie ;
de *sirop diacode*, demi-once.

Mêlez.

Chacune de ces *potions* se prend par cuillerée, d'heure en heure. Dose.

Au lieu de la *saignée* du bras, qu'a employée ici avec succès M. Clerc, mais qui ne réussit pas dans tous les cas, ne seroit-il pas plus avantageux d'appliquer sur-le-champ des *sang-sues* à la *vulve*, le long des grandes *levres*, aux environs de l'*anus*, entre les cuisses, aux *aines*, enfin d'en tapisser toutes ces parties, comme le propose M. Robert, Doc- Avantages des sang-sues. Où il faut les appliquer.

teur-Régent de la Faculté de Paris, dans son *Traité des principaux objets de Médecine*, &c.? Il donne deux observations à l'appui de ce conseil, où elles ont parfaitement réussi dans la *suppression des régles*: ces deux Maladies ont trop de rapport entre elles pour négliger cet avis important.

Dangers des vomitifs.

Il fait encore des réflexions très-sages sur l'*émétique*, dont l'usage est devenu trop familier dans cette Maladie. Les *nausées*, dit-il, & les efforts que font quelques femmes pour vomir, sont l'effet d'un *spasme* violent qui contre-indique les *vomitifs*, puisqu'ils augmentent le *spasme*; & qu'en procurant une secousse, ils précipitent la malade au tombeau.

Saignée de la jugulaire. Vésicatoires, sinapismes.

« Lorsque, continue M. Clerc, faute d'atten- »tion on a laissé aggraver les accidents; que le »Médecin arrive trop tard; que le reflux du *sang* »*laiteux* vers la tête occasionne un assoupissement, »un *coma*, un *délire obscur*, ou que la malade croit »voir des étincelles & ramasse des *flocons*, concours »de *symptômes* qui constitue une véritable *apoplexie*, »à laquelle on a donné le nom d'*apoplexie laiteuse*; »le péril est encore plus certain, dans cette cir- »constance, que dans toutes les Maladies accompa- »gnées de ces *symptômes*. Alors les *saignées* du »bras & du pied, sont inutiles; la seule indiquée »est celle de la *jugulaire*, qui réussit quelquefois. »De larges *emplâtres vésicatoires* entre les épaules, »de puissants *épispastiques* à la plante des pieds, »& peut-être l'*émétique*, qui peut produire une »secousse générale, sont les seules ressources qui »restent au Médecin. Il y a quelques exemples de »leurs succès; mais ils sont rares: d'ailleurs les *vési-* »*catoires* exigent du temps pour agir, & la malade »meurt avant leur effet. » *Histoire naturelle de l'Homme malade*, Tome I, pag. 396 & suivantes.)

ARTICLE V.

De l'Inflammation des mamelles, & de la Gerçure des mamelons ou des bouts des mamelles.

(IL NE S'AGIT ici que de l'*inflammation* du *ſein*, occaſionnée par la ſtagnation ou le ſéjour du *lait* dans les *mamelles.*)

Cauſes & Symptômes de l'Inflammation des mamelles.

(LE FROID ſubit, les *paſſions* vives, les *contuſions*, les coups, &c., donnent le plus ſouvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui eſt toujours accompagné de *fievre*, & ſouvent de ſoif, de *mal de tête*, de difficulté de reſpirer, &c.)

Traitement de l'Inflammation des mamelles.

LORSQU'IL y a *inflammation* aux mamelles, & qu'elle eſt accompagnée de rougeur, de dureté & des autres *ſymptômes* d'une *ſuppuration* menaçante, le *remede* externe le plus sûr, eſt un *cataplaſme* de mie de pain & de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais* : on le renouvelle quatre & cinq fois par jour, & on continue juſqu'à ce que la *tumeur* ſoit réſolue ou vienne à *ſuppuration*.

Quand la ſuppuration eſt menaçante.

Cataplaſme de mie de pain & de lait.

Les *répercuſſifs*, dans ce cas, ſont très-dangereux ; ſouvent ils occaſionnent la *fievre*, & quelquefois ils menent au *cancer* ; au lieu que la *ſuppuration* eſt rarement accompagnée d'aucun danger, & qu'elle a ſouvent des effets très-ſalutaires.

Dangers des répercuſſifs.

(L'*inflammation* du *ſein*, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, ſe réſout aſſez facilement, lorſqu'on ne laiſſe pas le mal faire des progrès : mais celle qui provient du *lait grumelé* dans le *ſein*, ainſi qu'on le ſuppoſe, ne ſe termine guere que par l'*ab-*

cès, & on ne ſauroit l'éviter lorſque la *phlogoſe* dure au-delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une *fiſtule* très-rebelle, ſi on y laiſſe croupir le *pus* trop long-temps.

Saignées. Outre les *cataplaſmes* de *mie de pain* & de *lait*, qui ſont, ſans contredit, de bons *remedes*, il faut quelquefois en venir à la *ſaignée* du bras ou du pied, ou plutôt à des *ſang-ſues* appliquées ſur la mamelle même, pour empêcher les progrès de l'*inflammation*, & ſouvent elles favoriſent la *réſolution*. Il faut en outre, avoir ſoin d'entretenir la liberté du *ventre* par des *lavements émollients* & *adouciſſants*.) Sang-ſues. Lavements.

Traitement de la Gerçure des mamelons ou des bouts des mamelles.

Embrocations d'huile & de cire, De gomme arabique, d'eau de la Reine de Hongrie. Pugatifs rafraîchiſſants.

LORSQUE les bouts des mamelles, ou les *mamelons* ſont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture* d'*huile* & de *cire vierge*, ou avec une *diſſolution* de *gomme arabique*. J'ai vu l'eau de la *Reine de Hongrie* produire de bons effets dans ce cas. Lorſque ces accidents deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchiſſant*, auquel rarement ils réſiſtent.

ARTICLE VI.

De la Fievre miliaire chez les femmes en couches.

(LE TEMPS où ſe manifeſte la *fievre miliaire* des femmes en couches, eſt le plus ſouvent celui de la *fiévre de lait*, dont on va parler Article VIII. de ce Paragraphe.)

La *fievre miliaire* eſt une Maladie très-ordinaire aux femmes en couches; mais comme elle differe peu de celle qui vient dans d'autres circonſtances, & dont nous avons déjà traité, Tome II, Chap. X,

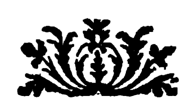
nous ne nous en occuperons pas davantage. Nous observerons seulement que la pesanteur de tête avec tintement d'oreilles, l'*oppression de poitrine*, & le *pouls foible* & *inégal*, sont, dans la *fievre miliaire* des *femmes en couches*, d'un très-mauvais présage : il en est de même du *cours de ventre*, qui peut troubler l'écoulement des *vuidanges* & déranger l'*éruption*. Le *délire*, s'il n'est pas mortel, peut dégénérer, dans ces circonstances, en *manie* qui dure long-temps, & même quelquefois toute la vie.) Symptômes mauvais & dangereux.

Moyens de prévenir la Fievre miliaire chez les femmes en couches.

Le célèbre Hoffmann observe qu'on vient, en général, à bout de prévenir cette *fievre* chez les femmes en couches, si, durant la grossesse, on leur fait observer un *régime* exact; si elles font un *exercice* modéré; si elles prennent de temps-en-temps un *laxatif* composé de *manne* & de *rhubarbe*, ou de *crême de tartre*; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois; si enfin elles se garantissent des impressions d'un *air* trop vif. Pendant la grossesse.

Une circonstance non moins nécessaire à observer, est de ne pas précipiter le *travail* par des *remedes* qui peuvent enflammer le *sang* & les humeurs, ou leur procurer un mouvement & une agitation contre Nature. Pendant le travail.

Il faut veiller, lorsqu'elles sont accouchées, à ce que les *lochies* aient leur cours ordinaire; & si le *pouls* est *vif*, leur ordonner un peu de *nitre*, &c. Après l'accouchement.



ARTICLE VII.

De la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

Maladie la plus dangereuse aux femmes en couches.

LA MALADIE la plus dangereuse pour les femmes en couches, est le *pourpre* ou la *fievre pourprée*.

Elle se manifeste, pour l'ordinaire, le deux ou le troisieme jour après l'*accouchement*. Quelquefois cependant elle arrive plus tôt; mais d'autres fois, quoique plus rarement, elle ne paroît pas avant le cinq ou sixieme jour.

Symptômes de la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

ELLE COMMENCE, comme la plupart des autres *fievres*, par le *frisson*, auquel succede l'*insomnie*, des douleurs à la tête, des *maux de cœur* violents & des *vomissements bilieux*. La malade sent ordinairement une grande douleur dans le dos, dans les hanches & dans la *région de la matrice*. Il se fait un changement subit dans la quantité & dans la qualité des *lochies*.

La malade est tourmentée du *tenesme* ou de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine* qui est fort haute en couleur, ne sort qu'en petite quantité, & ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume considérable, & fort douloureux au plus léger toucher.

Elle prend le caractere de putride au bout de quelques jours.

Lorsque la *fievre* a continué pendant quelques jours, la violence des *symptômes inflammatoires* diminue pour l'ordinaire, & la Maladie prend alors un caractere plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* se manifeste souvent à cette époque, & même plus tôt; & ce *cours de ventre* opiniâtre & dangereux accompagne ensuite la Maladie dans tous les états postérieurs.

Traitement de la fievre pourprée chez les femmes en couches.

Il n'est pas de Maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence & d'attention que celle-ci. En conséquence, il faut appeller du secours le plutôt possible.

La *saignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencements; cependant on ne peut en user qu'avec précaution, & on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des signes très-graves d'*inflammation*, auquel cas il faut encore y joindre un *emplâtre vésicatoire* sur la *région de la matrice*. Circonstances qui demandent la saignée. Un vésicatoire.

Pendant le *frisson*, il faut mettre tout en usage pour en diminuer la violence & la durée : c'est pourquoi on donnera de grandes quantités de boissons *délayantes* chaudes; & si la malade est affaissée, on y joindra de temps en temps un verre de *petit-lait au vin*. On appliquera, sur les *extrémités*, des corps chauds, comme des briques chauffées, des bouteilles ou des vessies remplies d'eau chaude, &c. Ce qu'il faut faire pendant le frisson.

Il faut, pendant tout le cours de cette Maladie, donner & répéter souvent des *lavements émollients*, composés d'eau & de *lait*, ou d'*eau de veau*. Ils sont utiles en ce qu'ils débarrassent les *intestins*, & qu'ils servent comme de *fomentations* internes à la *matrice* & aux parties adjacentes : cependant ces *lavements* demandent de l'adresse pour être administrés, à cause de la sensibilité dont toutes les parties, qui sont renfermées dans le *petit-bassin*, sont affectées dans ce temps. Lavements émollients pendant tout le cours de cette fievre.

Pour débarrasser l'*estomac* de la *bile* dont il est surchargé, on donne, en général, un *vomitif*; mais comme les *vomitifs* sont fort sujets, dans cette Doux laxatifs.

occasion, à augmenter l'irritation de l'*estomac*, déjà trop grande, il est plus sûr de s'en passer, & de donner à la place quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entrailles*, & d'évacuer la *bile*.

Avantages des remedes salins.

Les *remedes* que j'ai toujours employés avec le plus de succès dans cette Maladie, sont les *remedes salins*. Si on les répete convenablement, ils arrêtent le *vomissement*, & calment en même temps la violence de la *fievre*.

Circonstances qui indiquent les calmants.

S'ils procurent un *dévoiement*, ou si la malade est tourmentée par l'*insomnie*, on lui donnera, selon les circonstances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *sirop diacode*.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a un cours de ventre considérable.

Lorsque le *cours de ventre* est assez considérable pour épuiser la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum* : on lui donnera pour boisson de l'eau de *riz*, dans chaque chopine de laquelle on dissoudra une once de *gomme arabique*. Si ces *lavements* ne réussissent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, prescrite Tome III, Chap. XXV, §. VIII, Art. III, ou à quelque autre *astringent* fort.

Racine de colombo.

Aliments & boisson.

Il faut, en général, que les *aliments* soient légers, & que la boisson soit *délayante* : cependant lorsque la Maladie traîne en longueur, il est nécessaire de soutenir la malade avec des *aliments* nourrissants & des *cordiaux* puissants.

Traitement de la Fievre pourprée chez les femmes en couches, lorsqu'elle prend le caractere de putridité.

Quinquina en infusion ou en décoction. Pourquoi ?

NOUS AVONS déjà fait observer que cette Maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractere de *fievre putride*. Dans ce cas, il faut donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des

cordiaux,

cordiaux, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelque autre *astringent doux*, ou de la maniere suivante.

Prenez d'*extrait de quinquina*, vingt grains;
d'*eau de canelle spiritueuse*, demi-once;
d'*eau de canelle simple*, deux onces;
de *laudanum liquide*, dix gouttes.

Mêlez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce *régime*, il faut soutenir la malade avec des *lavements* de bouillon de bœuf ou de poulet. Lavements nourrissants.

Moyens de prévenir la Fievre pourprée chez les femmes en couches.

POUR prévenir cette Maladie, il faut qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille; qu'elle ne se nourrisse que d'*aliments* légers & simples; que sa chambre soit tenue fraîchement; & qu'on y fasse circuler un *air* nouveau. Rien de plus dangereux pour une femme, dans cet état, que d'être tenue trop chaudement. Il ne faut point qu'elle soit trop couverte & qu'elle se leve trop promptement. Il faut qu'elle ait une attention particuliere à la *propreté*; & cet article est un des plus importants, comme nous l'avons fait voir Tome II, Chapitre X, Paragraphe V. Aliments; air renouvellé. Attention à la propreté.

ARTICLE VIII.

De la Fievre Puerpérale.

(LA MALADIE qui fait le sujet de cet Article, a, jusqu'à ces derniers temps, presque immolé aux

tant de victimes qu'elle a attaqué de ſujets. Les ravages qu'elle occaſionnoit, faiſoient le déſeſpoir du Médecin, qui n'avoit pas même la conſolation d'eſpérer de ſuccès. A l'Hôtel-Dieu de Paris, elle étoit funeſte à toutes les femmes qui en étoient atteintes; & les obſervations éparſes dans les Auteurs, & celles recueillies par les Praticiens, ne ſervent qu'à confirmer le caractere meurtrier de cette *fievre*. C'étoit donc un ſervice inappréciable à rendre à l'humanité, que de trouver une méthode de la guérir, qui fût ſimple, facile à employer, & ſuivie d'un ſuccès toujours certain. Cette méthode eſt découverte, & nous la devons à M. Doulcet, Médecin de l'Hôtel-Dieu, qu'une mort prématurée vient d'enlever aux juſtes témoignages de la reconnoiſſance publique. Nous nous hâtons de la publier, à cauſe de ſon extrême ſimplicité, & parce que nous ſommes perſuadés que, pour peu qu'on veuille faire attention à la deſcription que nous allons donner de cette Maladie, on ſera en état d'en faire une heureuſe application. Ce que nous allons dire, eſt extrait d'un *mémoire* lu à une des aſſemblées de la Faculté, dite *prima menſis*, & inſéré dans le *Journal de médecine* du mois de Novembre 1782.

Cette *fievre* eſt occaſionnée par un épanchement *laiteux* ſur les *viſceres* du *bas-ventre*, dans le temps où le *lait* devroit ſe porter aux *mamelles*. Cette vérité eſt confirmée par l'ouverture des cadavres, qui préſente une matiere laiteuſe, comparable à du *petit-lait* non clarifié. Cette matiere eſt très-fétide, plus ou moins abondante, allant ſouvent de deux à trois pintes; & l'on y voit flotter de gros morceaux de *lait* caillé, pour l'ordinaire fort blanc, dont un grand nombre ſe trouvent collés à la ſurface des *inteſtins*. Les Anglois, qui ont obſervé cette

Maladie, lui ont donné le nom de *fievre puerpérale*, qu'on lui conserve en France.

Symptômes de la Fievre Puerpérale.

(L'ÉTAT des femmes, avant que d'être attaquées de cette Maladie, ne présente rien pendant le cours de leur *grossesse*, après même leur accouchement, ordinairement heureux, qui puisse faire soupçonner qu'il aura des suites aussi cruelles. Tout se passe à merveille jusqu'au troisieme jour, époque fatale à laquelle se déclarent les symptomes les plus alarmants. Pour les décrire avec ordre, & pour apprendre à bien distinguer cette époque particuliere, nous les diviserons en *symptômes* toujours existants, c'est-à-dire, communs à toutes les femmes attaquées; & en *symptômes* que l'on remarque souvent, ou seulement particuliers à un certain nombre: l'on sent aisément que ce sont les premiers qu'il est le plus important de bien saisir.

Nous avons dit que les premiers indices du mal se manifestent le troisieme jour; c'est le plus ordinaire: ils ont cependant eu lieu plus tôt, & même quelques heures après l'accouchement.

Quel que soit l'instant de leur apparition, tout-à-coup il se déclare une *fievre* sensible, mais non pas trop forte: le *pouls* est petit, concentré & un peu accéléré; le sein se flétrit à l'instant, au lieu d'augmenter de volume, ainsi qu'il devroit arriver à cette époque: le ventre se météorise & devient excessivement douloureux, sans qu'il y ait aucune diminution des *lochies* qui continuent à bien couler. Tels sont les *symptômes* qui constituent essentiellement la Maladie, & qui sont communs à toutes les femmes, auxquels on peut ajouter l'abattement des forces. Symptômes toujours existants, ou essentiels.

A ceux-là se joignent quelquefois, & avec beau- Symptômes particuliers.

çoup de variété, ſelon les différents Malades, les ſuivants : 1.° un *friſſon* plus ou moins violent, qui ſe déclare dans le principe ; 2.° des *vomiſſements* de matieres vertes ou légérement teintes de jaune, & plus fréquemment encore de ſimples nauſées ſans vomiſſements ; 3.° un *dévoiement laiteux* & très-fétide ; 4.° les yeux s'éteignent ; 5.° le viſage ſe décolore ; 6.° enfin la langue eſt ordinairement humide & chargée d'un limon blanc, aſſez épais, & quelquefois d'un jaune verdatre à ſa baſe.

Moment d'adminiſtrer les remedes.

Avant que d'achever le tableau de cette Maladie, il eſt bon de dire que c'eſt à ce premier inſtant que le traitement, que nous allons détailler, doit être adminiſtré ; quelques heures plus tard, pour l'ordinaire, il n'eſt plus temps.

Aux ſymptômes que nous venons de décrire, aucun autre ne vient ſe joindre, du moins pendant les premieres heures. On obſerve ſeulement qu'ils augmentent d'intenſité : le *pouls* devient de plus-en-plus petit & concentré ; le ſein reſte flaſque ; la révolution du lait n'a aucunement lieu, & les douleurs du *bas ventre*, dont la tenſion augmente, deviennent intolérables. Mais bientôt, c'eſt-à-dire, vers la fin du ſecond jour de la Maladie ou dans le courant du troiſieme ; elles diminuent pour même ceſſer quelquefois tout-à-fait : calme perfide ! Souvent ſuccede une petite *ſueur* froide & gluante ; les évacuations par les *ſelles* & les *vuidanges*, ſont d'une fétidité inſupportable ; le *pouls* eſt tremblottant & miſérable ; la tête ſe perd, & les malades ſuccombent à la fin du troiſieme ou au commencement du quatrieme jour de la Maladie, rarement avant, quelquefois un peu plus tard.)

Traitement de la Fievre Puerpérale.

(Le succès de la méthode que nous allons donner, dépend de la plus grande célérité dans l'administration du *remede*, comme on vient d'en prévenir. Il est donc de la plus grande importance que tout le monde, & sur-tout les personnes charitables, le connoissent, puisqu'il est rare que les Médecins, même dans les villes, soient appellés auprès des femmes en couche, particuliérement les premiers jours, & que, quand on les appelle, le temps qu'ils mettent à arriver, seroit autant de pris sur celui où il faut agir.

Dès la premiere apparition des *symptômes*, il faut donc ne pas perdre un instant & administrer l'*ipécacuanha* : on le donne à la dose de quinze grains dans deux verres d'eau, que l'on fait prendre à une heure & demie d'intervalle l'un de l'autre. Après que la malade a cessé de vomir, on lui donne une cuillerée de la *potion* suivante; Ipécacuanha. Dose.

Prenez d'*huile d'amandes douces*, deux onces; Potion huileuse avec le kermès.
de *sirop de guimauve*, une once;
de *kermès minéral*, deux grains.

Mêlez intimement le *kermès* avec l'*huile* & le *sirop*.

On réitere une cuillerée de cette *potion* toutes les heures, & plus souvent s'il est nécessaire. Le lendemain, malgré la diminution des *symptômes*, il faut recommencer à donner l'*ipécacuanha*, & ensuite la *potion* de la même maniere, à plus forte raison si ces *symptômes* persistent encore avec la même intensité, ce qui est fort rare quand le *remede* a été donné à temps. On a quelquefois été obligé d'y recourir jusqu'à trois & quatre fois, lorsque le ventre restoit toujours météorisé & douloureux, & que le *pouls* ne se relevoit pas.

Boisson. La boisson doit être simple, telle, par exemple, qu'une eau de graine de *lin* ou de *scorsonnere* édulcorée avec le *sirop de guimauve*. Le septieme ou le huitieme de la Maladie, l'on purge avec deux onces de *manne* & un gros de *sel de duobus:* médecine très-douce, qu'on réitere trois ou quatre fois, & qu'on rend plus active s'il est besoin.

Purgation.

Quelques observations, rares à la vérité, & faites depuis l'emploi de la méthode indiquée, ont démontré qu'il falloit y recourir encore, lors même qu'on avoit perdu quelques heures, & que le vrai temps de donner l'*ipécacuanha* étoit passé. Un petit nombre d'événements heureux en a justifié l'usage en ces malheureuses circonstances. Si donc, par quelque cause que ce soit, on n'a pas pu donner le *remede* au moment de l'invasion de la Maladie, il ne faut pas se dispenser de l'administrer, puisqu'on peut encore rappeller à la vie une malade, qui, sans cela, est vouée à une mort certaine.

La guérison de la Maladie s'opere sans que la révolution du *lait* ait lieu, c'est-à-dire, que le sein ne se gonfle pas sensiblement, comme il arrive ordinairement le troisieme jour de la couche; toute la matiere *laiteuse* est évacuée par les *selles*, coule avec les *vuidanges*, ou s'échappe par les voies de la *transpiration* ou des *urines*.)

Article IX.

De la Fievre de lait.

Causes des lochies; (Aussi-tôt que la *matrice* a été débarrassée de l'enfant, elle se contracte & se replie sur elle-même; elle chasse, à mesure qu'elle se resserre, toutes les humeurs qu'elle contenoit, ce qui donne lieu à l'écoulement des *lochies* ou des *vuidanges*. Les *sucs* nourriciers qui y abordoient pour servir de nourri-

Du lait dans le sein.

ture à l'enfant, changent de route & se portent aux mamelles, où ils prennent bientôt la forme & la consistance de *lait.*

De la fievre de lait.

La Nature, sage & prévoyante, dont le but est évidemment que la femme qui met un enfant au monde le nourrisse elle-même, envoie sans cesse aux mamelles, après l'*accouchement*, une nouvelle quantité de *lait*, pour réparer la perte de celui que l'enfant doit avoir sucé; mais si la mere a la barbarie de se refuser au devoir sacré d'allaiter, les mamelles se tendent, deviennent douloureuses, & s'enflamment. Le *lait* s'y épaissit; il empêche l'abord de celui qui vient après; il le force à refluer en partie, & ce qui en reste n'ayant pas été séparé dans les *vaisseaux sanguins*, y forme une *pléthore* de *lait.* Le *sang*, troublé par la présence de cette humeur étrangere, circule avec tumulte: il se fait dans l'*économie animale* un mouvement intestin qui excite la *fievre.*

La fievre de lait n'est ordinaire qu'aux femmes qui ne nourrissent pas.

Il n'y a donc que les femmes qui ne nourrissent pas, qui éprouvent la *fievre de lait*: aussi cette Maladie ne devroit-elle point se trouver dans la classe nombreuse de celles qui affligent l'humanité, puisqu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour sentir la nécessité imposée à toutes les femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfants, comme nous l'avons fait voir Tome I, Chapitre I.

Il faut cependant avouer qu'il y a des femmes qui, ne nourrissant pas, n'ont pas de *fievre de lait*; mais ce cas est très-rare, & ce ne sont guere que les femmes qui accouchent pour la premiere fois.)

Symptômes de la Fievre de lait.

Moments après l'accouchement

(Soixante ou soixante-douze heures après être délivrée, l'accouchée éprouve d'abord un pointille-

Où se déclarent les premiers symptômes. lement entre cuir & chair, & une lassitude : ensuite vient le mal de tête ; le sein se gonfle, s'engorge & devient inégal ; elle y sent des élancements : le *pouls* s'éleve ; il est *fort*, *plein* & tendu. Il arrive assez souvent que cette *fievre* est compliquée avec la *miliaire* ; quelquefois aussi cette derniere est la *crise* de la *fievre de lait*.

La *fievre de lait* est, en général, peu de chose en elle-même, quand elle est circonscrite dans les bornes ordinaires, ou qu'elle est simple ; mais quand la *suppression des lochies* a lieu en même temps, le danger est augmenté de beaucoup ; & l'on a tout à craindre pour une mort prochaine, s'il survient la pesanteur de tête, le tintement d'oreilles, l'*oppression de poitrine*, la foiblesse, la petitesse du *pouls*, le délire, &c. La *fievre de lait* simple, dure ordinairement vingt-quatre, trente-six, & quelquefois quarante-huit heures.)

Symptômes dangereux.

Combien dure la fievre de lait.

Traitement de la Fievre de lait.

Le régime suffit quand la Maladie suit la marche ordinaire.

(QUAND cette *fievre* suit la marche ordinaire, elle n'exige que du *régime*, qui doit être sévere, non-seulement pour empêcher la Maladie d'empirer, mais encore pour prévenir la trop grande *sécrétion* du *lait*, comme nous l'avons fait voir Tome II, chap. X, §. V.

Seuls remedes, lorsqu'ils sont nécessaires.

Les seuls *remedes*, lorsqu'ils sont nécessaires, sont de tenir les mamelles enveloppées avec des linges chauds, d'y faire des *onctions* avec de l'*huile de graine de lin* chaude, ou d'y appliquer des feuilles de *chou rouge*. Il faut présenter souvent l'enfant au tetton, ou faire tetter la malade par une personne.

Onctions avec l'huile de lin, chou rouge.

Il est contraire à la Nature de ne

Rien de plus propre à prévenir la *fievre de lait*, que de présenter l'enfant de bonne heure à la ma-

melle. L'habitude où l'on est de ne pas faire tetter l'enfant dans les trois premiers jours, est contraire à la Nature & à la raison; elle est également nuisible à la mere & à l'enfant.

pas présenter l'enfant au tetton de bonne-heure.

Toute femme qui a du *lait* dans les mamelles, doit se faire tetter, ou par son propre enfant, ou par d'autres personnes, ou par des petits chiens, au moins pendant les premiers mois : c'est le seul moyen de prévenir la plupart des Maladies, si funestes aux femmes en couches qui ne suivent pas le conseil donné Tome I, Chap. I, §. IV, de présenter l'enfant au tetton, aussi-tôt qu'il paroît le desirer.)

Toute femme qui a du lait, doit se faire tetter.

Moyens de prévenir la Fievre de lait.

POUR prévenir la *fievre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles*, il faut que la femme en couche se fasse tetter fréquemment : il faut même qu'elle emploie ce moyen dès les premieres apparences du *lait* dans son sein, quand même il n'y auroit encore aucun signe précurseur de la *fievre*, afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigrisse, & ne soit, dans cet état, repompé dans la *masse du sang*.

Se faire tetter dès les premieres apparences du lait dans le sein.

Il faut encore qu'elle évite la *constipation*; & elle ne peut rien faire de mieux, pour la prévenir, que de prendre tous les jours des *lavements adoucissants*, & de se mettre à un *régime relâchant*.

Eviter la constipation.

Lavements.

ARTICLE X.

Du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

(LES FEMMES qui ont beaucoup de *lait*, & qui ne sont pas assez tettées par leur enfant, sont sujettes à des *engorgements* aux mamelles, dans lesquelles le *lait* se caille & se grumele; c'est ce que

D'où vient le nom de cette Maladie.

les femmes appellent *poil de lait*, parce qu'elles ont cru que c'étoient de véritables poils qui bouchoient les tuyaux *lactiferes*, & s'opposoient au dégorgement des *glandes* du sein.)

Causes du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

Les *passions* vives, la *colere*, la joie subite, la terreur, sont des causes fréquentes de cette Maladie; mais l'action du froid qui frappe inopinément le sein, & le refus de se faire tetter, en sont les causes les plus communes & les plus ordinaires. On a vu cette Maladie être encore occasionnée par des applications *acides* & *astringentes* sur les mamelles.)

Symptômes du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

(La mamelle est dure au tact: elle est inégale; elle devient douloureuse & s'enflamme. Quelquefois on sent des grumeaux de *lait* endurcis: la *fievre*, précédée de *frisson*, se met de la partie; mais, pour l'ordinaire, elle dure peu de temps.

Maladies qui peuvent en être les suites.

Quand on ne porte pas un prompt *remede* à cet accident, il peut avoir des suites fâcheuses. Il n'est pas rare de lui voir occasionner un *abcès*; d'autres fois une *tumeur* qui devient *squirrheuse*, & qui, dégénérant en *cancer*, conduit, pour l'ordinaire, la malade au tombeau.)

Traitement du Poil, ou *du Lait grumelé dans les mamelles.*

Regime févere.

Linges chauds sur le sein.

(Le *régime* févere, pendant les sept ou huit premiers jours, est ici très-nécessaire. On couvre le sein de linges chauds, qu'on renouvelle lorsque le

lait les mouille ; mais il faut bien prendre garde que la malade n'amasse du froid : car la chaleur, dans ce cas, est au-dessus de tous les *topiques* qu'on est dans l'usage d'appliquer. Importance de la chaleur.

On donne intérieurement des *diurétiques*, pour entraîner vers les *reins* la matiere dont on veut délivrer les mamelles. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, est le *remede* dont on voit les meilleurs effets, lorsque l'état du *pouls* permet d'en user ; & ce *remede*, dit M. Lieutaud, mérite d'être plus connu. Diurétiques. Térébenthine de Chio & cloportes.

Il faut que la malade se fasse tetter par un ou plusieurs enfants, même par une personne adulte, ou avoir recours à de petits chiens ; mais lorsque les mamelles, engorgées à un certain point, sont douloureuses, on est quelquefois forcé d'en venir à la *saignée*, & même aux *purgatifs*. D'ailleurs on se comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*, page 187 de ce Volume.) Se faire tetter. Cas où il faut saigner & purger.

§. VII.

De l'attention que doivent avoir les femmes lorsqu'elles relevent de couches.

Nous terminerons nos observations sur les *femmes en couches*, en leur recommandant sur toute chose de se garantir du froid. Les femmes pauvres, que la nécessité force de quitter leur lit trop tôt, amassent souvent du froid, qui les jette dans des Maladies dont elles ne guérissent jamais par la suite : c'est en vérité un grand malheur, qu'on ne prenne pas plus de soin des pauvres dans ces circonstances. Il ne faut pas que les femmes accouchées relevent trop tôt.

Mais les femmes riches courent encore de plus grands risques en se tenant trop chaudement : elles sont, pour la plupart, dans une espece de bain, les huit ou dix premiers jours de leur couche, & bien- Dangers de se tenir trop chaudement pendant la couche ;

tôt on les voit toutes parées pour recevoir des visites. Il n'est personne qui ne sente le danger d'une pareille conduite.

De ne sortir que pour aller dans une Eglise froide. La coutume superstitieuse qui oblige les femmes de garder la chambre jusqu'à ce qu'elles aient été à l'Eglise, est encore une cause très-commune pour elles d'amasser du froid. Toutes les Eglises sont humides, & la plupart sont froides; elles sont en conséquence le lieu le plus dangereux qu'elles puissent choisir pour faire leur premiere visite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un mois. (Nous avons déjà fait voir, Tome I, Chap. XII, §. III, Art. V, combien il étoit dangereux pour les femmes qui relevent de couches, de s'exposer au *serein.*)

§. VIII.

De la Stérilité.

On doit mettre la *stérilité* au rang des *Maladies des femmes*, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfants, ne jouissent gueres d'une bonne santé.

Article premier.

Causes de la Stérilité.

Cette Maladie peut reconnoître un grand nombre de causes : une nourriture trop forte & trop substantielle, le *chagrin*, le relâchement, (le libertinage, la crapule, & la *vérole* qui en est la suite; le vice *scorbutique*; l'excès du vin, des *liqueurs spiritueuses*, du *café*; la *pléthore*, l'embonpoint excessif, les *fleurs blanches.*) Mais elle est particuliérement occasionnée par la *suppression* des *régles*, ou le cours irrégulier de cette *évacuation.*

Il est très-certain que les *aliments* trop succulents vicient les humeurs, & s'opposent à la fécondité. On voit rarement de femmes *stériles* parmi les pauvres Artisans, tandis que rien n'est plus commun parmi les gens riches & fort opulents. On voit la fécondité, dans tous les Pays, être proportionnée à la pauvreté; & il ne seroit pas difficile de rapporter plusieurs exemples de femmes qui, réduites au *lait* & aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu & enfanté, quoiqu'elles n'eussent jamais mis d'enfants au monde auparavant.

La stérilité est plus commune parmi les riches que parmi les pauvres. Pourquoi?

Si les riches se nourrissoient comme le plus grand nombre des Paysans; s'ils faisoient autant d'*exercice* qu'eux, ils seroient rarement dans le cas d'envier à leurs pauvres vassaux & domestiques, de nombreuses familles, tandis qu'eux-mêmes meurent de chagrin de n'avoir pas un seul héritier à qui ils puissent laisser leurs vastes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non-seulement vicie les humeurs, mais encore conduit les *solides* à un relâchement universel: état absolument contraire à la génération.

ARTICLE II.

Traitement de la Stérilité.

POUR prévenir ces accidents, nous conseillons, 1.° un *exercice* suffisant en plein air; 2.° un *régime* composé de *végétaux* & sur-tout de *lait*.

Exercice, régime végétal, lait.

Le Docteur CHEYNE atteste, que la privation des enfants est plus souvent la faute du mari que de la femme: aussi recommande-t-il plus expressément les *végétaux* & le *lait* au premier qu'à la derniere. Il ajoute que son ami le Docteur TAYLOR, qu'il appelle *the milk Doctor of Croydon*, le *Docteur au lait de Croydon*, a mis plusieurs personnes opulentes,

de ses environs, qui étoient mariées depuis plusieurs années sans avoir eu d'enfants, en état d'en avoir de beaux & de bien portants, en les réduisant au *lait* & aux *végétaux* pendant un temps considérable.

Astringents. Eaux ferrugineuses. Bain froid.

3.° L'usage de quelques *remedes astringents*, comme l'*alun*, le *fer*, le *sang-dragon*, l'*élixir* de *vitriol*, les *eaux de Spa* ou de *Tunbridge*, (ou de *Forges*), le *quinquina*, &c. enfin, & de préférence à tout autre, le *bain froid*.

Ce qu'il faut faire lorsque la stérilité est dûe aux affections de l'ame ;

La *stérilité* est souvent la suite du *chagrin*, d'une peur subite, de la douleur, de toutes les *passions* qui sont capables de supprimer les *régles*. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que cette Maladie dépend des affections de l'ame, il faut que la malade s'égaie & se récrée le plus possible : il faut qu'elle fuie tous les objets qui lui sont désagréables, & qu'elle mette tout en usage pour s'amuser, & pour satisfaire ses fantaisies.

A des Maladies ou à des vices des parties de la génération.

(Nous ne parlerons pas ici de la *stérilité* qui dépend des vices de conformation & du mauvais état des *organes* : tels sont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices*, qui sont la suite des *accouchements laborieux*, de la *petite-vérole*, de la *brûlure*, des *Maladies vénériennes*, &c.; du *desséchement* ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin*, ou de la *cavité de la matrice*, &c., parce que ces vices ne demandent que la main du Chirurgien, s'ils ne sont pas absolument incurables.)

§. IX.

De la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie*.

Caracteres de cette Maladie.

(ON DONNE ce nom à un *délire mélancolique*, furieux, lascif & sans *fievre*, dont les filles, les veuves, & même certaines femmes mariées, sont quel-

quefois atteintes, en conséquence d'une *passion* excessive pour un objet aimé.

Les jeunes personnes sont plus sujettes à cette Maladie que celles d'un âge plus avancé : cependont on a vu des femmes de soixante & dix ans l'éprouver avec beaucoup de violence : on parle même d'une fille de trois ans qui en a ressenti les premieres atteintes. Il n'est pas douteux qu'elle étoit héréditaire chez cette enfant. Les filles seches & d'un *tempérament bilieux*, qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé & qui sont d'une forte complexion, y sont plus exposées que les autres.) Qui sont les femmes qui y sont sujettes.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie*.

(LES JEUNES PERSONNES se disposent à éprouver cette Maladie, lorsqu'elles se livrent à des lectures licencieuses, à des propos, des conversations, des images obscenes ; à des caresses d'un objet aimé, &c.

Mais ce qui la suscite immédiatement, ce sont les irritations de la *matrice*, du *vagin*, des parties génitales, les attouchements, la *masturbation*, le *coït*, & quelquefois l'action stimulante de quelques humeurs âcres dont ces parties sont abreuvées.

La bonne chere, l'oisiveté, la vivacité, l'âge, certains *aliments*, certaines *drogues* que l'on dit capables de produire cette irritation, doivent être mises au rang de ces causes.)

ARTICLE II.

Symptômes de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie*.

(CETTE MALADIE ne se déclare pas subitement dans les filles & dans les femmes ; la pudeur les re- Premiers symptômes.

tient pendant quelque temps. Elles ſont d'abord d'une humeur ſombre & mélancolique : elles deviennent taciturnes, triſtes, & il leur échappe de temps en temps des ſoupirs, des regards laſcifs, ſur-tout lorſqu'il ſe préſente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport au plaiſir de l'amour. Leur viſage & leur regard s'enflamment, & ſi on touche leur *pouls*, on le trouve agité.

Symptômes caractériſtiques.

Lorſque cette Maladie a déjà fait quelques progrès, les filles ou femmes qui en ſont atteintes, perdent l'appétit, le ſommeil, & le goût qu'elles avoient pour leurs occupations ordinaires : elles deviennent de plus en plus *mélancoliques*. Cette *mélancolie* dégénere inſenſiblement en une telle fureur amoureuſe, que les malades ne gardent plus aucune meſure, aucune retenue, & s'abandonnent à toutes ſortes d'indécences, tant dans leurs actions, que dans leurs paroles. Elles pouſſent quelquefois les choſes au point de provoquer les hommes, ou de les forcer à éteindre l'ardeur dont elles ſont dévorées.

Préjugé injuſte ſur la plupart des perſonnes attaquées de cette Maladie.

Cette Maladie porte avec elle un caractere honteux ; & les femmes qui l'éprouvent, ſont preſque toujours déshonorées. Néanmoins ce préjugé eſt quelquefois fort injuſte, ſur-tout lorſqu'il arrive que celle qui en eſt attaquée, a toujours mené une vie ſage & réglée. Cet accident vient, ſans doute, de certaines impreſſions auxquelles il eſt difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raiſon.)



Article III.

ARTICLE III.

Traitement de la Fureur utérine, ou *de la Nymphomanie*.

Possession de l'objet aimé.

(LE PREMIER des *remedes* dans cette Maladie, celui qui surpasse, sans contredit, tous les autres en efficacité, est la possession de l'objet aimé, & l'on ne peut s'y refuser sans de grandes raisons, comme nous l'avons fait voir Tome I, Chap. XI, §. IV.

Moyens moraux.

Lorsqu'on ne peut absolument employer ce moyen, les conseils, les prieres, les exhortations, même les menaces, sont de grandes ressources, qu'il faut bien se garder de négliger. Il faut encore procurer à la malade des amusements qui occupent l'esprit & le corps, ou l'assujettir à un genre de travail qui captive toute son application : il faut éloigner d'elle les images obscenes, les livres licencieux, les personnes de propos libres, & sur-tout celles qui ont donné lieu à tous ces désordres.

Régime rafraîchissant. Boisson. Lavements. Aliments.

Il faut mettre la malade à un *régime rafraîchissant*; lui prescrire, pour boisson, de l'*orgeat*, des *émulsions*, du *petit-lait*, du *sirop de vinaigre* ou de *violette*, ou de *nénuphar*, délayé dans l'eau; des *lavements* composés de *décoction* de *pourpier*, de *laitue*, ou d'eau & de *vinaigre*. On lui interdira la viande, le *vin*, les *épices*, tout ce qui est capable de porter de la chaleur, de l'âcreté dans les humeurs. Ses *aliments* seront composés de *végétaux*, tirés sur-tout de la classe des plantes potageres, & des fruits *rafraîchissants*.

Bains plus froids que chauds.

Les *bains*, plus froids que chauds, sont de la plus grande importance; il faut que la malade en

prenne deux par jour, & qu'elle les continue pendant un temps très-long.

Circonstances qui indiquent la saignée ;

Lorsque la Maladie est portée à un certain degré, on ne peut se passer des *saignées*, puisqu'il est démontré, par l'ouverture de femmes mortes dans cet état, que la *matrice*, les *ovaires*, &c., sont souvent enflammés. On saignera donc la malade proportionnément aux forces, à la *constitution* du sujet, & aux autres circonstances dans lesquelles elle se trouvera.

Celle du pied. Sang-sues.

S'il y a *suppression des régles*, on sent que la *saignée* du pied est indispensable. On s'est très-bien trouvé de l'application des *sang-sues* à l'*anus* ou aux grandes *levres*.

Quand la *fureur utérine* s'est changée en *manie*, ce qui arrive assez fréquemment, elle est alors fort difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. Au reste, nous renvoyons, pour de plus grands détails sur cette matiere, à un Ouvrage écrit *ex professo* sur la *nymphomanie*, par M. D. T. de Bienville, Docteur en Médecine, à Amsterdam, 1771.

Il est une autre Maladie à laquelle les femmes ne sont que trop exposées, c'est la *vérole*. Mais le traitement, décrit Chapitre précédent, leur convient également, toutefois avec les modifications qu'exigent la délicatesse du sujet & les autres circonstances dans lesquelles il se trouve. On consultera donc le Chap. XLIX de ce Volume, & surtout les §§. VII & VIII de ce même Chapitre.

N. B. Les femmes sont d'ailleurs sujettes au plus grand nombre des Maladies qui attaquent les hommes. Lors donc qu'on voudra suivre le traitement d'une femme malade, & qu'on ne reconnoîtra sa

de par-
eau des
nd Vo-
ui pré-
, indi-

CHAPITRE LI.

Des Maladies des Enfants, telles que celles occasionnées par le Méconium retenu dans les inteſtins; de la Conſtipation & de la Chûte de l'anus; des Aphtes; des Tranchées & des Coliques; des Gerçures, des Écorchures & des Excoriations; de l'épaiſſiſſement du Mucus du nez & du Rhume de cerveau; du Vomiſſement; du Dévoyement & du Cours de ventre; des Eruptions; de la Croûte laiteuſe & de la Teigne; des Engelures; de la Croup; de la Dentition difficile; du Rachitis; des Convulſions; de l'Hydrocéphale; du Careau; de la Maladie Vénérienne.

§. I.

Des Maladies des Enfants en général.

Combien les enfants ont beſoin des ſecours de leurs peres & meres.

QUE le ſort de l'homme eſt à plaindre dans l'enfance! Il naît plus foible qu'aucun autre animal; il a plus long-temps beſoin des ſecours & des ſoins de ſes pere & mere: encore ces ſoins & ces ſecours ne lui ſont-ils pas toujours accordés; & quand on veut bien lui en faire part, il ſouffre ſouvent davantage par la maniere dont ils ſont adminiſtrés, que s'il étoit abſolument abandonné.

Ces ſecours mal-entendus ſont les

Auſſi les ſoins mal-entendus des pere & mere, des nourrices, des Sages-Femmes, &c., deviennent-

ils les sources les plus fécondes des Maladies pour les enfants (*a*). sources des maladies des enfants.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Enfants en général.

IL N'Y A personne, pour peu qu'il soit attentif, qui n'ait observé que les premieres Maladies des enfants ont leur siege dans les *intestins*. Cela ne doit point paroître étonnant, puisque la plupart sont, en quelque sorte, empoisonnés par les *aliments* & les *drogues indigestes* dont on les gorge aussi-tôt qu'ils voient le jour, ainsi que nous l'avons fait voir déjà Tome I, Chap. I, §. IV. Les premieres Maladies des enfants ont leur siege dans les intestins.

Tout ce que l'*estomac* ne peut digérer doit être regardé comme *poison*; &, à moins qu'il ne soit rejetté par le *vomissement* ou par les *selles*, il occasionne des *maux de cœur*, des *coliques*, des *spasmes* dans les *intestins*, ou, comme les bonnes fem- Effets des drogues dont on surcharge l'estomac des enfants nouveaux-nés.

(*a*) Nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner une idée des soins officieux & de l'admirable intelligence des *Sages-Femmes* : c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont de froisser & de comprimer les mamelles des enfants, pour en faire sortir, à ce qu'elles disent, le *lait*. Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfants nouveaux-nés, cependant, comme ils ne sont pas certainement faits pour être tettés, on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occasionner une *dureté*, une *inflammation*, une *suppuration* dans ces parties, & je n'ai jamais vu qu'il fût résulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le sein d'un enfant est dur, il suffit d'y appliquer un *cataplasme adoucissant*, ou un peu de l'emplâtre *diachylon*, étendu sur un morceau de peau douce de la largeur d'un écu : on réitere ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée. Manœuvre dangereuse des Sages-Femmes de certains cantons.

mes disent, des *convulsions* internes, enfin des *convulsions* ordinaires & la mort.

Article II.

Traitement des Maladies des Enfants, en général.

Remedes qu'exigent les accidents occasionnés par les drogues.

Comme il est évident que tous ces effets n'ont point d'autres causes, que des substances qui irritent les *intestins*, il n'est pas douteux que la méthode de les guérir ne consiste à chasser, le plus tôt possible, ces substances : or le *remede* le plus sûr & le plus efficace, dans ce cas, est un doux *vomitif*. En conséquence :

Ipécacuanha,

Prenez d'*ipécacuanha* en poudre, cinq ou six grains.

Mettez dans deux cuillerées d'eau; ajoutez un peu de *sucre* : on en donne une cuillerée à café tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opere, comme il est prescrit Tome II, Chap. XX, §. III, Article II; ou bien, & ce moyen répond encore mieux à l'*indication :*

Ou tartre stibié,

Prenez de *tartre stibié*, un grain;
d'*eau commune*, trois onces.

Faites dissoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau; ajoutez un peu de *sirop*. On le donne également par cuillerée à café, tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opere.

Ou vin émétique.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre émétique*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin d'antimoine*, dans une cuillerée à café d'eau ou de *gruau* léger.

Ces *remedes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* & de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, & si l'enfant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux.

Purgatif doux.

On fait fondre, en conséquence, un peu de

manne & de *pulpe de casse*, dans de l'eau bouillante, & on en donne de petites quantités à-la-fois, jusqu'à ce que cette *purgation* opere; ou, ce qui vaut encore mieux, on mêle quelques grains de *magnésie blanche* dans quelqu'un des *aliments* de l'enfant, & on en continue l'usage jusqu'à ce qu'elle ait fait effet.

Manne, ou magnésie blanche.

Si ces remedes sont administrés avec soin; si l'on a l'attention de frotter le ventre & les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, plusieurs fois par jour, on réussira presque toujours à les guérir des Maladies de l'*estomac* & des *intestins*, si cruelles à cet âge.

Frictions légeres avec la main.

Article III.

Méthode générale de guérir les Maladies des Enfants.

La méthode que nous venons d'exposer, est la base de toutes celles dont on doit faire usage pour guérir les Maladies internes des enfants. Elle concourra encore à la guérison des Maladies externes: telles sont les *gerçures*, les *rougeurs*, les *engorgements des glandes*, &c. : Maladies qui, comme nous l'avons déjà fait observer, sont principalement dûes à un *régime* trop *échauffant*, & doivent, par conséquent, être attaquées par de douces *évacuations*.

Cette méthode est la base de tous les traitements qui conviennent dans les Maladies des enfants.

Car les *évacuations*, de quelque nature qu'elles soient, constituent presque toute la médecine des enfants, & elles réussiront presque toujours à les soulager dans la plupart de leurs Maladies, quand elles seront administrées avec prudence (1).

Les évacuations constituent presque toute la Médecine des enfants.

(1) Il est très-certain que la plupart des Maladies des enfants dépendent du mauvais *régime* qu'on leur fait ob-

§. II.

Des Maladies des Enfants causées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation, & de la Chûte de l'anus.

Article premier.

Des Maladies causées par le Méconium, &c.

Ce que c'est que le méconium : il s'évacue pour l'ordinaire dans les vingt quatre premieres heures.

L'estomac & les *intestins* des enfants qui viennent de naître, sont remplis d'une matiere noirâtre, de la consistance d'un *sirop*, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, dans les vingt-quatre premieres heures après la naissance, par les seules forces de la Nature : dans ce cas, l'enfant n'a besoin d'aucune espece de *remedes*.

---

server; qu'elles ont leur siége dans l'*estomac* & dans les *intestins;* & qu'en conséquence, les *vomitifs* & les *purgatifs* doux, dosés proportionnément à leur âge & à la force de leur *constitution*, sont presque les seuls *remedes* qu'on doive leur prescrire: mais il ne faut jamais perdre de vue, qu'en général il faut très-peu de *remedes* aux enfants, & que la Nature, aidée d'une réforme dans le *régime* qui a occasionné leurs Maladies, peut en surmonter elle seule le plus grand nombre.

Il faut très-peu de remedes aux enfants.

Il est donc de la plus grande importance de lire avec attention le premier Chapitre du Tome premier de cet Ouvrage, où l'on traite des moyens de conserver les enfants en santé, & de prévenir leurs Maladies. Nous pouvons assurer avoir vu des enfants, sur-tout de ceux qui ont été alaités par leur propre mere, & conduits d'après les préceptes exposés dans ce premier Chapitre, jouir de la santé la plus constante, & passer le temps de la *dentition*, sans autre accident qu'une *salivation* plus abondante que dans l'état naturel; effet nécessaire de la pression que font, sur les *gencives*, les *dents* qui poussent.

Si cependant un ou deux jours se passent sans que le *méconium* s'évacue, ou s'il ne sort qu'en très-petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnésie blanche*, comme nous l'avons conseillé plus haut; &, si l'on n'est pas à portée de se procurer ces *drogues*, on lui donnera une cuiller ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel*.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il ne s'évacue pas dans le temps prescrit.

Mais le *remede* le meilleur pour faire évacuer le *méconium*, est le *lait* de la mere, que l'on appelle *colostrum*, & qui, dans les premiers jours de la couche, a toujours une vertu *purgative*, ainsi que nous l'avons fait voir Tome I, Chapitre I, §. IV, Note 11; & si on donnoit le tetton aux enfants dès qu'ils montrent une disposition à tetter, on auroit rarement besoin de *remedes* pour faire évacuer le *méconium*. Ce qu'il y a de certain au moins, c'est que quand on ne leur donne point le tetton de la mere, on ne doit jamais les empâter de *sirops*, d'*huiles* & d'autres *drogues* aussi *indigestes*, & qui ne font que surcharger leur *estomac* (2).

Le meilleur remede dans ce cas est le lait de la mere.

---

(2) Presque tout le monde, & même des Médecins, conseillent de ne faire tetter l'enfant que vingt-quatre heures après sa naissance: il y en a même qui veulent qu'on attende que les *vuidanges* aient cessé. Il est étonnant, dit le Traducteur de M. Rosen, qui étoit lui-même de ce sentiment, combien les opinions ont été partagées à cet égard. « Il ne s'agit, continue-t-il, que de savoir si c'est » la mere qui doit allaiter, ou une Nourrice étrangere à » l'enfant.

Combien est ridicule l'opinion de ceux qui pensent qu'il ne faut donner à tetter à l'enfant que vingt-quatre heures après sa naissance, ou quand les vuidanges ont cessé.

» Dans le premier cas, consultons la Nature, & nous » verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès » que la mere a reposé après l'accouchement, on lui pré- » sente son enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche » pour prendre le sein; & le meilleur *purgatif* qu'il » puisse prendre alors pour évacuer le *méconium*, est,

Le maillot s'oppose à l'évacuation du méconium.

(Il est d'observation que les enfants que l'on emmaillotte, sont plus sujets que les autres à ne pas rendre leur *méconium* dans les premieres vingt-quatre heures, & cela ne tient qu'aux ligatures dont ils sont garrottés : ils ne rendent leurs *selles* que lorsqu'ils sont desserrés & dégagés de leurs bandes.

A quoi l'on reconnoît que l'enfant a rendu le méconium.

L'enfant nouveau-né doit évacuer trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours ; c'est à cette quantité de *selles* qu'on reconnoît que le *méconium* est entiérement rendu. Ensuite, & tant que l'enfant tête, il faut qu'il aille à la *selle* deux fois par jour, ce qui cependant doit être proportionné à la quantité de *lait* qu'il prend ; car plus il tette, & plus il doit évacuer. La raison de cette multiplicité d'évacuations est que l'*estomac* des enfants a de la peine à digérer, & que leurs *intestins* étant proportionnément plus grands que ceux des

Dans quelle proportion doivent être multipliées les selles des enfants.

» sans contredit, le *lait* très-délayé de la mere. Il faut » être dans le délire, pour prétendre que le *lait* d'une » mere est dangereux, jusqu'à ce que les *vuidanges* aient » cessé.

Moment où il faut présenter le teton à l'enfant.

» Si l'on s'appercevoit que l'enfant ouvrît la bouche » pendant que la mere repose, on se contenteroit de lui » présenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiede » très-peu sucrée, soit avec une petite cuiller, soit avec » un linge fin, roulé & bien imbibé de cette eau, & » cela seulement pour déterger la bouche & la gorge. Je » ne vois pas pourquoi la mere laisseroit passer vingt- » quatre heures avant de présenter le sein. Le moment » où l'enfant ouvre la bouche pour saisir le sein, est le » plus intéressant pour le succès de la lactation.

Ce qu'il faut donner à l'enfant, lorsqu'on le confie à une Nourrice étrangere.

» Si l'enfant doit avoir une Nourrice étrangere, on dé- » laiera vingt gouttes ou environ de *sirop de chicorée com-* » *posé*, dans une cuiller à café d'eau chaude ; ce que l'en- » fant avale très-bien : on réitere cette dose deux ou trois » fois, pendant le premier jour sur-tout, & on le pré- » sente à la Nourrice lorsqu'il a évacué. En attendant,

adultes, les *aliments* y laiſſant plus de réſidu ou de *ſaburre*, leurs *ſelles* doivent donc être plus multipliées que celles des adultes.

Si l'on n'obſerve point cette fréquence dans les *évacuations* des enfants, ils ſont conſtipés.)

ARTICLE II.

De la Conſtipation des enfants.

(L'ENFANT nourri par ſa propre mere, & qui ne vit que de ſon *lait* pendant les ſix premiers mois, n'eſt gueres expoſé à cet accident; mais il eſt ordinaire à ceux qui ſucent le *lait* d'une étrangere, ſur-tout ſi ce lait a dix, douze, quatorze mois & davantage, comme il n'arrive que trop ſouvent. La *conſtipation* chez ces enfants eſt douloureuſe, & conduit quelquefois à d'autres accidents plus graves.

Qui ſont les enfants expoſés à la conſtipation.

» on lui donne, dans les intervalles du *purgatif*, un peu » d'eau chaude très-légérement ſucrée. Cette conduite eſt » la plus ſage.

» Si l'on ne peut ſe procurer une Nourrice qui ait un » *lait* auſſi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle faſſe » prendre de cette eau ſucrée différentes fois par jour à » l'enfant pendant les quinze premiers jours. En général, » plus le *lait* eſt délayé pendant cet intervalle de temps, » mieux l'enfant s'en trouvera. » *Traité des Maladies des Enfants*, page 24, note *a*.

Dans ce dernier cas, c'eſt-à-dire, lorſque l'enfant doit être livré à une Nourrice mercénaire, je me paſſe, autant que je le puis, de *ſirop de chicorée compoſé*. De l'eau tiede, dans laquelle on délaie du bon *miel de Narbonne*, autant qu'il eſt néceſſaire pour la ſucrer agréablement, & que l'on donne à ſucer, au moyen d'un morceau de mouſſeline roulé, me réuſſit le plus ſouvent. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'ai jamais été obligé de preſcrire du *beurre*, de la *graiſſe*, de l'*huile*, &c., qui nuiſent toujours à l'*eſtomac* des enfants.

De l'eau miellée.

Ce qu'il faut faire lorsque cette Maladie est dûe à ce que le lait de la Nourrice est trop épais ou trop ancien.

Lorsque la *constipation* est causée parce que le *lait* est trop épais & trop ancien, il faut prescrire à la Nourrice de boire une eau légere de *chiendent*, dans laquelle on fait infuser une petite poignée de *bourrache* nouvellement cueillie. Cette *tisanne*, prise abondamment, délaie le *lait* & le rend plus coulant. Si ce moyen ne réussit pas, il faut prendre une Nourrice qui ait un *lait* plus jeune, mais qui soit de six semaines à deux mois.

Lorsqu'elle est dûe chez l'enfant sevré, à son régime.

Lorsque la *constipation* a lieu chez un enfant sevré, elle dépend de son *régime*, qu'il faut changer & rendre plus *délayant :* on lui frotte en outre tous les jours le ventre & la *région de l'estomac* avec la main échauffée : on lui donne un peu de *lait* avec une *décoction* de *gruau* d'*avoine* & un peu de *miel ;* on lui fait faire de l'exercice en plein *air ;* & on le présente à la garde-robe tous les jours à une heure déterminée.

Seuls remedes qu'on puisse se permettre.

Il faut se garder, autant qu'il est possible, de recourir aux *remedes ;* c'est vouloir rendre le mal plus opiniâtre. Le seul qu'on puisse se permettre quand la *constipation* est opiniâtre, est une eau légere de *rhubarbe*. Les *huiles*, le *beurre*, la *graisse* nuisent à l'*estomac*, affoiblissent les *intestins*, & ne rendent pas le ventre plus libre habituellement.)

ARTICLE III.

De la Chûte de l'anus.

Causes de cet accident.

(LES EFFORS que les enfants font pour aller à la *selle* lorsqu'ils sont constipés, occasionnent assez souvent la *chûte du rectum*, quoique cet accident soit plus souvent causé par le *cours de ventre*. De quelque cause qu'il dépende, il devient quelquefois permanent, si l'on n'y porte pas un prompt *remede*.

Fomentation avec le

« Je n'en ai pas trouvé de meilleur, dit M. ROSEN,

»que de fomenter la partie avec une éponge fine vin chaud.
»trempée dans du bon *vin* chaud. La *ſuie* bien fine, Poudre de ſuie & de pin, fumigation de maſtic.
»ou l'écorce de *pin* pulvériſée & paſſée au tamis,
»ſont utiles : on en ſaupoudre la partie, que l'on
»fait enſuite rentrer. Il eſt encore avantageux d'ex-
»poſer le fondement de l'enfant à une *fumigation*
»de *maſtic*.

»Si le mal eſt opiniâtre, on ſoulage certaine- Ce qu'il faut faire lorſque le mal eſt opiniâtre.
»ment l'enfant en le mettant à la *ſelle* ſur un vaſe
»ſoutenu par un eſcabeau élevé, de maniere que
»l'enfant n'ait pas les pieds poſés à terre. On em-
»pêche par-là le *rectum* de tomber.

»Au reſte, on ne doit pas trop s'inquiéter de
»cet accident, qui ſe paſſe aſſez ordinairement de
»lui-même, à meſure que l'enfant prend de l'âge
»& des forces. «)

§. III.

Des Aphtes chez les enfants.

Les *aphtes* ſont de petits *ulceres* blancs; qui tapiſſent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *goſier* & l'*eſtomac* des enfants. Quelquefois elles s'étendent dans tout le *canal inteſtinal*; dans ce cas, elles ſont très-dangereuſes, & produiſent ſouvent la mort de l'enfant. Caracteres de cette Maladie.

Lorſque les *aphtes* ſont pâles, luiſantes, peu nombreuſes, molles, ſuperficielles, tombant aiſément, elles ne ſont pas à craindre; mais ſi elles ſont ternes, jaunes, brunes, noires, épaiſſes; ſi elles *ſuppurent*, elles ſont dangereuſes.



ARTICLE PREMIER.

Causes des Aphtes chez les enfants.

LES *aphtes* sont ordinairement occasionnées par des humeurs *acides :* cependant il y a tout lieu de croire que le *régime échauffant*, soit de la mere, soit de l'enfant, en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin*, du *punch*, des *eaux de canelle*, ou toute autre liqueur *échauffante* & incendiaire, aussi-tôt après sa naissance. On sait que toutes ces *drogues* peuvent occasionner des Maladies *inflammatoires*, même dans les adultes ; ainsi on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent & enflamment le *sang* des enfants, & mettent toute leur *constitution* en feu.

ARTICLE II.

Symptômes des Aphtes chez les enfants.

Suites dangereuses des aphtes.

(LES *aphtes* sont accompagnées de douleurs, & peuvent devenir mortelles, comme on vient de le dire, parce que les enfants crient jour & nuit, & que, ne pouvant plus tetter ; ils sont exposés à souffrir la faim & la soif.

Lorsqu'ils tettent ayant des *aphtes*, les bouts du sein de la Nourrice en sont endommagés, & deviennent *purulents*.

Si les *aphtes* gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler ; si elles portent jusques dans l'*estomac*, il s'ensuit un vomissement violent & un *hoquet* dangereux ; si elles se propagent jusques dans les *intestins*, le *lait* que l'enfant a pris, ne passe plus dans les *secondes voies*, mais sort par les selles en

dévoiement; & pour peu que la Maladie dure, l'enfant doit mourir, faute de nourriture.

Les *aphtes* noires, sont autant de boutons *gangréneux*. Plus elles sont denses & profondes, plus la Maladie est dangereuse : celles qui disparoissent & reviennent bientôt en plus grande quantité, sont également à craindre.

Aphtes qui sont les plus à craindre.

On guérit assez facilement celles qui paroissent d'abord aux levres, aux gencives, sur la langue, dans l'intérieur des joues, sur le *palais*, la *luette* & les *amygdales*; plus difficilement celles du *pharynx*, de l'*estomac* & des *intestins*; très-difficilement celles qui se portent de la gorge dans les *poumons*, par la *trachée-artere* : enfin les plus difficiles à guérir, sont celles qui, après avoir commencé dans les *intestins*, ou dans l'*estomac*, montent par l'*œsophage*, & prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le gosier.

On apperçoit aisément celles qui occupent les diverses parties de la bouche. On ne voit qu'en partie celles du *pharynx*; mais on les reconnoît, ainsi que celles de l'*estomac* & des *intestins*, par le *hoquet* & le *vomissement* de l'enfant, sur-tout lorsqu'il peut encore tetter, ou par un *dévoiement* qui présente les croûtes des *aphtes* & le *lait* parmi les excréments. Lorsque les *aphtes* sont dans la gorge & dans la *poitrine*, on est averti de leur présence par une *toux* considérable, par l'enrouement, & par le son de la voix de l'enfant, qu'on diroit sortir d'un tuyau de *métal*. On présume celles qui, de l'*estomac* ou des *intestins*, remontent dans le gosier, sous l'apparence d'une couenne de lard, par une *fievre* forte; par les selles fréquentes qui durent depuis plusieurs jours de suite ; par l'agitation, le *hoquet*, la rougeur extrême de la langue, &c.

Symptômes des aphtes dans le pharynx, l'estomac & les intestins;

Dans la gorge & dans la poitrine.

Les enfants dont on ne tient pas la bouche pro-

Qui sont les enfants

exposés aux aphtes.

pre, sont sur-tout exposés aux *aphtes*, ainsi que ceux qui prennent un *lait* trop vieux, ou *aigre*, ou qui s'endorment le bout de la mamelle dans la bouche. Nombre d'enfants ont ce défaut, qui leur est communiqué par la Nourrice. J'ai vu des Nourrices qui avoient habitué les enfants à ne s'endormir qu'au tetton. Elles ne les retiroient pour les mettre dans leur lit, que quand elles étoient assurées que le transport ne les éveilleroit pas. En les ôtant de la mamelle, on leur voyoit couler de la bouche une liqueur claire, qui n'étoit autre chose que le *serum* du *lait* qui s'étoit caillé. Pour peu que l'enfant soit malade, ce *petit-lait* devient en peu de temps *aigre* & *acrimonieux*; il excorie tout l'intérieur de la bouche, & produit des *aphtes*.

Habitude dangereuse des Nourrices de laisser les enfants s'endormir le tetton dans la bouche.

Les enfants qui ont de grands *dévoiements*, lors de quelque *fievre*, sont sujets aux *aphtes* : on les voit encore paroître lorsque les *dents* veulent percer, &c.)

ARTICLE III.

Traitement des Aphtes chez les Enfants.

Vomitifs & doux laxatifs.

LES *remedes* qui conviennent le mieux, dans cette Maladie, sont les *vomitifs*, de l'espece de ceux que nous avons recommandés §. I de ce Chapitre, page 214 de ce Volume, & les doux *laxatifs*, tels que le suivant.

Poudre laxative.

Prenez de *rhubarbe*, cinq grains;
de *magnésie blanche*, trente grains.

Broyez & mêlez le tout ensemble; divisez en six prises égales.

Dose.

On donnera une de ces prises à l'enfant, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce qu'elles operent.

On donne ces poudres, ou dans les *aliments* de l'enfant, ou dans un peu de *sirop de roses pâles*; & on répete

& on répete ce *remede*, aussi souvent qu'il est nécessaire de lui tenir le ventre libre. (Cette poudre est sur-tout indispensable lorsque l'enfant a des *tranchées*; ce qui indique des *acides* ou des *glaires*, dont il est important de débarrasser les *premieres voies*, comme nous le ferons voir §. IV de ce Chapitre.)

On est dans l'usage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas*; mais comme ce *remede* occasionne souvent des *tranchées*, & quelquefois même des *convulsions*, on ne peut le prescrire aux enfants qu'avec les plus grandes précautions. On ne peut prescrire le calomélas aux enfants qu'avec précautions.

On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariser* la bouche & la gorge dans cette Maladie: mais il est très-difficile que les enfants, dans ces premiers temps de leur existence, puissent en faire usage, dans l'impossibilité où ils sont de se gargariser. C'est donc aux Nourrices à qui il faut recommander de laver souvent l'intérieur de la bouche des enfants, avec un peu de *borax* & de *miel*, ou avec la *mixture* suivante. Gargarisme, ou lotion.

Prenez	de *miel de Narbonne*,	une once;
	de *borax*,	soixante grains;
	d'*alun calciné*,	trente grains;
	d'*eau rose*,	deux gros.

Mixture détersive.

Mêlez.

Un *remede* très-approprié dans ce cas, est une *dissolution* de dix ou douze grains de *vitriol blanc*, dans huit onces d'eau d'*orge*. On applique ces *remedes* avec le doigt, ou avec un peu de coton, attaché au bout d'un petit bâton, (& on a l'attention de pencher la tête de l'enfant en devant, afin de lui faire rejetter les restes de ce *remede*, qu'il seroit très-dangereux qu'il avalât. Dissolution de vitriol blanc. Précautions qu'exige ce remede.

Si les cris subits & violents de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup des *aphtes*, Circonstances qui demandent les calmants.

on fait prendre à la Nourrice, une ou deux fois par jour, deux gros de *ſirop diacode ;* on peut même aller juſqu'à trois ou quatre gros, lorſque la Nourrice a beaucoup de *lait*, qui, devenu calmant par ce *remede*, appaiſera les douleurs de l'enfant. Si l'on ne juge pas à propos de donner du *ſirop diacode* à la Nourrice, on peut en donner quelques gouttes à l'enfant, dans une cuiller à café d'eau d'*orge*. RIVIERE n'a pas héſité de donner à ſon fils un grain entier de *laudanum*, & avec un grand ſuccès.

Voici un *remede* propoſé par BOYLE, & adopté par M. ROSEN.

Suc de joubarbe, miel & alun.

Prenez parties égales de *ſuc* de *grande joubarbe* & de *miel ;* faites bouillir ; ajoutez aſſez d'*alun* pour donner au mêlange une ſaveur légérement *acerbe*. On en baſſine les *aphtes* toutes les heures.

Mucilage de coing & ſirop de joubarbe,

Si l'enfant a encore quelques léſions à la bouche, après que les croûtes des *aphtes* ſont tombées, on les baſſine avec du *mucilage de coing*, auquel on ajoute, ſi l'on veut, partie égale de *ſirop de grande joubarbe*.

Jus de raves, miel roſat.

Lorſque les *aphtes* ſont internes, c'eſt-à-dire, dans l'*eſtomac*, les *inteſtins*, &c., on prend du jus de *raves* cuites ſous la cendre, auquel on ajoute un peu de *miel roſat*, & on en fait prendre ſouvent une petite cuillerée à l'enfant. A la place du jus de *raves*, on peut ſe ſervir de celui de *carottes*, qu'on emploie de même. Il faut que la Nourrice prenne en même-temps, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire de la *poudre laxative* propoſée ci-deſſus page 224 de ce Volume.

Jus de carottes.

Lorſque les croûtes des *aphtes* commencent à partir par les *ſelles*, il faut donner à l'enfant un doux *purgatif* qui fortifie en même temps les *inteſtins*. Le *ſirop de rhubarbe* convient dans ce cas. On en donne deux gros à-la-fois, & on réitere

Sirop de rhubarbe.

toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive de l'effet. Si les *selles* étoient sanglantes, & qu'elles annonçassent une *dysenterie*, ou qu'elles la fissent craindre, il faudroit donner à l'enfant une cuiller à café, & souvent répétée, de l'*émulsion* de *gomme arabique* de la Pharmacopée d'*Edimbourg*.) Emulsion de gomme arabique.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Aphtes chez les enfants.

(Les *aphtes* de la bouche sont les plus communes, & elles précédent ordinairement celles des autres parties. En prévenant les premieres, on peut donc venir à bout de prévenir les autres. On ordonnera à la Nourrice de regarder tous les jours dans la bouche de l'enfant, & de la tenir propre. Le meilleur *remede* pour cela, est de faire bouillir des feuilles de *sauge* bien lavées, dans de l'eau, & si l'on veut, un peu de *vin*. On passe & on ajoute un peu de *miel*. La Nourrice y trempe un linge, dont elle s'entortille le bout du doigt : elle porte son doigt, ainsi entortillé & imbibé de cette mixture, doucement dans la bouche de l'enfant, & elle le pose sur tous les endroits où elle apperçoit des taches blanches. Elle réitére cette opération d'heure en heure, jusqu'à ce que ces taches soient disparues.) Décoction de sauge & de miel.

ARTICLE V.

Des Aphtes symptomatiques chez les enfants.

(Il faut savoir que si les *aphtes* sont très-souvent une Maladie *essentielle* chez les enfants, elles sont aussi quelquefois *symptomatiques* ; qu'elles peuvent dépendre de la *verole*, du *scorbut*, &c., & que, dans ces cas, elles ne peuvent céder qu'aux *remedes* indiqués par ces *Maladies*.

Caracteres des aphtes symptomatiques.

On doit soupçonner que les *aphtes* ne sont pas *essentielles*, lorsqu'elles sont noires, étendues & profondes ; & si elles pénétrent jusqu'à l'*os*, on ne peut guere alors douter qu'elles ne dépendent de quelque *vice vénérien*; ce dont ensuite on peut s'assurer, par la connoissance qu'on a de la Nourrice, de la mere & du pere de l'enfant : alors il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la Nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphtes* se termineroient par la *gangrene*.

Mais nous prévenons que, dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des Médecins très-prudents & très-expérimentés, leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions, relativement à cette espece de *remedes*. Au reste, il faut consulter ci-après le §. XVI du présent Chapitre, qui traite de la *vérole des enfants*.)

§. IV.

Des Acidités & des Maladies qu'elles produisent chez les enfants, telles que les tranchées & les coliques.

Les aliments des enfants sont faciles à s'aigrir, & la plupart de leurs Maladies donnent des signes d'acidités.

Les *aliments* des enfants étant, pour la plupart, de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, s'aigrissent souvent dans l'*estomac*, sur-tout de ceux dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes leurs Maladies sont-elles accompagnées de signes évidents d'*acidité* : ces signes sont des *déjections* vertes, des *tranchées*, des *coliques*, &c.

Mais ces acidités sont plus souvent l'effet que la cause de ces Maladies.

On a été porté à croire d'après ces *symptômes*, que toutes les Maladies des enfants tenoient à une surabondance d'*acide* dans leur *estomac* & dans leurs *intestins*. Mais quiconque les observera avec attention, verra que les *symptômes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des Maladies des enfants.

La Nature a voulu évidemment que leurs *aliments* fussent de qualité *acescente*; &, à moins que l'enfant ne soit malade, & que ses *digestions* ne soient troublées par quelque autre cause, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *acescente* de leurs *aliments* est rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* sont aussi & même souvent des *symptômes* de Maladies chez les enfants, & comme ils en sont quelquefois incommodés, nous allons exposer les moyens de les en délivrer.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Acidités & des Maladies qu'elles produisent, telles que les tranchées & les coliques.

(LORSQUE l'*estomac* & les *intestins* d'un enfant sont farcis d'humeurs *acides*, il s'agite, il est inquiet, il crie par accès. Il se courbe, gigotte des pieds, dort mal, rit en dormant, &c.; quelquefois il crie après le tetton, le prend & le laisse aussi-tôt. Les *selles* sont alors, ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges sont teints de couleur verte, lorsqu'ils sont secs. L'enfant exhale une odeur aigre, ainsi que les rots qu'il pousse de temps en temps. Si cet état dure quelque temps, ses excréments tiennent d'une nature *dysenterique*. Lorsqu'un enfant lâche plus d'*urine* que de coutume, de sorte qu'il se mouille jusques dessous les bras, il a des *tranchées*. On doit regarder ce *symptôme* comme un effet probable de la *constipation*.

Symptôme particulier des tranchées.

Il est important d'user alors de prompts secours, parce que les *tranchées* se termineroient par des *convulsions*. Il est remarquable, dit M. ROSEN, qu'un enfant qui a des *tranchées* & ne veut pas tetter, prend le sein volontiers & tette jusqu'à se

rassasier, lorsque quelqu'un le tient droit devant sa Nourrice.)

ARTICLE II.

Traitement des Acidités de l'estomac & des intestins.

Point de lait : bouillon, pain, exercice.

ON DONNERA à l'enfant, au lieu de *lait*, un peu de bouillon foible, avec du pain léger, & on lui fera faire un *exercice* suffisant pour faciliter la *digestion.*

Inconvénients des remedes absorbants.

On est dans l'usage de donner aux enfants, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie*, des *yeux d'écrevisse*, & d'autres poudres *testacées*. Ces *drogues* peuvent, il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides*; mais elles ne sont pas sans inconvénients: un des principaux, est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfants, & des *obstructions* dans le ventre, sur-tout lorsqu'ils sont donnés en grande quantité : c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les joigne à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, &c.

Ils ne doivent être administrés qu'avec des purgatifs.

Magnésie blanche.

Le meilleur *remede* que nous connoissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre insipide appellée *magnésie blanche*. Elle *purge* en même temps qu'elle *absorbe* les *acides*; par ces effets, non-seulement elle chasse la Maladie, mais encore elle en détruit la cause. On peut la donner dans toute espece d'*aliments*, ou sous forme de *mixture*, telle que nous l'avons recommandée à la *Table générale*, Tome V, au mot *Mixture laxative absorbante*.



ARTICLE III.

Traitement des Tranchées & des Coliques.

LORSQU'UN enfant est tourmenté par les *tranchées* ou la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *canelle* & autres *drogues* échauffantes, il faut au contraire lui tenir le ventre libre par des *lavements émollients* & la *mixture* dont nous venons de parler. On lui frottera en même temps le ventre avec un peu d'*eau-de-vie* versée dans la main chauffée, & devant le feu. Ces moyens m'ont presque toujours réussi dans les *coliques* des enfants.

Dangers des échauffants. Lavements émollients. Magnésie blanche. Frictions avec l'eau-de-vie sur le ventre.

Si cependant il arrivoit qu'ils ne fussent pas suffisants, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur spiritueuse* dans deux fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *sucre*, & on en donnera à l'enfant la dose d'une cuillerée à café, jusqu'à ce que les *coliques* soient appaisées. On a vu, dans ces occasions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réussir très-bien.

Circonstances qui indiquent un peu de liqueur spiritueuse. Eau de menthe poivrée.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Acidités, les Tranchées & les Coliques des enfants.

(LA NOURRICE ne vivra que de viande & de bouillons légers à la viande, dans lesquels on délaiera quelques jaunes d'œufs. Elle évitera tout ce qui peut avoir de la disposition à l'*acide*. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la seconder dans les soins qu'elle doit à l'enfant, afin qu'elle n'altere point son *lait* par la trop grande agitation & le manque de repos nécessaire. Il faut cependant qu'elle fasse du mouvement, pour entretenir chez

Régime de la Nourrice.

elle une douce *transpiration*, si importante dans ce cas comme en tout autre : car il est d'observation que la vie sédentaire corrompt le *lait* en quatorze jours, & qu'il reprend ses bonnes qualités dans le même espace de temps, avec un mouvement convenable.

Circonstances où il faut changer de Nourrice. Si ces moyens ne réussissent pas, il faut changer de Nourrice, & en choisir une dont le *lait* n'ait aucune aigreur, & soit plus jeune que le précédent.

Les *tranchées* sont fort communes parmi les enfants de la Campagne, sur-tout pendant l'été, lorsque la nourriture de la mere ou de la Nourrice est principalement du *lait aigre*; & nombre d'enfants en périssent : il en périroit encore une bien plus grande quantité, si les femmes de la Campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées à des travaux du labourage & des prairies; travaux qui absorbent une partie des *acides* dont elles sont surchargées.

Si cependant leurs enfants annonçoient des dispositions à en être affectés, il faudroit qu'elles changeassent de *régime*, qu'elles renonçassent absolument au *lait aigre* & à toute substance *acide*, & qu'elles vécussent de viande, comme nous venons de le dire.)

§. V.

Des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations chez les enfants.

Siege de ces incommodités. LES *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations* incommodent beaucoup les enfants, & on dit, dans ce cas, qu'ils se coupent : elles sont ordinairement situées dans les *aines*, dans les plis des cuisses & du cou, sous les bras, derriere les oreilles, enfin

dans toutes les parties humectées par la *sueur* & par les *urines*.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation.

COMME ces *accidents* sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir, est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau fraîche; de changer les enfants souvent de linge; en un mot, de les tenir parfaitement propres. La propreté en est le remede.

Dans les cas où ces moyens ne suffiroient pas, on saupoudre les parties échauffées avec des poudres *desséchantes* & *absorbantes*; telles que la *corne de cerf brûlée*, la *tuthie*, la *craie*, les *pattes* d'*écrevisse* préparées, &c. Ce qu'il faut faire lorsque la propreté ne suffit pas.

(La poussiere de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffons brûlées, &c., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des personnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer : si elle étoit pure, & qu'il n'y entrât que de bon *amidon*, nous la trouverions également bonne; mais quel que soit l'*ingrédient* avec lequel on la mêlange depuis qu'elle est augmentée de prix, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'*inflammation*, & conduit à *suppuration* des *écorchures*, qui se seroient peut-être passées d'elles-mêmes, sans aucun secours.) Inconvénients de la poudre à cheveux.

Article II.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures & des Excoriations accompagnées d'inflammation.

Lorsque les parties affectées sont fort *enflammées*, & tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucre de plomb* à ces poudres, & frotter les *parties* avec l'*onguent camphré*, (ou plutôt bassiner ces *parties* avec l'*eau végéto-minérale de Goulard* : car on a observé que le *sucre de plomb* avoit occasionné des *convulsions.*)

Eau végéto-minérale de Goulard.

Dissolution de vitriol blanc, ou de terre à dégraisser.

Un moyen très-propre à fermer & guérir ces *parties*, est de les laver avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc.* Mais un des meilleurs *remedes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraisser*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude : on laisse le tout reposer jusqu'à ce qu'il soit refroidi, & on bassine doucement les *parties* avec cette eau, une ou deux fois le jour.

§. VI.

De l'Epaississement du mucus du nez & du Rhume de cerveau chez les enfants.

Article premier.

De l'Epaississement du mucus du nez.

Effets de cet accident.

Les narines des enfants sont souvent bouchées par un *mucus* épais, qui les empêche de respirer librement par le nez, & qui, en même temps, leur ôte la faculté de tetter & d'avaler. Il est donc de la plus grande importance de remédier promptement à cet accident.

Traitement.

Il y en a qui, dans ce cas, conseillent, après

une *purgation* convenable, de fourrer de temps en temps dans le nez, des linges trempés dans une once d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a fait dissoudre deux ou trois grains de *vitriol blanc*, & qu'on a fait filtrer. WÉDÉLIUS dit que deux grains de *vitriol blanc* & autant d'*elatérium*, dissous dans une demi-once d'*eau de marjolaine*, & appliqués, comme nous venons de le dire, emportent le *mucus*, sans faire éternuer.

Eau de marjolaine. Vitriol blanc.

Elatérium.

Dans les cas opiniâtres, on peut essayer ces *remedes*; mais avant que d'y venir, il faut en administrer de plus simples & de plus faciles à se procurer. Nous n'avons jamais été dans la nécessité d'en employer d'autres qu'un peu de graisse, de *suif*, d'*huile d'amandes douces*, ou de beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il est au lit; par ce moyen on dissout le *mucus*, & on rend la *respiration* plus libre.

Remedes qui réussissent le plus souvent.

ARTICLE II.

Du Rhume de cerveau.

(CETTE MALADIE empêche les enfants de dormir, & les incommode beaucoup pendant qu'ils tettent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux sont exposés au passage des allants & venants, ou à quelques vents coulis, y sont très-sujets.

Qui sont les enfants qui y sont exposés.

Le *remede* est d'exposer le visage de l'enfant à la vapeur d'eau chaude, de lui frotter le nez avec du *beurre* frais ou de l'*huile d'œuf*. Si le *rhume* résiste, on introduira dans les narines un linge roulé, & trempé dans un mélange d'une demi-once d'*eau de marjolaine* chaude, d'un ou deux grains de *vitriol blanc*, & d'autant d'*élatérium*. Les enfants sont très-sujets à une espece de *toux* appellée *nerveuse*, dont

Traitement.

Vapeurs d'eau chaude. Beurre. Huile.

Eau de marjolaine, vitriol blanc, élatérium.

on trouve le traitement Tome II, Chapitre XX, §. II, Art. III. On trouvera, même Chap., §. III, le traitement de la *Coqueluche*, Maladie plus particuliere aux enfants qu'aux adultes.)

§. VII.

Du Vomissement chez les enfants.

Pourquoi le vomissement est plus commun aux enfants qu'aux adultes.

LA DÉLICATESSE des enfants & la sensibilité de leurs *organes*, les rendent sujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des substances qui irritent les *nerfs de l'estomac* ou des *intestins*. Aussi ces indispositions sont-elles plus communes dans les premieres années de la vie, que dans un âge plus avancé.

Il n'est pas toujours à craindre. Ce qui le constitue Maladie.

Quoi qu'il en soit, le *vomissement* est rarement dangereux, & ne doit jamais être regardé comme une Maladie, à moins qu'il ne soit très-violent, & qu'il ne continue assez long-temps pour épuiser les forces de l'enfant.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Vomissement chez les enfants.

LE *vomissement* peut venir, ou de ce que l'enfant a trop mangé, ou de ce que les *aliments* qu'il a pris, sont de nature propre à irriter trop vivement les *nerfs* de *l'estomac*, ou enfin de la sensibilité de ces *nerfs*, devenue si grande, qu'elle les met hors d'état de supporter la petite irritation des *aliments*, même les plus doux.

(Le *vomissement* peut encore être causé par le refroidissement, par quelque vapeur nuisible, telle que celle du charbon; par la *gale* imprudemment répercutée; par des *vers*; par la *coqueluche*; par une

descente ; par des *obstructions* dans les *intestins* ; par la frayeur, le saisissement, la peur, la crainte, &c.)

ARTICLE II.

Traitement du Vomissement occasionné par trop d'aliments.

DANS ce premier cas, bien loin de chercher à arrêter le *vomissement*, il faut au contraire travailler à l'exciter, parce que ce n'est qu'en nettoyant l'*estomac* qu'on peut faire cesser la Maladie. On donne alors aux enfants quelques grains d'*ipécacuanha*, comme il est prescrit Tome II, Chap. XX, §., III, art. II, ou une grande quantité d'eau tiede, ou une *infusion* légere de fleurs de *camomille*, & on tâche de les faire vomir en leur chatouillant le gosier avec la barbe d'une plume.

Ipécacuanha ou de l'eau tiede, &c.

Traitement du Vomissement causé par des aliments âcres & irritants.

LORSQUE les *vomissements* viennent d'*aliments* de nature *âcre* & *irritante*, il faut changer le *régime* des enfants, & les mettre à une nourriture plus adoucissante.

Changement de regime.

(Les enfants qui ne tettent que le *lait* de leurs meres, sont rarement exposés à cette espece de *vomissement*, quoiqu'ils soient très-sujets à la premiere espece. Mais les enfants qui sont entre les mains d'une mercenaire l'éprouvent très-souvent, tant parce que le *lait* de cette Nourrice est trop vieux, que parce qu'on le gorge de bouillons à la viande, de gâteaux, de *beurre*, de *bouillie*, &c.

Quand on a fait vomir l'enfant par les moyens qu'on vient d'exposer, Article précédent, on exa-

Ce qu'il faut faire quand l'acrimonie

est de nature acide ; mine si la qualité des *aliments* qui irritent l'*estomac*, n'est pas de nature *acide*, ce qu'on reconnoîtra aux caracteres que nous avons donnés §. IV. de ce Chap. page 229 de ce Volume, & on prescrira les *remedes* qui y sont conseillés.

Putride ; Si l'*acrimonie* des humeurs de l'*estomac* est de caractere *putride*, ce qu'on reconnoît à une odeur d'œuf pourri qu'exhale la bouche de l'enfant, & ce qui annonce qu'il a mangé des substances animales, on lui donne cinq ou six grains de *crême de tartre*, aromatisée avec un peu de *suc* de *citron* dans un peu d'eau. On les répete plus ou moins de fois par jour ; & on les continue jusqu'à ce qu'on ne s'apperçoive plus de la mauvaise haleine.

Rance ; Si cette *acrimonie* est d'un caractere rance, ce qui est commun aux enfants à qui l'on donne du lard, de la pâtisserie, du beurre, de la viande grasse, &c., on leur donne le même *remede* que contre l'*acrimonie putride* ; on y ajoute seulement un peu de *sucre* en poudre. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe*, pour purger légérement & prévenir le cours de *ventre* qui survient ordinairement dans ce cas.

Lorsque le vomissement est dû à des phlegmes visqueux, Lorsque le *vomissement* est occasionné par des *phlegmes* visqueux qui s'accumulent dans l'*estomac* des enfants qui sont gorgés de *bouillie* & de pain mal fermenté, il suffit de leur donner quelques grains d'*ipécacuanha* pour les faire vomir, & on leur donne ensuite l'*eau de rhubarbe* comme ci-dessus.

A une gale rentrée ; Lorsque l'*acrimonie* qui excite le *vomissement* est dûe à une *gale* répercutée imprudemment, il faut faire revenir la *gale* & traiter l'enfant comme nous l'avons dit Tome III, Chap. XXXVII, §. V. Lorsqu'elle est dûe à des *vers*, on suivra les conseils prescrits Chapitre XXX du même Tome.) A des vers.

Traitement du Vomissement occasionné par l'irritabilité des nerfs de l'estomac & la sensibilité du sujet.

QUAND le *vomissement* procede d'une sensibilité extrême, ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*estomac*, il faut employer des *remedes* capables de fortifier cet *organe*, & de diminuer par-là sa sensibilité. On remplit la premiere de ces *indications*, en faisant prendre une légere *infusion* de *quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe* & d'*écorce d'orange*. On remplit la seconde avec les *sels purgatifs*; *remede* auquel on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, selon les occasions. **Infusion de quinquina, de rhubarbe & d'écorce d'orange. Sels purgatifs. Laudanum.**

(Il faut commencer par éloigner de l'enfant tout ce qui est capable d'irriter ses *nerfs* & sa sensibilité. On le réduira donc au *lait* de sa mere pour toute nourriture, & la mere elle-même fuira toutes les occasions d'irriter & d'échauffer ses humeurs. Toutes les *passions* vives, les *aliments* âcres & salés, la fatigue excessive, sont dans ce cas; elle fera donc tout ce qui dépendra d'elle pour ne s'y livrer en aucune maniere. **Régime de l'enfant; De la Nourrice.**

D'un autre côté, il faut égayer l'enfant; jouer avec lui pour le faire jouer; fixer son attention sur des objets agréables; ne faire rester auprès de lui que ceux qu'il aime : & lorsqu'il commence à avoir un peu de raison, sa mere, ses parents, ceux qui le soignent ou l'élevent, doivent se comporter avec lui de maniere à ce qu'il les regarde comme ses meilleurs amis. On évitera sur-tout de lui faire *peur*, de lui inspirer de la *crainte*, de lui occasionner des saisissements, &c., comme nous l'avons prescrit Tome I, Chap. XI, §. II.) **Il est important dans ce cas de dissiper l'enfant, de l'égayer, &c.**

Traitement du Vomissement causé par des obstructions dans le bas-ventre.

Ce qui donne lieu de soupçonner les obstructions.

(LORSQUE le *vomissement* ne tient à aucune des causes dont on vient de parler, que l'enfant annonce souffrir beaucoup dans le ventre, qu'on y entend des *borborigmes*, qu'il ne rend rien par le bas, malgré les *lavements émollients* & les *fomentations*, qu'il ne faut jamais manquer d'administrer, toutes les fois que le petit malade est constipé & qu'il souffre du ventre, on doit soupçonner des *obstructions* dans les *intestins*, ou une irritation causée par des humeurs déléteres, qui doivent faire craindre la *colique* appellée *miséréré*.

Saignée s'il y a fievre. Lavements émollients. Calmant.

Dans ces cas, il faut faire une petite *saignée*, s'il y a de la *fievre*. On insiste sur les *lavements émollients*, ou avec de l'*huile d'olive* seule. On administre un huitieme ou le quart d'un grain d'*opium*, pour au moins suspendre les douleurs & gagner du temps. On donne de petites doses, mais souvent répétées, d'une *infusion* de *manne*, ou de *séné*, à laquelle on ajoute un peu de *suc* de *citron*. On met l'enfant dans un *demi-bain* tiede, & on l'y maintient le plus que l'on peut, en continuant à lui faire boire de l'*infusion purgative*. Si l'enfant refuse de rester dans le *bain*, on lui appliquera sur le ventre des *fomentations émollientes*; on revient au *bain*, où l'on essaie de nouveau à le faire rester; & l'on continue ces alternatives de *bains*, de *fomentations*, d'*infusion purgative*, d'*opium*, &c., jusqu'à ce que l'enfant aille mieux.)

Infusion de manne, de séné avec du suc de citron. Demi-bain tiede. Fomentations émollientes.

Traitement du Vomissement occasionné par une descente, par le froid, la coqueluche, &c.

Avant d'arrêter le vomissement

(SI LE *vomissement* est occasionné par une *descente*, on le traitera comme nous le dirons ci-après Chapitre LIV,

pitre LIV, §. III de ce Volume. Il est bien important, avant d'administrer des *remedes* contre le *vomissement*, de s'assurer s'il n'est pas dû à une *descente*, à laquelle les enfants sont d'ailleurs très-exposés.

Quelle qu'en soit la cause, il faut s'assurer s'il n'y a pas une descente.

Lorsque le *vomissement* est occasionné par le froid subit, procuré à l'enfant pour l'avoir déshabillé imprudemment, ce qui arrive sur-tout à ceux qu'on emmaillotte, on reconnoît cette cause à ce que le petit malade est tout-à-coup saisi d'un *hoquet*; & si la Nourrice lui donne à tetter dans cette circonstance, il ne manque pas de vomir. Il est facile d'y remédier; il suffit de frotter le creux de l'*estomac* de l'enfant avec la main chauffée, & d'y appliquer ensuite des linges chauds.

Comment on reconnoît le vomissement dû au froid subit. Moyens d'y remédier.

Lorsque les enfants sont dans des chambres où l'on brûle du charbon, quelque foible que paroisse l'odeur à un adulte, elle occasionne souvent le *vomissement* chez un enfant; mais il cesse ordinairement, dès qu'on a enlevé le charbon, & qu'on a répandu de l'*alkali volatil fluor* dans la chambre. Si l'on négligeoit d'employer ce moyen, l'enfant périroit.

Moyens de remédier au vomissement causé par l'odeur du charbon.

Alkali volatil fluor.

Quant au *vomissement* occasionné par la *coqueluche*, nous renvoyons au Chapitre XX, §. III du Tome II.)

Traitement du Vomissement opiniâtre.

DANS les *vomissements* opiniâtres, outre les *remedes* internes dont nous venons de parler, on applique sur le *creux de l'estomac* des *fomentations aromatiques* chaudes, faites au vin; elles servent à aider l'effet de ces mêmes *remedes*: ou l'on applique dans le même endroit, l'*emplâtre stomachique*, auquel on ajoute un peu de *thériaque*, comme nous l'avons dit Tome II, Chap. XXII, §. IV, Art. VIII.

Fomentations aromatiques chaudes. Emplâtre stomachique, de thériaque, &c.

§. VIII.

Du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *du Cours de ventre chez les enfants.*

Signes auxquels on reconnoît que l'enfant a le dévoiement & la diarrhée.

(Il faut d'abord savoir ce qu'on doit appeller *cours de ventre* chez les enfants. Nous avons dit, §. II de ce Chapitre, page 218 de ce Volume, que l'enfant doit évacuer deux fois par jour, & plus, s'il prend beaucoup de nourriture : il ne faut donc pas croire qu'il a la *diarrhée*, parce qu'il fait trois ou quatre *selles* par jour, s'il tette bien. D'ailleurs les matieres des enfants sont toujours liquides, s'ils ne vivent que de *lait*, comme cela doit être pendant les six premiers mois. Pour qu'on puisse dire qu'un enfant a le *cours de ventre*, il faut donc qu'il évacue de six à huit fois dans la journée, plus ou moins, proportionnément à la quantité de *selles* qu'il est habitué de rendre, & à la quantité de nourriture qu'il prend : il faut que ces *évacuations* soient changées de nature & de couleurs ; que l'enfant annonce du dégoût, &c.

Le dévoiement est rare aux enfants nouveaux-nés.

Aussi les enfants nouveaux-nés sont-ils rarement attaqués de *diarrhée*, & lorsque cela arrive, c'est toujours la faute de la mere ou de la Nourrice, qui n'a pas soin de l'enfant, ou qui lui donne, soit du mauvais *lait*, soit du bon, mais sans régle, comme nous l'avons fait observer Tome I, Chap. I, §. VIII.

Signes auxquels on reconnoît que le dévoiement est salutaire.

Le *cours de ventre* doit être regardé comme salutaire chez les enfants, toutes les fois que les *selles* sont aigres, glaireuses, vertes ou caillées. Ce n'est point parce qu'un enfant a un *cours de ventre*, qu'il faut le traiter, mais parce que les *selles* sont de telle ou telle nature ; même les *selles* claires & aqueuses ne demandent point à être arrêtées trop promptement, parce que souvent elles sont *critiques*,

sur-tout lorsqu'elles succedent à la rentrée de quelque *éruption*, ou après que l'enfant a pris du froid.

On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides : dans ces cas, ils ne peuvent être qu'avantageux, en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuses, qui, autrement, auroient contribué à relâcher la *constitution.*)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Dévoiement & de la Diarrhée, ou *du Cours de ventre.*

(LES NOURRICES exposent les enfants au *cours de ventre*, toutes les fois qu'elles leur laissent imprudemment refroidir les pieds & l'*estomac*; toutes les fois qu'elles suspendent dans la chambre où ils sont, des linges mouillés, pour les y faire sécher; qu'elles les couchent dans des endroits humides; qu'elles les sortent au *serein*, qu'elles leur donnent à tetter chaque fois qu'ils crient; qu'elles leur donnent des *aliments* solides, sur-tout de la viande, du lard, de la pâtisserie, du *beurre*, de la graisse, &c., avant qu'ils aient des *dents*; qu'elles leur donnent trop à manger; qu'elles leur font prendre des *purgatifs* trop forts; qu'elles font rentrer imprudemment la *gale* ou toute autre *éruption* : enfin toutes les fois que, de leur côté, elles se gorgent de substances salées, de fruits verds ou peu murs, de boisson *aigre*; qu'elles éprouvent des *coliques*, & qu'elles continuent de donner à tetter, sans faire de *remedes* & sans avertir.

Une autre cause de *cours de ventre* chez les enfants, qui paroît moins dépendre de la Nourrice, si elle n'étoit responsable du *régime* que l'enfant suit tant qu'il est entre ses mains, est la foiblesse des

inteſtins, dont les orifices des *glandes* ou des *pores inhalents & exhalents*, flaſques & relâchés, laiſſent couler les humeurs *ſéreuſes* dans le canal, ſans qu'elles puiſſent être pompées par les *vaiſſeaux abſorbants*. Ce *cours de ventre* n'eſt accompagné, ni de douleurs, ni de *tranchées*. On n'apperçoit aucune marque de purulence, ni aucun ſigne de crudité. Les enfants qui en ſont attaqués, ſont foibles, pâles & abattus; ils ſont bientôt épuiſés. Mais ce *cours de ventre* eſt ſouvent la ſuite d'un *dévoiement* qui a été négligé, ou mal traité, ou qui a duré trop longtemps, comme on l'obſerve aſſez ſouvent chez les pauvres, & particuliérement dans les Campagnes.)

Article II.

Traitement général du Dévoiement, & de la Diarrhée ou du Cours de ventre.

Principale indication à remplir dans ce traitement.

Comme la principale *indication*, dans le traitement des *cours de ventre*, eſt d'évacuer la matiere morbifique, on a pour habitude de donner au petit malade un doux *vomitif d'ipécacuanha*, & enſuite de petites doſes, répétées ſouvent, de *rhubarbe*; plaçant, dans l'intervalle, quelques remedes *abſorbants*, pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif*, dans ce cas, eſt la *magnéſie blanche*: elle eſt en même-temps *abſorbante* & *laxative*, & elle opere ſans cauſer de *coliques*.

Magnéſie blanche.

Vin d'antimoine.

Le *vin d'antimoine*, qui agit & comme *émétique*, & comme *purgatif*, eſt encore alors un excellent *remede*. Pour le proportionner à la foibleſſe de la *conſtitution*, on en délaie une certaine quantité dans de l'eau; & comme il n'a pas de goût déſagréable, on le répete auſſi ſouvent que l'occaſion le demande. Une ſeule doſe de ce *remede* a très-ſouvent calmé

Maniere de l'adminiſtrer.

la violence de cette Maladie, & préparé le corps à l'usage des *absorbants*.

Si cependant les forces du petit malade le permettent, on répétera ce *remede* toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que les *selles* prennent un caractere plus naturel; ensuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorsque les circonstances exigent qu'on répéte ce *remede* fort souvent, il faut toujours que les doses aillent un peu en augmentant, parce qu'en général, l'habitude lui fait perdre de son efficacité.

On voit des personnes qui, sur les premieres apparences de *cours de ventre*, courent aux *remedes absorbants* & *astringents*; mais lorsqu'on donne ces *remedes* avant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la Maladie paroisse appaisée pendant quelque temps, elle reparoît bientôt avec plus de violence, & devient souvent fatale : au lieu que lorsqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, sans crainte, donner ces *remedes* qui réussissent toujours très-bien, comme nous l'avons dit Tome II, Chap. XXII, §. III.

Les absorbants & les astringents ne peuvent point être donnés sans avoir fait précéder les purgatifs.

Lorsqu'après avoir purgé l'*estomac* & les *intestins*, il reste des *coliques* ou des *insomnies*, on donne quelques gouttes de *sirop de pavot*, dans un peu d'*eau de canelle simple* : on réitère ce *calmant* trois ou quatre fois par jour, jusqu'à ce que les *symptômes* soient modérés.

Cas qui indique les calmants.

Traitement des principales causes du Dévoiement, & de la Diarrhée ou *du Cours de ventre.*

(Nous avons déjà dit qu'il ne falloit pas se hâter d'arrêter les *cours de ventre* occasionnés par le froid, l'humidité, la *gale* ou toute autre *éruption* rentrée. Il en est de même lorsqu'il est causé parce que l'en-

Traitement lorsque l'en-

fant mange trop ; fant mange trop. Dans ces cas, il faut ne s'occuper que du *régime*, c'est-à-dire, tenir l'enfant très-propre & chaudement ; le mettre dans un lieu sec, & ne lui donner à tetter que modérément & à des heures réglées. Cependant si le *cours de ventre* devient opiniâtre & qu'il affoiblisse l'enfant, il faut lui administrer les *remedes* généraux qu'on vient de prescrire ci-dessus : on les fera précéder d'un peu d'*ipécacuanha*, si le petit malade a du dégoût, comme il arrive le plus souvent. Dans le cas d'*éruption* rentrée, il faut la rappeller, ou y suppléer par un *cautere*, comme nous l'avons prescrit Tom. III, Chap XXXVII, §. V.

Dans le cas d'une éruption rentrée

Lorsque le cours de ventre est causé par des purgatifs trop forts, il faut se hâter de l'arrêter. Pourquoi ?

Mais lorsque le *cours de ventre* est occasionné par des *purgatifs* trop forts, qui suscitent une *superpurgation*, de violentes *tranchées*, des *convulsions*, & qui pourroient occasionner la mort, il faut se hâter de l'arrêter : en conséquence on leur prescrira la *potion* suivante.

Emulsion astringente.

Prenez d'*eau de canelle simple*,	six onces ;
de *gomme adragant*,	trente grains ;
d'*amendes douces*,	six.

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau de canelle* ; pelez les *amandes* ; pilez-les dans un peu d'eau commune ; passez, & mêlez ce *lait d'amandes* avec l'*eau de canelle gommée*.

Donnez une cuiller à café de cette *potion* toutes les demi-heures à l'enfant, ayant soin d'agiter la bouteille chaque fois.

Lavement d'empois.

On donnera en même-temps un *lavement*, tel que ceux prescrits Tome III, page 49. On le dosera proportionnément à l'âge de l'enfant & à la force de sa *constitution*, & on le répétera selon les circonstances.

Circonstances qui indiquent le lau-

Lorsque les *selles* commenceront à diminuer, on donnera une ou deux gouttes de *laudanum*, s'il y

a des *convulsions* & de l'agitation. Il faut être très-circonspect avec ce *remede :* on ne le répétera que lorsqu'il sera très-nécessaire. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe* légere, dont on lui donne de temps à autres de petites cuillerées.

danum. Avec quelles précautions il faut l'administrer.

Eau de rhubarbe.

Quand le *cours de ventre* est causé par la foiblesse des *intestins*, l'*évacuation* est très-abondante, & les humeurs du corps se dissiperoient en peu de temps, si on ne l'arrêtoit promptement. Cette *diarrhée* tient, comme nous l'avons déjà fait connoître, à des causes plus éloignées. Une d'entre elles, plus commune qu'on ne pense, est le mécontentement que les enfants éprouvent, de ce qu'on a plus d'égards & d'amitié pour leurs freres & sœurs, que pour eux : une autre non moins fréquente est la *peur*, qu'on se plaît à leur inspirer, sans parler d'un *dévoiement* précédent, qu'on a négligé ou mal traité.

Traitement lorsque le cours de ventre est causé par la foiblesse des intestins ;

Par la jalousie, &c.

Cette espece de *cours de ventre* demande, comme toutes les autres Maladies, qu'on éloigne d'abord la cause qui l'a fait naître ; ensuite il n'y a plus qu'à fortifier le petit malade, au moyen d'un peu de *vin calybé :* on leur en donne une cuiller à café, dans un peu d'eau de *canelle simple ;* on réitere ce *remede* deux ou trois fois dans la journée.

Remedes fortifiants. Vin calybe, avec l'eau de canelle.

On leur donne en outre, pour boisson, une *infusion de canelle*, ou d'*écorce d'orange*. S'il tette encore, on ne lui donnera, pour aliment, que le *lait* de sa mere ; & s'il est sevré, il ne mangera que du pain rôti, avec un peu de confiture de *coing*, sans bouillon, sans *beurre*, &c., qui ne feroient qu'augmenter la flaccidité des vaisseaux du *canal alimentaire*.

Régime. Boisson.

Quant au *cours de ventre* qui accompagne les *aphtes*, il a été question de cette derniere Maladie §. III de ce Chap., pag. 221 & suiv. de ce Volu. Pour celui qui

accompagne la *petite vérole* & la *rougeole*, on consultera les Chapitres XII & XIII du Tome II.

Les enfants sont sujets aux *évacuations*, connues sous le nom de *lienterie* & de *flux cœliaque*, dont on a traité Tome III, Chapitre XXV, §. VIII. On consultera ce Paragraphe, & on proportionnera les doses des *remedes* à l'âge & à la *constitution* du petit malade.)

ARTICLE III.

Moyens de prévenir le Dévoiement & la Diarrhée, ou le Cours de ventre.

Les préservatifs de ces Maladies sont les bons soins & la santé de la Nourrice.

(LES *préservatifs* de ces Maladies, & du plus grand nombre de celles dont sont attaqués les enfants, sont les bons soins & la santé de la Nourrice. Une Nourrice, qui s'est conduite comme il est prescrit Chapitre I du premier Volume de cet Ouvrage, verra rarement son nourrisson malade, & sera encore plus rarement malade elle-même.

Cependant si, malgré l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs, la Nourrice s'appercevoit que l'enfant eût des dispositions au *dévoiement*, ou que l'ayant déjà eu, elle a lieu d'en craindre le retour, elle prendra elle-même la poudre suivante.

Poudre absorbante & fortifiante pour la Nourrice.

Prenez de *magnésie blanche*, une once;
d'*écorce d'orange*,
de *semences de fenouil*,
de *sucre blanc*, } en poudre, de chaque deux gros.

Mêlez.

La Nourrice en prendra dix à douze grains, cinq ou six fois par jour, dans une cuillerée d'eau chaude.)

§. IX.

Des diverses especes d'Eruptions particulieres aux enfants à la mamelle; de la Croûte laiteuse; de la Teigne & des Engelures.

(Il ne s'agit ici, ni de la *petite vérole*, ni de la *rougeole*, ni de la *fievre scarlatine*, ou de la *fievre rouge*, ni de la *fievre miliaire*, &c.; ni de l'*éryspele*, des *dartres*, de la *gale*, des *échauboulures*, des *ébullitions*, &c., toutes *Maladies éruptives*, également communes aux adultes & aux enfants, dont nous avons déjà traité Tome II, Chapitres X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, & Tom. III, Chap. XXXVII & XXXVIII. Il ne sera question dans le premier Article de ce §., que de ces *éruptions*, sur-tout de la tête, qui n'ont pas de noms particuliers, & que les femmes appellent improprement du nom de *gale*, puisqu'elles en different essentiellement. Nous parlerons dans les trois Articles suivants, de la *Croûte laiteuse*, de la *Teigne* & des *Engelures*.) But qu'on se propose dans ce paragraphe.

Article premier.

De diverses Eruptions particulieres aux enfants à la mamelle.

Les enfants à la mamelle sont rarement exempts d'*éruptions* d'une espece, ou d'une autre. (Il ne faut pas confondre ces *éruptions* avec les *gerçures*, les *écorchures* & les *excoriations* dont il est parlé §. V de ce Chap., pag. 232 & suiv. de ce Vol.) Cependant ces éruptions sont, pour l'ordinaire, peu dangereuses : elles ne doivent néanmoins jamais être desséchées sans les plus grandes précautions, parce qu'elles tendent à délivrer les enfants d'humeurs

Ces éruptions sont assez communes.

Mais elles sont peu dangereuses, & ne doivent point être desséchées sans précautions.

âcres & brûlantes, qui, retenues dans le corps, produiroient des Maladies fatales.

Causes des Eruptions particulieres aux enfants.

Aliments mal-sains.

Les *éruptions*, chez les enfants, sont sur-tout occasionnées par les *aliments* mal-sains & par la mal-propreté. Si un enfant est gorgé, à toutes les heures du jour, d'*aliments* que son *estomac* ne peut pas digérer, ces *aliments* ne pouvant être élaborés convenablement, au lieu de le nourrir, le surchargent d'humeurs grossieres: ces humeurs, une fois produites, ou sortent sous forme d'*éruption* à la *peau*, ou restent dans le corps, & y occasionnent des *fievres* & d'autres Maladies internes.

La mal-propreté.

Enfin, la mal-propreté est une cause si générale de Maladies *éruptives*, qu'il n'y a personne qui n'en puisse produire des exemples. Les enfants des pauvres & de tous ceux qui négligent la *propreté*, ne sont pas seulement presque toujours couverts de *vermine*, mais, pour l'ordinaire, ils ont encore la *gale*, la *teigne*, & d'autres *Maladies de peau*.

Traitement des Eruptions particulieres aux enfants.

Dans les cas d'aliments mal-sains & de mal-propreté, moyens d'empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses & de les prévenir.

Lorsque les *éruptions* viennent, ou d'*aliments* mal-sains, ou de mal-propreté, l'éloignement de ces deux causes suffit ordinairement pour les guérir. (Une attention scrupuleuse à changer l'enfant de linge aussi-tôt qu'il est sali; à lui laver la tête tous les jours avec un linge fin trempé dans de l'eau tiéde, & à ne lui donner pour *aliment* que le *lait* de sa mere, suffira, non-seulement pour empêcher que ces *éruptions* ne deviennent dangereuses, mais encore pour les prévenir.)

Dans les autres cas; Dessicatifs. Pré-

Dans les autres cas, il faut employer les *remedes dessêchants*; mais il ne faut jamais les administrer

sans la plus grande précaution, ainsi que nous l'avons fait observer Tome I, Chapitre I, §. VII vers la fin. Pendant qu'on fait usage de ces *remedes*, il est important de tenir le ventre libre, & de prendre garde que l'enfant n'amasse du froid. Nous ne connoissons pas de *remede* plus sûr pour guérir les *éruptions cutanées*, que le *soufre*, pourvu qu'on en use avec ménagement. On mêle un peu de *fleurs de soufre* avec du beurre frais, de l'*huile* & du *sain doux*, & on en frotte légérement & souvent dans la journée, la partie affectée.

cautions que cette espèce de remede exige.

Soufre en onguent.

Les *éruptions* les plus opiniâtres, auxquelles sont sujets les enfants, après celles dont on vient de parler, sont la *croûte laiteuse*, la *teigne* ou la *gale* de la tête, & les *engelures*.

ARTICLE II.

De la Croûte laiteuse chez les enfants.

(ON DONNE le nom de *croûte laiteuse* à une éruption crouteuse épaisse, qui recouvre le visage, & quelquefois d'autres parties du corps des enfants ; on l'appelle *laiteuse*, parce qu'elle attaque plus souvent les enfants qui tettent encore, que ceux qui sont sevrés. Les enfants de six mois y sont plus sujets que ceux qui ont leurs *dents* : & elle se dissipe ordinairement à la fin de l'année, terme où l'on a coutume de sevrer les enfants. Chez quelques-uns cependant elle se manifeste plus tard, & se continue au-delà de l'éruption entiere des premieres *dents*. L'Auteur que nous allons citer, a vu, ce qui néanmoins est rare, des enfants de six ans en être incommodés : & le fils d'un Marchand éprouva à quatre ans le retour de cette Maladie.

Caractere de cette éruption.

A quel âge les enfants y sont exposés.

Ce que nous allons dire de la *croûte laiteuse* est tiré d'une excellente Dissertation couronnée à l'A-

cadémie de Lyon en 1776. Nous la devons au savant M. STRACK, Médecin de Mayence, qui se plaint, avec raison, du silence de la plupart des Médecins sur cette Maladie, même des Médecins qui ont écrit sur les Maladies des enfants. « Ou ils n'en ont point » parlé, dit-il, ou ils l'ont fait d'une maniere » peu utile. » Cette Dissertation est intitulée, *Caroli STRACK, Med. Doct. & in Univ. Mogunt. instit. Profess. publ. ord. Eminentiss. ac Celsiss. Princip. Elector Mogunt., &c. De crusta lactea infantum, ejusdemque specifico remedio Dissertatio quam Scientiarum, Artium atque Litterarum Academia, quæ Lugduni in Gallis est, altero duplici præmio coronavit, die 3 Decembr. an.* 1776. *Francofurti ad Mœnum. Typis Andreæis*, 1779.)

Causes de la Croûte laiteuse.

La contagion.

(LA CAUSE de la *croûte laiteuse* est encore un mystere. M. STRACK déclare avec franchise qu'il ne la connoît pas : que si on le presse de répondre, il dira que c'est la *contagion*, & que bien qu'il ne puisse en donner la raison, cette opinion est fondée, 1.° sur ce que les enfants, nés d'une mere qui a eu dans son enfance cette Maladie, ont la *croûte laiteuse*, qu'ils soient allaités par leur mere ou par une Nourrice étrangere, qu'ils soient nourris avec du *lait de vache* ou avec tout autre *aliment* : 2.° sur ce que la Nourrice qui a éprouvé la *croûte laiteuse*, la communique à l'enfant, quoique celui-ci soit né de pere & de mere qui ne l'ont point eue; de sorte, dit l'Auteur, que j'ai vu souvent une même Nourrice avoir infecté de ce mal plusieurs enfants appartenans à des familles différentes. Mais une Nourrice étrangere qui a autrefois éprouvé la Maladie, la communique plus sûrement que la mere qui ne nourrit point.)

L'allaitement est la voie par laquelle se communique le plus sûrement la croûte laiteuse.

Symptômes de la Croûte laiteuse.

(ELLE ATTAQUE le plus souvent les joues de l'enfant. Il s'en éleve des *pustules*, tantôt larges & tantôt en pointe, remplies d'une humeur limpide & glutineuse. Une *pustule* qui se creve répand une eau roussâtre, glutineuse qui, par sa ténacité, s'arrête à la pellicule qui la renfermoit, & l'une & l'autre se collent à la *peau*. Comme ces boutons se crevent souvent & en différents sens, la *peau* se couvre d'une croûte d'un rouge jaune. Mais cette *croûte* se fend souvent, & de ses fentes sort encore une humeur glutineuse qui, se durcissant à son tour, augmente l'épaisseur & la dureté de la *croûte* totale. La *peau* elle-même, à l'endroit du mal, devient dure comme du cuir, & les parties qui sont dessous se tuméfient. Les *glandes jugulaires* ont coutume de se gonfler, ce qui arrive rarement aux *parotides*.

Dans les uns, ces croûtes n'occupent que les joues, & s'y fixent: dans les autres, le mal se porte en même-temps sur d'autres parties: il s'étend jusqu'à la partie antérieure des oreilles, il gagne même leur partie postérieure. Le menton en est ensuite infecté, puis le front, & tout le visage en est enfin couvert comme d'un masque. Il n'y a d'épargné que les paupieres, qui, blanches & dénuées des *cils*, paroissent de loin comme à travers les ouvertures d'un masque.

Rarement le mal attaque le globe de l'*œil*. Cet accident n'arrive que quand les *pustules* sont dispersées sur les joues; ou qu'il n'y en a que fort peu. C'est pourquoi cette espece d'*ophtalmie* est difficile à connoître, & ne peut l'être que par une longue expérience. Quelquefois ce vice laiteux sourde des oreilles, & verse de la *sanie* par le *méat auditif*.

Mais les *croûtes laiteuses* n'occupent pas seulement la face, elles se répandent encore sur d'autres parties, en sorte qu'il n'y a presque aucun endroit du corps qui en soit à l'abri. J'en ai vu autour du cou, sur la poitrine, sur le ventre, le long des bras, des cuisses, sur les fesses même & sur les *lombes*.

Erreurs sur les suites de la croute laiteuse.

Les meres de familles, les commeres & quelques Médecins, pensent que la *croûte laiteuse* n'a rien de dangereux, & qu'après sa guérison, les enfants y gagnent, que leur visage en est plus beau, & que s'ils viennent à avoir la *petite vérole* par la suite, ils n'en sont pas marqués. Ce sont des erreurs. Bien loin d'être plus belle, la *peau* du visage demeure blanche, lisse, luisante; & la *petite vérole*, soit *discrete*, soit *confluente*, les marque aussi-bien que ceux qui n'ont point eu la *croûte laiteuse*. Enfin cette derniere Maladie n'est pas exempte de danger; elle a au contraire été souvent funeste, ou parce que les boutons se sont affaissés naturellement, ou parce qu'étant sortis à l'extérieur, une partie de la matiere morbifique s'est fixée dans les *glandes*, ou parce qu'un traitement contraire a fait rentrer en-dedans l'humeur qui se faisoit jour au-dehors. M. Strack en rapporte plusieurs exemples, qu'on peut voir dans sa Dissertation, mais que nous supprimons, crainte de trop alonger cet article.

Elle n'est pas sans danger.

Ce qui la rend dangereuse.

La *croûte laiteuse* est dangereuse si elle dure long-temps : elle l'est encore d'avantage, si les boutons ne sortent pas dans la quantité convenable. Car alors la portion d'humeur qui reste, se jette sur les *glandes mésentériques* : de-là l'enflure du ventre & la *tympanite*. Bientôt l'enfant maigrit, parce que le *chyle* ne peut point parvenir à la masse du *sang*, & il tombe dans un *marasme* qui le tue.

Elle est plus longue à guérir si on l'a-

Cette Maladie se guérit, soit naturellement, soit par le secours des *remedes*. Mais la guérison aban-

donnée à la Nature, est plus lente que celle qui est procurée par l'art, puisqu'on l'a vue durer six mois, même un an, lorsqu'elle a été abandonnée à elle-même, tandis qu'elle est l'affaire de quinze jours, plus ou moins, lorsqu'on la traite avec le *remede* dont nous allons parler.

bandonne à la Nature, que par le secours de l'art.

En général, l'éruption marche avec d'autant plus de rapidité, & les croûtes tombent d'autant plus promptement, que le petit malade rend plus promptement une *urine* d'une odeur insupportable, telle que celle de l'urine de chat. Que cette Maladie soit traitée ou non, le malade ne guérit point qu'il n'ait rendu une urine de cette odeur, & à plusieurs reprises: plus elle tarde à paroître, plus la Maladie traîne en longueur. Cette Maladie est donc une de celles où il faut administrer des *remedes* le plus tôt possible.)

Caracteres de l'urine lors de la terminaison de la Maladie.

Traitement de la Croûte laiteuse.

(Dès qu'on s'est assuré de l'existence de cette Maladie, & il est important de le faire le plutôt qu'il est possible, relativement aux suites auxquelles elle donne lieu, on administrera le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée*, qu'on appelle encore *herbe de la Trinité*, *pensée*, &c.: *remede* qui, dit M. Strack, conduit à une guérison parfaite, prompte & sûre. Ce sont les feuilles de cette plante dont on fait usage. On les emploie fraîches ou seches. Lorsqu'on veut les prescrire fraîches, on en ôte les racines, les fleurs & les graines, pour ne conserver que les feuilles; on en prend la valeur d'une poignée, que l'on a coupées menues; on les fait bouillir dans une demi-tasse de *lait*, qu'on fait prendre à l'enfant dans sa matinée: on réitère cette dose le soir. Si l'on aime mieux les employer après qu'elles ont été séchées à l'ombre, on les réduit en poudre: on prend un demi-

La jacée en est le spécifique.

Maniere d'en employer les feuilles fraîches;

Seches & en poudre.

gros de cette poudre, qu'on laisse infuser pendant deux heures dans une demi-tasse de *lait;* ensuite on les fait bouillir quelque temps, & on passe. On donne cette dose le matin, & on la réitere le soir, de sorte que l'enfant prend un gros de cette poudre par jour.

Maniere de faire prendre ce remede à l'enfant.

Quant à la maniere de donner cette demi-tasse de *lait* à l'enfant, on peut la lui faire prendre à la cuiller, ou en faire une soupe, une *panade*, &c., parce que la *jacée* n'aigrit point le *lait* & n'altere point sa saveur agréable; elle le rend au contraire plus pur, & elle en fait une crême.

Effets de ce remede dans les premiers huit jours;

Dans les huit premiers jours de l'usage de ce *remede*, il sort des boutons en grande quantité, même chez les enfants qui n'avoient que peu ou point de croûtes auparavant: bientôt tout le visage forme une croûte très-épaisse, ce dont il convient de prévenir les parents; & quoique l'*urine* n'ait encore donné aucune odeur, elle en prend alors une détestable, semblable à celle de chat, comme nous l'avons dit plus haut.

Dans la seconde semaine.

On continue l'usage de ce *remede* tant que l'humeur sort au-dehors: lorsque l'éruption s'est bien faite, que les *croûtes* sont très-épaisses, & qu'il ne reste plus de vice laiteux au-dedans du corps, les *croûtes* tombent & se détachent, pour l'ordinaire, en larges fragments après la seconde semaine, & elles quittent la *peau*, sans y causer de dommages.

Il faut continuer le remede encore quinze jours après que les croûtes sont tombées.

Quoique les *croûtes* soient tombées & que le visage soit parfaitement nettoyé, il ne faut pas pour cela cesser sur-le-champ l'usage du *remede;* il faut au contraire le continuer encore une quinzaine de jours, afin qu'il puisse chasser au-dehors toute l'humeur qui pourroit encore être au-dedans. Car M. Strack a observé souvent que la *peau* s'étant bien nettoyée par l'usage de ce *remede*, & étant restée telle

telle pendant quelque temps, se recouvroit ensuite de nouvelles *croûtes*.

Voici les marques auxquelles on reconnoît que toute l'humeur est entiérement sortie du corps, & qu'il n'en est rien resté dans l'intérieur : le visage de l'enfant reste souple & sans bouffissure; la *peau* du visage est fine; on peut lui faire contracter des plis en la maniant entre les doigts; elle n'est, ni dure, ni coriace, ni rude, ni écailleuse; enfin les *urines* de l'enfant ressemblent à celles d'un autre enfant en santé.) Signes qui annoncent que la Maladie est entiérement guérie.

Moyens de préserver les enfants de la Croûte laiteuse.

(COMME la cause de la Maladie est la *contagion*, le moyen d'en préserver les enfants, est de ne pas les exposer à cette *contagion*. Or nous avons vu que la voie par laquelle elle se communique particuliérement, est l'allaitement : il faut donc se garder de faire tetter les enfants par une mere ou une Nourrice qui a eu cette Maladie; car un caractere particulier à la *croûte laiteuse*, est de laisser dans la personne qui l'a éprouvée, un levain qui subsiste pendant de longues années, & qu'elle transmet à ses enfants, ou à ceux qu'elle allaite. Il ne faut pas faire tetter l'enfant par une Nourrice qui a eu cette Maladie. Pourquoi?

Ce phénomène explique pourquoi la *jacée* ne guérit pas toujours la *croûte laiteuse*. En effet, si l'enfant, qui a la Maladie, est entre les mains d'une Nourrice qui l'a eue dans son enfance, on sent qu'il ne peut pas guérir, puisqu'il est sans cesse exposé à la cause qui peut la faire naître. Il étoit donc de la plus grande importance d'avoir des signes ou des caracteres auxquels on pût reconnoître que la mere ou la Nourrice a eu la Maladie; & ces caracteres, nous les devons encore à M. STRACK. Il ne faudroit pas se contenter d'interroger la Nourrice : elle a trop

d'intérêt à cacher la vérité, lorſqu'il eſt queſtion d'un objet de lucre. D'ailleurs elle peut elle-même l'ignorer, parce qu'elle ne l'a eue qu'étant enfant, qu'elle jouit d'une bonne ſanté, que les caracteres qu'elle porte ne ſont que peu ou point connus du vulgaire. Il faudra donc l'examiner avec attention, & on ſera aſſuré qu'elle a eu la Maladie :

Caracteres qui annoncent que la Nourrice a eu autrefois la Maladie.

Si la *peau* du viſage de cette Nourrice eſt beaucoup plus liſſe qu'elle ne l'eſt chez les autres femmes ; ſi elle eſt beaucoup plus blanche que celle du reſte du corps, ce caractere eſt un des plus certains : c'eſt d'après cet état de la *peau*, que le peuple, comme nous l'avons fait obſerver, prétend que la *croûte laiteuſe* rend les enfants plus beaux. Si le tour des joues eſt très-uni & luiſant ; ſi, expoſé au feu ou à toute autre cauſe qui fait rougir, le viſage ne prend point une couleur de roſe ou de carmin, mais celle de pourpre ou d'écarlate ; enfin ſi cette couleur foncée n'eſt pas répandue uniformément ſur les joues, mais par taches larges, diſtinctes les unes des autres par des places blanches.

Ces caracteres reconnus, il faut retirer l'enfant de la Nourrice.

Dès que la Nourrice préſente ces ſignes ou quelques-uns d'entre eux, il faut lui retirer l'enfant, parce qu'il gagneroit indubitablement la Maladie : & l'on ne pourra douter que l'enfant n'en ſoit déjà infecté, quoiqu'il ne paroiſſe encore aucune puſtule à l'extérieur.

Caracteres qui annoncent que l'enfant qui a tetté une Nourrice ſuſpecte, eſt attaqué de la Maladie, quoique les croûtes ne paroiſſent pas à l'extérieur.

Si cet enfant a le viſage extraordinairement gros ; s'il a les joues enflées, rondes & bouffies ; ſi elles ne ſont point de couleur de roſe, mais d'un rouge très-foncé depuis la pommette juſqu'à la mâchoire inférieure ; ſi la *peau* paroît au toucher dure comme du cuir ; ſi en la maniant avec les doigts, on ne peut pas y former des rides ou des plis, caractere qui en impoſe aux meres de familles, qui, dans ce cas, ſe glorifient de la chair ferme & de la graiſſe

de leurs enfants; si l'*épiderme* paroît rude au toucher, & comme légérement écailleux, sur-tout dans les endroits du visage qui ont de la couleur; si cet enfant a coutume de se frotter le visage sur les oreillers de son berceau, ou sur les vêtements de sa Nourrice; enfin, & ce caractere ne permet plus d'en douter, si l'*urine* a l'odeur détestable de celle d'un chat.

Que si l'on remarque ces signes ou quelques-uns d'eux chez un enfant, il faut le retirer d'entre les mains de la Nourrice, & lui donner aussi-tôt le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée*, comme il est prescrit ci-dessus page 255 de ce Volume. Ce *remede*, en faisant sortir le *virus* au-dehors, ne tardera pas à manifester la *croûte laiteuse*.

La *jacée* est un remede très-doux incapable de nuire aux personnes en santé.

Nous finirons, en observant que la *jacée* est un *remede* très-doux; qu'une personne en santé peut le prendre impunément & sans qu'il en résulte le moindre inconvénient: de sorte que, dans le cas où les signes que nous venons d'exposer ne seroient pas bien marqués, ou paroîtroient équivoques, il ne faudroit pas être arrêté par la crainte d'administrer un *remede* dont l'indication ne seroit pas bien évidente. Il ne peut point faire de mal, & l'expérience a prouvé qu'il a fait sortir la *croûte laiteuse* chez les sujets qui ne donnoient point lieu de la soupçonner.)

ARTICLE III.

De la Teigne des enfants.

La *teigne* est souvent très-difficile à guérir, & quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfants attaqués de Maladies internes, dont ils sont morts, parce qu'on

les avoit guéris de la *teigne*, par l'application de *remedes desséchants* (*b*).

Ce qu'il faut faire avant que d'administrer les remedes.

On ne doit jamais commencer la cure de cette Maladie, qu'on n'ait nettoyé la tête, coupé les cheveux, peigné & brossé les galons, &c.

Si ces moyens ne suffisent pas; il faut raser la tête une fois par semaine, ou plus souvent, & la laver, tous les jours, avec une eau de *savon* ou de *chaux*. Si l'on ne réussit pas encore, il faut appliquer sur la tête un *emplâtre de poix noire* pour arracher la racine des cheveux. Lorsque les chairs sont baveuses, on les touche avec un peu de *vitriol bleu*, ou on les saupoudre avec de l'*alun calciné*.

Eau de savon ou de chaux. Emplâtre de poix noire.

Vitriol bleu. Alun calciné.

Pendant l'usage de ces *remedes*, il faut que l'enfant observe un *régime* régulier & léger; il faut lui tenir le ventre libre, le garantir, le plus qu'il est possible, du froid.

Régime.

Importance de la propreté & des aliments sains pour guérir cette Maladie. Observation.

(*b*) Il y a quelque temps que dans l'Hôpital des Enfants-Trouvés d'Ackworth, où les enfants étoient violemment attaqués de la *teigne* & d'autres *Maladies éruptives*, je vis un exemple frappant du danger d'employer des *remedes* dessicatifs, au lieu de la propreté & des *aliments* sains: car ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeoit totalement la *propreté* dans ces enfants, & qu'on s'occupoit fort peu de la salubrité & de la nature des *aliments* qu'on leur administroit, on donna des ordres pour y remédier. Mais ces ordres ayant été négligés, comme trop fatigants pour les Domestiques, les Directeurs, &c., on décida qu'il falloit guérir ces enfants avec des *remedes*: en conséquence on leur en donna, & ils penserent devenir funestes à tous ces malheureux enfants: on vit bientôt paroître des *fievres* & d'autres Maladies internes, & ensuite une *dysenterie putride*, si *contagieuse*, qu'elle en fit périr le plus grand nombre, & causa les mêmes ravages dans une partie considérable des environs.

Pour prévenir les suites dans lesquelles pourroit entraîner la guérison de cette *éruption*, il faut, surtout aux enfants gros & gras, leur faire un *cautere* au cou ou au bras, & le tenir ouvert, jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, & que sa *constitution* soit un peu améliorée.

Moyens de prévenir les suites de cette guérison. Cautere.

ARTICLE IV.

Des Engelures des enfants & des adultes.

LES ENFANTS sont sujets aux *engelures*, dans les temps froids. (Elles sont même assez communes chez les adultes, sur-tout à ceux qui sont exposés à des alternatives de froid & de chaud, & qui mettent les mains, tantôt dans l'eau froide, & tantôt dans l'eau chaude, tels que les Cuisiniers, Cuisinieres, Blanchisseuses, &c., ceux qui se lavent les mains à l'eau chaude l'hiver, &c.)

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Causes des Engelures.

UNE CAUSE générale de cette Maladie, est qu'après avoir eu froid aux pieds & aux mains, ou les avoir eu mouillés, on va aussi-tôt les chauffer. Quand les enfants ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, tandis qu'on devroit leur faire faire de l'*exercice*, pour qu'ils s'échauffassent graduellement ; car la chaleur du feu cause une *raréfaction* subite des humeurs, & une *distention* des *vaisseaux*; &, si on répete souvent la même chose, cette *distention* devient à la fin excessive, & les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre & de s'ouvrir.



Moyens de prévenir & de guérir les Engelures.

Se garantit de la chaleur subite après avoir eu froid.

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains;

POUR prévenir les *engelures*, il faut se garantir avec le même soin, & du froid violent, & de la chaleur subite. (Lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains, il faut les agiter, les frotter, ou les faire agiter & frotter par quelqu'un, plutôt que de les présenter au feu; comme nous le dirons ci-après Chapitre LV, §. IV, fin de l'Article II.)

Lorsque ces parties commencent à être rouges & gonflées; laxatif, moutarde & eau-de-vie;

Mais lorsque les parties affectées commencent à être rouges & gonflées, il faut donner un *laxatif* au malade, & frotter souvent, dans la journée, ces parties avec de la *moutarde* & de l'*eau-de-vie*, ou quelqu'autre substance de nature *échauffante*. Il faut les couvrir avec de la flanelle, & les entretenir chaudes & seches. Il y en a qui appliquent sur les *engelures* des cendres chaudes, renfermées dans des linges; ce qui contribue souvent à leur guérison.

Lorsqu'elles suppurent: cérat, onguent de tuthie, emplâtre de céruse.

Baume de Genevieve: baume tranquille de M. Chomel.

Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le *cérat de Turner*, l'*onguent de tuthie*, l'*emplâtre de céruse*, ou quelqu'autre *onguent dessicatif*. Ces petits *ulceres* sont très-incommodes, mais rarement dangereux: ils se guérissent ordinairement aussi-tôt que la belle saison reparoît. (Le *baume de Genevieve*, dont nous parlerons note 2 du Chapitre suivant, est souverain contre les *engelures ulcérées*; & lorsqu'elles ne sont seulement qu'*enflammées*, il n'est rien de mieux que de se frotter les mains ou les pieds avec le *marc du baume tranquille* de M. CHOMEL, décrit Tome II, note 3, page 319.)



§. X.

D'une espece d'Asthme, appellée en anglois Croup; *ou plutôt de l'Esquinancie membraneuse* (3).

Les enfants sont souvent attaqués, & très-subitement, de cette Maladie, qui, si on n'y remédie pas promptement, devient mortelle. Elle est connue sous différents noms, dans différentes parties de la Grande-Bretagne: on l'appelle *croup*, dans l'Est de l'Ecosse; & dans l'Ouest, *suffing*, ou *étouffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms; mais elle ne paroît être autre chose qu'une espece d'*asthme* accompagné de *symptômes* très-*aigus* & très-violents.

Saison; lieux où elle est commune. Enfants qui y sont sujets.

Cette Maladie regne ordinairement dans les saisons froides & humides: elle est plus commune dans les lieux bas, marécageux & qui avoisinent la mer. Les enfants gras & qui ont la *fibre* lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle étoit héréditaire. Elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'Est froids & humides.

---

(3) Comme, depuis quelque temps, on a écrit *ex professo* sur cette Maladie, & que nous en avons une observation particuliere, nous allons donner de suite le texte de M. Buchan; & nous réserverons les détails fournis par d'autres Auteurs & par notre observation, pour un supplément, qu'on trouvera ci-après, page 266 de ce Vol. Nous prions le Lecteur de faire attention à ce supplément.



Article premier.

Causes de la Croup.

L'humidité des maisons, des habits & des pieds; causée par des souliers trop minces, enfin tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette Maladie.

Article II.

Symptômes de la Croup.

Les *symptômes* sont, un *pouls fréquent*, une *respiration prompte & laborieuse*, accompagnée d'une espece de *râlement*, qui se fait entendre à une distance considérable; la voix est claire & glapissante; les joues sont d'un rouge fouetté; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide.

Article III.

Traitement de la Croup.

Bains de pied, saignée & lavement. Vapeurs d'eau chaude & de vinaigre. Cataplasmes, fomentations, &c.

Dès qu'on apperçoit ces *symptômes* dans un enfant, il faut aussi-tôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude; il faut encore le *saigner* & lui donner un *lavement émollient* le plutôt possible. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude & du *vinaigre*, au moyen de l'*inspiratoire*; ou l'on appliquera des *cataplasmes*, & l'on fera des *fomentations* autour du cou avec des *décoctions émollientes*.

Vésicatoire.

Si les *symptômes* ne se calment pas, on appliquera sur la même partie, ou entre les deux épaules, un *emplâtre vésicatoire*, & on donnera fréquemment à l'enfant une cuillerée du *julep* suivant.

Prenez d'*eau de pouliot*, trois onces;

de *ſirop de guimauve*, } de chaque une
de *ſirop balſamique*, } once.

Mêlez.

On a éprouvé de bons effets de l'*aſſafœtida* dans cette Maladie ; on le donne en *lavement*, & par la bouche de la maniere ſuivante. Aſſafœtida.

Prenez d'*aſſafœtida*, deux gros ;
d'*Eſprit de Mendérérus*, une once ;
d'*eau de pouliot*, trois onces.

Diſſolvez l'*aſſafœtida* dans ces deux liqueurs ; on en donne une cuillerée toutes les heures, ou plus ſouvent, ſi l'*eſtomac* de l'enfant peut le ſupporter ; mais s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera diſſoudre les deux gros d'*aſſafœtida* dans un *lavement* commun, qu'on répétera toutes les ſix ou huit heures, juſqu'à ce que la violence des *ſymptômes* ſoit appaiſée.

Article IV.

Moyens de prévenir le retour de la Croup.

Pour prévenir le retour de cette Maladie, il faut mettre les enfants à l'abri de toutes les cauſes qui ſont capables de la donner, comme d'avoir les pieds humides, & d'être expoſés aux vents froids & humides de l'Eſt, (&, en France, aux vents d'Oueſt, Nord-Oueſt.)

Les enfants qui ſont ſujets aux retours fréquents de cette Maladie, ou dont la *conſtitution* y paroît diſpoſée, doivent être très-réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*aliments viſqueux*, ou de difficile *digeſtion*, jamais de fruits cruds, verds, ou de mauvaiſe qualité. Régime.

Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un écoulement continuel, par le moyen d'un *ſéton* ou d'un *cautere*. J'ai vu quelquefois l'*emplâtre* de Séton ou cautere. Emplâtre de poix de Bourgogne.

poix de Bourgogne, avoir les plus heureux effets, & prévenir le retour de cette Maladie cruelle. On le place entre les deux épaules ; mais il faut l'y laisser pendant plusieurs années.

Supplément à l'article Croup, ou *Esquinancie membraneuse*.

(Lorsque je publiai la premiere Edition de cette Traduction, je pensois, d'après ce qu'en dit M. Buchan, que la *croup* étoit une Maladie de l'Ecosse & du Nord-Ouest de l'Angleterre, & je la regardois comme *endémique*, ou propre uniquement à ces contrées. Je ne croyois pas qu'elle portât ses ravages parmi nous, ou ailleurs. J'ai appris depuis combien je me trompois : non-seulement elle s'observe en France, mais encore en Italie, en Allemagne & en Suede (4). Je ne puis en douter

---

(4) C'est ce qui résulte des observations rapportées dans les Ouvrages de plusieurs Médecins, publiés derniérement, & particuliérement dans ceux de MM. Rosen & Michaélis ; ensorte qu'on ne peut presque plus douter aujourd'hui que cette Maladie n'attaque les enfants dans presque toute l'Europe. Mais, demandera-t-on, comment arrive-t-il que l'on n'ait appris que depuis si peu de temps qu'elle est si générale ? Seroit-elle nouvelle ? Il y a tout lieu de croire que non, bien que les Auteurs les plus exacts, dans leurs descriptions des Maladies, n'en parlent pas. En effet, quoique l'illustre Boerrhaave ait décrit d'une maniere particuliere les différentes *esquinancies*, il n'en dit pas un mot ; & son digne Commentateur, Van-Swieten, garde un égal silence sur cette Maladie.

Sa marche obscure, & la rapidité de ses progrès, l'auront sans doute fait méconnoître, & fait prendre pour une *esquinancie gangréneuse*, avec laquelle il paroît qu'on l'a souvent confondue. Il semble qu'il y ait dans la connoissance des Maladies, comme dans plusieurs sciences, des

aujourd'hui, par les connoissances que j'ai acquises sur cette cruelle Maladie, à l'occasion de la mort d'un jeune enfant (5) qu'elle enleva ici l'année derniere, en deux fois vingt-quatre heures.

---

especes de *crises* ou d'*époques*, où l'on voit éclater tout-à-coup une nouvelle lumiere. M. HOME, célébre Médecin Ecossois, paroît avoir donné le signal & excité l'attention des Médecins sur la *croup*, par son excellent Ouvrage anglois, publié en 1765, dont le titre en françois est: *Recherches sur la nature, la cause & la guérison de la Croup.* Car depuis on a vu paroître plusieurs Traités de différents Médecins sur cette Maladie, qui ont ajouté aux lumieres qu'il nous avoit données, & entr'autres ceux que nous avons cités au commencement de cette note. Voyez le *Traité de la Maladie des Enfants, de M. ROSEN*, traduit du suédois en françois; & la These de M. MICHAÉLIS, intitulée : *Dissertatio inauguralis de anginâ polyposa seu membranacea. Argentorat.* 1778.

(5) Cet enfant, âgé de six ans & demi, étoit le fils unique du savant M. LE ROI, de l'Académie Royale des Sciences, dont j'ai parlé plus d'une fois dans la traduction de cet Ouvrage, & à qui je dois, non-seulement cette intéressante & malheureuse observation, mais encore les recherches & les réflexions qui composent ce supplément à la *croup*. Jamais enfant ne parut destiné à une plus longue carriere, par la santé dont il jouissoit. Fort & robuste, il joignoit aux graces de la figure un caractere aimable, un esprit très-avancé, & enfin il donnoit les plus grandes espérances, lorsqu'il fut saisi, le Dimanche 6 Septembre de l'année 1778, d'un *enrouement* avec un si léger *mal de gorge*, qu'il ne lui causoit aucune difficulté d'avaler. Cependant il avoit une *toux* seche & rauque, semblable à celle dont nous parlerons plus bas, & qu'on prenoit pour une *toux* de *coqueluche*, parce qu'on étoit très-éloigné de penser à la *croup*. On le traita comme on fait ordinairement dans un léger *mal de gorge*: on le tint chaudement: on lui fit boire beaucoup d'*eau de veau*.

Observation.

Les choses paroissoient en si bon état le Samedi d'ensuite, que l'enfant dit lui-même à sa mere, *que sa Mala-*

Porté même à croire qu'elle n'est pas fort rare dans ce pays-ci, je me suis déterminé à ajouter

---

die se civilisoit, & que, levé, il passa une grande partie de la journée à jouer avec les Domestiques. Mais dans la nuit suivante, tout changea de face. Vers les onze heures il fut surpris d'une grande difficulté de respirer, avec de la *fievre*. Cette difficulté ne fit qu'augmenter toute la nuit, avec de grands accès de *toux*. Sur le matin cependant cette *toux* lui donna un peu de relâche; mais bientôt, vers les neuf heures, elle revint avec une nouvelle force. Les accès étoient si violents, qu'ils le mettoient en *sueur*.

On le saigna au pied, & on lui donna une boisson *émétisée* : cette boisson l'ayant fait vomir, il rendit en même temps, par les efforts de la *toux* & du vomissement, une matiere qui avoit l'air *purulent*; & environ une heure après il rejetta, par les mêmes efforts, une espece de *peau membraneuse*, d'u[illegible]c sale, d'une forme ovale, & dont la plus petite l[illegible]eur éto[illegible]-peu-près égale au diamètre d'une piece de vingt-quatre sols. Cette *peau* sortit, accompagnée de la même matiere que dans le premier *vomissement*. On verra dans la suite, que cette *peau* & cette matiere sont les *symptômes* les plus marqués de la *croup*. A l'instant où l'enfant eut rendu la *peau*, qui, vraisemblablement se trouvant à l'entrée de la *glotte*, l'étouffoit, il parut fort soulagé, & tellement qu'on le crut sauvé.

Il passa l'après-midi d'une maniere très-tranquille, quoiqu'avec de la chaleur & un *mal de tête* qui ne l'a pas quitté : mais dans la nuit le redoublement reparut, la *respiration* devint de plus en plus difficile & avec sifflement. Il passa une très-mauvaise nuit. On le saigna le matin au pied pour la seconde fois. Mais dès ce moment ses forces baisserent, &, malgré tous les secours, il mourut la nuit suivante.

On conçoit tout ce qu'a dû éprouver ce pere, en perdant, d'une maniere aussi cruelle & aussi rapide, un enfant qui devoit lui être si cher. Plongé dans la plus grande douleur, il ne put s'occuper long-temps que de ce malheur, & de la Maladie extraordinaire qui l'avoit

à l'article de M. Buchan, ſur cette Maladie, tout ce que j'ai pu recueillir de plus conſtant ſur ſes *ſymptômes* & ſur ſon traitement, afin d'en prévenir, ou au moins d'en diminuer, autant qu'il eſt poſſible, les funeſtes effets.

M. Buchan & pluſieurs autres Médecins, regardent la *croup* comme une Maladie *ſpaſmodique*, ou comme une eſpece d'*aſthme* particuliere. Mais ſi elle en a les apparences dans certaines occaſions, il paroît bien prouvé aujourd'hui que ce n'en eſt

---

cauſé. Il apprit bientôt, par ſes recherches & ſes informations, que cette Maladie étoit la *croup*, comme on le verra évidemment par ce que nous dirons dans la ſuite; & toujours plein du deſir de ſervir l'humanité, il réſolut de recueillir & de publier tout ce que l'on auroit écrit & découvert ſur cette ſinguliere Maladie, pour la faire connoître dans c[illegible]ys-ci, & pour épargner par-là, s'il étoit [illegible]ſſible, à [illegible]utres peres, un malheur auſſi cruel que le ſien. Ce ſont ces matériaux qu'il a bien voulu me communiquer, & qui m'ont ſervi à faire & rédiger cet article, ſervant de ſupplément à celui de M. Buchan.

Cette Maladie étant particuliere aux enfants, il convenoit mieux de la laiſſer où il l'avoit placée, & de joindre dans cet endroit ce que nous nous propoſons d'y ajouter.

Nous prendrons même occaſion de dire ici, comme par addition à l'Article de l'*eſquinancie* & des *maux de gorge*, qu'on ne peut trop prendre garde à cette Maladie chez les enfants, parce qu'ils y ſont beaucoup plus ſujets qu'on ne le ſuppoſe ordinairement. Cette réflexion eſt d'autant plus importante, que lorſque cette Maladie n'eſt pas bien traitée, ou qu'on a de fréquentes rechûtes, les *amygdales* reſtent ſouvent tuméfiées, & deviennent quelquefois même *ſquirrheuſes*. Il arrive de-là qu'on reſte toute ſa vie ſujet à des *maux de gorge* au moindre échauffement, & que lorſqu'ils ſont un peu conſidérables, on eſt preſque dans le cas d'en être étouffé.

point un ; que c'est une *esquinancie* d'une espèce singuliere & très-dangereuse, qui, malheureusement, est plus commune chez les enfants qu'on ne l'imagine, mais qui ne les attaque guere passé l'âge de douze ans (6).

Caractères de la croup, ou de l'esquinancie membraneuse.

Dans les *esquinancies inflammatoires* ordinaires, l'*inflammation* attaque les parties de la *gorge* ou de la *trachée-artere*. Dans la Maladie dont nous parlons, ce n'est point cela : tous les accidents sont produits par une fausse *membrane*, ou une *membrane* morbifique, en forme de tuyau, & souvent très-mince, qui remplit ou double ce canal. Cette fausse *membrane* y est si peu adhérente, qu'y flottant en quelque façon, elle n'y tient souvent que par des filets très-déliés. On observe encore, dans cette *esquinancie*, une matiere qui a quelquefois l'air *purulent*, & non-seulement qui remplit l'espace qui se trouve entre la fausse *membrane* & la *trachée-artere*, mais encore qui se répand dans les *bronches*. Enfin, ce qui n'est pas moins digne

(6) Les Auteurs qui ont traité de cette Maladie, prétendent en général, comme nous l'avons dit, qu'elle n'affecte que les enfants, & rarement ceux qui ont passé l'âge de douze ans. Cependant il est important de remarquer qu'il paroît, par plusieurs observations, qu'on a trouvé encore cette *membrane* dans des sujets plus âgés, & morts d'*esquinancie*. M. PORTAL en rapporte deux exemples dans le Mémoire qu'il lut à la rentrée publique de l'Académie, à Pâques 1779 ; l'un, d'une femme qu'on apporta dans son Amphithéâtre, & l'autre, d'une fille âgée de dix-neuf ans, morte d'une *esquinancie*, qui avoit rendu plusieurs morceaux de *membrane*, & dans laquelle on trouva pareillement après l'ouverture, une concrétion *membraneuse* dans la *trachée-artere*, qui paroissoit interrompue dans plusieurs endroits, apparemment par l'effet des portions qu'elle avoit déjà rendues.

dè remarque, c'eſt que ſouvent la *trachée-artere* ſe trouve, ſous cette *membrane*, ſaine & entièrement exempte d'*inflammation*. La cauſe de cette Maladie indique aſſez pourquoi nous l'avons appellée *eſquinancie membraneuſe* : & c'eſt le nom que nous lui donnerons dans la ſuite.

Pluſieurs Médecins ont prétendu que cette Maladie ne ſe trouvoit que dans les lieux bas, près des bords de la mer, ou des grands étangs; mais il eſt bien prouvé aujourd'hui qu'elle attaque les enfants dans des endroits fort avancés dans les terres, & très-éloignés d'étangs ou d'autres amas d'eau conſidérables. Il eſt également prouvé qu'elle n'eſt point *contagieuſe*, contre ce que pluſieurs Auteurs ont avancé.)

Symptômes de l'Eſquinancie membraneuſe.

(CETTE *eſquinancie* commence malheureuſement d'une maniere équivoque. Sa marche eſt fort obſcure, ce qui fait que le plus ſouvent on ne s'apperçoit que les enfants en ſont attaqués, que lorſqu'il n'y a que peu ou point de remede. Car quand le mal a fait un certain progrès, tous les ſecours deviennent inutiles, & les malades en ſont preſque toujours les victimes.

Il ſeroit ainſi bien à ſouhaiter qu'on eût la connoiſſance des premiers *ſymptômes* de cette Maladie, ou de ſes ſignes avant-coureurs, & qui l'annonceroient aſſez tôt pour qu'on pût la reconnoître dans ſa premiere invaſion. Mais quelques efforts que nous ayons faits pour nous aſſurer de ces *ſymptômes* & les déterminer, nous n'avons pu y parvenir : nous n'avons pu en découvrir d'aſſez marqués ou d'aſſez généralement conſtans pour les donner comme tels ; c'eſt ce qui nous a décidé, pour y ſuppléer

en quelque façon, à réunir ici toutes les circonstances qui peuvent donner lieu d'appréhender cette fâcheuse Maladie.

Circonstances qui donnent lieu de craindre la croup, ou l'esquinancie membraneuse.

Lorsqu'un enfant se plaint d'un *mal de gorge*, dont le caractere ne paroît pas décidé, on observera donc soigneusement :

1.° Si la saison est froide & humide, ou si elle l'a été peu de temps auparavant.

2.° S'il court des *maux de gorge*, & de quelle nature ils sont.

3.° Si l'enfant a eu, quelque temps auparavant, un *rhume* qui l'ait fatigué, la *coqueluche*, la *rougeole* ou la *petite vérole*.

4.° S'il n'a point eu les pieds mouillés, ou porté des habits qui l'étoient.

5.° S'il n'a pas fait de grands cris en jouant, ou autrement.

Que si toutes ces circonstances, ou le plus grand nombre, se trouvent réunies, on redoublera d'attention, pour examiner cet enfant, & voir :

Symptômes du premier degré de la croup, ou de l'esquinancie membraneuse.

1.° Si son *mal de gorge* est accompagné d'une douleur sourde au *larynx*.

2.° S'il y a tumeur ou enflure à l'extérieur, à l'endroit qui y répond.

3.° Si, en appuyant dans cet endroit, ou en le pressant avec le doigt, on y cause de la douleur, ou on l'augmente.

4.° Si, malgré son *mal de gorge*, l'enfant avale facilement ou avec peu de difficulté, quoique quelquefois aussi la *déglutition* soit difficile.

5.° Si l'enfant est altéré, s'il est bouffi, s'il a une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire.

6.° Si, en avalant facilement, il a cependant de la difficulté de respirer.

7.° S'il est assoupi, ou s'il lui prend quelquefois, au milieu de la journée, des envies de dormir.

8.° S'il a

8.° S'il a une voix tout-à-fait étrange, rauque & dure, que les uns comparent au chant d'un jeune coq, & que d'autres regardent comme intermédiaire entre ce chant & l'aboiement du chien. Ceux qui ont observé cette voix singuliere, prétendent que, quand une fois on l'a entendue, on ne s'y trompe pas.

9.° Si l'enfant a, sur-tout la nuit, une *toux* singuliere : *toux* qui est plus précipitée & plus étouffée, si cela peut se dire, que la *toux* ordinaire, & avec peu ou point d'*expectoration* (7) : on l'imite, en quelque maniere, en retirant la langue au fond de la bouche & en toussant de la gorge.

10.° Si, malgré ces différents *symptômes*, on ne remarque que peu ou point de rougeur ou d'*inflammation* dans la gorge & aux amygdales : enfin si ces parties paroissent dans leur état naturel.

Que si l'on observe ces différents *symptômes* réunis ou combinés, avec les circonstances que nous avons rapportées, il y a tout à craindre que l'enfant ne soit attaqué de l'*esquinancie membraneuse* dans son premier degré.

On en sera encore plus convaincu, si le *pouls*, devenu plus fort, bat de cent trente à cent quarante fois par minute ; si le visage est enflammé ; si le malade a beaucoup de soif ; enfin, si la *respiration* commence à être difficile, & si les *urines* sont sans *sédiment* & en petite quantité.

Lorsque les secours manquent, la Maladie passe promptement de ce premier degré au second, où rarement y a-t-il du remede. Il est important même de remarquer qu'il n'y a souvent aucun intervalle bien caractérisé, par les *symptômes*, entre le premier degré & le second.

---

(7) Le fils de M. LE ROI avoit cette *toux*.

Symptômes du second degré.

Le *pouls* devient encore plus vif, battant de cent cinquante jusqu'à cent soixante-dix fois par minute. Mais, le plus souvent, il est moins fort & plus mou. La *membrane* paroît alors formée. On rend dans l'*expectoration*, ou dans les efforts de la *toux*, de cette matiere que nous avons dit avoir l'air *purulent*, & aussi quelquefois des morceaux de cette *membrane*. La *respiration* est extrêmement difficile & laborieuse : elle est accompagnée d'un sifflement qui se fait entendre même de loin. Les anxiétés, l'impossibilité de rester dans la même place, tout annonce le danger du malade. Cependant telle est quelquefois la marche irréguliere & funeste de cette Maladie, que l'enfant meurt sans avoir éprouvé ce dernier état, & presque subitement, au moment où l'on s'y attendoit le moins.

Symptôme qui différencie cette espece d'esquinancie de celle qui est gangréneuse.

Une observation extrêmement importante, & sur laquelle il est essentiel d'insister, c'est qu'au milieu de tous ces *symptômes* alarmants, on ne remarque, en général, aucune mauvaise odeur dans l'haleine du malade : il l'a aussi douce & aussi pure qu'on l'a ordinairement à cet âge ; ce qui caractérise & différencie absolument cette Maladie de l'*esquinancie gangréneuse*, qui donne à l'haleine des malades qui en sont attaqués, une odeur fétide & souvent empestée.)

Traitement de l'Esquinancie membraneuse.

Traitement du premier degré. Bain de pied.

(ON COMMENCERA par faire mettre à l'enfant les pieds dans l'eau chaude ; ce *remede* étant d'autant plus indiqué, que c'est souvent pour avoir eu les pieds humides que les enfants gagnent cette Maladie.

Saignées. Sang-sues ;

Ensuite on tirera du *sang* en proportion de l'âge & des forces du malade. On lui appliquera après

des *sang-sues* à la partie supérieure & antérieure de la gorge, qu'on y laissera jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes, afin de désemplir particuliérement les *vaisseaux* de ces parties. On aura même soin d'en entretenir les petites *plaies* ouvertes, en les lavant avec des linges trempés dans de l'eau chaude : au moyen de quoi le *sang* en coulera ou suintera pendant plusieurs heures ; & si les *sang-sues* manquent, on aura recours aux *scarifications*. Ou scarifications.

Il est presqu'inutile de parler des *lavements*, qui sont toujours nécessaires dans les Maladies *inflammatoires*. Mais, comme dans toutes les affections *catarrales* il y a presque toujours de la *saburre* dans les *premieres voies*, il faudra tâcher de purger l'enfant, en employant des *purgatifs*, pour lesquels il n'ait pas trop de dégoût, afin de ne pas le mettre dans le cas de les rejetter ou de crier, les cris devant sur-tout être prévenus. On emploiera pour cela de la *magnésie blanche* avec du *sucre* ; l'*électuaire lénitif*, la *casse*, la *manne* dans du *lait*, ou quelqu'autre *purgatif* doux. Lavements. Purgatif.

La meilleure maniere d'administrer ces *purgatifs*, est de les étendre dans un liquide quelconque, & de les donner à petits coups & souvent, jusqu'à ce qu'ils aient évacué. Ainsi, on donnera une cuillerée à café de *magnésie blanche*, mêlangée de partie égale de sucre en poudre. Une heure après, on la réitérera, & ainsi d'heure en heure, jusqu'à ce que l'enfant ait évacué trois ou quatre fois. Magnésie blanche. Dose.

Ou bien on fera bouillir une once de *pulpe de casse*, ou demi-once d'*électuaire lénitif*, dans une chopine d'eau, & on en donnera une demi-tasse à l'enfant, toutes les demi-heures. Pulpe de casse, ou électuaire lénitif.

Ou enfin on fera fondre deux onces de *manne en sorte*, dans la même quantité de *lait*, c'est-à-dire Manne en sorte.

dans une livre, & on en donnera toutes les demi-heures à l'enfant, comme ci-dessus.

Moyens d'exciter les urines : boisson nitrée.

Comme il est important d'exciter la *sécrétion* de l'*urine*, on aura soin de mettre vingt ou vingt-quatre grains de *nitre*, dans une pinte de sa boisson. Cette boisson sera de l'eau & du *sucre*, ou une *infusion* de fleurs de *tilleul* ou de *camomille*, ou plutôt de l'*oxymel* léger.

Vésicatoire.

Après ces *évacuations*, & non avant, on appliquera un *vésicatoire* à la nuque du cou, qui en embrassera toute la partie postérieure & latérale, & on l'entretiendra avec un *onguent aiguisé*, afin d'établir un écoulement abondant & continu de ce côté. Il faut faire respirer au malade, au moyen de l'*inspiratoire*, une vapeur en même temps *émolliente* & *antiputride*; & celle de l'eau & du *vinaigre*, comme on l'a souvent observé, produit de très-bons effets (8). Enfin il faut employer tous les moyens possibles pour que le dépôt de l'humeur de la *tra-*

Vapeurs d'eau & de vinaigre,

Introduites dans la poitrine, au moyen de l'inspiratoire.

(8) Il est incroyable qu'on ait négligé jusqu'ici, comme on l'a fait, les moyens de porter les vapeurs nécessaires dans la *trachée-artere* & dans les *poumons*. Car quel circuit un *remede* que l'on prend, ne doit-il pas faire, avant d'arriver de l'*estomac* à la *poitrine*, tandis que, par la *respiration*, on peut porter dans les Maladies qui affectent ces parties, un *remede topique* ou *local*, qui produit directement l'effet que l'on cherche à produire? En conséquence, on trouvera à la *Table Générale*, Tome V de cet Ouvrage, la description d'un *inspiratoire*, que j'exhorte tout le monde à avoir chez soi, comme un excellent instrument, aussi simple que précieux dans les *esquinancies*, les *rhumes*, les *inflammations de poitrine*, &c. Nous donnerons en même-temps la maniere de l'employer, c'est-à-dire, d'introduire les différentes vapeurs dans la *poitrine*, & particuliérement celles de l'*eau* & du *vinaigre*, dont nous parlons ci-dessus.

trachée-artere n'augmente pas, & au contraire diminue, afin d'éviter la formation de cette *membrane* meurtriere.

Nous n'avons point parlé des *vomitifs*, parce que, dans cette premiere période, leurs avantages sont fort incertains, en ce que si, d'une part, ils peuvent nettoyer l'*estomac*, l'*œsophage* & la *gorge*, de la mucosité qui les enduit, ils portent, d'un autre côté, le *sang* à la tête & dans toutes les parties supérieures; ce dont l'effet est à redouter dans cette *esquinancie*.

Lorsque tous ces *remedes* n'ont produit aucun soulagement au malade, ou que l'on a été appellé trop tard, la Maladie passe à son second dégré. On le reconnoît, soit par les *symptômes* que nous avons exposés, soit par la nature de la matiere expectorée.

On administrera une cuillerée d'*oxymel scillitique* dans chaque demi-tasse de la boisson du petit malade; on lui fera respirer de la vapeur du *vinaigre* par le moyen de l'*inspiratoire*; on lui donnera huit grains d'*ipécacuanha* dans une tasse de sa boisson ordinaire, ou la potion *émétisee* prescrite Tome II, Chap. XX, §. III, Art. II. Ce *vomitif*, placé dans ce temps de la Maladie, peut, ainsi qu'il est arrivé plusieurs fois, faire rejetter la *membrane*. Cependant le succès de tous ces moyens est, comme nous l'avons fait observer, très-incertain.

Traitement du second dégré.

Ipécacuanha, ou potion émétique.

Mais nous nous empressons de donner ici un traitement (9) qu'on nous assure avoir été employé

(9) Ce traitement est de M. Dobson, Médecin de l'Hôpital de Liverpool. Il a été envoyé à M. le Roy, par M. Houlston, Médecin distingué de cette Ville, & le Collegue de M. Dobson dans cet Hôpital, qui lui

heureusement à Liverpool, en Angleterre, par un habile Médecin de cette ville. Après les *évacuations* néceſſaires, procurées par les *ſaignées*, les *purgatifs* & les *véſicatoires*, ſelon l'urgence des *ſymptômes*, il faut frotter le cou avec demi-gros d'*onguent mercuriel*, & donner intérieurement, toutes les deux heures, un *bol*, composé d'un grain de *calomélas*, avec un peu de mie de pain & de *ſucre*. Ce traitement, ſuivi de maniere à ſoutenir l'action du *mercure*, ſans cependant produire la *ſalivation*, favoriſe la ſéparation de la *membrane* meurtriere : on la rejette enſuite, ou par morceaux, ou ſous la forme d'un doigt de gant. Il n'eſt pas inutile d'ajouter que tous ceux que le Médecin, dont nous venons de parler, a eu le bonheur de réchapper de cette cruelle Maladie, ont tous été traités avec le *mercure*.

Onguent mercuriel.

Calomélas.

Bronchotomie.

On a propoſé la *bronchotomie* pour enlever cette funeſte *membrane*. Mais, outre la difficulté de cette opération, car tous les Chirurgiens ne ſont pas en état de la faire, ſon ſuccès eſt fort incertain, par la difficulté d'enlever toute la *membrane*, & puis par l'impoſſibilité de dégager les *bronches* de cette matiere *purulente*, dont elles ſont ſi ſouvent remplies, & qui ſuffit ſeule pour occaſionner la mort du malade.)

---

a marqué qu'il en avoit vu de très-bons effets. Comme, en général, le *mercure* porte aux parties ſupérieures, & qu'il diviſe & fait expectorer la *lymphe* qui y circule, le ſuccès de ce *remede* paroît, en effet, fondé ſur une analogie propre à y donner beaucoup de confiance.

§. XI.

De la Dentition difficile chez les enfants.

Le Docteur Arbuthnot observe que plus de la dixieme partie des enfants meurent dans la *dentition*, ou dans la *pousse des dents*, parce que les *symptômes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties* tendres & *nerveuses* des *gencives*, occasionnent des *inflammations*, des *fievres*, des *convulsions*, la *gangrene*, &c. **La dixieme partie des enfants meurent dans la dentition.**

Ces *symptômes* viennent, pour la plupart, de la grande délicatesse & de l'extrême sensibilité du *systême nerveux* dans les enfants ; sensibilité qui n'est que trop souvent augmentée par une éducation efféminée. Aussi tout le monde convient-il que les enfants qui sont élevés trop délicatement, souffrent toujours plus de la *dentition*, & succombent souvent à la violence des *convulsions*. **Causes de ce malheur.**

Les *dents* commencent à paroître chez les enfants, pour l'ordinaire, vers le sixieme ou septieme mois ; d'abord les *incisives*, ou les *dents* de devant : se montrent ensuite les *canines*, ainsi appellées, parce qu'elles ressemblent aux dents des chiens ; enfin les *molaires* ou les *machelieres* ou les *grosses dents*. Toutes ces *dents* tombent à sept ans, ou à-peu-près, pour faire place à d'autres ; & à vingt ans, environ, paroissent les deux dernieres *dents*, appellées *dents de sagesse*. **A quel âge s'annoncent les dents, & ordre dans lequel elles poussent.**

(Il est évident, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il est impossible de fixer, d'une maniere précise, l'époque de la *dentition* & de la pousse de chaque espece de *dents*. En effet, on voit assez fréquemment des enfants naître avec des *dents* : on en voit d'autres qui n'en ont pas encore à dix, douze & quinze mois. Je connois une petite fille, très-dé- **Le temps de la pousse des dents est très-incertain.**

licate à la vérité, qui a ſeize mois, & n'a aucune apparence de *dents*.

Inconvénients qui ſont les ſuites de cet incertitude.

Cette incertitude eſt réellement un malheur, parce que, dès qu'un enfant de quatre, cinq ou ſix mois annonce éprouver un mal-aiſe, on le rapporte ſur-le-champ à la *dentition*, & on l'abandonne. Cependant très-ſouvent ces incommodités ont pour cauſe une Maladie qu'on laiſſe ſe fortifier, & dont les enfants ne tardent pas à être les victimes.

Combien il eſt important d'examiner avec attention les ſymptômes que préſentent les enfants malades.

Puiſqu'il n'eſt pas poſſible de fixer immuablement l'époque de la pouſſe des *dents*, de quelque eſpece qu'elles ſoient, il faut donc ne pas précipiter ſon jugement, & examiner avec attention & prudence les indiſpoſitions des enfants, pour ſavoir au juſte ſi elles doivent être attribuées ou non à la *dentition*. C'eſt en réfléchiſſant mûrement ſur les *ſymptômes* des Maladies décrites dans ce Chapitre, ainſi que dans ceux des précédents, qui traitent des Maladies communes aux enfants & aux adultes, & ſur les *ſymptômes* qui annoncent & accompagnent la *dentition*, que l'on pourra eſpérer de ne pas ſe tromper à cet égard.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Dentition difficile.

(LE PREMIER ſigne, ſelon VAN-SWIETEN, eſt que le bord ſupérieur de la *mâchoire* commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet *os*, ſe ſéparent un peu l'une de l'autre, pour donner paſſage à la *dent*. Alors l'enfant porte ſouvent à ſa bouche ſes doigts, tout ce qu'il a dans la main, ou preſſe fermement les bouts du ſein de ſa Nourrice. La *gencive* eſt douloureuſe, enflée ou déjà enflammée; ce qu'on peut voir & même ſentir: car l'enfant a la bouche chaude, & pleure lorſqu'il veut

prendre le tetton : les *amygdales*, les joues, les yeux paroissent rouges & tuméfiés.)

Les enfants *salivent* beaucoup dans les temps où les *dents* veulent pousser, & ils ont, pour l'ordinaire, le *dévoiement*. Lorsque la *dentition* est difficile, & particuliérement quand les *dents canines* commencent à se montrer, on voit les enfants tressaillir pendant le sommeil; leurs *gencives* se *tuméfient*; ils ont des *inquiétudes*, des *insomnies*, des *tranchées*; leurs *déjections* sont vertes; ils ont des *aphtes*, la *fievre*; ils respirent difficilement, & ont des *convulsions*.

(On sent que les *symptômes* de la *dentition* ne sont aussi graves que quand plusieurs *dents* veulent percer à-la-fois, comme il arrive assez souvent; que si, au contraire, une seule s'annonce, il n'y a que ceux que nous avons décrits les premiers qui se fassent reconnoître. D'ailleurs il ne faut jamais perdre de vue que ces accidents, trop souvent mortels, n'ont que très-rarement lieu chez les enfants allaités par leurs meres, & élevés d'après les principes exposés Tome I, Chapitre premier.)

ARTICLE II.

Traitement de la Dentition difficile.

LA *dentition laborieuse* demande, à peu de chose près, le même traitement qu'une *Maladie inflammatoire*. Si l'enfant est resserré, il faut lui lâcher le ventre, ou avec des *lavements émollients*, ou par de *doux purgatifs*; tels que la *manne*, la *magnésie blanche*, la *rhubarbe*, le *séné*, &c. Les *aliments* doivent être légers & en petite quantité, & la boisson abondante, mais légere & *délayante*; telle qu'une *infusion* de *menthe* ou de *fleurs de tilleul*, à laquelle on peut ajouter le tiers ou un quart de *lait*.

Lavements.

Doux purgatifs.

Aliments & boisson.

Cas où il faut saigner, ou plutôt appliquer les sang-sues;

Lorsque la *fievre* est forte, il faut *saigner*; mais chez les petits enfants, il faut toujours que la *saignée* soit très-petite; car c'est l'espece d'*évacuation* qu'ils supportent le moins bien. Les *purgatifs*, les *vomitifs*, les *sueurs* leur conviennent davantage, & leur sont, en général, plus avantageux. Harris cependant observe que, dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation*, le Médecin travaillera envain, s'il ne commence pas le traitement en appliquant des *sang-sues* au dessous de chaque oreille.

Les véficatoires.

Lorsque l'enfant éprouve des *convulsions*, il faut lui appliquer un *véficatoire* entre les deux épaules, ou derriere chaque oreille.

Esprit de corne de cerf.

Sydenham rapporte que, dans les *fievres* occasionnées par la *dentition*, il n'a jamais trouvé de *remede* aussi efficace, que deux, trois ou quatre gouttes d'*esprit de corne de cerf*, données toutes les quatre heures, dans une cuillerée d'eau simple, ou dans tout autre liquide convenable. On peut répéter cette dose jusqu'à quatre, cinq ou six fois.

Dose.

J'ai souvent employé ce *remede* avec succès; mais j'ai toujours trouvé qu'il en falloit une dose plus forte que celle que Sydenham prescrit. On peut le donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & même vingt, selon l'âge & la force de l'enfant; & lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter, à chaque dose,

Laudanum.

trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide*.

(L'*esprit de corne de cerf* étoit également le *remede* de Boerrhaave, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais dans nos pays; mais, dit M. Lieutaud, il ne m'a pas paru qu'il eût le même succès dans nos climats.)

Emplâtre de poix de Bourgogne.

En Ecosse, il est très-ordinaire d'appliquer, dans la *dentition*, un *emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules de l'enfant: cet *emplâtre* calme singuliérement la *toux* qui accompagne cette crise.

de la Nature, & n'eſt pas un *remede* à négliger. Lorſque les *dents* ſortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, ſelon que les circonſtances l'exigent ; & on le renouvelle au moins une fois en quinze jours, comme nous l'avons preſcrit Tome II, Chap. XX, §. II, Art. I & note *b*.

On recommande beaucoup de drogues pour frotter les *gencives* des enfants, comme les *huiles*, les *mucilages*, &c. ; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le ſeul *remede* de cette claſſe, que nous puiſſions recommander, eſt du très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour, (même le bout du doigt, ſans addition d'aucune drogue, ſuffit lorſque les *ſymptômes* ſont très-légers.) Les enfants ont pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propenſion à mâcher tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains : il faut, en conſéquence, qu'ils aient toujours dans la bouche quelque choſe qu'ils puiſſent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croûte de pain, une *bougie*, un morceau de racine de *régliſſe*, &c. ; ainſi qu'on l'a dit Tome premier, Chapitre premier, §. IV.

Miel appliqué ſur la gencive.

Croûte de pain, bâton de régliſſe, &c.

Quant aux *ſcarifications* ſur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité ; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles : on les fait avec les ongles, avec une piece de dix-huit deniers, ou avec tout autre corps tranchant, qui puiſſe être introduit dans la bouche ſans danger, comme nous l'avons déjà preſcrit Tome II, Chapitre XX, §. II, Art. IV & note 6.

Scarifications.

(Lorſque l'*inflammation* eſt telle que la couleur violette ou noirâtre de la *gencive* donne lieu de craindre la *gangrene*, on la frottera avec du *miel roſat*, auquel on ajoute quelques gouttes d'*eſprit de ſel marin*, ou avec un peu du *baume de Genevieve*.

Ce qu'il faut faire lorſqu'on craint la gangrene.

Calmants. On peut travailler à diminuer la violence des douleurs, en donnant à l'enfant de petites doses de *ſirop diacode*, comme huit ou dix gouttes, toutes les heures, & dont on augmente la doſe juſqu'à ce qu'on en voie de l'effet. Cependant il faut donner & adminiſtrer les *remedes délayants* & *rafraîchiſſants* preſcrits ci-deſſus.)

Article III.

Moyens de rendre la Dentition facile.

Bon lait. Les moyens de rendre la *dentition* moins difficile, ſont, de ne donner aux enfants que des *aliments légers & ſains*; de fortifier leurs *nerfs*, en leur faiſant faire un *exercice* convenable en plein *air*; en leur faiſant faire uſage du *bain froid*, &c. Si les peres & meres apportoient une attention convenable à tous ces objets, on verroit la *dentition* être infiniment moins funeſte aux enfants, ainſi que nous l'avons fait obſerver note premiere de ce Chapitre.

Exercice. Bain froid.

§. XII.

Du Rachitis, de la Noueure, ou *de la Chartre.*

A quel âge les enfants ſont expoſés à cette Maladie. Le *rachitis* attaque ordinairement les enfants depuis neuf mois juſqu'à deux ans. Cette Maladie parut en Angleterre à-peu-près vers le temps où les Manufactures commencerent à prendre vigueur; juſqu'alors elle y avoit été inconnue, & elle continue toujours à être plus commune dans les Villes, où les habitants occupés de travaux ſédentaires, négligent abſolument, & de faire de l'*exercice*, & d'en procurer à leurs enfants.

Article premier.

Causes du Rachitis, ou *de la Noueure*, ou *de la Chartre*.

Mauvaise santé des peres & meres.

Une des causes du *rachitis*, est la mauvaise santé des peres & meres. Les meres d'une *constitution* foible & relâchée, qui ne font pas d'*exercice*, qui vivent d'*aliments* aqueux & trop peu nourrissants, ne peuvent espérer d'avoir des enfants forts & bien portants, & de pouvoir les nourrir, après les avoir mis au monde. Aussi voyons-nous que les enfants de pareilles meres meurent, en général, du *rachitis*, des *écrouelles*, de la *consomption*, &c. Les enfants dont les peres sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *Maladies chroniques*, ou qui ont été plusieurs fois infectés de *Maladies vénériennes* dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette Maladie.

Maladie vénérienne.

(La *Maladie vénérienne* paroît être une des causes les plus fréquentes du *rachitis*; car, dit M. Lorry, *de Morbis cutaneis*, « quoique ce soit peut-être » parler trop généralement que de toujours déduire » cette Maladie du vice *vénérien*, cependant il n'y a » pas d'homme un peu instruit sur cette matiere, » qui ne convienne que ceux qui ont eu la *vérole*, » ont, la plupart du temps, des enfants *rachitiques* : » ces enfants sont si imprégnés d'un *mucus acide* & » abondant, que le *suc osseux* ne peut jamais parvenir » chez eux à une consistance solide & comme *cal*» *caire*; au contraire, il n'acquiert qu'une texture » mollasse & *séléniteuse*. De-là vient que les *os* » augmentés en volume, sont privés de force, pro» minent de toutes parts, & ne forment que des » appuis très-foibles qui ne peuvent soutenir le

» poids du corps, cause de la figure informe qu'ils » prennent. »

Une autre Maladie qui paroît encore être une cause très-commune du *rachitis*, est celle qui est si familiere aux femmes sédentaires & qui vivent dans l'abondance, sur-tout dans les grandes Villes, c'est-à-dire, les *fleurs blanches*. « Les enfants, dit Van-Swieten, conçus d'une mere sujette à des *fleurs* » *blanches*, opiniâtres & acrimonieuses, sont attaqués d'un *rachitis* très-malin, & qu'on n'a encore » guéri que très-rarement jusqu'ici. »)

Fleurs blanches.

Toute Maladie qui affoiblit la *constitution* ou qui relâche le *tempérament* des enfants, comme la *petite vérole*, la *rougeole*, la *dentition difficile*, la *coqueluche*, &c., les dispose au *rachitis*. Il peut encore être occasionné par un *régime* mal dirigé, par des *aliments* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont si *visqueux*, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Autres Maladies.

Mauvais régime.

Mais le mauvais *nourrissage* est une des principales causes de cette Maladie. Lorsque la Nourrice est malade, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenter l'enfant, il ne peut profiter.

Mauvais nourrissage.

Cependant, on ne peut trop le dire, les enfants souffrent plus souvent encore du manque de soin des Nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis, ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtements, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Défaut d'exercice. Mal-propreté.

Le défaut d'un *air* pur est encore très-nuisible aux enfants à cet égard. Quand une Nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'*air* est humide & stagnant, & qu'elle est si indolente qu'elle ne porte pas son enfant en plein *air*, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant; à moins qu'il ne dorme.: si on le force à rester

Mauvais air.

couché ou assis, au lieu de le promener, de le mouvoir, &c., il ne prospérera jamais; ainsi qu'on l'a prouvé Tome I, Chap. I, & sur-tout §. IV de ce même Chap. I.

Article II.

Symptômes du Rachitis, ou *de la Noueure*, ou *de la Chartre*.

Au commencement de cette Maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles & flasques; ses forces diminuent; il perd sa gaieté ordinaire; il paroît plus grave & plus composé que ne le comporte son âge; le mouvement lui répugne bientôt; la tête & le ventre acquièrent un volume considérable relativement aux autres parties du corps; le visage paroît plein, & le teint semble fleuri.

Les *os* commencent ensuite à s'affecter, sur-tout dans leurs parties les plus molles & les plus spongieuses: de-là les poignets & les *chevilles* des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel; l'*épine du dos* se courbe & fléchit en divers sens. La *poitrine* est comme renfoncée vers les *côtes*; (le *sternum* s'éleve, & la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette tout d'un côté. Les *côtes* s'élargissent; il s'y forme des nœuds, sur-tout à la rencontre des *cartilages*, qui joignent le *sternum*. Les *clavicules* se courbent considérablement. Quelques *os* s'applatissent & se contournent, tels que le *femur*, le *tibia*, &, quand la Maladie est très-grave, les deux *os* de l'avant-bras.

Ceux du *bassin* se renfoncent, se dévoient, en retrécissent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroissement naturel, &, ce qui arrive quelquefois, ils se ramollissent & perdent la consistance *osseuse* qu'ils devoient avoir: de-là vient ce raccourcissement

ſenſible qu'on a remarqué à quelques enfants. Souvent auſſi les *os* s'aminciſſent ou ne ſont qu'une eſpece de *cartilage* très-foible & très-caſſant : d'où vient que les enfants, en qui l'on ne ſoupçonne pas le *virus rachitique*, ſe caſſent la jambe ou la cuiſſe à la moindre chûte ; ce qui eſt rare aux enfants ſains : ou les *os* ſont ſouples en un endroit, friables en un autre, &c.

Les *muſcles* s'affoibliſſent peu-à-peu, au point que le petit malade n'eſt plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il eſt continuellement dévoré par une petite *fievre hectique*, ſur-tout la nuit, & qui acheve d'abſorber le peu de graiſſe qui reſte à la *peau*. Quelques ſujets ont un *râlement*, une *toux* humide, & avalent les *phlegmes* qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une *toux* ſeche.

A tous ces *ſymptômes* ſurvient une difficulté de reſpirer, qui s'augmente au point que les malades ſont près de ſuffoquer, ſi on ne les met ſur leur ſéant. Quelquefois ils ſe bouffiſſent tout-à-coup, comme s'il étoit entré de l'air entre cuir & chair. La *ſueur* ſort par gouttes, ou les yeux pleurent & le viſage déſenfle. Enfin viennent les *convulſions*, la *paralyſie*, qui terminent cet état déplorable.)

Cependant tous ces *ſymptômes* varient conſidérablement ſelon la violence de la Maladie : le *pouls* eſt ordinairement *vîte* mais *foible* ; l'appétit & les *digeſtions* ſont, la plupart du temps, mauvais : les *dents* ſortent avec lenteur & difficulté ; ſouvent elles ſe pourriſſent & tombent après.

Une choſe remarquable, eſt que les enfants *rachitiques* ont, pour l'ordinaire, une grande pénétration d'eſprit, & ſont, en général, au-deſſus de leur âge, pour l'intelligence. Or, que cela vienne de ce que ces enfants vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'agrandiſſement contre Nature

ture de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer.

(On a encore observé que les *dents* venoient plus tôt aux enfants qui doivent devenir *rachitiques*. Ainsi, quand chez un enfant de six à dix mois, sain, gai, paroissant déjà vouloir marcher, la *peau*, lors de l'éruption des *dents*, devient flasque; quand l'*estomac* se météorise, & que la *poitrine* promine, on a lieu de craindre le *rachitis*. Il faut donc observer avec attention les enfants à cette époque, sur-tout depuis le neuvieme mois jusqu'à deux ans.

Signes qui doivent faire craindre cette Maladie.

La septieme ou la quinzieme année est redoutable pour les *rachitiques* : c'est à ces deux périodes qu'ils en reviennent, ou que la Maladie empire sans ressource.

Toute *hémorrhagie* est dangereuse dans cette Maladie, même le *saignement de nez*, d'ailleurs si peu à redouter chez les enfants. C'est un mauvais signe lorsque l'enflure quitte un côté pour se porter sur un autre; lorsque l'œil pleure du côté de l'enflure, & que la *fievre*, quoique petite, s'y joint; lorsque le visage s'affaisse & se ride; lorsque les *selles* augmentent, & qu'il se manifeste des *symptômes convulsifs*.

Symptômes dangereux.

Les *rachitiques* approchent encore du terme de leur triste existence, lorsqu'il se fait chez eux des changements considérables. Si, par exemple, leur ventre se resserre, après avoir été libre auparavant; si les *urines* ne coulent plus librement. Lorsque le visage se contracte sensiblement, dit M. Rosen, ils n'ont guere plus de quatorze jours à vivre. Si le visage s'obscurcit & que les pieds perdent le sentiment, ils périssent en trois ou quatre jours : il en est de même si l'haleine est devenue très-fétide.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire aux enfants rachitiques, noués, ou *en chartre*.

But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette Maladie.

COMME cette Maladie est toujours accompagnée de signes évidents de foiblesse & de relâchement, nous devons avoir pour but principal, dans son traitement, de resserrer & de fortifier les *solides*; de faciliter les *digestions* & la préparation des liqueurs. Or nous ne pouvons remplir ces *indications* importantes, que par des *aliments* sains & nourrissants, appropriés à l'âge & aux forces de l'enfant; par la jouissance d'un *air* libre & sec; par la *propreté* & par un *exercice* suffisant. Si l'enfant est entre les mains d'une mauvaise Nourrice, qui néglige ses devoirs, ou qui ne les connoisse pas, il faut en changer.

Dans les saisons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *sueurs* l'affoibliroient; & dans les temps froids, il faut le tenir chaudement, un grand froid lui étant aussi contraire que la grande chaleur. L'été est cependant la saison qui leur est la plus avantageuse, sur-tout si elle est seche. On frottera souvent les membres de l'enfant avec la main chaude, (ou avec un morceau de flanelle, imbibé de la vapeur du *thym*, de la *lavande*, du *mastic en larmes*, de l'*encens*, &c. On exposera même les habits, les linges, & les couvertures de l'enfant à ces mêmes vapeurs,) & on le tiendra le plus gai qu'il sera possible.

Aliments.

Les *aliments* doivent être secs & nourrissants; tels sont le bon pain, la viande rôtie, &c. Le *biscuit de mer*, dans ce cas, est regardé, en général, comme meilleur que le pain; les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin* ou le *mouton*, *rôtis* & *hâchés*, sont

les viandes qui conviennent le mieux. Si l'enfant eſt trop jeune pour manger de la viande, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bouilli avec des *raiſins*, auxquels on peut ajouter un peu de *vin* & d'*épices*.

On lui donnera du *vin* de Bordeaux, mêlé avec une égale quantité d'eau; & ceux qui n'ont pas le moyen de ſe procurer cette eſpece de *vin*, donneront à la place du bon *vin* de Bourgogne, ou de toute autre qualité, pourvu qu'il ſoit pur & vieux: ceux enfin qui ne pourront avoir de *vin*, lui donneront, de temps en temps, un verre d'*aile*, ou de bonne *biere* douce, ou de *cidre*, ou de *poiré*, &c. **Boiſſon.**

ARTICLE IV.

Remedes qu'il faut preſcrire aux enfants rachitiques, noués, ou en chartre.

Les *remedes* ſont ici de peu d'utilité. Le *régime* peut ſouvent guérir cette Maladie, mais rarement les *remedes*. Chez les enfants replets, on peut employer quelques doſes de *rhubarbe*, & les répéter; mais rarement emporteront-elles la Maladie. **Les remedes ſont peu utiles.**

Le traitement eſſentiel conſiſte à fortifier: c'eſt pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, ſur-tout dans les temps chauds. Il ne faut cependant les employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfants *rachitiques* qui ne peuvent le ſupporter. Le matin eſt le meilleur temps pour le prendre; & immédiatement après que l'enfant en ſera ſorti, on le frottera avec un linge bien ſec: il eſt comme inutile de dire que ſi, par hazard, le *bain froid* affoibliſſoit, il faudroit le diſcontinuer. **Bain-froid.**

On a pluſieurs fois tiré de grands avantages du *cautere* dans cette Maladie. Il eſt ſur-tout néceſſaire **Cautere.**

Infusion de quinquina; aux enfants qui abondent en humeurs. Une *infusion* de *quinquina* dans du *vin* ou de la *biere*, convient encore; mais il est rarement possible de porter les enfants à en boire.

Ou sel essentiel de quinquina. (Lorsqu'on ne peut parvenir à leur faire prendre le *quinquina* dans le *vin*, il faut leur donner le *sel essentiel* de cette écorce, à la dose de cinq à dix grains, enveloppé dans du *sirop d'absynthe*, & couvert de pain à chanter. On leur donnera pour boisson

Eau de boule. de l'*eau de boule*. Il faut d'autant plus insister sur le *quinquina* & l'*eau de boule*, ou toute autre préparation *ferrugineuse*, que l'on soupçonne davantage l'existence des *fleurs blanches* chez la mere de l'enfant.

Préparations mercurielles. Mais les *remedes* qui ont réussi le plus souvent dans cette Maladie, sont les préparations *mercurielles*, par la raison que la *Maladie vénérienne* en est une des causes les plus générales. Nous traiterons ci-après, §. XVI de ce Chap. de la *Maladie vénérienne* chez les enfants.)

Nous pourrions parler ici de beaucoup d'autres *remedes* qui ont été vantés pour cette Maladie; mais comme on court plus de risque à les employer,

Le régime est le seul moyen capable de guérir le rachitis. qu'à s'en passer, nous n'en parlerons pas: nous nous en tiendrons à recommander le *régime*, comme le seul moyen capable de guérir le *rachitis*.

Il faut de la persévérance dans son usage. (Au reste, il n'est point de cure qui donne moins d'espérance pendant long-temps. Il faut donc de la persévérance: avec elle on est sûr au moins d'arrêter l'énergie du *virus*, si on l'attaque de bonne heure. Un enfant, qu'un Médecin traitoit depuis trente mois sans succès apparents, fut abandonné; mais il fut guéri par la persévérence de la mere.

On a beaucoup déclamé contre les machines proposées pour redresser les courbures de l'épine & de l'os de la cuisse, de la jambe, &c., & l'on a eu

jusqu'ici raison. Les corps de fer sur-tout, étoient plus capables de favoriser l'incurvation, que de la détruire, sans parler des douleurs atroces qu'ils occasionnoient aux malheureux enfants à qui on les faisoit porter. Mais nous devons à l'intelligence de M. Tiphaine, Chirurgien-Herniaire, à Paris, rue des Prouvaires, qui s'est consacré depuis des années à ce genre de traitement, des machines dont le moindre avantage est de sauver aux malades toute espece de douleur. Il a fait des cures, dont on ne peut entendre parler sans étonnement; & j'ai été témoin de deux guérisons qui avoient été jugées impossibles par les gens de l'Art les plus expérimentés. La simplicité des moyens qu'il met en usage, fondée sur les loix invariables de la méchanique, répond de ses succès. L'Académie Royale des Sciences, dont il est déjà connu, va être dépositaire des détails de sa théorie & de sa pratique.)

Machines propres à redresser les os.

§. XIII.

Des Convulsions des enfants.

Quoique l'on dise qu'il meurt plus d'enfants de *convulsions* que de toute autre Maladie, cependant il est sûr qu'elles ne sont, pour la plupart du temps, que des *symptômes* d'autres Maladies. (Nous traiterons donc des *convulsions* comme Maladie *symptomatique* & comme Maladie *essentielle.*)

Article premier.

Des Convulsions symptomatiques.

Causes.

En général, tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerfs*, peut causer des *convulsions*.

De-là les enfants, dont les *nerfs* sont *irritables*, éprouvent souvent des *convulsions*, soit par des choses qui irritent le *canal alimentaire*, soit par la *dentition*, les vêtements trop serrés, ou les approches de la *petite vérole*, de la *rougeole* & d'autres Maladies *éruptives*.

(La *constipation*, les *tranchées*, les *passions* violentes de la Nourrice, telles que la *colere*, l'emportement, la joie excessive, &c.; la rentrée d'une *éruption* quelconque, les *vers*, les *accès* de *fievres intermittentes*, la *pierre* dans la *vessie*; les drogues échauffantes, telles que la *thériaque*, le *diascordium*, l'*opium*, &c., dont n'abusent que trop souvent les mauvaises nourrices, & en général les mercenaires; la *Maladie vénérienne*, la *diarrhée*, le *vomissement*, &c., sont autant de causes qui peuvent occasionner des *convulsions* chez les enfants.

On voit que les *convulsions* sont le plus ordinairement une *Maladie symptomatique*, & que le traitement qui leur convient le plus généralement est celui de la Maladie, dont elles ne sont qu'un *symptôme*. Nous renvoyons donc aux Chapitres de cet Ouvrage qui traitent des Maladies que nous venons de dénommer; nous nous contenterons de parler du traitement des causes les plus communes.)

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par des matieres qui irritent l'estomac & les intestins.

Lorsque les *convulsions* viennent d'une *irritation* de l'*estomac* & des *intestins*, on les guérit, pour l'ordinaire, avec les *remedes* qui peuvent nettoyer ces *organes* des matieres *âcres* qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces matieres plus douces & incapables de nuire. C'est pourquoi,

Lavement.

lorsque l'enfant est constipé, le meilleur moyen est de lui donner d'abord un *lavement*, ensuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter, selon l'occasion, tel qu'on le prescrit Tome II, Chap. XX, §. III. Art. II. Vomitif doux.

On doit en même-temps tenir le ventre lâche par des doses modérées de *magnésie blanche*, ou de petites quantités de *rhubarbe*, mêlée à la poudre de *pattes d'écrevisses* préparées, comme on les conseille ci-dessus, §. IV de ce Chapitre. Magnésie blanche. Rhubarbe.

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par l'éruption de la petite vérole, ou *de la rougeole.*

Les *convulsions* qui précedent l'*éruption* de la *petite vérole* ou de la *rougeole*, cessent, pour l'ordinaire, dès que cette *éruption* a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur & de la crainte de ceux qui soignent l'enfant. Comme les *convulsions* sont très-alarmantes, il faut, pour complaire aux peres, meres & Nourrices effrayés, & les tranquilliser, employer quelques moyens pour dissiper ces *convulsions*. En conséquence, dès qu'un enfant en a, on le *saigne*, on lui applique des *vésicatoires*, & on emploie plusieurs autres *remedes*, qui mettent la vie de l'enfant en grand danger, tandis qu'un *bain de pieds* & un *lavement émollient* auroient, en peu de temps, remis toutes les choses dans leur état ordinaire, ainsi que nous l'avons déjà dit Tome II, Chap. XII, Art. III, & note *a*. Bain de pieds, lavement émollient.

Traitement des Convulsions symptomatiques, causées par la dentition difficile.

Lorsque les *convulsions* sont occasionnées par la pousse des *dents*, outre les douces *purgations*, Purgatif doux, vésic.

catoire; teinture de suie, d'assafœtida, de castoreum, &c. dans du petit-lait au vin.

nous conseillons encore les *vésicatoires* & l'usage des *antispasmodiques*; tels sont les *teintures de suie*, d'*assafœtida*, de *castoreum*, &c. On met quelques gouttes de l'une ou de l'autre de ces *teintures* dans un peu de *petit-lait au vin*, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande: on se comportera d'ailleurs comme nous l'avons dit ci-dessus, §. XI, Art. II de ce Chapitre.

Traitement des Convulsions symptomatiques, dûes à des causes externes.

Les *convulsions* qui procedent de causes externes, comme de la pression occasionnée par des vêtements trop serrés, par des bandes, &c., demandent qu'on débarrasse, sur-le-champ, l'enfant de ses liens. Quoique, dans ce cas, en ôtant la cause, on n'ôte pas toujours l'effet, cependant il ne faut jamais manquer de le déshabiller, parce qu'on tenteroit envain de calmer les *convulsions*, si la cause, à laquelle elles sont dûes, continuoit d'agir; nous en avons donné des preuves Tome I, Chap. I, §. III.

Il faut déshabiller l'enfant.

ARTICLE II.

Des Convulsions essentielles chez les enfants.

Caractères des convulsions essentielles.

Lorsqu'un enfant éprouve des *convulsions* sans ressentir de douleurs dans le ventre, sans aucun des *symptômes* de la *dentition*, sans qu'aucune *éruption* ni qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée subitement, enfin sans qu'aucune des causes mentionnées ci-dessus y ait donné lieu, on est dans le cas de conclure qu'elles forment une Maladie primitive ou *essentielle*, & qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas ne se rencontre que très-rarement, heureusement pour l'humanité, parce qu'alors il y a bien

peu de choses à faire pour soulager un malheureux enfant.

Traitement des Convulsions essentielles.

Lorsque les *convulsions* dépendent d'un vice originaire dans la structure ou conformation du *cerveau*, on ne peut se flatter de les guérir par les *remedes*. Mais comme les *convulsions* qui procedent même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces causes, il faut donc tenter de donner quelques *remedes*. L'objet principal qu'on doive alors se proposer, est d'occasionner une *dérivation* des humeurs du *cerveau*. Il faut, en conséquence, employer les *vésicatoires*, les *purgatifs*, &c.; & lorsque ces *remedes* ne réussissent pas, faire un *cautere* ou un *séton* au cou, ou entre les deux épaules.

Quand elles dépendent d'un vice du cerveau.

Vésicatoires, purgatifs, cautere, séton, &c.

(Les enfants sont encore sujets à l'*épilepsie* & au *cochemare* ou à l'*incube*. Il faut consulter, Tome III, Chap. XLV, les §§. IV & VIII qui traitent de ces Maladies.)

§. XIV.

De l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropisie de la Tête.

Quoique l'eau dans la tête, ou l'*hydropisie du cerveau*, soit une Maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfants, cependant ces derniers y étant généralement plus sujets, nous avons cru devoir placer cette Maladie au rang de celles des enfants.

(Bien que l'on confonde ici l'*hydropisie du cerveau* avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette *tumeur aqueuse* des *téguments* de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps, & à demi-transparente, cependant ce sont deux Maladies très-distinctes, puisque dans l'*hydro-*

Caracteres de l'hydropisie de la tête & de l'hydropisie du cerveau.



pisie de la tête, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, & que l'*hydropisie du cerveau* n'augmente pas le volume de la tête.

Les enfants sont plus sujets à l'*hydropisie des téguments de la tête*, & les adultes, à l'*hydropisie du cerveau.*)

Article premier.

Causes de l'Hydrocéphale, ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

L'*hydrocéphale* peut être occasionnée par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chûtes, des coups, des blessures, &c. : elle peut encore venir d'un relâchement & d'une foiblesse naturelle du *cerveau*; ou de *tumeurs squirrheuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un *sang* dissous & aqueux; de la *suppression* ou de la diminution des *urines*; enfin des Maladies lentes & opiniâtres, qui minent & consument le malade.

(Une *contusion*, occasionnée par un *accouchement laborieux*, par quelque mauvaise manœuvre de la *Sage-Femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être dûe à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, &c.

Article II.

Symptômes de l'Hydrocéphale, ou *de l'Hydropisie de la Tête.*

Cette Maladie a, dans les commencements, les apparences d'une *fievre lente*. Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumiere; il a des *maux de cœur*,

& vomit quelquefois; son *pouls* est *irrégulier*, & pour l'ordinaire *lent*; & quoiqu'il paroisse lourd & accablé, cependant il ne peut dormir : il a quelquefois du *délire*; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette Maladie, communément mortelle, le *pouls* devient plus *fréquent*; la *pupille* se dilate; les joues sont d'un rouge foible; le malade devient *comateux*, & les *convulsions* & la mort terminent la Maladie.

(Les enfants attaqués d'*hydrocéphale* dans le ventre de leur mere, périssent ordinairement dans l'*accouchement*. Il est presqu'impossible de remédier à cette Maladie, lorsque le *cerveau* est inondé : mais on peut espérer, lorsque toute l'eau est ramassée sous la *peau* de la tête & absolument hors du *crâne*.)

ARTICLE III.

Traitement de l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropisie de la Tête.

ON NE CONNOÎT PAS encore malheureusement de *remedes* capables de guérir l'*hydropisie du cerveau*. L'humanité exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps ou le hasard peuvent nous faire découvrir ce dont, quant à présent, nous n'avons pas d'idée. Les *remedes* qu'on emploie ordinairement, sont, les *purgatifs* de *rhubarbe* ou de *jalap*, avec le *calomélas*; les *véficatoires*, appliqués au cou ou à la partie inférieure de la tête. **Rhubarbe ou jalap, avec le calomélas.**

A ces *remedes* nous conseillons de joindre les *diurétiques*, ou les *remedes* qui facilitent la *sécrétion* des *urines*, tels que nous les avons recommandés dans l'*hydropisie* ordinaire, Tome III, Ch. XXXII, §. I, Art. III & IV. Il faut encore tenter d'exciter **Diurétiques.**

les *sécrétions* du nez; ce à quoi l'on parvient, en faisant prendre au malade de la poudre d'*asarum*, d'*ellébore blanc*, &c.

Poudre sternutatoire.

Quelques Praticiens ont prétendu, dans ces derniers temps, avoir guéri cette Maladie par l'usage du *mercure*. Je n'ai pas été assez heureux pour voir une guérison complette de l'*hydrocéphale* confirmée. Mais dans une Maladie aussi désespérée, il est permis de tenter.

(Un moyen bien simple seroit, conjointement avec les *remedes* propres à corriger le vice du *sang* & des humeurs, & à fortifier les *solides*, de faire la *ponction* ou des *scarifications* sur les *téguments de la tête*; mais malheureusement les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuses; on a vu, au contraire, de bons effets des *vésicatoires*, du *cautere* & du *séton*, après avoir fait précéder les *remedes* dont nous venons de parler.)

Vésicatoires, cautere, séton.

§. XV.

Du Gonflement du ventre & de la Dureté de cette partie, appellée vulgairement Carreau.

(LES ENFANTS sont très-sujets au *gonflement du ventre* & à sa *dureté*. La premiere Maladie, qui vient des *vents* renfermés dans les *intestins*, n'est pas beaucoup à craindre : elle peut cependant donner quelquefois lieu à des *descentes*, tant dans les *aines*, qu'au *nombril*. Mais l'élévation du ventre avec *dureté*, que les femmes appellent *carreau*, causée par l'engorgement du *mésentere* & des autres *visceres*, est toujours une Maladie très-grave, à laquelle on a remarqué que les filles étoient plus sujettes que les garçons.)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Gonflement du ventre & du Carreau.

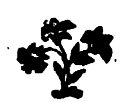
(Ces Maladies sont occasionnées, le plus souvent, par de mauvais *aliments*, par des *vers*, ou la rentrée de quelque *éruption*, & cette cause est une des plus communes; par les *écrouelles*; quelquefois par le *scorbut*, la *vérole*, &c.)

ARTICLE II.

Symptômes du Gonflement du ventre & du Carreau.

(LES ENFANTS, dans cet état, ont le visage pâle & le corps *œdémateux* : la tristesse, le dégoût, la peine à marcher, l'*insomnie*, la *fievre lente* qui redouble tous les soirs, les douleurs au *nombril*, &c. sont encore des *symptômes* familiers au *carreau*. Enfin, quelques enfants deviennent *rachitiques*, ou se *nouent*. Le *dévoiement*, dans ce cas, est un accident des plus alarmants.

Comme le *nourrissage* est la cause la plus ordinaire de cette Maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri; quelle est la *constitution* de la Nourrice; quelle est même celle du pere & de la mere, parce qu'il est évident que le *carreau* peut dépendre du *virus vénérien*, *scrophuleux* ou *scorbutique*, autant que de toute autre cause, & que, dans ces derniers cas, on ne peut guérir le *carreau*, qu'en employant les *remedes* propres aux Maladies dont il est l'effet.)



Article III.

Traitement du Gonflement du ventre & du Carreau.

Lorsqu'il est dû aux mauvais aliments.

(Quand on s'est assuré qu'il ne tient qu'aux mauvais *aliments*, il faut commencer par faire changer le *régime*, donner à l'enfant du bon *lait*, pour toute nourriture; lui interdire les bouillons gras, les soupes & la viande; lui appliquer les *fomentations émollientes* sur le ventre; lui donner des *lavements émolliens* : on lui fera prendre pour boisson du *petit-lait* coupé avec une *infusion* de feuilles de *cresson*, d'*oseille*, &c.; on lui fera faire le plus d'exercice qu'il sera possible.

Bon lait, fomentations, lavements, petit-lait coupé avec une infusion d'oseille, de cresson, &c.

Rhubarbe.

On purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paroît le mieux convenir dans cette Maladie. La dose est depuis six jusqu'à douze grains, en poudre, enveloppée dans des confitures. On prescrit d'ailleurs les autres *remedes* que nous avons proposés contre les *obstructions*, Tome III, Chapitre XLVII, §. I, Article IV, parmi lesquels *le sel de Mars de Riviere* a paru le plus propre aux enfants.

Dose.

Sel de Mars de Riviere.

Eaux martiales.

Lorsque la Maladie avance vers la guérison, on met le petit malade à l'usage des *eaux martiales*, & on lui donne des *aliments* fortifiants. Lorsque la dureté du ventre est considérable, on applique sur le ventre, pendant le traitement, l'*emplâtre diabotanum*, l'*emplâtre de ciguë*, ou *l'emplâtre de Vigo*, &c.)

Emplâtres diabotanum, de ciguë, ou de Vigo.

§. XVI.

De la Maladie vénérienne chez les Enfants.

(Nous avons dit, Chapitre XLIX, §. I de ce Volume, que le *virus vénérien* ne se bornoit point à infecter les coupables, & que les innocens en

étoient souvent les victimes. Parmi ces derniers, on voit sur-tout des enfants, parce que le *poison*, qu'ils ont reçu avec la vie, ou qu'ils sucent avec le *lait* de la Nourrice, en circulant dans leurs *vaisseaux* tendres & délicats, ravage, corrode & détruit les *visceres*, souvent sans présenter à l'extérieur aucun des *symptômes* par lesquels il se fait reconnoître chez les adultes. D'ailleurs il n'est pas toujours facile, même il est quelquefois impossible d'avoir, sur la conduite des peres & meres, tous les renseignements dont on a besoin, pour asseoir le *diagnostic* des Maladies des enfants, pour peu qu'elles soient compliquées. Les Nourrices elles-mêmes peuvent être entachées de cette Maladie, sous les apparences d'une santé brillante, puisque, comme nous l'avons encore dit page 55 de ce Volume, le *virus* peut rester caché pendant plusieurs années, sans donner aucun signe de son existence.

Il n'est donc personne qui ne sente combien il est important d'avoir une idée claire & précise des caracteres sous lesquels la *vérole* peut se présenter chez les enfants, parce que, prenant, chez ces petits individus, la forme de presque toutes leurs Maladies, on se trouveroit exposé à méconnoître non-seulement la *maladie vénérienne* existante, mais encore les autres Maladies dont elle auroit dérangé la marche, ou défiguré les *symptômes*. Nous croyons devoir, pour toutes ces raisons, ajouter ce Paragraphe à ceux dont est composé ce Chapitre des Maladies des enfants.)



Article premier.

Symptômes de la Maladie vénérienne chez les Enfants.

Qui naissent d'une mere ayant la vérole ;

Les enfants qui naissent d'une mere ayant la *vérole*, ne s'étant point fait traiter, & n'ayant pris aucune précaution dans son *régime*, pour adoucir la rigueur de son état, viennent ordinairement au monde couverts de *pustules*, de *gale*, d'*ulceres* en différentes parties du corps. On en a même vu quelquefois avec un *phimosis*, des *chancres* aux parties naturelles, à la gorge, &c. Dans ce cas, la Maladie n'est pas équivoque ; & pour peu que les *symptômes* soient graves, elle tue ces petits malheureux en peu de temps.

Qui naissent d'une mere qui a pallié cette Maladie pendant sa grossesse.

D'autres fois l'enfant ne présente aucun *symptôme vérolique* ; & cela arrive, lorsque la mere a suivi, pendant sa grossesse, un *régime* adoucissant, capable d'émousser la férocité du *virus*, ou lorsqu'elle a pris quelques *remedes* qui en ont pallié les accidents. Dans ce cas, il n'est que trop certain que l'enfant est infecté du *virus*, puisque nous supposons que la mere n'est point guérie radicalement ; mais il est chez lui comme dénaturé, & il produit, par la suite, des maux d'autant plus rebelles, qu'on n'en soupçonne pas la cause : d'ailleurs cet enfant croît à peine ; il est foible & maladif.

Il est cependant essentiel de l'arracher aux malheurs qui l'attendent. Mais l'on ne veut pas risquer le *mercure*, sans avoir au moins quelque probabilité ; & l'on a grande raison. Heureusement que cet enfant, qui ne présente point de *symptômes véroliques*, ne présente pas non plus les caracteres de la santé.

Signes qui doivent faire présumer la

Il a le teint d'un jaune pâle ; ses yeux sont enfoncés, & entourés d'un cercle bleuâtre & tuméfié : il est maigre,

maigre, & on le voit maigrir de jour en jour. Il jette par le nez une humeur claire, comme dans le *rhume de cerveau*, & à mesure qu'il avance, on apperçoit un enrouement habituel. Il tette & avale difficilement, & le *lait* revient souvent par les narines. Il ne gigotte point comme les autres enfants, lorsqu'on le débarrasse de ses liens. Il se plaint & crie fréquemment, sur-tout la nuit, lorsqu'il est dans son lit, moment où il souffre davantage, comme nous l'avons fait voir Chap. XLIX, §. VII, Art. I de ce Vol.

vérole chez l'enfant de cette derniere femme;

Si l'enfant présente tous ces *symptômes*, on a une forte présomption qu'il est infecté de la *vérole*. Mais cette présomption se change en certitude, s'il survient insensiblement des plaques jaunâtres, rougeâtres au cou, à la poitrine, au ventre; des *gerçures*, des crevasses aux pieds & aux mains; des boutons dans la gorge, qui se convertissent en petits *ulceres* blanchâtres; des boutons *purulents* dans les cheveux & sur le front; des excroissances, des *poireaux*, des *chancres* aux parties naturelles & au fondement: ces *chancres* sont plus ou moins gros, applatis ou creux; le plus souvent d'un rouge clair au bord, & plus ou moins durs: ils sont blancs dans l'intérieur, & deviennent livides & noirâtres, lorsqu'ils ont déjà rongé pendant quelque temps: quelquefois ils ressemblent à des *verrues* qui rendent un *pus* blanchâtre, mais qui tache le linge en jaune. Enfin on ne doutera plus de l'existence de la Maladie, si les bouts des mamelles de la Nourrice sont rouges & douloureux, si le sein & les glandes des aisselles deviennent durs, &c.

Signes qui changent cette présomption en certitude.

Mais un enfant qui appartient à des parents très-sains, & qui n'ont jamais eu la *Maladie vénérienne*, peut la gagner de sa Nourrice; & l'expérience ne prouve que trop souvent que cela est très-commun, sur-tout aux enfants nourris dans le voisinage des

grandes Villes, ou dans le ſein même de ces Villes. Combien ce malheur, dont les exemples ſont ſi multipliés, ne devroit-il pas rendre attentif ſur le choix des Nourrices? ou plutôt ne devroit-il pas faire renoncer pour toujours à ces mercénaires, dont le premier intérêt eſt de ſe taire ſur leurs Maladies paſſées, & dont l'examen ne découvre pas toujours la Maladie, quoiqu'exiſtante, & capable de ſe communiquer à l'enfant?

Signes que préſente l'enfant qui gagne la Maladie de ſa Nourrice;

Au reſte, comme les *ſymptômes* de la *vérole* ſe manifeſtent généralement ſur les parties expoſées au contact du *virus*, il faut toujours commencer par regarder la bouche de l'enfant. Si la Nourrice eſt gâtée, on apperçoit des boutons, ſur-tout au fond de la gorge & aux *amygdales*, qui s'enflent & ſe durciſſent.

Ou parce qu'on l'a couché avec des perſonnes infectées.

Si l'enfant a gagné la Maladie parce qu'on le met coucher avec une perſonne infectée, c'eſt ſur la *peau* que le *virus* ſe montre, par des *véſicules*, des *gales*, des *puſtules*, des *tumeurs*, des *abcès*, &c. Cependant il ne ſe déclare pas auſſi promptement quand il eſt communiqué de cette maniere, que par la ſuccion. On a même obſervé qu'après être reſté aſſez long-temps caché, il ne s'eſt manifeſté que par des *ulceres*, ou des *chancres* à la gorge.

De quelque maniere que la *vérole* ſoit communiquée aux enfants, ils en ſont attaqués plus aiſément que les adultes, parce que leur *peau* eſt d'une texture plus lâche, plus fine, & que les *pores* en ſont plus ouverts. On ne ſauroit donc trop veiller à ce que les enfants ne ſe ſervent jamais, pour boire & manger, de ce dont font uſage les adultes qui ſont ſuſpects.

La *vérole* ſe guérit plus facilement chez les enfants qui tettent, que chez ceux qui ſont ſevrés. Elle eſt plus rebelle lorſqu'elle eſt héréditaire, que

lorsqu'elle vient de la Nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne heure, plus il est aisé de le guérir.)

ARTICLE II.

Traitement de la Maladie vénérienne chez les enfants.

(LORSQU'UNE femme enceinte déclare qu'elle a la *vérole*, il faut se hâter de la guérir, si l'on veut prévenir la *fausse couche*, ou la mort de l'enfant. Cependant la prudence exige qu'on ne l'entreprenne point, si elle est à son huitieme mois; dans ce cas il faut attendre qu'elle soit accouchée.

Il faut se hâter de traiter une femme grosse, pourvu qu'elle ne soit point à huit mois.

La méthode de traitement qui paroît le mieux convenir aux femmes grosses, est celle des *lavements antivénériens*. Une expérience souvent répétée, dit M. DE HORNE, Ouvrage cité Chap. XLIX, note 2 de ce Volume, a prouvé que les *lavements antivénériens* ne nuisent pas à la *grossesse*, & qu'ils ne procurent pas l'*avortement*; ce qu'on ne peut absolument dire de quelques autres méthodes. En conséquence, dans le grand nombre de ses observations, il en rapporte plusieurs de femmes enceintes guéries parfaitement au moyen de cette méthode. Il rapporte entre autres celle d'une jeune femme, dont la Maladie étoit formidable, & qui prit jusqu'à cent cinquante-huit *lavements antivenériens* dans l'espace de deux mois & demi, sans avoir éprouvé pendant tout ce temps d'autre accident, qu'une *difficulté d'uriner*, dépendante de sa *gonorrhée virulente*, & qu'on calma avec les *émulsions* & le *sel de nitre*; & ces *lavements* lui avoient été administrés comme nous l'avons dit, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavements antivénériens*, page 71 de ce Volume.

Avantages de la méthode des lavements pour les femmes grosses.

Cette méthode n'est cependant pas exclusive. On guérit tous les jours des femmes grosses par le moyen

Méthode des frictions, du sublimé

corrosif, du mercure insoluble, lorsqu'on ne peut employer celle des lavements.

des *frictions mercurielles*, du *sublimé corrosif*, du *mercure insoluble*, &c. Ainsi, lorsqu'on ne peut se procurer de la liqueur qui entre dans la composition des *lavements antivénériens*, ou que la malade ne peut garder ces *lavements* pendant le temps convenable, ou que toute autre considération s'oppose à leur administration, on procédera à l'administration de l'une ou l'autre des méthodes, soit seule, soit combinée, & que nous avons exposées §. VII du Chapitre XLIX de ce Volume, avec les précautions & modifications qu'exigent la malade & les circonstances dans lesquelles elle se trouve.

A quel temps de la couche on peut entreprendre de traiter une mere ayant la vérole.

Lorsque la *grossesse* étant trop avancée, on a été obligé d'attendre, pour traiter la malade, qu'elle fût accouchée, on peut l'entreprendre au bout de six semaines de sa couche, & même plus tôt, c'est-à-dire, lorsque les *lochies* sont cessées, si les accidents sont pressants. On choisit la méthode qui est la plus appropriée aux circonstances, & le *lait* de la mere est presque toujours assez imprégné de particules *mercurielles*, pour guérir en même-temps la mere & l'enfant, sans être obligé de lui donner de *remedes* particuliers. Quoique l'enfant soit plus âgé, il guérit également par le seul lait de sa mere. M. DE HORNE rapporte l'observation d'un enfant de six mois, guéri parfaitement par le seul allaitement, la mere ayant été soumise à l'administration du *sublimé corrosif*.

L'enfant se guérit en même-temps que la mere, sans qu'on soit obligé de lui donner de remede.

Ce que nous disons ici de la mere, doit également s'entendre de la Nourrice, qu'il faut traiter dès qu'on apperçoit quelques *symptômes vénériens*, ou sur elle, ou sur l'enfant. Il ne faut pas s'amuser à le changer de Nourrice : il est gâté, il faut donc travailler à le guérir ; & le plus sur moyen, comme le plus facile, est de lui faire prendre le *lait* d'une Nourrice actuellement dans le traitement. D'ailleurs

Il ne faut pas s'amuser à retirer l'enfant d'une Nourrice gâtée ; il faut traiter la Nourrice.

cet enfant déjà infecté de la Maladie, la communiquera indubitablement à la nouvelle Nourrice ; & la probité, l'humanité s'opposent également à ce coupable procédé.

Mais lorsque la *Maladie vénérienne* ne se déclare chez l'enfant que lorsqu'il est sevré, que lorsqu'il a deux, trois, quatre ou cinq ans, il faut le traiter par l'une des méthodes citées ci-dessus. Le *sublimé corrosif*, dit le même M. DE HORNE, est la forme la plus heureuse & la maniere la plus sûre de faire prendre le *mercure* aux enfants : car il s'allie bien & aisément avec leurs boissons, leurs *aliments*, & on le manie comme on veut. Mais il faut commencer par de très-petites doses, comme un huitieme de grain, même encore moins pour les enfants de deux ou trois ans. Ce Médecin l'a donné à un sixieme de grain par jour à une petite fille de cinq ans. Elle le prenoit dans un demi-setier de *lait*, coupé avec une pareille quantité d'eau d'*orge*. Huit jours après on alla jusqu'à un quart de grain, & on augmenta insensiblement jusqu'à un demi-grain, dans la même quantité de boisson, dont elle prenoit les deux tiers le matin, & l'autre tiers l'après-midi. Cette enfant fut parfaitement guérie, sans que ce traitement lui eût occasionné la plus légere incommodité.

Quand l'enfant est sevré, il faut le traiter. Méthode qui convient.

Dose du sublimé pour un enfant de deux ou trois ans ; de cinq ans. Observation.

Quelque heureuse que soit cette méthode, il peut cependant arriver qu'on soit forcé de l'abandonner, pour les mêmes raisons que celles qui obligent de recourir à d'autres chez les adultes. Dans ce cas, on choisira celle des autres méthodes, soit seule, soit combinées, qui paroîtra la plus appropriée à l'enfant, observant de n'administrer les *remedes* choisis, qu'à une dose plus foible d'un quart, que celle qui est indiquée pour les adultes. On se comportera d'ailleurs comme il est prescrit §. VII du Chap. XLIX

La dose des remedes pour les enfants, doit être d'un quart plus foible que pour les adultes.

flexions générales
même Chapitre.
aladies dont il eſt
fants ſont encore
elles ſont expoſés
elles qui leur ſont
t l'énumération à
NÉRALE, Tom. V.
é ſpécifier, dans
s dont la Maladie
la doſe à laquelle
leur adminiſtrer,
r, entrer ici dans
oyons le Lecteur
s ou Articles, qui
eſt attaqué, après
le TABLEAU DES
ſecond Volume,
ceux que préſente
t, de s'aſſurer du

CHAPITRE LII.

De la Chirurgie en général; de la Saignée, considérée comme remede & comme opération; des Maladies Chirurgicales les plus communes, telles que les Tumeurs inflammatoires externes; les Abcès, les Panaris & la Gangrene; les Blessures & les Plaies; les Brûlures; les Contusions & les Meurtrissures; les Ulceres; les Fistules.

§. I.

De la Chirurgie en général.

SI nous entreprenions de décrire toutes les *opérations* de *Chirurgie*, & toutes les Maladies dans lesquelles ces *opérations* sont nécessaires, nous nous étendrions bien au-delà des limites que nous nous sommes prescrites. Nous devons, en conséquence, ne parler que des cas les plus généraux, sur-tout de ceux dans lesquels on peut se passer du ministere du Chirurgien; nous dirons même quelque chose de ceux dans lesquels ce ministere étant nécessaire, on ne peut toujours l'obtenir, (soit parce qu'on n'est point à la portée d'un Chirurgien, soit parce que toute autre raison s'oppose à ce qu'il vienne au secours du malade.

Plan de l'Auteur relativement à ce Chapitre & aux deux suivants.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ce Chapitre, & dans les deux suivants qui en sont la suite, un traité complet de Chirurgie: ce n'est pas là notre but. Nous n'écrivons pas ici pour les Chirurgiens, que nous supposons instruits de la partie

de la Médecine, à laquelle ils se sont destinés ; & comme ils sont très-multipliés, puisqu'il n'est presque pas de Paroisse qui n'en possede au moins un, il est impossible qu'on soit absolument privé de leurs secours dans les Maladies chirurgicales. Au moins est-on certain d'en avoir lorsqu'on en a la volonté & les facultés. Notre but est uniquement de fixer les idées des hommes, en général, sur les principales opérations de la Chirurgie, afin que, dans les cas pressés, & en attendant le Chirurgien, on puisse être utile au malheureux à qui il vient d'arriver un accident, & qu'on n'ait pas à se reprocher de l'avoir laissé périr faute d'avoir su comment s'y prendre.)

Quoique la connoissance du corps humain soit indispensablement nécessaire pour former un habile Chirurgien, cependant on peut, dans des cas pressants, faire encore beaucoup de choses pour sauver la vie à ses semblables, sans être fort versé dans l'*Anatomie*. Rien n'est plus surprenant que de voir les opérations que font journellement les Paysans sur des animaux ; opérations qui réussissent souvent très-bien, & qui ne sont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait sur le corps humain.

La sensibilité force, pour ainsi dire, tout homme à être Chirurgien dans l'occasion.

Il faut en convenir, tout homme est en quelque façon Chirurgien, dans certaines occasions, soit qu'il le veuille, ou ne le veuille pas. En effet, nous sommes tous naturellement portés à secourir nos semblables dans le malheur, & il arrive, à chaque instant, des accidents qui nous mettent dans le cas d'exercer cette sensibilité.

Cependant, si elle n'est pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funestes. Ainsi, tel qui desire sauver la vie à son ami, peut lui causer la mort par une tentative

téméraire ; & tel autre, dans la crainte d'agir inconsidérément, reste tranquille & le laisse périr, sans tenter de le secourir, lors même que les secours sont sous sa main.

Comme tout homme sensible souhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne soit lui faire plaisir, de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occasions, où le besoin de secours devient très-pressant (1).

---

(1) La Chirurgie & la Médecine sont deux sœurs qui ont l'humanité pour mere : toutes deux ont le même motif, & tendent au même but, la conservation de la santé & la guérison des Maladies. L'une s'est emparée des Maladies externes, & des opérations que rendent nécessaires les accidents sans nombre auxquels nous sommes sans cesse exposés : l'autre s'est réservé les Maladies internes & les moyens d'y remédier ; & toutes deux se réunissent & agissent de concert, lorsqu'une Maladie de l'une ou de l'autre espece, exige à-la-fois le concours de la main & des *médicaments* internes.

Quand on réfléchit sur cette unanimité nécessaire, sur cette réunion indispensable dans le traitement du plus grand nombre des Maladies, on est fâché de voir les disputes & la mésintelligence qui regnent entre deux Corps, qui ne doivent avoir qu'une même âme, qu'un même esprit, que les mêmes vues & les mêmes desirs, le soulagement des hommes.

Il seroit bien à desirer, dit un Médecin Philosophe, J. Z. PLATNER, *Institutiones Chirurgicæ rationalis*, &c. ; page 3, n.° XX, que les querelles odieuses, nées de la haine que se portent les Médecins & les Chirurgiens en France, fussent anéanties.

Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modestement la profession à laquelle il s'est destiné ; que le Médecin mette son application à s'instruire des principes de la *Chirurgie* & de la pratique de cette science, sans lesquels il ne peut juger du travail du Chirurgien, lorsqu'il est appellé pour en être témoin ; ni le guider, lorsque les

§. II.

De la Saignée, considérée comme remede & comme opération.

La saignée est l'opération de Chirurgie la plus commune, & celle qu'on sait le moins appliquer.

Il n'y a pas d'opération de *Chirurgie* plus souvent nécessaire que la *saignée* : c'est pourquoi il n'y en a point qu'on doive mieux connoître & savoir mieux appliquer. Cependant, quoique les *Sages-Femmes*, les Jardiniers, les Forgerons, (& en France, les Frater, les Religieuses Hospitalieres, les Sœurs-Grises, &c.,) la pratiquent tous les jours, nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider quand

---

circonstances l'exigent; ni même connoître les causes d'un grand nombre de Maladies internes. Que le Chirurgien, de son côté, se désiste de cette prétention folle & orgueilleuse qui le porte à entreprendre imprudemment le traitement des Maladies les plus dangereuses, même de celles qui sont purement internes. Sans ce dévouement de part & d'autre, les travaux du Chirurgien & du Médecin ne peuvent être que nuisibles & pernicieux aux malades.

Un Médecin sage & expérimenté, un Chirurgien modeste & instruit, seront toujours d'intelligence entr'eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution. Mais un Médecin ami de l'humanité, ne peut voir, sans indignation, la témérité indiscrette de certains Chirurgiens, & toujours les plus ignorants; la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur Art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la Médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, & qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps & toutes leurs études à la *Chirurgie* ou à la Médecine externe : de même un Chirurgien habile ne pourra qu'être offensé toutes les fois qu'il se trouvera avec certains Médecins, prévenus & peu honnêtes, qui se refuseront à écouter ses observations.

elle est nécessaire, ou quand elle ne l'est pas. Les Médecins eux-mêmes, ont été tellement les dupes de la mode à cet égard, qu'ils ont par-là beaucoup prêté au ridicule & à la plaisanterie. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance, & qui doit, lorsqu'elle est faite à propos & convenablement, être de la plus grande utilité dans les Maladies.

ARTICLE PREMIER.

Des Indications de la saignée.

Toutes les Maladies inflammatoires & tous les symptômes d'inflammation.

LA *saignée* convient dans le commencement de toutes les Maladies *inflammatoires*, comme la *pleurésie*, la *péripneumonie*, &c. : elle convient également dans les *inflammations* locales ; dans celle des *intestins*, de la *matrice*, de la *vessie*, de l'*estomac*, des *reins*, de la *gorge*, des *yeux*, &c. ; dans l'*asthme*, les *douleurs sciatiques*, les *toux*, les *maux de tête*, les *rhumatismes*, l'*apoplexie sanguine*, l'*épilepsie*, le *flux de sang*, les *pertes*, &c.

Après des *chutes*, des *contusions*, des *meurtrissures*, ou d'autres coups violents reçus, soit extérieurement, soit intérieurement, la *saignée* est nécessaire : elle l'est encore lorsque les personnes ont eu le malheur d'être étranglées, *noyées*, ou suffoquées par un mauvais *air*, ou par un *air méphitique* ; par les vapeurs des *métaux*, &c. En un mot, il faut ouvrir la *veine*, toutes les fois que le mouvement vital a été arrêté subitement, par une cause quelconque. (Ce précepte a des exceptions, comme nous le ferons voir ci-après, Chap. LV & LVI de ce Volume.)

Article II.

Des Contre-indications de la saignée.

La foiblesse, la dissolution du sang, les hydropisies, &c.

Il faut excepter les cas où le mouvement vital est arrêté subitement par la *syncope*, occasionnée par la foiblesse, ou par les *affections hystériques*. La *saignée* est dangereuse dans toutes les Maladies causées par le relâchement des *fibres* ou des *solides*; par un *sang* dissous, appauvri, corrompu, comme dans le *scorbut*, l'*hydropisie*, la *cacochymie*, &c.

Article III.

De la partie du corps où doit se faire la saignée; & avec quel instrument on doit saigner.

Dans les *inflammations locales*, la *saignée* doit être faite le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Au reste, toutes les fois qu'on ne saigne que pour diminuer la quantité du *sang*, le bras est la partie la plus commode pour faire cette opération. Quand on peut la faire avec la lancette, il faut la préférer à tout autre moyen; mais lorsque la chose n'est pas possible, il faut avoir recours aux *sang-sues*, ou aux *ventouses*.

Il seroit dangereux de piquer une artere ou un tendon. Signes extérieurs auxquels on les reconnoît.

Les personnes qui ne sont pas versées dans l'*anatomie*, ne doivent jamais piquer une *veine* qui passe sur une *artere* ou sur un *tendon*, quand elles peuvent en choisir une autre. On reconnoît facilement qu'une *veine* est placée sur une *artere*, aux *pulsations* & aux battements qu'elle fait sentir, & qui sont quelquefois sensibles à l'œil. On reconnoît les *tendons* à une dureté & à une roideur semblable à celle d'une corde de fouet qu'on toucheroit avec le doigt.

ARTICLE IV.

Du lieu où il faut appliquer la ligature.

DANS quelque partie du corps qu'on fasse la *saignée*, il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on saigne & le *cœur*, c'est-à-dire, au-dessus de l'endroit que l'on va piquer, si c'est le bras ou la jambe, & au-dessous, si c'est la gorge, les tempes, &c. Comme il est souvent nécessaire, pour faire saillir la *veine*, de serrer la ligature un peu fortement, il faut, dans ce cas, aussi-tôt que le *sang* commence à couler, desserrer un peu la bande : cette bande doit être appliquée au moins à un pouce, un pouce & demi de l'endroit de la *veine*, qu'on a intention d'ouvrir.

ARTICLE V.

De la quantité de sang qu'il faut tirer par la saignée.

Elle doit être relative à la constitution, à l'âge, à la maniere de vivre, &c.

LA QUANTITÉ de *sang* que l'on tire par la *saignée*, doit toujours être réglée sur les forces, l'âge, la *constitution*, la maniere de vivre, &c. du malade. Il seroit autant ridicule que nuisible de vouloir tirer la même quantité de *sang* à un enfant qu'à un adulte, à une femme délicate qu'à un homme robuste, &c.

Ce qu'on doit penser des saignées jusqu'à défaillance.

C'étoit une loi, autrefois, même parmi ceux qui avoient la réputation de faire la Médecine avec le plus de méthode; c'étoit, dis-je, une loi, dans certaines Maladies, de faire saigner les malades jusqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvoit proposer rien de plus ridicule; car une personne tombera en *syncope* à la simple ouverture de la *veine*, tandis qu'une autre perdra tout son *sang*, avant qu'elle éprouve la moindre foiblesse. En effet, la *syncope* dépend de

l'état de l'ame plus que de celui du corps, & on la produit, ou on la prévient souvent par la seule maniere dont se fait la *saignée*.

Maladies où elles sont nécessaires.

(Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines Maladies où les *saignées* jusqu'à *défaillance* ne soient très-importantes : par exemple, le *délire phrénétique*, causé par une *constriction* des *vaisseaux* du *cerveau* ; *constriction* qui est telle, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détente se fasse, &c. Mais nous nous garderons bien de conseiller, à qui que ce soit, d'employer ces *saignées* : si nous faisons cette mention, c'est pour que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un Médecin éclairé qui les prescrit, parce qu'elles lui paroissent nécessaires.)

ARTICLE VI.

De la maniere dont il faut saigner les enfants.

LES *saignées* des enfants se font, en général, avec les *sang-sues* : ces *saignées*, quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, sont très-*critiques*, & d'un succès très-incertain. Il est impossible de déterminer la quantité de *sang* qui peut être tiré par les *sang-sues*. Le *sang* est très-difficile à arrêter, & les *plaies* que font ces animaux, ne sont pas faciles à guérir. Il faudroit que ceux qui s'abandonnent à saigner, prissent un peu plus de peine, & qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfants ; ils ne trouveroient pas cette opération aussi difficile qu'ils se l'imaginent.

(Nous devons cette justice à nos Chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont avoués pour tels, qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles, même chez les enfants : aussi les *sang-sues* ne sont-elles guere employées que lorsqu'il faut

saigner aux *tempes* ; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant voyez à la *Table générale*, Tome V, le mot *Sang-sue.*)

ARTICLE VII.

Des préjugés du peuple sur la saignée.

IL REGNE encore, parmi les gens de la campagne, plusieurs préjugés fâcheux sur la *saignée*. Par exemple, vous les entendez parler de *veine* de *tête*, de *veine* de *cœur*, de *veine* de *poitrine*, & vous dire que la *saignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les Maladies des parties dont ils supposent que ces *veines* tirent leur origine, parce qu'ils ignorent que tous les *vaisseaux sanguins* partent du *cœur* & retournent au *cœur*, comme nous l'avons fait voir Tome I, Chap. I, note 16. Or, il suit de cette disposition du corps humain, qu'à moins que l'*inflammation* ne soit locale, peu importe de quelle partie on tire du *sang*. De telle ou telle veine;

Mais, quelqu'absurde que soit ce préjugé, il n'est pas encore aussi nuisible que cette autre opinion, malheureusement trop générale; c'est qu'une premiere *saignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait souvent différer cette opération, lorsqu'elle est nécessaire, afin de la réserver pour une occasion qu'on croit plus importante; & lorsque les malades sont dans un danger extrême, on les voit demander, avec empressement, la *saignée*, soit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas; de plus, la *saignée*, dans certaine *période* d'une Maladie, ainsi que dans certaine saison, a encore des effets très-nuisibles. Sur les avantages prétendus de la premiere saignée;

On croit encore communément que la *saignée du pied* attire les humeurs en en-bas, & qu'en conséquence, elle guérit les Maladies de la *tête* & des Sur la saignée du pied.

autres parties *supérieures*. Mais nous avons déjà observé que, dans les Maladies locales, il falloit saigner le plus près qu'il étoit possible de la partie affectée.

Ce qu'il faut faire avant de saigner du pied ou de la main ;

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est nécessaire de *saigner*, ou du pied, ou de la main, comme les *veines* de ces parties sont situées profondément, & que le *sang* est disposé à s'arrêter promptement, il faut faire plonger ces parties dans l'eau chaude, & les y maintenir jusqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *sang* nécessaire.

(Il est bon de prévenir que quelquefois l'on est obligé de tenir le pied ou la main très-long-temps plongés dans l'eau chaude, avant que de saigner à ces parties, parce que souvent on a abandonné des *saignées* de cette espace, qui auroient été faciles si on eût eu cette précaution.

Même du bras chez certaines personnes.

Il est des personnes chez lesquelles les *veines* du bras sont également petites & profondes ; il faut alors employer le même moyen, ou simplement une éponge ou des compresses imbibées d'eau chaude, qu'on tient sur la *veine* qu'on veut ouvrir, pendant plus ou moins de temps, ou jusqu'à ce qu'elle soit assez dilatée.

Il est presqu'inutile à ceux pour qui nous écrivons, de dire que la *veine* du bras, qu'on pique le plus souvent, s'appelle *médiane*, & que les deux autres se nomment *basilique* & *céphalique* ; que celle de la main est nommée *salvatelle*, & celle du pied *saphene*, parce que les personnes qui ne sont point de l'Art, & qui s'adonnent à saigner, soit par goût, soit par humanité, n'ont besoin de les connoître que par les caracteres qu'elles présentent extérieurement ; & l'inspection du bras & du pied, guidée par un Chirurgien de bonne volonté, instruira plus en un instant,

instant, que les descriptions les plus étendues qu'on pourroit en faire.)

Nous ne nous occuperons pas à décrire la maniere de faire l'opération de la *saignée* : il est plus facile de s'en instruire par l'exemple, que par les préceptes ; une description de douze pages ne donneroit pas une idée aussi juste de la *saignée*, que l'inspection d'une *saignée* faite par une main habile.

Ce n'est qu'en voyant saigner, qu'on peut apprendre à saigner.

Il est également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *saigner*, comme les bras, les pieds, le front, les tempes, &c. Ces parties sont connues de tout le monde ; &, d'après les réflexions précédentes, les personnes intelligentes pourront, dans quelques occasions, déterminer celle de ces différentes parties où il est le plus à propos de faire la *saignée*.

(Quoique la *saignée* ne soit point une opération indifférente, & que quelquefois elle soit suivie d'accidents, cependant que la crainte n'arrête point les personnes bienfaisantes. Je n'ai jamais oui dire que les Religieuses Hospitalieres, les Sœurs-Grises, &c., qui toutes ignorent absolument l'*anatomie*, aient piqué un *tendon*, un *nerf*, ou une *artere* ; & il est de fait qu'elles saignent la plus grande partie des pauvres.

Quoique la saignée soit une opération délicate, elle est cependant facile, puisqu'elle est faite tous les jours par les personnes les plus ignorantes.

On m'a rapporté qu'une Dame de Paroisse, guidée par le seul amour de l'humanité, s'étoit apprise à saigner toute seule, & qu'elle faisoit cette opération avec tant de succès & de dextérité, que non-seulement les habitants de son village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aisés, ne vouloient qu'elle, & ne se faisoient saigner que par elle.

Tout ce que nous devons conseiller à ces personnes charitables, est de ne jamais saigner sur la seule demande des gens qui se présentent à elles,

On ne doit jamais faire de saignées, qu'elles ne

ou qui les envoient chercher; mais uniquement par l'*indication* que présentent les *symptômes* de la Maladie, dont ils sont attaqués : car il est nombre de personnes qui se font saigner par pure fantaisie, & il est rare qu'alors la *saignée* ne soit nuisible. Il n'y a que la Maladie & les *symptômes* qui l'accompagnent, qui puissent & doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, & combien de fois il faut saigner. Ce n'est donc point d'après la lecture de ce Paragraphe, qu'on se déterminera à faire cette opération; ce n'est que d'après la lecture du Chapitre où il est parlé de la Maladie qu'on a à traiter, comme nous l'avons fait observer Tome II, Chap. II, note 6.)

soient indiquées par les symptômes de la Maladie.

§. III.

Des Tumeurs inflammatoires externes, ou des Phlegmons; des Clous, des Abcès, des Maux d'aventure, des Panaris & de la Gangrene.

Une tumeur inflammatoire externe se termine par la résolution, par la suppuration, la gangrene ou le squirrhe.

DE QUELQUE CAUSE que procede une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*, elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrene*, (ou par le *squirrhe*.) Quoiqu'il soit impossible de prédire, avec certitude, laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connoissance de l'âge & de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'évènement.

Signes qui annoncent la résolution;

Les *inflammations* qui ne sont que légeres, ou simplement le produit du froid qu'on aura éprouvé, & sans qu'aucune Maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront par la *résolution*.

La suppuration;

Celles qui succedent immédiatement à une *fievre*,

ou qui se manifestent chez des personnes grasses & replettes, *suppurent* pour l'ordinaire.

Celles enfin qui attaquent les vieillards, ou les personnes qui sont menacées d'*hydropisie*, doivent faire craindre qu'elles ne se terminent par la *gangrene*, (ou que, s'endurcissant, elles ne se convertissent en *squirrhe*.

La gangrene ou le squirrhe.

Une *tumeur inflammatoire externe* se reconnoît à l'élévation, à la *tension* luisante & à la rougeur, dans une partie d'une certaine étendue, accompagnée de douleur souvent *pulsative* & de chaleur manifeste. Ainsi, les *clous* qui peuvent venir sur toutes les parties du corps, & souvent en assez grand nombre à-la-fois; les *bubons* non *vénériens*, dont le siege est sur-tout dans les *aines*, & assez souvent sous les *aisselles*; les *maux d'aventure* qui ne viennent qu'aux doigts, &c., sont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les Médecins appellent du nom générique de *phlegmon*.

Caracteres des tumeurs inflammatoires externes.

Chacune de ces *tumeurs* peut se guérir par la *résolution*, c'est-à-dire, sans s'ouvrir naturellement, ou sans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *caustique*; mais dès l'instant qu'elle s'ouvre, ou qu'on est forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.)

La tumeur inflammatoire prend le nom d'abcès, dès l'instant qu'elle s'ouvre ou qu'on l'ouvre.

Traitement pour amener à résolution les tumeurs inflammatoires externes, telles que les Clous, les Abcès & les Maux d'aventure.

Lorsque l'*inflammation* est légere, & que la *constitution* du sujet est bonne, il faut toujours tenter la *résolution*.

Les meilleurs moyens de la favoriser, est de mettre le malade à une *diete* légere & *délayante*; de le *saigner* (si la *saignée* est indiquée), & de le

Diete légere, saignees, purgatifs.

purger à pluſieurs repriſes (lorſque la *réſolution* eſt faite.)

Fomentations, embrocations.

On doit encore faire des *fomentations* ſur la partie affectée : ſi la *peau eſt très-tendue*, on y fera des *embrocations* avec trois parties d'*huile d'amandes douces*, ſur une de *vinaigre*, & on couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire.*

Modifications à ce traitement. Quel doit être celui des clous.

(On ſent que ce traitement ne peut être celui de toutes les eſpeces de *tumeurs inflammatoires.* Les *clous* & les *maux d'aventure* ſimples, par exemple, demandent rarement de *remedes ;* & ſouvent ils ſe guériſſent ſans qu'on s'en apperçoive : cependant lorſqu'ils ſont volumineux & multipliés, alors la *diete*, la *ſaignée* & les *purgatifs* deviennent néceſſaires. Mais, dans ces cas, ils ſe convertiſſent ordinairement en *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on eſt obligé d'ouvrir, comme nous le ferons voir Article ſuivant.

C'eſt dans les *tumeurs inflammatoires* conſidérables, telles que celles qui viennent aux cuiſſes, aux feſſes & autres parties charnues, que la *ſaignée*, & répétée ſelon les occaſions, devient indiſpenſable, ainſi que les *fomentations*, les *embrocations*, &c.)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès, ou des Tumeurs inflammatoires externes, qu'on n'a pu amener à réſolution.

Signes qui indiquent que la tumeur ſe convertit en abcès.

ON DOIT s'attendre que la *tumeur inflammatoire externe* ſe terminera par la *ſuppuration*, ou ſe convertira en *abcès*, terminaiſon au reſte très-ordinaire de cette eſpece de *tumeurs*, ſi la douleur, la chaleur & le battement vont en augmentant juſqu'au quatrieme jour.

D'ailleurs il ne ſera pas permis d'en douter, ſi l'on voit la *peau* ſe relâcher, le centre de la *tumeur*

blanchir, & si l'on y sent une *fluctuation.* Ces caracteres ne sont cependant aussi marqués que dans les *abcès* superficiels ; car lorsqu'ils sont profonds, la *peau* ne change pas ou peu de couleur, & la *fluctuation* n'est pas aussi sensible : alors la *suppuration* est plus tardive. Mais la maturité du *pus* est toujours annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation* & la diminution de la *fievre*, dont il faut toujours un certain degré pour la formation du *pus.* Car lorsqu'il n'y a plus de *fievre* du tout, ou qu'elle est trop foible, la *suppuration* est imparfaite, & il est à craindre que la *tumeur* ne prenne le caractere du *squirrhe* : si au contraire elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, & excite quelquefois la *gangrene.*)

Il faut un certain degré de fievre pour la formation du pus ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop forte.

Traitement pour amener à suppuration les Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu terminer par la résolution, ou *traitement des Abcès.*

Si, malgré les *remedes* qu'on a prescrits pages 323 & 324 de ce Volume, la *fievre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente & de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration.*

Le meilleur moyen, dans ces cas, est un *cataplasme adoucissant*, qu'il faut renouveller deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon* crud, on le coupera en petits morceaux, on l'écrasera, & on l'étendra sur le *cataplasme.*

Cataplasmes adoucissants ;

Aiguisés avec l'oignon crud ;

(Les conseils, quelque simples qu'ils soient, qu'on donne ici pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas.

Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la

tumeur est très-considérable, est de renouveller les *cataplasmes* toutes les quatre heures; &, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou quatre à six grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers *remedes* qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrene*.

Ou rendus calmants avec l'opium.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commeres & aux ignorants, toujours fournis de *cataplasmes*, d'*onguents*, d'*emplâtres* sans nombre, tous merveilleux, à ce qu'ils disent, pour favoriser la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi peu compliqués.

La suppuration & la guérison des abcès sont l'ouvrage de la Nature: il ne s'agit que de l'aider.

Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la Nature & de ses propres forces, & que tout ce qu'il y a à faire dans ces cas, pour l'aider, est, ou d'entretenir, dans une douce chaleur, la partie qui se dispose à *suppurer*; ou de relâcher les *vaisseaux*, lorsqu'il y a trop de tension; ou de communiquer une espece de mouvement salutaire aux parties, lorsqu'elles sont languissantes & sans action; ou enfin de calmer les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes: ils seront persuadés que par le moyen des *fomentations* & du *cataplasme adoucissant*, on satisfait aux premieres & secondes *indications*; que par l'addition de l'*oignon* au *cataplasme*, on satisfait à la troisieme; & que les *calmants* qu'on conseille d'ajouter à ces *cataplasmes*, satisfont à la quatrieme.

Signes auxquels on reconnoît que l'abcès est mûr.

Lorsque la *tumeur* est mûre ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnoît facilement à la minceur de la *peau*, dans la partie la plus élevée de la *tumeur*, à la *fluctuation* de la matiere qu'on peut sentir sous le doigt, & pour l'ordinaire à la cessation des dou-

leurs, il faut l'ouvrir, ou avec une lancette, ou avec le *caustique.*

Lorsque l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive assez fréquemment aux *clous*, aux *bubons* des *aines* & des *aisselles*, aux *maux d'aventure*, &c. il suffit d'ajouter au *cataplasme*, dont on s'est servi jusques-là, un peu d'*onguent de la mere*, ou de *baume de Genevieve*, ce qu'on continue de faire jusqu'à ce que la *tumeur* soit entiérement disparue, qu'on n'y sente plus de *fluctuation*, & que l'ouverture, qui est toujours très-petite, soit fermée, & alors l'*abcès* est entiérement guéri.

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès perce de lui-même.

Onguent de la mere, baume de Genevieve.

Lorsque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, & qu'il est en maturité, ce qu'on connoît aux signes que nous venons d'énoncer, il faut l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le *caustique* : la préférence de l'un de ces moyens doit être tirée de la connoissance des parties, qui appartient absolument au Chirurgien, qu'il faut appeller, & auquel il faut s'en rapporter : il doit aussi diriger l'*incision* relativement aux circonstances.

Lorsqu'il ne perce pas de lui-même.

Il est important d'être très-attentif à l'instant de la maturité de l'*abcès* ; car si on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guérison : si, au contraire, on laisse trop croupir le *pus*, on expose les parties voisines. Cette attention, toujours nécessaire, l'est sur-tout pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine*, & de tous ceux qui sont situés sur les *ligaments*, le *périoste*, les *sutures*, la *poitrine*, le *bas-ventre*, &c., parce que, dans tous ces cas, le *pus* pourroit attaquer les parties voisines, ou se répandre dans les cavités qui sont à sa portée.

Il faut savoir saisir l'instant de la maturité du pus. Pourquoi ?

Lorsque l'*abcès* est ouvert, on le panse avec le *cataplasme* prescrit, auquel on ajoute l'*onguent basilicum*, ou celui de la *mere*, ou le *baume de Genevieve*, &c., qu'on entretient jusqu'à ce que la

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès a été ouvert avec l'instrument ; onguent de la

mére, baume de Genevieve. *tumeur* soit fondue, & que ses bords soient dégorgés : on doit peu s'inquiéter de dessécher & de cicatriser, parce que, comme nous l'avons déjà dit, cette opération est plutôt celle de la Nature, que de l'art.

Tous ces *abcès*, comme il est facile de le penser, ne doivent pas tous se guérir avec la même facilité : ils sont très-rebelles chez les sujets *cachectiques*, *scorbutiques*, *scrophuleux* & *vérolés* : or, dans ces cas, on ne parvient jamais à les guérir, qu'on n'ait auparavant guéri la Maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.)

Traitement des furoncles, des clous, des maux d'aventure, &c.

Le traitement que nous venons d'exposer renferme celui de toutes ces Maladies externes, que, dans les différents cantons de la Campagne, on appelle *furoncles*, *clous*, *maux d'aventure*, &c. Lorsqu'ils ne se terminent pas par la *résolution*, qu'il faut toujours tâcher d'exciter & de favoriser, par les moyens décrits ci-devant pages 323 & 324 de ce Volume, ce sont autant d'*abcès*, suites ordinaires des *inflammations* externes : il faut donc en faciliter la *suppuration*, & les ouvrir, s'il est nécessaire. (Il est, en général, nécessaire d'ouvrir le *mal d'aventure* dont le siége est dessous l'ongle, parce qu'il y auroit à craindre que le *pus*, par un trop long séjour, ne se corrompît, ne fît des fusées, & n'occasionnât la *carie* de la *phalange*. Ensuite on panse avec le *basilicum jaune*, le *baume de Genevieve*, ou tout autre *onguent digestif*.)

Il faut ouvrir le mal d'aventure qui est dessous l'ongle. Pourquoi ?

Basilicum. Baume de Genevieve.

ARTICLE II.

Des Panaris.

Le panaris de la premiere espece n'est autre

(Le *mal d'aventure*, appellé par les Chirurgiens *panaris* de la premiere espece, se guérit facilement, parce qu'il n'est que superficiel, & qu'il n'attaque

que les *téguments*. Mais il n'en est pas de même des panaris de la seconde, troisieme & quatrieme espece, c'est-à-dire, de ceux qui ont leur siege dans le *tissu graisseux*, dans la gaîne des *tendons*, ou entre le *périoste* & l'*os*, même dans l'*os*. chose que le mal d'aventure. Siege des panaris.

Le mal alors est de la plus grande conséquence, & demande tout le savoir d'un habile Chirurgien. Il faut donc l'appeller dès qu'on s'apperçoit que le *mal d'aventure*, loin de se guérir par les moyens proposés pages 323 & suiv. de ce Vol., présente au contraire des douleurs plus vives & des *symptômes* plus graves. Nous nous contenterons de donner les caracteres de chacune de ces especes, & le traitement général qu'elles exigent.)

Symptômes du Panaris de la seconde espece.

(Les *douleurs pulsatives* sont plus aiguës & plus profondes que dans le *panaris* de la premiere espece, ou *mal d'aventure* proprement dit. Le doigt est dans une tension considérable : fort souvent la *fievre* s'empare du malade.)

Traitement du Panaris de la seconde espece.

(Cette espece ne se guérit gueres sans *saignées*, qu'il faut souvent réitérer à proportion de la violence des accidents. Il faut que le malade soit à la *diete*. On lui appliquera des *cataplasmes adoucissants*, *émollients* & *résolutifs*, tels que ceux prescrits Article I de ce Paragraphe. Si l'on voit que ces secours ne procurent point de soulagement, on applique un *emplâtre d'onguent de la mere*, ou un peu de *baume de Genevieve*, & par-dessus un *cataplasme* de *mie de pain* & de *lait*. On sent bientôt la *fluctuation* de l'humeur ; alors on ouvre la *tumeur*, & on panse, Saignées. Cataplasmes. Onguent de la mere avec le cataplasme.

comme nous l'avons dit ci-dessus, page 327 de ce Volume.

Feuilles de tabouret écrasées & appliquées en cataplasmes.

Un Chevalier de Saint-Louis, respectable par son âge, par sa probité & par ses mœurs, m'a assuré qu'il n'avoit jamais vu manquer les feuilles de *tabouret* écrasées & appliquées crues, en *cataplasme*, sur la *tumeur*; qu'il avoit été guéri lui-même, par ce *remede* simple, d'un *panaris* qui lui causoit les douleurs les plus vives, & que l'ayant conseillé depuis à nombre de personnes, il l'avoit toujours vu réussir.)

Symptômes du Panaris de la troisieme espece.

Siege de cette espece de panaris.

(INDÉPENDAMMENT de tous les moyens que nous venons de proposer, les douleurs dans le *panaris* de la troisieme espece, qui a son siege dans la gaîne des *tendons*, persistent & deviennent même de plus en plus intolérables. Elles se font ressentir dans la main, le poignet, le bras, & jusqu'à l'épaule: la main & le bras enflent, ainsi que les doigts aux *articulations*: la *fievre*, l'*insomnie*, le *spasme* se mettent de la partie. La *tumeur* n'est pas toujours apparente dans cette espece de *panaris*, & on n'y sent pas toujours de la *fluctuation*: mais le caractere des *symptômes* doit empêcher de se tromper sur cette espece très-dangereuse, puisque souvent la *gangrene* vient se joindre aux autres accidents & tue le malade.)

Traitement du Panaris de la troisieme espece.

Incision.

(LE GRAND *remede* contre ce *panaris* est l'incision; parce qu'on ne peut espérer de guérir la Maladie & de faire cesser le danger, sans donner issue à la matiere, cause de tous ces accidents; il faut donc appeller un Chirurgien habile, & s'en rapporter à son savoir.

Nous préviendrons seulement que la matiere à laquelle donne issue cette opération, n'est pas du *pus*, mais une liqueur *ichoreuse*, âcre & rongeante; & que, si le Chirurgien est instruit, il n'attend pas pour opérer qu'il sente de *fluctuation*, qui est presque toujours insensible dans ce cas, parce que la matiere est trop comprimée dans la gaîne des *tendons*, qui est formée par des bandes *ligamenteuses* très-fortes.

Nous préviendrons encore que souvent une seule incision ne suffit pas, que souvent il faut y revenir, la prolonger quelquefois jusques dans la main, où il survient un *abcès* : que d'autres fois les *abcès* qui surviennent ne se bornent pas à la main, qu'on en voit à l'avant-bras, au bras, même jusques sous l'aisselle, & qu'il faut les ouvrir. Ouverture des abcès qui surviennent.

Nous faisons ces observations, afin que le malade & les assistants ne contrarient pas le Chirurgien qui fait son métier & son devoir. J'ai vu des gens qui ne pouvoient point se persuader qu'un mal de doigt pût occasionner tant de désordres & de travail de la part de l'opérateur, & qui avoient l'injustice d'accuser le Chirurgien d'ignorance, ou de vouloir prolonger la Maladie, pour multiplier ses opérations. Il n'en est pas moins vrai qu'indépendamment de toutes ces ouvertures, qui sont de la plus grande importance, on est quelquefois encore obligé de couper le *tendon*, quoiqu'on sache que le malade en doive rester estropié; parce que c'est souvent le seul moyen de conserver la partie, & même la vie du malade. Lorsque la *gangrene* se met de la partie, il faut employer le *baume de Genevieve* à grande dose, comme nous le dirons ci-après, note 2 de ce Chapitre. Baume de Genevieve.

Quoique l'opération soit ici le *remede* essentiel, cependant il ne faut pas négliger d'administrer les

ſaignées, les *lavements*, & intérieurement les boiſſons *rafraichiſſantes* & humectantes, en un mot le traitement que nous avons preſcrit au commencement de ce Paragraphe contre l'*inflammation*, pages 322 & ſuiv. de ce Volume.)

Symptômes du Panaris de la quatrieme eſpece.

Siege de cette eſpece de panaris.

(Cette espece de *panaris*, non moins dangereuſe que celle dont nous venons de parler, a ſon ſiege entre le *périoſte* & l'*os*, & ſouvent dans l'*os* même.

On le reconnoît à une douleur profonde & vive, que le malade ſent au doigt. La tenſion, le gonflement & l'*inflammation* ne ſont pas conſidérables dans les commencements, & ſe bornent preſque toujours au doigt. Mais bientôt il ſurvient des accidents fâcheux, de la *fievre*, des *convulſions*, des *inſomnies*, des agitations, ſouvent même le *délire*, qui mettent la vie du malade en danger.

On diſtingue ce *panaris* des précédents, en ce que la douleur ne s'étend pas juſqu'au coude. La cauſe du mal eſt une petite quantité de matiere *ichoreuſe*, *âcre* & rongeante, qui eſt au-deſſous du *périoſte*, & qui ſouvent carie l'*os*. On voit quelquefois à l'extérieur de petites *phlyctaines*; le doigt paroît livide, & tombe même en *mortification*, en *gangrene*, ſi l'on n'y remédie promptement. Si même on néglige de le traiter à temps, le mal gagne toute la main.)

Traitement du Panaris de la quatrieme eſpece.

Inciſion.

(Il faut donc ſe hâter d'appeller un Chirurgien, qui fera une inciſion qui doit pénétrer juſqu'à l'*os*. Il obſervera ſi l'*os* n'eſt pas *carié*, afin de diriger ſon panſement en conſéquence; & ſi, malgré ce traitement méthodique, le doigt vient à ſe gangre-

ner, il faut qu'il fasse des *scarifications* jusque dans le vif; il faut qu'il réitere & multiplie ces *scarifications* selon l'urgence des cas, & qu'il emploie le *baume de Genevieve*, le *quinquina* à grande dose, intérieurement ou extérieurement, ou le *nitre*, comme nous allons le dire ci-après, Art. III de ce §. En un mot, il se comportera d'après les préceptes du sage & savant BULGUER, exposés dans sa Dissertation sur l'*Inutilité de l'Amputation des Membres*, Dissertation que M. TISSOT a traduite en françois, & qu'il a enrichie de notes. Collection des Œuvres de M. TISSOT, Tome IV.)

Scarifications.

Baume de Genevieve: quinquina, nitre.

Moyens de prévenir les Panaris.

(LES *panaris* sont sujets au retour: il n'est pas rare de voir ceux qui en ont déjà éprouvé, en être attaqués de nouveau, & quelquefois dans des intervalles très-courts. J'en ai vu un de la seconde espece, parcourir successivement tous les doigts des deux mains.

Un moyen de les prévenir, & qui m'a réussi nombre de fois, est de tremper le doigt du malade dans de l'eau aussi chaude qu'il est possible de la supporter. Mais il faut employer ce moyen simple dès qu'on ressent les premieres douleurs; car si la matiere est déjà formée, il n'est plus temps. On laisse le doigt, dans cette eau presque bouillante, une, deux & trois heures de suite: on recommence bientôt après, pendant le même temps, & on ne cesse que lorsque les douleurs sont entiérement dissipées. Il est bon encore, lorsqu'on a de fréquentes récidives de ces especes de maux de doigt, de se purger de temps en temps.)

Immersion du doigt dans l'eau très-chaude.



Article III.

De la Gangrene.

La *gangrene*, qui est la troisieme maniere dont se termine une *inflammation*, se manifeste par les *symptômes* suivants.

Symptômes de la Gangrene.

La *peau* de la partie enflammée perd sa rougeur. Elle devient d'une couleur obscure & livide, molle & flasque : elle se couvre de petites vessies, pleines d'une humeur *ichoreuse* de différentes couleurs. La *tumeur* s'affaisse, & d'obscure qu'elle étoit, devient noire. Le *pouls* est *vîte*, foible & enfoncé. Le malade a des sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort.

Traitement de la Gangrene.

Thériaque extérieurement, ou cataplasme avec la lessive & le son.

Scarifications, onguent basilicum avec l'huile de térébenthine, chauds.

Aux premieres apparences de ces *symptômes*, il faut panser la *tumeur* avec de la *thériaque*, ou la couvrir avec un *cataplasme* fait avec une *lessive* & du *son*. Si les *symptômes* augmentent d'intensité, il faut scarifier la *tumeur*, & la panser avec l'*onguent basilicum*, adouci avec de l'*huile de térébenthine* : tous ces *remedes* doivent être appliqués chauds.

Quinquina en cataplasme.

(Un *cataplasme* excellent dans ce cas, est le marc d'une forte *décoction de quinquina*, qu'on humecte fréquemment avec cette même *décoction* chaude. Ce *cataplasme* se fait de la maniere suivante.

Maniere de le faire.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, quatre onces.

Faites bouillir dans une chopine d'eau, jusqu'à réduction de moitié : tirez la *décoction* à clair, &

appliquez ce marc chaud en guise de *cataplasme*) (2).

Quant aux *remedes* internes, ils doivent être pris dans la classe des *cordiaux*, & il faut donner le Remedes internes. Cordiaux & quinquina.

---

(2) Le *baume de Genevieve* est singuliérement recommandable contre la *gangrene*. Voici une observation trop intéressante pour ne pas trouver place ici. Nous la devons à M. Duverney le jeune, qui l'a consignée dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, pour l'année 1702. Baume de Genevieve.

« Un homme âgé de 40 à 42 ans, de bon *tempérament*, fut blessé, la veille de saint Thomas 1701, d'un coup d'épée à la partie moyenne inférieure & interne du bras droit. Le coup pénétroit, en montant obliquement, de quatre à cinq travers de doigt: le *sang* sortit avec impétuosité, & le blessé tomba bientôt en foiblesse. En cet état, il fut porté chez le premier Chirurgien qu'on rencontra. On s'assura de l'*artere*, par une compresse & une forte ligature appliquée au-dessus du coude. Le blessé, revenu de sa foiblesse, fut conduit chez lui : on ouvrit l'entrée de la *plaie*; on porta dans le fond du *charpi* baigné dans des liqueurs *astringentes*; on tamponna bien, & on fit tenir l'appareil par un fort bandage. Le malade fut saigné, réduit à des bouillons très-légers & à la *tisane*. Il ne fut pansé que deux fois vingt-quatre heures après. On découvrit jusqu'aux plumaceaux, pour humecter seulement les linges & les bandes : on apporta pour le bandage la même précaution qu'au premier pansement; on continua à-peu-près de même jusqu'à la veille de sainte Genevieve. Le *sang* donna abondamment; on fit encore une petite *incision*, & on pausa le blessé presque comme au premier *appareil*, quoiqu'il y eût déjà quelques jours que le malade s'apperçût que l'avant-bras changeoit de couleur, néanmoins sans douleur. Observation.

» La *fievre* étoit *continue* & *ardente*, l'inquiétude & l'*insomnie* très-grandes. Enfin le jour de sainte Genevieve, on trouva non-seulement l'avant-bras *gangrené*, mais encore que la pourriture avoit gagné la partie interne du bras. Le malade & les assistants effrayés, on demanda du conseil, & on choisit trois Chirurgiens, accoutu-

quinquina à aussi grande dose que l'*estomac* du malade peut le supporter.

(Un célebre Chymiste m'a rapporté que, dans

» tumés à avoir de grosses affaires. Ils examinerent le malade & la Maladie. L'avant-bras étoit entiérement cadavéreux, de même que la partie interne du bras jusqu'à l'aisselle, & l'*os* du bras découvert par la pourriture jusqu'à trois ou quatre travers de doigt de l'aisselle. Le progrès de la pourriture, la *fievre* avec oppression, les joues livides, le *pouls petit* & chancelant, firent conclure d'écouter la Nature, & d'employer des *remedes* capables de l'aider, tant intérieurement, qu'extérieurement.

» Le même jour, il se présenta une femme nommée *Genevieve*, qui promit de guérir le malade. Les deux chirurgiens qui le traitoient, le lui abandonnerent. *Genevieve* commença par frotter tous le bras & l'avant-bras, sans égard à ce qui étoit cadavéreux, d'un *onguent*. Ensuite elle couvrit le tout avec des linges qu'elle arrêta avec des épingles jusqu'au soir, qu'elle pansa le malade de la même maniere. Elle ordonna des *aliments* succulents & du meilleur *vin*. En vingt-quatre heures, la *suppuration* commença à paroître : elle continua les mêmes pansements, & chaque fois la *plaie* étoit plus belle, la pourriture se séparant sans peine, restant attachée aux linges, ou au papier brouillard dont elle se servoit souvent. On proposa à *Genevieve* de séparer l'avant-bras dans la jointure, tant à cause de la mauvaise odeur, qu'à cause qu'il étoit presque séparé par la pourriture. Elle ne voulut pas, disant qu'il ne falloit point y toucher, que son *remede* feroit tout ce qui étoit nécessaire.

» Enfin tout l'avant-bras se détacha entiérement du bras, dans la jointure, six semaines après, à compter du jour que *Genevieve* commença à traiter le malade. Elle continua à mettre sur l'*os* du bras découvert, comme sur tout le reste, son *onguent*, sans avoir égard à la boue qui paroissoit suinter entre l'*os* & les chairs, ni à aucune autre circonstance. Les suites n'en furent pas moins heureuses : car un mois après la chûte de l'avant-bras, l'*os* du bras qui avoit été découvert tomba, & se sépara entiérement du reste de l'*os* sain.

une affection

une affection *gangréneuse* aux jambes, occasionnée par du pain fait avec des grains gâtés, il avoit éprouvé des effets merveilleux du *nitre*, pris à grande dose.

Nitre à grande dose.

» Avant cette séparation, on ne savoit ce que deviendroit cette grande portion d'*os*, ni le lambeau de *peau* de la partie postérieure du bras : on avoit aussi appréhendé l'*hémorrhagie* ; tout cela n'embarrassoit pas *Genevive*. Elle continua ses pansements : il coula des sucs nourriciers de chaque *fibre* restante ; chaque tuyau s'alongea. Enfin le bras a acquis sa longueur naturelle ; l'extrémité paroît figurée comme elle doit être naturellement, & le bout du lambeau de la *peau* s'est renversé sur la partie inférieure de l'*os*, & le couvre à demi. Il reste seulement le long de la partie interne, une *cicatrice* difforme, en maniere de croûte un peu écailleuse : ce qu'on auroit aisément évité, si on avoit empêché les bords de la *peau* de se renverser en-dedans ; & cela est arrivé, parce qu'elle ne pouvoit s'attacher à l'*os*, & qu'on n'a pas eu soin d'approcher les bords après la chûte de l'*os*.

» Tout cela s'est passé pendant quatre mois, sans que le malade ait eu un accès de *fievre*, ni aucune incommodité. Il a été purgé deux fois, & jouit d'une parfaite santé. »

Ce fait important étoit enfoui dans le Trésor Académique, & absolument ignoré ou négligé des gens de l'Art, lorsque Dom PERNETTY, Bibliothécaire du Roi de Prusse, rapporta le *baume de Genevieve* du fond de l'Amérique Méridionale, où il lui fut donné par le Gardien des Cordeliers de *Montévidéo*. Il en fit imprimer la recette à la fin d'une Histoire de ses voyages aux Isles Malouines, en 1763 & 1764. Les éloges que Dom PERNETTY donne à ce *baume*, d'après ses propres observations & celles du Général des Cordeliers, frapperent le respectable Auteur du *Journal Ecclésiastique*, M. l'Abbé DINOUART, Chanoine de l'Eglise de Saint-Benoît, qui, se rappellant l'observation de M. DUVERNEY, vit que la recette du Cordelier étoit la même que celle de cet Académicien, & que le *baume*, prétendu américain, étoit très-françois, & parfaitement le même que celui dont la bonne *Gene-*

Son *estomac*, qui ne put s'accommoder du *quinquina*, à la dose nécessaire dans ce cas, & qu'il abandonna dès les premiers jours, supporta très-bien le *nitre*,

---

nieve s'étoit servi, pour opérer la guérison surprenante dont nous venons de donner le détail.

Cet Ecclésiastique charitable se hâta de composer ce baume, pour en donner aux malheureux à qui il jugea qu'il pourroit être salutaire, & il a eu le bonheur de le voir toujours réussir.

« Il me seroit impossible, m'écrivoit-il derniérement, de » vous dire toutes les guérisons dont je suis le témoin. Je » ne vous en citerai que quatre. Un pauvre ouvrier por- » toit, depuis quatre ans, quatre *ulceres* à une jambe, » enflée du double; les gens de l'Art lui avoient toujours » dit qu'il n'y avoit de *remede* que dans l'*amputation*: il » a été guéri parfaitement en six semaines. Un jeune homme » avoit trois *ulceres* profonds au talon, & qui étoient l'effet » d'*engelures* négligées; il étoit forcé de garder le lit: il » a été guéri en trois semaines. Mon Tailleur reçut, il y » a douze jours, dans la rue, un coup de pied de cheval, » qui lui causa une *plaie* très-grave: il a été guéri en trois » jours. Un *panaris*, qui, depuis trois mois, rongeoit le » pouce de la main d'un ouvrier, & pour lequel on ne par- » loit que de l'*amputation*, a été guéri en trois semaines, » & le *baume* a fait sortir une *esquille* de l'*os* du pouce, » que le *panaris* avoit déjà attaqué violemment.

» Combien de bons *remedes*, continue-t-il, aussi excel- » lents que celui-ci, n'existent plus que dans les anciens » Ouvrages? J'ai lu ces *Mémoires de l'Académie*, où est » consigné le rapport de la guérison par *Genevieve*. J'ai » lu ensuite les voyages de Dom Pernetty; je fus frappé » de ses effets. J'ai composé ce *baume*. Des personnes » pauvres m'ont fourni l'occasion de l'employer: j'ai tou- » jours réussi. Vous voulez bien lui donner, à ma priere, » une nouvelle existence. Y fera-t-on l'attention néces- » saire? je le souhaite, pour le bien de l'humanité. Il est » certain qu'il devroit avoir sa place dans la boutique des » Apothicaires, de préférence à tant d'*onguents* qu'on y » trouve, &c. »

Dans le moment où je recevois cette Lettre, je venois

à un gros par jour, dissous dans une pinte d'eau, à laquelle il ajoutoit quelques cuillerées de *vinaigre* & du sucre, pour en corriger le goût âcre. La *gangrene* s'est entiérement & parfaitement dissipée, sans aucun autre *remede.* Il a ajouté que ce *remede* lui avoit été recommandé par un Médecin très-savant, qui en a toujours obtenu des effets aussi salutaires contre la *gangrene.*)

Lorsque la partie *gangrénée* se sépare des parties saines, la *plaie* devient un *ulcere* ordinaire, & il faut le traiter comme nous le dirons ci-après, §. VII de ce Chapitre, qui traite des *ulceres.*

(Quant à la quatrieme maniere dont se termine l'*inflammation externe*, c'est-à-dire, le *squirrhe*, auquel sont sur-tout exposés les *phlegmatiques*, les *scrophuleux**, les *scorbutiques*, les *cachectiques*, &c., on consultera le Chapitre XLVII, §. II du Tom. III.)

---

de faire appliquer les *vésicatoires* à un homme attaqué d'une *fievre nerveuse* très-grave. Au premier pansement, on avoit observé une *escarre gangréneuse*, de la largeur d'un écu de six livres; au second pansement, on en observa deux autres, dont une avoit trois doigts de largeur, sur quatre pouces de longueur : je priai sur-le-champ M. l'Abbé DINOUART de m'envoyer du *baume de Genevieve*, & je le fis employer, par le Chirurgien, à la maniere de *Genevieve*, que je lui expliquai. En vingt-quatre heures, deux des *escarres gangréneuses* étoient disparues; & le troisieme jour la derniere, qui étoit la plus considérable, fut emportée avec le papier brouillard qui la recouvroit. Il résulta un autre avantage de ce *baume*; c'est que les *plaies*, qui, comme on le croit facilement, étoient séches & livides, s'humecterent peu-à-peu, & prirent une couleur favorable, de sorte que le troisieme jour elles fournirent une *suppuration* abondante. On trouvera à la *Table Générale*, Tome V, au mot *Baume de Genevieve*, la recette, la maniere de l'employer, & les différentes especes de Maladies dans lesquelles il est indiqué.

§. IV.

Des Blessures, ou *des Plaies.*

Caracteres des blessures & des plaies.

(Il n'y a point de différence entre une *blessure* & une *plaie*. On donne l'un ou l'autre nom à une division récemment faite aux parties molles, par un corps piquant, tranchant ou contondant, avec effusion de *sang*. Le caractere d'une plaie est d'être sanglante & récente; autrement ce ne seroit plus une *plaie*, mais un *ulcere*, dont nous parlerons §. VII de ce Chapitre. Ainsi, une déchirure, une coupure, une piquure, enfin une ouverture quelconque faite à la *peau*, dans quelque partie du corps & par quelqu'instrument que ce soit, est, ou une *blessure*, ou une *plaie*.

Ce qui rend les plaies plus ou moins dangereuses.

Les *plaies* sont plus ou moins dangereuses, relativement à l'instrument qui les a faites, à la force avec laquelle cet instrument a été poussé ou dirigé; à la grandeur, la dureté, la mollesse, &c. de la partie blessée; enfin à la qualité & à la quantité des fluides qui y coulent. Ainsi, il y a des *plaies* dont la mort est une suite inévitable, tandis qu'il y en a d'autres qui ne demandent aucune espece de traitement.

Plaies qui sont mortelles,

Les *plaies* nécessairement mortelles sont celles du *cervelet*, de la *moëlle alongée*, & celles du *cœur*, pour peu qu'elles soient profondes : car on a vu des cas où le *cœur* avoit reçu quelque légere atteinte, sans que le sujet fût mort de cet accident.

Ou presque toujours mortelles.

Les *plaies* profondes du *poumon*, du *foie*, de l'*estomac*, des *intestins*, de la *rate*, du *pancréas*, du *mésentere*, de la *matrice*, de la vessie, de l'*artere aorte*, & généralement de tous les grands *vaisseaux*, sont le plus souvent, pour ne pas dire toujours mortelles.

Très-dangereuses.

Les *plaies* des *vaisseaux artériels* & *veineux* super-

ficiels, ne sont pas nécessairement mortelles, lorsqu'elles sont peu considérables ; mais elles peuvent le devenir par négligence. Telles sont encore les *plaies* pénétrantes dans la *poitrine* ou le *bas-ventre* ; celles des gros *nerfs*, des *aponévroses* & des *tendons*.

Une *plaie* qui n'est pas mortelle par elle-même, peut le devenir par ses effets : tels que la douleur plus ou moins vive, la *fievre* plus ou moins forte, les *convulsions*, le *hoquet*, &c.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est évident que le traitement des *plaies* exige souvent des connoissances & des lumieres qu'on ne doit espérer de rencontrer que dans un Chirurgien expérimenté. Aussi nous contenterons-nous, dans ce Paragraphe, d'exposer les secours qu'il convient d'employer contre les *plaies* légeres ou peu considérables, & nous nous bornerons à indiquer ce qu'il convient de faire dans les *plaies* graves, en attendant le ministere du Chirurgien, dont on ne peut alors se passer.)

Traitement des Blessures, ou des Plaies.

Il n'est pas de traitement dans la Médecine, sur lequel on se soit plus trompé que sur celui des *blessures* & des *plaies*. On croit universellement que certaines *plantes*, que certains *onguents*, que certains *emplâtres* possedent des vertus merveilleuses pour guérir & fermer les *plaies*. On s'imagine qu'il n'est pas possible de guérir de *blessures* sans leur application.

Il est cependant de fait qu'aucune application externe, telle qu'elle soit, ne contribue à la guérison d'une *plaie*, autrement qu'en entretenant les parties proprement, & en les défendant de l'*air* extérieur ; & on y parvient aussi-bien par l'inter-

A quoi servent les onguents, les emplâtres dans la guérison d'une plaie ;

position de *charpie* seche, que par les applications les plus pompeuses : ce qui d'ailleurs est exempt de la plupart des mauvaises conséquences auxquelles exposent ordinairement les *remedes*. (Tous les éloges prodigués à cette foule énorme d'*onguents*, dont est surchargée la *matiere médicale*, sont donc une pure charlatanerie.)

Les remedes internes dans ce même cas.

Cette réflexion est également applicable aux *remedes* internes. Ils ne sont utiles dans la cure des *plaies*, qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fievre*, & à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou s'opposer à l'ouvrage de la Nature : car c'est elle, elle seule, qui guérit les *plaies*. Tout ce que l'art peut faire, c'est d'éloigner les obstacles qui pourroient s'opposer à la guérison, & de mettre les parties dans la situation la plus favorable aux efforts de la Nature.

La Nature seule guérit les plaies.

Après ces courtes réflexions, nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies*, & nous tâcherons d'indiquer le vrai chemin qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes contre les Plaies.

Premiere attention qu'on doit avoir dans ce traitement.

LA PREMIERE ATTENTION qu'on doit avoir, quand une personne vient d'être blessée, est d'examiner s'il n'y a pas, dans la *plaie*, quelque corps étranger, comme des fragmens de bois, de pierre, du *plomb*, du verre, de la boue, des morceaux d'étoffes, &c. Il faut, s'il est possible, les retirer, & laver la *plaie*, avant que de la panser. Lorsque la foiblesse du malade, l'*hémorrhagie*, &c., s'opposent à ce qu'on retire ces corps sans causer d'accident, il faut les laisser dans la *plaie*, & attendre, pour en faire l'extraction, qu'il soit en état de supporter

l'opération nécessaire dans ce cas, mais qui ne peut être faite que par un Chirurgien.

Lorsque la *blessure* pénetre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, &c., ou lorsqu'un gros *vaisseau sanguin* a été déchiré, il faut, sur-le-champ, appeller un Chirurgien expérimenté ; autrement le malade est en danger de perdre la vie.

Cependant quelquefois l'*hémorrhagie* est si considérable, que si on ne l'arrête pas sur-le-champ, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du Chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit. Dans ce cas, les assistants peuvent être utiles. Si la *blessure* est au bras, à la jambe, ou à la cuisse, on peut arrêter le *sang*, en appliquant une forte ligature un peu au-dessus de la *plaie*. Comment il faut s'y prendre pour arrêter l'hémorrhagie, lorsqu'elle est trop considérable.

La meilleure maniere est de prendre une jarretiere fort large, & de la rouler autour de la partie ; mais assez peu serrée pour pouvoir passer ensuite, entre cette partie & la jarretiere, un petit rouleau de bois qu'on dispose à-peu-près comme ceux qui assujettissent des marchandises sur les voitures : alors on le tourne jusqu'à ce que le *sang* soit arrêté : cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie serrée, dans la crainte qu'une trop forte pression n'y occasionne une *inflammation* qui dégénéreroit en *gangrene*. Ligature.

Lorsque la partie blessée est telle qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler, il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le *sang*, comme l'application des *styptiques*, des *astringents*, &c. On trempe des linges dans une *dissolution de vitriol bleu*, dans l'*eau styptique*. Au défaut de ces substances, on peut employer de l'*esprit-de-vin* très-fort. Dissolution de vitriol bleu. Eau styptique.

Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* Agaric de chêne.

comme préférable à tous les autres *styptiques* ; &, à la vérité, il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement, & dans chaque maison on devroit en conserver, en cas d'accident. On en met un morceau sur la *plaie* ; on le couvre d'une grande quantité de *charpie*, & on applique par-dessus un bandage, de maniere à tenir le tout en respect.

(M. Tissot, dans son *Avis au Peuple*, conseille de cueillir, préparer & appliquer l'*agaric* de la maniere suivante.

Maniere de le cueillir, de le préparer & de l'appliquer.

« Cueillez l'*agaric de chêne* en automne, lorsque » la belle saison est sur sa fin : c'est une espece » de *champignon* ou d'excroissance attachée à l'é- » corce du *chêne* ; il est composé de quatre parties » qui se présentent successivement. 1.° L'écorce ou » la peau, qu'on voit à l'œil : 2.° la partie qui suit » immédiatement l'écorce, laquelle est la meilleure » de toutes : on la bat fortement avec un marteau » jusqu'à ce qu'elle devienne douce & souple. Voilà » toutes les préparations qu'elle demande. On en » prend un morceau d'une grandeur appropriée, on » l'applique exactement sur l'ouverture qui donne » le *sang* : il resserre les *vaisseaux* en même-temps » qu'il les bouche ; il arrête le *sang*, & tombe, » pour l'ordinaire, au bout de deux jours. La troi- » sieme partie qui est adhérente à la seconde, » peut encore servir à arrêter le *sang* des petits » *vaisseaux*. Pour la quatrieme, on la réduit en » poudre, & s'emploie au même usage. »

Eponge.

Si l'on ne peut avoir d'*agaric*, on peut y substituer un morceau d'*éponge* : elle s'applique de la même maniere, & a presque les mêmes effets.)

Dangers des liqueurs spiritueuses, des teintures, des baumes, &c.

Quoique les *liqueurs spiritueuses*, les *teintures*, les *baumes échauffants* puissent être employés pour arrêter les *hémorrhagies*, lorsqu'elles sont excessives ; cependant ces substances ne conviennent nullement

dans un autre temps ; car, loin de faciliter la guérison, elles la retardent, & convertissent souvent une *plaie* simple en un *ulcere.* On s'imagine, parce que les *baumes naturels* coagulent le *sang*, & paroissent par-là *cicatriser* les *plaies*, qu'ils doivent les guérir ; c'est une erreur. Ils arrêtent, il est vrai, le *sang* qui coule, en resserrant les ouvertures des *vaisseaux* ; mais, en même-temps, ils retardent la guérison, en rendant les parties *calleuses.*

(Un autre défaut des *baumes naturels* & des autres *vulnéraires* si vantés, c'est que leur usage intérieur donne la *fievre*, qu'il est si important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.)

Le meilleur *remede* contre les *blessures légeres*, qui ne pénetrent pas au-delà de la *peau*, est l'*emplâtre agglutinatif commun.* En tenant les deux levres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'*air* d'y pénétrer ; c'est tout ce qu'il faut. Ce qu'il faut faire pour une plaie légere ;

Lorsque la *plaie* est profonde, il ne seroit pas avantageux de tenir les levres de la *plaie* absolument rapprochées, parce qu'en retenant le *sang* dans l'intérieur, cela dispose la *plaie* à la *suppuration.* Dans ce dernier cas, le parti le plus sage, est de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie* douce ; mais il ne faut point qu'elle soit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une masse dure ; car alors elle deviendroit nuisible. On couvre la *charpie* avec des compresses trempées dans de l'*huile*, ou sur lesquelles on a étendu de l'*emplâtre de cire commun*, ou du *baume de Genevieve*, & on assujettit le tout avec des bandes. Pour une plaie profonde.

Nous ne nous amuserons point à décrire les différents *bandages* propres aux *plaies* de toutes les différentes parties du corps : le bon sens suffit pour faire imaginer celui qui convient le mieux, dans

telle ou telle occaſion. De plus, des deſcriptions de cette eſpece ne ſont, ni faciles à entendre, ni aiſées à retenir.

Combien de temps doit reſter le premier appareil.

On laiſſe le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, & on remet de la *charpie*, comme la premiere fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puiſſe l'ôter ſans fatiguer, ou ſans nuire au malade, il faut le laiſſer, & remettre par-deſſus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces :* cette *huile* imbibera la portion de *charpie* qui eſt reſtée, & la rendra facile à être tirée dans le panſement ſuivant. On panſe enſuite la *plaie* deux fois par jour de la même maniere, jusqu'à ce qu'elle ſoit guérie (3).

Ce qu'il faut faire lorſque la plaie pénetre interieurement.

(Si la *bleſſure* pénetre dans quelque cavité du corps, on aura ſoin, à chaque panſement, d'injecter une petite quantité de *baume de Genevieve* dans la *plaie*, d'en frotter les parties voiſines, & d'en faire avaler au malade deux gros environ, dans un bouillon de veau ou de poulet.)

Combien l'on doit panſer de fois par jour.

(3) Ces panſements ne ſont-ils pas trop fréquents ? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes, dit M. Lieutaud, & l'uſage n'a que trop appris que les panſements fréquents, ainſi que les *tentes* & les *bourdonnets*, dont quelques Chirurgiens ſe ſervent encore, ne peuvent que retarder leur guériſon. *Précis de Médecine pratique*, Tome II, page 111. On laiſſe cet appareil vingt-quatre heures, dit M. Tissot ; les *plaies* étant d'autant plus tôt guéries, qu'on les panſe moins ſouvent. *Avis au peuple*, Tome II, page 128. Les préceptes de ces deux Maîtres ſont ſcrupuleuſement ſuivis par les meilleurs Chirurgiens.

Il faut cependant convenir que quand la *plaie* ſuppure beaucoup, & que les chaleurs de l'été ſont fortes, il eſt néceſſaire de panſer deux fois en vingt-quatre heures, pour prévenir la *gangrene*.

Ceux qui ont la manie des *onguents*, des *emplâtres*, pourront, lorsque la plaie est devenue superficielle, la panser avec le *basilicum jaune*. Basilicum jaune.

Quand elle est fongueuse, c'est-à-dire, quand il y croît des chairs irrégulieres, on les détruit avec de l'*alun calciné*, ou du *précipité rouge*, en poudre, posé avec la pointe d'un couteau, ou qu'on mêle à l'*onguent*. Moyens de détruire les chairs fongueuses.

Lorsque la *plaie* est très-*enflammée*, le meilleur *remede* est un *cataplasme de mie de pain* & de *lait*, adouci avec de l'*huile d'olive* douce, ou du *beurre frais* : on l'applique à la place de l'*emplâtre*, & on le change deux ou trois fois par jour. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle est très-enflammée.

(Il faut changer ces *cataplasmes*, sans toucher à la *plaie*. Souvent on trouve des malades qui ont la *peau* si délicate, que les *cataplasmes* où il y a un peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *érysipeles*; il faut alors se borner aux seuls *cataplasmes* de *mie de pain* & d'eau. Les *cataplasmes* gras & *huileux* sont même nuisibles à toutes les *plaies* où il y a *inflammation*; ils bouchent les *pores*, suppriment la *transpiration*, & augmentent l'engorgement. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'emploient jamais d'autres *cataplasmes* que ceux de *mie de pain* & d'eau; mais il faut, ou les renouveller plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un taffetas, ou une toile très-fine cirée, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité de ces *cataplasmes*.) Cataplasmes de mie de pain & d'eau. Cas où ils méritent d'être préférés à ceux de mie de pain & de lait.

ARTICLE II.

Secours internes contre les Plaies.

LORSQUE la *plaie* est considérable, & qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade soit mis à une *diete* sévere, & qu'on ne lui per- Diete sévere, dans les plaies considérables.

mette ni viandes, ni liqueurs, enfin rien de tout ce qui est capable d'échauffer.

Cas où il faut saigner.

S'il est d'un *tempérament sanguin*, & qu'il n'ait perdu que très-peu de *sang* par la *plaie*, il faut le *saigner*, & lorsque les *symptômes* sont urgents, répéter la *saignée*. Mais dans le cas où le malade est très-affoibli à cause de la grande quantité de *sang* qu'il a perdu par la *blessure*, il est dangereux de le *saigner*, quand même la *fievre* se mettroit de la partie. Car il ne faut jamais trop épuiser la Nature : il est toujours plus sûr de la laisser combattre la Maladie à sa maniere, que de lui ôter son énergie, en diminuant les forces du malade par des *évacuations excessives*.

Importance de la tranquillité du corps & de l'esprit.

Il faut que les blessés soient tenus parfaitement tranquilles & à leur aise : tout ce qui peut troubler l'esprit, émouvoir les *passions*, comme l'*amour*, la *colere*, la *crainte*, la joie excessive, &c., leur est très-dangereux. Ils doivent, sur toutes choses, s'abstenir des plaisirs de l'amour.

Laxatifs.

Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavements laxatifs*, ou par des *végétaux rafraîchissants*, comme des *pommes cuites*, des *pruneaux*, des *épinards*, &c.

§. V.

Des Brûlures.

Article premier.

Secours externes contre les Brûlures.

Lorsque la brûlure n'est que superficielle ;

Les *brûlures* légeres, qui ne sont que superficielles, ne demandent, pour l'ordinaire, que de tenir la partie malade devant le feu un tems suffisant, de la frotter de sel, ou d'y appliquer une com-

presse trempée dans de l'*esprit-de-vin*, ou de l'*eau-de-vie*.

Mais lorsque les *brûlures* ont assez pénétré pour *cautériser* & entamer la *peau*, il faut les panser avec le *baume de Genevieve*, ou avec un *onguent émollient* & légérement *dessicatif*, appellé communément *cérat de Turner*. On peut y mêler une égale quantité d'*huile d'olive nouvelle* : on étend ce *cérat* sur un linge doux, & on l'applique sur la *brûlure*. Lorsqu'elle a cautérisé & entamé la peau.

Si l'on n'a pas de ce *cérat* sous la main, on se servira d'un blanc d'œuf battu, avec une égale quantité d'*huile d'olive* douce ; il peut très-bien être employé jusqu'à ce qu'on se soit procuré le *cérat de Turner*.

(Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive*, est un des meilleurs *remedes* qu'on puisse employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de si bons effets depuis plusieurs années, dit M. Tissot, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout, & d'être prêt sur-le-champ ; ce qui est très-important dans les *brûlures*, qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique le *remede* plus promptement. Blanc d'œuf battu avec de l'huile.

Un autre *remede* non moins important, & dont les succès se multiplient tous les jours, est l'*alkali volatil fluor*, dont on doit l'application au célebre M. Sage, de l'Académie Royale des Sciences. Rien d'aussi facile que l'emploi de ce *remede*. Alkali volatil fluor.

Lorsque la *brûlure* n'est point accompagnée de cloches, il suffit de tremper les compresses dans l'*alkali volatil fluor* fort, & d'appliquer ces compresses sur la partie brûlée. Huit ou dix minutes après il n'y a plus, ni douleur, ni vestiges de *brûlure*.

Lorsqu'elle est accompagnée de vessies ou cloches, il faut commencer par crever ces vessies, & on

trempe des compresses dans un mélange d'eau & d'*alkali volatil fluor*, dans la proportion de deux gros de cette liqueur, sur une chopine d'eau, & l'on applique ces compresses sur la partie brûlée : on renouvelle ce pansement tois fois par jour.)

Ce qu'il faut faire lorsque la brûlure est profonde ;

Quand la *brûlure* est profonde ; après les deux ou trois premiers jours, on la pansera avec le *baume de Genevieve*, ou le *basilicum jaune* & le *cérat de Turner*, mêlés ensemble à parties égales.

Très-considérable.

Lorsque la *brûlure* est très-considérable, qu'elle est tellement enflammée, qu'on a lieu de craindre la *gangrene* ou la *mortification* de la partie, il faut, pour prévenir ces accidents, employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations* violentes, page 323 & suivantes de ce Volume.

Article II.

Secours internes contre les Brûlures.

Lorsque la brûlure est grave. Diete sévere.

Dans les *brûlures* considérables, qui sont accompagnées de *fievre* & d'autres accidents, on ne peut pas s'en tenir aux *remedes* externes qu'on vient de prescrire : il faut, dans ce cas, faire observer une *diete* sévere, & ordonner au malade de boire de grandes quantités de *tisanes* légeres & *délayantes*. Il faut le saigner, & lui tenir le ventre libre.

Saignée, laxatifs.

Lorsqu'elle menace de gangrene.

Mais lorsque la partie brûlée devient livide, noire, & qu'elle présente tous les *symptômes* de la *gangrene*, il faut étuver très-souvent la partie avec de l'*esprit de vin camphré* chaud, de la *teinture de myrrhe*, ou d'autres *antiseptiques*, mêlés à une forte *décoction* de *quinquina*. Dans ce cas, on donne encore le *quinquina* intérieurement, & on fait prendre au malade des boissons fortifiantes, comme on les a prescrites §. III, Art. III de ce Chap.

Quinquina.

Comme l'exemple instruit mieux que les préceptes, je vais rapporter le traitement d'une *brûlure* la plus dangereuse de toutes celles que j'aie jamais rencontrées dans ma pratique.

Un homme de moyen-âge, d'une bonne *constitution*, tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante, & s'échauda, d'une maniere effrayante, la moitié du corps. Comme il étoit tout habillé, la *brûlure cautérisa* profondément quelques parties avant qu'on lui eût ôté ses habits. Les deux premiers jours on étuva, & très-souvent, les parties brûlées, avec une *mixture d'eau de chaux* & d'*huile*, liniment très-convenable contre les *brûlures* récentes. Observation. Mixture d'eau de chaux & d'huile.

Le troisieme jour, jour auquel je fus appellé, il avoit beaucoup de *fievre*, & il étoit *constipé*; je le fis saigner; j'ordonnai un *lavement émollient*, & je fis appliquer, sur toutes les parties brûlées, un *cataplasme de mie de pain & de lait*, adouci avec du du *beurre* frais, afin de diminuer la chaleur excessive & l'*inflammation*. Comme la *fievre* persistoit dans sa violence, il fut saigné une seconde fois: je le mis à une *diete* sévere & *rafraîchissante*. J'ordonnai la *mixture saline*, de petites doses de *sel de nitre*, & il prit un *lavement émollient* tous les jours. Mixture saline. Nitre.

Lorsque l'*inflammation* fut tombée, on pansa les *brûlures* avec un *digestif* composé de *cérat* & de *basilicum jaune*: où l'on vit quelques plaques noires, j'ordonnai de légeres *scarifications*; on toucha ces parties avec la *teinture de myrrhe*, & pour empêcher qu'elles ne s'étendissent, le malade prit le *quinquina*. Au moyen de ce traitement, cet homme se trouva si bien au bout de trois semaines, qu'il fut en état de vaquer à ses affaires. Scarification. Quinquina.

(J'ai répété ce traitement avec un succès aussi prompt, sur un homme qui reçut sur les deux jam-

bes de l'*eau-de-vie* qui étoit à distiller, & à laquelle le feu avoit pris.)

§. VI.

Des Contusions, ou *des Meurtrissures.*

Les *contusions* ont, pour l'ordinaire, des suites plus fâcheuses que les *blessures*; car leur danger ne se manifestant pas d'abord, il arrive souvent qu'on les néglige. Il seroit inutile de décrire un accident aussi commun; nous allons tout de suite passer à la maniere de le traiter.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Contusions simples.

Secours externes.

Lorsque la meurtrissure légere.

Dans les *contusions* légeres, il suffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de-vie* ou de *rum*, selon l'occasion, & on tient constamment sur la partie des compresses trempées dans ce mélange. Une partie de *vinaigre* sur six ou huit parties d'une *infusion* de *scordium* & de *mille-pertuis*, est une des *fomentations* des plus convenables dans ce cas. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contusion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*esprit de vin*, ou d'autres *esprits ardents*, dont on fait ordinairement usage dans ce cas.

Fomentations avec l'infusion de scordium, le mille-pertuis & le vinaigre.

Bouse de vache en cataplasme.

Les paysans, dans quelques cantons, sont dans l'usage d'appliquer sur les *contusions* récentes, un *cataplasme de bouse de vache*. J'ai souvent vu faire usage de ce *cataplasme*, contre des *contusions* considérables produites par des coups, des chûtes, des chocs,

des chocs, &c.; & je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Secours internes contre les Contusions simples.

Lorsque la *contusion* est violente, ces seuls moyens ne suffisent pas; il faut saigner sur-le-champ le malade, & le mettre à un *régime* approprié : il ne prendra que des *aliments* légers & *rafraîchissants*. Lorsque la contusion est violente. Saignées.

Sa boisson doit être légere & de nature *apéritive*, comme du *petit-lait* édulcoré avec du *miel*, ou une *décoction* de *tamarins* ou d'*orge*; du *petit-lait* à la *crême de tartre*, &c. Il n'est pas de meilleure boisson contre les *contusions* que l'*oxymel*. Oxymel.

On étuvera la partie *meurtrie* avec la *fomentation* de *vinaigre*, comme nous venons de le dire page précédente. On y appliquera un *cataplasme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* & de *camomille*, dans partie égale d'eau & de *vinaigre*. Ce *cataplasme* convient particuliérement lorsque la *contusion* est accompagnée d'une *plaie*. On le renouvelle trois ou quatre fois par jour. Cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau, de camomille, de vinaigre & d'eau.

(Souvent après une *contusion* violente, causée par une chûte, ou de toute autre maniere, le malade est très-oppressé, & a perdu connoissance; mais il faut se garder de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeller le sentiment. Comme, dans ce cas, il y a toujours à craindre un *épanchement* dans la *tête*, la *poitrine* ou le *bas-ventre*, cette agitation le tueroit en augmentant l'*épanchement*. Ce qu'il faut faire lorsque le malade a perdu connoissance par l'effet de la contusion.

Ainsi donc, sans s'impatienter, s'il est sans connoissance & sans sentiment, il ne faut, ni le mouvoir, ni lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ni rien de ce qui est capable de ranimer. Tous ces moyens lui seroient funestes. Les *saignées* répé- Tranquillité. Saignées, fomentations,

cataplasmes, &c. tées, selon l'urgence des cas, les *fomentations*, les *cataplasmes*, & les boissons légeres & *apéritives* qu'on vient de prescrire, sont suffisants.)

Article II.

Traitement des Contusions compliquées avec fracture des os, & avec ou sans perte de substance.

Comme la structure des *vaisseaux* est totalement détruite dans les *contusions* violentes, il s'ensuit souvent une perte considérable de substance, qui produit un *ulcere* très-difficile à guérir. Lorsque l'*os* est brisé, la plaie ne se guérit pas que l'*exfoliation* ne soit faite, c'est-à-dire, que la partie de l'*os* endommagée, ne soit séparée & ne soit sortie par la *plaie*.

Cette opération de la Nature est souvent très-lente, & peut même demander plusieurs années avant qu'elle soit achevée. De-là il arrive qu'on prend souvent ces *ulceres* pour des *symptômes d'écrouelles*, & qu'on les traite en conséquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cause que le choc qu'a éprouvé l'*os* par le coup.

On voit les malades, dans cette situation, assaillis de toutes sortes d'avis : chaque personne propose un *remede* nouveau, jusqu'à ce qu'enfin l'*ulcere*, empoisonné, pour ainsi dire, par une foule de *remedes* opposés, devienne quelquefois absolument incurable.

Le seul parti qu'on doive prendre pour guérir ces sortes de maux, est d'empêcher que la *constitution* du malade ne souffre ou de la vie renfermée qu'il mene, ou des *remedes* contraires dont il fait usage.

(Ainsi donc, si la *contusion* a brisé quelques *os*, sans avoir fait d'*escarre*, ou sans avoir occasionné de perte de substance, il faut appeller sur-le-champ

un Chirurgien qui se gardera bien de faire des incisions, qui travaillera, au contraire, à rapprocher les extrémités de l'*os* brisé, & à les remettre dans leur situation naturelle, dans laquelle il les maintiendra par des compresses & des bandages, comme dans les *fractures* ordinaires simples ; & il fomentera continuellement tout l'*appareil* avec le mêlange de *vinaigre*, & d'*infusion* de *scordium* & de *millepertuis*, prescrite ci-dessus, page 352 de ce Vol.

Fomentations.

Mais lorsque la *contusion* a fait *escarre gangréneuse* & brisé en même-temps des *os*, le Chirurgien commencera par séparer la croûte *gangréneuse* des parties saines ; il fera de profondes incisions, & ne négligera aucun des secours propres à faciliter la *résolution* ou la *suppuration*. Il traitera les *fractures* comme nous le dirons ci-après Chapitre LIV de ce Volume.)

Dans le cas d'escarres gangréneuses.

Scarifications profondes.

Il aura l'attention de ne rien appliquer sur l'*ulcere*, que des *onguents* simples, ou le *baume de Genevieve*, étendus sur des linges doux & recouverts de *cataplasme de mie de pain & de lait*, dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille*. Ce *cataplasme* nourrit la partie, l'adoucit & la tient chaudement. La Nature aidée de cette maniere, opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir la partie de l'*os* qui a été brisée ; après quoi la *plaie* se guérira promptement.

Baume de Genevieve, cataplasmes adoucissants.

§. VII.

Des Ulceres.

(On donne le nom d'*ulcere* à toute solution de continuité dans les parties molles, avec érosion de substance & écoulement de *pus*. Ainsi tout *abcès*, ouvert de lui-même, ou par la main d'un Chirurgien, ou par le *caustique* ; toutes les *blessures*, tou-

Caractere des ulceres.

tes les *plaies*, toutes les *contusions* avec perte de ſubſtance, prennent le nom d'*ulcere*, dès qu'il y a écoulement de matiere *purulente*.)

ARTICLE PREMIER.

Cauſes des Ulceres.

LES *ulceres* peuvent non-ſeulement venir de *bleſſures*, de *contuſions*, d'*abcès* mal traités, mais encore du mauvais état des humeurs, ou de ce qu'on appelle une *conſtitution viciée*; &, dans ce dernier cas, il faut bien ſe garder de les guérir promptement : car cette guériſon deviendroit fatale au malade.

Qui ſont ceux qui y ſont ſujets.

Les vieillards ſont les plus ſujets aux *ulceres*, ainſi que les perſonnes qui ne font pas d'*exercice*, & qui ſe nourriſſent d'*aliments groſſiers*.

Comment on pourroit les prevenir.

On les préviendroit ſouvent, en ſe retranchant quelques *aliments*, ou en établiſſant un écoulement artificiel, par le moyen d'un *cautere*, d'un *ſéton*, &c.

En quoi l'ulcere differe de la plaie.

L'*ulcere* differe de la *plaie* en ce qu'il rend une humeur tantôt claire & ſéreuſe, tantôt muqueuſe & gluante, & tantôt âcre, au point de corroder & enflammer la *peau* : ſes bords ſont durs & perpendiculaires au fond de la *plaie*. On le diſtingue encore par le temps qu'il y a qu'il exiſte.

ARTICLE II.

Traitement des Ulceres.

Il eſt difficile de décider quand un ulcere doit être guéri, & quand il doit être entretenu.

IL FAUT beaucoup de ſavoir & d'expérience pour décider quand un *ulcere* peut être guéri, & quand il faut le laiſſer ſubſiſter. En général, tout *ulcere* qui a pour cauſe une *conſtitution* viciée, doit être entretenu, au moins juſqu'à ce que cette *conſtitution* ait été améliorée par un *régime* convenable, ou par

des *remedes*, & qu'il paroiſſe diſpoſé à ſe guérir de lui-même.

Les *ulceres* qui ſont la ſuite des *fievres malignes*, ou d'autres *Maladies aiguës*, peuvent être guéris avec ſûreté, lorſqu'il y a quelque temps que le malade eſt rétabli : car il ne faut pas entreprendre cette guériſon trop tôt, ni avant qu'on y ait préparé le malade par des *purgatifs* & un *régime* approprié. Les *ulceres* qui ſont occaſionnés par des *bleſſures*, des *contuſions* mal traitées, peuvent, en général, être guéris, pourvu que la *conſtitution* ſoit bonne. Il faut abſolument les guérir, & travailler à en délivrer le malade au plus tôt, lorſqu'ils affoibliſſent la *conſtitution* & la conſument par une *fievre lente*. Qui ſont les ulceres qu'il faut guérir;

Lorſque les *ulceres* accompagnent des *Maladies chroniques*, ou qu'ils ſurviennent pendant ces Maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution. Qu'il ne faut guérir qu'avec précaution;

Si un *ulcere* entretient la ſanté du malade, qu'elle qu'en ſoit la cauſe, il ne faut point le guérir. Qu'il ne faut point guérir du tout.

Que toutes les perſonnes qui ont le malheur d'avoir des *ulceres*, ſur-tout les vieillards, faſſent de ſérieuſes réflexions ſur les conſeils que nous venons de leur donner. Car je n'ai vu malheureuſement que trop de ces perſonnes qui, faute d'y faire attention, ſe ſont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantoient & récompenſoient généreuſement des gens qu'elles auroient dû regarder plutôt comme leurs aſſaſſins.

Secours internes contre les Ulceres.

Le *régime* le plus convenable pour hâter la guériſon des *ulceres*, eſt de ſe priver d'*aliments épicés*, ſalés, de haut goût, de *liqueurs fortes*, & de diminuer la quantité de viande que l'on mange. Régime.

Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des *végétaux rafraîchissants* & *laxatifs*, & par du *petit-lait de beurre*, édulcoré avec du *miel*, &c. : il faut qu'il soit gai, & qu'il prenne autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre.

Importance du repos pour les ulceres des jambes.

(Quand les *ulceres* sont aux jambes, ce qui est fort ordinaire, il est très-important, dit M. TISSOT, aussi-bien que pour les *plaies* des mêmes parties, de marcher peu, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour le persuader de la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que, bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le mieux employé. La négligence, à cet égard, change les *plaies* les plus légeres en *ulceres*, les *ulceres* les moins fâcheux en *ulceres* incurables. J'ai vu des *ulceres* aux jambes, très-invétérés, se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de *charpie*, & en couvrant l'*ulcere* & le voisinage d'un *cataplasme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* & d'eau.)

Secours externes contre les Ulceres.

Infusion de fleurs de sureau, baume de Genevieve.

(LORSQUE les *ulceres* sont récents, c'est-à-dire, lorsqu'ils succedent à quelque *abcès*, ou *plaie* prolongée ou mal traitée, il suffira de les mondifier avec l'*eau* de fleurs de *sureau*, de les oindre avec le *baume de Genevieve*, & d'y appliquer des compresses ou du papier brouillard, imbibé de ce même *baume*, comme nous l'avons dit ci-devant note 2, page 335 de ce Volume.)

Lorsque le fond & les bords de l'*ulcere* paroissent durs & *calleux*, il faut les saupoudrer, deux fois

par jour, avec un peu de *précipité rouge*, & les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette. Précipité rouge, basilicum. Scarifications.

On a souvent éprouvé d'excellents effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulceres* opiniâtres. Il faut l'employer, comme nous l'avons conseillé contre la *pierre* & la *gravelle*, Tome II, Chapitre XXIV, §. IV. Eau de chaux.

Le savant M. Whytt, mon ami, recommande fortement la *dissolution du sublimé corrosif* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulceres* opiniâtres & de mauvais caractere. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant Médecin. La dose de ce *remede* est une cuillerée ordinaire soir & matin, & on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marquoit, qu'il avoit observé, qu'en lavant les *ulcères* avec une *dissolution* trois fois plus forte, ce *remede* n'en devenoit que plus efficace. Sublimé corrosif. Dose.

(Quand un *ulcere* a duré long-temps, il est on ne peut pas plus dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette *évacuation*, qui est devenue presque naturelle, par l'application d'un *cautere* au bras ou à la jambe. On voit tous les jours des morts subites, ou des Maladies cruelles & souvent incurables, survenir après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulements, qui duroient depuis long-temps; & quand quelque Charlatan promet de guérir en peu de jours un *ulcere* invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un service mortel. On ne peut guérir un ulcere ancien, sans y suppleer par un cautere.

L'*asthme*, les *vertiges*, l'*apoplexie* sont ordinairement les suites des *répercussifs* & des forts *dessicatifs* appliqués sur les *ulceres*. L'expérience a dé- Maladies qui en feroient les suites, sans cette précaution.

montré que les *ulceres* habituels qui se desséchoient d'eux-mêmes, sur-tout chez les vieillards, annonçoient une mort prochaine. Or, comme il est impossible de prévenir toujours ce desséchement, & que quand une fois il est arrivé, le malade est presque toujours sans ressource, il seroit donc important de conseiller un *cautère*, dès qu'on voit un *ulcere* s'établir chez un sujet, sur-tout chez un vieillard. Il devient alors préservatif des Maladies dont nous venons de parler, & souvent d'une mort précipitée.

Lorsque l'*ulcere* est entretenu par un vice *scorbutique*, *dartreux*, *écrouelleux*, *cancéreux* ou *vénérien*, il faut toujours commencer par administrer les *remedes* propres à ces Maladies, & qu'on trouvera exposés Tome III, Chapitre XXXV, §. I; Chapitre XXXVI, Chapitre XXXVIII, §. I: Chapitre XLVII, §. II, & dans ce 4.e Vol. Chap. XLIX, Paragraphes VII & VIII.

§. VIII.

Des Ulceres Fistuleux, & des diverses especes de Fistules.

Caractere des fistules.

(ON DONNE le nom de *fistule* à un *ulcere* quelconque, dès qu'il est devenu profond & sinueux, qu'il a une entrée étroite & un fond plus large: il est en outre souvent accompagné de *callosités* & de duretés. Comme toutes les parties du corps peuvent être le siege des *ulceres*, les *fistules* peuvent aussi se rencontrer dans toutes les parties du corps. Mais on n'appelle proprement *fistule* que l'*ulcere* du fondement, Maladie connue sous le nom de *fistule à l'anus*, & l'*ulcere* du *sac lacrymal*, connu sous le nom de *fistule lacrymale*. Les *fistules* des autres parties du corps se nomment simplement *ulceres fistuleux*.

Nous allons d'abord parler des *ulceres fistuleux*, nous passerons ensuite aux deux autres especes de *fistules*.)

ARTICLE PREMIER.

Des Ulceres fistuleux.

ON PEUT rarement guérir un *ulcere fistuleux*, sans en venir à l'*opération*, qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses*, par le moyen de quelque *caustique*, ou en les emportant entiérement avec le *bistouri*; mais, comme cette opération ne peut être faite que par un Chirurgien expérimenté, il est inutile de la décrire. Opération.

(Indépendamment de ces moyens externes, il faut encore prescrire au malade le *régime* & les *remedes* internes dont il est question Article II du Paragraphe précédent. Il est même de ces derniers *remedes* dont l'efficacité n'est point équivoque dans la guérison des *ulceres fistuleux*. Les *eaux Bonnes*, dans le Béarn, ont guéri seules plusieurs especes de *fistules*, même très-compliquées. Régime. Eaux Bonnes.

On a vu encore un *cautere* appliqué à la partie opposée, lorsque l'*ulcere fistuleux* n'étoit point entretenu par la *carie*, avoir très-bien réussi. On change, à la vérité, dans ce cas, un *ulcere* contre un autre; mais l'avantage est du côté de celui qu'on place où l'on veut, & auquel on donne des bornes.) Cautere.

ARTICLE II.

De la Fistule à l'anus.

(LA *fistule à l'anus* est le plus souvent la suite d'un abcès survenu à cette partie. Il commence par une petite dureté, qui augmente insensiblement, mûrit & s'abcede; mais l'*abcès* qui produit la *fistule*, Causes.

marche d'ordinaire lentement. La *fiſtule à l'anus* peut encore venir de l'*exulcération* des *hémorrhoïdes*, & des environs du *rectum*; enfin d'un *phlegmon*, dont les cauſes ſont ſemblables à toutes celles des autres *inflammations*.)

Traitement de la Fiſtule à l'anus.

Les *ulceres* à l'*anus* ſont ceux qui deviennent, le plus ſouvent, *fiſtuleux*; & ils ſont très-difficiles à guérir. Il y en a qui prétendent que la *pâte de Ward contre la fiſtule*, guérit cette eſpece d'*ulcere*. Je ſais que ce *remede* n'a rien de dangereux, & qu'étant facile à trouver & à préparer, on peut l'employer; mais comme ces *ulceres* procédent, en général, du vice de la *conſtitution*, on réuſſira rarement à les guérir, à moins qu'on ne mette le malade à un *régime* long-temps ſoutenu, aidé des *remedes* propres à corriger le vice dont la *conſtitution* eſt infectée, & à apporter un changement total dans toute l'habitude du corps.

Pâte de Ward.

Régime.

(Il eſt rare qu'on puiſſe guérir la *fiſtule* à l'*anus* ſans opération. Elle ſe fait par le moyen du *cauſtique*, du biſtouri, ou par la méthode du fil de plomb, d'argent ou d'or. J'ai vu cette derniere maniere d'opérer très-bien réuſſir, entre les mains de M. Rapo, Chirurgien de cette Capitale, très-habile. Un de mes amis qui avoit été opéré infructueuſement par le biſtouri & par le *cauſtique*, lui doit ſa guériſon : & il vient de guérir auſſi le fils d'une Dame de ma connoiſſance.

Opération. Maniere de la faire.

Mais, toutes les *fiſtules* à l'*anus* ne ſont pas ſuſceptibles d'être guéries. Ceux qui en ſont attaqués, dit M. de Bordeu, pere, ſont, pour la plupart, des ſujets *mélancoliques*, qui ont été ſujets aux *hémorrhoïdes*, ou qui le ſont encore : leur *fiſtule*

Toute fiſtule à l'anus n'eſt pas ſuſceptible de pouvoir être guérie.

est un égoût qui donne passage aux excréments, qui ne sauroient se faire jour au travers de la *peau*, qui est communément serrée & seche dans ces sujets; leur *foie* est mal constitué; leur *estomac* fait mal son devoir, en un mot ils ne vivent souvent que par la *fistule*. Vous la prenez pour une Maladie, tandis qu'elle n'est qu'une simple incommodité; la Nature n'a que cette ressource, & vous la lui ôtez par la guérison. Dès que la *cicatrice* sera faite, que deviendront les sucs qui s'évacuoient autrefois par la *fistule*? Combien n'y a-t-il pas de malades qui, après avoir vécu long-temps avec une *fistule* à l'*anus*, se font enfin guérir, & succombent à l'opération ou à ses suites?

On ne doit faire des remedes dans les cas de fistules & d'ulceres, que d'après l'avis d'un homme de l'Art.

D'après ces sages réflexions, qui sont applicables aux *ulceres* de quelque nature qu'ils soient, il n'est personne qui ne sente combien il est important de ne jamais faire de *remedes* dans ce cas, & dans tous les cas d'*ulceres* en général, que d'après l'avis d'un Médecin ou d'un Chirurgien expérimenté. On n'a pas d'idée de la quantité du monde que tuent tous les jours les Charlatans, avec leurs *pommades*, leurs *onguents*, leurs *emplâtres* qu'ils distribuent impunément dans les petites Villes & dans les Campagnes. Cette audace mérite certainement l'attention réfléchie du Gouvernement, qui perd plus de sujets par ce brigandage, que par le fer de l'ennemi.

Nous conseillons donc à ceux qui ont le malheur d'être affligés de *fistules*, de consulter, avant de rien faire, un Médecin, ou un Chirurgien habile, qui seuls sont dans le cas de juger si la Maladie est susceptible de guérison, & par quels moyens elle peut être guérie.

Il est superflu de dire que si la *fistule* à l'*anus* reconnoît le *mal vénérien* pour cause, on ne peut espérer de la guérir qu'en guérissant la *vérole* : il en

est de même des autres vices qui pourroient y avoir donné lieu, tels que le vice *scorbutique*, *cancéreux*, &c. Consultez les Chapitres qui traitent de ces Maladies.)

Article III.

De la Fistule lacrymale.

Caractere de la fistule lacrymale.

(On donne le nom de *fistule lacrymale* à un *ulcere* sinueux formé à l'angle interne de l'œil dans le *sac lacrymal*. Dans ce cas les larmes ne coulent point dans le nez; une partie est retenue dans le *sac lacrymal*, dilate ce canal, y cause ensuite tension, *inflammation*, rupture, & enfin *fistule*; l'autre partie des larmes & bientôt toutes les larmes coulent sur la joue.

Causes.

Il est évident que la cause prochaine de tous ces effets est l'obstruction du *sac lacrymal*; le *remede* principal consiste donc à dégorger ce canal, afin que les larmes coulent dans le nez.)

Traitement de la Fistule lacrymale.

Opération.

(On voit que ce traitement ne consiste que dans l'opération: mais cette opération est très-délicate, & ne peut être faite que par une main exercée, & très-exercée dans cette partie de la Chirurgie. Nous conseillons donc à toute personne attaquée de cette Maladie, de ne se confier qu'à un habile Opérateur; & si elle n'en a pas à sa portée, de se transporter dans une Ville qui possede un Chirurgien renommé pour ce genre d'opération. Si nous insistons sur ce conseil, c'est que le moindre inconvénient qui résulte de la mauvaise manœuvre d'un ignorant, est un larmoiement continuel, qu'il est impossible de tarir dans la suite que par une nouvelle opération, qui ne réussit pas toujours, quoique bien faite.

Accidents qui sont les suites de l'opération mal faite.

jours
ptôme
vice
de la
nande
é que

CHAPITRE LIII.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Luxations des diverses parties du corps.

Ce qu'on doit entendre par luxation.

Quand un *os* est dérangé de sa place, ou de son *articulation*, de maniere à ne pouvoir plus remplir ses fonctions, on dit que cet *os* est *luxé* ou démis. Comme cet accident arrive souvent à des personnes qui se trouvent éloignées de tout secours, & qu'alors elles sont dans le cas de perdre l'usage du membre *luxé*, & quelquefois même la vie, nous allons exposer les moyens de *réduire* les *luxations* les plus communes, & qui demandent les secours les plus prompts.

Une personne intelligente & courageuse peut être très-utile dans le cas de luxation.

Une personne de bon sens & courageuse, qui se trouve présente à l'instant où quelqu'un vient de se *luxer* un membre, peut souvent être plus utile au malade, que le Chirurgien le plus expert qui n'arrive qu'après que le *gonflement* & l'*inflammation* se sont déjà manifestés. Car, lorsque les choses en sont à ce point, il est très-difficile de connoître l'état de l'*articulation*, & il est dangereux d'en tenter la *réduction* : & quand on attend que ces *symptômes* soient dissipés, les *muscles* sont tellement relâchés, la cavité est tellement remplie, que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Idée générale de l'opération & du traitement qu'exige un membre luxé.

Lorsque la luxation est récente.

Une *luxation* récente peut, en général, être réduite par l'*extension* seule, c'est-à-dire, en tirant le membre *luxé* ; & cette *extension* doit être plus

ou moins forte, selon la force des *muscles* qui meuvent la partie; selon l'âge, la vigueur & les autres circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade.

Lorsqu'il y a déjà du temps que l'*os* a quitté sa place, & qu'il y a *inflammation* & *gonflement*, il faut commencer par *saigner* le malade, ensuite *fomenter* la partie, & y appliquer des *cataplasmes* de pain & de *vinaigre*, pendant quelque temps, avant que d'en entreprendre la *réduction* : (nom que porte l'opération par le moyen de laquelle on remet en place l'*os* qui a été *luxé*.)

Lorsqu'il y a déjà quelque temps que l'os a quitté sa place.

L'opération s'appelle réduction.

Quand on est parvenu à la faire, tout ce qui est alors nécessaire, est d'appliquer, sur la partie *réduite*, des *compresses trempées* dans de l'*esprit de vin* ou l'*eau-de-vie camphrée*, & de la tenir parfaitement à l'aise; car la négligence à ce sujet, entraîne les conséquences les plus fâcheuses. Il y a rarement de *luxation* sans *tension* dans les *ligaments*, dans les *tendons* qui avoisinent l'*articulation*, & quelquefois sans déchirement de ces parties : si l'on tient ces parties à l'aise, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur force & leur *ton*, tout va bien dans la suite; mais lorsqu'on augmente le mal en les comprimant fortement & en réitérant fréquemment ces compressions, il n'est pas étonnant qu'elles restent pour toujours foibles & sensibles.

Ce qu'il faut faire lorsque l'os est remis en place.

(L'opération par laquelle on réduit les *luxations*, ou, pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans sa cavité la tête des *os* qui ont été déplacés ou démis, mérite d'autant plus d'être connue, que les Villes & les Campagnes fourmillent d'ignorants, qui, non-seulement entreprennent tous les jours cette *opération*, mais encore la supposent nécessaire, où il n'y a point de *luxation*, même où il y a à peine une *entorse* ou une *foulure*. Il étoit

donc utile de la décrire dans un livre populaire, afin que les perſonnes ſenſées & raiſonnables, & qui veulent s'inſtruire, fuſſent miſes en état de n'être plus dupes de ces gens de mauvaiſe foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacements d'*os* où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties ſuppoſées *luxées*, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une *inflammation* dangereuſe, & changent ſouvent en un mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.)

§. I.

De la Luxation de la mâchoire.

Article premier.

Cauſes de la Luxation de la mâchoire.

La *mâchoire inférieure* peut être *luxée* par le bâillement, par des coups, par des chûtes; en mâchant des ſubſtances dures, &c.

Article II.

Symptômes de la Luxation de la mâchoire.

On reconnoit facilement cet accident à ce que le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la *mâchoire ſupérieure* ne correſpondent plus à celles de la *mâchoire inférieure*; de plus, le menton incline en en-bas, ou ſe trouve tourné de côté, & le malade ne peut parler diſtinctement, ni avaler ſans les plus grandes difficultés.



Article III.

ARTICLE III.

Maniere de réduire la Luxation de la mâchoire.

LA MÉTHODE ordinaire de *réduire* la *mâchoire luxée*, eſt de poſer la perſonne à qui cet accident eſt arrivé, ſur un ſiege bas, de ſorte qu'un aſſiſtant puiſſe lui tenir la tête ferme, en l'appuyant contre ſa poitrine : enſuite celui qui fait la *réduction*, enfonce dans la bouche de cette perſonne & auſſi avant qu'il eſt poſſible, ſes deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puiſſent pas gliſſer, & il tient les autres doigts extérieurement ſur la *mâchoire* : tenant la *mâchoire* ferme de cette maniere, il la preſſe fortement en en-bas & en arriere ; au moyen de quoi il vient facilement à bout de faire rentrer dans leurs cavités, les *condyles* de cette *mâchoire*.

Méthode dangereuſe des Payſans.

Les payſans de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une maniere particuliere. Un d'eux fait une eſpece de mentonniere au malade, avec un mouchoir ; enſuite tournant le dos à celui du malade, il tire en haut, de maniere à l'enlever de terre. Cette méthode réuſſit ſouvent ; mais comme nous la croyons dangereuſe, nous conſeillons de préférer la premiere.

A quoi l'on reconnoît que la mâchoire eſt réduite.

(On reconnoît que la *mâchoire* eſt réduite, à un petit bruit que font les *condyles* en rentrant dans leurs cavités, & à ce que la *mâchoire* a repris ſa poſition naturelle.

Ce qu'il faut faire lorſque la réduction eſt faite.

Lorſque la *réduction* eſt faite, il faut que le malade reſte quelque temps ſans remuer la *mâchoire*, ni pour manger, ni pour parler. Cependant lorſqu'on n'a pas perdu de temps, & que la *réduction* a été faite auſſi-tôt que la *luxation* s'eſt déclarée, il arrive ſouvent que le malade peut parler & manger dès qu'elle eſt réduite. J'ai vu un Ecolier, qui ſe

luxa la *mâchoire* en voulant briser un *os* avec ses dents ; son Précepteur fit sur-le-champ la *réduction* & fort adroitement. A peine l'enfant fut-il délivré, qu'il se remit à manger, comme s'il n'avoit rien éprouvé.

Mais lorsqu'on a perdu du temps, soit par des tentatives infructueuses, soit parce qu'aucun des assistants n'a voulu entreprendre de faire la *réduction*, & qu'il a fallu attendre l'arrivée d'un Chirurgien, le repos, que nous prescrivons, devient indispensable, à cause du tiraillement qu'ont éprouvé les *ligaments*. Il sera même nécessaire de fomenter les deux extrémités de la *mâchoire*, avec les *liqueurs spiritueuses* prescrites ci-dessus, page 367 de ce Vol. quand ce tiraillement aura été assez long pour occasionner le relâchement de ces parties.)

§. II.

De la Luxation du cou.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Luxation du cou.

LE *cou* peut être *luxé*, soit par des chûtes, soit par des coups violents, &c. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps ; ce qui fait que le peuple s'imagine qu'il a eu le cou cassé : cependant le cou n'est, pour l'ordinaire, *luxé* qu'en partie, & alors il peut être *réduit* par la premiere personne qui se sent assez de résolution pour l'entreprendre. Quant à la *luxation* complette du cou, elle tue sur-le-champ.

Lorsque la luxation est complette, elle tue sur-le-champ.

ARTICLE II.

Symptômes de la Luxation du cou.

LORSQUE le cou eſt *luxé*, le malade eſt auſſi-tôt privé de tout ſentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle; toute la face paroît gonflée; le menton pend ſur la poitrine, & le viſage eſt, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

ARTICLE III.

Méthode de réduire la Luxation du cou.

POUR *réduire* cette *luxation*, on étendra auſſi-tôt le malade à terre ſur le dos. L'Opérateur ſe placera derriere lui de maniere à tenir la tête avec ſes deux mains, en plaçant ſes deux genoux contre les épaules du malade, pour le tenir en reſpect. Dans cette poſition il tirera la tête du malade, de toutes ſes forces, en même-temps qu'il la tournera légérement, ſi le viſage eſt tourné de l'un ou de l'autre côté, juſqu'à ce qu'il s'apperçoive que la *réduction* eſt faite; ce qu'il reconnoîtra par un certain bruit que les *os* font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en apperçoit encore parce que le malade commence à *reſpirer*, & que la tête reſte dans ſa poſition naturelle.

A quoi l'on reconnoît que la réduction eſt faite.

Cette *opération* eſt une de celles qu'il eſt plus aiſé d'exécuter que de décrire. Je l'ai vue entreprendre heureuſement, même par des femmes, & ſouvent par des hommes qui n'avoient aucune teinture de Médecine.

Elle n'eſt pas auſſi difficile qu'on le croiroit.

Quand la *réduction* eſt faite, il faut ſaigner le malade : il faut encore qu'il reſte tranquille pendant quelques jours, juſqu'à ce que les parties aient recouvré leur *ton* naturel : (on hâtera cet effet, en

Ce qu'il faut faire quand elle eſt faite.

appliquant ſur le cou des compreſſes trempées dans des *liqueurs ſpiritueuſes*, comme il eſt preſcrit ci-deſſus, page 367 de ce Volume.)

§. III.

De la Luxation des côtes.

L'ARTICULATION des *côtes* avec *l'épine du dos* étant très-forte, il eſt rare qu'elles ſoient *luxées*. Cependant, comme cet accident arrive encore quelquefois, c'eſt une raiſon pour que nous nous en occupions.

Article premier.

Maniere de réduire la Luxation des côtes, lorſque la tête des os eſt en dehors.

Lorsqu'une *côte* eſt *luxée*, ſoit en dedans, ſoit en dehors, ſoit en en-haut, ſoit en en-bas, il faut, pour la réduire, poſer le malade à plat ventre ſur une table, & que l'Opérateur faſſe tous ſes efforts pour faire rentrer la tête de l'*os* dans ſa cavité. Si cette méthode ne réuſſit pas, il faut que le bras du côté malade ſoit ſuſpendu à une porte ou à une échelle; & tandis que les *côtes* ſont, par cette poſture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en ſont ſorties.

Article II.

Maniere de réduire la Luxation des côtes, lorſque la tête des os eſt en dedans.

Lorsque les têtes des *côtes*, par la *luxation*, ſont portées en dedans, elles ſont plus dangereuſes & plus difficiles à réduire, parce qu'on ne peut ſe

servir, ni de la main, ni d'aucun instrument pour diriger intérieurement la tête de la *côte luxée*. Le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce cas, est de placer le malade à plat ventre sur un tonneau, ou sur quelque corps qui fasse le dos, & de mouvoir la *côte* en devant & en arriere, en la secouant de temps-en-temps. Par ce moyen, les *côtes luxées* rentrent quelquefois dans leur place.

(Il est évident que cette espece de *luxation* est une des plus difficiles à réduire : heureusement qu'elle est très-rare. Mais s'il se trouvoit que quelqu'un eût le malheur de l'éprouver, nous conseillons d'appeller sur-le-champ un Chirurgien expérimenté, & de ne tenter les moyens que nous venons de proposer, que dans les cas où il seroit difficile ou impossible d'avoir le ministere d'un homme de l'Art.)

Cette luxation est une des plus difficiles à réduire.

§. IV.

De la Luxation de l'épaule.

L'*HUMÉRUS* ou l'*os du bras* peut être *luxé* de plusieurs manieres. Le plus communément, cependant, la *luxation* se fait en en-bas, & très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de son *articulation*, & parce qu'il est très-exposé aux impressions des corps étrangers, est la partie du corps qui est la plus sujette à être *luxée*.

Cette luxation est une des plus fréquentes.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Luxation de l'épaule.

ON RECONNOIT la *luxation* de l'*humérus*, par une dépression ou une cavité sur le sommet de l'épaule, & à l'impossibilité de remuer le bras.

Lorsque la *luxation* est en en-bas & en devant, le bras est alongé, & l'on sent une masse en forme

de boule sous l'aisselle ; mais lorsque la *luxation* est en arriere, on sent la boule derriere l'épaule, & le bras est pendant le long de la poitrine.

Article II.

Méthode de réduire la Luxation de l'épaule.

Il faut deux assistants, outre celui qui opere, pour faire cette réduction.

La méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* de l'épaule, est de placer le malade sur un siége bas. Un assistant lui tient le corps en respect, de maniere qu'il ne puisse remuer, tandis qu'un autre tient le bras un peu au-dessous du coude, & l'étend graduellement. L'Opérateur passe une serviette sous le bras du malade, & se la noue derriere le cou ; ensuite il tire fortement le bras du malade, & souleve la tête de l'*os* qu'il dirige avec ses mains dans sa place.

On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération ; mais la main d'un Chirurgien expérimenté est toujours le plus sûr. Chez les sujets jeunes & délicats, j'ai toujours vu que la maniere la plus facile de *réduire* cette *luxation*, étoit d'étendre le bras du malade avec une main, & de presser de l'autre la tête de l'*os*. Quand on fait l'*extension*, il faut toujours que le bras soit un peu plié.

(Lorsque la *réduction* est faite, ou que la tête de l'*humérus* est rentrée dans sa cavité, il faut panser l'épaule & le bras comme il est prescrit ci-devant, page 367 de ce Volume.)



§. V.

De la Luxation du coude, du poignet & des doigts.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation du coude.

LES *os* de l'*avant-bras* ne peuvent être *luxés* que d'une ſeule maniere.

Symptômes de la Luxation du coude.

QUAND ces *os* ſont *luxés*, on apperçoit une éminence au côté du bras, vers lequel l'*os* eſt pouſſé. Ce *ſymptôme*, & l'impoſſibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'*avant-bras*, font aiſément reconnoître cette *luxation*.

Maniere de réduire la Luxation du coude.

Il faut trois perſonnes pour réduire cette luxation.

IL FAUT, pour l'ordinaire, trois perſonnes pour *réduire* la *luxation* du coude. L'une qui tienne le bras au deſſus du coude, l'autre qui le tienne au deſſous, & le tire fortement, tandis que l'Opérateur tourne l'*os*, & le fait entrer dans ſon *articulation*; enſuite il faut plier le bras, & le ſoutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par derriere le cou. (Quand l'*os* eſt remis à ſa place, on panſe comme on l'a conſeillé ci-deſſus, page 367 de ce Volume.)

ARTICLE II.

De la Luxation du poignet & des doigts.

CES *luxations* ſe réduiſent de la même maniere que celle du *coude*. On fait des *extenſions* dans des

directions différentes, & on pousse la tête des *os* dans leurs cavités, comme il est dit Art. précédent.

§. VI.

Des Luxations de la cuisse, du genou, de la cheville & des orteils.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation de la cuisse.

Symptômes de la Luxation de la cuisse.

LORSQUE la cuisse est *luxée* en devant ou en en-bas, le genou & le pied sont tournés en dehors, & la jambe de ce côté est plus longue que l'autre; mais quand elle est *luxée* en arriere, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte & le pied est tourné en dedans.

Méthode de réduire la Luxation de la cuisse.

Lorsqu'elle est luxée en devant.

QUAND l'*os* de la cuisse est *luxé* de la premiere maniere, pour en faire la *réduction*, il faut que le malade soit couché sur le dos; qu'il soit lié ou tenu fermement par des assistants, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage attaché au bas de la cuisse, un peu au-dessous du genou, la tirent fortement.

Lorsque l'*extension* est faite, l'Opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation*.

Lorsqu'elle est luxée en arriere.

Mais quand la *luxation* est en arriere, on posera le malade sur le ventre, &, pendant l'*extension*, on poussera la tête de l'*os* en dedans. (La *luxation* étant *réduite*, il faut se conduire comme on l'a prescrit ci-dessus, page 367 de ce Volume.)

rteils.

niere
dire,
osée,
il est
Cha-
nsion
à sa

pour
l'a-
ai vu
uisse,
outes

L'adresse est plus nécessaire pour réduire une luxation que la force.

CHAPITRE LIV.

Suite des Maladies Chirurgicales.

Des Fractures, des Entorses ou des Foulures; & des Hernies ou des Descentes.

§. I.

Des Fractures.

Il n'est presque pas de villages dans lesquels on ne trouve des gens qui prétendent posséder l'Art de remettre les *fractures*. Quoiqu'en général ces gens soient très-ignorants, cependant on en voit quelques-uns réussir; ce qui prouve évidemment qu'une légere connoissance, aidée d'un peu de sens commun, & d'une tête un peu méchanique, suffit pour qu'un homme puisse être utile à cet égard.

Nous conseillons cependant de ne jamais se confier à de pareils opérateurs, quand on est à portée d'un Chirurgien habile & expérimenté. Mais comme, à son défaut, ils deviennent nécessaires, & qu'il faut les employer, nous allons, en leur faveur, entrer dans quelques détails sur cette matiere.

(La connoissance des *fractures* & leur traitement, étant une des branches de la Chirurgie la plus étendue & des plus difficiles, par les complications & les accidents qui ne les accompagnent que trop souvent, on trouvera, sans doute, ces détails très-abrégés. Mais si l'on veut se rappeller que nous n'écrivons pas pour les Chirurgiens, ainsi que nous l'avons fait remarquer ci-dessus, page 311 de ce Volume, ces conseils, quelque peu nombreux qu'ils soient, pa-

roîtront suffisants, puisqu'on ne doit en faire usage qu'en attendant le Chirurgien, que nous exhortons fortement d'appeller, pour peu que l'accident soit grave.)

ARTICLE PREMIER.

Division des Fractures & leurs caracteres.

(LES *fractures* se divisent en simples, en composées & en compliquées; en complettes & incomplettes; en transversales, en obliques & en longitudinales.

Les *fractures simples* sont celles où il n'y a qu'un *os* de cassé. Ce que c'est qu'une fracture simple;

Les *composées*, sont celles où il y a deux, trois *os*, &c. de la même partie, cassés en même temps. Composée;

Les *fractures compliquées*, sont celles qui sont accompagnées de *plaie*, de *carie*, d'*abcès*, de *gangrene* & autres accidents qui demandent des traitements particuliers. Compliquée;

Les *fractures complettes*, sont celles où l'*os* est entiérement cassé. Complette;

Les *incomplettes*, celles où il reste quelque portion *osseuse* encore dans son entier. Incomplette;

On dit qu'une *fracture* est *transversale*, lorsque l'*os* est cassé en travers, ou suivant une direction horizontale à sa longueur. Transversale;

Une *fracture* est *oblique*, lorsque l'*os* est divisé selon une direction qui s'écarte, plus ou moins, de la ligne perpendiculaire: cette *fracture* est plus longue que la précédente, & il est plus difficile de contenir les portions fracturées, après qu'elles ont été remises en place. Oblique;

La *fracture longitudinale*, est celle par laquelle l'*os* est fendu dans sa longueur; c'est plutôt une fêlure qu'une *fracture*, puisque les parties de l'*os* ne sont point entiérement séparées. Longitudinale.

Les extrémités de l'*os fracturé*, peuvent rester dans leur situation naturelle, sur-tout dans les *fractures transversales.* Elles peuvent aussi s'écarter un peu l'une de l'autre, mais de maniere pourtant qu'elles restent toujours à-peu-près l'une vis-à-vis de l'autre. Les portions *fracturées* peuvent aussi cesser de se toucher, & glisser l'une à côté de l'autre : ce qui arrive presque tous les jours dans la *fracture oblique*, & même dans la *transversale.*

Enfin, si les portions *fracturées* sont pointues, elles peuvent avancer comme autant de piquants dans les chairs : ce qui rend cette espece de *fracture* la plus fâcheuse & la plus douloureuse de toutes.

Les *fractures* sont toujours accompagnées d'effets plus ou moins dangereux; mais ces effets sont différents, selon la nature de l'*os fracturé*, les différentes directions de la *fracture*, la situation, la figure, le nombre & la grosseur des portions *fracturées*; enfin, selon la partie où la *fracture* est arrivée, même selon les parties voisines.)

ARTICLE II.

Symptômes des Fractures.

(LORSQUE la *fracture* est à une partie inférieure, le malade est dans l'impossibilité de se soutenir; & dans toutes les *fractures*, il éprouve la contraction & le dérangement des *muscles* de leur situation naturelle; la contorsion, la défiguration & l'alongement du membre; le déchirement, la contusion, ou la corruption du *périoste* externe, ainsi que des *vaisseaux* logés dans les petites cellules des *os*, du *périoste* interne, de la *membrane médullaire* & de la *moëlle* même.

Les autres effets sont la *tumeur* & la difformité du membre *fracturé*; le tiraillement, le déchirement,

l'irritation, &c. des *membranes*, des *tendons* & des *nerfs*; l'*inflammation* des *vaisseaux* adjacents, avec douleur, *ecchymose*, *suppuration*, *gangrene* d'une partie, & souvent de la totalité du membre.

Les *fractures* ne sont pas toujours faciles à découvrir. La premiere attention qu'il faut avoir, est d'examiner si la partie blessée est plus courte que celle qui est saine, & si le blessé peut ou ne peut pas s'appuyer dessus. **Premiere attention qu'il faut avoir dans les fractures.**

On observe ensuite, en la touchant, s'il n'y a pas quelque inégalité contre Nature, ou si l'*os* plie; si, lorsqu'on agite l'*os*, il craque, ou fait quelque bruit.

Dans les *fractures*, sur-tout *transversales*, les portions *fracturées* se replaçent souvent d'elles-mêmes; & on ne peut s'assurer de l'existence de cette *fracture*, que parce qu'on voit que le malade ne peut se servir que très-difficilement de la partie blessée, & qu'il ne peur la remuer ou toucher, sans ressentir de grandes douleurs. Mais le moyen le plus sûr de s'en convaincre, est de faire tenir la partie affectée par quelqu'un qui la remuera doucement, tandis qu'un autre examinera s'il entend quelque bruit à l'*os*, & s'il y a quelque vuide ou quelque inégalité. **Signes caractéristiques de la fracture.**

Une vérité dont il est important que tous les hommes soient instruits, est que la Nature pourvoit seule à la réunion des *os fracturés*, & que l'ouvrage de la Chirurgie se borne à les remettre dans leur véritable situation, & à les y maintenir; que les *os* de moyenne grosseur, &, à plus forte raison, les petits, peuvent être réunis au bout de quinze à trente jours; mais qu'on ne peut compter, pour les gros, sur la solidité du *cal*, qu'après quarante, cinquante & même soixante jours. **La Nature pourvoit seule à la réunion des fractures.**

On observera qu'une *fracture* se guérit d'autant plus vîte, qu'elle est plus simple, que le sujet est

plus jeune & d'une meilleure *constitution*. Les *fractures* qui viennent de causes internes, telles que le *scorbut*, la *vérole*, &c., & qui sont accompagnées de *carie*, ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit ces causes, & qu'on n'ait amélioré la *constitution* du malade.)

ARTICLE III.

Traitement des Fractures.

Secours internes.

Lorsque l'os fracturé est considérable.

LORSQUE c'est un *os* considérable qui est *fracturé*, il faut que le malade observe, à tous égards, la *diete* que nous avons recommandée contre la *fievre continue aiguë* ou *inflammatoire*, Tome II, Chapitre IV, §. III.

Lavements.

On le tiendra tranquille & fraîchement; on lui lâchera le ventre avec des *lavements émollients*: si la *fracture* le met dans l'impossibilité d'être remué, &, par conséquent, de recevoir de *lavements*, on lui donnera, dans la même intention, des *aliments*

Relâchants.

de nature *relâchante*, comme des *pruneaux*, des *pommes cuites* dans du *lait*, des *épinards* bouillis, &c.

Nous devons cependant faire observer ici que les personnes qui sont habituées à faire bonne chere, ne doivent point être tout-à-coup réduites à une *diete* trop austere, qui pourroit, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes mauvaises en quelque façon, & même lorsque la nature de la Maladie demanderoit un traitement tout différent.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Il est, en général, nécessaire de *saigner* le malade immédiatement après une *fracture*, sur-tout s'il est jeune, replet, & s'il a en même-temps reçu quelques *contusions* & *meurtrissures*: on répétera cette

ſaignée le lendemain, ſi le malade à beaucoup de *fievre*. La *ſaignée* eſt ſur-tout indiſpenſable, quand ce ſont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros *os* qui ſupportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuiſſe, il faut que le malade garde le lit pendant pluſieurs ſemaines. Il n'eſt pourtant pas néceſſaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reſte, pendant tout ce temps, couché ſur le dos. Cette ſituation épuiſe les forces, gêne le malade, lui écorche la *peau*, &c. **Repos du lit.**

Au commencement de la troiſieme ſemaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le tranſporter ſur une chaiſe longue, ſur une bergere, &c. Ce changement de poſition lui paroîtra très-agréable, & lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention, lorſqu'on le leve, qu'il ne faſſe aucun mouvement, parce que l'action des *muſcles*, en général, pourroit déranger les portions d'*os* de leur place (*a*). **Quand on peut lever le malade.**

(*a*) On a imaginé pluſieurs machines pour ſuſpendre l'action des *muſcles*, & contenir les fragments de l'*os* caſſé. Mais comme la deſcription de ces machines, ſans figures, ſeroit de peu d'utilité, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage peu coûteux & très-utile, *ſur la nature & la guériſon des fractures*, publié, il y a quelque temps, par M. AITKEN, Chirurgien d'Edimbourg, mon ami, (au *Traité des maladies des os, par feu* M. PETIT, aux Ouvrages de Mrs. LOUIS, LA FAYE, &c., aux Mémoires & aux Prix de l'Académie de Chirurgie.)

M. AITKEN a non-ſeulement donné dans cet Ouvrage l'*Hiſtoire de toutes les Machines* recommandées pour les *fractures* par les Auteurs qui l'ont précédé, mais encore il en a décrit pluſieurs de ſa compoſition, ſinguliérement avantageuſes pour contenir les *os fracturés*, & très-utiles dans les cas où on eſt obligé de tranſporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*,) d'un lieu dans un autre.

Il faut que le malade soit tenu séchement & proprement.

Il est de la dernire importance de tenir le malade proprement & séchement tant qu'il est dans cette situation : sans ce soin, sa *peau* s'irrite & s'écorche tellement, qu'il est forcé de changer de place à tout moment pour trouver du soulagement, & toujours en courant beaucoup de risques de déplacer les *os fracturés*. J'ai vu un *os* de la cuisse cassé, dont les parties avoient été bien réunies, & qui étoit resté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette seule cause, qu'il resta plié & courbé pendant tout le temps que la personne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redresser.

Dans quelle position doit être tenu le membre fracturé.

On a été long-temps dans l'usage de tenir le membre *fracturé* étendu pendant cinq ou six semaines; mais c'est une posture très-fâcheuse, & tout à-la-fois fatigante pour le malade, & contraire à sa guérison. La meilleure posture est celle dans laquelle le membre est un peu plié. C'est la position dans laquelle tout animal tient ses membres quand il dort ou qu'il repose, & dans laquelle le plus petit nombre de *muscles* se trouvent tendus. On donne facilement cette posture au membre *fracturé*, soit en couchant le malade un peu sur le côté, soit en faisant le lit de maniere à la favoriser.

Secours externes dans le Traitement des Fractures.

Circonstances qui indiquent l'amputation.

L'Opérateur doit examiner attentivement si l'*os* n'est pas cassé & éclaté en plusieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper le membre, autrement on auroit à craindre la *gangrene*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte souvent, dans ces circonstances, des délais qui conduisent si loin le malade, qu'il n'est plus temps d'opérer.

(Il faut bien se garder de trop précipiter cette *amputation*.

amputation. Il y a des Chirurgiens, dit M. Bilguer, qui ont porté la précipitation à cet égard, jusqu'à couper sur-le-champ les membres fortement contus, avant que d'essayer aucun autre secours : cruauté que je ne puis en aucune façon approuver, & qui est condamnée par tous les Maîtres de l'Art. Il paroît bien plus conforme aux vues de l'humanité, non-seulement de ne pas amputer un membre sain, mais même de chercher à conserver celui qui est cassé, en prévenant, soit par un traitement général, soit par les pansements, les accidents qui peuvent survenir, & d'épargner par-là à un homme déjà cruellement blessé, une *blessure* plus cruelle encore. *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres*, citée ci-devant page 333 de ce Volume. Voyez encore le Recueil des Prix de Chirurgie.) prudence il faut la faire.

Lorsque la *fracture* est accompagnée d'une *plaie*, il faut la panser, à tous égards, comme une *blessure* ordinaire, dont on a traité ci-dessus, Chap. LII, Paragraphe IV.

Dangers des bandages trop serrés.

Tout ce que l'Art peut faire, pour la guérison d'une *fracture*, c'est de remettre l'*os* parfaitement droit, & de le tenir parfaitement tranquille. Tout bandage serré est nuisible, ou contraire. Il vaudroit beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des suites fâcheuses qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandanges trop serrés. Cette circonstance est une de celles où l'excès de l'Art, ou plutôt l'abus, fait plus de mal que si l'on s'en étoit absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on a entendu parler, se sont faites sans qu'on y ait employé aucun bandage. Il faut cependant tenir le membre en respect; mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes.

Moyen de tenir en res-

La meilleure maniere de tenir le membre en res-

pect le membre fracturé; pect, est de le mettre entre deux ou plusieurs *éclisses* ou *attelles* de cuir, ou de carton : si ces *éclisses* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, & suffisent, avec une bande roulée autour, sans être serrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce soit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, est celui à douze ou dix-huit chefs. Il est plus facile à appliquer & à retirer que celui qui se roule, & tient également bien le membre en respect. Il faut que les *éclisses* soient aussi longues que le membre. Lorsque la *fracture* est à la jambe, on fait des trous à ces *éclisses*, pour y introduire les chevilles des pieds.

Les côtes fracturées. Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même se tenir tranquille : il doit éviter tout ce qui pourroit le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de tousser, &c. : il faut que son corps soit dans une position droite, & qu'il ait soin que son *estomac* soit constamment tendu. Pour cet effet, il prendra très-souvent des *aliments* légers, & boira de grandes quantités de liquides foibles & aqueux.

Oxycrat. Le meilleur des *remedes* externes, contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mélange de *vinaigre* & d'*eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade.

§. II.

Des Entorses, ou *des Foulures*.

Les entorses sont souvent suivies d'accidents plus fâcheux que les frac- Les *entorses* sont souvent suivies d'accidents plus fâcheux que les *fractures* : la raison en est évidente, c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé, le malade est obligé de se tenir tranquille,

parce qu'il ne peut plus se servir de la partie dont les *os* sont *fracturés*; mais lorsqu'une *articulation* n'est que forcée, la personne, voyant qu'elle peut encore se mouvoir, aller, venir, seroit fâchée de perdre le temps pour si peu de chose. Elle est dans l'erreur; elle change en une Maladie incurable, ce qui auroit été guéri par quelques jours de repos & de tranquillité. tures. Pourquoi?

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Entorses, ou des Foulures.

(L'ENTORSE est une distension subite & violente des *tendons* ou des *ligaments* d'une *articulation*, sans qu'il y ait déplacement sensible des parties *osseuses*. Cette distension occasionne plus ou moins d'accidents, en raison du degré de violence qui en a été la cause. La douleur & le gonflement en sont les *symptômes* principaux: l'*inflammation* est toujours proportionnée à la sensibilité des parties qui ont souffert. La *synovie* s'épanche dans l'*articulation*, quand les *ligaments* ou les capsules ont été rompus: l'*hydropisie* de l'*articulation* & la *carie* de l'*os* en sont les suites malheureuses. Ce que c'est qu'une entorse.

Lorsque la distension a été assez violente pour occasionner un déplacement d'*os*, mais que ces *os* se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme une simple *contusion*, dont on a traité ci-dessus, Chap. LII, §. VI. S'ils ne se remettent point, c'est une *luxation*, dont il a été parlé Chapitre LIII de ce Volume.)



Article II.

Traitement des Entorses, ou *des Foulures.*

Eau froide dans le premier instant.

Dans les campagnes, les Paysans plongent ordinairement la partie qui a souffert dans l'eau froide. Ce moyen est très-bon, pourvu qu'on l'emploie sur-le-champ, & qu'on ne l'y laisse pas trop long-temps; mais l'usage dans lequel ils sont, de laisser la partie très-long-temps dans l'eau froide, est certainement dangereux. L'eau, dans ce cas, relâche au lieu de fortifier, & elle est plus capable d'occasionner une Maladie que de guérir l'*entorse*.

Précautions avec lesquelles il faut l'employer.

(Cette immersion dans l'eau froide, qui est, sans contredit, un des moyens les plus sûrs pour prévenir l'épanchement de la *synovie* & l'*inflammation*, ne peut cependant pas être employée dans tous les cas d'*entorse*. Par exemple, on commettroit une faute impardonnable, si on l'ordonnoit à une femme qui seroit dans le temps de ses *régles*, ainsi qu'à des personnes enrhumées ou extrêmement délicates. Dans ces cas, il faut se contenter de couvrir la partie affectée, de compresses trempées dans l'une ou l'autre des *liqueurs spiritueuses* qu'on va prescrire plus bas; de saigner la malade, & de prescrire le repos.)

Ligature.

On est encore dans l'usage de lier fortement une jarretiere, ou toute autre bande, autour de la partie qui a éprouvé l'*entorse*: par ce moyen, on redonne du *ton* aux *vaisseaux*; & en empêchant la partie d'agir, on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant il ne faut pas que ces bandes soient serrées trop fortement.

Saignée locale. Repos & tranquillité.

J'ai vu très-souvent qu'une *saignée* faite près de la partie affectée, avoit les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons sur toutes choses, c'est

le repos & la tranquillité : ils ſont plus utiles dans ce cas que les *remedes*, & ne manqueront jamais d'appaiſer les douleurs.

(Les meilleurs *remedes* contre les *entorſes* ou *foulures*, ſont, le parfait repos, l'eau froide, mais dans le premier abord ; la boue noire qu'on trouve ſous le pavé des ruiſſeaux des grandes Villes, telles que Paris : cette boue contenant beaucoup de particules *ferrugineuſes*, & étant en conſéquence *vulnéraire* & *fortifiante*, ainſi que nombre d'expériences l'ont conſtaté. **Boue noire des grandes Villes ;**

On emploie encore une compreſſe trempée dans du *vinaigre* & de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de *ſel* qu'elle peut en diſſoudre, & on les continue juſqu'à ce que la douleur ſoit diſſipée, & qu'on ſoit sûr qu'il n'y a plus d'*inflammation* à craindre. Alors, & pas avant, on fera uſage des *remedes* preſcrits ci-deſſus. **Eau & vinaigre, ou eau ſalée.**

Mais une attention qu'il faut avoir, ſi la *foulure* ou l'*entorſe* eſt au *pied*, partie qui, en effet, y eſt la plus expoſée, eſt de le tenir bandé très-long-temps, même après que le malade ſe ſentira parfaitement guéri, parce que, s'il venoit à faire de faux mouvements, il recevroit de nouvelles *entorſes*, dont il ſeroit d'autant plus incommodé, que le pied ſeroit moins fortifié. Auſſi arrive-t-il que lorſqu'on néglige ce mal dans les commencements, la force ne revient jamais entiérement, & que ſouvent il s'y manifeſte une légere enflure qui dure toute la vie.) **Importance de tenir la partie malade bandée très-long-temps.**

On recommande un grand nombre de *remedes externes* contre les *entorſes*, dont il y en a de bons & de mauvais. Ceux qu'on peut employer avec plus de sûreté, ſont les *cataplaſmes* de *biere* aigrie, ou de *vinaigre* & d'*avoine* ; l'*eſprit-de-vin camphré*, l'*eſprit de Mendérérus*, le *liniment volatil*, l'*eſprit aromatique volatil*, délayé dans le double de **Remedes externes.**

ſon poids d'eau ; & les *fomentations* ordinaires ; auxquelles on ajoute de l'*eau-de-vie*, ou de l'*eſprit-de-vin*.

§. III.

Des Deſcentes, ou *des Hernies*, ou *des Ruptures*.

Ce qu'on entend par deſcente.

(On donne le nom de *hernie* ou de *deſcente*, ou de rupture dans quelques Provinces, à une *tumeur* formée par le déplacement d'une partie molle.

La *hernie* arrive toujours, ou preſque toujours, aux parties contenues dans la capacité du *bas-ventre* ; car il y a quelques exemples de *hernies* du *cerveau*.

Nous n'entrerons point dans le détail des noms divers qu'on donne à la *deſcente*, relativement à la partie, ou aux parties qui ſervent à la former, & au lieu qu'elle occupe. Ces dénominations ne peuvent être utiles qu'aux gens de l'Art, il n'en eſt point de ces derniers qui ne les connoiſſent.)

Qui ſont ceux qui y ſont expoſés.

Les enfants & les vieillards ſont les plus expoſés à cette Maladie.

Article premier.

Cauſes des Deſcentes, ou *des Hernies*.

Chez les enfants, elle eſt ordinairement occaſionnée par les cris, la *toux*, les *vomiſſements*, &c. Chez les vieillards, elle eſt communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de ſauter, de porter des fardeaux trop lourds, &c. ; (des coups ; des chûtes, des cris forcés, une *toux* violente, le *vomiſſement*, les efforts auxquels expoſent les inſtruments à vent, peuvent encore l'occaſionner.)

Une *conſtitution* relâchée, l'indolence, les *aliments huileux* ou *aqueux* diſpoſent les uns & les autres à cette Maladie.

(Toute *descente* procede, ou de l'augmentation des forces expulsives, ou du relâchement & de la foiblesse des parties qui servent à contenir les *intestins*. Ces deux especes de causes doivent, comme il est facile de le sentir, présenter des *symptômes* différents, & demander un traitement qui leur soit particulier.)

ARTICLE II.

Symptômes des Descentes, ou des Hernies.

(LA *descente* qui est dûe à des efforts, de quelque espece que ce soit, est accompagnée de tension, d'*irritation*, de chaleur & de douleur. Dans le cas de tension;

Lorsqu'au contraire la cause de relâchement a lieu, il n'y a pas de douleur, ni *d'irritation*, ou elles sont beaucoup moindres. De relâchement.

Dans le premier cas, il est très-difficile de remettre la partie déplacée dans son lieu, & il est plus aisé de l'y retenir, lorsqu'on l'y a une fois remise. Tout le contraire arrive dans le second cas.

Les *symptômes* essentiels de la *descente* sont, une *tumeur* plus ou moins alongée, mollasse, cédant à la pression des doigts: la *peau* sous laquelle elle est cachée, n'est ni rouge, ni enflammée, ni douloureuse. Elle disparoît quelquefois quand le malade se couche tout étendu. Quand il tousse, on sent une légere secousse sous le doigt appliqué sur la *tumeur*, &c. La *descente* est le plus ordinairement accompagnée de *vomissements*, ou au moins de *maux de cœur*.) Symptômes essentiels.

Une *descente* devient quelquefois mortelle avant qu'on se soit apperçu qu'elle existe. Ainsi, toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomissements*, une *constipation* opiniâtre, &c., donnent lieu de soupçonner un embarras dans les *intestins*, il faut, sans

perdre de temps, examiner soigneusement toutes les différentes parties où les *descentes* se manifestent ordinairement.

Quelles sont les parties du corps qui peuvent être le siege des descentes.

(Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le siege des *descentes*. Mais les *anneaux des muscles* du *bas-ventre*, situés dans les *aines*, sont, sans contredit, celles qui donnent le plus souvent lieu à la sortie d'une portion des *intestins*, & on nomme ces *descentes inguinales*. Après les *descentes* des *aines* ou *inguinales*, les *ombilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*ombilic*, vulgairement le nombril, & celles qui se trouvent le long de la *ligne blanche*, sont les plus fréquentes. Il y a encore des *descentes* d'*estomac*, de la *vessie*, de la *matrice*; mais ces Maladies sont très-rares, & ne demandent pas moins que l'expérience la plus consommée, pour être reconnues & traitées convenablement; ainsi nous n'en parlerons point.

La *descente inguinale*, ou des *aines*, est de deux sortes; ou elle reste dans l'*aine*, ou elle descend jusques dans le *scrotum*, qui souvent est d'une grosseur prodigieuse. La premiere présente une *tumeur* arrondie, qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé ci-devant, page 39 de ce Volume. Un des principaux caractères de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, est, quand le malade est placé dans la position qu'on va prescrire plus bas, de céder totalement ou en partie à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendroit que plus douloureux.

Caracteres qui distinguent la descente du bubon.

On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'*aine*, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vide qui décelera la nature de cette espece de *tumeur*.

La *hernie* qui descend jusques dans le *scrotum*, présente une *tumeur* alongée, qu'on a quelquefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique*. Il y a quelque temps qu'un *Chirurgien Bandagiste* tomba dans une méprise de cette nature, relativement à l'enfant d'un de mes amis. Il décida qu'il y avoit *descente :* en conséquence, il donna un bandage; mais une faute grossiere qu'il commit, fut de poser le bandage, quoiqu'il n'eût pu réduire cette prétendue *descente*. Comme cet engorgement étoit *œdémateux*, & formoit ce que nous appellons une fausse *hydrocele*, qu'on sait ne point causer de douleur, le *bandage* ne fit que fatiguer l'enfant; & comme on avoit dit qu'il falloit qu'il s'y habituât, on ne fit pas attention à ses plaintes. Au bout de dix-huit mois, ou deux ans, on s'apperçut que la *tumeur* augmentoit : on me le fit voir; je ne vis point de *descente;* mais comme je devois me défier de mon jugement sur cette matiere, je conseillai de le faire examiner par M. Bordenave, célebre Chirurgien de l'Académie Royale des Sciences, qui décida que c'étoit un simple gonflement *œdémateux* du *cordon spermatique*. On supprima le *bandage*, & on n'employa que des *topiques fortifiants*, qui le guérirent parfaitement.

Avec l'engorgement du cordon spermatique.

On voit donc avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des *descentes*; & si un homme qui passe pour être de l'Art, s'y est trompé, combien ne doit-on pas être réservé! combien ne doit-on pas avoir de défiance pour ces coureurs de campagnes, assez hardis pour faire l'opération, qui n'est nécessaire que lorsqu'il y a étranglement & *inflammation* à un certain dégré!

Avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des descentes.

L'on a vu ici une femme, dit M. Tissot, *Avis au Peuple*, Tome II, pages 169 & 170, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit

Pratique meurtriere des Charlatans.

les malades, après les tourments les plus cruels, & après l'amputation du *testicule*, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais, dans ce cas. Il court même souvent des scélérats qui font cette opération, c'est-à-dire, la *castration*, sans nécessité, & mutilent impitoyablement une multitude d'enfants, que la Nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement; au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage.)

Article III.

Traitement des Descentes, ou *des Hernies.*

Il faut se hâter de faire rentrer l'intestin.

Aussi-tôt qu'on découvre ou qu'on apperçoit une *descente*, il faut travailler à faire rentrer l'*intestin*, parce qu'une très-petite portion de ce *viscere*, sortie du ventre, suffit souvent pour occasionner tous les *symptômes* dont nous venons de parler: de-là, si on ne la fait pas rentrer sur-le-champ, le seul dérangement de l'*intestin* peut donner la mort.

Position qu'il faut donner au sujet, lorsqu'il est enfant, pour opérer la pression.

Lorsque le sujet est un enfant, il faut le coucher sur le dos, la tête très-basse: & si, dans cette position, l'*intestin* ne rentre point de lui-même, on y supplée facilement, au moyen d'une légere pression, c'est-à-dire, en poussant légérement la *tumeur* dans le ventre avec les doigts.

Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin est rentré.

L'*intestin* une fois rentré, on applique dessus le lieu où étoit la *descente*, un *emplâtre agglutinatif*, & on pose ensuite un bandage, qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les *bandages*, & de les appliquer sur les *descentes* des enfants, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie & ne fasse de grands mouvements, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie.

(Voici un *topique* qu'on ne sauroit trop publier, & que j'ai employé, avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de M. Louis & autres célebres Chirurgiens : c'est la *fleur de tan*, *remede* peu coûteux, & qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des Tanneurs, & il n'est pas de petites Villes & de gros Bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la maniere de l'appliquer. **Fleur de tan en topique.**

Prenez de *fleurs do tan*, une once. **Maniere de le préparer ;**
Mettez dans un petit sac de toile douce ou un peu usée, en forme de sachet ; cousez l'ouverture, par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan*. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelotte dure, mais applatie & mollette.

Ayez, d'un autre côté, du vin chaud, dans une écuelle ; jettez-y votre sachet ; laissez imbiber pendant quelques minutes ; appliquez le tout chaud sur l'ouverture qui donnoit lieu à la *descente* ; assujettissez avec des bandes, de maniere seulement qu'il soit tenu en respect : ce sachet peut servir huit jours ; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau trois fois par jour. **De l'appliquer.**

Au bout de huit jours on en fait un autre de la même forme, qu'on applique de la même maniere, & on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit assuré que la partie est assez resserrée & fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie du *boyau*. Un enfant de six mois a été parfaitement guéri en moins de cinq semaines, & des adultes, les uns au bout de trois mois, & les autres au bout de six.)

Chez les adultes, quand l'*intestin* a été poussé hors du ventre par quelque violent effort, ou qu'il arrive, par quelqu'autre cause, qu'il est enflammé, il est souvent très-difficile de le faire rentrer ; quelquefois même cela est impossible, sans une opération, dont la description est étrangere à notre objet : **Maniere de faire rentrer l'intestin chez les adultes.**

cependant ayant été assez heureux pour réussir, dans toutes les occasions où j'ai été appellé, à faire rentrer le *boyau*, sans avoir besoin de recourir à d'autres moyens que ceux qui sont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Méthode facile de faire rentrer les Descentes.

Saignée. Position que doit avoir le malade. Fomentations.

APRÈS avoir fait *saigner* le malade, je le couche sur le dos, la tête très-basse & les fesses très-élevées par des oreillers. Dans cette position, j'applique & je renouvelle, pendant un temps considérable, sur la partie de la *descente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude.

Lavements.

Je fais, en même-temps, donner des *lavements*, composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre* & un peu de *sel*.

Pression.

Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression, comme il est dit ci-dessus page 394 de ce Volume. Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force : cependant la force seule ne suffit pas; il faut encore une certaine adresse. En même-temps que l'Opérateur presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Lavements de fumée de tabac.

Si, par malheur, tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter les *lavements* de la fumée de *tabac* : on les a vus souvent réussir, lorsque tous les autres moyens de *réduction* avoient échoué; & il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces moyens, & sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendroit à *réduire*

la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une opération cruelle, toujours très-délicate & très-difficile.

Je conseillerois donc aux Chirurgiens de n'employer les instruments, qu'après avoir tenté tous les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs fois réussi à faire rentrer l'*intestin*, en persistant dans ma méthode, après que des Chirurgiens, très-expérimentés d'ailleurs, avoient déclaré que la *réduction* ne pouvoit se faire que par l'*opération*.

Il faut tenter tous ces moyens avant que d'en venir à l'opération.

(Lorsqu'on a épuisé les moyens que fournit la méthode qu'on vient d'exposer, & qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'*intestin*, il est certain qu'il faut en venir à l'opération; mais il faut se déterminer sur-le-champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours; & il faut s'adresser au Chirurgien le plus expérimenté.

Quand les moyens proposés ne réussissent pas, il faut en venir à l'opération, mais sur-le-champ.

On ne sauroit trop inculquer au peuple qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulants, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse & l'effronterie, & que, dans aucun cas de *descente*, l'amputation du *testicule* n'est nécessaire.)

Dangers que l'on court en se mettant entre les mains des prétendus guérisseurs de Villages, &c.

Les adultes, après que l'*intestin* est rentré, doivent porter un bandage d'acier. Il seroit inutile de donner la description de ces *bandages*, parce que les Artistes en tiennent toujours de prêts. Ces *bandages* incommodent ordinairement dans les premiers temps; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme parvenu à l'âge mûr, qui a eu une *descente*, doit porter un bandage le reste de ses jours.

(Nous conseillons d'éprouver le *topique* que nous venons de décrire, page 395 de ce Volume; & si, après en avoir fait usage pendant un temps plus ou moins long, proportionnément à ce qu'il y a que la *descente* existe, on s'apperçoit qu'elle est guérie, alors il n'est plus besoin de bandage.)

I V.

eux qui ont des *des Ruptures.*

descente, doivent t, de porter des courir, &c. Elles de *liqueurs fortes*, enrhumer, à cause seuls pour donner

CHAPITRE LV.

Des Accidents mortels dûs à des Causes externes, ou occasionnés par des corps arrêtés dans l'œsophage & dans la trachée-artere; par la submersion dans l'eau, &c.; par des vapeurs suffoquantes, & par le froid excessif.

IL EST CERTAIN qu'on peut souvent rappeller à la vie, au moyen de secours convenables, ceux qui paroissent l'avoir perdue. Les accidents qui sont suivis de mort subite, ne deviennent, la plupart du temps, funestes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un accident, à moins que, dans cette catastrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* nécessaire à la vie, n'aient été blessés d'une maniere grave. (Dans tous les autres cas, on doit tenter jusqu'à l'impossible; & jamais la cessation des *fonctions animales* ne doit mettre obstacle aux secours que l'homme réputé mort, peut recevoir d'un génie bienfaisant & éclairé, incapable de se rebuter, lors même qu'il désespere que ses soins puissent devenir fructueux.)

On ne doit jamais abandonner quelqu'un qui paroît tué par un accident, qu'on ne soit bien certain de sa mort.

L'action de ces *organes* peut être diminuée au point de n'être pas sensible pendant quelque temps, sans que la vie soit pour cela éteinte. Cependant si, dans ces cas, on laisse le *sang* & les humeurs se refroidir, il sera impossible de rappeller le mouvement, quand même on auroit rendu aux *solides* leur action.

Ainsi, lorsque le mouvement des *poumons* est suspendu par des vapeurs *méphitiques*; que l'action du *cœur* est arrêtée par un coup reçu dans la *poitrine*; que les fonctions du *cerveau* sont blessées par une *plaie* à la tête; si on laisse refroidir le malade, il est de toute probabilité qu'il restera dans le même état, c'est-à-dire, mort. Mais si on tient le corps chaudement, aussi-tôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir, les *fluides* reprendront leurs mouvements, & les *fonctions vitales* se rétabliront.

Il faut quelquefois un temps très-long avant que les liqueurs du corps humain soient refroidies au point de ne pouvoir être réchauffées.

(Il faut quelquefois un temps assez long, pour que les humeurs soient entiérement refroidies; puisque, comme nous le ferons voir plus bas, on a rappellé à la vie des *noyés* qui avoient été plus de six heures sous l'eau; puisque plusieurs faits démontrent que des personnes sont revenues à la vie, après plusieurs jours de mort apparente, même après avoir été inhumées. C'est que les fonctions apparentes de la chaleur naturelle peuvent avoir cessé dans l'individu, sans qu'il ait cessé d'exister. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord : il ne faut abandonner le malheureux qui est victime d'un accident, qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va exposer dans les Paragraphes suivants, & qu'on les aura employés de la maniere & avec la constance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.)

Dangers qu'il y a d'enterrer sur-le-champ les personnes qui paroissent privées de la vie, après des coups, des chûtes, &c.

Il est horrible d'enterrer sur-le-champ ceux qui ont le malheur de paroître privés de la vie, après des coups, des chûtes, &c. Ces malheureux, au lieu d'être portés dans des lieux chauds, d'être exposés au feu, ou dans un lit chauffé, sont, pour l'ordinaire, transportés dans une Eglise, dans une grange, ou dans tout autre endroit froid & humide, où, après avoir été infructueusement saignés, par une personne qui n'entend peut-être rien à son état, on les fait

on les fait passer pour morts ; & on les abandonne, sans qu'il en soit jamais question dans la suite.

Cette conduite paroît être dictée par l'ignorance, & soutenue par une ancienne superstition, qui veut que le corps d'une personne qui est soupçonnée avoir été tuée par accident, soit abandonné, en Angleterre, dans une maison inhabitée; (& en France, dans une chambre ou dans un lieu isolé, & déposé nud sur de la paille.) A quoi peut tenir cette superstition? c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer : mais certainement la pratique à laquelle elle donne lieu, est contraire à tous les principes de la raison, de l'humanité & du sens commun.

Premiere attention qu'il faut avoir auprès d'une personne qui paroît privée de la vie.

Lorsqu'une personne paroît avoir été privée subitement de la vie, la premiere chose qu'on ait à faire, est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il n'y a pas de corps étrangers logés dans la *trachée-artere*, ou dans l'*æsophage*, comme nous le dirons §. suivant. Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'*air* chargé de vapeurs méphitiques en est la cause, il faut, sur-le-champ, transporter le malade dans un autre *air*, ainsi qu'on le prescrira ci-après, §. III de ce Chapitre.

Quand la *circulation* est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la foiblesse, il faut *saigner*. Si le *sang* ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un *bain chaud*, ou le frotter avec des serviettes chaudes, &c. Enfin, quand on ne peut pas détruire sur-le-champ la cause qui a jetté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre, est d'entretenir la chaleur *vitale*, en la frottant avec des serviettes chaudes, en la couvrant de sable, ou de cendres chaudes, &c. (Ces préceptes généraux ne

peuvent convenir dans toutes les circonstances. Nous allons voir dans les §§. suivants ceux qui sont appropriés à chaque accident en particulier, & l'on verra que la *saignée* est un secours qu'on emploie rarement, & qu'on peut se passer de sable & de cendres chaudes dans presque tous les cas.)

Je devrois actuellement traiter en détail des accidents qui, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, sont le plus ordinairement mortels : je devrois même indiquer les moyens les plus capables de soulager les malheureux à qui ces accidents sont arrivés : mais comme j'ai été heureusement prévenu, dans cette partie de mon travail, par l'illustre Tissot, je me contenterai de publier celles de ses observations qui m'ont paru les plus importantes, & d'ajouter quelques-unes de celles que la pratique m'a procurées.

§. I.

Des Accidents mortels occasionnés par des corps arrêtés dans le gosier, dans l'œsophage, ou dans trachée-artere.

Ces accidents ne sont pour l'ordinaire, que l'effet de la négligence.

Quoique les accidents de ce genre soient très-communs, &, en général, très-dangereux, cependant ils ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfants à beaucoup mâcher leurs *aliments*, à ne rien mettre dans leur bouche qu'il leur seroit dangereux d'avaler : mais les enfants ne sont pas les seuls qui commettent des imprudences de ce genre.

Imprudence de ceux qui tiennent dans leur bouche des clous, des épingles, des aiguilles, &c.

Je connois des adultes qui tiennent dans leur bouche des *épingles*, des *aiguilles*, des *clous* & d'autres corps pointus tout le jour, qui quelquefois dorment même toute la nuit dans cet état. Cette conduite est des plus imprudentes, puisqu'un accès de *toux*, & vingt autres accidents, peuvent forcer

ces corps à descendre, avant que la personne puisse en être prévenue.

(Les *épingles*, les *aiguilles*, les corps pointus, durs, &c., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les *aliments* eux-mêmes, occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit M. Tissot, avala une *dragée* qui s'arrêta dans l'*œsophage*, & mourut d'abord. Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté: pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de *gâteau*: un troisieme, par un morceau de peau de jambon: un quatrieme, par un œuf qu'il avoit avalé par défi.

Exemples d'accidents mortels causés par des aliments avalés en masse trop considérable & trop goulument.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte, par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans la bouche: une poire a aussi tué une femme. Un morceau de *tendon*, qu'on appelle vulgairement *nerf*, resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'*estomac*, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'*inflammation*, la *gangrene*, &c.

Ces exemples, malheureusement trop communs, ne sauroient être trop publiés, puisque la mort prompte & subite qui est la suite de ces accidents, est presque toujours dûe, ou à la gourmandise, ou à la voracité, défauts honteux & purement volontaires.)



Article premier.

Symptômes des Accidents occaſionnés par des corps arrêtés dans l'œſophage ou dans la trachée-artere.

(Quand un corps eſt arrêté dans l'*œſophage* ou dans la *trachée-artere*, le malade éprouve, tantôt une douleur très-vive dans le lieu où eſt arrêté le corps, & tantôt un ſentiment plus incommode que douloureux : quelquefois des ſoulévements de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire; & ſi ce corps eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée-artere* comprimée, le malade éprouve une *ſuffocation* cruelle ; il ne peut plus reſpirer : le *poumon* ſe remplit, &, le *ſang* ne pouvant plus revenir de la tête, le viſage devient rouge & livide, le cou ſe gonfle, l'*oppreſſion* augmente, & le malade périt très-promptement.

Lorſque la *reſpiration* n'eſt, ni ſuſpendue, ni gênée; que le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & que le malade peut encore avaler, il peut vivre quelques jours, & la Maladie eſt alors une Maladie particuliere de l'*œſophage*. Mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher, il en réſulte une mort cruelle.)

Article II.

Traitement qu'exigent ceux qui ont quelques corps arrêtés dans l'œſophage ou dans la trachée-artere.

(Du fond de la bouche, les *aliments* paſſent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *œſophage*, & qui, en ſuivant le trajet de l'épine du dos, va aboutir à l'*eſtomac*, comme nous l'avons fait obſerver Tome I, Chap. II, note 3.)

Or, lorſqu'un corps quelconque eſt arrêté dans le paſſage, il n'y a que deux manieres de l'en chaſſer; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le pouſſe dans l'*eſtomac.* On ne peut que les extraire par la bouche, ou les pouſſer dans l'eſtomac.

Le moyen le plus ſûr & le plus certain, eſt toujours d'en faire l'extraction; mais il n'eſt pas toujours le plus facile, (D'ailleurs, les efforts qu'on fait dans cette opération, fatiguent ſouvent le malade, & ont quelquefois des ſuites fâcheuſes. Souvent auſſi le danger eſt extrêmement preſſant,) & alors il faut préférer de le pouſſer dans l'*eſtomac*, ſur-tout quand le corps arrêté n'eſt pas de nature à endommager ce *viſcere.* Le moyen le plus sûr eſt de les extraire; mais il n'eſt pas toujours poſſible.

Les corps qu'on peut pouſſer dans l'*eſtomac* ſans danger, ſont tous les *aliments*, comme le *pain*, la *viande*, les *gâteaux*, les *fruits*, (les portions de boyaux, le cuir même. Ce n'eſt pas que de très-gros morceaux de certains *aliments* ne ſoient preſqu'indigeſtibles; mais il eſt rare qu'ils ſoient mortels.) Quels ſont les corps qu'on peut pouſſer ſans danger dans l'eſtomac.

Les ſubſtances *indigeſtes*, comme le *liege*, le *bois*, les gros noyaux, le verre, les *os*, les pierres, les *métaux*, &c., doivent, autant qu'il eſt poſſible, être tirés au-dehors, ſur-tout ſi ces corps ſont aigus, pointus, &c., comme les *épingles*, les *aiguilles*, les *arêtes* de poiſſon, les fragments de *verres*, (les ciſeaux, les canifs, les bagues, les boucles, &c. Quels ſont ceux qu'on doit extraire par la bouche.

Quelqu'extraordinaire qu'il paroiſſe de nommer tous ces corps, il n'en eſt cependant aucun que l'expérience ne prouve avoir été avalé; & les accidents qui en réſultent le plus ordinairement, ſont, de violentes douleurs dans l'*eſtomac* & les *inteſtins*; des *inflammations*, des *ſuppurations*, des *abcès*, des *ulceres*; la *fievre lente*, la *gangrene*, des *coliques de miſéréré*; des *abcès* extérieurs, par leſquels ces

corps ressortent ; & souvent, après les souffrances les plus atroces, une mort cruelle.)

Premier & second moyens d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Les doigts ; Lorsque le corps n'est pas descendu trop avant, il faut essayer de l'extraire avec les doigts ; méthode qui réussit souvent. Quand il est trop avancé, on se sert de pinces ou de *tenettes*, telles que celles dont les Chirurgiens font usage ; mais cette méthode est souvent infructueuse, sur-tout si le corps est de nature flexible, ou lorsqu'il est descendu fort avant dans le gosier.

Les pinces ou tenettes ;

Troisieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Lorsqu'on n'a réussi, ni avec les doigts, ni avec les pinces, ou qu'il n'a été possible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets.

Les crochets. Maniere de les preparer & de les introduire.

On fait de ces crochets, sur-le-champ, en courbant par le bout, un morceau de fil de fer ; on l'introduit à plat ; &, pour s'assurer de la direction, ou pour le conduire avec plus de sûreté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure, dont on se sert comme d'une anse, & dans laquelle on passe le doigt pour le tenir plus fermement ; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer, afin de prévenir les accidents qui sont arrivés quelquefois, lorsque ces instruments sont échappés des mains de l'Opérateur.

Après que le crochet est passé par delà le corps qui est arrêté dans le gosier, on le retourne, & il accroche le corps, qu'on amene en le retirant.

Ils servent sur-tout à

Les crochets sont encore très-commodes, lorsque

le corps eſt un peu flexible, tels qu'une *épingle*, une *arête*, &c. : ſi elles ſont placées en travers dans le goſier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe & les dégage ; ou ſi elles ſont de nature fort fragile, il ſert à les briſer. extraire les épingles, les arêtes, &c.

Quatrieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le goſier.

Les anneaux.

QUAND les corps arrêtés dans le goſier ſont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du paſſage, comme alors ils pourroient facilement éluder le crochet, ou le redreſſer par leur réſiſtance, on ſe ſert d'anneaux faits de *métal*, ou de laine, ou de ſoie.

Maniere de faire les anneaux ſolides & de les introduire.

Pour l'anneau de *métal*, on prend un morceau de fil de fer, fin & long ; on le courbe par le milieu, en cercle, d'environ un pouce de diametre ; on tient les deux bouts non courbés paralleles, & on les rapproche l'un de l'autre : on ſe ſert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer ; on introduit dans le goſier, le côté formé en anneau ; on le conduit vers le corps engagé, & on le ramene.

Maniere de faire les anneaux flexibles.

Les anneaux plus flexibles ſe font avec de la laine, du fil, de la ſoie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force & plus de conſiſtance. On attache l'un ou l'autre de ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, & pour les retirer. On peut paſſer pluſieurs de ces anneaux les uns dans les autres, afin d'engager plus ſûrement le corps arrêté, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre.

Avantages de ces derniers anneaux.

Cette eſpece d'anneau a un avantage ; c'eſt que, quand on a une fois engagé le corps, on peut alors,

en tournant le manche, le ferrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens ; ce qui, dans un grand nombre de cas, peut être d'une grande utilité.

Cinquieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

L'éponge.

Un autre moyen à employer dans ces occasions, est l'*éponge :* la propriété qu'elle a de se gonfler considérablement en s'humectant, la rend très-avantageuse dans ces cas.

Maniere de l'introduire.

Lorsqu'un corps est arrêté dans le gosier, mais de maniere à ne pas remplir tout le passage, on introduit un morceau d'*éponge* par le vuide que laisse le corps dans le passage, & on le fait descendre par delà le corps. L'*éponge* se gonfle bientôt, & acquiert du volume dans cet endroit humide : on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler au malade quelques gouttes d'eau, dans l'instant où l'*éponge* est dans le gosier ; alors on la retire par le manche auquel elle est attachée ; & comme elle est devenue trop volumineuse pour le petit endroit par lequel elle a été introduite, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle.

Autre maniere.

La compressibilité de l'*éponge*, ou la propriété qu'elle a de se resserrer étant seche, est une autre cause de son utilité. Dans ce cas, un morceau d'*éponge* assez considérable, peut être comprimé & resserré dans un très-petit espace, avec un fil ou un ruban, dont on l'entoure fortement, & que l'on peut desserrer & retirer très-aisément, après que l'*éponge* a été introduite.

Troisieme maniere.

On peut encore comprimer l'*éponge* dans une baleine fendue en quatre par le bout ; mais, de

cette maniere, il est difficile de l'introduire sans blesser le malade.

Sixieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

J'AI souvent vu des épingles, ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, & retirée, sur-le-champ, avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'*éponge*, & peut souvent réussir également bien. **Morceau de viande durcie.**

Septieme moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

ENFIN, quand tous les moyens dont nous venons de parler sont infructueux, il en reste un autre, c'est de faire *vomir* le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés; car, dans les cas où ils seroient accrochés, ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le *vomissement* pourroit quelquefois faire beaucoup de mal. **Vomissement. Circonstances où il peut être utile.**

Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire *vomir*, trente ou quarante grains d'*ipécacuanha*, en poudre. **Ipécacuanha.**

Dans le cas contraire, on essaiera d'exciter le *vomissement*, en irritant le gosier avec une plume. Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* avec la *décoction* de *tabac*: ce *lavement* se fait de la maniere suivante. **Lavement avec la décoction de tabac. Maniere de le préparer.**

Prenez de *tabac en corde*, une once. Faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante; ce *lavement* a souvent fait *vomir*, tandis qu'on avoit envain tenté tous les autres *vomitifs*.

(Le *lavement* de *tabac*, regardé comme une der- **Son impor-**

tance Observation.

niere ressource, mérite, en effet, attention. Voici un fait rapporté par M. TISSOT. Un homme avala un gros morceau de poumon de *veau*, appellé vulgairement *mou de veau*, qui s'arrêta au milieu de l'*œsophage*, & en bouchoit exactement le passage. Un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens: un second, voyant leur inutilité, & le malade ayant le visage noir & tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvements *convulsifs*, lui fit donner, en *lavement*, la *décoction* d'une once de *tabac* en corde: ce *remede* procura un *vomissement* violent, qui fit rejetter le corps étranger, qui alloit causer la mort du malade.)

Moyens de pousser dans l'estomac les corps qui ne sont pas de nature à endommager ce viscere.

Bougie huilée, poireau, baleine, &c.

LORSQUE le corps arrêté est de nature à pouvoir être poussé dans l'*estomac*, c'est-à-dire, lorsque c'est du pain, de la viande, des *fruits*, &c. comme il est dit ci-dessus, page 405 de ce Volume, on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* & un peu chauffée pour la rendre flexible, ou d'un *poireau*, qu'on trouve par-tout, mais qui est sujet à casser; ou avec une baleine, un fil de *métal*, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une éponge, &c. Il faut que tous ces corps soient unis & polis, pour qu'ils ne causent point d'irritation.

(Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser dans l'*estomac*, s'engageoient dans la bougie, ou le *poireau*, ou l'éponge dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec eux. Mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.)

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer ci-dessus, pag. 406 & suiv. de ce Vol., il est impossible d'extraire, même les corps qu'il seroit dangereux de pousser dans l'*estomac*; alors de deux maux, il faut éviter le pire: il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'*estomac*, que d'abandonner le malade, qui périroit sur-le-champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

Circonstances où il faut pousser dans l'estomac les corps même nuisibles.

(Il arrive, dit M. Tissot, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou, 1.° ils sortent par les *selles*; ou, 2.° ils ne sortent point & tuent le malade; ou, 3.° ils sortent par les *urines*; ou, 4.° ils se font jour par la *peau*.

Quand ils sortent par les *selles*, ou c'est au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident; ou ce n'est que long-temps après, & alors cette expulsion est précédée de beaucoup de douleurs. On a vu sortir en peu de jours, sans avoir fait souffrir, un os de patte de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de *thériaque*, des épingles, des aiguilles, des pieces de monnoie de toute espece, une petite flûte longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une boucle de soulier.

Ces corps sortent quelquefois par les selles;

J'ai vu, continue M. Tissot, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur: ce clou s'arrêta quelques moments au gosier; mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit

avec une *selle*, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'*estomac*, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même de plusieurs années, sans avoir cependant fait aucun mal. Il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

L'événement n'est pas toujours aussi heureux. Le plus souvent, quoique les corps sortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'*estomac* & dans les *intestins*. Une fille avala quelques épingles: elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an, des *évanouissements*, des *convulsions*; elles ressortirent au bout de ce terme, & le malade fut guéri.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les *intestins*, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier.

Ou ils ne sortent pas, & tuent le malade.

Ce qui arrive en second lieu, lorsque des corps nuisibles ont été avalés, c'est d'occasionner les accidents les plus fâcheux, suivis de la mort du malade; & il y en a beaucoup dans ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les *selles*; mais l'autre partie perça les *intestins* & même le ventre avec des douleurs inouies. La malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'*estomac*, pénétra dans le *foie*, & fit périr le malade

en *consomption*. Une *sonde* échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

Il est vrai qu'on voit tous les jours avaler des pieces monnoyées de différents *métaux*, sans qu'il survienne rien de fâcheux ; on a même vu avaler jusqu'à cent louis d'or, qui sortirent tous avec les *selles* ; mais que ces heureux hasards n'inspirent point trop de sécurité. Une seule piece de monnoie avalée, boucha la communication entre l'*estomac* & les *intestins*, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément ; mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas, qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs, comme on en trouve des observations dans le Journal de Médecine, Novembre 1779.

Une femme, morte d'une *fievre* lente, rendit, sur les derniers jours de sa vie, quelques noyaux de prunes, & enfin deux corps irréguliers gros comme une petite noix, que je conserve. Ce sont deux noyaux également de prune, qui, avec le temps, se sont recouverts en partie d'une substance brune, spongieuse & assez solide. Ayant ouvert un de ces deux corps, on voit l'amande du noyau desséchée & de couleur noirâtre.

Ou ils sortent par les urines,

La troisieme maniere dont ces corps s'échappent, est par la voie des *urines* ; mais ces cas sont rares. Une épingle de moyenne grandeur sortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée. L'on a rendu par la même voie un petit *os*, des noyaux de cerise, de prunes, &, à ce qu'on dit, une pêche ; on pense bien que cela n'a pu arriver sans occasionner les douleurs les plus atroces.

Ou par la peau.

La derniere voie par laquelle sortent les corps indigestes & nuisibles, introduits ou poussés dans l'*estomac*, est la *peau*. Il faut, pour que cela arrive,

qu'ils aient percé l'*estomac* ou les *intestins*, & qu'ils aient occasionné des *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir. Ils sont souvent très-long-temps à faire ce trajet : quelquefois les douleurs sont continues ; d'autres fois le malade ne souffre que par intervalle. L'*abcès* se forme, ou sur l'*estomac*, ou dans d'autres parties du ventre. Quelquefois même ces corps, après avoir percé les *intestins*, font des routes singulieres, & vont sortir loin du ventre. Une aiguille avalée sortit, au bout de quatre ans, par la jambe ; une autre par l'épaule.

Tous ces exemples, que nous avons cru nécessaire de rapporter, & une foule de morts très-douloureuses, occasionnées par des corps avalés imprudemment, prouvent la nécessité de se tenir sur ses gardes à cet égard, & déposent, dit le même M. TISSOT, contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence, ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des *aiguilles*, des *épingles*, des *clous*, comme font tous les jours les Ouvriers, entre autres les Tapissiers, les Tailleurs, les Couturieres, les Marchandes de Modes, qui jasent, font la conversation, vont & viennent, la bouche pleine de clous, d'épingles, d'aiguilles, &c., quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'ils peuvent occasionner ?)

Traitement qu'il faut employer lorsqu'on ne peut extraire, ni pousser dans l'estomac les corps arrêtés dans le gosier.

Il faut cesser les tentatives. Pourquoi ?

Dès qu'il est évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le

pouſſer dans l'*eſtomac*, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'*inflammation* qu'on occaſionneroit, en inſiſtant davantage, pourroit devenir auſſi dangereuſe que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette *inflammation*, même après que ce corps avoit été retiré.

C'eſt pourquoi, en même-temps qu'on emploie l'un ou l'autre des moyens que nous avons conſeillés précédemment, il faut faire avaler au malade, & ſouvent, quelque liqueur *émolliente*, comme du *petit-lait*, du *lait coupé* avec de l'eau, de l'*eau d'orge*, ou une *décoction* de feuilles de *mauve*, le tout chaud. Donner des boiſſons émollientes;

S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une pipe qu'on conduit dans le goſier. Les *injections* de ce genre, non-ſeulement adouciſſent les parties irritées; mais encore, lorſqu'on les lance avec force, elles réuſſiſſent ſouvent mieux à déboucher le goſier, que tous les autres inſtruments. Ou les injecter dans le goſier.

Quand, après avoir tenté inutilement toutes ſortes de moyens, on eſt forcé de laiſſer le corps dans le goſier, il faut traiter le malade, comme s'il étoit attaqué d'une véritable Maladie *inflammatoire*. Il faut le *ſaigner*; le tenir à une *diete* légere, & lui mettre autour du cou des *cataplaſmes émollients*. Il faut même le traiter par cette méthode, ſi on a lieu de ſoupçonner une *inflammation* dans le goſier, quoique le corps arrêté en ait été retiré. Saignée. Cataplaſmes.

Quelquefois l'agitation & le mouvement, portés à un certain degré, ſont plus efficaces que les inſtruments, pour dégager les corps arrêtés dans le goſier. Un coup dans le dos les a ſouvent dégagés; mais ce moyen eſt plus sûr & plus efficace, lorſque

le corps est arrêté dans la *trachée-artere*. Dans ce dernier cas, il faut encore tenter l'*éternument* & le *vomissement*. Des épingles arrêtées dans le gosier, ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

Traitement lorsque les corps indigestes ou nuisibles, arrêtés dans le gosier, ont été poussés dans l'estomac.

Régime. Lorsque des substances *indigestes* ont été poussées dans l'*estomac*, il faut mettre le malade à un Aliments. *régime* très-*adoucissant* : ses *aliments* ne doivent être que des fruits & des substances farineuses; des soupes, des potages, &c. Il s'abstiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, du Boisson. *punch*, d'*huile*, de *poivre*, &c. Sa boisson doit être du *lait* coupé, de l'eau d'*orge*, du *petit-lait*, &c.

Traitement lorsque le corps arrêté remplit entiérement le gosier.

Lavements nourrissants. Quand le gosier est tellement rempli par le corps qui y est arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavements* de bouillons, de *gelées*, &c.

Enfin, lorsque le malade est en danger d'être suffoqué, qu'on a perdu toute espérance de le débarrasser, & que la mort paroît prochaine, si l'on Bronchotomie; ne rétablit pas promptement la *respiration*, il faut se déterminer sur-le-champ à la *bronchotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture de la *trachée-artere*.

Cette opération, qui n'est pas très-douloureuse, est le seul moyen de conserver la vie. Cette opération n'est, ni difficile pour le Chirurgien expérimenté, ni très-douloureuse pour le malade. Elle est souvent le seul moyen de conserver la vie, dans ces circonstances malheureuses. Nous ne pouvons donc nous empêcher de l'indiquer, quoiqu'elle

quoiqu'elle ne puisse être faite que par une personne très au fait de la Chirurgie.

(L'on a tiré, par le moyen de cette opération, des *os*, une *feve*, une *arête*, & sauvé par-là les malades. Mais comme les préjugés sont opiniâtres; que beaucoup de gens détestent toute opération, & que, bien loin de vouloir convenir que celle-ci est légere, ils imaginent follement, dit M. TISSOT, je ne sais quoi de barbare dans une opération qui ouvre la gorge, il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé. Peut-être même seroit-il à souhaiter que la loi ôtât aux parents le droit de s'opposer à cette opération, quand elle est décidée nécessaire. Elle leur épargneroit les douleurs cruelles qu'ont éprouvées ceux qui, ayant refusé d'y consentir, ont eu le désespoir de voir, par la facilité avec laquelle on sortoit ce corps, après la mort, par une légere incision, combien il étoit aisé de sauver la personne, que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

L'on doit tout tenter, quand il s'agit de la vie d'un homme. Dans le cas où un corps ne pourroit être dégagé de l'*æsophage*, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'*æsophage* même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lorsqu'un corps, tombé dans l'*estomac*, seroit de nature à occasionner des accidents capables de tuer promptement le malade.) **Incision à l'œsophage.**



§. II.

Des Accidents mortels, occasionnés par la Submersion, par une Chûte, par des Coups, &c.

ARTICLE PREMIER.

Des Accidents, & de la Mort apparente, causée par la Submersion; ou des Noyés.

LORSQU'UNE PERSONNE est restée un quart d'heure sous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'espérance de la rappeller à la vie. Cependant, comme plusieurs circonstances peuvent concourir à entretenir la chaleur vitale dans les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse situation, il ne faut pas abandonner ces infortunés trop tôt à leur triste sort. Au contraire, il faut tenter tous les moyens possibles de les sauver, puisqu'il y a nombre d'exemples bien prouvés, de personnes qui ont été rappellées à la vie après avoir été tirées de l'eau avec toutes les apparences de la mort, & être restées un temps considérable sans donner aucun signe de vie.

Secours qu'il faut administrer aux Noyés pour les rappeller à la vie, lorsqu'ils paroissent l'avoir perdue.

Description de la Boîte-Entrepôt & des objets qu'elle contient.

(AVANT que d'entrer en matiere, nous allons donner la description des objets renfermés dans la Boîte, qu'on trouve dans tous les Corps-de-garde de la Ville de Paris & des autres Villes de France, ainsi que chez le plus grand nombre des Seigneurs & Curés de nos Provinces. Cette Boîte, qu'on appelle *Boîte-Entrepôt*, & que nous devons à la bienfaisance d'un Citoyen généreux, M. PIA, ancien Echevin de cette Capitale, contient;

1.° Un bonnet de laine dont on couvre la tête du noyé.

2.° Deux frottoirs de laine pour faire les *frictions*, comme nous le dirons ci-après.

3.° Une couverture de laine, en forme de tunique, dont on couvre le noyé, après l'avoir deshabillé.

4.° Quatre rouleaux de *tabac* à fumer, de demi-once chaque.

5.° Une petite boîte renfermant plusieurs paquets d'*émétique*, de trois grains chaque.

9.° Deux bouteilles de pinte, remplies d'*eau-de-vie camphrée*, animée avec l'*esprit volatil de sel ammoniac*.

7.° Un flacon de crystal, contenant de l'*esprit volatil de sel ammoniac* liquide; ce qui est la même chose que l'*alkali volatil fluor*.

8.° Une cuiller de fer étamée.

9.° Une canule à bouche pour souffler l'*air* dans la poitrine.

10.° Une machine *fumigatoire* dans laquelle on allume le *tabac*, par le moyen d'un soufflet, qui sert également à pousser la fumée dans le *chapiteau* de la machine, au bec duquel on a adapté un tuyau flexible, qui se termine par une canule qu'on introduit dans le fondement. Cette canule est double, pour que l'une supplée à l'autre, lorsqu'elle se trouve engorgée.

Il n'est personne qui ne sente combien il est important d'être muni de cette Boîte, lorsqu'on veut secourir un noyé. Il faut donc commencer par s'informer s'il y en a une dans le lieu où l'on a repêché le noyé, &, s'il n'y en a pas, détacher un assistant, qui se transportera sur-le-champ dans le lieu le plus voisin, & la demandera à celui qui la possede. Qui que ce soit ne la refuse; &, comme elles sont

Il faut commencer par se procurer cette Boîte:

très-multipliées, ainſi que nous venons de le dire; pour peu que celui qui ſe charge de cette commiſſion faſſe de diligence, on ſe trouvera l'avoir à propos.

Et deux ou trois perſonnes intelligentes.

Il eſt encore important de s'aſſurer de trois ou quatre perſonnes intelligentes, parce que la plupart des ſecours dont nous allons parler, doivent être adminiſtrés à-la-fois, & chacun par une perſonne différente.)

La premiere choſe qu'il y a à faire, lorſqu'on a tiré de l'eau le corps d'un *noyé*, eſt de le tranſporter, le plus tôt poſſible, dans un lieu propre à lui donner tous les ſecours néceſſaires à ſon état. Il faut bien prendre garde, en le tranſportant, de le faire d'une maniere qui puiſſe lui être nuiſible, ſoit en le heurtant contre quelque choſe, ſoit en le portant dans une mauvaiſe ſituation, comme en le tenant ſa tête en en-bas, ou dans une autre poſition contre nature.

On le poſera donc ſur un lit, ou ſur de la paille, de maniere qu'il ait la tête un peu élevée, & on le mettra dans une voiture, ou ſur les épaules de quelqu'un; mais il faut toujours qu'il ſoit dans la poſition la plus droite poſſible. Si c'eſt le corps d'un enfant, on le tranſportera ſur les bras.

Maniere de tranſporter le noyé.

(Au lieu de tranſporter le *noyé* ſur les épaules, ce qu'on ne peut faire ſans donner au corps une poſition contre nature, toujours nuiſible, il faut que deux perſonnes, ou un plus grand nombre, portent, avec précaution, le *noyé*, ou couché ſur leurs bras entrelacés, ou aſſis ſur leurs mains jointes. Ce tranſport doit ſe faire avec célérité, pour moins retarder l'uſage des ſecours dont il va être queſtion.)

Indications qu'il y a à remplir dans l'adminiſtra-

Lorſqu'on veut rappeller à la vie des perſonnes qui ſont mortes en apparence, le premier objet dont on doive s'occuper, eſt de ranimer la chaleur

naturelle, dont dépendent toutes les *fonctions vitales*; & d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'usage des *remedes* irritants, non-seulement appliqués sur la *peau*, mais encore introduits dans les *poumons*, les inteſtins, &c.

tion des ſecours.

Premiere indication: réchauffer.

Quoique le froid ne ſoit, en aucune maniere, la cauſe de la mort des *noyés*, cependant il devient un obſtacle très-puiſſant à leur rappel à la vie. C'eſt pourquoi, après avoir ôté au *noyé* ſes habits mouillés, on le frottera fortement & pendant un temps conſidérable, du bas en haut, & particuliérement ſur le *creux de l'eſtomac*, avec les frottoirs de laine, qu'on tiendra auſſi chauds qu'il ſera poſſible; & auſſi-tôt qu'un lit bien chaud aura été préparé, on le mettra dedans, la tête élevée, en continuant de le frotter. On lui couvrira la tête avec le bonnet de laine, & on l'enveloppera avec la couverture à laquelle on a donné la forme de chemiſe ou de tunique. On lui appliquera auſſi des ſerviettes bien chaudes ſur l'*eſtomac* & ſur le ventre, & des briques chaudes, ou des bouteilles d'eau chaude à la plante des pieds ou à la paume des mains.

Raiſon pour laquelle il faut commencer par réchauffer le noyé.

(On ne peut faire aſſez d'attention à l'ordre qu'on doit ſuivre dans le traitement des *noyés*, pour les rappeller à la vie. La raiſon pour laquelle il faut commencer par les réchauffer, eſt évidente, pour peu qu'on y faſſe d'attention: on ne peut ſe propoſer de rappeller la vie dans un corps, qu'autant que le *ſang* puiſſe y circuler; & on ſent que cet effet ne peut avoir lieu, que ce *ſang* ne ſoit dans un état de fluidité propre à couler. Or il ne peut acquérir cet état qu'autant que le corps a été réchauffé de maniere à avoir la température capable de lui donner cette fluidité: on ne peut donc entreprendre aucun ſecours aux *noyés*, qu'au préalable

on ne les ait suffisamment réchauffés, pour que leur *sang* devienne fluide.

M. Tissot rapporte, comme on le verra plus bas, l'histoire d'une fille, qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescrire. Cette fille, retirée de l'eau après y avoir été long-temps, fut promptement réchauffée extérieurement : la parole lui étant revenue, ses premiers mots furent, *Je gele, je gele;* preuve que malgré ce qu'on avoit fait pour la réchauffer, elle avoit encore un froid très-considérable.

Il faudroit joindre à la Boite-Entrepôt un thermometre. Pourquoi ?

Il seroit à souhaiter, en conséquence, qu'on joignît aux instruments de la *Boîte-Entrepôt*, dont nous venons de parler pages 418 & suiv., un petit *thermometre* fort simple, où il y eût marqué uniquement le trente-deuxieme ou trente-troisieme degré du *thermometre* de M. de Réaumur, avec ces mots, *Chaleur du sang, ou qu'on doit donner ou procurer aux noyés.*

La chaleur naturelle & douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du *noyé*, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, & les personnes qui se couchent avec lui, appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du *noyé*.

La peau d'un mouton qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer avec avantage, pour couvrir & réchauffer le malade.

Nécessité d'un air frais & circulant dans la chambre du noyé

On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes à l'*air* libre. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires; le retour du *noyé* à la vie dépendant beaucoup de la pureté & de l'activité de l'*air* qui l'environne. Il faut consulter le *Plan de la Société formée à Londres, en faveur des noyés*, inséré

dans la troisieme partie, année 1774, du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, par M. Pia.

On lui présentera souvent sous le nez des *liqueurs volatiles spiritueuses fortes*, (telles que l'*alkali volatil fluor* : on en introduira même dans les narines, par le moyen de petits rouleaux de papier, en forme de meche, qu'on fourre dans le nez à plusieurs reprises, mais précipitées.) Sels volatils. Alkali volatil fluor.

Pendant cette opération, un autre assistant lui frottera l'*épine du dos* & le *creux de l'estomac* avec les frottoirs trempés dans l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit de vin* chauds, animés avec l'*esprit volatil de sel ammoniac*; on frottera encore les *tempes* avec des *esprits volatils*, & on lui soufflera, dans les narines, des poudres *irritantes*, telles que celles de *tabac* ou de *marjolaine*. Frictions spiritueuses.

Dans l'intention de rétablir la *respiration*, il faut qu'une personne vigoureuse souffle, avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même temps qu'elle lui pincera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera apperçue, par l'élévation de la poitrine & du ventre, que l'*air* a passé dans les *poumons*, & les remplit, elle cessera de souffler; alors pressant la poitrine & le ventre, pour faire sortir cet air qui y a été introduit, elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi rentrer l'*air* dans les *poumons*, & l'en rechassant en comprimant la poitrine & le ventre, enfin en imitant, autant qu'il lui sera possible, par cette *respiration* artificielle, les effets de la *respiration* naturelle. Insufflation d'air dans la bouche du noyé.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire rentrer l'*air* dans les *poumons*, en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre étant exactement fermée, ainsi que la bouche. Insufflation dans les narines.

Le Docteur Monro propose, à cet effet, un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, & par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour recevoir le tuyau d'un soufflet qu'on emploiera dans la même vue.

Maniere de se servir de la canule à bouche de la Boîte-Entrepôt.

(La *canule à bouche*, qu'on trouve dans la *Boîte-Entrepôt*, est très-commode pour cette opération. On introduit un des bouts de cette canule dans la bouche du noyé. L'assistant prend l'autre bout dans sa bouche & souffle : lorsqu'il veut reprendre haleine, il pince avec deux doigts le tuyau de peau de cette canule, afin que l'*air* ne sorte point de la *poitrine* du noyé : il pince également ce tuyau de peau, pour éviter les exhalaisons, qui, s'échappant de l'*estomac* du noyé, quand il commence à revenir à lui, enfileroient ce tuyau, & viendroient se perdre dans la bouche de celui qui souffle. Ces exhalaisons sont trop désagréables & trop dégoûtantes pour ne pas avoir la plus grande attention à les éviter.

Mais pour que cette insufflation ait lieu, il est quelquefois nécessaire d'écarter les dents du noyé, lorsqu'elles sont trop serrées pour pouvoir y introduire le bout de la canule. Alors on a recours au manche de la cuiller de fer, lequel, dans cette occasion, fait l'office d'un levier; & il est important, en voulant faire cet écartement, d'employer la plus grande prudence, pour ne pas s'exposer à disloquer la mâchoire de celui qu'on voudroit soulager.

Quand on est parvenu, de cette maniere, à desserrer les *dents*, il faut les contenir ouvertes, en les assujettissant avec un petit morceau de bois de l'épaisseur de la tige de la canule à bouche, afin que l'introduction en soit facile. On a aussi l'attention, pendant l'insufflation, de pincer les narines du noyé; autrement l'*air* qu'on lui introduiroit par la bouche,

pourroit ſortir par le nez, ce qui rendroit cette opération infructueuſe. Mais en même-temps qu'on recommande de ſerrer les narines du noyé, on obſerve auſſi qu'il ne faut pas les tenir ſi exactement fermées, que l'*air* ne puiſſe, de temps en temps, s'en échapper; on ne pourroit alors établir la *reſpiration* artificielle, dont nous venons de parler. Il faut donc, de temps en temps, lâcher les doigts qui pincent le nez, & faire les compreſſions ſur la poitrine & ſur le ventre, recommandées ci-deſſus, page 423 de ce Volume.)

Mais, quand on ne peut pas introduire de l'*air* dans les *poumons*, ni par la bouche, ni par les narines, il faut ouvrir la *trachée-artere*; & cette opération, qu'on appelle, comme nous l'avons déjà dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un Chirurgien très-inſtruit; nous ne nous arrêterons donc pas à la décrire. **Bronchotomie.**

(Dans le temps qu'on emploie à-la-fois, autant qu'il eſt poſſible, les ſecours dont on vient de parler, il faut encore eſſayer de faire avaler au noyé quelques liqueurs ſpiritueuſes, telles que l'*alkali volatil fluor*. On en met douze ou quinze gouttes dans une cuillerée d'eau; on les verſe dans la bouche du *noyé*, & on lui tient la tête penchée en arriere, pour en faciliter la *déglutition*. On réitere cette doſe, plus ou moins, juſqu'à ce que la connoiſſance & le *pouls* ſoient revenus. **Alkali volatil fluor intérieurement. Doſe.**

Si, quelque temps après que le *noyé* a pris cette liqueur, on s'apperçoit qu'elle lui occaſionne des ſoulévements d'*eſtomac*, qui le fatigueroient envain, parce qu'ils n'occaſionnent point de *vomiſſements* réels; dans ce cas, il faut diſſoudre trois grains d'*émétique* dans trois ou quatre cuillerées d'eau, qu'on lui fait avaler ſucceſſivement. S'il vomit, on lui donne de l'eau chaude, pour faciliter le *vomiſſement*: **Circonſtances qui indiquent l'émétique;**

ſi ce *remede* opere également par les *ſelles*, alors; tant pour diminuer le *vomiſſement* que pour fortifier le noyé, il faut lui faire prendre de petites cuillerées

L'eau-de-vie camphrée.

à café d'*eau-de-vie camphrée*, telle qu'on la trouve dans la *Boîte-Entrepôt*. Elle eſt combinée de telle ſorte, qu'elle décompoſe l'*émétique* & le rend ſans effet; & alors elle équivaut à un *cordial* qui ſeroit *diaphorétique* & *diurétique*, c'eſt-à-dire, qu'elle agit par les *ſueurs* & par les *urines*. Sixieme partie du *Détail des ſuccès*, &c., par M. Pia, ann. 1777 & 1778, pag. 29 & 30.

L'*alkali volatil fluor* n'eſt pas ſeulement un *remede* acceſſoire, dans le traitement qu'on doit faire éprouver aux *noyés*. M. Sage n'héſite pas de dire qu'il en eſt le principal & le premier qu'on doive employer, & il donne en preuve l'obſervation ſuivante, qui a été multipliée nombre de fois depuis, même en Angleterre, par M. Midfort, Chirurgien de Londres.

«Le 20 Juillet 1777, dit M. Sage, un homme »ivre, ayant apperçu des perſonnes en *ſcaphandre*, »dans la Seine, crut pouvoir, à leur imitation, »entrer & marcher dans l'eau; ſoit qu'il s'imaginât »que l'eau n'étoit pas profonde en cet endroit, ou »qu'il crût ſavoir aſſez bien nager pour s'en tirer. »Quoi qu'il en ſoit, ôter ſes habits & ſe mettre à »l'eau, fut l'affaire d'un inſtant. On eut beau lui »crier de prendre garde à lui, il n'en tint compte, »& s'applaudiſſoit de ſes ſuccès, tant qu'il eut pied; »mais bientôt le courant l'entraînant, il diſparut. »Ce ne fut que quelques minutes après qu'on vit »ſes pieds à la ſurface de l'eau, & il diſparut de »nouveau. Il y avoit plus de vingt minutes qu'il »étoit ſubmergé, quand un Batelier le tira de l'eau, »ſans mouvement, ſans *pouls*, les yeux ouverts & »immobiles.

» Une des perſonnes qui nageoit à l'aide du *ſca-» phandre*, ſe rendit au batelet, introduiſit de l'*al-» kali volatil fluor* dans les narines du noyé, & lui » en verſa quatre ou cinq gouttes dans la bouche. » Auſſi-tôt cet homme fit une grande *expiration*, » rejetta une eau écumeuſe, & dit, en ſe redreſſant, » *Je me porte bien.* Le Batelier le voyant debout, » dit : *J'aurois bien dû le porter au Corps-de-garde » tandis qu'il étoit noyé, j'aurois gagné un louis.* » L'autre ayant repris ſes habits, crut, à ces mots, » qu'on vouloit le faire mettre en priſon. Il eut » bientôt ſauté du batelet à terre, & prit la fuite » en courant. »

Fumée de tabac introduite dans l'anus.

Si les différents ſecours qu'on vient d'indiquer, ſe trouvent ſans ſuccès, on introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *inteſtins*. On a inventé pluſieurs machines, telle que celle qui eſt dans la *Boîte-Entrepôt*, décrite ci-devant, pages 418 & ſuivantes de ce Volume, pour adminiſtrer ces *lavements*, & il faut les employer lorſqu'on les a ſous la main.

Maniere de l'introduire.

Mais, à leur défaut, on peut ſe ſervir d'une pipe ordinaire. On emplit le fourneau de la pipe, de *tabac* à fumer, qu'on a humecté avant que de l'allumer ; on introduit le tuyau dans le fondement ; on enveloppe le fourneau allumé avec un morceau de papier, percé de pluſieurs trous ; on ſouffle ſur le papier, de maniere à faire prendre à la fumée la direction du tuyau, qui eſt introduit dans le fondement ; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, & on ſouffle par le tuyau de cette derniere.

On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la maniere ſuivante : on prend une canule de ſeringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite veſſie, ou un petit ſac, & on introduit la canule

dans le fondement. On ferme l'ouverture du sac ou de la vessie avec le tuyau de la pipe, autour duquel on serre fortement le sac; on allume le fourneau de la pipe, & on dirige la fumée comme ci-dessus.

Lavements de sel & de vin, ou de liqueurs spiritueuses.

Dans le cas où l'on seroit dans l'impossibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *intestins*, il faut recourir aux *lavements* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel* & de *vin*, ou de *liqueurs spiritueuses*, & on les renouvelle plusieurs fois : on peut les administrer avec l'instrument ordinaire à donner des *lavements*, c'est-à-dire, avec une seringue, ou un sac, ou une vessie garnie de son tuyau : mais, comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux employer une seringue d'une certaine grandeur.

Bain chaud.

Tandis qu'on est occupé de ces secours, quelqu'un préparera un *bain chaud*, dans lequel on mettra le *noyé*, si les moyens déjà tentés sont sans succès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de pouvoir faire usage du *bain*, il faut ensevelir le corps du malade dans du sel, du sable, du grain, des cendres, &c.; le tout bien chauffé.

Observation.

M. Tissot fait mention d'une fille qui fut rappellé à la vie, après avoir été retirée de l'eau, tout le corps enflé & gonflé, ayant toutes les apparences de la mort. On l'étendit nue sur des cendres chaudes; on la couvrit d'autres cendres également chaudes; on lui mit sur la tête un bonnet, & un bas autour de son cou, qui étoient remplis de cendres, & par-dessus le tout des couvertures. Après être restée une demi-heure dans cette situation, son *pouls* revint; elle recouvra la parole, & s'écria : *Je gele, je gele.* On lui donna un peu d'*eau-de-vie de cerises*, & on la laissa huit heures ensevelie sous la cendre. Au bout de ce temps elle en sortit, sans autre mal qu'une lassitude ou foiblesse qui se dissipa en

peu de jours. Il dit encore qu'un homme fut rappellé à la vie, après être resté six heures sous l'eau, par la chaleur d'un tas de fumier (1).

Il ne faut rien mettre dans la bouche du noyé avant qu'il soit en état d'avaler.

Avant que le malade donne quelques signes de vie, & qu'il soit capable d'avaler, il seroit inutile & même dangereux de lui verser aucune liqueur dans la bouche. (Il faut excepter de cette loi générale l'*alkali volatil fluor*, qui, comme nous l'avons vu, observation de la pag. 427, a été le premier & le seul secours mis en usage ; & jamais résurrection n'a été, ni aussi subite, ni aussi complette.

Excepté l'alkali volatil fluor.

Il faut lui humecter les levres & la langue avec des liqueurs spiritueuses.

Si l'on ne doit donner qu'avec précaution des liqueurs au *noyé*, avant qu'il soit en état d'avaler,) cependant on peut lui humecter souvent les levres & la langue avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, ou d'autres *liqueurs spiritueuses fortes*; & aussi-tôt qu'il a recouvré la faculté d'avaler, on peut lui donner, de temps en temps, une cuillerée de *vin* chaud, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Moyens de le faire vomir sans lui donner l'émétique.

Il y en a qui recommandent de donner au *noyé* un *vomitif* dès qu'il est un peu ranimé ; mais il est toujours beaucoup mieux de le faire *vomir*, sans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter, à cet effet, de chatouiller le gosier & la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui ne soit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties.

Oxymel scillitique.

M. Tissot recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel scillitique*, à la dose d'une cuillerée,

(1) Voyez les réponses de M. Pia, aux Lettres de M. l'Abbé Jacquin, au sujet des cendres chaudes, page 83 du *Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés*, seconde édition, & page 16 du *supplément à ce Détail*, &c. Voyez de plus la sixieme Partie du même Ouvrage, pages 17, 18 & 19.)

délayée dans un peu d'eau, & répétée tous les quarts d'heure, jusqu'à six fois; & lorsqu'on n'a pas ce *remede* sous la main, il conseille de lui subs-

Infusion de sauge, de camomille, ou de chardon béni avec le miel.

tituer une forte *infusion* de *sauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon béni*, adoucie avec le *miel*, ou simplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel commun*. Mais il faut observer qu'en conseillant tous ces *remedes*, M. TISSOT ne veut pas qu'on les donne en assez grande quantité pour

Le vomissement n'est point nécessaire.

exciter le *vomissement*; car il ne le regarde nullement comme placé dans ces occasions.

Il ne faut pas interrompre les secours quoique le noyé paroisse ressusciter.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinuer les secours; car quelquefois il expire après ces premieres apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations* chaudes & *irritantes*, & lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappellé à la vie, il lui reste quelquefois de l'*oppression*, de la *toux*, des mouvements de *fievre*, *symptômes* qui constituent une véritable Maladie. Il faut, dans ce cas, *saigner* le malade, du bras, lui faire boire de grandes quantités d'*eau d'orge*, de *fleurs de sureau*, ou de toute autre *tisane pectorale adoucissante*.

Avec quelle précaution il faut saigner les noyés.

(On observera qu'on ne conseille la *saignée* qu'après que le malade est manifestement rappellé à la vie, & lorsqu'il y a *oppression*, *toux*, *fievre*, &c. En effet, la *saignée* ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente, &, à plus forte raison, sur les corps froids & glacés. Il n'est pas raisonnable, dit le Docteur ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur: elle ne doit pas être regardée comme absolument nécessaire en pareil cas: on a même vu souvent la *saignée* retarder & rendre

plus lent le retour à la vie, & quelquefois elle a été fatale au ſujet qu'on s'efforçoit de reſſuſciter.

La ſaignée n'eſt point un ſecours eſſentiel Elle peut, dans bien des cas, devenir funeſte.

Quelque bon effet que l'on attende de la *ſaignée*, il eſt important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers ſecours employés pour ranimer la vie : l'écoulement du *ſang* empêche évidemment la continuation des opérations plus néceſſaires & plus actives : & le bandage arrêtant le *ſang*, arrête ou détruit une partie du mouvement des *fluides* & des *ſolides* que l'on cherche à rétablir, par les ſecours auxquels on doit avoir plus de confiance.

Exception.

Il eſt cependant une exception à faire à cette régle, exception notée dans la ſixieme partie du *Détail*, &c., citée ci-deſſus note 1 de ce Chapitre : c'eſt lorſqu'on s'apperçoit que les *vaiſſeaux* du noyé ſont gonflés, qu'il a le viſage pourpre ou violet, & que ſes yeux paroiſſent étincelants. Alors il faut ſaigner le malade à la *jugulaire*. Il faut donc appeller ſur-le-champ un Chirurgien. Il eſt important d'obſerver qu'il ne faut pas que cette *ſaignée* ſoit trop copieuſe d'abord ; il vaut mieux y revenir, s'il eſt néceſſaire.

Saignée de la jugulaire.

Conſtance qu'il faut avoir dans l'adminiſtration des ſecours.

Les ſecours que l'on donne aux *noyés*, & autres perſonnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, & au moins pendant ſix heures, ſans ſe décourager, enfin juſqu'à ce que le ſujet ait entiérement recouvré la vie, ou qu'il ſoit bien conſtant qu'on ne peut la lui rendre : ce dont on eſt aſſuré, ſi, en écartant les paupieres, on obſerve que les yeux ſont ternes & éteints, & que d'ailleurs le corps ſe refroidiſſant de plus en plus, devient roide.

Moment où on peut les ceſſer.

Ils doivent être adminiſtrés tous enſemble, autant qu'il eſt poſſible, de maniere cependant que l'un ne préjudicie pas à l'autre. Il eſt donc eſſentiel, dans ces circonſtances, d'être aſſiſté de deux ou trois

personnes qui se possédent bien. Autrement on se trouveroit embarrassé, & les secours perdroient de leur efficacité, parce que, malgré la meilleure volonté, ils seroient donnés avec une confusion, qui nuiroit au noyé qu'on voudroit secourir.

Nous croirions manquer à la reconnoissance que tout bon Citoyen doit à la bienfaisance des Officiers municipaux de cette Capitale, si nous gardions le silence sur les secours gratuits, & même récompensés, que, par leur ordre, on donne & on doit donner aux *noyés*. C'est à l'humanité & au zèle de M. PIA, ancien Echevin, que nous devons l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des *noyés*, à l'instar de celui d'Amsterdam, & qui a été imité par la plupart des Villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, &c.

Depuis le mois de Juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'à la fin de l'année 1778, on a sauvé deux cens soixante-dix personnes, dans la seule Ville de Paris, & beaucoup plus dans les autres Villes du Royaume, qui se sont empressées de marcher sur les traces de la Capitale : c'est donc plus de six cens personnes rendues à la société, & qui, avant cette époque, eussent péri, quoiqu'encore en vie ; & il y a lieu de croire que par les soins que le Bureau de la Ville se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'il emploie, par les instructions qu'il répand, on en sauvera dans peu de temps un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter à ce que nous venons d'exposer, l'extrait de l'*Avis*, publié en 1772, par MM. les *Prévôt des Marchands & Echevins, concernant les personnes noyées, qui paroissent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappellées à la vie.* On est dans

dans l'usage de coller cet abrégé sur le devant de la *Boîte - Entrepôt*, afin qu'étant à portée d'être lu plus aisément, il s'inculque, d'autant mieux, dans la mémoire des Sergents & Soldats des Corps-de-gardes, & que ceux-ci, le sachant par cœur, puissent être dans le cas de coopérer tous ensemble à l'administration des différents secours.

Les Prévôt des Marchands & Echevins, voulant détruire l'abus funeste de la *suspension par les pieds*, ainsi que du *roulement dans un tonneau défoncé*, commencent par proscrire ces deux moyens, comme téméraires & dangereux. Instruits d'ailleurs des succès multipliés qu'ont eus différents secours donnés à des personnes *noyées*, ils s'empressent de les indiquer à leurs Concitoyens, & les sollicitent à ne pas les négliger, toutes les fois que l'occasion se présentera de les employer. Avis de la Ville de Paris sur les noyés.

Ces moyens salutaires consistent :

1.° A déshabiller le *noyé*, l'essuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différents sens ; le laisser peu sur le dos, & le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'*air*. Récapitulation des secours qu'il faut aux noyés.

2.° Lui faire avaler de huit à quinze gouttes d'*alkali volatil fluor*, comme il est prescrit ci-dessus, page 425 de ce Volume ; lui faire entrer de l'*air* dans les *poumons*, en lui soufflant dans la bouche, par le moyen d'une canule, & lui pinçant les deux narines.

3.° Lui introduire dans les *intestins* de la fumée de *tabac*.

4.° Lui chatouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume ; lui souffler dans le nez du *tabac* ou de la poudre *sternutatoire* ; lui présenter sous le nez de l'*esprit volatil de sel*

ammoniac, ou de l'*alkali volatil fluor*, ainſi que de la *fumée de tabac*.

5.° Lui frotter toute la ſurface du corps avec de la flanelle imbibée d'*eau-de-vie camphrée*; &, ſi l'on juge qu'il eſt en état d'avaler, lui faire prendre ſucceſſivement une ou deux cuillerées d'*eau-de-vie camphrée*.

6.° Enfin, continuer long-temps tous ces ſecours, ſans que l'un puiſſe préjudicier à l'autre. La perſévérance eſt d'autant plus indiſpenſable, que ce n'eſt ſouvent qu'après deux, quatre & même ſix heures d'un travail non interrompu, que les premiers ſignes de vie commencent à ſe manifeſter.

Ordre de fournir la Boîte à la premiere requiſition.

Le Sergent de chaque Corps-de-garde eſt tenu de fournir la *Boîte-Entrepôt*, contenant leſdits ſecours, à la premiere requiſition : il l'accompagnera lui-même, ou la fera accompagner par un ſoldat au fait & intelligent.

Il fera, dans les vingt-quatre heures, ſon rapport au Bureau de la Ville, de l'uſage qui aura été fait deſdits ſecours.

Il entretiendra ſon entrepôt toujours en bon état : en conſéquence, il le fera compléter, & il aura ſoin de nettoyer les machines toutes les fois qu'on en aura fait uſage. Il s'y fera tous les mois une viſite, pour aſſurer le Bureau des ſoins qui auront été pris.

Récompenſes à ceux qui auront ſauvé le noyé.

Le Bureau de la Ville accorde une ſomme de *quarante-huit livres* à partager entre ceux qui auront ſauvé un *noyé*, en le rappellant à la vie, ſuivant la diſtribution indiquée par l'*Avis*, & aux conditions qui s'y trouvent énoncées.

Si les moyens employés n'ont pas eu le *ſuccès* deſiré, le Sergent ou Soldat aura ſoin de requérir la Garde de Paris, pour lui remettre le cadavre avec toutes ſes dépendances, afin que les Officiers du

Châtelet ou autre à qui il appartiendra, en prennent connoiſſance.

On prévient que, dans tous les cas, les frais extraordinaires ſeront rembourſés, pourvu qu'ils ſoient jugés néceſſaires.)

ARTICLE II.

De la Mort apparente, cauſée par une Chûte, par des Coups, &c.

LES PERSONNES qui ont le malheur, par une chûte, par des coups, &c., de paroître privées de la vie, doivent être traitées par les mêmes moyens, à-peu-près, que celles qui ſont reſtées quelque temps ſous l'eau. Les mêmes ſecours que pour les noyés.

J'ai vu un homme tellement étourdi pour être tombé de cheval, qu'il reſta pendant ſix heures abſolument privé de tout ſigne de vie. Cependant cet homme, après avoir été *ſaigné* & reçu les ſecours propres à entretenir la chaleur vitale, revint, & fut parfaitement rétabli en peu de jours. Obſervation d'une mort apparente cauſée par une chûte;

Le Docteur ALEXANDER, dans les *Eſſais de Médecine & de Littérature d'Edimbourg*, rapporte une obſervation à-peu-près ſemblable. Un homme, qui, après avoir reçu un coup dans la poitrine, avoit tous les ſignes de la mort, fut reſſuſcité par un *bain d'eau chaude*, dans lequel il reſta quelque temps. Par un coup.

Ces exemples, & pluſieurs autres de cette nature, que je pourrois citer, nous conduiſent à tirer cette conſéquence importante: qu'une partie des perſonnes qui meurent ſubitement par des chûtes, des coups, &c., pourroient être rappellées à la vie, ſi on employoit auprès d'elles les moyens appropriés, & qu'on les continuât pendant un temps convenable. La plupart de ceux qui meurent ſubitement après des chûtes, des coups, &c., pourroient être rappellés à la vie.

(Il eſt d'obſervation que les ſecours employés pour rappeller les *noyés* à la vie, excepté celui de Les ſecours pour les noyés con-

viennent dans presque toutes les morts subites.

réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux *noyés* & à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après, conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause; *convulsions*, *accès de colere*, *apoplexie*, *strangulation*, *étouffement par la foudre*, &c. Souvent, dans tous ces cas, il n'y a que la *respiration* d'interceptée, & il suffit de la rétablir.

Dans la plupart de ces cas, il ne s'agit que de rétablir la respiration qui est interceptée.

En quoi consiste la vie;

La mort.

Il en est des hommes *noyés*, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'*air* dans la *machine pneumatique*: ces animaux paroissent morts; on les ressuscite en leur rendant l'*air*. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement; la mort dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendrez la vie.)

§. III.

De l'Asphyxie ou *des Accidents mortels, occasionnés par les vapeurs nuisibles & suffoquantes, telles que celles qui s'exhalent du charbon allumé; des liqueurs en fermentation; des puits & des fosses fermés depuis long-temps; des lampes & des chandelles allumées dans de petits endroits; des latrines, &c., occasionnés par la foudre*, &c.

Comment l'air peut être rendu nuisible & mortel.

L'AIR peut être nuisible, & même mortel, de plusieurs manieres. 1.° Lorsqu'il est privé de ses principes vivifiants. 2.° Lorsqu'il est imprégné d'exhalaisons méphitiques, &c. C'est ainsi que l'*air* qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en feu, ne peut plus, ni entretenir ce même feu, ni entretenir la vie des animaux. De-là le danger de dormir dans des chambres fermées, & dans lesquelles il y a du charbon allumé.

Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulphureuse* qui s'exhale du charbon, & qui se répand dans la chambre ; les autres prétendent qu'il vient seulement de la quantité de l'*air* de la chambre, altéré par le feu seul. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, les vapeurs du charbon. Il faut éviter les vapeurs du charbon.

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Dernièrement quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre où on avoit laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé : les vapeurs du charbon de bois sont pernicieuses au même degré. Dangers de coucher dans de petites chambres où il y a du feu.

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*, de la *biere*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel qui tue de la même maniere que la vapeur du charbon (2) : de-là le danger d'entrer dans un cellier, ou dans une D'entrer dans des lieux où il y a des liqueurs en fermentation.

---

(2) Il est bien prouvé aujourd'hui que toutes ces vapeurs, qui s'élevent des substances ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, & qu'elles forment une espece de *gas* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on a donné le nom, un peu extraordinaire, d'*air fixe* ; car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on sait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gas*, ou cette vapeur *élastique*, est un véritable *acide*, & qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, crystallise avec eux. Comme on avoit nié d'abord que cette vapeur fût *acide*, on traita un peu cavaliérement M. Sage, & ensuite M. le Comte de Milly, tous deux Membres de l'Académie Royale des Sciences, qui avoient les premiers avancé cette opinion en France : cependant on fut obligé de convenir dans la suite qu'ils avoient raison. Ce que c'est que les vapeurs du charbon & des liqueurs en fermentation.

Ee 3

cave, dans lesquels il y a une grande quantité de liqueurs en *fermentation*, sur-tout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur-le-champ, en entrant dans ces lieux, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Dangers de descendre dans les lieux souterrains, dans des puits, des fosses, &c. fermes depuis long-temps.

Quand on ouvre des souterreins fermés depuis long-temps, ou quand on nettoie des puits profonds, qui n'ont pas été vuidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les *mines*, dans les fosses, &c., dans d'autres lieux humides & profonds qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils aient été suffisamment purgés de leur air *méphitique*, en y brûlant de la *poudre à canon*, &c.; comme nous l'avons déjà fait observer Tome I, Chapitre II, Paragraphe I.

Moyens de connoître quand l'air de ces lieux est mal sain.

Il est facile de reconnoître quand l'*air* de ces lieux est mal sain & mortel. On y descend une chandelle allumée, du bois, de la paille enflammés, &c. Si ces corps continuent de brûler, on peut y descendre en sûreté; mais s'ils s'éteignent subitement, il faut bien se garder d'y entrer, que l'*air* n'ait été purifié par le feu, ou par l'eau, comme nous le dirons ci-après, page 446 & suiv. de ce Volume.

Accidents occasionnés par la vapeur des lampes, chandelles, &c.

La fumée des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus foiblement & plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la seule fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien closes; & les personnes qui ont la *poitrine* foible & délicate, sont, pour l'ordinaire, promptement saisies par de fortes *oppressions*, lorsqu'elles se trouvent dans des appartements où il y a beaucoup de lumieres.

Article premier.

Traitement que doivent essuyer ceux qui ont été suffoqués par l'une ou l'autre de ces vapeurs.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ne sont que légérement affectés, ou dont la syncope est incomplette.

Ceux qui s'apperçoivent du danger auquel vont les exposer les vapeurs qu'ils respirent, & qui, en conséquence, se retirent dès qu'ils se trouvent affectés, sont ordinairement soulagés aussi-tôt qu'ils sont au grand *air*. S'il leur reste un mal-aise, ils se rétablissent parfaitement, en respirant de l'*alkali volatil fluor*, & en buvant un peu d'eau & de *vinaigre*, ou de *limonade* chaude. Grand air. Alkali volatil fluor.

(Dans les salles d'assemblées, de spectacles, &c., où l'*air* est si promptement corrompu par les vapeurs *méphitiques* que produisent les lumieres multipliées, & la *respiration* du grand nombre de personnes qui s'y trouvent, s'il arrivoit, dit M. Sage, que quelqu'un tombât en *syncope*, il faudroit opposer l'*alkali volatil fluor* à l'action de l'*acide méphitique*; & on le rappelleroit beaucoup plus promptement à la vie, en lui faisant respirer de cet *alkali*, qu'en lui présentant du *vinaigre* : car la *syncope* n'est qu'un commencement d'*asphyxie*; état dans lequel tout *acide* est plus nuisible qu'avantageux.)

Mais lorsque l'effet de ces vapeurs est tel que les personnes en perdent la connoissance & le sentiment, il faut avoir recours aux moyens suivants, pour peu qu'on puisse espérer de les rappeller à la vie; (& il ne faut jamais négliger de tenter ces moyens, à moins que la personne ne soit dans cet état depuis

très-long-temps, & qu'elle ne soit absolument froide & roide.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont perdu la connoissance & le sentiment, c'est-à-dire aux asphyxiques.

Air froid & libre. Alkali volatil fluor.

ON COMMENCERA par exposer le malade à un *air* très-pur, froid & libre. On lui fera respirer des *sels volatils*, de l'*alkali volatil fluor*, &c. On lui fera en même-temps une *saignée* au bras; & si elle ne suffit pas, on le saignera de la *jugulaire* (3). On lui mettra les pieds dans l'eau chaude, & on les lui frottera fortement. Enfin, dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonade*, ou de l'eau & du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre*, ou plutôt depuis six jusqu'à douze gouttes d'*alkali volatil fluor*, dans une cuillerée d'eau.

Bains de Jambes & frictions.

Lavements aiguisés.

Il faut bien se garder d'oublier les *lavements* aiguisés: on les prépare en ajoutant aux *lavements* ordinaires, deux onces de *sirop de noirprun*, & autant de *teinture de séné*, ou, à leur défaut, demi-once de *térébenthine de Venise*, dissoute dans un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicaments* sous la main, on mettra tout simplement dans le *lavement* deux ou trois bonnes cuillerées de *sel commun*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, &c., il faut employer les moyens que nous avons recommandés plus haut, page 420 & suiv. de ce Volume.

La saignée est le dernier secours à employer.

(3) La *saignée* est le dernier secours qu'on doive employer dans les *asphyxies*. Elle y est quelquefois meurtriere, & presque toujours inutile, à moins que le malade ne soit dans le cas décrit ci-dessus, page 431 de ce Vol. Voyez en outre les *Mémoires Littéraires, Critiques*, &c., par M. GOULIN, année 1776, page 19 & suiv.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont été suffoqués par la vapeur du charbon allumé.

M. Tossach, Chirurgien à Alloa, rapporte l'observation d'un homme suffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé; & il dit qu'il l'a rappellé à la vie, en lui soufflant dans la bouche, en le saignant au bras, en l'agitant, & le faisant frotter fortement par tout le corps.

Le Docteur Frewen, de Sussex, rapporte qu'un jeune homme fut suffoqué par la vapeur du charbon de terre; mais qu'il fut rappellé à la vie, après l'avoir plongé dans de l'eau froide, ensuite mis dans un lit chaud.

L'usage de plonger dans l'eau froide les personnes suffoquées par les vapeurs du charbon, paroît être dû à l'expérience journaliere, faite sur les chiens suffoqués par les vapeurs de la grotte du chien en Italie: on les jette dans le lac Agnano, qui touche à cette grotte, & ils reviennent sur-le-champ.

(Les moyens de rappeller à la vie une personne suffoquée par la vapeur du charbon allumé, sont très-simples, & le traitement est très-peu compliqué. Un flacon d'*alkali volatil fluor*, une canule à bouche, telle que celle de la *Boîte-Entrepôt*, décrite ci-dessus, page 418 & suiv. de ce Volume, & de l'eau très-froide, sont les seuls agents de la résurrection.

En quoi consistent ces secours.

L'*eau* est reconnue pour être le vrai *spécifique* des *suffocations* causées par les vapeurs *méphitiques* du charbon. La maniere de l'employer est simple, facile, à la portée de toutes sortes de personnes, sans en excepter les moins intelligentes & les plus pauvres.

L'eau commune est le vrai spécifique de l'asphyxie causée par le charbon.

On commence par transporter la personne suffoquée dans le lieu le plus aéré de la maison, même dans la cour, dans le jardin, &c. On la déshabille; on l'assied nue sur une chaise, ou sur le pavé, le dos appuyé contre la muraille; on lui maintient la tête droite, & on la fixe de maniere à ne pouvoir vaciller pendant l'administration des secours; alors plusieurs personnes, qui se succedent lorsqu'elles sont fatiguées par cet exercice, lui jettent, sans interruption, de l'eau la plus froide possible au visage, avec force & à une certaine distance, en se servant d'un gobelet ou d'un pot quelconque : cette eau se puise dans des seaux qu'on a sous la main, & que d'autres assistants ont le soin de remplir, à proportion qu'elle manque.

Projection d'eau la plus froide sur le visage.

Cette opération faite par plusieurs personnes alternativement, doit être pratiquée avec vigueur, & continuée pendant plusieurs heures sans relâche, ou jusqu'à ce qu'on apperçoive quelques signes de vie, qui se manifestent par de petits *hoquets*. Alors, si on peut ouvrir la bouche du suffoqué, on tâche de la contenir ouverte, en lui enfonçant, entre les dents, de petits morceaux de bois, pour pouvoir lui faire avaler une cuillerée d'eau, dans laquelle on a mis sept ou huit gouttes d'*alkali volatil fluor.* On lui introduit dans les narines de ce même *alkali* dont on a imbibé des papiers roulés en forme de mêche, & qu'on a soin de renouveller.

Premiers signes de résurrection.

Alkali volatil fluor.

On reprend ensuite, & très-promptement, la projection d'eau froide au visage, car l'interruption qu'on en a faite, doit être très-courte, & on la continue, en cessant de temps en temps, pour lui faire avaler quelques cuillerées d'eau froide avec des gouttes d'*alkali volatil fluor*, comme ci-dessus, jusqu'à ce que le malade donne des preuves décidées de connoissance, & qu'il commence à articuler des mots.

Aux *hoquets* succedent le *vomissement* & un *tremblement* universel; & si la connoissance persiste & se fortifie, on transporte le malade dans un lit légérement bassiné; on l'essuie avec des serviettes chaudes, & deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les *extrémités*; à lui faire respirer de l'*alkali volatil fluor*, & avaler quelques cuillerées d'eau avec des gouttes de cet *alkali*. Frictions.

On a soin d'entretenir dans la chambre du malade un courant d'*air*, autrement son rétablissement pourroit n'être que momentané; & s'il retomboit dans son premier état d'insensibilité, il faudroit recommencer la projection d'eau froide, & la continuer, comme on l'a dit ci-devant. Courant d'air frais dans la chambre.

On a attention alors de faire prendre au malade des *lavements purgatifs* avec les *tamarins* & l'eau de *savon*, ou tels qu'on vient d'en proposer; & il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent, comme nous l'avons dit ci-dessus, page 440 de ce Volume. Lavements aiguisés.

On n'a recours à la *saignée*, que lorsque le malade a recouvré ses sens & sa chaleur, ainsi qu'il est prescrit note 3, page 440 de ce Volume; que lorsqu'il paroît d'une *constitution sanguine*, qu'il a le *pouls plein* & *inégal*, & qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le *bain de pied*, &, en même temps, on le saigne au bras: mais ces soins ultérieurs doivent être dirigés par un homme de l'Art, qu'il convient de consulter. Circonstances qui indiquent la saignée. Bain de pied.

On voit que l'eau & l'*alkali volatil fluor* sont presque les seuls secours dont on ait besoin pour combattre les effets mortels de la vapeur du charbon allumé. L'*alkali volatil* a même suffi à M. Sage. J'ai été assez heureux, dit-il, pour rappeller à la vie un homme suffoqué par la vapeur du charbon, en introduisant dans ses narines une mèche de papier imbibée d'*alkali volatil fluor*, & en lui faisant

tomber dans la bouche quelques gouttes du même *alkali*. Quoique je n'aie point eu recours aux aspersions, je pense néanmoins, ajoute-t-il, qu'on ne doit point négliger de les employer, si l'*alkali* ne restitue point sur-le-champ le mouvement à la personne suffoquée.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont suffoqués par les vapeurs qui s'exhalent des liqueurs en fermentation; par les émanations mortelles des puits, des mines, des cloaques, des latrines, &c., fermés depuis long-temps; par la foudre, &c.

Mêmes secours.

(Ceux chez lesquels le principe de la vie est suspendu par l'effet de ces vapeurs, de ces émanations, de la foudre, &c., sont absolument dans le cas de ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon allumé : ils ont donc besoin des mêmes secours.

Les asphyxiques meurent, ainsi que les noyés, dans l'inspiration.

On est généralement d'accord, dit M. D....., dans une lettre à l'Auteur des *Mémoires* cités note 3 de ce Chapitre, que les personnes noyées meurent pendant l'*inspiration*. Il en est de même de tous les *asphyxiques*. La force des *muscles* ou de contraction des *poumons*, bien qu'aidée par le poids de l'eau, ou de la colonne de l'air commun, ne peut vaincre la résistance de l'*air* naturellement stagnant & très-*élastique*, qui tient les *poumons* fort dilatés. Ceux qui ont quelque idée de la méchanique du corps humain, conviendront que tout mouvement doit être suspendu jusqu'à ce que la résistance de l'*air* intérieur soit vaincue.

Tous les *airs fixes*, les *gas*, les *vapeurs méphitiques*, la vapeur du charbon, sont très-*élastiques* & stagnants. On a observé que l'agitation, un mouvement plus qu'ordinaire, en facilitoit le mélange; que la vapeur d'eau divisoit ces *airs fixes*, les dé-

gageoit du *phlogistique* surabondant, les réduisoit à l'état d'*air* commun, & que les *alkalis* les absorboient.

La cause de la mort des noyés, des suffoqués par la vapeur du charbon, par le *plomb* des fosses d'aisance, par les *mofettes*, &c., étant semblable, les moyens à employer doivent donc être les mêmes. Il ne s'agit que de dépouiller de sa propriété stagnante & de sa trop grande *élasticité*, l'*air* qui distend les *poumons*; de le rendre miscible, & de lui faciliter une communication avec l'air commun. Mais comment y parvenir, demande M. D.....? Le plus sûr moyen ne seroit-il pas d'introduire par petits intervalles, avec un soufflet approprié, par la *glotte*, ou, s'il est absolument nécessaire, par la *bronchotomie*, dans la *trachée-artere*, l'eau en vapeurs? L'*inspiratoire* pourroit être d'une grande utilité dans ce cas.

La cause de la mort des noyés & des asphyxiques étant la même, les secours qu'ils exigent sont les mêmes.

Pendant cette opération, il seroit très-bien de réchauffer les *extrémités* & le corps de l'*asphyxique*. Au plus léger mouvement du *poumon*, on mettroit en usage l'*alkali volatil fluor*, les *frictions* avec les flanelles chaudes, l'agitation, la machine fumigatoire avec la fumée du *tabac*, les *vomitifs*, l'ouverture de la *veine*, uniquement pour faciliter la *circulation*, même l'aspersion d'eau froide : tous ces moyens sont très-efficaces & du plus grand secours. La projection d'eau froide sur des *asphyxiques*, produit des effets merveilleux; mais ne nous y trompons pas : ce ne peut être par l'impression du froid sur des corps inanimés & aussi froids que l'eau, mais uniquement par le courant de vapeurs aqueuses que cette aspersion produit.)



Article II.

Moyens de prévenir l'Asphyxie & les Accidents occasionnés par les vapeurs méphitiques & suffoquantes.

(Comme le feu de charbon ou de braise est d'un usage journalier parmi les pauvres, & indispensable pour un grand nombre d'Artisans & d'Artistes qui ne pourroient y suppléer d'une maniere moins désavantageuse, on ne sauroit trop répéter & publier qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidents qu'occasionne ce chauffage, & que ces moyens sont aussi simples & plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer, pour en détruire les effets.)

Moyens de détruire l'air méphitique produit par le charbon allumé.

L'eau. (L'eau divisée en vapeurs, est, comme nous venons de le faire voir, le grand *remede* de la *suffocation* occasionnée par la vapeur du charbon allumé : elle en est également le *préservatif*. Il suffit de tenir sur la poële, sur le fourneau, sur le réchaud, &c., qui contient les matieres embrasées, une petite terrine, ou un vaisseau quelconque, à large ouverture, rempli d'eau : cette eau échauffée par le charbon ou la braise allumée, se réduit en vapeur, qui, se répendant dans la chambre, & se confondant avec l'air de l'*athmosphere*, en corrige l'*élasticité*, & l'empêche d'être aussi funeste qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances, lorsqu'on n'a pas pris cette précaution : on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit, & tant qu'il y a du feu de charbon dans la poële.

L'eau paroît avoir des propriétés singulieres pour rétablir l'*air* dans son état naturel. Dans les parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie, on place un seau d'eau auprès des poëles, pour prévenir l'infection de l'*air*, causée par la vapeur du charbon. Cet usage est très-commun à la Chine, où les pauvres ne se servent que de charbon de terre pour chauffer leurs poëles. La vapeur qui s'en éleve, est aussi dangereuse que celle de notre charbon végétal: elle suffoqueroit aux environs des poëles, si l'on ne tenoit continuellement auprès un bassin d'eau, qui dissout, par son humidité, ces miasmes *élastiques* si terribles, & si prompts à détruire le principe de la vie. **Propriétés de l'eau pour rétablir l'air dans son état naturel.**

M. Parmentier, Professeur au Collége Royal de Pharmacie, rapporte, dans une excellente *Dissertation physique, chymique & économique, sur la nature & la salubrité des eaux de la Seine*, qu'un pauvre homme étoit dans l'usage de mettre, pendant l'hiver, au pied de son lit, un pot rempli de braise, & qu'il plaçoit sur cette braise, sans l'étouffer, un vase plein d'eau; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot, il fut trouvé le lendemain sans connoissance, ni sentiment; mais on eut le bonheur de le rappeller à la vie. **Observation.**

Le Docteur Schagt, dans des temps d'*épidémie*, exposoit durant la nuit, au grand *air*, un vase rempli d'eau: elle s'altéroit. Il s'y formoit une écume & une espece de crême surnageante, &, dans d'autres temps, l'eau conservoit toute sa pureté.

M. Paulet, Médecin de la Faculté de Paris, conseille de purifier les étables avec de l'eau bouillante, par préférence à tout autre moyen employé en pareil cas, persuadé que l'eau est le seul agent dans la Nature qui puisse décomposer la matiere de la *contagion*.

Il est inutile de multiplier les autorités. Les propriétés de l'eau pour corriger l'*air* corrompu par les vapeurs *méphitiques*, sont consignées dans nombre d'Ouvrages, tels que les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1710 ; la *Bibliotheque de Médecine*, Tome X, au mot *Suffocation* ; les *Mémoires de M. GOULIN*, cités note 3 de ce Chapitre ; le *Détail des succès*, &c., par M. PIA.

Lors donc qu'on est averti que quelqu'un est tombé en *asphyxie* dans une chambre, dans une cave, dans un cellier, dans une mine, &c., il faut commencer par y répandre beaucoup d'eau ; car si on y entroit sans cette précaution, il seroit indubitable qu'on tomberoit soi-même en *asphyxie*, comme il est arrivé dans la cave du Boulanger de Chartres, où il amassoit la braise qu'il retiroit de son four, & où cinq personnes moururent successivement, pour y être descendues dans l'intention de secourir le fils aîné du Boulanger, qui étoit mort le premier. Ce ne fut qu'après avoir jetté dans cette cave une grande quantité d'eau, qu'on put y descendre : mais comme il s'étoit passé plusieurs jours avant qu'on se fût avisé de ce moyen, on n'en retira que des cadavres, dont aucun ne put être rappellé à la vie.

Alkali volatil fluor.

L'eau & l'alkali volatil fluor sont également les preservatifs des vapeurs méphitiques des mines.

Mais l'*alkali volatil fluor* a les mêmes propriétés. Il suffit d'en répandre dans le lieu infecté, jusqu'à ce qu'on puisse y tenir une bougie allumée. Alors on peut y entrer sans craindre d'accident. Il seroit bien à desirer que le vœu de M. SAGE fût rempli ; qu'on donnât à chaque mineur un flacon de cet *alkali*. Dès que l'un d'eux se trouveroit affecté par les vapeurs meurtrieres qui s'exhalent sans cesse des *metaux* & des *minéraux*, son voisin lui feroit respirer son flacon, ou lui en feroit avaler quelques gouttes dans une cuillerée d'eau ; ou, enfin, on en répandroit

en répandroit dans la mine, si les vapeurs étoient en assez grande quantité & assez déléteres; pour affecter à-la-fois plusieurs mineurs.

Les Chymistes sont exposés, dans leurs opérations, à être souvent affectés par les vapeurs *méphitiques* des *acides minéraux*. Lorsque l'accident est léger, il suffit que l'Artiste se présente à l'*air* libre, & qu'il respire de l'*alkali volatil fluor*; mais lorsque l'accident est grave & qu'il est accompagné de *syncope*, il faut donner quelques gouttes de ce même *alkali* dans une ou deux cuillerées d'eau. Des vapeurs des acides minéraux.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, dans le cellier, dans la mine, &c., autant qu'il est possible, un courant d'*air* extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on auroit à redouter, pour faciliter la sortie de l'*air élastique*, tout combiné qu'il soit, avec les vapeurs aqueuses, ou *alkalines*. Importance de l'air libre.

La plupart des moyens que nous venons d'exposer, sont extraits d'un Mémoire excellent *sur les funestes effets du charbon allumé*; publié par M. HARMANT, de l'Académie de Nanci, & Conseiller-Médecin ordinaire du feû Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; dans lequel il détaille, d'une maniere très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. Voyez en outre l'*Avis du Bureau d'Administration de l'Hôpital-Général*, publié & affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués, non-seulement toutes les fois que la *suffocation* par le charbon se présenteroit, mais encore dans toutes les *suffocations* par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, &c., cinquieme Partie du *Détail*, &c., page 124 & suivantes.)

Moyens de détruire l'air méphitique des fosses d'aisance, appellé communément Plomb.

(Mais les vapeurs mortelles des fosses d'aisance, qu'on appelle vulgairement *plomb*, demandent d'autres moyens. Sans doute qu'elles sont de même nature que celles qui s'exhalent du charbon allumé, des liqueurs en *fermentation*, des puits fermés depuis long-temps, des mines, &c., & que, pour cette raison, l'*eau* & l'*alkali volatil fluor* en seroient les *préservatifs*, comme ils en sont les *remedes*. Cependant la difficulté d'employer ces substances, sur-tout l'*alkali volatil*, à cause de la quantité immense qu'il en faudroit, a porté des Chymistes à s'occuper de cet objet : &, après des tentatives multipliées, ils sont parvenus à trouver les *préservatifs* de ces vapeurs dans le feu & la *chaux vive*.

Le feu & la chaux vive.

C'est à MM. Laborie, Cadet, jeune, & Parmentier, Membres du College de Pharmacie, &c., que nous devons cette découverte, d'autant plus importante, que les accidents auxquels sont exposés les malheureux qui se destinent à la vuidange des latrines, sont très-communs, quoique le plus souvent ignorés, parce que ces hommes ont peu de commerce avec la société, vu la nature de leurs travaux ; parce qu'on ne fréquente guere de tels ateliers ; parce qu'enfin les Vuidangeurs exercent leur profession de nuit.

M. Cadet, de l'Académie Royale des Sciences, a communiqué à cette illustre Compagnie, dans la séance du 15 Mai 1779, des détails, à ce sujet, qu'on ne sauroit trop publier. Il faut mettre souvent sous les yeux du Public les accidents fâcheux qui arrivent communément, lorsqu'on peut chaque

fois lui rappeller le *remede* qui se trouve à sa portée, qu'il oublie quelquefois, & dont il fait usage trop tard.

M. *Faure*, Droguiste à Narbonne, faisoit creuser une fosse près d'une ancienne, qui étoit remplie, & dont l'infection avoit fait décider de ne pas la vuider. On étoit déjà à dix-huit pieds de profondeur, lorsque le 16 Avril 1779, sur les neuf heures du matin, les matieres s'épancherent de la vieille fosse dans la neuve, plus basse de neuf pieds que l'autre. Un Maçon, & une jeune fille de douze ans, qui lui servoit de Manœuvre, tombent & ne donnent plus de signes de vie. De deux autres Maçons établis sur un échafaud, l'un tombe dans la fosse, où les matieres s'étoient déja élevées de trois pieds, l'autre sur les planches de son échafaud. Le fils de ce dernier accourt, & est précipité dans la fosse. Un Commerçant en laine y descend, s'évanouit & tombe ; il se releve & gagne l'échelle, mais il tombe de nouveau. Observation.

Tant de malheurs épouvantent les assistants : aucun n'ose s'exposer à descendre dans un lieu d'où l'on ne revient plus. M. *Faure*, n'écoutant que son zèle, descend dans la fosse meurtriere, & s'évanouit. Un Cordonnier se dévoue également à la mort. La même destinée est réservée à tous ceux qui tentent d'y descendre : un Tonnelier y périt encore.

Le courage, il en étoit temps, cede à la prudence. On essaie, mais envain : plusieurs particuliers y renoncent : à peine ont-ils le pied sur l'échelle, qu'ils pâlissent & chancelent : on les saisit par les habits, par les cheveux, & on les retire, la tête étonnée, la *poitrine* oppressée. Après un intervalle, on suppose que la vapeur sera moins meurtriere. M. *de la Forgue*, jeune homme vigou-

reux, veut aller au ſecours de M. *Faure*, ſon oncle : on le lie ſous les aiſſelles, pour pouvoir l'enlever au moment où il criera ; précaution ſouvent inutile, le ſon n'ayant point la faculté de ſe propager dans une pareille *athmoſphere*. Il deſcend, trouve l'objet de ſes recherches dans un tas de morts & de mourants : il deſire, mais ne peut plus donner de nouveaux ſecours. Un Grenadier ſe préſente : deſtiné par état à ſacrifier ſa vie pour ſes Concitoyens, il deſcend, & retire toutes ces victimes infortunées.

Des huit perſonnes, non compris la jeune fille, M. *Faure* & un des Maçons donnoient ſeuls des ſignes de vie. On leur adminiſtre l'*alkali volatil*, les *frictions* & l'*air* pur. Le Maçon eſt rappellé à la lumiere. M. *Faure* revenoit inſenſiblement, lorſqu'on s'aviſa de le ſaigner, d'abord du bras, de lui donner des *lavements* au *tabac*, de lui ouvrir la *jugulaire*, de lui appliquer deux *véſicatoires*, des *ſynapiſmes*, des *ſang-ſues* aux *tempes*, de lui donner de l'*émétique*, &c. On ſent qu'il devoit ſuccomber ſous ce traitement abſurde.

Un événement de même nature a eu lieu à Paris rue Pachevin, le 30 Avril. De trois Ouvriers occupés à la vuidange d'une foſſe, deux ont manqué de périr, & le troiſieme a été frappé de mort.

L'an paſſé, onze hommes ont péri, dans une nuit, à la vuidange d'une foſſe, rue Saint-Louis au Marais. Une de celles qui ont ſervi aux dernieres expériences des Chymiſtes, que nous venons de nommer, après avoir coûté, quelques mois auparavant, la vie à pluſieurs hommes, a été vuidée ſans aucun danger, en faiſant uſage de leurs moyens.

Maniere d'employer le feu ; Ces moyens conſiſtent, comme nous l'avons déjà dit, dans l'application du feu & l'emploi de la *chaux vive*. Le feu s'applique ſur le ſiege le plus élevé

de la maiſon, avec la précaution de boucher tous les ſieges des étages inférieurs, de ſorte que l'*air athmoſphérique*, appellé dans l'intérieur de la foſſe, par l'ouverture par laquelle travaillent les Vuidangeurs, eſt forcé, pour s'échapper, de traverſer le fourneau ſupérieur; il entraîne avec lui, par les tuyaux, l'*air méphitique*, qu'il décompoſe preſque entiérement: nous diſons preſque entiérement, parce que nos Chymiſtes ont été forcés, pour l'épuiſer, d'établir un ſecond fourneau dans l'intérieur d'une foſſe, éminemment dangereuſe, & devenue précédemment le tombeau de pluſieurs Ouvriers.

Quant à l'emploi de la *chaux*, il ſe borne à la projetter dans le liquide d'une foſſe. Cette ſubſtance en change tellement & ſi ſubitement le caractere, que dans un inſtant incommenſurable, le *plomb* eſt détruit, l'odeur infecte ceſſe, & le travail devient innocent. Voyez les *Obſervations ſur les foſſes d'aiſance & les moyens de prévenir les inconvénients de leur vuidange*, imprimés par ordre du Roi, & aux frais du Gouvernement, &c. à Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du College Royal de France, rue Saint-Jacques. La chaux.

Il réſulte de l'emploi de ces moyens, que la vuidange des foſſes d'aiſance, qui a coûté la vie à des milliers d'hommes, rentrera dans la claſſe des travaux ordinaires; que la vapeur *méphitique* & infecte qui s'éleve dans l'*athmoſphere*, vapeur ſi dangereuſe pour les *fébricitants*, les femmes en couche, les *poitrinaires*, &c., ſera non-ſeulement détruite, mais contribuera même à purifier l'*air* par ſon changement en *acide ſulfureux volatil*; qu'enfin la vuidange d'une foſſe, ſi redoutable pour tout un voiſinage, ne produira plus aucun danger.

Toutes ces conſéquences ont été vivement ſenties par le Magiſtrat vigilant qui veille à la police de la

Capitale ; &, sur son rapport, Sa Majesté vient de rendre des Lettres-patentes, enrégistrées en Parlement, qui accordent à la Compagnie connue sous le nom de *Ventilateur*, le privilege exclusif pour la vuidange des fosses d'aisance : les anciens Vuidangeurs sont, par ces mêmes Lettres-Patentes, supprimés.)

§. IV.

Des Accidents mortels, occasionnés par le très-grand froid.

Lorsque le froid est extrême, & qu'une personne y reste exposée très-long-temps, il peut lui causer la mort, parce que, en coagulant le *sang* dans les *extrémités*, & en le forçant à se porter en trop grande quantité vers le *cerveau*, le malade se trouve exposé à une espece d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable.

Il faut vaincre le penchant au sommeil, causé par le trop grand froid.

Les voyageurs qui se trouvent dans ce cas, doivent, aussi-tôt qu'ils se sentent assoupis, redoubler d'efforts pour se tirer du danger imminent auquel ils sont exposés. Le sommeil, qu'ils sont enclins à regarder comme une espece de soulagement au froid qu'ils endurent, devient mortel, s'ils ont le malheur de s'y livrer. Mais heureusement de pareils effets du froid ne sont pas communs dans nos climats.

Article premier.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont une ou plusieurs parties du corps gelées, ou engourdies par le Froid.

Il faut se hâter de remédier à ces accidents.

Il arrive cependant très-souvent que les mains & les pieds des voyageurs sont tellement engourdis ou gelés, que la *gangrene* devient à craindre, si

on ne prend pas les précautions néceſſaires pour la prévenir.

Mais on ne peut trop en avertir ; le plus grand danger naît, dans ces circonſtances, de l'application ſubite de la chaleur. Il eſt très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid, les approcher du feu ; mais la raiſon & l'obſervation démontrent qu'il n'eſt pas de conduite plus imprudente, plus dangereuſe, comme on l'a déjà fait obſerver Tome I, Chap. II, §. I, Art. I.

Dangers de l'application ſubite de la chaleur.

Tous les payſans ſavent que ſi on met dans le feu, ou dans de l'eau chaude, des *aliments*, des fruits, des racines, &c., gelés, ils ſe pourriſſent & tombent dans une eſpece de *gangrene*, ſi cela peut ſe dire, & que, dans ce cas, le ſeul moyen de les rendre mangeables, eſt de les plonger, pendant quelque temps, dans l'eau froide ; & lorſque les animaux ſe trouvent dans les mêmes circonſtances, ils doivent être traités de la même maniere.

On doit traiter les membres engourdis par le froid, comme les fruits gelés.

Lorſque les pieds & les mains ſont engourdis par le froid, il faut donc, ou les plonger dans l'eau très-froide, ou les frotter avec de la *neige*, juſqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur naturelle & leur ſenſibilité. Enſuite on tranſportera le malade dans un lieu un peu chaud ; on lui donnera quelques taſſes de *thé* ou d'*infuſion* de fleurs de *ſureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a perſonne qui n'ait obſervé que lorſqu'on a les mains très-froides, le meilleur moyen de les échauffer, eſt de les laver dans l'eau froide, & enſuite de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Il faut les frotter avec de la neige, ou les plonger dans l'eau très-froide.

Article II.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont tellement affectés par le froid, qu'ils ne donnent plus aucun signe de vie.

Neige, eau tres-froide, ou bain froid.

Lorsqu'une personne a été exposée au froid, pendant un temps assez considérable pour qu'elle ne donne plus aucun signe de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la neige, ou de l'eau très-froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, si on en a la facilité. On se déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons assurer que des hommes ensevelis sous la neige, ou exposés à un air glacé pendant cinq ou six jours de suite, de sorte qu'ils avoient été plusieurs heures sans donner aucun signe de vie, ont recouvré la santé par cette méthode.

Maniere de faire prendre le bain froid.

(Si l'on adopte le *bain* froid, on y laissera le malade pendant un quart d'heure, plus ou moins; ensuite on le retirera de l'eau, & on lui fera des *frictions* sur tout le corps nud, avec des flanelles, ou des linges trempés dans de l'eau froide. On continuera ces *frictions* pendant un autre quart d'heure. Ensuite on le mettra dans un lit médiocrement chauffé par le moyen d'une bassinoire, mais de maniere que les matelas soient chauds, & puissent conserver la chaleur qui leur aura été communiquée.

Frictions: lit moderément chaud.

Frictions avec de l'eau-de-vie. Comment doivent être dirigées celles du ventre & de la poitrine.

Alors on a recours à de nouvelles *frictions*, que l'on fait avec des linges chauds, ou, mieux encore, avec des flanelles chaudes imbibées d'*eau-de-vie* tiede. Deux personnes s'occupent de ces *frictions*: l'une se charge de frotter la plante des pieds, les jambes & les cuisses, pendant que l'autre frotte les bras & le corps, ayant toujours attention de diriger de bas en haut celles qui se font sur le ventre &

ſur la poitrine. On doit auſſi obſerver, pendant qu'on fait ces *frictions*, de mettre dans un mouvement preſque continuel, & cependant modéré, la perſonne gelée, & de lui tenir la tête plus élevée que le corps.

On eſſaiera alors de la ranimer, en lui préſentant ſous le nez de l'*alkali volatil fluor*, en lui en faiſant reſpirer, & en lui en introduiſant dans les narines, au moyen des meches qui en ſeront imbibées : ce qu'on réitérera pluſieurs fois. On l'approchera enſuite, peu-à-peu, d'une cheminée où il y aura du feu, pour la réchauffer ſucceſſivement ; ſi même on en a la facilité, on la mettra dans un *bain* tiede. On lui fera avaler quelques gouttes d'*alkali volatil* dans une cuillerée de *vin* chaud, ou d'*eau-de-vie* adoucie avec du *ſucre*. Enfin, lorſqu'elle paroîtra à-peu-près rétablie, on lui fera prendre un petit bouillon, & on la tiendra au *régime* alternatif de *vin* à petites doſes, & de bouillons, avant que de lui faire prendre de la nourriture ſolide. **Alkali volatil fluor.** **Bain tiede.** **Bouillons & vin.**

Si l'on ne commence pas le traitement par le *bain* froid, mais par les *frictions*, on les fera comme celles que nous venons de preſcrire ; mais au lieu d'un quart d'heure, on les continuera pendant une demi-heure. Du reſte, on ſe comportera abſolument comme nous venons de le dire.

De pluſieurs obſervations que nous pourrions citer de perſonnes rappellées à la vie, après avoir été engourdies par le froid, & réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, auſſi intéreſſante par le ſuccès qui la caractériſe, que par l'action généreuſe qui y eſt conſignée, & qu'on ne ſauroit trop répandre. Ce fait eſt tiré de la Gazette de Deux-Ponts, année 1776, n.° 31, fol. 247, *variétés*.

Il y a peu de temps qu'un Chauderonnier, de ceux qui roulent le Pays pour raccommoder les **Obſervation.**

vases endommagés, rencontra, à quelques distances d'Halberstadt, un Juif étendu sur le grand chemin, où le froid l'avoit surpris, & où il paroissoit comme mort. On voyoit auprès de lui une petite balle de mouchoirs & de rubans, dont il faisoit son commerce. Le Chauderonnier ayant appris qu'un homme gelé pouvoit être rappellé à la vie, résolut d'en faire l'expérience : il charge le Juif sur ses épaules, & le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par tout le corps, &c., & parvient à le dégeler par degrés.

Après quelques heures de peine & de soins, l'officieux Chauderonnier voit avec joie son Juif donner des signes de vie. Il redouble de zèle; & à force de persévérance, il termine son ouvrage. Content de son succès, il quitte le malade qui n'a plus besoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, & remet fidellement la balle au Juif.

Celui-ci, à la vue de ses marchandises qu'il croyoit perdues, se leve avec vivacité, & veut forcer son libérateur à les prendre, en récompense du service qu'il en a reçu : le Chauderonnier les refuse : *Un bienfait payé*, lui dit-il, en lui serrant la main avec attendrissement, *n'est plus un bienfait : le premier devoir que prescrit toute Religion, c'est d'aimer son prochain.* Il part aussi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action.

Celle-ci fit du bruit; elle devança le Chauderonnier, qui, en entrant dans la premiere ville, fut examiné à la porte, reconnu, & conduit devant le Magistrat. Il parut sans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avoit pas dit pourquoi on lui faisoit faire cette visite. *Mon ami*, lui dit le Juge, *vous avez mérité la récompense que le Roi accorde à un Citoyen qui a sauvé la vie à un autre*

om, le
rits sur
eçut le
es que
mêmes
.)
re, les
nations
de la
étoient
bit du
bruf-
ie très-
pieds
tement
s plon-
si elle
nent de
ut aisé-
des pré-
tre, aux
, §. III

L'application subite de la chaleur sur une partie très-froide, est la cause la plus commune des maux d'aventure, des engelures, &c.

CHAPITRE LVI.

De l'Evanouiſſement; de l'Ivreſſe; de la Suffocation; de l'Etouffement & de l'Etranglement; des Convulſions ſuivies de mort apparente; des Morts ſubites.

§. I.

De l'évanouiſſement & de ſes divers dégrés, tels que la Défaillance ou la Foibleſſe, & la Syncope.

Caractere de la défaillance;

L'ÉVANOUISSEMENT a pluſieurs dégrés : le plus léger, dans lequel le malade entend & conſerve le ſentiment, ſans cependant pouvoir parler, eſt ce qu'on appelle *défaillance* ou *foibleſſe*; accident très-fréquent chez les perſonnes qui ont des maux de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, & chez leſquelles on n'obſerve pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*.

De la ſyncope;

Quand le malade perd entiérement le ſentiment & la connoiſſance, avec un affoibliſſement conſidérable du *pouls*, cet état s'appelle *ſyncope* : c'eſt le ſecond dégré de l'*évanouiſſement*.

De l'aſphyxie.

Si la *ſyncope* eſt telle que le *pouls* ſoit entiérement éteint, la *reſpiration* inſenſible, le corps froid, le viſage d'un pâle livide; ce dernier dégré, qui eſt rare, mais qui eſt la véritable image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *aſphyxie*, dont nous avons déjà traité §. III du Chapitre précédent.

Cauſes principales de l'évanouiſſement.

Les *évanouiſſements* dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes. On ne parlera, dans ce Paragraphe, que des principales, qui ſont, 1.° le trop de ſang; 2.° le trop peu de ſang; 3.° la ſaignée

& les purgatifs; 4.° les embarras de l'*estomac*; 5.° les odeurs chez les personnes *nerveuses*; 6.° quelques Maladies; 7.° l'accouchement, &c.)

ARTICLE PREMIER.

De l'Evanouissement causé par trop de sang.

LES PERSONNES fortes, robustes, bien portantes, qui ont beaucoup de *sang*, tombent souvent dans un *évanouissement* subit, après avoir pris trop d'*exercice*, ou bu avec excès des *liqueurs fort échauffantes*; après s'être exposées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, &c. Qui sont ceux qui y sont exposés.

Traitement de l'Evanouissement causé par trop de sang.

DANS CES CAS, on fait flairer du *vinaigre*; on frotte les *tempes*, le front & les poignets avec du *vinaigre* mêlé à une égale quantité d'eau chaude; & si le malade peut avaler, on lui verse dans la bouche, deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux spiritueuses* nuisent dans cette espece d'*évanouissement*.) Vinaigre.

Si l'*évanouissement* persiste, ou s'il dégénere en *syncope*, c'est-à-dire, en une perte totale du sentiment & de l'entendement, comme il est dit page précédente, il faut *saigner* le malade; & après la *saignée*, lui donner un *lavement*. Saignée. Lavement.

Alors on laisse le malade tranquille; on lui donne seulement, toutes les demi-heures, une tasse d'une *infusion* de fleurs de *tilleul*, de *camomille*, &c., ou d'une *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *sucre* & de *vinaigre*.

Moyens de prévenir l'Evanouiſſement occaſionné par trop de ſang.

LORSQU'UNE PERSONNE eſt ſujette aux *évanouiſſements* qui dépendent de cette cauſe, il faut, pour les prévenir, qu'elle ſe mette à un *régime* léger; que ſes *aliments* ne conſiſtent qu'en pain, en fruits & en légumes: ſa boiſſon doit être de l'eau ou de la petite *biere*. Enfin il faut qu'elle faſſe beaucoup d'*exercice*, ſans aller juſqu'à la *fatigue*, & que ſon ſommeil ne ſoit pas trop long.

Aliments. Boiſſon. Exercice.

ARTICLE II.

De l'Evanouiſſement cauſé par Anémie, c'eſt-à-dire, par le trop peu de ſang, ou *par foibleſſe.*

L'*ÉVANOUISSEMENT* eſt le plus ordinairement cauſé par trop peu de *ſang*: auſſi le voit-on arriver ſouvent après de grandes *hémorrhagies*, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, &c. Dans cette eſpece d'*évanouiſſement*, il faut ſuivre un traitement preſque directement contraire à celui que nous venons de conſeiller dans l'Article précédent.

Traitement de l'Evanouiſſement cauſé par trop peu de ſang.

Frictions. IL FAUT coucher le malade dans un lit, le couvrir, & lui frotter les jambes, les cuiſſes, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait flairer de l'*eau de la Reine de Hongrie*, de l'*alkali volatil fluor*, des *ſels volatils*, des herbes fortes & odorantes, comme la *rue*, la *ſauge*, la *menthe*, le *romarin*, &c.

Alkali volatil fluor. Sels volatils.

On lui met dans la bouche quelques gouttes d'*eau-de-vie* ou de *rum*; & s'il peut avaler, on lui fait

prendre un peu de *vin* chaud, avec du *sucre* & de la *canelle*; mêlange qui forme un excellent *cordial*. On lui applique sur le *creux de l'estomac* une flanelle trempée dans du *vin* chaud, ou dans de l'*eau-de-vie*. On lui met, sous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Vin, sucre & canelle.

Dès que le malade est un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une soupe, ou du biscuit trempé dans du *vin* chaud, avec du *sucre* & de la *canelle*.

Moyens de prévenir l'Evanouissement occasionné par trop peu de sang.

Pour prévenir le retour de ces *accès*, il faut qu'il prenne souvent, mais en petite quantité, des *aliments* légers & nourrissants, comme de la *panade*, faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau, des œufs bien frais, légérement cuits, du *chocolat*, des rôties, des *gelées*, &c. Aliments.

Article III.

De l'Evanouissement causé par la saignée & les purgatifs.

Les *évanouissements* qui suivent la *saignée*, ou le violent effet des *purgatifs*, appartiennent encore à cette classe.

Traitement de l'Evanouissement occasionné par la saignée, & moyens de le prévenir.

L'*évanouissement* qui vient de la *saignée*, est rarement dangereux, & cesse, pour l'ordinaire, dès qu'on a couché le malade sur son lit. En con-

ſéquence, les perſonnes ſujettes à cette eſpece d'*évanouiſſement*, doivent, pour le prévenir, être toujours *ſaignées* couchées. Cependant, ſi cet *évanouiſſement* duroit plus long-temps que de coutume, il faudroit faire flairer au malade un peu de *vinaigre*, & lui en faire avaler avec un peu d'eau.

Vinaigre.

Traitement de l'Evanouiſſement cauſé par les purgatifs, ou les vomitifs.

LORSQUE l'*évanouiſſement* eſt l'effet d'un *purgatif*, ou d'un *vomitif* trop fort, trop *âcre*, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avoit été empoiſonné. Il faut donc lui donner beaucoup de *lait*, d'*huile*, d'eau d'*orge*, d'eau chaude, &c., lui adminiſtrer des *lavements émollients*, &, après qu'il ſera revenu de ſon *évanouiſſement*, lui donner des *cordiaux* & des *remedes calmants*. Il faut conſulter le Chapitre XLVIII, §. II, du Tome III.

Lait, huile, eau d'orge, &c., lavements émollients.

Cordiaux.

ARTICLE IV.

De l'Evanouiſſement cauſé par l'embarras de l'eſtomac.

L'ÉVANOUISSEMENT eſt ſouvent occaſionné par l'*indigeſtion*, qui vient, tantôt de la trop grande quantité d'*aliments*, tantôt de leur mauvaiſe qualité.

Traitement de l'Evanouiſſement occaſionné par une trop grande quantité d'aliments.

LORSQUE l'*évanouiſſement* tient à la premiere cauſe, il faut avoir recours au *vomiſſement*, qui eſt le meilleur moyen de s'en débarraſſer. En conſéquence on le favoriſera, en faiſant boire au malade plusieurs

Vomiſſement.

Boiſſon abondante.

plusieurs verres d'une *infusion* légere de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, &c.; &, si le malade ne vomit pas naturellement, il faut, sans craindre, lui administrer 12 ou 15 grains d'*ipécacuanha* en poudre, ainsi qu'il est prescrit Tome II, pag. 41, note 4. Une personne de ma connoissance, vient tout récemment d'en faire l'heureuse expérience, & ce remede lui fut administré du propre mouvement de ceux qui l'entouroient. Ipécacuanha.

Traitement de l'Evanouissement occasionné par de mauvais aliments.

Quand l'*évanouissement* procede de la qualité des *aliments*, il faut ranimer le malade, comme lorsque cet *évanouissement* vient de foiblesse, dont il est parlé ci-dessus Article II de ce §: on lui fera respirer des odeurs fortes, &c. Mais le point le plus essentiel, est de lui faire prendre beaucoup de boisson tiede, pour noyer, en quelque façon, les matieres nuisibles, & en émousser l'âcreté, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la sortie par le *vomissement*. Alkalis volatils. Boisson abondante tiede.

ARTICLE V.

De l'Evanouissement causé par les Odeurs.

Il y a des *évanouissements* que les *odeurs* désagréables (même agréables, comme celles des *roses*, de la *tubéreuse*, de la *violette*, &c.) occasionnent quelquefois, sur-tout chez les personnes *nerveuses*.

Traitement de cette espece d'Evanouissement.

Dans ce cas, il faut mettre le malade en plein *air*, lui faire respirer des substances *irritantes*, écarter Grand air, substances irritantes, &c.

de lui tout ce qui pourroit l'affecter désagréablement ; mais, comme nous avons déja parlé des *évanouissements* qui sont causés par les *affections nerveuses*, nous n'en dirons pas davantage ici. On consultera le Chapitre XLV, §. IX, du Tome III.

Article VI.

De l'Evanouissement qui arrive dans les Maladies.

Ce qu'il annonce dans le début des fievres putrides ;

Il n'est pas rare d'observer des *évanouissements* pendant le cours des Maladies. Dans le commencement des *fievres putrides*, ils annoncent ordinairement un embarras dans l'*estomac*, ou un amas d'humeurs corrompues ; & ils cessent quand il est survenu quelque *évacuation*, soit par haut, soit par bas.

Des fievres malignes.

Dans le commencement des *fievres malignes* les *évanouissements* sont un mauvais *symptôme*.

Traitement de l'Evanouissement qui arrive dans le début des fievres putrides & malignes.

Vinaigre.

Dans l'un & l'autre de ces cas, on emploie le *vinaigre* intérieurement & extérieurement comme le meilleur *remede*, pendant qu'il dure ; & quand il est passé, on donne abondamment le *suc* de *citron* mêlé avec de l'eau.

Limonnade.

Traitement de l'Evanouissement qui survient dans le cours des Maladies accompagnées de grandes évacuations.

Les *évanouissements* qui surviennent dans les Maladies accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traitées comme ceux qui viennent de la foiblesse, dont nous parlons page 462 de ce

Volume ; & on doit s'occuper à modérer ces *évacuations*. Modérer les évacuations.

Traitement de l'Evanouissement qui succede à un accès de fievre intermittente, ou à un redoublement de fievre continue.

LORSQUE ces *évanouissements* arrivent vers la fin d'un violent *accès* de *fievre intermittente*, ou à chaque *redoublement* d'une *fievre continue*, il faut soutenir les forces du malade, avec de petits verres de bon *vin* & d'eau. Soutenir les forces.

ARTICLE VII.

De l'Evanouissement qui succede à l'Accouchement.

LES femmes délicates & *hystériques* sont fort sujettes à l'*évanouissement* après être accouchées ; mais c'est ce qu'on pourroit prévenir souvent par des *cordiaux*, & par l'entrée d'un *air* frais dans la chambre.

Traitement de l'Evanouissement qui succede à l'Accouchement.

LORSQUE cet *évanouissement* vient d'un flux de *sang* trop immodéré, il faut tout employer pour le ralentir. Il est important d'observer, à cet égard, que l'*évanouissement*, chez les femmes en couches, est, en général, l'effet de la foiblesse & de l'épuisement. Le Docteur ENGLEMAN rapporte une observation curieuse à ce sujet. Lorsqu'il est causé par une perte de sang.

Il raconte qu'une femme ayant été heureusement délivrée, tomba tout-à-coup évanouie, & resta plus d'un quart d'heure sans donner aucun signe de vie. On avoit envoyé chercher un Médecin, Observation.

aussi-tôt son *évanouissement* ; mais sa femme-de-chambre, s'impatientant de ce qu'il ne venoit pas, tenta elle-même de secourir sa maîtresse : elle se coucha sur elle, lui appliqua sa bouche sur la sienne, & lui souffla le plus fort qu'elle put dans la *poitrine*.

En très-peu de temps, la femme évanouie se réveille comme d'un profond sommeil ; & quand on lui eut donné les secours nécessaires en pareil cas, elle fut bientôt rétablie. La femme-de-chambre, interrogée pour savoir d'où elle avoit appris ce procédé, répondit qu'elle l'avoit vu pratiquer à Altemburg, où les *Sages-Femmes* l'employoient avec le plus heureux succès sur des enfants.

Nous ne faisons mention de ce fait, que pour engager les autres *Sages-Femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfants naissent sans donner aucun signe de vie, & beaucoup d'autres expirent, qu'on pourroit, sans doute, rendre à la lumiere, en employant les moyens convenables : nous les avons exposés page 166 & suiv. de ce Vol.

ARTICLE VIII.

De l'Evanouissement, quelle qu'en soit la cause.

Traitement.

L'air pur & frais est le premier des secours de l'evanouissement.

DE quelque cause que procedent les *évanouissements*, l'*air* pur & frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer, dans ces circonstances, on expose la vie de son ami, en s'efforçant de le sauver. Alarmés de la situation du malade, on appelle une foule de monde, ou pour le secourir, ou peut-être pour être témoins de sa mort ; & la *respiration* de tant de personnes ne manque pas d'épuiser l'*air*, si cela peut se dire, & d'augmenter le danger.

Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que cette pratique, très-commune dans la classe inférieure du Peuple, devient souvent funeste, sur-tout aux personnes délicates, & à ceux qui sont évanouis par pur *épuisement*, ou par la violence d'une Maladie. L'*air* pur étant si important dans ces circonstances, on ne doit absolument admettre dans la chambre de la personne évanouie, que ceux qui sont essentiellement nécessaires pour la secourir; & il faut toujours en tenir les fenêtres ouvertes, de maniere au moins à donner lieu à un courant d'*air* frais.

On ne doit admettre dans la chambre du malade que les personnes absolument utiles.

Les personnes qui sont sujettes à de fréquents *évanouissements*, ou qui tombent souvent en *foiblesse*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cause, parce qu'ils laissent toujours des suites qui nuisent à la *constitution*.

Il faut travailler à détruire la cause de l'évanouissement.

Tout *évanouissement* laisse le malade abattu, épuisé: les *sécrétions* sont suspendues tout le temps qu'il dure; les *humeurs* sont disposées à la *stagnation*: de-là les *coagulations*, les *obstructions*; & si la *circulation* est totalement interceptée, ou considérablement diminuée, il se forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur* ou dans les gros *vaisseaux*.

Suites ordinaires de l'évanouissement.

Les seuls *évanouissements* qui ne soient point à craindre, sont ceux qui quelquefois marquent les *crises*, dans les *fievres*; cependant on doit chercher encore à les faire passer le plus tôt possible.

Quels sont les évanouissements les moins à craindre.

§. II.

De l'Ivresse.

Les effets de l'*ivresse* sont souvent funestes. Il n'est pas de *poison* qui tue plus certainement, que les *esprits ardents*, tels que l'*eau-de-vie*, l'*esprit-de-vin*, le *rum*, le *rack*, le *kierchwaser*, les diverses especes de ratafiats, &c., pris à trop forte dose,

comme nous l'avons déja fait obſerver Tome I, Chapitre VIII.

Quelquefois, en détruiſant l'action des *nerfs*, ils tuent ſur-le-champ ; mais, en général, leurs effets ſont plus lents, & reſſemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de l'*opium*, expoſés ci-devant Tome III, Chapitre XLVIII, §. IV, Article I.

Cependant pluſieurs autres eſpeces de *liqueurs enivrantes*, comme le *vin*, la *biere*, le *cidre*, le *punch*, &c., peuvent devenir auſſi funeſtes que les *eſprits ardents*, quand on en prend avec excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le *vomiſſement*, qu'on doit toujours ſolliciter quand l'*eſtomac* eſt ſurchargé de *liqueurs* quelconques.

Cependant la plupart des malheureux qui meurent d'*ivreſſe*, périſſent plutôt faute d'être en état de ſe conduire, que par la qualité meurtriere de ces boiſſons. En effet, incapables de ſe ſoutenir, ils tombent, & ſe trouvent ſouvent dans une poſture forcée qui arrête la *circulation* ou la *reſpiration*, & trop ſouvent ils reſtent dans cette ſituation, juſqu'à ce qu'ils meurent.

Secours qu'il faut adminiſtrer aux perſonnes ivres.

Deſſerrer les habits, poſition naturelle.

UN HOMME ivre ne doit jamais être abandonné à lui-même, que ſes habits n'aient été deſſerrés, & qu'il ne ſoit dans la poſition la plus favorable, pour que les *fonctions vitales* ne ſoient point interrompues, & que l'*eſtomac* puiſſe rendre facilement ce qui le ſurcharge. La poſition la plus favorable qu'un homme ivre doive avoir pour vomir, eſt de l'étendre ſur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner ſur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura une particuliere attention à ce qu'il n'ait pas le cou plié ou tordu, ni ſerré par ſon col, ſa cravatte, &c.

La soif excessive que produit la boisson des *liqueurs fortes*, engage souvent les gens à l'appaiser par des boissons très-contraires. J'ai vu des exemples funestes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, aidées par la chaleur de l'*estomac*, avoient caillé le *lait*, de maniere à l'empêcher absolument d'être digéré.

Boisson aqueuse.

La boisson la plus convenable après une débauche, est de l'eau, dans laquelle on met une croute de pain rôti ; du *thé*, des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, &c. Si la personne ivre se sent des envies de vomir, on peut lui donner une légere *infusion* de *fleurs de camomille*, ou de l'eau chaude & de l'*huile*. Mais, dans ce cas, il est, en général, facile d'exciter le *vomissement*, en chatouillant seulement le gosier avec le doigt ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différents *symptômes* de l'*ivresse* qui annoncent du danger, & de proposer un plan général de traitement pour ceux qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter en abrégé l'histoire d'une *ivresse*, que j'ai eu occasion de voir dernierement, qui étoit accompagnée de la plupart des *symptômes* les plus à craindre, & contre laquelle le traitement que j'ai employé, a réussi.

Observation sur l'ivresse causée par de l'eau-de-vie.

Un jeune homme de quinze ans, ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie* : il tomba aussi-tôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin la maniere difficile dont il respiroit, le froid des *extrémités* & d'autres *symptômes* menaçants, ayant alarmé ses amis, les engagerent à m'envoyer chercher.

Je le trouvai encore dormant : son aspect étoit effrayant, & sa *peau* étoit couverte d'une *sueur* froide. Les seuls signes de vie qui lui restoient, étoient une *respiration* profonde & laborieuse, & des mouvements *convulsifs* ou une agitation des *intestins*.

J'essayai envain de le réveiller, en le pinçant, en le secouant, en lui présentant sous le nez des substances *volatiles* & *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de *sang*; on lui coula dans la bouche de l'eau & du *vinaigre*; mais, comme il ne pouvoit pas avaler, il n'en passa que très-peu dans l'*estomac*.

Rien ne réussissoit, & le danger paroissoit aller en augmentant; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, &, quelque temps après, on lui donna un *lavement irritant* : ce *lavement* lui fit rendre une *selle*, & ce fut le premier *remede* qui le soulagea. On le réitéra avec le même succès, & on doit le regarder comme la premiere cause de son rétablissement. Il commença alors à donner quelques signes de vie; il but ce qu'on lui présentoit, & recouvra peu-à-peu ses sens.

Lavement irritant.

Cependant il continua pendant plusieurs jours à avoir de la foiblesse, & le *pouls fiévreux*. Il se plaignoit sur-tout d'avoir les *intestins* douloureux; mais ce sentiment de douleur s'en alla peu-à-peu, au moyen d'une *diete* légere, & de boissons *rafraîchissantes* & *mucilagineuses*.

Mort causée par de l'eau-de-vie.

On n'auroit vraisemblablement point appellé de secours, & ce jeune homme seroit mort faute d'en avoir, si on n'avoit été frappé, quelques jours auparavant, du malheur d'un de ses voisins, auquel on avoit conseillé de boire une bouteille entiere d'*eau-de-vie*, pour se délivrer d'une *fievre intermittente*, & qui périt au milieu d'accidents exactement sem-

blables à ceux que nous venons de rapporter. Nous en avons fait mention Tome II, Chap, III, §. IV, Art. I.

§. III.

De la Suffocation, de l'Etouffement & de l'Etranglement.

ARTICLE PREMIER.

De la Suffocation.

CES ACCIDENTS procèdent quelquefois, ou d'un *engorgement* des *poumons*, occasionné par une humeur *visqueuse*, ou de l'état *spasmodique* des *nerfs* de ce *viscere*. Causes.

Les personnes qui vivent d'*aliments* grossiers, & qui ont beaucoup de *sang*, sont fort exposées à la *suffocation* qui dépend de la premiere cause, c'est-à-dire, de l'*engorgement* du *poumon*. Qui sont ceux qui y sont sujets.

Traitement de la Suffocation causée par l'engorgement des poumons.

ON DOIT aussi-tôt les *saigner*, leur donner un *lavement émollient*, & leur faire prendre, très-souvent, un verre de boisson *délayante*, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de *nitre*. Il faut encore leur faire respirer la vapeur de *vinaigre* chaud, & leur exposer la tête de cette vapeur, ou leur faire faire usage de l'*inspiratoire* pour qu'elle puisse entrer dans leurs *poumons*. Saignée, lavement, boisson nitrée. Vinaigre.

Traitement de la Suffocation causée par les affections spasmodiques des poumons.

LES PERSONNES *nerveuses* & *asthmatiques* sont sujettes aux *affections spasmodiques* des *poumons*.

Bains de jambes, vinaigre. Dans ce cas, il faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, & l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même-temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut ajouter, Elixir parégorique. selon l'occasion, de l'*élixir parégorique*, à la dose d'une cuiller à café par tasse de *tisane*. On leur fait respirer la fumée de papier, de *plumes*, de *cuir* Air libre. brûlés, & on les transporte à l'*air* libre.

Article II.

De l'Etouffement.

La négligence des Nourrices y expose les enfants. Les enfants sont exposés à être étouffés par la négligence & l'inattention des Nourrices. Lorsqu'un enfant est dans son lit, il faut toujours qu'il soit placé de maniere à ne pouvoir point glisser sous ses couvertures, & jamais il ne doit avoir le visage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout simples qu'ils sont, sauveroit la vie à un grand nombre d'enfants, & empêcheroit que d'autres ne restassent foibles & maladifs pendant toute leur vie, par la maniere dont leurs *poumons* sont affectés, lorsqu'on n'y fait pas d'attention.

Secours qu'il faut administrer aux enfants étouffés & qui paroissent morts.

Au lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeller à la vie les enfants suffoqués ou étouffés, comme disent les Nourrices, nous allons donner l'observation de M. Janin, de l'Académie de Chirurgie de Paris; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le succès, & cette observation contenant presque tous les cas, &, par conséquent, tous les *remedes* dont on peut avoir besoin dans ces circonstances.

Une Nourrice ayant eu le malheur d'étouffer un enfant, on appella M. JANIN : il trouva cet enfant sans aucun signe de vie ; point de *pulsation* dans les *arteres*, point de *respiration* ; le visage livide, les yeux ouverts, gonflés & ternes ; le nez plein de *mucus*, la bouche ouverte ; en un mot, l'enfant étoit presque froid. Il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges & des cendres. Pendant qu'on exécutoit ses ordres, il fit désemmaillotter l'enfant, & le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins, pour ne pas écorcher sa *peau* délicate. Observation.

Aussi-tôt que les cendres eurent le dégré de chaleur convenable, M. JANIN lui en fit un lit, & l'en couvrit, excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche, & étendit pardessus le tout, une couverture : il lui présentoit, de temps en temps, sous le nez, un flacon d'*eau de luce* (l'*alkali volatil fluor* seroit encore plus efficace,) qu'il avoit sur lui ; d'autres fois il lui souffloit du *tabac* dans les narines ; ensuite il lui souffla de l'*air* dans la bouche, en lui serrant fortement le nez.

On ranima de cette maniere la chaleur animale graduellement ; les *pulsations* de l'*artere temporale* se firent bientôt sentir ; la *respiration* devint plus libre & plus fréquente, & les yeux s'ouvroient & se fermoient alternativement.

Enfin l'enfant fit quelques cris qui semblerent demander le tetton ; on le lui présenta, & l'ayant saisi avec avidité, il tetta comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Quoique les *pulsations* des *arteres* parussent très-bien rétablies, & qu'il fît un temps assez chaud, M. JANIN fut d'avis de le laisser encore trois quarts d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, ensuite on le nettoya & on l'habilla à l'ordinaire ; & étant tombé dans un doux sommeil, il continua

à se porter parfaitement bien. Nous avons déjà exposé ci-devant, page 166 & suiv. de ce Volume, *ce qu'il faut faire à l'enfant, qui, au sortir du sein de sa mere, ne présente aucun signe de vie, ou qui expire quelques instans après sa naissance* : nous avons également donné, §. III du Chapitre précédent, les moyens de rappeller à la vie ceux qui sont suffoqués par les vapeurs *méphitiques* quelconques.

Article III.

De l'Etranglement.

Observations.

M. Janin rapporte encore l'observation d'un jeune homme qui s'étoit pendu de désespoir, & à qui il administra ces mêmes secours, avec autant de succès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé.

M. Glover, Chirurgien de l'Officialité de Londres, fait mention d'un homme qui fut rappellé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu, & qui a joui ensuite, pendant beaucoup d'années, de la meilleure santé.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui, par désespoir ou autrement, se sont pendus, & qui, paroissant privés de tout sentiment, seroient regardés comme morts.

Saignée, frictions, lavements de fumée de tabac.

Les moyens qu'on employa pour rendre la vie à cet homme, furent de lui ouvrir l'*artere temporale* & la *jugulaire externe*, de lui faire des *frictions* sur le dos, de lui donner des *lavements* de fumée de *tabac*, par le moyen des pipes, comme il est prescrit ci-devant page 427 de ce Volume, & de lui frotter fortement les jambes & les bras.

Bronchotomie.

On continua tous ces secours pendant quatre heures; alors on lui fit une *incision* dans la *trachée*-

artere, ou l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, & on souffla fortement de l'*air* dans ses *poumons*, par le moyen d'une canule. Insufflation d'air.

Vingt minutes après cette opération, le *sang* commença à couler de l'*artere* sur son visage; & le *pouls*, qui, jusques-là, avoit été insensible, commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions*, le *pouls* devint de plus en plus *fréquent*; & après qu'on lui eut irrité le nez & la bouche avec l'*alkali volatil fluor*, ou l'*esprit de sel ammoniac*, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des *cordiaux*. Enfin, au bout de deux jours, il étoit tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit milles à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, pour faire voir ce qu'on peut faire pour rappeller à la vie les malheureux qui se sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§. IV.

Des Convulsions suivies de mort apparente, & des Morts subites.

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions suivies de mort apparente.

LES *convulsions* sont souvent le terme des *Maladies aiguës* ou *chroniques*. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'*accès*.

Mais lorsqu'une personne, qui paroît jouir d'une parfaite santé, est tout-à-coup saisie de *convulsions*, de maniere à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir n'est pas perdu; on doit toujours tenter de le rappeller à la vie.

Les enfants sont très-sujets aux *convulsions* : souvent ils périssent subitement dans la *dentition*, par un ou plusieurs *accès convulsifs*. Nous avons beaucoup d'exemples, très-bien constatés, d'enfants qui ont été rappellés à la vie, quoique, selon toutes les apparences, ils avoient expiré dans les *convulsions*; mais nous ne rapporterons que le suivant, qu'a publié le Docteur JOHNSON, dans son petit *Traité sur la possibilité de rappeller à la vie des personnes visiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort.*

Secours qu'il faut administrer à ceux qui paroissent avoir expiré dans les Convulsions.

Observation. DANS la Paroisse de Saint-Clément, de la Ville de Colchester, un enfant de six mois qui venoit de tetter, & qui étoit encore sur les genoux de sa mere, fut attaqué subitement d'une forte *convulsion*, qui dura si long-temps, & qui suspendit tellement la *circulation* & le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* & du *pouls*, qu'il fut regardé comme absolument mort : en conséquence, on le déshabilla, on l'exposa, & on commanda la sonnerie des morts & la biere.

Mais une Dame du voisinage, qui aimoit passionnément cet enfant, surprise d'entendre dire qu'il étoit mort subitement, accourut à la maison. L'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'étoit point froid, que ses jointures étoient flexibles; & elle s'imagina qu'une glace qu'elle avoit présentée à la bouche & au nez de cet enfant, avoit été ternie par sa *respiration*.

Aussi-tôt elle le prend sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotte & l'agite légérement. En un quart d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement : elle lui met

alors un peu du *lait* de la mere dans la bouche ; &, continuant à lui frotter la paume des mains & la plante des pieds, elle s'apperçoit qu'il commence à remuer, & que le *lait* est avalé. Enfin, au bout d'un autre quart d'heure, elle eut la satisfaction de rendre à la mere désolée son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le tetton, & aussi en état de tetter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, & est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeller à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, & qui le deviendroit réellement, suivant toute probabilité, si l'on ne faisoit pas usage de ces moyens qui sont si simples.

Frictions, insufflation d'air, lavement de fumée de tabac.

Cependant, dans le cas où ils ne réussiroient pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des *liqueurs spiritueuses fortes* ; de le couvrir de cendres chaudes ou de *sel* ; de lui souffler de l'*air* dans les *poumons* ; de lui donner des *lavements stimulants*, ou de *fumée de tabac*, &c.

Pour un enfant mort-né ou qui expire aussi-tôt après sa naissance, on emploie les mêmes moyens pour le ressusciter, que s'il étoit expiré dans des *convulsions*, comme nous l'avons dit ci-devant, page 166 & suivantes de ce Volume.

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge & aux autres circonstances dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédents, & les observations dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes mêmes qui n'ont aucune connoissance en Médecine, peuvent

cependant avoir en essayant de rappeller à la vie ceux qui sont morts subitement, par quelqu'accident, & même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il étoit nécessaire ; mais nous espérons que ceux que nous avons rapportés, suffiront pour fixer l'attention du Public ; pour porter l'humanité & la bienfaisance à concourir, de tous leurs efforts, à la conservation de leurs semblables.

La Société établie à Amsterdam, en 1767, pour rappeller à la vie les *noyés*, a eu la satisfaction de sauver plus de cent cinquante personnes, dans l'espace de quatre ans, par le moyén des secours qu'elle a indiqués, & qui, pour la plupart, ce qui mérite d'être remarqué, ont été administrés par des paysans, ou par le peuple, absolument ignorant de la Médecine. (L'administration de la ville de Paris a été aussi heureuse, ainsi que nous l'avons fait voir page 432 de ce Volume.)

Ces secours conviennent dans tous les cas où les fonctions ne sont que suspendues, & où il s'agit de les remettre en mouvement.

Mais ces moyens employés avec tant de succès, pour rappeller les *noyés* à la vie, réussiront également bien dans nombre de cas, où les puissances *vitales* paroissent, dans la réalité, seulement suspendues, &, par conséquent, capables de renouveller toutes leurs *fonctions*, quand on les remet en mouvement. On frémit quand on réfléchit que, faute de ces attentions, on a enterré nombre de personnes, chez lesquelles on auroit pu ranimer les sources de la vie.

Article II.

Des Morts subites.

Quelles sont les morts subites où l'on a à espérer le

Les morts subites dans lesquelles on a le plus à espérer de l'administration des secours que nous allons proposer, sont celles qui surviennent dans une attaque

une attaque d'*apoplexie*, d'*affection hystérique*, de *syncope*, ou de telle autre Maladie de ce genre, où les causes de mort ne sont pas apparentes, & où les personnes tombent & expirent dans l'instant: & les différents accidents dans lesquels on peut tenter ces mêmes secours avec avantage, sont les *suffocations* produites par les vapeurs *sulfureuses* des mines de charbon, & des mines en général; par l'*air* empoisonné des puits & des souterreins fermés depuis long-temps; par les *exhalaisons* qui s'élevent des *liqueurs* en *fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *biere*; & par les vapeurs du *charbon* allumé, des *acides minéraux*, *sulfureux*, *arsenicaux*, &c. Nous avons traité de tous ces objets ci-devant, §. III du Chapitre précédent, pages 436 & suiv. de ce Volume. plus de succès.

Les personnes *noyées*, étranglées; celles qui meurent subitement, après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir souffert la faim, après avoir été exposées à un froid excessif, &c., sont encore dans le cas d'être rappellées à la vie par ces mêmes moyens, exposés §§. II & IV du même Chapitre précédent.

Peut-être que ceux qui paroissent avoir été tués par la foudre, ou par une agitation causée par un mouvement de l'ame, comme celui de la *peur*, de la joie, de la surprise, &c., pourroient être également ressuscités par des moyens convenables, comme de leur souffler fortement de l'*air* dans les *poumons*, &c.

Secours qu'il faut administrer aux personnes qui meurent subitement.

Les secours nécessaires pour rappeller à la vie les personnes mortes subitement, sont à-peu-près Ils sont à-peu-près les mêmes dans

tous les cas, & peuvent être adminiſtres par tout le monde.

les mêmes, dans tous les cas ; ils peuvent être adminiſtrés par tous ceux qui ſont préſents à l'accident, & ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connoiſſance.

Ordre qu'il faut mettre dans l'adminiſtration des ſecours.

Le point eſſentiel eſt de rétablir la chaleur vitale & le mouvement ; ce à quoi on parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *ſaignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavements*, de *liqueurs cordiales*, &c. Ces ſecours doivent être variés ſelon les circonſtances, comme on l'imagine bien : mais l'état du malade & le ſimple bon ſens ſuffiront pour ſuggérer la méthode qu'il faudra ſuivre.

Perſévérance avec laquelle il faut les continuer.

Nous recommandons ſur-tout la perſévérance : car, bien que les circonſtances paroiſſent décourageantes, il ne faut pas ſe déſeſpérer. On ne doit jamais abandonner le malade, tant qu'il reſte la moindre lueur d'eſpoir. Toutes les fois qu'on eſt aſſuré de ne faire que du bien & point de mal, il ne faut jamais ménager ſa peine.

Importance de l'alkali volatil fluor dans la plupart des cas expoſés ci-deſſus.

(Nous devons à M. SAGE, célebre Chymiſte, de l'Académie Royale des Sciences, l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-deſſus, de l'*alkali volatil fluor*. Cette liqueur, connue de tous les Praticiens pour un ſtimulant indiqué dans les *aſphyxies*, avoit beſoin des travaux de ce Savant, pour être miſe à ſa véritable place, en la déſignant comme le *remede* eſſentiel contre ces accidents, qui expoſent tous les jours ceux qui en ſont les victimes, à paſſer d'une mort apparente à une mort réelle. C'eſt ce qu'il a fait dans un petit Ouvrage, intitulé : *Expériences propres à faire connoître que l'alkali volatil fluor eſt le remede le plus efficace dans les aſphyxies ; avec des remarques ſur les effets avantageux qu'il produit dans la morſure de la vipere, dans la brû-*

lure, *la rage*, *l'apoplexie*, &c., premiere, deuxieme & troisieme éditions.

Dans cet Ouvrage, imprimé par ordre du Gouvernement, répandu dans la Capitale & dans les Provinces, par les soins de M. LE NOIR, Lieutenant-Général de Police, pour qui le bien public est la premiere occupation, & bientôt dans toute l'Europe, notamment en Espagne, où il a été traduit, & imprimé aux frais du Gouvernement; dans cet Ouvrage, dis-je, l'Auteur commence par prouver que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide*, comme nous l'avons fait voir note 2, page 437 de ce Volume: & une suite d'expériences, faites avec la sagacité qui caractérise cet excellent Artiste, sur les effets des vapeurs meurtrieres des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aisance, &c., ne doivent plus laisser de doute à cet égard.

Mais, s'il en conclut, comme il devoit faire, que l'*alkali volatil fluor*, loin d'être regardé comme un simple accessoire, ou comme un simple stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit, au contraire, être employé de préférence à tout autre *remede*, il a l'attention de prévenir que, loin de représenter l'*alkali volatil fluor* comme un *remede* universel, il dit & il répete qu'il n'y a que les affections & les Maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir; encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. « Je dis plus, ajoute-t-il, » ce même *alkali*, salubre dans bien des cas, peut » devenir nuisible si l'on s'en sert mal-à-propos, » lorsqu'il y a, par exemple, des miasmes *putrides* » dans les lieux qu'on habite, ou que l'*économie* » *animale* tend à l'*alkalescence*, au *scorbut*, &c. »

Nous ne ſuivrons pas ici M. SAGE dans les nombreuſes expériences qu'il a faites pour conſtater les effets ſalutaires de l'*alkali volatil fluor*, & qui ont été répétées dans toute l'Europe avec un égal ſuccès. Nous ne pourrions le faire ſans nous répéter, parce que nous avons eu ſoin d'indiquer ce puiſſant *remede* dans tous les cas où l'expérience a prouvé qu'il avoit réuſſi.

Nous nous contenterons donc de renvoyer au Chapitre XL, qui traite de l'*apoplexie*; au Chapitre XLVIII, §. III, Article I, qui traite de la *rage*, Article II, qui traite de la *piquure de la vipere*, & Article III, qui traite de la *piquure des inſectes*; au Chapitre LII, §. V, qui traite des *brûlures*; au Chapitre LV, §. II, qui traite des *noyés*, §. III, qui traite des *vapeurs nuiſibles & ſuffoquantes* : enfin à tous les Paragraphes & Articles du préſent Chapitre LVI.)

Il ſeroit bien à deſirer qu'on formât en Angleterre, un établiſſement ſemblable à celui d'Amſterdam, & qu'on donnât une récompenſe à quiconque auroit rappellé à la vie une perſonne morte en apparence (*a*). Les hommes font beaucoup, ſans

(*a*) J'ai le bonheur d'obſerver que, depuis la publication de cet Ouvrage, il s'eſt formé pluſieurs Sociétés en Angleterre, animées des mêmes ſentiments de bienfaiſance que celle d'Amſterdam, & que leurs efforts n'ont pas été couronnés de moins de ſuccès. (1)

(1) La premiere de ces Sociétés date de 1774. Il eſt étonnant que M. BUCHAN n'en ait pas fait mention dans les Éditions précédentes de ſon Ouvrage. On peut en voir le plan dans la troiſieme Partie du *Détail des ſuccès*, &c., par M. PIA. Les Auteurs de cette Société s'expriment ainſi dans le préambule de ce Plan. « Il y a lieu de croire » que cette Société s'accroîtra bientôt de tous ceux dont » le cœur ſenſible s'intéreſſe aux infortunés, & multi-

lus

une
ent
nd
er
me
une

ller
re,
res
els
ou
en-
né-
aussi
ille,
fait
Pré-
pag.

CHAPITRE LVII.

De la Courbature.

Ce que c'est que l'économie animale.

L'ÉCONOMIE *animale*, c'est-à-dire, cet ordre, cet ensemble des *fonctions* & des mouvements qui entretiennent la vie, est soumise à des loix auxquelles toute infraction est une cause de Maladie.

Elle abhorre toute espece d'excès.

L'homme le mieux constitué, ne fait pas envain des excès; ne se livre pas envain à des travaux, à des fatigues, à des plaisirs, &c., au-dessus des forces qu'il a reçues de la Nature: il est bientôt puni de ses écarts, & la peine est toujours en raison de son imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le mal-aise, la douleur sont si souvent à côté de la dissipation, des jouissances, &c. même chez ceux à qui le délassement & la récréation sont nécessaires.

Exemples tirés des Ouvriers.

Les ouvriers nous présentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une semaine, on les voit les Dimanches & Fêtes, pour oublier leurs travaux & les fatigues auxquelles ils sont exposés, s'oublier eux-mêmes; faire des courses & des promenades forcées; boire & manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; &, le lendemain, ils se trouvent, ou malades, ou fatigués, harassés & beaucoup plus que les jours précédents, qu'ils étoient dans le cours de leurs occupations; ou enfin, pour nous servir de leur propre expression, *ils ne sont pas en train, ils paressent;* & cette inaptitude au travail les porte à faire, ce qu'à Paris, dans toutes les Villes de France, même dans toutes celles de l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, &c., on appelle le *Lundi*.

Les Maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de les accabler de reproches, toujours mal-fondés, parce qu'ils ne sont dictés que par l'humeur que donne à ces Maîtres le retardement de leurs ouvrages : car ils ne sentent point que leurs ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler un lendemain de Fête, qu'ils ont travaillé avec plus d'opiniâtreté les jours qui ont précédé.

Il n'en seroit pas ainsi, si, comme on leur a conseillé, Tome premier, Chapitres II & V, ils vouloient se persuader qu'il est de la derniere importance pour la conservation de leur santé, de mêler les récréations aux travaux, & qu'il est également contre l'ordre de la Nature & contre les loix qui régissent tout être animé, de s'abandonner sans réserve & avec excès au plaisir, ainsi qu'au travail. De cette conduite imprudente naît cette foule de Maladies énoncées & traitées dans cet Ouvrage, & dont une des plus légeres, est la *courbature*, dont nous allons nous occuper. Combien il est important d'entremêler les travaux de récréations.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de Maladie, qu'une Maladie proprement dite. Il est très-certain qu'elle précede la plupart des Maladies *aiguës*, de sorte que les premieres apparences des Maladies graves ont, le plus souvent, les caracteres de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*. Ce qu'on doit entendre par courbature.

Cependant la *courbature essentielle*, c'est-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine par un excès quelconque, sans reconnoître pour cause aucun vice dans les humeurs, aucune lésion dans les parties; cette *courbature*, dis-je, a une marche constante & réguliere, &, avec un peu d'attention, on y reconnoît aisément les trois périodes qu'on observe dans les Maladies *aiguës*; savoir, le temps d'irritation, l'état & la fin, qui est ordinairement une *crise* très-marquée. Caractere de la courbature.

A cet égard on ne peut qu'être étonné du silence de tous les Auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté l'illustre M. Lieutaud, à qui rien n'échappe, & à qui nous devons encore la connoissance de plusieurs autres Maladies qui, jusqu'à lui, avoient été, ou méconnues, ou confondues avec d'autres. Sans doute que le silence de nos Ecrivains tient à ce que la *courbature* est, en général, une Maladie si légere, qu'elle ne demande souvent du malade que de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître.

Mais comme ce moyen, quoiqu'essentiel, n'est pas suffisant dans tous les cas; comme il est négligé la plupart du temps; comme très-souvent ce malaise est traité par des *remedes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en Maladie grave & mortelle; enfin comme la *courbature* est très-fréquente; toutes ces raisons nous ont porté à croire qu'elle méritoit d'être mise au rang de celles dont traite la *Médecine domestique*.

M. Lieutaud parle de la *courbature*, sous le nom d'*échauffement*, sans doute par la raison que le vulgaire la rapporte toujours au *sang* échauffé & allumé; mais les Médecins instruits, dit cet Observateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Elle est très-familiere aux jeunes gens, sur-tout à ceux qui sont vifs, ardents & laborieux; aux personnes qui s'occupent de travaux pénibles, qui font des *exercices* forcés, qui sont d'une *constitution seche & bilieuse*, qui sont emportés, coleres, &c.; aux libertins, &c.)



§. I.

Causes de la Courbature.

(Les causes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées sous quatre classes différentes. 1.° Les veilles, l'*exercice* immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres ; 2.° l'abus des *aliments* échauffants, du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* ; le changement de *régime*, sur-tout si on passe d'un genre de vie réglé à quelqu'excès ; 3.° les *passions*, les peines d'esprit, &c. ; 4.° enfin, les plaisirs de l'amour, le libertinage, la *masturbation*, &c.)

§. II.

Symptômes de la Courbature.

(Les malades, qui souvent ne croient pas l'être, se plaignent d'accablement, de *mal à la tête*, d'un sommeil fâcheux & inquiet, quelquefois d'*insomnie* : ils ressentent des douleurs sourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les *reins*, dans le *ventre* : souvent ils éprouvent de la chaleur à la tête & aux entrailles ; chaleur qui se manifeste rarement à l'habitude du corps : leur langue est quelquefois seche ; mais ils ne sont pas toujours altérés : leur *pouls*, sans être dans l'état naturel, n'est pas toujours *fébrile*. Quelques-uns ont des chaleurs & des *sueurs* nocturnes ; les autres ont le *cours-de-ventre*, & rendent des *urines* ardentes : l'appétit manque à la plupart ; les *digestions* sont laborieuses, & troublent sur-tout le repos de la nuit. On a vu des malades avoir des *hémorrhagies*, pisser le *sang*, rendre des *crachats sanglants*, &c.

Cette Maladie se termine ordinairement par des *sueurs* copieuses ; quelquefois par des *échauboulures*, Comment elle se termine pour l'ordinaire.

ou d'autres *éruptions* dont la *peau* ſe trouve couverte.

La courbature eſt une Maladie très-légere; mais il ne faut pas la négliger.

La *courbature*, comme nous l'avons déja dit, eſt une Maladie très-légere ; mais il ne faut pas qu'elle ſoit négligée : car, ſi elle eſt entretenue par une mauvaiſe conduite, elle peut dégénérer en toutes ſortes de *fievres*, en *inflammation*, en Maladie de langueur, &c. Et, comme un grand nombre de Maladies graves ſont précédées par la *courbature*, on ſent qu'elle devient à craindre lorſque les humeurs ont acquis un certain dégré de corruption, qui ſe manifeſte par une chaleur *âcre*, qu'on n'avoit pas encore éprouvée ; par la puanteur de la bouche, des *ſueurs* & des *urines* ; par l'extrême fétidité des *ſelles*, &c.)

§. III.

Traitement de la Courbature.

Combien il eſt important de faire attention aux cauſes & aux ſymptômes de la courbature.

(Il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit ci-deſſus page 487 de ce Volume, & tous les praticiens éclairés le reconnoiſſent, que la plupart des Maladies *aiguës* ſont précédées de *courbature*. Il faut donc apporter l'attention la plus réfléchie, & aux cauſes qui l'ont fait naître, & aux *ſymptômes* qu'elle préſente. La connoiſſance de ces deux objets eſt d'une telle importance dans le traitement, que, ſans elle, on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puiſſe arriver au malade, eſt d'eſſuyer une véritable Maladie ; heureux pour lui, s'il n'eſt pas précipité dans une Maladie grave qui peut le conduire au tombeau !

Attention & application qu'exige la courbature de la part de

La *courbature*, conſidérée ſous cet aſpect, eſt peut-être de toutes les Maladies celle qui exige le plus d'application ; j'oſerois preſque dire de probité & d'humanité, s'il étoit permis à un homme

quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit, dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une Maladie; ou, pour parler plus clairement, de la prévenir; & quel plaisir plus délicieux pour une ame sensible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir se dire : *J'ai sauvé à mon semblable les horreurs d'une Maladie!* Malheureusement ceux qui se disent destinés au soulagement des malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait.

celui qui veut la traiter.

Nous avons esquissé dans quelques-unes de nos notes, entr'autres Tome II, notes 7 du Chapitre IV, & 3 du Chapitre VIII, & Tome III, note 1 du Chapitre XXXVII, le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorants, qui, foulant aux pieds tout respect humain, ne voient dans un malade qui leur donne sa confiance, qu'une victime qu'ils peuvent & veulent sacrifier à leur intérêt. On diroit qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidents, pour se rendre plus nécessaires.

Que l'un d'eux soit appellé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les causes & les caracteres de cette Maladie légere, sur les moyens que la Nature emploie pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade; & les instruments de santé, dont il se dit dépositaire, deviennent dans ses mains des instruments mortels.

Conduite trop ordinaire des ignorants dans le traitement de la courbature.

Sans examen, il saigne & resaigne; il purge & repurge; il entasse *remedes* sur *remedes*, *drogues* sur *drogues*; & si la *constitution* de cet infortuné est assez vigoureuse pour résister à ce traitement absurde & criminel, on l'entend chanter lui-même son triomphe, &, pour exalter son mérite & grossir sa récom-

pense, faire un tableau effrayant des dangers qu'a couru ce malade, *qui, dans le fait, ne devoit pas l'être.*

Si, au contraire, ce malheureux succombe sous les coups de son Bourreau, sa justification ne l'inquiette guere; les préjugés du peuple viennent à son secours; & sa conscience, qui est fermée au plus utile des sentiments, celui de l'humanité, est insensible aux remords, comme son front l'est à la honte.

Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paroissent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* est la Maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme à proprement parler, on n'est pas malade, on est plus disposé à suivre les avis des premiers qui se présentent; & que si on appelle du secours, c'est rarement celui d'un Médecin.

Importance du régime dans la courbature.

Le *régime* est la partie du traitement la plus importante dans la *courbature*: c'est du *régime* que dépend tout le succès, & s'il est dirigé avec attention, il sauve la nécessité de tout *remede.* Il faut commencer par soustraire le malade aux causes dont dépend cette Maladie. Il est donc de la plus grande conséquence d'être instruit de ces causes; d'abord, parce que le moyen le plus puissant pour parvenir à la guérison, est d'en éloigner le malade; ensuite, parce que ces causes impriment à la Maladie un caractere, particulier à la classe à laquelle elles appartiennent, & qui exige un traitement qui lui soit propre. Voilà les raisons pour lesquelles nous avons rangé ces causes sous quatre classes différentes, exposées ci-dessus, page 489 de ce Volume, dont nous ferons autant d'Articles, pour faciliter le traitement de la Maladie.)

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Courbature occasionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres, &c.

(UN HOMME qui, éprouvant les *symptômes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit, ne voudroit pas interrompre ses occupations, seroit un fou qui courroit à la mort. Ce mal-aise qu'il éprouve est un ordre de la Nature, qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa *constitution*. Il faut commencer par interrompre ses travaux.

En effet, s'il veut passer outre, la Nature, qui s'annonce déjà comme manquant de forces suffisantes, sera bientôt opprimée, & le malade tombera dans un épuisement contre lequel tout l'Art de la Médecine pourra échouer. Si, au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme succéder à l'orage, & sa santé se rétablir, souvent sans avoir besoin d'aucune espece de *remedes*. Avantages du repos du lit.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête & de *reins*, ne cédent qu'imparfaitement à ce premier moyen : il faut alors prescrire au malade des boissons *rafraîchissantes* & *humectantes*, telles que la *limonade*, l'*oxycrat*, le *petit-lait d'orange*, ou l'*infusion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. Il fera de l'un ou de l'autre de ces liquides sa boisson ordinaire, & il en prendra depuis une pinte jusqu'à deux par jour. Limonade, oxycrat, petit-lait d'orange, infusion de poirée nitrée.

Il mettra matin & soir les pieds & les jambes dans l'eau chaude; & avant chaque *bain de pieds*, on lui donnera un *lavement* à l'eau simple, à laquelle Bains de jambes & lavements.

on peut joindre un peu d'*huile d'olive*, ou de *beurre frais*.

Si le malade a de la *fievre*, il faut qu'il s'abstienne de toute nourriture pendant une couple de jours. S'il n'en a pas, on lui donnera des *aliments* proportionnément au degré de fatigue dans lequel il se trouve.

Quels doivent être les alimens;

Ces *aliments* seront pris dans la classe des *végétaux*; tels que les *épinards*, le *riz*, le *gruau*, le *lait*, les fruits de la saison, &c.

La boisson.

On lui défendra le *vin* & toutes les *liqueurs spiritueuses*; car ce n'est pas avec des *cordiaux*, qu'il faut se proposer de rappeller les forces dans ces premiers moments. On peut, dit M. LIEUTAUD, comparer, dans ces circonstances, l'action des *cordiaux*, à celle d'un soufflet, qui, donnant de la vivacité au feu, le consume plus tôt.

Les cordiaux seroient nuisibles. Pourquoi?

Il est rare que, dans le cas de simple fatigue, qui est celui dont nous parlons, on ait besoin de terminer le traitement par une *purgation*, & infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la *saignée*. Ces deux especes de *remedes*, si importants dans un grand nombre de Maladies, sont, sur-tout la *saignée*, les sources ordinaires des accidents qui succedent si fréquemment à la *courbature*: accidents qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la Maladie, que ceux qui les ont fait naître, par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir, ou d'assurer qu'ils avoient à venir.

Les saignées & les purgatifs sont contraires dans cette espece de courbature.

Si quelquefois le malade a un peu de *fievre*, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite *fievre* n'est qu'un instrument dont se sert la Nature, pour triompher promptement & heureusement du mal-aise dans lequel elle se trouve. Qu'on patiente un, deux jours; si ce *symptôme* ne cede point au repos, aux *rafraîchissants*, aux au-

Quoiqu'il y ait un peu de fievre, ce n'est pas une raison pour saigner. Idée qu'il faut se faire de cette fievre.

tres moyens que nous venons de propoſer ; ſi, au contraire, il augmente d'intenſité, on en conclura que la courbature n'eſt pas la Maladie eſſentielle, qu'elle n'eſt que le prélude d'une autre Maladie, dont on peut déjà reconnoître le caractere, & par l'eſſence de cette même *fievre*, & par les autres *ſymptômes* qui ſont ſurvenus, & ſe ſeront développés dans cet intervalle.

On s'abſtiendra donc abſolument de la *ſaignée*, qui eſt d'autant plus contraire dans la *courbature* cauſée par excès de fatigue, que cette fatigue eſt plus conſidérable & que le malade eſt plus exténué. Le ſeul cas où l'on puiſſe ſe la permettre, eſt celui d'une *hémorrhagie ſymptomatique* ; & encore eſt-ce avec les précautions indiquées Tome III, pages 27 & ſuivantes.

La ſaignée eſt d'autant plus contraire, que la fatigue eſt plus conſidérable.

Seul cas où elle peut être permiſe.

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours néceſſaire, il s'en faut de beaucoup que les ſuites en ſoient auſſi dangereuſes que celles de la *ſaignée*. En général, les *purgatifs* ſont inutiles & ſuperflus, lorſque le malade a éprouvé une *évacuation* quelconque, ſoit une *ſueur*, ſoit un léger *cours de ventre*, ſoit un *flux d'urine* plus ou moins chargée, ſoit une *éruption d'échauboulures*, ou une *hémorrhagie*, &c. ; terminaiſons aſſez ordinaires de la *courbature*, & qu'on peut regarder comme de vraies *criſes*.

Circonſtances où la purgation eſt inutile & ſuperflue.

Cependant ſi, après que le mal-aiſe eſt diſſipé, le malade ſe ſent la bouche mauvaiſe, pâteuſe ; ſi les *ſelles* ſont irrégulieres ; s'il n'y a pas d'appétit, état aſſez ordinaire à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on preſcrira une *purgation* douce & rafraîchiſſante, comme une once de *pulpe* de *tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit-lait*, dans lequel on fera fondre enſuite, depuis deux juſqu'à trois onces de *manne en ſorte* ; ou l'*infuſion de tamarins* & de *ſéné*, dont on trou-

Où elle eſt indiquée.

Purgatif rafraîchiſſant.

vera la recette à la Table ; ou bien une *eau minérale* artificielle, composée de six gros de *sel de Sedlitz* ou d'*Epsom*, dissous dans une pinte d'eau, qu'on boira par verrées d'heure en heure.

Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer si on le juge nécessaire, on donnera au malade des *aliments* plus nourrissants, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon *vin*, & il fera un peu d'*exercice*.

Conduite que doit tenir le malade après son rétablissement.

Si, après son rétablissement, le malade est forcé de reprendre les mêmes occupations, il faut qu'il n'y retourne que par dégré, & qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir ; par laquelle, en apprenant à connoître la portée de ses forces, il apprend aussi que les excès ne sont que relatifs, & qu'il est de la derniere imprudence de se mesurer avec des gens plus forts & plus vigoureux que soi, ou d'en faire autant qu'eux.)

Article II.

Traitement de la Courbature occasionnée par l'abus des aliments échauffants, du vin, des liqueurs spiritueuses; par le changement de régime, &c.

(Le traitement de la *courbature* qui dépend de ces causes, differe un peu de celui que nous venons de donner. Il faut également conseiller au malade de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître, c'est-à-dire, de renoncer aux *aliments échauffants*, au *vin*, aux *liqueurs spiritueuses*, au *mauvais régime*, &c. Mais ces moyens ne suffisent pas en général, parce que l'*estomac* & les *intestins* sont le plus souvent empâtés de matieres *indigestes*, dont il faut les débarrasser.

Cette espece de courbature ayant

Aussi ce mal-aise ayant beaucoup de rapport avec l'*indigestion*, dont nous avons traité Tome III, Chapitre XLIII,

Chapitre XLIII, demande-t-il un traitement à-peu-près semblable. Il est cependant rare que le malade ait des envies de vomir ; mais comme il éprouve une chaleur considérable dans l'*estomac*, dans le *ventre* & dans les *reins* ; comme il a la bouche seche, brûlante & souvent soif ; comme sa *peau* est aride & son *pouls vif*, sans être toujours *plein* ; l'*eau tiede*, donnée à grande dose, se trouve en être également le principal *remede*. beaucoup de rapport avec l'indigestion, demande le même traitement.

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tiede*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, &c., à son choix. On lui donnera trois ou quatre *lavements* les deux ou trois premiers jours, & il s'abstiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire qu'il se tienne couché, comme nous l'avons conseillé dans le cas précédent : il faut, au contraire, qu'il soit levé & légérement habillé. Boisson aqueuse & abondante. Lavements. Le malade doit être levé.

Si cependant le malade avoit des envies de vomir, il faudroit alors aider la Nature, qui, dans ce cas, ne fait presque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiede ; & on en aideroit l'effet avec l'une ou l'autre des boissons indiquées, comme nous l'avons prescrit Tome II, Chapitre III, note 4. Ipécacuanha.

La *purgation* est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, sur-tout si le malade, ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, & s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais, avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte & les douleurs dissipées ; ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ces *symptômes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites ci-dessus pages 495 de ce Volume, & il la réitérera suivant l'exigence des cas. Purgatif.

Lorsque la *courbature* est dûe au changement de

régime, il suffit le plus souvent de revenir à celui que l'on suivoit auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui est contraire, on n'ait déjà donné lieu aux véritables Maladies qui en sont les suites, & dont il faut voir l'énumération dans le Chapitre des *aliments*, Tome I, pages 158 & suivantes.

On verra dans ce même Chapitre, quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *aliments*, relativement au *tempérament* & à la *constitution*. On verra encore, Chapitre III du même Tome I, page 180, les caracteres auxquels on reconnoît que le *vin* est nuisible ou salutaire.

Nous finirons cet Article par répéter le conseil bref, mais très-sage & très-approprié, que donnoit le fameux Pousse à une personne titrée, à qui les excès de table étoient des causes fréquentes de *courbature* & d'*indigestion* : *Renoncez à la bonne chere & buvez de l'eau.*)

Article III.

Traitement de la Courbature occasionnée par les passions, les peines d'esprit, &c.

Cette espece de courbature est rare.

(Il est rare que l'effet des *passions* se borne à une simple *courbature*. L'impression vive, brusque & impétueuse de la plupart d'entre elles, cause le plus souvent des *fievres inflammatoires*, d'autres Maladies *aiguës*, & quelquefois une mort subite. L'impression lente, au contraire, de quelques autres, mine sourdement la machine, & jette dans des Maladies de langueur, contre lesquelles l'Art n'est que trop souvent impuissant, comme nous l'avons fait observer Tome I, Chapitre XI.

Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'*irritabilité* du sujet. Une personne délicate &

nerveuse peut être tuée d'un accès de *colere*, tandis que ce même *accès* ne fera qu'une impression légere sur un homme fort & bien constitué. De même le chagrin, les peines d'esprit, &c., glissent, pour ainsi dire, sur une *constitution* ferme & vigoureuse, au lieu qu'ils entraînent dans des accidents incurables, ceux qui ont la *fibre* lâche & qui sont *mélancoliques*.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les *passions* ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence; ou chez le petit nombre de ceux dont les *passions* paroissent subordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raison.

Il faut commencer par se soustraire à la cause qui l'a fait naître.

Quoi qu'il en soit, le premier des *remedes* dans cette espece de *courbature*, comme dans les autres, est de soustraire le malade à la cause qui l'a fait naître. Il est sans doute difficile d'effacer l'impression qu'a faite dans l'ame une *passion* vive & impérieuse; cependant les conseils sages, réfléchis & bien dirigés d'un véritable ami; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affecté; les entretiens, les conversations sur des sujets directement opposés à ceux qui ont occasionné la Maladie, sont de grands moyens qu'il faut bien se garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont souvent réussi, c'est que, sans leur secours, les *remedes* sont impuissants, ainsi que nous l'avons fait voir Tome II, Chapitre VIII, note 3.

Lorsqu'il y a de la fievre : boisson rafraîchissante. Bains de jambes & entiers.

Si le malade a de la *fievre* & des *maux de tête*; si sa *peau* est aride & brûlante, il fera sa boisson ordinaire du *petit-lait d'orange* ou de *citron*, d'*orgeat*, de *limonade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, &c.; il mettra les jambes dans l'eau tiede soir & matin, ou il prendra un *bain* entier, dont l'eau sera la moins chaude qu'il sera possible.

Aliments. Il n'a pas beſoin de beaucoup de nourriture les deux ou trois premiers jours : il pourra prendre quelques crêmes de *riz*, d'*orge* ou de *gruau* ; & s'il éprouve des *inſomnies*, il prendra le ſoir une *émulſion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, ſelon les circonſtances, depuis trois juſqu'à ſix gros de *ſirop diacode*.

Emulſion calmante.

Quand il y a de la foibleſſe, petit-lait au vin, infuſion de ſaſſafras, ou de canelle. Si, au contraire, le malade eſt affaiſſé & dans l'*abattement*, ſa boiſſon ſera du *petit-lait au vin*, ou de l'eau rougie avec le *vin* ; ou une *infuſion* légere d'écorce de *ſaſſafras*, ou de *canelle*, *édulcorée* avec du *ſucre*. On le nourrira avec les viandes des jeunes animaux ; il boira à ſes repas du *vin* trempé avec moitié d'eau ; & il prendra le *calmant* indiqué ci-deſſus, s'il eſt néceſſaire.

Aliments. Boiſſon.

Seul cas qui indique la ſaignée. Dans ces deux cas, la *ſaignée* ne ſe trouve indiſpenſable, que lorſque la *courbature* a occaſionné une *ſuppreſſion*, ſoit des *régles*, ſoit des *hémorrhoïdes*, ſoit de toute autre *hémorrhagie périodique*, ou habituelle : il en eſt de même de la *purgation*, qu'on ne doit donner que lorſqu'on obſerve les *ſymptômes qui indiquent les purgatifs*.

Les purgatifs.

En général, dès que les *ſymptômes* de *courbature* ſont calmés, les ſeuls *remedes* dont le malade ait beſoin, ſont, la diſſipation, la promenade, les voyages, &c.)

Article IV.

Traitement de la Courbature occaſionnée par l'excès des plaiſirs de l'amour, le libertinage, la maſturbation, &c.

Combien de Maladies naiſſent de ces cauſes !

(Que de maladies tirent leur origine de ces cauſes ! Tel eſt le ſort de l'eſpece humaine, que les plaiſirs de l'amour deviennent la ſource d'une foule de maux, ſi, n'écoutant que l'impétuoſité des deſirs,

on se livre, sans réserve, à leur impulsion. C'est sur-tout ici où le *ne quid nimis*, le *rien de trop* du Sage, est la pierre fondamentale de la santé.

Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, est la *courbature*; accident sur lequel l'attrait du plaisir ne fait que trop souvent fermer les yeux, & qui, par cette négligence, conduit d'abord à la perte des forces; de-là à un *épuisement* presque toujours incurable, & souvent à des Maladies aussi graves que violentes; telles que l'*apoplexie*, la *léthargie*, l'*épilepsie*, le *tremblement*, la *paralysie*, les *spasmes*, toutes les especes de *gouttes*, &c.

La plus légere est la courbature.

Quelles sont les autres Maladies.

Combien de jeunes gens qui, pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la Nature, trouvent leur portrait dans le tableau effrayant, mais vrai, d'Aretée, que voici !

« Ces jeunes gens, dit-il, prennent, & l'air, & » les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, » efféminés, engourdis, lâches, paresseux, stupides » & mêmes imbécilles; leur corps se courbe; leurs » jambes ne peuvent plus les porter; ils ont un » dégoût général; ils sont inhabiles à tout; plusieurs » tombent dans la *paralysie*, &c. » *De signis & caus. diuturn. Morbor.* Lib. II, Chapitre V.

Suites du libertinage.

Hippocrate a décrit la suite de ces excès, sous le nom de *consomption dorsale*. « Cette Maladie, » dit-il, naît de la *moëlle épiniere*; elle attaque les » jeunes mariés & les *libidineux*; ils n'ont point de » *fievre*; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent » & se consument; ils croient sentir des fourmis » qui descendent de la tête le long de l'*épine*. Toutes » les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils urinent, ils » perdent, en abondance, une liqueur séminale très- » liquide; ils sont inhabiles à la génération; ils sont » souvent occupés de l'acte *vénérien* dans leurs

» songes : les promenades, sur-tout dans les routes » pénibles, les étouffent, les affoiblissent, leurs procurent des pesanteurs de tête & des bruits dans » les oreilles ; enfin une *fievre aiguë* termine leurs » jours. »

Le célebre Hoffmann rapporte le fait suivant, dans son Traité des *Maladies occasionnées par l'abus des plaisirs de l'amour.* « Un jeune homme de dix- » huit ans, qui s'étoit livré fréquemment à une ser- » vante, tomba tout-à-coup en foiblesse, avec un » tremblement général de tous les membres : il avoit » le visage *rouge* & le pouls très-*foible* : on le tira » de cet état au bout d'une heure ; mais il resta dans » une langueur générale. Le même accès revenoit » très-fréquemment, & lui procura, le huitieme » jour, une contraction & une *tumeur* au bras droit, » avec une douleur au coude, qui redoubloit tou- » jours avec l'*accès*. Le mal augmenta pendant long- » temps, malgré beaucoup de *remedes* ; ce ne fut » qu'à la longue qu'il fut guéri. »

Tableau des effets de la masturbation.

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux & le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente M. Tissot ! « J'en fus effrayé moi-même, dit » ce célebre Médecin, la premiere fois que je vis » l'infortuné qui en fait le sujet. Je sentis alors, plus » que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer » aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice » dans lequel ils se jettent volontairement.

» L. D***, Horloger, avoit été sage, & avoit » joui d'une bonne santé, jusqu'à l'âge de dix-sept » ans. A cette époque il se livra à la *masturbation*, » qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois » fois ; & l'éjaculation étoit toujours précédée & » accompagnée d'une légere perte de connoissance, » & d'un mouvement convulsif dans les *muscles*

» *extenseurs* de la tête, qui la tiroient fortement » en arriere, pendant que le cou se gonfloit extraor» dinairement.

» Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença » à sentir une grande foiblesse après chaque acte : » cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du » bourbier : son ame, déjà toute livrée à ces ordures, » n'étoit plus capable d'autres idées ; & les réitéra» tions de son crime devinrent tous les jours plus » fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état » qui lui fit craindre la mort.

» Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de » progrès, qu'il ne pouvoit être guéri ; & les parties » génitales étoient devenues si irritables & si foibles, » qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte, de la » part de cet infortuné, pour faire épancher la *se-* » *mence.* L'*irritation* la plus légere procuroit sur» le-champ une érection parfaite, qui étoit immé» diatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, » qui augmentoit journellement sa foiblesse.

» Ce *spasme*, qu'il n'éprouvoit auparavant que » dans le temps de la consommation de l'acte, & » qui cessoit en même-temps, étoit devenu habi» tuel, & l'attaquoit souvent sans aucune cause ap» parente, & d'une façon si violente, que, pendant » tout le temps de l'accès, qui duroit quelquefois » quinze heures, & jamais moins de huit, il éprou» voit, dans toute la partie postérieure du cou, des » douleurs si violentes, qu'il poussoit ordinairement, » non pas des cris, mais des hurlements ; & il lui » étoit impossible, pendant tout ce temps-là, d'a» valer rien de liquide, ou de solide : sa voix étoit » devenue enrouée ; il perdit totalement ses forces. » Obligé de renoncer à sa profession, incapable de » tout, accablé de misere, il languit, presque sans » secours, pendant quelques mois, d'autant plus à

» plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda » pas à s'évanouir, ne servit qu'à lui rappeller sans » cesse les causes de son malheur, & à l'augmenter » de toute l'horreur des remords.

» Ayant appris son état, je me rendis chez lui. » Je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre, » gissant sur la paille; maigre, pâle, sale; répandant » une odeur infecte; presque incapable d'aucun » mouvement : il perdoit souvent par le nez un » sang pâle & aqueux; une bave lui sortoit conti- » tinuellement de la bouche. Attaqué de la *diarrhée*, » il rendoit ses excréments dans son lit, sans s'en » appercevoir. Le flux de la *semence* étoit continuel : » ses yeux chassieux, troublés, éteints, n'avoient » plus la faculté de se mouvoir : le *pouls* étoit extrê- » mement *petit, vîte* & *fréquent*; la *respiration* très- » gênée; la maigreur extrême, excepté aux pieds, » qui commençoient à être *œdémateux*.

» Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre : » sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux » phrases; sans réflexion, sans inquiétude sur son » sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, » qui revenoit, avec tous les accès, au moins tous » les trois jours. *Être* bien au-dessous de la brute; » spectacle dont on ne peut concevoir l'horreur : » l'on avoit peine à reconnoître qu'il avoit autrefois » appartenu à l'espece humaine... Il mourut au bout » de quelques semaines, en Juin 1757, *œdémateux* » de tout le corps. » L'*Onanisme*, pag. 33. & suiv.

Ces descriptions & ces faits, dont les Auteurs sont remplis, & que nous pourrions multiplier, s'il étoit nécessaire, seront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés, aux jeunes gens qui commencent à se livrer au libertinage avec les femmes, & aux *masturbateurs?* Nous serions trop heureux, si nous pouvions l'espérer. Au moins est-il de notre devoir

La courbature est le

de leur repréſenter les dangers auxquels ils s'expoſent, lorſqu'ils ſont rebelles à l'ordre de la Nature, qui leur enjoint de s'arrêter; & cet ordre leur eſt ſignifié par les *ſymptômes* de la *courbature*.

Signe donné par la Nature de renoncer à toute eſpece d'excès.

Dès qu'ils éprouvent de ces *ſymptômes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage; qu'ils renoncent à des plaiſirs, dont leur *conſtitution* ne leur permet d'uſer que modérément, & que des maux ſans nombre les forceront d'abandonner bientôt. Il faut qu'ils prennent du repos proportionnément au dégré de fatigue dans laquelle ils ſont plongés : il faut qu'ils s'abſtiennent de l'approche de leurs épouſes, ou des femmes avec leſquelles ils ſatisfaiſoient leur paſſion.

Par où doit commencer le traitement de ceux qui ſe livrent aux femmes avec excès;

Il faut que les *maſturbateurs* ne ſoient jamais abſolument ſeuls, qu'ils ſe faſſent des amis & des ſociétés capables de fixer leur imagination, & de remplir le vuide de leur ame : il faut qu'ils fuient les lectures & les converſations capables de rappeller à leur eſprit des idées, dont il eſt de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Des maſturbateurs.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la ſimple *courbature*, c'eſt-à-dire, s'ils n'ont point la *fievre lente*, qui caractériſe l'*épuiſement*, on les mettra aux boiſſons *rafraîchiſſantes* & *nitrées*, preſcrites Articles précédents; & ſi leur *eſtomac* eſt en état de digérer, ils prendront des *aliments* légers & adouciſſants.

Lorſqu'il n'y a pas complication de fievre lente : boiſſon & aliments.

Celui qu'on doit préférer, dans ce cas, eſt le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement; parce qu'il nourrit comme le *ſuc* des viandes, ſans être ſuſceptible de *putridité*, & qu'il prévient l'altération; parce qu'il tient lieu d'*aliment* & de *boiſſon*; parce qu'il entretient toutes les *ſécrétions*, & qu'il diſpoſe à un ſommeil tranquille; enfin, parce

Il n'eſt pas d'aliment ſupérieur au lait dans ce cas. Pourquoi?

qu'il eſt propre à remplir toutes les *indications* qui ſe préſentent.

Zacutus Lusitanus dut à l'uſage du *lait*, le rétabliſſement d'un jeune homme que des excès avec les femmes avoient jetté dans une *fievre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une *ardeur d'urine*, qui l'avoient épuiſé au point qu'il reſſembloit plutôt à un ſquelette, qu'à un être vivant. *Praxis med. lib.* 2, *obſerv.* 70.

Attention qu'il faut avoir en prenant le lait.

Si le *lait* a produit cet heureux effet ſur un ſujet auſſi avancé, que ſera-ce ſur ceux qui ne font que reſſentir les premieres atteintes de l'*épuiſement?* Mais nous devons prévenir que pour que le *lait* paſſe bien, il faut, ou que le malade en faſſe ſa ſeule & unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'eſt-à-dire, à déjeûner & à ſouper, lorſque l'*eſtomac* eſt entiérement débarraſſé de la *digeſtion* des autres *aliments*.

La ſaignée eſt contraire. Pourquoi?

La *ſaignée* eſt abſolument contraire; elle peut même être funeſte dans cette eſpece de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuiſement*, & que toute *évacuation* devient nuiſible dans ce cas. Les *purgations* n'y ſont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaiſes *digeſtions*; & la *rhubarbe*, à la doſe de vingt-quatre grains, répétés juſqu'à ce qu'elle opere, eſt le *purgatif* qui convient.

Quand il faut purger, c'eſt la rhubarbe qu'il faut preſcrire.

Si le malade exténué a de la *fievre*, c'eſt une *fievre lente*, compagne ordinaire de l'*épuiſement*; &, dans ce cas, il faut s'en rapporter à un Médecin expérimenté.

Les maſturbateurs ſont de tous ces malades les plus difficiles à traiter.

Les *maſturbateurs* ſont, de toutes ces eſpeces de malades, les moins dociles, ainſi que nous l'avons fait obſerver Tome II, Chap. VII, §. III. Comme leur crime ne marche qu'à l'ombre du myſtere,

on n'eſt jamais inſtruit de leur état, que les caracteres de l'*épuiſement* ne ſoient manifeſtes ; & même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onaniſme* de M. Tissot, pour connoître le traitement qui convient à l'état dans lequel ſe trouvent ces malheureux. Le ſervice rendu à la ſociété, par ce Médecin célebre, ne pourroit être apprécié, ſi les hommes ſavoient profiter des leçons ſages qu'il y donne.

Ce que nous diſons ici des *maſturbateurs*, doit également s'entendre des *maſturbatrices*, qu'on nous paſſe ce terme : car il n'eſt que trop vrai que les perſonnes du ſexe ne ſont pas moins livrées à ce vice deſtructeur. Les grandes Villes, les Couvents, les Communautés, les Penſions, les Maiſons d'inſtitution, &c., en fourniſſent tous les jours des exemples ; & les accidents qui en réſultent ſont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *conſtitution* des femmes eſt plus foible, plus délicate, & ſujette à plus de Maladies. Il en eſt de même des maſturbatrices.

Combien de Maladies, qui, par elles-mêmes légeres, deviennent incurables chez les perſonnes du ſexe, parce que leur *tempérament* eſt affoibli, énervé par cette cauſe auſſi honteuſe que meurtriere ! Combien d'autres qui ne ſont dûes qu'à cette ſeule cauſe, d'autant plus difficile à découvrir, que la diſſimulation ſemble être un précepte d'éducation chez le ſexe !

Il eſt donc de la plus grande importance que ceux qui ſe deſtinent au ſoulagement de leurs ſemblables, par état ou par inclination, ſoient inſtruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en garde contre les révolutions, les irrégularités, les marches inſidieuſes que préſentent ſi ſouvent les Maladies des femmes. On peut conſulter l'Ouvrage de Il eſt important d'être inſtruit des effets funeſtes de ces habitudes honteuſes.

M. de Bienville, cité ci-devant, page 210 de ce Volume.

Les préceptes de l'*Onanisme* sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves & les différences qu'indiquent les Maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses lumieres dans ces cas, & d'appeller constamment un Médecin sage & expérimenté.

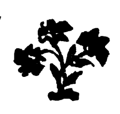
Avis aux Meres, aux Maîtresses d'Institution, &c.

Pour nous, nous nous bornons à recommander, avec la derniere instance, aux Meres, aux Supérieures, aux Maîtresses d'Institution, &c., de veiller, avec la plus grande attention, à ce que leurs enfants, leurs éleves, celles qui sont soumises à leur inspection, ne soient jamais seules ; à ce qu'elles ne contractent de familiarité, ni avec les femmes-de-chambres, ni avec les coëffeuses, ni avec les couturieres, &c., toutes femmes perdues pour la plupart :

« De ces Personnes-là craignez le caractere ;
» On ne se perd jamais que par leur ministere. »

Nivelle de la Chaussée.

à ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangere, une camarade, même une amie, sur-tout plus âgée qu'elles ; presque toutes les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution : enfin à leur procurer des récréations ; à les produire dans des sociétés, dont les amusements honnêtes remplissent leur jeune cœur, & ne laissent point de place à desirer d'autres délassements, d'autres plaisirs.)



CHAPITRE LVIII.

Des Coups-de-Soleil.

On ne devroit appeller *coup-de-ſoleil* que cet effet prompt, ſubit & ſouvent mortel des rayons d'un ſoleil ardent ſur quelque partie du corps; effet manifeſte à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, & d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidents qui réſultent d'une trop forte action du ſoleil ſur la tête, même ſur d'autres parties du corps.

Ce qu'on entend par coups-de-ſoleil.

Ces accidents ſont ſouvent très-graves, puiſqu'ils peuvent tuer, ſur-tout les ivrognes, qui s'endorment la tête nue au ſoleil. La Maladie dont ils ſont attaqués, diffère peu de l'*apoplexie*, qui les enleve quelquefois ſubitement. Ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conſervent que ce qu'il leur en faut pour ſe conduire; d'autres enfin reſtent imbécilles.

Suites des coups-de-ſoleil.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-ſoleil*, ſont le plus ſouvent attaqués d'une *paraphrénéſie* très-dangereuſe, que le peuple appelle *fievre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continuel, ſans *fievre* & ſans mal de tête. On en a vu qui ſont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violents maux de tête, le mal ſe jettoit ſur les paupieres, qui reſtoient long-temps rouges & fort tendues, ſans qu'on pût les ouvrir.

Les voyageurs, les laboureurs & autres gens de la campagne; les Couvreurs, les Maçons, les Paveurs & autres Ouvriers expoſés à l'ardeur du ſoleil, ſont les plus ſujets aux *coups-de-ſoleil*: les Soldats, dans

Qui ſont ceux qui y ſont expoſés.

les marches & dans les sieges, peuvent en être attaqués : on peut encore en être surpris à la promenade, à des jeux d'*exercice* en plein soleil, &c.

Le célebre Tissot dit avoir vu un homme attaqué de ces accidents, pour s'être endormi, la tête découverte, près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce sujet M. Lieutaud, que les Boulangers, les Pâtissiers, &c., n'en eussent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de Médecins aussi capables d'en juger.)

§. I.

Causes des Coups-de-Soleil.

(L'action des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps, est, comme on le sent assez, la seule cause des *coups-de-soleil.* Mais cette cause, toutes choses égales d'ailleurs, sera infiniment plus active, si elle agit sur un homme pris de vin, sur un homme enseveli dans un profond sommeil, sur des gens épuisés de fatigue, &c., qu'elle peut tuer sur-le-champ, comme nous l'avons déjà dit.)

§. II.

Symptômes des accidents occasionnés par les Coups-de-Soleil.

(Ceux qui sont frappés du soleil, se plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête ; douleur qui est souvent accompagnée de *fievre* & de soif : ils sentent des élancements, ou des battements très-importuns ; il leur semble que le *cerveau* ballote dans le *crâne ;* les yeux secs & étincelants ne peuvent supporter la lumiere, & sont quelquefois fermés par le gonflement des paupieres. Il y en a qui ont des *convulsions* à la tête ; d'autres tombent dans l'assou-

pissement, ou sont tourmentés par une *insomnie* cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fievre*, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles; quelques autres ont des mouvements *convulsifs*, ou des tremblements aux extrémités, &c.

Symptômes que présentent les parties externes de la tête;

Cependant la *peau* du visage, du *crâne*, ou de toute autre partie, paroît seche & comme brûlée par le soleil, & il s'éleve quelquefois des *tumeurs*, qui ont leur siege au cou & près des oreilles. Les *sueurs* sont ordinairement abondantes, & suivies d'un très-grand accablement : les *urines* paroissent ardentes & colorées : les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, & refusent les *aliments*; on en a même vu qui avoient de l'horreur pour la boisson. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme, dit M. Tissot, tomba en *léthargie*, & mourut au bout de quelques heures, avec les *symptômes* de la *rage*.

Les autres parties du corps, frappées de coups-de-soleil.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle agisse l'action du soleil, quoiqu'elle soit celle qui en est le plus souvent affectée. Que quelqu'un s'expose aux rayons ardents de cet astre, la tête couverte de maniere à être garantie de leur impression, s'il y reste quelque temps, il éprouvera dans les bras, les jambes, les cuisses, les reins, ou dans toute autre partie du corps, un sentiment de chaleur seche & mordicante, une roideur considérable, des douleurs violentes, &c.

Symptômes chez les enfants.

Chez les enfants fort jeunes, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours; par des rêveries continuelles, ou le *délire*, mêlés de fureur & de frayeur, comme si on venoit de leur occasionner une violente peur; par des mouvements *convulsifs*; par des maux de tête, qui redoublent par *accès*, & leur font pousser de hauts

cris ; par des *vomiſſements* continuels, &c. On vu des enfants qui, après avoir reçu un *coup-de ſoleil*, ont conſervé pendant long-temps une petite *toux*.

Symptômes lorſque les accidents ſont légers.

Les *coups-de-ſoleil* ne ſont pas toujours ſuivis & accompagnés d'accidents auſſi graves, ni auſſi compliqués que ceux que nous venons d'expoſer. Lorſque l'impreſſion eſt légere, ſoit parce qu'on étoit bien couvert, ſoit parce que le ſoleil étoit peu ardent, ſoit enfin parce qu'on eſt reſté peu de temps expoſé à ſon action, on en eſt quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau*, pour un *enchifrenement*, un mal de *gorge*, un mal de *tête*, un gonflement dans les *glandes* du cou, ou une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait ſentir pendant un temps plus ou moins long, &c.)

§. III.

Traitement des accidents cauſés par les Coups-de-Soleil.

Il doit être prompt lorſque les accidents ſont graves.

(Les accidents occaſionnés par les *coups-de-ſoleil*, demandent un traitement d'autant plus prompt & plus bruſque, qu'ils ſont plus violents ; car lorſque les *ſymptômes* ſont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. Le point eſſentiel eſt de modérer la fougue du *ſang*, & d'éteindre le feu qui s'y eſt inſinué. Les *ſaignées*, les *bains de pieds* & *demi-bains*, les *bains entiers*, les *lavements*, les *rafraîchiſſants*, tant internes qu'externes, rempliſſent ces vues.

Saignées.

On ouvre ſur-le-champ la *veine* ; & ſi la *ſaignée* eſt faite à temps, & dans la proportion qu'exige la *conſtitution* & l'intenſité des *ſymptômes*, elle fait quelquefois diſparoître ſubitement tous les accidents : mais, dans les cas très-graves, on eſt ſouvent forcé

forcé de la réitérer, même plusieurs fois. M. TISSOT rapporte qu'on fut obligé de saigner neuf fois LOUIS XIV, pour le sauver d'un *coup-de-soleil* qu'il avoit reçu à la chasse.

Après la *saignée*, on mettra les jambes dans l'eau tiede; ce *remede* est un des plus puissants: plusieurs malades en ont été soulagés sur-le-champ. Il faut y rester le plus long temps qu'il est possible, & le renouveller fréquemment. Bains de jambes.

Dans les accidents très-graves, on plonge le malade dans un *demi-bain*, même dans un *bain entier*; mais il faut avoir attention que l'eau ne soit que tiede, ainsi que pour les *bains de jambes*; l'eau chaude feroit beaucoup de mal. Les *lavements émollients* réitérés souvent, sont encore d'un grand secours. Demi-bain, bain entier tiede, lavements émollients.

Pendant l'usage de ces premiers moyens, le malade boira abondamment de l'*oxycrat*, qui paroît singuliérement convenir ici; de l'*orgeat*, de la *limonade*, du *petit-lait au vinaigre* clarifié, &c. Oxycrat, orgeat, limonade, petit lait au vinaigre.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie sur-tout qui est affectée par les taches ou les *tumeurs*, dont nous avons parlé plus haut, page 511 de ce Volume, avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des sucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, &c. Fomentations sur la tête avec l'oxycrat.

Nous conseillons de tenter l'application des compresses trempées dans de l'*alkali volatil fluor*, plus ou moins affoibli, relativement à l'intensité des accidents. D'après les succès de cet *alkali* contre la *brûlure*, je pense, dit M. SAGE, dans le livre cité page 482 de ce Volume, qu'il pourroit être employé avec succès dans les *coups-de-soleil*; mais ne l'ayant pas éprouvé, c'est à l'expérience à vérifier cette conjecture. Avec de l'alkali volatil fluor.

Lorsque l'état des *premieres voies* l'exige, on administre des *laxatifs*; &, dans ce cas, on donne la Laxatifs.

préférence à la *décoction* de *tamarins*. Le malade peut prendre tous les jours, à jeun, une chopine de cette *décoction*, préparée avec trois onces de *tamarins*.

Bains froids. Observations.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri, dans des cas même qui avoient paru désespérés. Un homme de vingt ans, dit M. TISSOT, ayant été fort long-temps exposé à un soleil brûlant, déliroit violemment sans *fievre*, & étoit véritablement *maniaque*. Après plusieurs *saignées*, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra souvent, & en même-temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérirent peu-à-peu.

Un Officier, qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite, par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les *remedes* ordinaires : on le sauva, en le faisant plonger dans un *bain* d'eau glacée.

Précaution qu'exige le bain froid.

Mais on sent que ces *bains froids* pourroient être dangereux, si on n'avoit auparavant désempli les *vaisseaux*, c'est-à-dire, *saigné*, & saigné proportionnément à l'intensité des accidents.

Opération par laquelle le peuple prétend tirer le soleil de la tête.

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple, s'imaginent pouvoir attirer le soleil qui est dans la tête; c'est leur expression : ils remplissent, à cet effet, un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent renversé sur le sommet de la tête, de sorte que l'eau qui s'écoule lentement, mouille la *peau*. Les Physiciens savent que l'*air* doit prendre nécessairement la place de l'eau qui s'échappe, de sorte qu'on doit voir nécessairement bouillonner cette eau, c'est-à-dire, des bulles s'élever jusqu'à la surface de l'eau qui répond au fond du vase. Comme ce mouvement intestin de la liqueur est assez semblable à celui qui

est excité par le feu, on a cru que le soleil, qu'on se proposoit d'enlever, faisoit bouillir l'eau en la traversant, & que la chose ne pouvoit être plus évidente.

J'ai rencontré quelquefois, dit M. LIEUTAUD, des gens très-qualifiés, qui pensoient là-dessus comme le peuple, & qui étoient si sûrs de leur fait, qu'ils ont voulu me convaincre, en opérant en ma présence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me rester le moindre doute là-dessus. Je n'ai pas refusé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque chose de plus surprenant, qui étoit de *tirer le soleil d'une tête à perruque*; & procédant comme eux, la chose a réussi de la même maniere. Leur ayant expliqué ce phénomene, ils ont été très-honteux d'avoir légérement adopté le préjugé du vulgaire.

Ridiculité de cette prétention.

Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle est, n'est pas inutile, pouvant tenir lieu des *fomentations*, que nous avons dit être très-avantageuses.

Il n'est personne qui ne sente que tous ces *remedes* ne doivent point être donnés indistinctement dans tous les cas de *coups-de-soleil*: les *rafraîchissants* & les *bains de pieds* conviennent, à la vérité, dans tous; mais les *saignées*, mais les *bains entiers*, & sur-tout les *bains froids*, doivent être réservés pour les circonstances graves & menaçantes, comme nous avons eu soin de le spécifier. Il seroit aussi dangereux que ridicule, d'aller *saigner* & *baigner* dans un *rhume de cerveau*, dans un *enchifrenement*, dans un simple mal de *tête*, &c., effets les plus ordinaires des *coups-de-soleil*, comme nous l'avons dit ci-dessus, page 512 de ce Volume. Il faut se conduire, à l'égard de ces Maladies légeres, comme

Il faut proportionner les remedes à l'intensité des accidents.

il est prescrit Tom. II, Chap. XX, §. I, & Tom. III Chapitre XXVI.)

§. I V.

Moyens de se garantir des Accidents occasionnés par les Coups-de-Soleil.

(Pour éviter les *coups-de-soleil*, il ne faut jamais sortir, sur-tout à la campagne, sans avoir la tête couverte ; ne jamais se reposer au soleil, sur-tout après avoir mangé, &, à plus forte raison, après avoir bu plus que de coutume. Ce seroit une action bien digne d'éloge, que de mettre, ou faire mettre dans un endroit ombragé, ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre si souvent sur les routes des guinguettes, couchés au soleil & plongés dans un sommeil, dont quelquefois ils ne sortent point.

Le soleil est à craindre l'été & le printemps pour les habitants des Villes.

Les saisons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-soleil*, sont le printemps & l'été, particuliérement l'été. Au printemps, il n'y a guere que les gens des Villes qui se trouvent incommodés du soleil : & la raison qu'on peut en donner, est que ces personnes n'ayant pas sorti, une grande partie de l'hiver, & ayant donné lieu, par cette inaction, à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout-à-coup au soleil, qui a déjà un certain dégré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur, se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* & d'humeurs ; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, &c. seront plus froids : ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, & pendant laquelle la terre est presque toujours humide.

Cette humidité fraîche & souvent froide, gagne les pieds, dont les *vaisseaux* se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures; & si, dans ce moment, le soleil darde sur la tête, en agissant comme *vésicatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie, en proportion de sa chaleur & de la dilatation des *vaisseaux* : delà de violents maux de tête, accompagnés souvent d'élancements vifs & fréquents, & de douleurs dans les yeux; accidents cependant toujours moins graves que ceux qui sont occasionnés par le soleil d'été.

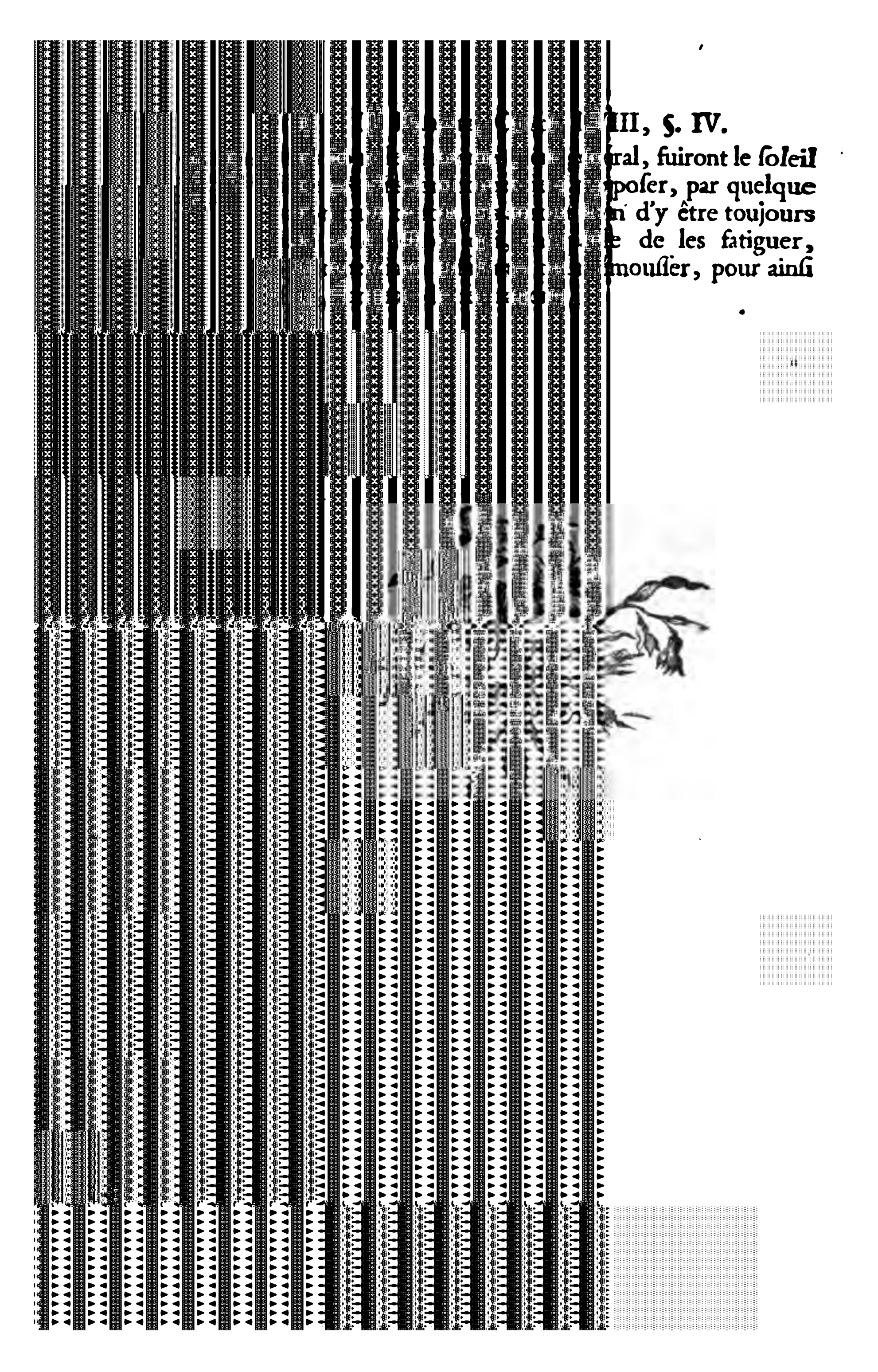
D'ailleurs les personnes des Villes qui n'ont point discontinué l'*exercice* pendant l'hiver, & à plus forte raison les gens de la campagne, ne craignent point le soleil de printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point de mauvais effet. Mais tous redoutent & doivent redouter le soleil d'été. Ce n'est pas qu'on ne s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les corps qui agissent continuellement sur nous, & qu'on ne parvienne à être exposé à son ardeur comme l'on parvient à soutenir, sans en être incommodé, la rigueur des plus grands froids. Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par nécessité, ne s'y exposent pas encore impunément, sans être en action, parce qu'ils ont observé, & tout le monde a observé d'après eux, que si l'on est tranquille, on reçoit plus aisément un *coup-de-soleil*, qu'en se donnant du mouvement.

Ceux qui ont été à l'air pendant l'hiver, n'ont rien à redouter du soleil de printemps : mais tous les hommes doivent craindre celui d'été ;

A moins qu'on n'y soit en action.

Les personnes foibles, délicates & qui vivent ordinairement renfermées, éviteront donc de se tenir tranquilles au soleil de printemps, à moins qu'elles ne soient bien couvertes, & que la terre ou le sable ne soient bien secs; car alors cette chaleur vivifiante fait grand bien, sur-tout aux vieillards.

Avantages du soleil de printemps pour les personnes foibles & délicates. Précautions



III, §. IV.

ral, fuiront le *ſoleil*
poſer, par quelque
n d'y être toujours
e de les fatiguer,
mouſſer, pour ainſi

CHAPITRE LIX.

De la Goutte-Rose, ou de la Couperose.

(CES NOMS singuliers, qui ne peignent, ni la nature, ni le caractere de l'*éruption* dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage, accompagnée de boutons, de *pustules*, & quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur & même de *douleurs lancinantes*; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme & affreux : elles distillent une matiere, tantôt *purulente*, & tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, & même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté ; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.) Caracteres de cette Maladie.

§. I.

Causes de la Goutte-Rose, ou de la Couperose.

(Les débauches, de quelqu'espece qu'elles soient, sur-tout celles du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* & des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, & dont le *régime* est régulier, qui s'en trouvent affectés. Mais, dans ce dernier cas, ou elle dépend d'un *vice dartreux*, *scorbutique*, &c., ou elle est dûe à l'échauffement, occasionné par des travaux opiniâtres, sur-tout de l'esprit ; par des chagrins, &c., ou enfin à des causes externes : car il ne paroît pas douteux que le fard & les pommades, dont les femmes se servent pour appliquer leur rouge, ou pour unir leur *peau*, ne contribuent à faire naître

la *goutte-rose*, parce qu'en bouchant les *pores*, elles suppriment la *transpiration.*)

§. I I.

Symptômes de la Goutte-Rose, ou *de la Couperose.*

(LA *goutte-rose* s'annonce par des feux momentanés, sur-tout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, & auxquels succedent des rougeurs légeres & superficielles, placées cà & là sur le front, sur les joues, sur le nez. Peu-à-peu ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargissent & se réunissent les unes avec les autres, de maniere à former des plaques larges.

Insensiblement il se manifeste de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui grossissent, s'élevent au-dessus de la superficie de la *peau*, & distillent, quand ils sont parvenus à leur dégré, les diverses especes d'humeurs dont nous avons parlé. Il y a des personnes chez qui ces boutons réunis, forment une espece de masque, qui ne laisse de libre que le tour des paupieres & des levres; chez d'autres, ils sont réunis sur le nez & sur les parties supérieures des joues; & chez d'autres, ils consistent en des plaques placées irréguliérement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même des douleurs dans toutes les parties rouges; d'autres n'en éprouvent aucune, lors même que la qualité & la quantité des rougeurs sembleroient le plus les faire soupçonner, &c.

Il est facile de la guérir dans les commencements.

Il est facile d'arrêter les progrès de la *goutte-rose* & de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencements. Mais lorsqu'elle est invétérée, & que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les *remedes*; il faut alors s'en tenir à la cure *palliative*:

Mais si elle est ancienne,

il y auroit même, dans la supposition où l'on pour-

roit parvenir à la guérir, du danger de le faire ; car l'expérience & l'observation *anatomique* ont appris que la *fievre*, l'*engorgement* de quelque *viscere*, quelquefois même des *spasmes* & des *convulsions*, suivent d'assez près cette fausse guérison, sur-tout si elle n'a pas été préparée par un bon traitement.) **Il est souvent dangereux de l'entreprendre.**

§. III.

Traitement de la Goutte-Rose, ou *de la Couperose*.

(LA CURATION de la *goutte-rose*, quelque récente qu'elle soit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de constance. **Il doit être long.**

Le *régime* est ici aussi important que les *remedes*, sur-tout lorsque la Maladie est dûe à l'abus du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* & du travail. Si, dès qu'on s'apperçoit des premiers feux au visage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu-à-peu, & enfin s'éteindre entiérement. Mais si l'on méprise cet avis de la Nature, qui, par-là, indique, de la maniere la plus éclatante, que le *vin*, les *liqueurs* ou le travail forcé, ne conviennent pas à la *constitution* ; si l'on persiste dans ces abus, le mal prendra insensiblement des racines, qu'il sera impossible, & même dangereux, d'arracher dans la suite. **Importance du régime, sur-tout quand la Maladie est dûe à des excès.**

On renoncera donc absolument aux *liqueurs*, & on modérera l'activité de son travail ; on s'abstiendra de tout *aliment âcre*, *salé*, *poivré*, *épicé*, &c. ; de *café*, de *chocolat*, &c.

On se nourrira de potages, de viandes de jeunes animaux, de légumes ; & on boira, à ses repas, de l'*eau* pure, ou simplement teinte avec un peu de *vin*. **Aliments, boisson.**

Il est triste pour certaines gens d'apprendre que **Le régime doit durer toute la vie.**

ce *régime* doit être obſervé long-temps, mais très-long-temps : cependant il faut qu'ils ſoient perſuadés que, ſans perſévérance, ils ne pourront jamais, ni ſe guérir de la *goutte-roſe*, ni prévenir ſon retour lorſqu'elle ſera guérie ; de ſorte que le *régime* que nous propoſons, doit être celui de toute leur vie.

Bain de jambes. Lavements. Petit-lait, orgeat, infuſion de poirée nitrée.

On mettra les jambes dans l'eau chaude, huit jours de ſuite. Si l'on ſe ſent échauffé, on prendra quelques *lavements*, & l'on boira, ſoit du *petit-lait*, ſoit de l'*orgeat*, ſoit une *infuſion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre quatre ou cinq grains de *ſel de nitre*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après leſquels on le reprendra, pour le continuer de cette maniere juſqu'à ce que ces premieres apparences de la *goutte-roſe* ſoient diſparues ; & ſi on ne s'expoſe point de nouveau aux cauſes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais.

Purgatifs lorſque la Maladie eſt ancienne.

Mais ſi les rougeurs ſont déja anciennes, ſi les boutons ſont déja exiſtants, il faut, indépendamment du renoncement aux cauſes & de l'obſervation du *régime*, indépendamment des *bains de jambes*, des *lavements* & des boiſſons, dont nous venons de parler ; il faut, dis-je, que le malade ſe *purge* à pluſieurs repriſes, & pendant un temps proportionné à l'intenſité de la Maladie. Les *purgations* ſeront *douces* & *rafraîchiſſantes*, telles que celles preſcrites Chap. LVII, §. III, Art. I, page 495 de ce Volume.

Obſervation.

Une Dame de moyen âge a été guérie par l'abſtinence abſolue du *vin*, des *liqueurs*, du *café*, &c., & par l'uſage des *Eaux de Paſſy*, dont elle prenoit une pinte tous les matins, pendant huit jours de ſuite, & qu'elle interrompoit huit autres jours. Dans cet intervalle, elle prenoit également une

pinte d'eau de riviere : les *Eaux de Passy* la purgeoient doucement, & l'eau de la Seine lui tenoit le ventre libre.

Lorsque les boutons sont très-multipliés, gros & distillant une des humeurs spécifiées ci-dessus, le traitement devient difficile, parce qu'il doit être relatif à la nature de cette humeur : aussi conseillons-nous de consulter, dans ce cas, un Médecin instruit, & de s'en rapporter à ses conseils.

Il se comportera bien différemment de ces Charlatans, qui ne connoissent, contre cette Maladie, que les *lotions*, les *liniments*, les *pommades*, les *onguents*, &c. Il sait que ces *topiques* sont d'autant plus dangereux, qu'ils font disparoître ce mal plus promptement : l'engorgement du *poumon* & du *foie* en sont des suites très-fréquentes. **Dangers des lotions, pommades, onguents, &c.**

S'il est quelquefois nécessaire d'avoir recours à ces *topiques*, ce ne peut être qu'après avoir usé très-long-temps des *remedes* internes, qu'après avoir employé les *bains* multipliés, le *vésicatoire*, le *cautere*, ou les *sang-sues*, appliquées derriere les oreilles & aux narines ; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit M. Lieutaud, sans exclure les autres secours. **Vésicatoire, cautere, sang-sues.**

On a vu sur-tout, & assez constamment, les plus grands effets des *cauteres* ouverts aux jambes. C'est particuliérement à un *vésicatoire* appliqué sur le bras, & entretenu, pendant deux ans, par le moyen de l'écorce de *garou*, que je dois la guérison d'une Dame, que le chagrin qu'elle éprouva de la perte de son époux, & les tracasseries que lui susciterent les parents de son mari, jetterent dans cette Maladie. Les *bains* d'*eau de mer* passent pour très-avantageux dans cette Maladie. **Bains d'eau de mer.**

J'ai traité une jeune femme de trente ans, qui avoit gagné cette Maladie par un travail opiniâtre. **Observation.**

Comme ses boutons étoient violets & livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque pinte duquel on faisoit infuser une botte de *cresson* & une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, & aussi-tôt on lui appliqua un *vésicatoire* au bras, qu'on entretint avec l'écorce de *garou*. Elle est parfaitement guérie.

Il est superflu de prévenir que la *goutte-rose*, qui est un *symptôme* de *scorbut*, de *dartre*, de *vérole*, &c., ne peut être guérie, qu'en traitant celle de ces Maladies dont elle dépend. On consultera, à cet effet, les Chapitres qui traitent de chacune de ces Maladies, c'est-à-dire, Tome III, Chap. XXXV, §. I. Chap. XXXVIII, §. I ; & Tome IV, Chap. XLIX, §§. VII & VIII.)

§. IV.

Moyens de prévenir le retour de la Goutte-Rose, ou de la Couperose.

(Il est important, dit M. Lieutaud, de savoir que cette Maladie, domptée en apparence, ne manque guere de se renouveller dans une autre saison, & qu'il faut, en conséquence, tâcher d'en prévenir le retour, non-seulement par l'usage réfléchi des *remedes* que nous avons proposés, mais encore par le *régime* le plus exact, & continué toute la vie.)



CHAPITRE LX.

Des Cors aux pieds.

(TOUT LE MONDE fait qu'on donne ce nom à des durillons, & à des *excroissances calleuses* qui se forment principalement sur les *orteils*, c'est-à-dire, sur les doigts des pieds.) Caractères des cors aux pieds.

§. I.

Causes des Cors aux pieds.

(LA *cause* ordinaire des *cors*, est la compression que les chaussures trop étroites exercent sur le pied, dont la *peau* se durcit, & forme un nœud qui s'enfonce en partie dans les chairs, à-peu-près comme les nœuds des arbres. La compression des souliers.

Les petits-maîtres, les petites-maîtresses, ceux qui pensent que, pour être bien chaussé, il faut avoir le pied plus petit, plus étroit & plus pointu qu'on ne l'a reçu de la Nature; ne veulent pas croire que les douleurs, dont ils sont devenus la proie, tiennent à cette cause. Cependant il est de fait qu'on n'observe de *cors*, ni aux Moines qui portent des sandales, ni aux paysans qui vont sans être chaussés, ou avec des chaussures très-larges.

D'ailleurs les *cors* ne sont pas les seuls accidents qu'occasionne la compression des souliers. Qu'on examine les pieds de nos élégants, ils ne ressemblent en rien aux pieds des habitants des campagnes. Ceux de ces derniers sont larges, étendus, de sorte que le *tarse*, le *métatarse* & les *orteils* portant, autant qu'il est possible, dans toutes leurs parties, con- Autres effets de la compression des souliers.

courent, avec le talon, à donner le plus de stabilité qu'il est possible à tout le corps.

Difformité qu'acquièrent les pieds des petits-maîtres, par la compression des souliers.

Il n'en est pas de même des pieds des petits-maîtres; tout y est déformé : le coudepied fait le dos, de maniere que le *tarse* & le *métatarse* ne posent que sur leurs bords; les *orteils* ne portent également que sur le bout inférieur, qui se trouve rapproché sur la plante du pied, &, le plus souvent, ils sont rassemblés en paquets, parce qu'ils enjambent les uns sur les autres : aussi les élégants ne marchent-ils qu'en chancelant; comme nous l'avons fait observer Tome I, Chapitre VII.

Observation sur un déplacement singulier du gros orteil.

Ceux qui sont exercés dans l'*Anatomie*, ne se trompent point sur le squelette d'un paysan & d'un citadin, à la seule inspection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus surpris, de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entiérement couché sur l'*orteil* voisin, dans une dépression assez profonde, pour que le tout fût de niveau. Qu'on se représente combien cet homme a dû souffrir lors de ce déplacement, & jusqu'à ce que cette situation contre nature lui fût devenue insensible! Mais telle est le pouvoir de la mode, qu'elle vient à bout de se faire des esclaves, même par la voie des souffrances!

Cependant cette mauvaise conformation, & la difficulté, même l'impossibilité de marcher, ne sont pas les seuls maux qui découlent de cette manie absurde, de vouloir avoir des pieds petits & pointus. Il en résulte encore la cessation presqu'absolue de tout mouvement & de toute action, dans les *muscles* multipliés du *tarse*, du *métatarse* & des *orteils*. Les *orteils*, dont les *phalanges* sont organisées comme celles des doigts, dont, chez les enfants, on apperçoit évidemment le jeu & la mobilité, ne de-

viennent-ils pas, en quelque ſorte, inutiles chez un adulte qui a toujours porté des ſouliers étroits? N'eſt-on pas tenté de regarder cette organiſation comme ſuperflue, & d'accuſer la Nature de prodigalité? Admirons plutôt ſa ſageſſe.

En effet, qui n'a pas vu des gens privés de leurs bras, faire avec leurs pieds ce qu'ils auroient fait avec leurs mains, s'ils n'euſſent point été mutilés? J'ai vu des femmes, des hommes, même des enfants, filer, tricotter, coudre, broder, lancer des pierres, &c., avec leurs pieds. Tout Paris a couru, cette année 1779, à la Foire Saint-Germain, voir le Maître d'Ecole Liégeois. Cet homme, venu au monde ſans bras, taille une plume avec la plus grande dextérité, écrit très-bien, coud, bat des cartes & joue avec ſes pieds. Avec les pieds, il coupe ſes aliments, au moyen d'un couteau & d'une fourchette. Avec ſon pied, il porte à ſa bouche une cuiller, une fourchette, un verre plein, & le boit. Il bêche, il balaie, il eſſuie, &c. Enfin l'induſtrie, fille de la néceſſité, a conduit cet homme à tirer de ſes pieds les mêmes ſecours que nous tirons de nos mains. Si cet homme fût né riche, ſes pieds ſerrés dans des ſouliers étroits, n'euſſent été bons, tout au plus, qu'à marcher, & il auroit à jamais maudit le ſort qui le privoit de membres auſſi importants que les bras & les mains, & qui le réduiſoit à l'état d'automate, tandis qu'il bénit la Nature, qui lui fournit dans ſes pieds des ſupléments aux parties dont elle l'a privé.)

§. II.

Effets néceſſaires des Cors aux pieds.

Douleurs très-vives; difficultés, & ſouvent im-

(Les douleurs qu'occaſionnent les *cors aux pieds*, ſont quelquefois très-vives; ſouvent elles empêchent de marcher, & toujours elles font qu'on

possibilité de marcher. Défaut d'exercice: inaction absolue, &c.

marche peu, ou mal à son aise. A cet égard, les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention : car, ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un *exercice* suffisant pour la conservation de la santé, ou ils font perdre l'habitude de ce même *exercice* ; de sorte que si on vient à être délivré, par la suite, de ces *cors*, on a, à la vérité, les douleurs de moins ; mais on reste plongé dans la même inaction, source de Maladies sans nombre, comme on l'a fait voir Tome I, Chapitre V.

Il est donc de la derniere importance de ne faire porter aux enfants que des chaussures larges, & de les forcer à suivre cet usage, à mesure qu'ils grandissent. Si, parvenus à l'âge de quinze ou seize ans, ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise, ils ne se prêteront que difficilement aux tortures que font éprouver les souliers trop étroits à tout le monde, à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais porté que d'aisés.)

§. III.

Traitement des Cors aux pieds.

Il n'est point de spécifique contre les cors aux pieds.

(Les *remedes* vantés pour la guérison des *cors aux pieds*, sont multipliés dans la proportion des Charlatans qui se proposent pour les traiter, & dont chacun se dit possesseur de secrets. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de *spécifique* contre ces durillons, & que tous les *onguents*, même les plus célebres, n'ont pas plus de vertu que la simple *cire jaune*, ou toute autre matiere molle, capable de recevoir l'empreinte du *cors*, & de le garantir par-là de toute pression.

Moyens d'arrêter les progrès des cors commençants.

Si, dès les premieres sensations douloureuses que donnent les *cors*, on mettoit les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, & si on portoit des chaussures

chaussures plus larges, il est certain qu'on en arrêteroit les progrès.

Mais on se contente, pour l'ordinaire, de moins marcher; & le pied étant toujours dans la même gêne, le *cors* grossit au point qu'il n'est plus de *remede* que dans son extraction : & c'est, sans contredit, de tous les moyens employés dans ce cas, celui qui soulage le plus promptement & pour le plus de temps; qui même procureroit une guérison complete, si cette opération étoit faite avec les précautions qu'elle exige.

Lorsqu'ils sont formés, l'extraction en est le seul remede.

Tous les auteurs se réunissent pour conseiller d'humecter & de ramollir le *cors* avant que de l'arracher, soit en mettant les pieds dans l'eau chaude, pendant un temps suffisant, soit en y appliquant des *cataplasmes*, ou quelque *onguent émollient* : ils conseillent encore d'extirper le *cors*, sans attaquer les parties saines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils précisément le contraire ?

Il faut préparer le malade à cette extraction, quoi qu'en disent les coupeurs de cors.

J'ai vu un Invalide, qui, sans doute incapable de toute autre chose, s'étoit mis guérisseur de *cors*. Il étoit assez imbécille pour oser dire que ce ramollissement rendoit l'extirpation plus difficile & plus douloureuse. Il prétendoit encore qu'il falloit nécessairement déraciner le *cors*, jusqu'à le faire saigner. Voici un fait dont j'ai été témoin, suivi d'une observation que nous croyons utile de rapporter.

Une Dame, de mes amies, avoit un *cors* depuis bien des années, qu'elle étoit obligée de faire couper cinq ou six fois par an. J'arrivai un jour chez elle, que l'Invalide, dont je parle, étoit à faire son opération. Comme il étoit trop matin pour qu'il fût probable que cette Dame eût pu mettre les pieds dans l'eau, le temps nécessaire, je demandai avec quoi on l'avoit préparée à cette extraction. L'Invalide répondit que cette préparation étoit inutile,

Observation sur la maniere dont les Charlatans font cette opération;

& ajouta, comme je l'ai dit plus haut, que le ramolliſſement rendoit l'extraction, & plus difficile, & plus douloureuſe. Je le voyois prendre ſouvent une ſerviette pour eſſuyer le *ſang* qui ſortoit des petits *vaiſſeaux* qu'il déchiroit. Je voulus ſavoir encore pourquoi il n'épargnoit pas ces douleurs; il répondit que s'il ne faiſoit pas ſaigner, il ſeroit obligé de recommencer ſous quinze jours. Ces abſurdités ne méritant point de diſcuſſions, je le laiſſai finir.

Sur la maniere dont on doit la faire.

Après qu'il fut parti, je priai cette Dame de m'avertir lorſque ſon *cors* lui feroit mal, & ſur-tout de ne pas prévenir ſon Invalide. Au bout de deux mois, ou environ, le *cors* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conſeillai de mettre le pied dans l'eau chaude trois matins de ſuite, pendant deux heures: le troiſieme jour je déracinai ce *cors* avec un ſimple canif, prenant toutes les précautions néceſſaires pour ne pas attaquer les parties ſaines. Auſſi l'ai-je extirpé ſans cauſer de douleur, ſur-tout ſans faire ſaigner: & depuis près d'un an, quoique cette Dame ait fait beaucoup plus d'*exercice* l'année derniere que toutes les précédentes, elle n'a pas reſſenti ſon *cors*.

Il en eſt des cors comme des croûtes qui precédent les cicatrices des petites plaies; on ne peut les arracher ſans retarder la gueriſon.

En ſeroit-il des *cors* comme des croûtes qui précedent la *cicatrice* d'un bouton, d'une coupure, d'une petite *plaie*, &c.? Si ces croûtes ſont arrachées, ou tombent, par quelque cauſe que ce ſoit, avant que la communication ſoit parfaitement interrompue entre elles & les *vaiſſeaux* de la *peau*, les *petites plaies* qu'occaſionne le déchirement de ces *vaiſſeaux*, donnent lieu à de nouvelles croûtes, & la *cicatrice* ſe trouve retardée. Quoique les cauſes ſoient ici différentes, les effets paroiſſent être les mêmes. Pour ne pas ſortir du fait que je viens de rapporter, l'Invalide ne manquoit pas de tailler juſques dans le vif, & le *cors* revenoit conſtamment:

moi, j'ai respecté les parties saines, & voilà un an qu'il ne donne aucun signe d'existence.

Cette pratique universelle parmi tous les coupeurs de *cors*, est donc une pure charlatanerie, d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuse, & qu'en ne procurant qu'un soulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence & dans une inaction qui deviennent, à la longue, des sources abondantes de Maladies, toujours très-difficiles à guérir.

La pratique vulgaire de couper les cors, est une pure charlatanerie.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds*, consiste donc à les ramollir, par les moyens exposés plus haut, & à les déraciner sans attaquer les parties saines.

Les *remedes* qu'on trouve dans un grand nombre de livres, tels que le *Dictionnaire Economique*, &c., sont abusifs & dangereux, dès qu'ils ne sont plus de la classe des *émollients*. Les *corrosifs*, qui forment le plus grand nombre de ces *remedes*, peuvent jetter dans des accidents fâcheux, tels que des *inflammations*, des *érysipeles*, le *cancer*, &c.

Tout autre remede que des émollients, est dangereux.

Il y a des personnes qui se contentent de couper toute la partie du *cors* qui est au-dessus du niveau de la *peau*. Un Philosophe, célebre dans les deux Mondes, se sert d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cors* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles, & avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

Avantages d'une lime arrondie, quand on ne veut emporter que la partie du cors qui fait saillie.

« J'ai vu des gens, dit M. Lieutaud, qui prétendoient en avoir été délivrés entiérement par » la *lessive* ordinaire chaude, dans laquelle ils avoient » plongé le pied pendant plusieurs heures & à différentes fois. D'autres attribuent la même propriété à l'*ail*, à l'*emplâtre de gomme ammoniac*, » à celui de *Vigo*, &c. L'écorce de l'*acajou* passe

§. III.

…ais il peut pro-
… en y excitant
… ainsi que je l'ai
… enfin attendre
…cations, ce n'est
… amolli les *cors*
…oyens proposés,
…ment propre à

… la formation &
… d'autres que de
…s, c'est-à-dire,
…es faire naître.)

DES REMEDES
DE PRÉCAUTION.

On sera peut-être étonné de ne pas trouver à la fin de la *MÉDECINE DOMESTIQUE*, un article sur les *remedes de précaution*, à l'exemple de M. Tissot, & de plusieurs autres Médecins qui se sont exercés sur ce sujet. Mais, avant de rendre raison de cette omission, il faut expliquer ce qu'on doit entendre par *remede de précaution*; car il s'en faut de beaucoup que tout le monde en ait une véritable idée : nous verrons ensuite si M. Buchan a omis, ou rempli cet objet important.

Ce qu'on doit entendre par remedes de précaution.

Les *remedes de précaution* sont ceux qu'on prend d'avance, quand on se croit menacé de Maladie en général, ou d'une Maladie que des circonstances, ou des *symptômes* réitérés nous font regarder, avec quelque certitude, comme prochaine. On voit donc que l'expression de *remedes de précaution*, prise dans ce sens, est synonyme avec celle de *préservatifs*.

Or M. Buchan ne s'est pas contenté de décrire, avec le plus grand détail, dans la premiere Partie de son Ouvrage, c'est-à-dire, dans le premier Vol. de cette traduction, les moyens de prévenir les Maladies : il a encore eu l'attention dans la seconde, de donner, à la fin de chaque traité de Maladie particuliere dont nous avons eu soin de faire un article à part, les conseils les plus sages, & de prescrire les *remedes* les plus salutaires, pour se

garantir de cette Maladie, & se mettre à l'abri des rechûtes.

Ainsi, quoiqu'il n'ait pas écrit un Chapitre, *ex professo*, sur les *remedes de précaution*, il se trouve avoir rempli sa tâche, de la seule maniere dont l'on puisse le faire pour être véritablement utile; c'est-à-dire, qu'il n'a prescrit les *remedes préservatifs* ou de *précautions*, que d'après les *indications* que présente la Maladie connue, soit parce qu'on l'a déja éprouvée, soit parce qu'étant *contagieuse*, on l'a déja observée dans d'autres personnes, & qu'on craint de l'éprouver soi-même.

Idée qu'on a communément des remedes de précaution.

Mais ce n'est pas dans ce sens-là, que le commun des hommes prend le terme de *remedes de précaution*. En effet, qu'on interroge ceux qui se font *saigner*, *purger*, &c., dans certains temps de l'année: les uns, c'est à cause de la saison: les autres, parce qu'ils y sont habitués; ceux-ci par imitation; ceux-là sans cause apparente; presque tous sans aucun but réel, au moins quand ils commencent à tenir cette conduite: car il n'est pas du tout étonnant que ces *remedes*, pris ainsi sans *indication*, ne dérangent promptement la santé, & ne conduisent bientôt à la nécessité des *remedes*, & à des Maladies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles ont pour cause le dépérissement de la *constitution*.

Il n'existe point de remedes indifférents. Ils sont utiles, ou nuisibles.

Nous avons déja dit qu'il n'existoit pas de *remedes* indifférents, & que, quand ils n'étoient point utiles, ils nuisoient; & cette vérité regarde certainement les *saignées* & les *purgatifs*; *remedes* presque les seuls employés comme de *précaution*: or les *remedes* ne peuvent être utiles, que lorsqu'ils sont

indiqués, & ils ne peuvent être indiqués que par les *ſymptômes* d'une Maladie, ou inſtante, ou menaçante : donc ceux qui ſe font *ſaigner*, *purger*, d'après la ſeule crainte de l'influence des ſaiſons ſur le corps, ou par l'habitude, ou ſans ſavoir s'ils ont tort ou raiſon, s'expoſent, ſinon à tomber malade d'abord, du moins à contracter plus de diſpoſition aux Maladies.

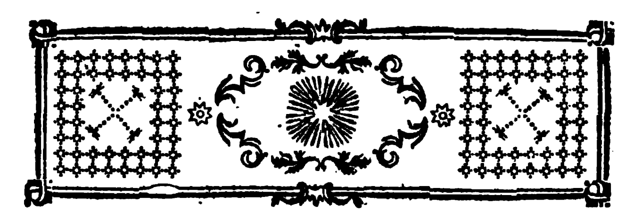
Dangers des remedes pris ſans indication.

On n'a que trop d'exemples, dit M. Tissot lui-même, de gens qui, ayant malheureuſement du goût pour les *remedes*, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fût, par l'abus de ces dons, les *remedes*, que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir : abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la ſanté, fait que, dans la Maladie, ce corps, à qui les *remedes* ſont devenus familiers, n'en reſſent preſque plus les effets, & ſe trouve par-là privé du ſecours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit ſervi que dans le beſoin.

D'après ce que nous venons de dire, il eſt évident que M. Buchan, bien loin d'avoir fait une omiſſion, en ne donnant pas un Chapitre ſur les *remedes de précaution*, a au contraire traité cette matiere importante avec une étendue qu'aucun Auteur ne lui avoit donnée juſqu'à préſent, puiſque toute la premiere partie de ſon ouvrage eſt conſacrée à prévenir les Maladies en général, au moyen du *régime* bien adminiſtré ; & que, dans le plus grand nombre des Chapitres de la ſeconde Partie, nous n'avons pas oublié de diſtinguer, par un titre particulier, les *remedes préſervatifs* de la Maladie, d'avec les *remedes curatifs* de cette même Maladie. C'eſt ainſi qu'en rapprochant le *préſervatif* du mal qu'on veut éviter, on met le lecteur à l'abri

des erreurs préjudiciables que nous venons d'exposer. Pour peu qu'il veuille réfléchir, il ſentira que c'étoit la ſeule maniere de lui faire connoître la valeur réelle des *remedes de précaution*, & de lui en faire apprécier les véritables *indications*. M. BUCHAN n'a donc pas dû donner un Chapitre particulier des *remedes de précaution*.

Fin de la ſeconde Partie & du Tome IV.



SOMMAIRE
DES CHAPITRES,
PARAGRAPHES ET ARTICLES
DU TOME QUATRIEME.



SUITE DE LA II.ME PARTIE.

CHAPITRE XLIX.

Qui

CHAPITRE L.

De

CHAPITRE LI.

Lavement,



CHAPITRE LII.



CHAPITRE LIII.

Suite des Maladies Chirurgicales.

CHAPITRE LIV.

Suite des Maladies Chirurgicales.

CHAPITRE LV.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVII.



CHAPITRE LVIII.

Des Coups-de-Soleils, page 508

CHAPITRE LIX.



CHAPITRE LX.



Tome quatrieme.

XXIII.